TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40979

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME I. — 1er JANVIER 1834.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME PREMIER.

TROISIÈME SÉRIE.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 6.

LONDRES,
CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.

1834.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
40979

HISTOIRE BIOGRAPHIQUE

ET CRITIQUE

DE LA LITTÉRATURE

ANGLAISE

DEPUIS CINQUANTE ANS[1].

CINQUIÈME PARTIE. — LES HISTORIENS.

Depuis cinquante ans, un grand nombre d'écrivains anglais se sont occupés de travaux historiques; quelques-uns d'entre eux ont fait preuve de beaucoup d'originalité et de talent. En général, on trouve dans leurs œuvres plus d'étude et de recherches que de grandeur et de dignité, moins de vigueur et de concision que d'analyse détaillée et de talent pittoresque pour reproduire les incidens secondaires et les nuances des caractères (2). La concentration et l'énergie du style, l'élévation des pensées,

(1) Voyez les quatre dernières livraisons de la deuxième série.

(2) Il est difficile de concilier ce reproche avec les éloges contradictoires que M. Cunningham accorde quelques lignes plus bas à Southey, à Lingard, et à d'autres encore. Le temps des monographies et des histoires spéciales ne doit-il pas

leur manquent souvent. Ils ont traité beaucoup de sujets, et quelquefois d'une manière intéressante; mais, quels que soient la variété, l'utilité, même le charme de leurs récits, on peut leur reprocher de ne s'être pas placés, en général, à un point de vue assez haut, d'avoir fait des monographies, d'avoir découpé l'histoire par menus fragmens, d'avoir négligé l'ensemble, d'avoir morcelé les grandes questions. L'histoire d'une expédition ou celle d'une colonie leur suffisent; ils ne s'embarrassent pas de la destinée d'un peuple entier, ils n'embrassent pas toute sa vie. L'esprit de parti colore de ses reflets menteurs nos nombreux essais historiques. Des avocats habiles plaident savamment le pour et le contre. Nous avons des histoires politiques, religieuses, militaires, commerciales, constitutionnelles, coloniales; mais des tableaux achevés qui nous offrent d'un seul coup d'œil tout ce que l'énergie d'une grande nation a produit dans les arts et dans la guerre, dans le commerce et dans la politique, nous les attendons encore.

Nos historiens modernes, moins heureux dans le choix de leurs sujets que quelques-uns de leurs prédécesseurs, ont prouvé beaucoup d'érudition, de sagacité, d'étendue dans l'esprit; peut-être n'ont-ils pas égalé, pour le talent dramatique, la simplicité du style et la facilité de la narration, ceux qui leur ont ouvert la route. On doit avouer que la plupart d'entre eux ont trop de penchant à la controverse, s'arrêtent trop complaisamment sur l'anecdote, et oublient trop souvent les grands traits et les vastes pensées. Les sujets manquent-ils donc? Cette redoutable guerre qui a ébranlé récemment toutes les nations d'Europe n'a été décrite que par fragmens. Avons-nous une seule bonne histoire de la littérature anglaise? C'est à la nation elle-même, et non aux écrivains, qu'il faut adresser ces reproches. Ils consultent toujours et suivent aveuglément le goût du

succéder à celui des histoires générales? Les grands traits de la vie des peuples n'ont-ils pas été trop souvent reproduits pour exciter encore un vif intérêt? C'est par les détails qu'elle peut se renouveler; ce sont eux qui, bien étudiés, doivent corriger ses erreurs anciennes et rajeunir son vieux coloris.

M. Allan Cunningham, dans sa marche aventureuse à travers toutes ces réputations et tous ces talens, a négligé d'indiquer l'esprit philosophique qui a présidé à leurs créations. Parmi les historiens, le représentant le plus énergique des idées nouvelles est Godwin, auquel on peut joindre Brodie. Southey représente l'ancienne Angleterre aristocratique, modifiée par la révolution de 1688, et soumise à l'église anglicane. Mitford, plus hardi dans ses déductions, se rattache à la même école. Roscoe, dont la pensée a bien moins de force, s'est rapproché du catholicisme, dont Lingard a embrassé ouvertement la défense.

public; ce sont des romans frivoles et des œuvres de parti qu'on leur demande, et qu'ils produisent.

Jean Lingard a écrit une histoire d'Angleterre basée sur les recherches les plus curieuses et les plus neuves. Sagace, éloquent, simple et concis dans sa diction, sachant disposer et grouper les événemens avec une heureuse clarté, il ne manque ni d'une certaine gravité d'historien, ni de couleurs ardentes et vives; mais il le cède à Hume pour la naïveté, la facilité et la grace, à Gibbon pour l'intérêt, la verve et le pittoresque.

Ses premiers ouvrages, consacrés à la défense de l'église anglo-saxonne et de l'ancien catholicisme anglais, attestaient une patience de recherches et une puissance de style qui firent espérer qu'une bonne histoire d'Angleterre sortirait de cette plume habile. On savait que le docteur Lingard aimait à puiser aux sources antiques et primitives, que les modernes documens et les opinions accréditées ne le satisfaisaient pas; on reconnaissait sa pénétration, sa persévérance et son talent d'écrivain; mais l'on craignait aussi que la sympathie qu'il avait déjà témoignée pour Rome catholique ne le portât à se constituer l'avocat de la papauté, à embellir et idéaliser le portrait de ses défenseurs, tout en n'oubliant rien pour présenter ses ennemis sous des couleurs odieuses et exagérées.

On ne se trompait pas. Chaque nouveau volume de l'*Histoire d'Angleterre* vint prouver la justesse de ces espérances comme de ces craintes. Lingard réserve tout son enthousiasme pour la cause du catholicisme; il n'a d'éloquence et d'amour que pour ces hommes d'église qui si long-temps ont lutté contre les rois. Il contemple avec froideur, peut-être même avec mépris, la puissance croissante des communes d'Angleterre; son humanité ne s'éveille qu'au son de la cloche sacrée; sa loyauté pour les rois, son patriotisme, s'effacent devant son titre de catholique. C'est sous la bannière du pontife suprême qu'il marche, c'est dans sa bénédiction qu'il puise l'inspiration de toute son œuvre; s'il élève la voix en faveur des trônes, c'est qu'il les regarde comme consacrés et inaugurés par le successeur des apôtres; il permet au clergé de découronner les rois pour s'emparer de leur sceptre, et n'approuve les révolutions que lorsqu'elles se font dans l'intérêt du prêtre. Si nous voulions entrer ici dans des détails que les bornes de cet essai nous défendent d'aborder, nous le verrions excuser saint Dunstan, dont la turbulence séditieuse est flétrie même par les anciens annalistes; nous le verrions faire l'apologie de la Saint-Barthélemi, réduire considérablement le nombre des victimes que cet affreux massacre entraîna dans une tombe sanglante, et représenter comme le résultat funeste, mais pardonnable, d'une colère momentanée, un abominable complot mûri et médité depuis long-temps.

Il n'était pas étonnant qu'un tel historien s'élevât contre la réforme, et qu'il se plaignît de la blessure profonde que ce grand événement a portée au catholicisme; mais on ne peut trop s'émerveiller de le voir soutenir, en dépit de tous les faits, que la réforme était inutile. Les catholiques romains (1) ont eux-mêmes pris la peine d'attester l'indispensable nécessité d'une réforme. Leurs écrits, leurs conciles, leurs actes publics concourent au même témoignage. Pas un homme éclairé ou instruit qui, avant Knox et Luther, n'ait avoué la dissolution de mœurs qui régnait dans les couvens, l'extrême corruption du clergé, son despotisme odieux. Si l'église romaine s'était réformée elle-même; si le clergé avait ouvert l'Évangile au peuple, s'il avait éteint les bûchers dans lesquels il précipitait les malheureux, s'il avait purifié les lieux sacrés et corrigé ses mœurs, il aurait échappé aux calamités qui le frappèrent. Lingard n'a voulu reconnaître rien de tout cela; il a essayé de soutenir que toute la structure de l'édifice catholique, avec ses abus et ses erreurs, était le résultat nécessaire de l'Évangile. Esclave dévoué de son église, il a vu avec indifférence, même avec aversion, les efforts du peuple anglais pour conquérir la liberté. Édouard Ier, l'oppresseur du pays de Galles et de l'Écosse, a reçu ses éloges; nos héros écossais, défenseurs magnanimes d'une cause sainte, il les a flétris du nom de traîtres. Il a soutenu que l'hommage féodal des comtés du nord envers l'Angleterre équivalait à la soumission totale et à la vassalité éternelle de l'Écosse; et, comme s'il eût craint que l'indépendance une fois admise n'ouvrît la voie à l'indépendance religieuse, il a dénigré et ravalé la liberté civile pour opposer d'avance une barrière à la liberté de conscience.

En un mot le savant docteur Lingard, quel que soit son talent, n'est qu'un moine du XIVe siècle jeté au milieu du XIXe. Le célibat du clergé, la suprématie temporelle de l'église romaine, la foudre papale commandant aux rois, trouvent en lui un avocat habile et dévoué. La postérité tiendra compte des préjugés de l'écrivain et ne lui assignera qu'une place inférieure, quelque talent et quelque érudition qu'il ait déployés.

(1) L'auteur, en bon presbytérien écossais, est entré ici dans quelques détails particuliers à son pays et à son église, qui, tout intéressans qu'ils puissent être pour les personnes de sa communion, ne nous ont pas semblé se rapporter nécessairement à l'analyse exacte qu'il donne du talent et des travaux de Lingard, écrivain froid, souvent paradoxal; avocat très partial de la cause catholique en Angleterre, mais dont la partialité trouve son excuse dans l'injustice haineuse et fanatique avec laquelle beaucoup d'écrivains protestans avaient traité leurs adversaires.

Pour la vigueur et la variété du génie, ROBERT SOUTHEY a peu de rivaux. Critique exact et habile, poète de premier ordre, biographe admirable, il est en outre un de nos meilleurs historiens. Depuis Gibbon, aucun écrivain anglais n'a porté dans l'étude de l'histoire une érudition aussi vaste, aussi réfléchie, aussi détaillée. Maître de toutes les ressources de la langue anglaise, la gravité naturelle de son génie le rendait spécialement propre aux grands travaux historiques. Ses œuvres respirent une simplicité presque antique, une noblesse naïve qui rappelle le style de nos bons auteurs du XVIe siècle, et qui l'a exposé aux attaques injustes de certains critiques, trop accoutumés à l'élégance affectée et à la rhétorique fleurie des auteurs modernes. Jamais, chez lui, la faiblesse de la pensée ne cherche un abri sous la pompe des grands mots. *L'Histoire de la guerre de la Péninsule*, celle *du Brésil* et le *Livre de l'Église*, trois grandes compositions, offrent un ensemble harmonieux, une lucidité parfaite, une grandeur simple, qui doivent servir de modèle; ce sont des monumens durables, que le caprice n'a pas élevés, et qui survivront à la plupart des œuvres contemporaines.

Dans son *Histoire de la Péninsule*, on reconnaît un coup d'œil vaste, une haute et large portée, la facilité d'embrasser et de faire mouvoir beaucoup d'objets à la fois, de les grouper, de les disposer, de les faire valoir. On y trouve aussi l'accent d'une ame noble et héroïque; toute la Péninsule se déploie aux yeux de Southey. Ses vallons, ses montagnes, ses défilés inaccessibles, ses forêts, ses habitans, ses villes sont là, devant lui; et quand il s'est rendu maître de tous les élémens de son sujet, quand il a bien étudié le noble et le paysan, le moine et le soldat, il raconte, avec une énergie digne des anciens, les diverses fortunes de cette guerre soutenue par la liberté contre le plus grand conquérant des temps modernes. On voit les armées s'entrechoquer, les différens caractères se dessiner nettement, les intérêts des nations rester suspendus dans la balance. On prend un intérêt vif et puissant à tout ce drame pathétique. Sans doute quelques écrivains espagnols ont critiqué cet ouvrage, dans lequel ils ont découvert des erreurs de détail; en Angleterre, on a reproché à l'auteur la teinte forte et véhémente qu'il a répandue sur son œuvre. Nous ne devons pas nous étonner de ces erreurs, pardonnables à un écrivain étranger; nous devons encore moins lui imputer à crime la sympathie ardente que lui ont inspirée les opprimés et son indignation contre l'oppresseur.

On lui a reproché aussi d'avoir trop usé des ressources que lui offrait l'ancienne littérature espagnole; d'avoir mis à contribution les vieilles ballades et les vieux romans; de s'être rappelé trop souvent, à propos d'un couvent et d'une église, les traditions et les légendes dont son ima-

gination était remplie. A nos yeux, cette accusation est un éloge : la situation de l'Espagne moderne s'explique mieux, grace à ces épisodes; ils soulagent la pensée du lecteur, fatigué de tant de scènes de carnage, et qui respire avec délice un air plus frais et plus pur. L'amour de la liberté, le sentiment de l'indépendance nationale, sont empreints sur toutes ces pages; au lieu d'être surpris que quelques erreurs locales de peu d'importance lui soient échappées, nous ne pouvons qu'admirer la sagacité avec laquelle il a discerné la vérité au milieu de tant de récits contradictoires, incomplets, dictés par la fureur et la haine d'ennemis acharnés, dont l'épée fumait encore.

Le *Livre de l'Église* se fait remarquer par une charité douce et presque divine, par un profond respect pour l'Évangile et les vérités qu'il contient, et par un souverain mépris de la superstition usurpatrice et oppressive. On convient généralement que le portrait de chaque église différente a été tracé par lui avec une vigueur et une vérité scrupuleuse, sans caricature, sans grossièreté, sans faiblesse. Apologiste de l'église anglicane, il a dû déplaire aux partisans du catholicisme romain, et n'a pas ménagé davantage l'orgueil des sectes dissidentes. Presbytérien moi-même, et persuadé que la pompe de l'église épiscopale s'accorde moins avec l'esprit de l'Évangile que notre simplicité, je suis loin de reprocher à Southey, homme sincère et vertueux, l'appui qu'il a prêté aux doctrines qu'il regarde comme les meilleures. Nous ne différons que sous le rapport de la discipline; et cet avocat, si érudit, si éloquent, si profond, de l'*église anglicane*, c'est encore notre frère.

Le plus noble de tous les ouvrages en prose de Southey, c'est son *Histoire du Brésil*, monument original, plein de variété et d'unité à la fois. On lui a reproché la barbarie des mœurs qu'il dépeint et l'atrocité des scènes qui remplissent ses pages; mais qu'y pouvait-il faire? Des hordes sauvages luttant contre des envahisseurs non moins sauvages qu'eux : tels étaient les élémens de son tableau; il a su découvrir les différences caractéristiques de ces hordes, décrire avec exactitude et chaleur leurs superstitions, leurs mœurs, leurs préjugés, peindre le changement produit par leurs oppresseurs chrétiens, qui venaient, la croix d'une main et le glaive de l'autre, leur opposer une superstition non moins barbare que celle qui les dominait naguère. De ces matériaux si difficiles à mettre en œuvre, il a su tirer l'un des livres les plus intéressans et les plus instructifs de la littérature anglaise : variété de scènes et de personnages, aventures extraordinaires, incidens romanesques racontés simplement, tout s'y trouve. L'accent de l'historien est sérieux, grave, élevé, et prouve l'intérêt vif et profond qu'il a pris à son œuvre. Il domine son sujet; aucune trace d'ef-

fort et de fatigue ne vient harasser le lecteur. On reconnaît partout une vigueur constante, maîtresse d'elle-même, et qui se déploie naturellement.

On avait annoncé que Southey continuerait l'*Histoire de la Poésie* de Warton; c'était une œuvre digne de lui. Sa vie intérieure est pleine de dignité et de sagesse; il habite Keswick, au milieu d'une famille aimable et d'une belle bibliothèque. Il donne à ses travaux un certain nombre d'heures par jour; les étrangers trouvent chez lui une hospitalité noble et généreuse.

Georges Chalmers, dans sa *Calédonie*, et Sharon Turner, dans son *Histoire des Anglo-Saxons*, ont essayé de faire revivre l'Angleterre et l'Écosse, telles qu'elles existaient pendant une époque de barbarie presque sauvage. Leurs recherches immenses ont été couronnées de succès.

Turner, l'Anglais, est supérieur à Chalmers, notre compatriote, pour la méthode et la clarté. Chalmers l'emporte, selon nous, comme antiquaire, comme érudit. Malheureusement sa diction est bizarre, pompeuse, obscure, et souvent de mauvais goût.

On trouve dans l'histoire de Turner les détails les plus curieux sur l'état social et politique des tribus saxonnes, sur ces guerriers si courageux, si téméraires dans les combats, si industrieux et si patiens dans la paix. *La Calédonie* de Chalmers, plus chargée d'érudition, est moins féconde en intérêt. C'est le résultat d'une vie tout entière, d'une vie dévouée à cet unique objet. La *Grande Bretagne* de Camden n'est rien auprès de ce gigantesque édifice d'érudition. Le charme du style, l'intérêt qu'une imagination romanesque répand sur tout ce qu'elle embellit, manquent à ces deux mille pages, dont l'exactitude topographique et historique est sans égale. Le dernier volume de *la Calédonie* est encore manuscrit; et comme il y a peu de lecteurs pour une telle œuvre, il ne se présente pas de libraire assez hardi ou assez généreux pour l'imprimer et le publier. Dans tout autre pays que le nôtre, le gouvernement aurait fait les frais de la publication et accordé une pension à l'auteur.

Parmi les hommes de talent et de conscience qui vivent négligés et obscurs, nous devons citer le docteur Jamieson, auteur de l'excellent dictionnaire de la langue écossaise. Le feu roi lui avait accordé une pension de 100 livres sterling qui vient d'être supprimée.

Sir James Mackintosh. — Cet homme célèbre a commencé par défendre la révolution française contre les éloquentes attaques de Burke. On le regarda dès-lors comme le champion des libertés anglaises, et l'on s'étonna de le voir défendre Peltier, accusé d'avoir publié un libelle

contre Napoléon. « En Europe, disait-il, il y a encore une presse libre, celle de l'Angleterre; de Palerme jusqu'à Hambourg, toute liberté est éteinte, tout est asservi. Au milieu de tant de ruines, notre gouvernement et notre patriotisme se sont maintenus; nous sommes fiers de ne pas avoir laissé crouler ce vénérable édifice construit par nos ancêtres, de pouvoir encore rendre la justice, réunir le jury, élever la voix en faveur de la liberté. Dans cette île que n'a pas atteinte l'immense convulsion qui a ébranlé tous les droits et bouleversé tous les empires, je puis donc défendre la presse! » Cette attaque contre le fils et l'héritier de la révolution française suscita des ennemis à Mackintosh. Ses anciens partisans crurent y voir une défection : ils se trompaient. En 1792, il avait défendu la liberté; en 1811, il la défendait encore.

Quand on apprit que Mackintosh allait siéger à la Chambre des Communes, on pensa que son éloquence éclipserait la gloire de nos plus célèbres orateurs. Le ministère tremblait. On sut que sa première motion serait relative aux affaires de la Norwège, et dès le matin une foule empressée assiégea les portes du Parlement. Quelle fut la surprise de ses amis, lorsque après avoir écouté son discours ils y cherchèrent en vain le sujet même qu'il avait promis de traiter! C'était une dissertation philosophique très brillante, un morceau spirituel, savant et bien écrit, mais destiné plutôt à orner les pages d'une revue mensuelle qu'à produire de l'effet sur une assemblée délibérante. L'auteur s'occupait de toutes les nations du globe, la Norwège exceptée; il plaidait en sa faveur sans prononcer son nom, sans paraître se souvenir qu'elle existait : subtilité raffinée qui n'a rien de commun avec l'éloquence parlementaire. Les amis même de Mackintosh avouèrent qu'il s'était trompé.

Le bruit se répandit qu'il travaillait à une histoire d'Angleterre; pendant vingt ans, on compta sur ce travail; il s'occupait, disait-on, de recueillir ses matériaux, de consulter les manuscrits et les archives. En 1830, l'ouvrage n'était pas même commencé; il s'était contenté d'esquisser de brillans portraits, de tracer quelques épisodes, de jeter çà et là des pierres d'attente et des fragmens. Enfin deux volumes insérés dans l'Encyclopédie de Lardner donnèrent une idée de ce que pourrait être un jour l'histoire d'Angleterre par Mackintosh. Ils n'étaient guère que l'amplification et le développement de la préface qui devait servir d'introduction à son grand ouvrage.

On y chercha vainement la main du génie, la puissance dominatrice qui s'empare de l'attention dès qu'elle apparaît. Du talent et des recherches curieuses, voilà tout ce que cet ouvrage renfermait de digne d'être remarqué. Moins historien qu'orateur, inhabile à concentrer dans

un seul foyer les rayons épars des souvenirs historiques; dénué de cette vigueur et de cette patience qui réunissent les faits en un seul faisceau, qui les groupent et les disposent avec force et avec sagacité; s'occupant de trop de détails subalternes et de minuties; trop philosophe, trop métaphysicien pour accomplir l'œuvre de l'historien, pour narrer candidement, noblement les faits légués par le temps passé, il manquait de simplicité, d'aisance, d'originalité. Il lui appartenait de juger des évènemens et de disserter sur eux d'une manière érudite et ingénieuse, bien plutôt que de les reproduire avec cette largeur épique, caractère distinctif de l'historien. Ses amis me semblent avoir surfait son talent; s'il avait eu le génie historique, ce génie aurait bouillonné en lui et se serait frayé un passage de vive force. Je ne crois pas, comme le poète Gray, à ces Miltons sans gloire qui manquent à leur vocation, à ces génies méconnus, silencieux et muets.

Sir Walter Scott a écrit deux histoires d'Ecosse: l'une populaire, familière, *les Soirées du coin de feu*, qu'il raconte à son petit-fils; histoire charmante, pleine de vie, de grace, de naïveté, rayonnante de chevalerie, de bonhomie, de souvenirs héroïques, narrés avec une admirable candeur. Scott n'a pas consulté un seul ouvrage, pour composer ce livre qui nous enchante. Toute cette poésie de sa patrie, cette vaste fresque si bien colorée, ces tableaux épurés, sans mélange des inutilités et des scories que la plupart des historiens joignent à leur œuvre, est sorti du cerveau de Scott comme Minerve armée du cerveau de Jupiter. La première série est surtout merveilleuse, et la seconde n'est guère inférieure à la première. Dans l'une nous trouvons les grandes aventures de Wallace et de Bruce, les naissantes destinées de l'Ecosse; dans la seconde, l'histoire domestique, privée et nationale de ce pays depuis l'avènement de la famille Stuart jusqu'à la réunion de l'Ecosse et de l'Angleterre. Que d'épisodes intéressans, que de traits délicats et curieux que l'on ne trouve nulle part ailleurs! quel charme dans ce récit! et combien nous semble puéril et faux le jugement de ces hommes, qui, voulant faire des romans, ont oublié une époque, un pays, des mœurs si pittoresques! La troisième série a été déflorée par *Waverley*, qui en a reproduit avec tant de beauté et de grace les incidens les plus brillans et les plus curieux. Ce qui est étonnant, c'est que dans ce grand ouvrage, écrit tout entier de mémoire, Scott n'a commis qu'une seule erreur.

Je suis beaucoup moins content, pour ma part, de l'ouvrage sérieux qu'il a consacré au même sujet; c'est une œuvre froide et sèche, qui n'a ni la dignité de l'histoire ni l'intérêt vif du roman. La main du malheur pesait alors sur Walter Scott : l'on dirait que son souffle glacé a flétri l'originalité et la fraîcheur d'imagination qui appartenaient à l'historien-poète;

on retrouve bien dans cet ouvrage les sentimens généreux et patriotiques de Walter Scott, mais non sa verve et la franchise de son talent. Je serais tenté de le regarder moins comme un historien véritable que comme un excellent chroniqueur; il ressemble assez à Froissard pour l'invention poétique, et la nature l'avait doué d'un talent pittoresque qui l'emporte même sur le coloris éclatant et naïf de ce contemporain d'Edouard III. Incapable d'ailleurs de raisonner philosophiquement sur les faits; moins profond que bon coloriste, je le nommerais volontiers le Rubens de la littérature.

Telles sont les qualités qui distinguent l'histoire de notre époque, publiée sous ce titre : *Vie de Napoléon Bonaparte*. C'est une merveille que cet ouvrage. La narration en est rapide et animée; nous suivons depuis le berceau jusqu'à la tombe les diverses fortunes de l'homme de la destinée; lisant le Tasse sous les vieux arbres de l'école de Brienne; pauvre cadet dans le régiment de Lafère, et pensant bien plus à la littérature qu'à la tactique; puis, au siège de Toulon, méditant le succès de son entreprise et étonnant par la rapidité et la sûreté de ses calculs les représentans du peuple muets devant lui. Notre cœur bat quand nous voyons cet homme immense, perdu et ignoré dans la capitale, dînant dans un mauvais restaurant avec Talma, puis appelé au moment du péril par la Convention qui invoque son secours et qui oppose aux factions soulevées ce jeune lieutenant. De Paris à Rome, de Rome en Allemagne, renversant les armées et fracassant les trônes sur sa route, il va, il va toujours, ce conquérant presque imberbe; il se fraie une voie sanglante jusqu'au sein de l'Egypte, où ses savantes manœuvres fauchent la cavalerie orientale comme l'acier du moissonneur fauche les épis; notre ame l'accompagne et sympathise avec lui lorsqu'il est prêt à se précipiter dans l'Inde; lorsque, ne pouvant y parvenir, il revient en France où des hommes presque aussi étranges que lui préparaient le marche-pied de sa puissance. Quel drame, lorsqu'il arrache et précipite de leurs sièges les avocats tremblans! Que va-t-il faire? A quelle œuvre va-t-il consacrer sa plume et son glaive? Le premier consul de la république, le héros de tant de batailles rangées ceindra-t-il le diadème du despote?

Oui : nous nous éveillons; notre rêve se dissipe. Il est roi, ses maréchaux se pressent autour de lui, il répudie sa femme; la fille des rois partage son lit impérial. Du nord au midi et du midi au nord, il fait mouvoir ses armées dévastatrices, et la victoire s'attache toujours à ses aigles; mais nous avons cessé de nous intéresser à lui, nous ne battons plus des mains quand il triomphe, nous ne nous associons plus à sa gloire : il est l'oppresseur des peuples, son immense fortune nous est odieuse.

Nous nous détachons de sa cause, jusqu'au moment où, écrasé par la conspiration de tous les trônes, il est condamné à un exil qu'il ne peut supporter, rompt son ban, s'entoure de ses vieux camarades, tente avec eux un dernier effort désespéré, et succombe enfin sur le champ de bataille de Waterloo, laissant la victoire aux théories de l'arbitraire et du pouvoir divin; victoire inutile, comme les derniers évènemens sont venus nous l'apprendre.

Au moment où Walter Scott publia cette histoire, toute la colère de l'Europe était soulevée contre Bonaparte; nos sœurs et nos mères étaient en deuil; nos blessures saignaient, les ruines des villes et des campagnes étaient là sous nos yeux; partisan de l'antique noblesse et du droit féodal, patriote ardent, Walter Scott ne devait pas traiter avec toute justice l'homme qui voulait faire régner le Talent à la place de la naissance et de la fortune, l'homme qui aurait accompli son grand dessein, s'il n'avait pas abusé de l'arbitraire. Cependant on trouve beaucoup moins de partialité qu'on n'aurait pu le présumer dans l'appréciation de Walter Scott; bien du temps se passera avant que l'on publie un récit plus fidèle, plus brillant, plus grandiose de cette tragique destinée.

William Roscoe a été diversement apprécié; quelques critiques, entre autres Gifford (1), ont singulièrement rabaissé son talent d'historien. Les tories du *Quaterly Review* le traitèrent sans ménagement; mais en revanche les whigs de l'*Edinburgh Review* le défendirent à outrance : triste effet de l'esprit de parti qui pénètre jusque dans la littérature, et qui ne permet pas même à la critique des œuvres intellectuelles la justice et l'équité.

« Trop estimée à sa première apparition, dit le critique que nous venons de citer, l'histoire de Lorenzo de Médicis n'est pas indigne d'occuper une place dans nos bibliothèques. On y trouve de l'affectation et de la froideur, de la prétention et de l'élégance, des vignettes et de grandes marges, de la prose et des vers, de l'italien et de l'anglais, de la monotonie et du savoir. Le grand ouvrage du même auteur, l'*Histoire de Léon X*, est loin de s'élever au niveau de son premier essai. Quoique le génie ne l'eût pas empreint de sa marque énergique et ardente, il était impossible de regarder cet ouvrage comme une composition correcte et élégante. On ne fit pas grande attention aux défauts réels de l'ouvrage. L'ennui qu'il inspirait étendait sur lui son aile protectrice. La réputation de M. Roscoe se conserva donc intacte, grace au peu de lecteurs qui s'avisèrent de le consulter. »

(1) Voyez ce que nous avons déjà dit de Gifford.

Il serait injuste de chercher une appréciation exacte du talent de Roscoe dans ces pages amères. Amis et ennemis l'ont également mal jugé. Le premier il nous a fait connaître l'Italie au XVIe siècle ; avant lui, le prêtre-roi qui siège au Vatican était pour la plupart des Anglais une espèce de monstre idéal et de chimère horrible. Quelques voyageurs éclairés étaient parvenus à se débarrasser de ces préjugés barbares ; mais la masse y était encore asservie. Alors Roscoe se présenta environné de documens précieux, recueillis avec soin, disposés avec art ; son tableau du Vatican sous les Médicis parut brillant, caractéristique et agréable. Sa pensée, qui manque de profondeur, de force, d'originalité, est toujours claire, exprimée avec une certaine grace tranquille, qui ne s'élève ni ne s'anime jamais, soit qu'il parle d'une médaille bien frappée ou d'une action tragique, d'un sonnet agréablement tourné ou de cette révolution religieuse qui, pénétrant jusque dans les caveaux du château Saint-Ange, arracha quelques-uns de ses plus beaux domaines au pape Léon X. La diction de Roscoe n'a rien de libre, de grand, de nouveau ; il disserte avec goût, avec élégance, d'une manière correcte, quelquefois ingénieuse et rarement obscure ; sa parole est étudiée, l'impulsion et la verve lui manquent.

Philanthrope et orateur, Roscoe essaya d'effacer cette tache flétrissante de la Grande-Bretagne, la traite des noirs. De Liverpool qu'il habitait, son influence s'étendit au loin. J'ai lu quelques fragmens d'un mémoire qu'il voulait consacrer à la vie du poète Burns ; mémoire que l'indignation avait dictée, et qui devait flétrir l'ingratitude de cette patrie, marâtre pour son enfant le plus glorieux. Les passages que l'on m'a montrés m'ont paru beaucoup plus remarquables par la pompe des mots que par la véritable éloquence.

Comme poète, Roscoe n'a pas reçu moins d'éloges que comme prosateur ; c'est la même faiblesse de pensée, la même facilité de style, le même essor doux et soutenu. Né d'une famille obscure et pauvre, il s'éleva par son seul mérite, protégea les arts, fut l'ami et le patron du peintre Fuseli, consacra ses loisirs à tout ce que la culture des lettres offre de plus élégant et de plus noble, se montra généreux et bienveillant pour les enfans de la muse, et leur ouvrit sa bourse et sa maison, tant que les sourires de la fortune lui permirent de se livrer aux penchans de son cœur (1).

(1) Roscoe est un historien froid qui n'a guère senti le mouvement artistique et commercial de l'Italie, et qui n'a d'autre mérite qu'un style pur et une érudition assez étendue.

M. Allan Cunningham, dans ses esquisses biographiques et littéraires, a oublié plusieurs noms très remarquables que la postérité n'oubliera pas. L'histoire de la

Sir John Malcolm.—La vie de cet écrivain n'est pas moins intéressante que ses ouvrages. Très jeune, il partit pour l'Inde; et du grade de sous-lieutenant il ne tarda pas à s'élever, à force de courage, de patience et d'activité, aux premiers rangs de l'armée; ses études sanskrites marchaient de front avec ses exploits militaires et ses négociations diplomatiques. Ambassadeur, tacticien, poète, orientaliste, un mérite spécial lui permettait de tirer parti de circonstances si favorables; c'était un observateur attentif qui ne laissait échapper aucun détail, un philosophe qui rapportait tous ses résultats à un point central, à une pensée première. Armé d'un crayon et d'un album, il parcourait toute l'Inde et toute la Perse, recueillant des notes, prenant acte de tous ses souvenirs et de tout ce qui se passait sous ses yeux, écoutant les sages du pays, prêtant l'oreille même aux passans et aux femmes, ne dédaignant rien de ce qui pouvait éclairer des régions si mal connues de l'Europe. Enfin plus de soixante volumes in-8°, remplis de ces documens, furent le résultat de ses recherches assidues et de ses travaux constans. Personne ne nous fait mieux comprendre que lui la civilisation bizarre de l'Asie; il n'a pas négligé les traditions, les légendes, les fables que la crédulité de ces peuples admet parmi les témoignages les plus vénérables et les plus respectés.

Il a bien raison de dire dans sa préface de l'*Histoire de la Perse*, que sans la connaissance des traditions populaires, il est impossible d'arriver à celle de l'état social d'un peuple. « Ce sont elles, ajoute-t-il, qui ca-

Commonwealth, par Godwin, est un chef-d'œuvre de recherches, d'érudition, de jugement, d'impartialité. L'*Histoire d'Angleterre*, par Brodie, mérite aussi des éloges, quoique les passions du parti whig l'aient marquée d'une empreinte beaucoup trop vive. Un des historiens anglais qui ont exercé le plus d'influence sur leur époque et sur les opinions modernes, est John Mitford, auteur de cette histoire de la Grèce que lord Byron ne cessait de relire, et qui, en butte à beaucoup d'attaques, n'en est pas moins le seul tableau vrai de l'Hellénie antique. Mitford a un immense mérite, celui d'avoir dissipé le nuage pédantesque dont les souvenirs d'Athènes et de Sparte s'environnaient, de nous avoir fait pénétrer dans l'intérieur de ces petites républiques si héroïques et si barbares à la fois, maîtresses féroces et capricieuses d'un peuple d'esclaves qu'elles égorgeaient à plaisir, et dont la sueur procurait aux citoyens de l'Hellénie toutes les nécessités de l'existence, toutes les richesses du commerce. On a reproché à Mitford d'avoir calomnié les républiques grecques. Nous ne pensons pas qu'après les jugemens faux et les peintures romanesques dont tous les livres de nos écoles ont été remplis, la sévérité de ce jugement puisse être dangereuse; c'est bien plutôt un contre-poison à tant d'erreurs. Elle nous apprend à regarder ces citoyens de

chent et recouvrent souvent les derniers débris d'une antique vérité méconnue; il faut les étudier pour y déchiffrer les vestiges d'un passé perdu à jamais. Quelque extravagantes que soient les traditions, elles ne sont jamais indignes de nos regards, elles influent sur les peuples, se mêlent à leurs habitudes, à leur littérature, à leur religion, changent leurs mœurs, deviennent des symboles et des types, et s'associent d'une manière indélébile aux races qui les ont produites. Nos traditions populaires sur le grand Alfred, les traditions françaises relatives à Charlemagne et à Roland ne font-elles pas partie de la nationalité intime des peuples dont je parle? » Ces réflexions si justes que sir John Malcolm ne s'est pas contenté de développer dans sa préface, mais qu'il a mises en pratique avec beaucoup de talent, jettent sur ses ouvrages une couleur originale et une teinte précieuse de localité, de vérité. La plupart de ses descriptions de paysages ont été faites sur place. Son *Histoire de l'Inde centrale* a été composée toute entière pendant un voyage dans ce beau pays; tantôt ce sont les coutumes de ces peuples qu'il décrit d'après ses observations personnelles, tantôt quelques passages des poètes nationaux qu'il cite à l'appui de ses pages. La narration d'un prêtre, le récit traditionel d'un pâtre, nous en apprennent bien plus, ont bien plus de couleur et de vie que de longues dissertations érudites ne pourraient en avoir; ni les absurdités religieuses, ni les folies mystiques, ni les anecdotes singulières ne sont dédaignées par lui. Ce qu'il veut surtout, c'est nous donner, à nous Européens, une idée juste de ces contrées merveilleuses, des idées et des mœurs étranges qui les animent. Dans ses *Esquisses persannes*, sir John Malcolm a jeté tout ce qu'il y a de poétique, de gracieux, de touchant dans les mœurs orientales; il a surtout cherché à amuser et à intéresser par ses tableaux. Il a consacré son *Histoire politique* aux matières graves et s'est montré judicieux, libéral et instruit.

Cet écrivain remarquable réunit plusieurs qualités fort différentes : une certaine vivacité de pensée qui n'est pas la profondeur, mais qui a du naturel et du charme, une sensibilité poétique, de l'habileté pittoresque, et l'art de concevoir l'histoire sous le point de vue dramatique. A la fois orné et simple, son style a de la grace et de la variété. On se souvient encore de l'effet que produisait sa conversation pleine d'anecdotes, de traits heureux, de saillies gaies, de détails pathétiques et aussi de sages conseils.

quelques villes antiques comme des hommes et non comme des demi-dieux. Elle a surtout l'avantage de réfuter les nombreuses erreurs que les Plutarque, les Lucien et tous les écrivains grecs d'une époque postérieure ont répandues et accréditées sur les premiers temps des républiques.

Le colonel Napier a donné, après Southey, une histoire remarquable de la guerre de la Péninsule. Quand on entendit parler de cette entreprise, on la regarda comme une folie. Que restait-il à faire en effet? A peine pourrait-il glaner après la moisson de l'homme de génie; sans doute il allait donner au public des marches et des contre-marches, des détails techniques de sièges et de campemens, des dissertations sur les uniformes des armées, enfin la statistique générale des livres de poudre brûlées dans cette campagne mémorable. On n'attendait pas davantage de ce soldat habile et brave qui avait été lié avec les chefs de tous les partis, qui avait traversé dans tous les sens le théâtre de cette guerre, qui l'avait contemplée non seulement avec le coup d'œil du guerrier, mais avec le regard du philosophe.

De quel étonnement ne fut-on pas pénétré, lorsque l'on vit paraître un des plus beaux livres de notre langue, une narration vive, forte, simple, brillante, contenant non-seulement l'histoire stratégique, mais l'histoire morale, politique et intellectuelle de ce pays : œuvre pleine de mouvement, où le canon tonne, où les bataillons s'ébranlent et se culbutent, où les personnages principaux sont d'une vérité animée, où tout est rapide, violent, terrible et vrai. Nous honorons le colonel Napier, parce que, militaire distingué par plus d'une action d'éclat, il a vu dans le monde autre chose qu'une caserne; parce qu'il a conservé un cœur d'homme, et n'a pas cru permis à un chef d'armée de verser le sang à torrens pour prouver la vérité d'une démonstration algébrique et la justesse d'une manœuvre. Il laisse à d'autres la triste manie de n'admirer l'homme que comme de la *chair à canon*, de ne voir dans la nature physique qu'un assez bel emplacement destiné à des parcs d'artillerie, à des évolutions d'infanterie, à des chocs d'escadrons. Il a fait plus : se débarrassant lui-même de tous les préjugés qui nous environnent, il a osé manifester le regret que, dans le service militaire de la Grande-Bretagne, le mérite réel contribue si peu à l'avancement du soldat. Notre aristocratie guerrière s'est soulevée contre cette assertion; elle s'est fâchée contre cette vérité irrécusable : « Que Dieu distribue le génie et le talent sans acception de rang et de naissance. » Le colonel Napier prouvait à ses adversaires que dans un régime pareil à celui que nous avons adopté, Soult et Lannes, à force de bravoure et de persévérance, auraient tout au plus atteint le grade de sergent, et que Bonaparte, avec tout son mérite, serait devenu simplement colonel d'artillerie. A cela que répondre? Les ennemis du colonel Napier et de son système, se contentèrent de l'injurier.

En Espagne, il a trouvé aussi des antagonistes. Cela devait être. Il écrivait comme un Anglais et comme un soldat. Les vérités qu'il avait

à dire ne pouvaient que déplaire aux Espagnols, qui prétendaient avoir combattu seuls pour leur indépendance, et repoussaient comme une imputation calomnieuse la honte d'avoir été sauvés par les hérétiques. Mais Napier se souvenait que les Espagnols, si acharnés contre les Français, n'avaient pas moins de rage contre les Anglais protestans, qui étaient venus leur apporter la liberté. Il se souvenait qu'au moment où la flotte anglaise s'était éloignée des côtes espagnoles, le départ *des hérétiques* avait été célébré par un *Te Deum* général, chanté dans toutes les villes d'Espagne. Il se souvenait de l'antipathie des paysans pour les soldats, de la lenteur avec laquelle on leur envoyait des secours d'hommes et d'argent, surtout du sentiment de mécontentement et d'humiliation que les Espagnols ne manquaient jamais d'exprimer quand on leur rappelait le service éminent que les Anglais leur avaient rendu. Peut-être, en cherchant à venger ses compatriotes et à relever leur gloire, le colonel Napier a-t-il montré trop d'impétuosité, de partialité, d'ardeur : mais ce n'est pas à nous de lui reprocher ce défaut, dont la source est l'amour de la patrie. J'ai entendu de fort bons juges comparer le colonel Napier aux plus illustres de tous les historiens, à César et à Tacite.

L'*Europe au moyen-âge* et l'*Histoire constitutionnelle d'Angleterre* feront vivre long-temps le nom de HENRY HALLAM. Le premier de ces deux ouvrages me semble de beaucoup supérieur à l'autre. Quelques critiques l'ont préféré à l'œuvre capitale de Robertson, sous le rapport de la critique, de l'étendue des vues, et de la lucidité des dispositions. Le second ouvrage que nous avons cité, défectueux sous le rapport du plan et de la pensée première, se fait remarquer par une impartialité rare, par une candeur bien précieuse dans ce temps où règne l'esprit de parti, par une judicieuse et noble fermeté qui se fait un devoir de n'admettre aucune exagération, aucun dénigrement. Ajoutez à ces mérites un style fort et original, bien qu'il soit entaché quelquefois d'obscurité; style grave, plein de faits et d'idées; style qui s'élève quelquefois jusqu'à une éloquence haute et calme.

Rien de plus intéressant que l'*Histoire de l'Europe au moyen-âge*. On y voit l'ordre sortir du désordre, et sur les cendres du passé, au milieu des ruines des vieux empires, des empires nouveaux surgir et se développer; le règne de la violence se discipliner lui-même, élever une barrière et une digue en faveur des faibles contre les forts; enfin l'Europe moderne se préparer et se forger, pour ainsi dire, dans cette fournaise ardente.

Le sujet de l'*Histoire constitutionnelle d'Angleterre* était beaucoup moins heureux. C'est, selon nous, une idée maladroite et peu philosophi-

que, de séparer les élémens constitutifs dont se compose l'histoire d'un peuple, de nous donner à part ses souvenirs guerriers, ses annales littéraires, ses souvenirs constitutionnels. Cet immense tissu ne veut pas être détruit ni parfilé; tout se mêle, tout se confond dans l'existence des nations comme dans celle de l'homme. En Ecosse, les lueurs de l'incendie se mêlaient aux premiers éclairs de la liberté naissante. En Angleterre, elle avait déjà fait des progrès, et versait plus de chaleur et de clarté quand le triste échafaud de Charles Ier se dressa. Crimes, vices, vertus, arts, sciences, littérature, progrès politiques, conquêtes et défaites, tout s'amalgame : donner l'histoire isolée d'un seul de ces élémens, c'est faire l'anatomie de la main gauche, en négligeant celle de la main droite. Nous n'avons pas encore d'histoire d'Angleterre. Tel nous donne un roman pittoresque, tel autre une investigation savante; ce troisième un pamphlet politique. Quel est l'écrivain assez fort pour peindre et pour réfléchir à la fois, pour être érudit et narrateur? qui entreprendra cette grande œuvre?

Je ne puis m'empêcher de classer parmi les historiens Isaac d'Israéli. C'est un des hommes les plus instruits, les plus aimables et les plus spirituels de notre époque. La plupart de ses ouvrages sont anecdotiques, singulièrement amusans et faits pour jeter de la lumière sur les mœurs et le caractère des hommes de lettres en général et de nos écrivains en particulier. Il aime à dérouler de vieux parchemins moisis, à déchiffrer une note au crayon sur la marge d'un livre : avec ces matériaux il fait des œuvres qu'on lit avec le même plaisir qu'un roman. Quiconque écrira l'histoire de la poésie anglaise ne pourra s'empêcher d'avoir recours à ces anecdotes.

Rien de plus intéressant que ses *Commentaires sur la vie de Charles Ier*. On lui reproche d'avoir traité avec trop de modération le malheureux roi dont il parle; mais je ne suis pas un de ceux qui attribuent tous les crimes au monarque décapité par Cromwell. Je pense, comme les presbytériens de cette époque, que la mort et même la déposition de Charles Ier étaient inutiles et même dangereuses; qu'il suffisait d'établir une constitution forte et libérale en Angleterre, sans répandre le sang royal. Les cavaliers et les indépendans n'étaient pas de cet avis.

On dit que M. d'Israéli s'occupe d'une histoire complète de la littérature anglaise : personne n'est plus capable que lui d'élever ce monument national qui nous manque.

BIOGRAPHES.

Nous retrouverons dans ce chapitre les écrivains dont les noms se sont offerts à nous dans les chapitres précédens. Depuis l'époque où Samuel

Johnson se plaignait de ce que la littérature anglaise était stérile en ouvrages de cette espèce, beaucoup d'hommes distingués ont ajouté ce fleuron à notre couronne. Nous n'avions, avant Johnson, que des biographies individuelles assez remarquables, la *Vie de Cowley*, par Sprat, et l'*Apologie de Cibber*. Samuel, le premier, traita la biographie comme une œuvre d'art. Il écrivit ses *Poètes*, galerie de portraits dans laquelle se retrouvent à la fois la physionomie extérieure, et, si on peut le dire, la physionomie intime de tous les hommes dont il parle. En ce genre, je ne connais aucun écrivain qui l'ait égalé.

Boswell, qui lui succéda, fit la biographie de Johnson d'une manière tout-à-fait opposée à celle de son maître. Au lieu d'un résumé brillant et profond, ce ne fut qu'une série d'anecdotes plus ou moins intéressantes, de détails minutieux, de petites circonstances, qui toutes se rapportaient au grand homme. Il montra Johnson dans toutes ses attitudes, sous tous ses aspects; il le montra entouré des hommes d'esprit de l'époque; il ne se permit pas d'indiquer au lecteur le jugement qu'il fallait porter; il se contenta de faire le journal complet de toutes les actions de son héros. De mauvais copistes le suivirent à la trace, et nous donnèrent des volumes entiers sur des hommes obscurs, auteurs de livres également inconnus. Ils prêtèrent de l'importance à des personnages qui n'en avaient jamais eu, et nous apprirent en mille pages in-folio ce que personne ne se souciait d'apprendre (1).

A la tête de nos biographes il faut placer James Currie, médecin distingué, excellent homme, qui, après la mort de Burns, se chargea de mettre en ordre les papiers que laissait après lui le malheureux poète, et fit servir cette édition à soulager les besoins de la veuve et des enfans, qui restaient sans protecteur dans la triste chaumière de Burns. Cette œuvre d'amour et de charité fut couronnée de tout le succès qu'elle méritait.

(1) Quelle que soit la pureté du style de Samuel Johnson, ses appréciations des poètes modernes sont très souvent fausses; le sentiment poétique lui manquait. Son meilleur ouvrage est un Dictionnaire de la langue anglaise, chef-d'œuvre d'érudition, de discernement et de bon sens. Puisque l'auteur de ces esquisses le nomme comme biographe, il aurait dû le citer aussi comme auteur de *Rasselas*, roman moral et allégorique, assez peu amusant, mais dans lequel la force de la pensée et la sévérité de la morale remplacent l'intérêt qui manque à cette œuvre. Quant à Bosswell, c'est un anecdotier qui ressemble beaucoup à Dangeau, et qui s'est attaché à la vie du géant littéraire, comme ce gentilhomme, le niais de la cour de Louis XIV, s'attacha au géant monarchique. Son ouvrage sur Johnson est sans esprit, mais plein de détails curieux sur les mœurs de cette époque.

C'était aussi une œuvre de talent. La vie du poète, placée en tête de l'édition, est pleine de sensibilité, de raison et de savoir. L'auteur donne à Burns le rang qu'il mérite; il sait qu'il a plus d'un obstacle à vaincre, plus d'un préjugé à surmonter : ceux des savans, qui ne veulent pas reconnaître le génie s'il n'a traversé la cour d'un collége; des gens du monde, qui préfèrent aux élans de la nature les feux d'artifice et les faux brillans du bel esprit; des hommes politiques que le penchant révolutionnaire de Burns avait offensés; enfin, ceux des poètes secondaires de l'époque, très peu d'humeur à souffrir qu'un paysan les dépassât de toute la tête, et s'élevât comme un géant au milieu de leur foule turbulente et inférieure.

Currie, tout en ménageant les adversaires naturels que ses opinions devaient trouver, exprime son sentiment avec noblesse. Quelquefois il se croit obligé d'avoir recours au ton de l'apologie, mais jamais il ne lui arrive de déguiser la vérité et d'abandonner la cause du paysan-poète.

L'ouvrage se compose de fragmens détachés, qui se répètent souvent, et qui n'offrent pas au lecteur une narration suivie. C'est là un notable défaut. Mais qui ne serait charmé du ton de candeur, de sensibilité, de bienveillance qui respire dans l'ouvrage de Currie? Rien de plus caractéristique et de plus vrai que son tableau de la vie rustique en Écosse. L'auteur ne s'est pas contenté de la peindre, il l'a sentie. On voit que les mélodies nationales vibrent dans son ame, et qu'il les a répétées souvent; que nos promenades nocturnes, nos amours écossais ne lui ont pas été inconnus; qu'il a soupé dans la grange et dans l'étable; qu'il a pris part à la joie et aux aventures des veillées nocturnes Cet homme généreux, cet écrivain remarquable mourut trop tôt pour ses amis et sa patrie: mais il avait eu le bonheur d'assurer par son beau travail l'existence de la famille que le poète avait laissée sans ressource.

A peine parlerons-nous de William Hayley, que l'on a vanté comme poète et comme prosateur, et dont les ouvrages froids, mesurés, polis avec soin, mais secs et vides, n'ont pas laissé de souvenir. Point de grace, point d'abandon, nulle originalité. La vie du poète Cowper et celle du peintre Romney sont, comme les *Triomphes du Caractère*, le plus célèbre des poèmes de l'auteur, d'une honnête et désespérante médiocrité.

William Gifford a écrit l'abrégé de sa propre vie qui se trouve à la tête d'une bonne traduction de Juvénal, et une excellente biographie de Ben Johnson, l'auteur dramatique. La manière dont Gifford parle de lui-même, de sa jeunesse pauvre, et des efforts qu'il fit pour sortir de cette situation, nous intéresse par la modestie, la simplicité, et cette absence

totale d'un charlatanisme trop souvent employé par les hommes que leur talent a tirés de la foule.

Dans sa biographie de Ben Johnson, il déploie beaucoup de talent, une érudition rare, une sagacité peu commune, et un tact qui apparaît à peu de critiques. Nous reprocherons à cet ouvrage le ton de controverse qui le dépare. Selon nous, c'est moins une biographie qu'un plaidoyer. Tous ceux qui ont attaqué son héros, Gifford les attaque à son tour avec une violence qui peut passer pour de la fureur. Il renverse tout ce qui se trouve sur sa route; il cherche, souvent inutilement, à repousser les imputations auxquelles la mémoire de Ben Johnson a été en butte. Quoi qu'il en soit, la réputation de Gifford, comme écrivain énergique, facile, sarcastique et savant, est solidement établie.

Je me sens incapable de rendre au lecteur un compte exact des travaux biographiques de William Godwin (1). Sa *Vie de Marie Wolstonecroft* est courte et dit beaucoup; sa *Vie de Chaucer* est longue et ne dit presque rien. Peut-être se repent-il aujourd'hui d'avoir retracé avec tant de fidélité et de détail le portrait en pied de sa femme, Marie Wolstonecroft, philosophe en jupons, si faible et si forte à la fois. C'est un tableau de Rembrandt : des sillons de lumière au milieu d'un océan de ténèbres.

La *Vie de Chaucer* est un roman : conjectures sur conjectures, rêves sur rêves, théories sur théories; de l'érudition en abondance, un sentiment profond du talent du poète, mais une immense quantité de pages inutiles, une cuillerée de vérité dans un océan de fictions. Tout ce que nous savons de certain, c'est que le père de la poésie anglaise, contemporain d'Édouard III, a écrit quelques poèmes inimitables et est mort en Angleterre. Aucuns vont jusqu'à dire qu'il a battu un jour, dans Fleet-Street, un moine des ordres mendians. Sa biographie s'arrête là. Il ne fallait pas écrire quatre volumes pour nous donner ces détails.

Malcolm Laing, au lieu de se faire le cornac et l'apologiste de son héros, n'a écrit la biographie de Macpherson que pour le déprécier. D'autres attachent le laurier sacré sur le front de l'homme dont ils retra-

(1) Godwin nous semble généralement traité par M. Allan Cunningham avec une sévérité et une négligence qui approchent de l'injustice. Ce grand écrivain s'est efforcé, dans sa Vie de Chaucer, de grouper autour du poète tous les événemens de son époque. C'est moins Chaucer lui-même que son siècle qu'il retrace. Il cherche dans ses œuvres et dans les événemens de son temps les couleurs propres à faire connaître l'état de civilisation qui régnait alors. On n'a pas fait d'étude plus correcte, plus détaillée, sur un sujet difficile et mal compris.

cent la vie; Laing arrache la couronne dont le traducteur d'Ossian s'était paré. Il prouve que l'éditeur d'Ossian est un menteur, qu'Ossian lui-même est un fantôme, la harpe d'Érin un amas de vapeurs. Il traite ce pauvre Macpherson comme un faussaire qui lui aurait arraché cent livres sterling au moyen d'une lettre de change fabriquée. C'était un traitement un peu dur, selon nous; le faussaire littéraire ne méritait pas tant de sévérité (1).

Les antiquaires seuls ont été mécontens. Macpherson les prenait pour dupes. Mais qu'importe au public de savoir si l'auteur des *Poésies galliques* a vécu dans le IVe siècle ou dans le XIXe, pourvu que ses poésies expriment des sentimens naturels, et que le sceau de l'originalité les consacre? Dans toute l'Europe, et surtout en Allemagne, Ossian fut reçu avec enthousiasme. Quoi qu'il en soit du singulier projet que Laing se proposa, on ne peut révoquer en doute le talent avec lequel il s'en est acquitté. Son interprétation, quelquefois un peu subtile, est toujours sagace.

(1) Nous ne sommes point d'avis que la question relative à l'*Ossian* de Macpherson soit aussi oiseuse que l'auteur le prétend. Si les poésies publiées par cet Écossais avaient été réellement celles que le barde Oïsian composa dans l'île d'Érin, l'histoire aurait mille détails de mœurs à puiser dans ces ouvrages. Elle s'appuierait sur eux comme sur des documens certains; elle y retrouverait le tableau perdu des mœurs d'une époque sauvage. Ils nous seraient aussi précieux aujourd'hui que les romans de chevalerie du moyen-âge, sans lesquels l'intelligence de ce moyen-âge nous serait impossible. Supposons au contraire que ces poésies ne soient que des romans, qu'un homme du XVIIIe siècle les ait inventées pour son plaisir, qu'ils n'appartiennent au IVe siècle que comme l'*Ivanhoe* appartient au Xe siècle; on pourra les lire avec plaisir encore, mais non se fier à eux, mais non les consulter, mais non leur demander des renseignemens certains sur les passions et les idées qu'ils prétendent retracer. Les fragmens véritables des poésies bardiques de l'Irlande ont été publiés, il n'y a pas long-temps, par la société des antiquaires de Dublin: c'est un style beaucoup plus rude, plus âpre, plus concis que celui de l'*Ossian* mis en scène par Macpherson. C'est là que l'on reconnaît l'accent du barbare à demi païen, à demi chrétien, quelquefois héroïque, mais toujours exempt de l'emphase sentimentale des héros ossianiques. En général M. Allan Cunningham juge les hommes et leurs écrits comme il convient à un poète, auteur de ballades rustiques; il cherche partout l'éclat, la grace, la nouveauté des formes; et les mérites qu'il apprécie sont naturellement ceux qui se trouvent le plus en rapport avec ses qualités propres. L'Écossais Macpherson avait aussi de la facilité, de la couleur, de l'élégance dans le style; il se servit de cette portion de talent pour tromper son siècle et l'Europe.

Souvent il découvre des rapports imaginaires et voit des plagiats qui n'ont jamais existé. Ingénieux, mais chimérique, il a tous les défauts et toutes les qualités d'un commentateur habile.

Les *Vies de Dryden et de Swift*, les *Esquisses des Romanciers*, par WALTER SCOTT, portent la trace vive de ce talent pittoresque, naïf, rapide, de cette sympathie bienveillante, de cette facilité gracieuse qui caractérisent l'écrivain dont nous parlons. Les divers accidens d'ombre et de lumière dont l'existence de ces hommes célèbres offre le tableau se reflètent avec éclat dans les pages de Scott. Il sait aussi prendre la dimension exacte des facultés intellectuelles de chacun, et les mesurer, pour ainsi dire, dans tous les sens. Comme biographe, il n'est pas précis, vigoureux, compacte et solide comme Southey, dans sa *Vie de Nelson* : mais il a de la variété et de l'élégance.

Je suis beaucoup plus satisfait de sa *Biographie des Romanciers* que de ses notices sur Swift et sur Dryden : sur Swift, l'homme du moment, le bel esprit, qui ne cherchait qu'à rabaisser tous les beaux esprits contemporains; sur Dryden, dont les préfaces en prose ont tant de portée, d'énergie et de pureté. Il y avait là deux chapitres brillans de notre histoire littéraire; mais, selon nous, Walter Scott est loin d'avoir rempli sa tâche et d'avoir ajouté aux notes de Samuel Johnson le supplément que le public attendait.

Quant à Smollett, Fielding et Richardson, dont le grand critique ne s'était pas encore occupé, c'est chez Walter Scott qu'il faut chercher leur portrait dans toute son exactitude, dans tous ses détails. Il est difficile de rien ajouter à ce que Walter Scott nous apprend. Nous les voyons tels qu'ils ont vécu, avec les mœurs, le costume, le langage de leur époque. C'est précisément le degré de civilisation, de délicatesse, de raffinement qui régnaient alors. C'est la teinte précise et exacte de l'époque; rien de plus, rien de moins. Maître de son sujet, admirable romancier, il les peint admirablement parce qu'il les comprend bien. Quelques touches lui suffisent, touches pleines de finesse et de force, étincelantes et hardies. En dix lignes il donne l'analyse et comme la quintessence de ces talens supérieurs. Peu semblable aux écrivains prodigues de mots et avares d'idées, il concentre en quelques paroles expressives et caractéristiques tout ce qu'il nous est nécessaire de savoir, tout ce que nous désirons connaître. Peut-être Southey l'emporte-t-il sur ce grand homme pour la pureté classique du langage; peut-être la sagacité inexorable de Johnson atteste-t-elle un génie plus vigoureux. Quelquefois Scott s'écarte de son sujet; les détails qu'il prodigue sont circonstanciés jusqu'à la minutie. Mais il a jeté tant d'intérêt sur son esquisse, le coloris en est si

agréable, et le résumé de chaque portrait littéraire si exact, que les *Vies des Romanciers* se placent naturellement, dans nos bibliothèques, à côté des *Vies des Poètes*.

Le chef-d'œuvre de la biographie moderne est, selon moi, la *Vie de Nelson*, par SOUTHEY; c'est quelque chose d'harmonieux, de complet, de bien proportionné, d'achevé dans toutes ses parties; un modèle véritable pour quiconque espère se faire un nom dans ce genre. Un art invisible a présidé à l'accomplissement de cette belle œuvre. Le héros de Southey n'est pas un Charles Grandisson, un homme ennuyeusement parfait et parfaitement ennuyeux. Il a ses taches et ses défauts, dont Southey parle avec une noble compassion, qui fait ressortir encore l'enthousiasme que lui inspire la mâle beauté de cette nature héroïque.

La *Vie de Wesley* n'est guère inférieure à l'ouvrage que nous venons de citer. Le biographe a reproduit avec chaleur la longue et intéressante lutte de cet homme, semant la parole de l'Évangile au milieu de gens grossiers et pleins de vices; son courage admirable, ses travaux persévérans, son éloquence, ses hautes entreprises, sa longue croisade en faveur de la religion; tout cela, raconté avec l'intérêt du roman et la simplicité de l'histoire.

Nous placerons presque sur la même ligne la *Vie de Kirke* et celle de *Jean Bunyan*, le chaudronnier-poète, l'auteur de l'inimitable *Voyage du Pèlerin*. Dans ce dernier ouvrage, Southey semble avoir emprunté à Bunyan lui-même sa verve ingénue et sa vigueur de pinceau. On dit qu'il s'occupe maintenant d'une *Histoire complète des Amiraux de la Grande-Bretagne*; tâche bien digne de son génie.

Citons JEAN GIBSON LOCKHART, qui a donné une *Vie de Burns*, excellente et digne d'être lue même après celle de Currie; PATRICK FRASER TYTLER, auteur des *Vies des hommes célèbres d'Écosse*, ouvrage peut-être incomplet (la Calédonie compte plus d'un fils aussi justement célèbre que ceux dont il s'est occupé), et de la *Vie de Raleigh*, écrite sur les lieux mêmes qui furent témoins de l'enfance du grand homme, et pleine de fraîcheur, de force et de grace; LEIGH HUNT, GALT et THOMAS MOORE, qui, tous trois, ont écrit la *Vie de lord Byron*.

Le monde a reproché à Leigh Hunt la liberté avec laquelle il a traité la mémoire de lord Byron: cette conduite a paru d'autant plus déplacée, que le biographe avait contracté envers son héros des obligations pécuniaires. En effet, il n'était pas de bon goût d'attendre la mort du poète pour venir lui reprocher toutes ses fautes, et le public, qui lui-même avait été si souvent injuste envers Byron, pardonna difficilement à Hunt une offense dont lui-même s'était rendu coupable.

L'auteur a joint à cet essai un *Mémoire* sur sa propre vie, sur sa famille et sur sa jeunesse, morceau rempli d'un égoïsme naïf et fort agréable. C'est la causerie la plus piquante que j'aie jamais lue. Je ne connais guère que l'Apologie de Cibber que l'on puisse placer sur le même rang.

Les biographies de John Galt ont été sévèrement critiquées. Dans celle de Benjamin West, peintre célèbre, avec lequel il avait été fort lié, on trouve de la candeur, de la vérité, une indépendance virile d'opinion, un tableau intéressant des premiers efforts de l'artiste, une peinture brillante des jours de sa gloire. Cependant on n'épargna pas à Galt les reproches injustes, et sa *Vie de lord Byron* fut traitée avec plus de rigueur encore. Les ouvrages publiés depuis, sur le même sujet, ont prouvé que Galt avait commis beaucoup moins d'erreurs qu'on ne l'a prétendu, et que l'auteur de tant de romans remarquables n'a pas échoué dans l'appréciation qu'il nous a donnée du caractère de Byron. L'autobiographie de Galt, publiée récemment, se fait remarquer par une simplicité naïve et forte de langage, et contient beaucoup de faits curieux.

Thomas Moore est auteur de trois biographies bien différentes quant au style et à la pensée. Sa *Vie de Sheridan* est écrite d'un style libre, brillant, orné, qui contraste étrangement avec la simplicité de Southey, dans sa Vie de Nelson; mais où se trouvent de beaux élans, des saillies heureuses et des mouvemens passionnés. Moore nous semble avoir assigné une trop belle place à Sheridan, dont l'esprit étincelant était quelquefois artificiel, et auquel on peut reprocher de l'affectation et de l'effort. Trop souvent Sheridan sacrifie le naturel au désir de faire des épigrammes acérées et de montrer de l'esprit.

La *Vie de Byron*, par le même auteur, a été l'objet de beaucoup de critiques. Le style en est simple quelquefois jusqu'à la nudité. Moore semble avoir répudié son ancienne muse, si brillante, si ornée, si fastueuse; mais quand on est simple dans son langage, il faut que la vigueur des pensées supplée au défaut des ornemens. On reprocha aussi au biographe d'avoir usé des documens laissés par Byron sur sa propre vie, pour jeter sur le caractère du poète une lueur souvent équivoque et défavorable; mais la tâche qu'il fallait remplir était difficile. Le poète, dans les derniers temps, s'était mis en hostilité ouverte avec le monde; il avait outragé sans scrupule les convenances sociales, ou si l'on veut, l'hypocrisie ordinaire. La plupart des opinions qu'il exprimait, et presque toute sa conduite blessaient les opinions et les idées généralement reçues. Toutefois il y a des beautés remarquables dans cet ouvrage. On voit tour à tour lord Byron dans son cabinet d'étude, dans la salle de bal, à table, au milieu de ses brillans amis; puis nous descendons avec le biographe dans l'intimité de sa

pensée. Nous le voyons dévorant sa rage lorsque la critique l'a frappé, s'irritant contre l'infirmité qu'il ne peut guérir. Blessé au cœur, il a cru entrevoir un regard ou un sourire dédaigneux quand il s'est avancé en boîtant dans le salon. Tantôt il médite avec douleur, avec angoisse sur les ruines de son bonheur domestique et de sa fortune privée; tantôt il cherche une consolation et une vengeance dans les sarcasmes amers que le chagrin lui arrache; jette sur un passé d'infortune un long et triste regard, ou contemple avec terreur l'abîme obscur de la vie à venir.

Quant à la *Vie de Fitz-Gerald*, par Thomas Moore, je ne sais trop à quel jugement je dois la soumettre, et il m'est difficile de comprendre comment l'auteur a pu sympathiser avec un homme qui voulait livrer l'Irlande à la France.

ALLAN CUNNINGHAM.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTASIO.

Comédie.

PERSONNAGES.

Le Roi de Bavière.

Le Prince de Mantoue.

MARINONI, son aide-de-camp.

RUTTEN, secrétaire du Roi.

FANTASIO,
SPARK,
HARTMANN,
FACIO,
} jeunes gens de la ville.

Officiers, Pages, etc.

ELSBETH, Fille du Roi de Bavière.

La Gouvernante d'Elsbeth.

(Munich.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(A la cour.)

LE ROI, entouré de ses courtisans, RUTTEN.

LE ROI.

Mes amis, je vous ai annoncé, il y a déjà long-temps, les fiançailles de ma chère Elsbeth avec le prince de Mantoue. Je vous annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince; ce soir peut-être, demain au plus tard, il sera dans ce palais. Que ce soit un jour de fête pour tout le monde; que les prisons s'ouvrent, et que le peuple passe la nuit dans les divertissemens. Rutten, où est ma fille?

(Les courtisans se retirent.)

RUTTEN.

Sire, elle est dans le parc, avec sa gouvernante.

LE ROI.

Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue aujourd'hui? Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'apprête?

RUTTEN.

Il m'a paru que le visage de la princesse était voilé de quelque mélancolie. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas la veille de ses noces? La mort de Saint-Jean l'a contrariée.

LE ROI.

Y penses-tu? la mort de mon bouffon? d'un plaisant de cour bossu et presque aveugle?

RUTTEN.

La princesse l'aimait.

LE ROI.

Dis-moi, Rutten, tu as vu le prince; quel homme est-ce? Hélas! je lui donne ce que j'ai de plus précieux au monde, et je ne le connais point.

RUTTEN.

Je suis demeuré fort peu de temps à Mantoue.

LE ROI.

Parle franchement. Par quels yeux puis-je voir la vérité, si ce n'est par les tiens?

RUTTEN.

En vérité, sire, je ne saurais rien dire sur le caractère et l'esprit du noble prince.

LE ROI.

En est-il ainsi? Tu hésites? toi, courtisan! De combien d'éloges l'air de cette chambre serait déjà rempli, de combien d'hyperboles et de métaphores flatteuses, si le prince qui sera demain mon gendre, t'avait paru digne de ce titre! Me serais-je trompé, mon ami? Aurais-je fait en lui un mauvais choix?

RUTTEN.

Sire, le prince passe pour le meilleur des rois.

LE ROI.

La politique est une fine toile d'araignée, dans laquelle se débattent bien des pauvres mouches mutilées; je ne sacrifierai le bonheur de ma fille à aucun intérêt. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Une rue.)

SPARK, HARTMAN et FACIO, buvant autour d'une table.

HARTMAN.

Puisque c'est aujourd'hui le mariage de la princesse, buvons, fumons, et tâchons de faire du tapage.

FACIO.

Il serait bon de nous mêler à tout ce peuple qui court les rues, et d'éteindre quelques lampions sur de bonnes têtes de bourgeois.

SPARK.

Allons donc! fumons tranquillement.

HARTMAN.

Je ne ferai rien tranquillement; dussè-je me faire battant de cloche et me pendre dans le bourdon de l'église, il faut que je carillonne un jour de fête. Où diable est donc Fantasio?

SPARK.

Attendons-le; ne faisons rien sans lui.

FACIO.

Bah! il nous retrouvera toujours. Il est à se griser dans quelque trou de la rue Basse. Holà, ohé! un dernier coup!

(Il lève son verre.)

Un officier entrant.

Messieurs, je viens vous prier de vouloir bien aller plus loin, si vous ne voulez point être dérangés dans votre gaîté.

HARTMAN.

Pourquoi, mon capitaine?

L'OFFICIER.

La princesse est dans ce moment sur la terrasse que vous voyez, et vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que vos cris arrivent jusqu'à elle. (Il sort.)

FACIO.

Voilà qui est intolérable!

SPARK.

Qu'est-ce que cela nous fait de rire ici ou ailleurs?

HARTMAN.

Qui est-ce qui nous dit qu'ailleurs il nous sera permis de rire? Vous verrez qu'il sortira un drôle en habit vert de tous les pavés de la ville, pour nous prier d'aller rire dans la lune.

(Entre Marinoni couvert d'un manteau.)

SPARK.

La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie. Que Dieu la conserve! Si elle ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle est triste, ou qu'elle chante; laissons-la en repos.

FACIO.

Humpt! voilà un manteau rabattu qui flaire quelque nouvelle. Le gobe-mouche a envie de nous aborder.

MARINONI, approchant.

Je suis étranger, messieurs; à quelle occasion cette fête?

SPARK.

La princesse Elsbeth se marie.

MARINONI.

Ah! ah! c'est une belle femme, à ce que je présume?

HARTMAN.

Comme vous êtes un bel homme, vous l'avez dit.

MARINONI.

Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paraît que tout est illuminé.

HARTMAN.

Tu ne te trompes pas, brave étranger; tous ces lampions allumés que tu vois, comme tu l'as remarqué sagement, ne sont pas autre chose qu'une illumination.

MARINONI.

Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

HARTMAN.

L'unique cause, puissant rhéteur. Nous aurions beau nous marier tous, il n'y aurait aucune espèce de joie dans cette ville ingrate.

MARINONI.

Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de son peuple!

HARTMAN.

Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple, cher homme primitif. Cela n'empêche pas la susdite princesse d'être fantasque comme une bergeronnette.

MARINONI.

En vérité? vous avez dit fantasque?

HARTMAN.

Je l'ai dit, cher inconnu, je me suis servi de ce mot.

(Marinoni salue et se retire.)

FACIO.

A qui diantre en veut ce baragouineur d'italien? Le voilà qui nous quitte pour aborder un autre groupe. Il sent l'espion d'une lieue.

HARTMAN.

Il ne sent rien du tout; il est bête à faire plaisir.

SPARK.

Voilà Fantasio qui arrive.

HARTMAN.

Qu'a-t-il donc? il se dandine comme un conseiller de justice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie mûrit dans sa cervelle.

FACIO.

Eh bien! ami, que ferons-nous de cette belle soirée?

FANTASIO.

Tout absolument, hors un roman nouveau.

FACIO.

Je disais qu'il faudrait se lancer dans cette canaille, et nous divertir un peu.

FANTASIO.

L'important serait d'avoir des nez de carton et des pétards.

HARTMAN.

Prendre la taille aux filles, tirer les bourgeois par la queue et casser les lanternes. Allons, partons, voilà qui est dit.

FANTASIO.

Il était une fois un roi de Perse....

HARTMAN.

Viens donc, Fantasio.

FANTASIO.

Je n'en suis pas, je n'en suis pas!

HARTMAN.

Pourquoi?

FANTASIO.

Donnez-moi un verre de ça. (Il boit.)

HARTMAN.

Tu as le mois de mai sur les joues.

FANTASIO.

C'est vrai; et le mois de janvier dans le cœur. Ma tête est comme

une vieille cheminée sans feu : il n'y a que du vent et des cendres. Ouf! (Il s'asseoit.)

Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse! je voudrais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton, pour envelopper jusqu'aux oreilles cette sotte ville et ses sots habitans. Allons, voyons! dites-moi, de grace, un calembourg usé, quelque chose de bien rebattu.

HARTMAN.

Pourquoi?

FANTASIO.

Pour que je rie. Je ne ris plus de ce qu'on invente; peut-être que je rirai de ce que je connais.

HARTMAN.

Tu me parais un tant soit peu misanthrope, et enclin à la mélancolie.

FANTASIO.

Du tout; c'est que je viens de chez ma maîtresse.

FACIO.

Oui ou non, es-tu des nôtres?

FANTASIO.

Je suis des vôtres, si vous êtes des miens; restons un peu ici, à parler de choses et d'autres, en regardant nos habits neufs.

FACIO.

Non, ma foi. Si tu es las d'être debout, je suis las d'être assis; il faut que je m'évertue en plein air.

FANTASIO.

Je ne saurais m'évertuer. Je vais fumer sous ces marronniers, avec ce brave Spark qui va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark?

SPARK.

Comme tu voudras.

HARTMAN.

En ce cas, adieu. Nous allons voir la fête.

(Hartman et Facio sortent.)

(Fantasio s'assied avec Spark.)

FANTASIO.

Comme ce soleil couchant est manqué! La nature est pitoyable

ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchans nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

SPARK.

Quel bon tabac! quelle bonne bierre!

FANTASIO.

Je dois bien t'ennuyer, Spark.

SPARK.

Non; pourquoi cela?

FANTASIO.

Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête?

SPARK.

Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

FANTASIO.

Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits! O Spark, mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux! Si je pouvais être ce monsieur qui passe!

SPARK.

Cela me paraît assez difficile.

FANTASIO.

Ce monsieur qui passe est charmant. Regarde; quelle belle culotte de soie! quelles belles fleurs rouges sur son gilet! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères; son essence lui est particulière. Hélas! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartimens secrets! C'est tout un monde que chacun porte en lui! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence! Quelles solitudes que tous ces corps humains!

SPARK.

Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

FANTASIO.

Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers qui me prendront au collet.

SPARK.

Voilà qui est fort gai en effet. Où coucheras-tu ce soir?

FANTASIO.

Chez la première venue. Te figures-tu que mes meubles se vendent demain matin? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas?

SPARK.

Manques-tu d'argent, Henri? Veux-tu ma bourse?

FANTASIO.

Imbécile! Si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. J'ai envie de prendre pour maîtresse une fille d'Opéra.

SPARK.

Cela t'ennuiera à périr.

FANTASIO.

Pas du tout; mon imagination se remplira de pirouettes, et de souliers de satin blanc; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, et je fredonnerai des solos de clarinette dans mes rêves, en attendant que je meure d'une indigestion de fraises dans les bras de ma bien-aimée. Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état; nous n'exerçons aucune profession.

SPARK.

C'est là ce qui t'attriste?

FANTASIO.

Il n'y a point de maître d'armes mélancolique.

SPARK.

Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

FANTASIO.

Ah! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.

SPARK.

Eh bien donc?

FANTASIO.

Eh bien donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rodé trente fois; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier : eh bien! mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets, je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré, j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique; et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main!

SPARK.

Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même; moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur des courans électriques; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille, et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

FANTASIO.

Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.

SPARK.

Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO.

Même de prendre la lune avec les dents?

SPARK.

Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO.

Ah! ah! qu'en sais-tu? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente-et-quarante.

SPARK.

Non, en vérité.

FANTASIO.

Pourquoi?

SPARK.

Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là! Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable! Perdre notre argent! tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu ni espérance! Tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse! (Il se met à danser.)

SPARK.

En vérité, il y a de certains momens où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

FANTASIO, dansant toujours.

Qu'on me donne une cloche! une cloche de verre!

SPARK.

A propos de quoi une cloche?

FANTASIO.

Jean-Paul n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste océan? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse comme Jésus-Christ sur le vaste océan.

SPARK.

Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri, c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination.

FANTASIO.

Oh! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une grisette, pour une classe de minéraux! Spark! essayons de bâtir une maison à nous deux.

SPARK.

Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves? cela ferait un joli recueil.

FANTASIO.

Un sonnet vaut mieux qu'un long poème, et un verre de vin vaut mieux qu'un sonnet. (Il boit.)

SPARK.

Pourquoi ne voyages-tu pas? va en Italie.

FANTASIO.

J'y ai été.

SPARK.

Eh bien! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau?

FANTASIO.

Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

SPARK.

Va en France.

FANTASIO.

Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paris.

SPARK.

Va en Angleterre.

FANTASIO.

J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? J'aime autant les voir ici que chez eux.

SPARK.

Va donc au diable, alors!

FANTASIO.

Oh! s'il y avait un diable dans le ciel! S'il y avait un enfer, comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça! Quelle misérable chose que l'homme! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre, sans se casser les jambes! être obligé de jouer du violon dix ans, pour devenir un musicien passable! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! Apprendre pour faire une omelette! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

SPARK.

Ce que tu dis là ferait rire bien des gens ; moi, cela me fait frémir : c'est l'histoire du siècle entier. L'éternité est une grande aire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître ; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid ; mais on lui a coupé les aîles, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer.

FANTASIO, chantant.

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton ame,
Car l'ame est immortelle, et la vie est un jour.

Connais-tu une plus divine romance que celle-là, Spark? C'est une romance portugaise. Elle ne m'est jamais venue à l'esprit, sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

SPARK.

Qui, par exemple?

FANTASIO.

Qui? Je n'en sais rien, quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris ; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune; quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands, qui donnent le coup de l'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier ! une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfans endormis; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau ! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur la selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu ! La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : Que Dieu le protège !

SPARK.

Si tu étais amoureux, Henri, tu serais le plus heureux des hommes.

FANTASIO.

L'amour n'existe plus, mon cher ami. La religion, sa nourrice, a les mamelles pendantes comme une vieille bourse au fond de laquelle il y a un gros sou. L'amour est une hostie qu'il faut briser en deux au pied d'un autel, et avaler ensemble dans un baiser; il n'y a plus d'autel, il n'y a plus d'amour. Vive la nature! il y a encore du vin. (Il boit.)

SPARK.

Tu vas te griser.

FANTASIO.

Je vais me griser, tu l'as dit.

SPARK.

Il est un peu tard pour cela.

FANTASIO.

Qu'appelles-tu tard? midi est-ce tard? minuit est-ce de bonne heure? Où prends-tu la journée? Restons là, Spark, je t'en prie. Buvons, causons, analysons, déraisonnons, faisons de la politique; imaginons des combinaisons de gouvernement; attrapons tous les hannetons qui passent autour de cette chandelle, et mettons-les dans nos poches; sais-tu que les canons à vapeur sont une belle chose en matière de philanthropie?

SPARK.

Comment l'entends-tu?

FANTASIO.

Il y avait une fois un roi qui était très sage, très sage, très heureux, très heureux....

SPARK.

Après?

FANTASIO.

La seule chose qui manquait à son bonheur, c'était d'avoir des enfans. Il fit faire des prières publiques dans toutes les mosquées.

SPARK.

A quoi en veux-tu venir?

FANTASIO.

Je pense à mes chères Mille et une Nuits. C'est comme cela qu'elles commencent toutes. Tiens, Spark, je suis gris. Il faut que je fasse quelque chose. Tra la, tra la! Allons, levons-nous!

(Un enterrement passe.)

Ohé! braves gens, qui enterrez-vous là? Ce n'est pas maintenant l'heure d'enterrer proprement.

LES PORTEURS.

Nous enterrons Saint-Jean.

FANTASIO.

Saint-Jean est mort? le bouffon du roi est mort? Qui a pris sa place? le ministre de la justice?

LES PORTEURS.

Sa place est vacante; vous pouvez la prendre si vous voulez.

(Ils sortent.)

SPARK.

Voilà une insolence que tu t'es bien attirée. A quoi penses-tu d'arrêter ces gens?

FANTASIO.

Il n'y a là rien d'insolent. C'est un conseil d'ami que m'a donné cet homme, et que je vais suivre à l'instant.

SPARK.

Tu vas te faire bouffon de cour?

FANTASIO.

Cette nuit même, si l'on veut de moi. Puisque je ne puis coucher chez moi, je veux me donner la représentation de cette royale comédie qui se jouera demain, et de la loge du roi lui-même.

SPARK.

Comme tu es fin! On te reconnaîtra, et les laquais te mettront à la porte; n'es-tu pas filleul de la feue reine?

FANTASIO.

Comme tu es bête! je me mettrai une bosse et une perruque rousse comme la portait Saint-Jean, et personne ne me reconnaîtra, quand j'aurais trois douzaines de parrains à mes trousses.

(Il frappe à une boutique.)

Hai! brave homme, ouvrez-moi, si vous n'êtes pas sorti, vous, votre femme et vos petits chiens!

UN TAILLEUR, ouvrant la boutique.

Que demande votre seigneurie?

FANTASIO.

N'êtes-vous pas tailleur de la cour?

FANTASIO.

LE TAILLEUR.

Pour vous servir.

FANTASIO.

Est-ce vous qui habilliez Saint-Jean ?

LE TAILLEUR.

Oui, monsieur.

FANTASIO.

Vous le connaissiez ? Vous savez de quel côté était sa bosse, comment il frisait sa moustache, et quelle perruque il portait ?

LE TAILLEUR.

Hé, hé ! Monsieur veut rire.

FANTASIO.

Homme, je ne veux point rire ; entre dans ton arrière-boutique ; et si tu ne veux être empoisonné demain dans ton café au lait, songe à être muet comme la tombe sur tout ce qui va se passer ici.

(Il sort avec le tailleur ; Spark les suit.)

SCÈNE III.

(Une auberge sur la route de Munich.)

Entrent le Prince de Mantoue et MARINONI.

LE PRINCE.

Eh bien, colonel ?

MARINONI.

Altesse ?

LE PRINCE.

Eh bien, Marinoni ?

MARINONI.

Mélancolique, fantasque, d'une joie folle, soumise à son père, aimant beaucoup les pois verts.

LE PRINCE.

Ecris cela ; je ne comprends clairement que les écritures moulées en bâtarde.

MARINONI, écrivant.

Mélanco.....

LE PRINCE.

Écris à voix basse ; je rêve à un projet d'importance depuis mon dîner.

MARINONI.

Voilà, Altesse, ce que vous demandez.

LE PRINCE.

C'est bien ; je te nomme mon ami intime ; je ne connais pas dans tout mon royaume de plus belle écriture que la tienne. Assieds-toi à quelque distance. Vous pensez donc, mon ami, que le caractère de la princesse, ma future épouse, vous est secrètement connu?

MARINONI.

Oui, Altesse ; j'ai parcouru les alentours du palais, et ces tablettes renferment les principaux traits des conversations différentes dans lesquelles je me suis immiscé.

LE PRINCE se mirant.

Il me semble que je suis poudré comme un homme de la dernière classe.

MARINONI.

L'habit est magnifique.

LE PRINCE.

Que dirais-tu, Marinoni, si tu voyais ton maître revêtir un simple frac olive?

MARINONI.

Son Altesse se rit de ma crédulité !

LE PRINCE.

Non, colonel. Apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

MARINONI.

Romanesque, Altesse ?

LE PRINCE.

Oui, mon ami (je t'ai accordé ce titre); l'important projet que je médite est inoui dans ma famille ; je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père dans l'habillement d'un simple aide-de-camp ; ce n'est pas assez d'avoir envoyé un homme de ma maison recueillir les bruits publics sur la future princesse de Mantoue (et cet homme, Marinoni, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.

MARINONI.

Est-il vrai, Altesse ?

LE PRINCE.

Ne reste pas pétrifié. Un homme tel que moi ne doit avoir pour ami intime qu'un esprit vaste et entreprenant.

MARINONI.

Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de votre Altesse.

LE PRINCE.

Laquelle ?

MARINONI.

L'idée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Mais si mon gracieux souverain est confondu parmi l'état-major, à qui le roi de Bavière fera-t-il les honneurs d'un festin splendide qui doit avoir lieu dans la galerie ?

LE PRINCE.

Tu as raison ; si je me déguise, il faut que quelqu'un prenne ma place. Cela est impossible, Marinoni ; je n'avais pas pensé à cela.

MARINONI.

Pourquoi impossible, Altesse ?

LE PRINCE.

Je puis bien abaisser la dignité princière jusqu'au grade de colonel ; mais comment peux-tu croire que je consentirais à élever jusqu'à mon rang un homme quelconque ? Penses-tu d'ailleurs que mon futur beau-père me le pardonnerait ?

MARINONI.

Le roi passe pour un homme de beaucoup de sens et d'esprit, avec une humeur agréable.

LE PRINCE.

Ah ! ce n'est pas sans peine que je renonce à mon projet. Pénétrer dans cette cour nouvelle sans faste et sans bruit, observer tout, approcher de la princesse sous un faux nom, et peut-être m'en faire aimer ! — Oh ! je m'égare ; cela est impossible. Marinoni, mon ami, essaie mon habit de cérémonie ; je ne saurais y résister.

MARINONI, s'inclinant.

Altesse !

LE PRINCE.

Penses-tu que les siècles futurs oublieront une pareille circonstance ?

MARINONI.

Jamais, gracieux prince.

LE PRINCE.

Viens essayer mon habit. (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le jardin du roi de Bavière.)

Entrent ELSBETH et sa gouvernante.

LA GOUVERNANTE.

Mes pauvres yeux en ont pleuré, pleuré un torrent du ciel.

ELSBETH.

Tu es si bonne! Moi aussi, j'aimais Saint-Jean; il avait tant d'esprit! Ce n'était point un bouffon ordinaire.

LA GOUVERNANTE.

Dire que le pauvre homme est allé là-haut la veille de vos fiançailles! lui qui ne parlait que de vous à dîner et à souper, tant que le jour durait. Un garçon si gai, si amusant, qu'il faisait aimer la laideur, et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eux-mêmes!

ELSBETH.

Ne me parle pas de mon mariage; c'est encore là un plus grand malheur.

LA GOUVERNANTE.

Ne savez-vous pas que le prince de Mantoue arrive aujourd'hui? On dit que c'est un Amadis.

ELSBETH.

Que dis-tu là, ma chère! Il est horrible et idiot, tout le monde le sait déjà ici.

LA GOUVERNANTE.

En vérité? On m'avait dit que c'était un Amadis.

ELSBETH.

Je ne demandais pas un Amadis, ma chère; mais cela est cruel quelquefois de n'être qu'une fille de roi. Mon père est le meilleur des hommes; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple; mais moi, hélas! j'aurai la sienne, et rien de plus.

LA GOUVERNANTE.

Comme vous parlez tristement!

ELSBETH.

Si je refusais le prince, la guerre serait bientôt recommencée; quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes! Je voudrais être une forte tête, et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles. Je ne suis qu'une pauvre rêveuse; peut-être la faute en est-elle à tes romans, tu en as toujours dans tes poches.

LA GOUVERNANTE.

Seigneur! n'en dites rien.

ELSBETH.

J'ai peu connu la vie et j'ai beaucoup rêvé.

LA GOUVERNANTE.

Si le prince de Mantoue est tel que vous le dites, Dieu ne laissera pas cette affaire-là s'arranger, j'en suis sûre.

ELSBETH.

Tu crois! Dieu laisse faire les hommes, ma pauvre amie, et il ne fait guère plus de cas de nos plaintes que du bêlement d'un mouton.

LA GOUVERNANTE.

Je suis sûre que si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

ELSBETH.

Non, certainement, il ne me forcerait pas; et c'est pour cela

que je me sacrifie. Veux-tu que j'aille dire à mon père d'oublier sa parole, et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux? Qu'importe qu'il fasse une malheureuse? Je laisserai mon bon père être un bon roi.

LA GOUVERNANTE.

Hi! hi! (Elle pleure.)

ELSBETH.

Ne pleure pas sur moi, ma bonne; tu me ferais peut-être pleurer moi-même, et il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges. Ne t'afflige pas de tout cela. Après tout, je serai une reine; c'est peut-être amusant; je prendrai peut-être goût à mes parures, que sais-je? à mes carrosses, à ma nouvelle cour; heureusement qu'il y a pour une princesse autre chose dans un mariage qu'un mari. Je trouverai peut-être le bonheur au fond de ma corbeille de noces.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes un vrai agneau pascal.

ELSBETH.

Tiens, ma chère, commençons toujours par en rire, quitte à en pleurer quand il en sera temps. On dit que le prince de Mantoue est la plus ridicule chose du monde.

LA GOUVERNANTE.

Si Saint-Jean était là!

ELSBETH.

Ah! Saint-Jean, Saint-Jean!

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimiez beaucoup, mon enfant?

ELSBETH.

Cela est singulier; son esprit m'attachait à lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon cœur; sa perpétuelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à l'excès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gens qui abondent dans mon sens; je ne sais ce qu'il y avait autour de lui, dans ses yeux, dans ses gestes, dans la manière dont il prenait son tabac. C'était un homme bizarre; tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux délicieux; sa parole donnait la vie, comme par enchantement, aux choses les plus étranges.

LA GOUVERNANTE.

C'était un vrai Triboulet.

ELSBETH.

Je n'en sais rien ; mais c'était un diamant d'esprit.

LA GOUVERNANTE.

Voilà des pages qui vont et viennent ; je crois que le prince ne va pas tarder à se montrer ; il faudrait retourner au palais, pour vous habiller.

ELSBETH.

Je t'en supplie, laisse-moi un quart d'heure encore ; va préparer ce qu'il me faut ; hélas ! ma chère, je n'ai plus long-temps à rêver.

LA GOUVERNANTE.

Seigneur, est-il possible que ce mariage se fasse, s'il vous déplaît ? Un père sacrifier sa fille ! le roi serait un véritable Jephté, s'il le faisait.

ELSBETH.

Ne dis pas de mal de mon père ; va, ma chère, prépare ce qu'il me faut. (La gouvernante sort).

ELSBETH seule.

Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon que j'aperçois dans ces bluets, assis sur la prairie. Répondez-moi ; qui êtes-vous ? que faites-vous là, à cueillir ces fleurs ? (Elle s'avance vers un tertre.)

FANTASIO, assis, vêtu en bouffon, avec une bosse et une perruque.

Je suis un brave cueilleur de fleurs, qui souhaite le bonjour à vos beaux yeux.

ELSBETH.

Que signifie cet accoutrement ? qui êtes-vous pour venir parodier sous cette large perruque un homme que j'ai aimé ? Êtes-vous écolier en bouffonnerie ?

FANTASIO.

Plaise à votre altesse sérénissime, je suis le nouveau bouffon du roi ; le majordome m'a reçu favorablement ; je suis présenté au valet de chambre ; les marmitons me protégent depuis hier au soir, et je cueille modestement des fleurs en attendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBETH.

Cela me paraît douteux que vous cueillez jamais cette fleur-là.

FANTASIO.

Pourquoi? l'esprit peut venir à un homme vieux, tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une grosse sottise. Beaucoup parler, voilà l'important; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche, s'il tire sept cent quatre-vingt coups à la minute, tout aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ne demande qu'à être nourri convenablement pour la grosseur de mon ventre, et je regarderai mon ombre au soleil pour voir si ma perruque pousse.

ELSBETH.

En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean? Vous avez raison de parler de votre ombre; tant que vous aurez ce costume, elle lui ressemblera toujours, je crois, plus que vous.

FANTASIO.

Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

ELSBETH.

En quelle façon?

FANTASIO.

Elle prouvera clairement que je suis le premier homme du monde, ou bien elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiche; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames.

ELSBETH.

Pauvre homme! quel métier tu entreprends! faire de l'esprit à tant par heure! N'as-tu ni bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle?

FANTASIO.

Pauvre petite, quel métier vous entreprenez! épouser un sot que vous n'avez jamais vu! — N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne feriez-vous pas mieux de vendre vos robes que votre corps?

ELSBETH.

Voilà qui est hardi, monsieur le nouveau-venu!

FANTASIO.

Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît?

ELSBETH.

Une tulipe. Que veux-tu prouver?

FANTASIO.

Une tulipe rouge ou une tulipe bleue?

ELSBETH.

Bleue, à ce qu'il me semble.

FANTASIO.

Point du tout, c'est une tulipe rouge.

ELSBETH.

Veux-tu mettre un habit neuf à une vieille sentence? tu n'en as pas besoin pour dire que des goûts et des couleurs il n'en faut pas disputer.

FANTASIO.

Je ne dispute pas; je vous dis que cette tulipe est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

ELSBETH.

Comment arranges-tu cela?

FANTASIO.

Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous le soleil s'il est né bleu ou rouge? les tulipes elles-mêmes n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinaires, que les pommes deviennent des citrouilles, et que les chardons sortent de la mâchoire de l'âne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêque. Cette tulipe que voilà s'attendait bien à être rouge; mais on l'a mariée, elle est tout étonnée d'être bleue : c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme; et la pauvre dame nature doit se rire parfois au nez de bon cœur, quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ça sentît la rose dans le paradis de Moïse? ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation; c'est une marquise comme vous et moi.

ELSBETH.

La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut; mais une fleur ne peut en devenir une autre : ainsi qu'importe à la nature? on ne la change pas, on l'em-

bellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder, si l'on voulait, par des moyens artificiels, altérer sa forme d'une étamine.

FANTASIO.

C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

ELSBETH.

Il y a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

FANTASIO.

Non pas à mes oreilles, mais à ma langue. Vous vous trompez de sens; il y a une erreur de sens dans vos paroles.

ELSBETH.

Ne me fais pas de calembourg, si tu veux gagner ton argent, et ne me compare pas à tes tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

FANTASIO.

Qui sait? Un calembourg console de bien des chagrins; et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées, les actions et les êtres. Tout est calembourg ici-bas, et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans, que le galimathias de trois drames modernes.

ELSBETH.

Tu me fais l'effet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

FANTASIO.

Chacun a ses lunettes; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire au juste si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel?

ELSBETH.

Tu es laid, du moins; cela est certain.

FANTASIO.

Pas plus certain que votre beauté. Voilà votre père qui vient avec votre futur mari. Qui est-ce qui peut savoir si vous l'épouserez?

(Il sort.)

ELSBETH.

Puisque je ne puis éviter la rencontre du prince de Mantoue, je ferai aussi bien d'aller au-devant de lui.

(Entrent le roi, Marinoni sous le costume de prince, et le prince vêtu en aide-de-camp.)

LE ROI.

Prince, voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière; vous êtes ici chez un bourgeois qui en gouverne d'autres, et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

MARINONI.

Permettez-moi de baiser cette main charmante, madame, si ce n'est pas une trop grande faveur pour mes lèvres.

LA PRINCESSE.

Votre altesse m'excusera si je rentre au palais. Je la verrai, je pense, d'une manière plus convenable à la présentation de ce soir.

(Elle sort.)

LE PRINCE.

La princesse a raison; voilà une divine pudeur.

LE ROI, à Marinoni.

Quel est donc cet aide-de-camp qui vous suit comme votre ombre? Il m'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inepte à tout ce que nous disons. Renvoyez-le, je vous en prie.

(Marinoni parle bas au prince.)

LE PRINCE, de même.

C'est fort adroit de ta part de lui avoir persuadé de m'éloigner; je vais tâcher de joindre la princesse, et de lui toucher quelques mots délicats, sans faire semblant de rien. (Il sort.)

LE ROI.

Cet aide-de-camp est un imbécile, mon ami; que pouvez-vous faire de cet homme-là?

MARINONI.

Hum! hum! Poussons quelques pas plus avant, si votre majesté le permet; je crois apercevoir un kiosque tout-à-fait charmant dans ce bocage. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Une autre partie du jardin.)

Entre LE PRINCE.

Mon déguisement me réussit à merveille; j'observe, et je me fais aimer. Jusqu'ici tout va au gré de mes souhaits; le père me paraît un grand roi, quoique trop sans façon, et je m'étonnerais si je ne lui avais plu tout d'abord. J'aperçois la princesse qui rentre au palais; le hasard me favorise singulièrement.

ELSBETH entre.

(Il l'aborde.)

Altesse, permettez à un fidèle serviteur de votre futur époux de vous offrir les félicitations sincères que son cœur humble et dévoué ne peut contenir en vous voyant. Heureux les grands de la terre! ils peuvent vous épouser. Moi je ne le puis pas; cela m'est tout-à-fait impossible; je suis d'une naissance obscure; je n'ai pour tout bien qu'un nom redoutable à l'ennemi; un cœur pur et sans tache bat sous ce modeste uniforme; je suis un pauvre soldat criblé de balles des pieds à la tête; je n'ai pas un ducat, je suis solitaire et exilé de ma terre natale comme de ma patrie céleste, c'est-à-dire du paradis de mes rêves; je n'ai pas un cœur de femme à presser sur mon cœur, je suis maudit et silencieux.

ELSBETH.

Que me voulez-vous, mon cher monsieur? Êtes-vous fou, ou demandez-vous l'aumône?

LE PRINCE.

Qu'il serait difficile de trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve! Je vous ai vu passer toute seule dans cette allée; j'ai cru qu'il était de mon devoir de me jeter à vos pieds, et de vous offrir ma compagnie jusqu'à la poterne.

ELSBETH.

Je vous suis obligée; rendez-moi le service de me laisser tranquille. (Elle sort.)

LE PRINCE, seul.

Aurais-je eu tort de l'aborder? Il le fallait cependant, puisque

j'ai le projet de la séduire sous mon habit supposé. Oui, j'ai bien fait de l'aborder. Cependant elle m'a répondu d'une manière désagréable. Je n'aurais peut-être pas dû lui parler si vivement. Il le fallait pourtant bien, puisque son mariage est presque assuré, et que je suis censé devoir supplanter Marinoni, qui me remplace. J'ai eu raison de lui parler vivement. Mais la réponse est désagréable. Aurait-elle un cœur dur et faux? Il serait bon de sonder adroitement la chose. (Il sort.)

SCÈNE III.

(Une antichambre.)

FANTASIO, couché sur un tapis.

Quel métier délicieux que celui de bouffon ! J'étais gris, je crois, hier soir, lorsque j'ai pris ce costume et que je me suis présenté au palais; mais, en vérité, jamais la saine raison ne m'a rien inspiré qui valût cet acte de folie. J'arrive, et me voilà reçu, choyé, enregistré, et ce qu'il y a de mieux encore, oublié. Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. Tout à l'heure j'ai rencontré le roi; il n'a pas même eu la curiosité de me regarder; son bouffon étant mort, on lui a dit: « Sire, en voilà un autre. » C'est admirable! Dieu merci, voilà ma cervelle à l'aise; je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on me dise rien pour m'en empêcher; je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et si je veux, tant que je garderai ma bosse et ma perruque, on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le nez contre ma porte tout à leur aise. Je suis aussi bien en sûreté ici sous cette perruque, que dans les Indes occidentales.

N'est-ce pas la princesse que j'aperçois dans la chambre voisine, à travers cette glace? Elle rajuste son voile de noces; deux longues larmes coulent sur ses joies; en voilà une qui se détache comme une perle, et qui tombe sur sa poitrine. Pauvre petite ! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa gouvernante; en vérité, c'était par hasard; j'étais assis sur le gazon, sans autre des-

sein que celui de dormir. Maintenant, la voilà qui pleure, et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah ! si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui on met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie ! Cette petite fille est sans doute romanesque, il lui est cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence; que le hasard est capricieux ! il faut que je me grise, que je rencontre l'enterrement de Saint-Jean, que je prenne son costume et sa place, que je fasse enfin la plus grande folie de la terre, pour venir voir tomber, à travers cette glace, les deux seules larmes que cette enfant versera peut-être sur son triste voile de fiancée ! (Il sort.)

SCÈNE IV.

(Une allée du jardin.)

LE PRINCE, MARINONI.

LE PRINCE.

Tu n'es qu'un sot, colonel.

MARINONI.

Votre altesse se trompe sur mon compte de la manière la plus pénible.

LE PRINCE.

Tu es un maître butor. Ne pouvais-tu pas empêcher cela ? Je te confie le plus grand projet qui se soit enfanté depuis une suite d'années incalculable, et toi, mon meilleur ami, mon plus fidèle serviteur, tu entasses bêtises sur bêtises. Non, non, tu as beau dire; cela n'est point pardonnable.

MARINONI.

Comment pouvais-je empêcher votre altesse de s'attirer les désagrémens qui sont la suite nécessaire du rôle supposé qu'elle joue? Vous m'ordonnez de prendre votre nom, et de me comporter en véritable prince de Mantoue. Puis-je empêcher le roi de Bavière de faire un affront à mon aide-de-camp? vous aviez tort de vous mêler de nos affaires.

LE PRINCE.

Je voudrais bien qu'un maraud comme toi se mêlât de me donner des ordres.

MARINONI.

Considérez, altesse, qu'il faut cependant que je sois le prince ou que je sois l'aide-de-camp. C'est par votre ordre que j'agis.

LE PRINCE.

Me dire que je suis un impertinent en présence de toute la cour, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse? Je suis prêt à lui déclarer la guerre, et à retourner dans mes états pour me mettre à la tête de mes armées.

MARINONI.

Songez-donc, altesse, que ce mauvais compliment s'adressait à l'aide-de-camp et non au prince. Prétendez-vous qu'on vous respecte sous ce déguisement?

LE PRINCE.

Il suffit. Rends-moi mon habit.

MARINONI, ôtant l'habit.

Si mon souverain l'exige, je suis prêt à mourir pour lui.

LE PRINCE.

En vérité, je ne sais que résoudre. D'un côté, je suis furieux de ce qui m'arrive; et d'un autre, je suis désolé de renoncer à mon projet. La princesse ne paraît pas répondre indifféremment aux mots à double entente dont je ne cesse de la poursuivre. Déjà je suis parvenu deux ou trois fois à lui dire à l'oreille des choses incroyables. Viens, réfléchissons à tout cela.

MARINONI, tenant l'habit.

Que ferai-je, altesse?

LE PRINCE.

Remets-le, remets-le, et rentrons au palais. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

La princesse ELSBETH, LE ROI.

LE ROI.

Ma fille, il faut répondre franchement à ce que je vous demande : ce mariage vous déplaît-il?

ELSBETH.

C'est à vous, Sire, de répondre vous-même. Il me plaît, s'il vous plaît; il me déplaît, s'il vous déplaît.

LE ROI.

Le prince m'a paru être un homme ordinaire, dont il est difficile de rien dire. La sottise de son aide-de-camp lui fait seule tort dans mon esprit; quant à lui, c'est peut-être un bon prince, mais ce n'est pas un homme élevé. Il n'y a rien en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que puis-je te dire là-dessus? Le cœur des femmes a des secrets que je ne puis connaître; elles se font des héros parfois si étranges, elles saisissent si singulièrement un ou deux côtés d'un homme qu'on leur présente, qu'il est impossible de juger pour elles, tant qu'on n'est pas guidé par quelque point tout-à-fait sensible. Dis-moi donc clairement ce que tu penses de ton fiancé.

ELSBETH.

Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous, si je ne l'épouse pas.

LE ROI.

Cela est certain, mon enfant.

ELSBETH.

Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

LE ROI.

Que les bénédictions de mon peuple te rendent graces pour ton père! O ma fille chérie! je serai heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux bleus cette tristesse qui dément leur résignation. Réfléchis encore quelques jours.

(Il sort.)

ELSBETH seule.

Entre FANTASIO.

ELSBETH.

Te voilà, pauvre garçon? comment te plais-tu ici?

FANTASIO.

Comme un oiseau en liberté.

ELSBETH.

Tu aurais mieux répondu, si tu avais dit comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez belle, cependant c'en est une.

FANTASIO.

La dimension d'un palais ou d'une chambre ne fait pas l'homme plus ou moins libre. Le corps se remue où il peut; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel dans un cachot grand comme la main.

ELSBETH.

Ainsi donc tu es un heureux fou?

FANTASIO.

Très heureux. Je fais la conversation avec les petits chiens et les marmitons. Il y a un roquet pas plus haut que cela dans la cuisine, qui m'a dit des choses charmantes.

ELSBETH.

En quel langage?

FANTASIO.

Dans le style le plus pur. Il ne ferait pas une seule faute de grammaire dans l'espace d'une année.

ELSBETH.

Pourrai-je entendre quelques mots de ce style?

FANTASIO.

En vérité, je ne le voudrais pas; c'est une langue qui est particulière. Il n'y a pas que les roquets qui la parlent, les arbres et les grains de blé eux-mêmes la savent aussi; mais les filles de roi ne la savent pas. A quand votre noce?

ELSBETH.

Dans quelques jours tout sera fini.

FANTASIO.

C'est-à-dire, tout sera commencé. Je compte vous offrir un présent de ma main.

ELSBETH.

Quel présent? Je suis curieuse de cela.

FANTASIO.

Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé, qui chante comme un rossignol.

ELSBETH.

Comment peut-il chanter, s'il est empaillé?

FANTASIO.

Il chante parfaitement.

ELSBETH.

En vérité, tu te moques de moi avec un rare acharnement.

FANTASIO.

Point du tout. Mon serin a une petite serinette dans le ventre. On pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche, et il chante tous les opéras nouveaux, exactement comme Mlle Grisi.

ELSBETH.

C'est une invention de ton esprit, sans doute?

FANTASIO.

En aucune façon. C'est un serin de cour; il y a beaucoup de petites filles très bien élevées qui n'ont pas d'autres procédés que celui-là. Elles ont un petit ressort sous le bras gauche, un joli petit ressort en diamant fin, comme la montre d'un petit maître. Le gouverneur ou la gouvernante fait jouer le ressort, et vous voyez aussitôt les lèvres s'ouvrir avec le sourire le plus gracieux; une charmante cascatelle de paroles mielleuses sort avec le plus doux murmure, et toutes les convenances sociales, pareilles à des nymphes légères, se mettent aussitôt à dansoter sur la pointe du pied autour de la fontaine merveilleuse. Le prétendu ouvre des yeux ébahis: l'assistance chuchote avec indulgence, et le père, rempli d'un secret contentement, regarde avec orgueil les boucles d'or de ses souliers.

ELSBETH.

Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, bouffon, que t'ont donc fait ces pauvres jeunes filles, pour que tu en fasses si gaîment la satire? Le respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grace devant toi?

FANTASIO.

Je respecte fort la laideur, c'est pourquoi je me respecte moi-même si profondément.

ELSBETH.

Tu parais quelquefois en savoir plus que tu n'en dis. D'où viens-tu donc, et qui es-tu, pour que depuis un jour que tu es ici, tu saches déjà pénétrer des mystères que les princes eux-mêmes ne soupçonneront jamais? Est-ce à moi que s'adressent tes folies, ou est-ce au hasard que tu parles?

FANTASIO.

C'est au hasard; je parle beaucoup au hasard : c'est mon plus cher confident.

ELSBETH.

Il semble en effet t'avoir appris ce que tu ne devrais pas connaître. Je croirais volontiers que tu épies mes actions et mes paroles.

FANTASIO.

Dieu le sait. Que vous importe?

ELSBETH.

Plus que tu ne peux penser. Tantôt dans cette chambre, pendant que je mettais mon voile, j'ai entendu marcher tout à coup derrière la tapisserie. Je me trompe fort si ce n'était toi qui marchais.

FANTASIO.

Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi. Je ne suis pas plus indiscret que je ne suis curieux. Quel plaisir pourraient me faire vos chagrins? Quel chagrin pourraient me faire vos plaisirs? Vous êtes ceci, et moi cela. Vous êtes jeune, et moi je suis vieux; belle, et je suis laid; riche, et je suis pauvre. Vous voyez bien qu'il n'y a aucun rapport entre nous. Que vous importe que le hasard ait croisé sur sa grande route deux roues qui ne suivent pas la même ornière, et qui ne peuvent marquer sur la même poussière? Est-ce ma faute s'il m'est tombé, tandis que je dormais, une de vos larmes sur la joue?

ELSBETH.

Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé, voilà pourquoi je t'écoute malgré moi. Mes yeux croient voir Saint-Jean; mais peut-être n'es-tu qu'un espion.

FANTASIO.

A quoi cela me servirait-il? Quand il serait vrai que votre mariage vous coûterait quelques larmes, et quand je l'aurais appris par hasard, qu'est-ce que je gagnerais à l'aller raconter? On ne me donnerait pas une pistole pour cela, et on ne vous mettrait pas au cabinet noir. Je comprends très-bien qu'il doit être assez ennuyeux d'épouser le prince de Mantoue. Mais après tout, ce n'est pas moi qui en suis chargé. Demain ou après-demain vous

serez partie pour Mantoue avec votre robe de noce, et moi je serai encore sur ce tabouret avec mes vieilles chausses. Pourquoi voulez-vous que je vous en veuille? je n'ai pas de raison pour désirer votre mort; vous ne m'avez jamais prêté d'argent.

ELSBETH.

Mais si le hasard t'a fait voir ce que je veux qu'on ignore, ne dois-je pas te mettre à la porte, de peur de nouvel accident?

FANTASIO.

Avez-vous le dessein de me comparer à un confident de tragédie, et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant? Ne me chassez pas, je vous en prie. Je m'amuse beaucoup ici. Tenez, voilà votre gouvernante qui arrive avec des mystères plein ses poches. La preuve que je ne l'écouterai pas, c'est que je m'en vais à l'office manger une aîle de pluvier que le majordome a mise de côté pour sa femme. (Il sort.)

LA GOUVERNANTE, entrant.

Savez-vous une chose terrible, ma chère Elsbeth?

ELSBETH.

Que veux-tu dire? tu es toute tremblante.

LA GOUVERNANTE.

Le prince n'est pas le prince, ni l'aide-de-camp non plus. C'est un vrai conte de fées.

ELSBETH.

Quel imbroglio me fais-tu là?

LA GOUVERNANTE.

Chut! chut! C'est un des officiers du prince lui-même qui vient de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Almaviva; il est déguisé, et caché parmi les aides-de-camp; il a voulu sans doute chercher à vous voir et à vous connaître d'une manière féerique. Il est déguisé, le digne seigneur, il est déguisé comme Lindor; celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux n'est qu'un aide-de-camp, nommé Marinoni.

ELSBETH.

Cela n'est pas possible.

LA GOUVERNANTE.

Cela est certain, certain mille fois. Le digne homme est dé-

guisé; il est impossible de le reconnaître; c'est une chose extraordinaire.

ELSBETH.

Tu tiens cela, dis-tu, d'un officier?

LA GOUVERNANTE.

D'un officier du prince. Vous pouvez le lui demander à lui-même.

ELSBETH.

Et il ne t'a pas montré parmi les aides-de-camp le véritable prince de Mantoue?

LA GOUVERNANTE.

Figurez-vous qu'il en tremblait lui-même, le pauvre homme, de ce qu'il me disait. Il ne m'a confié son secret que parce qu'il désire vous être agréable, et qu'il savait que je vous préviendrais. Quant à Marinoni, cela est positif; mais pour ce qui est du prince véritable, il ne me l'a pas montré.

ELSBETH.

Cela me donnerait quelque chose à penser, si c'était vrai. Viens, amène-moi cet officier.

(Entre un page.)

LA GOUVERNANTE.

Qu'y a-t-il, Flamel? tu parais hors d'haleine.

LE PAGE.

Ah! madame, c'est une chose à en mourir de rire. Je n'ose parler devant votre altesse.

ELSBETH.

Parle: qu'y a-t-il encore de nouveau?

LE PAGE.

Au moment où le prince de Mantoue entrait à cheval dans la cour, à la tête de son état-major, sa perruque s'est enlevée dans les airs et a disparu tout à coup.

ELSBETH.

Pourquoi cela? Quelle niaiserie!

LE PAGE.

Madame, je veux mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hameçon. Nous l'avons retrouvée dans l'office, à côté d'une bouteille cassée; on ignore qui a fait cette plaisanterie. Mais le duc n'en est pas moins furieux,

et il a juré que si l'auteur n'en est pas puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père, et mettra tout à feu et à sang.

ELSBETH.

Viens écouter toute cette histoire, ma chère. Mon sérieux commence à m'abandonner.

(Entre un autre page.)

ELSBETH.

Eh bien, quelle nouvelle?

LE PAGE.

Madame! le bouffon du roi est en prison; c'est lui qui a enlevé la perruque du prince.

ELSBETH.

Le bouffon est en prison? et sur l'ordre du prince?

LE PAGE.

Oui, altesse.

ELSBETH.

Viens, chère mère, il faut que je te parle.

(Elle sort avec sa gouvernante.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, MARINONI.

LE PRINCE.

Non, non, laisse-moi me démasquer. Il est temps que j'éclate. Cela ne se passera pas ainsi. Feu et sang! une perruque royale au bout d'un hameçon! Sommes-nous chez les barbares, dans les déserts de la Sibérie? Y a-t-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de convenable? J'écume de colère, et les yeux me sortent de la tête.

MARINONI.

Vous perdez tout par cette violence.

LE PRINCE.

Et ce père, ce roi de Bavière, ce monarque vanté dans tous les almanachs de l'année passée! cet homme qui a un extérieur si décent, qui s'exprime en termes si mesurés, et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs! car enfin,

Marinoni, je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée. Mais n'était-ce pas toujours celle du prince de Mantoue, puisque c'est lui que l'on croit voir en toi? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os, ma perruque aurait peut-être..... Ah! il y a une providence; lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de me travestir; lorsque cet éclair a traversé ma pensée : « il faut que je me travestisse, » ce fatal évènement était prévu par le destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la tête qui gouverne mes peuples. Mais par le ciel, tout sera connu. C'est trop long-temps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du bien et du mal, puisque le roi de plusieurs milliers d'hommes éclate de rire comme un palefrenier à la vue d'une perruque, Marinoni, rends-moi mon habit.

MARINONI, ôtant l'habit.

Si mon souverain le commande, je suis prêt à souffrir pour lui mille tortures.

LE PRINCE.

Je connais ton dévouement. Viens, je vais dire au roi son fait en propres termes.

MARINONI.

Vous refusez la main de la princesse? Elle vous a cependant lorgné d'une manière évidente pendant tout le dîner.

LE PRINCE.

Tu crois? Je me perds dans un abîme de perplexités. Viens toujours, allons chez le roi.

MARINONI, tenant l'habit.

Que faut-il faire, altesse?

LE PRINCE.

Remets-le pour un instant. Tu me le rendras tout-à-l'heure; ils seront bien plus pétrifiés, en m'entendant prendre le ton qui me convient, sous ce frac de couleur foncée. (Ils sortent.)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

(Une prison.)

FANTASIO seul.

Je ne sais pas s'il y a une providence, mais c'est amusant d'y croire. Voilà pourtant une pauvre petite princesse qui allait épouser à son corps défendant un animal immonde, un cuistre de province à qui le hasard a laissé tomber une couronne sur la tête, comme l'aigle d'Eschyle sa tortue. Tout était préparé; les chandelles allumées, le prétendu poudré, la pauvre petite confessée. Elle avait essuyé les deux charmantes larmes que j'ai vu couler ce matin. Rien ne manquait que deux ou trois capucinades pour que le malheur de sa vie fût en règle. Il y avait dans tout cela la fortune de deux royaumes, la tranquillité de deux peuples; et il faut que j'imagine de me déguiser en bossu, pour venir me griser de rechef dans l'office de notre bon roi, et pour pêcher au bout d'une ficelle la perruque de son cher allié! En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose de surhumain. Voilà le mariage manqué, et tout remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma tête, en échange de sa perruque. Le roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte, et n'a consenti qu'à la prison. Le prince de Mantoue, grace à Dieu, est si bête, qu'il se ferait plutôt couper en morceaux que d'en démordre; ainsi la princesse reste fille, du moins pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujet d'un poème épique en douze chants, je ne m'y connais pas. Pope et Boileau ont fait des vers admirables sur des sujets bien moins importans. Ah! si j'étais poète, comme je peindrais la scène de cette perruque voltigeant dans les airs! Mais celui qui est capable de faire de pareilles choses, dédaigne de les écrire. Ainsi la postérité s'en passera. (Il s'endort.)

(*Entrent Elsbeth et sa gouvernante, une lampe à la main.*)

ELSBETH.

Il dort, ferme la porte doucement.

LA GOUVERNANTE.

Voyez; cela n'est pas douteux. Il a ôté sa perruque postiche;

sa difformité a disparu en même temps; le voilà tel qu'il est, tel que ses peuples le voient, sur son char de triomphe; c'est le noble prince de Mantoue.

ELSBETH.

Oui, c'est lui; voilà ma curiosité satisfaite; je voulais voir son visage, et rien de plus; laisse-moi me pencher sur lui. (Elle prend la lampe.) Psyché, prends garde à ta goutte d'huile.

LA GOUVERNANTE.

Il est beau comme un vrai Jésus.

ELSBETH.

Pourquoi m'as-tu donné à lire tant de romans et de contes de fées? Pourquoi as-tu semé dans ma pauvre pensée tant de fleurs étranges et mystérieuses?

LA GOUVERNANTE.

Comme vous voilà émue, sur la pointe de vos petits pieds!

ELSBETH.

Il s'éveille; allons-nous-en.

FANTASIO, s'éveillant.

Est-ce un rêve? Je tiens le coin d'une robe blanche.

ELSBETH.

Lâchez-moi; laissez-moi partir.

FANTASIO.

C'est vous, princesse! Si c'est la grace du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-moi remettre ma bosse et ma perruque; ce sera fait dans un instant.

LA GOUVERNANTE.

Ah! prince, qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi! Ne reprenez pas ce costume; nous savons tout.

FANTASIO.

Prince, où en voyez-vous un?

LA GOUVERNANTE.

A quoi sert-il de dissimuler?

FANTASIO.

Je ne dissimule pas le moins du monde; par quel hasard m'appelez-vous prince?

LA GOUVERNANTE.

Je connais mes devoirs envers votre altesse.

FANTASIO.

Madame, je vous supplie de m'expliquer les paroles de cette honnête dame. Y a-t-il réellement quelque méprise extravagante, ou suis-je l'objet d'une raillerie?

ELSBETH.

Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez?

FANTASIO.

Suis-je donc un prince par hasard? Concevrait-on quelque soupçon sur l'honneur de ma mère?

ELSBETH.

Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas le prince de Mantoue?

FANTASIO.

Mon nom est Fantasio; je suis un bourgeois de Munich.

(Il lui montre une lettre.)

ELSBETH.

Un bourgeois de Munich! Et pourquoi êtes-vous déguisé? Que faites-vous ici?

FANTASIO.

Madame, je vous supplie de me pardonner. (Il se jette à genoux.)

ELSBETH.

Que veut dire cela? Relevez-vous, homme, et sortez d'ici. Je vous fais grace d'une punition que vous mériteriez peut-être. Qui vous a poussé à cette action?

FANTASIO.

Je ne puis dire le motif qui m'a conduit ici.

ELSBETH.

Vous ne pouvez le dire? et cependant je veux le savoir.

FANTASIO.

Excusez-moi, je n'ose l'avouer.

LA GOUVERNANTE.

Sortons, Elsbeth; ne vous exposez pas à entendre des discours indignes de vous. Cet homme est un voleur, ou un insolent qui va vous parler d'amour.

ELSBETH.

Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

FANTASIO.

Je vous supplie, épargnez-moi.

ELSBETH.

Non, non; parlez, ou je ferme cette porte sur vous pour dix ans.

FANTASIO.

Madame, je suis criblé de dettes; mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi; à l'heure où je vous parle, mes meubles sont vendus, et si je n'étais dans cette prison, je serais dans une autre. On a dû venir m'arrêter hier au soir; ne sachant où passer la nuit, ni comment me soustraire aux poursuites des huissiers, j'ai imaginé de prendre ce costume et de venir me réfugier aux pieds du roi : si vous me rendez la liberté, on va me prendre au collet; mon oncle est un avare qui vit de pommes de terre et de radis, et qui me laisse mourir de faim dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voulez le savoir, je dois vingt mille écus.

ELSBETH.

Tout cela est-il vrai?

FANTASIO.

Si je mens, je consens à les payer.

(On entend un bruit de chevaux.)

LA GOUVERNANTE.

Voilà des chevaux qui passent; c'est le roi en personne; si je pouvais faire signe à un page! (Elle appelle par la fenêtre.) Holà, Flamel, où allez-vous donc?

LE PAGE, en dehors.

Le prince de Mantoue va partir.

LA GOUVERNANTE.

Le prince de Mantoue!

LE PAGE.

Oui, la guerre est déclarée. Il y a eu entre lui et le roi une scène épouvantable devant toute la cour, et le mariage de la princesse est rompu.

ELSBETH.

Entendez-vous cela, monsieur Fantasio? vous avez fait manquer mon mariage.

LA GOUVERNANTE.

Seigneur, mon Dieu! le prince de Mantoue s'en va, et je ne l'aurai pas vu!

ELSBETH.

Si la guerre est déclarée, quel malheur!

FANTASIO.

Vous appelez cela un malheur, altesse? Aimeriez-vous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque? Eh! madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras; les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est pas encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et si vous entrez jamais à Mantoue, ce sera comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges que nos épées.

ELSBETH.

Fantasio, veux-tu rester le bouffon de mon père? Je te paie tes vingt mille écus.

FANTASIO.

Je le voudrais de grand cœur; mais en vérité, si j'y étais forcé, je sauterais par la fenêtre pour me sauver un de ces jours.

ELSBETH.

Pourquoi? Tu vois que Saint-Jean est mort; il nous faut absolument un bouffon.

FANTASIO.

J'aime ce métier plus que tout autre; mais je ne puis faire aucun métier. Si vous trouvez que cela vaille vingt mille écus de vous avoir débarrassé du prince de Mantoue, donnez-les-moi, et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes ne saurait où se présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans dettes.

ELSBETH.

Eh bien! je te les donne; mais prends la clé de mon jardin: le jour où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens te

cacher dans les bluets où je t'ai trouvé ce matin; aie soin de reprendre ta perruque et ton habit bariolé; ne parais pas devant moi sans cette taille contrefaite et ces grelots d'argent, car c'est ainsi que tu m'as plu: tu redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller, la porte est ouverte.

LA GOUVERNANTE.

Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vu?

ALFRED DE MUSSET.

REVUE

DE VOYAGES.

VOYAGES DES CAPITAINES OWEN, STURT ET MORRELL. — VOYAGES DE MM. ROZET ET LAPLACE.

Si, vous trouvant au milieu de l'Atlantique, dans toute la solitude de la haute mer, vous apercevez, à l'horizon, une voile blanche qui se dessine à peine sur le fond du ciel, sans distinguer encore le bâtiment auquel elle appartient, vous pouvez hardiment parier quatre contre un que ce bâtiment est anglais, trois qu'il est américain (des États-Unis), deux qu'il est français, et une chance à peu près égale reste en faveur des autres nations maritimes. Cette proportion, dont tous les marins vous garantiront la réalité, ne se retrouve plus lorsqu'il s'agit de publications de voyages, et dans ce dernier cas, l'infériorité de la France devient effrayante. On n'exagérerait pas, en affirmant que, pour une relation qui se publie parmi nous, il en paraît dix en Angleterre. Il se trouve encore chez nos voisins une foule d'honnêtes gens qui, poussés par l'ennui, pendant une saison, dans les montagnes d'Écosse, à Paris, ou dans tout autre pays aussi neuf, ont le courage de faire part au public des profondes observations qu'ils ont faites pendant

deux ou trois mois d'absence. Mieux que cela; nous avons sous les yeux le récit d'un digne gentleman qui, ayant couru la poste en Hollande et en Belgique pendant *dix-sept* jours, vient de donner au public, à cette occasion, un volume de grosseur raisonnable, fort instructif, du reste, sur les filles d'auberge et les chevaux de poste. La plus grande partie de ce fatras reste heureusement dans le pays pour la consommation locale, et les voyages qui nous arrivent d'Angleterre sont ordinairement de quelque valeur. C'est ainsi que dans ces derniers temps, nous en avons reçu un assez grand nombre sur la plupart desquels nous allons jeter en ce moment un simple coup-d'œil, nous proposant d'y revenir plus tard.

Le plus important est celui du capitaine Owen (1) qui a paru à Londres au mois de juin dernier, et qui contient les résultats d'une exploration de quatre années (1821—1826) sur les côtes de l'Afrique orientale, depuis la baie de Delagoa jusqu'en Arabie, à Madagascar, aux Seychelles, etc. Les lords de l'Amirauté, par ordre desquels cette expédition a eu lieu, sentant tous les dangers d'une pareille entreprise, principalement sous le rapport du climat, avaient mis à la disposition du capitaine Owen des moyens plus étendus qu'ils n'ont coutume de le faire en pareil cas. A la corvette la *Leven,* qu'il commandait, avaient été adjoints deux petits navires, le *Barracouta* et l'*Albatros*, qui ont été d'un grand secours pour pénétrer dans l'intérieur des rivières; on lui avait donné en outre deux naturalistes pour faire des observations scientifiques, accessoire dont il faut savoir gré à l'amirauté anglaise, qui ne montre pas à cet égard le même esprit libéral que le gouvernement français. Malheureusement les prévisions de l'amirauté se sont réalisées : les deux naturalistes sont morts dans le cours de la campagne, et avec eux trente-cinq officiers et plus de cent matelots. Ce fait seul pourra donner une idée des dangers de cette expédition, qui, du reste, est une des plus belles dont puisse se glorifier la marine anglaise de notre époque. Les travaux du capitaine Owen et de ses compagnons prendront place à côté de ceux de Flinders et de King.

Immédiatement à la suite de ce voyage doit se placer, sous le

(1) Captain Owen's Narrative of voyages undertaken to explore the shores of Africa, Arabia and Madagascar, 2 vol.

rapport de l'intérêt, celui du capitaine Sturt dans l'Australie (1). Les travaux de Wentworth, de P. Cunningham et surtout d'Allan Cunningham et d'Oxley avaient déjà fourni des notions assez étendues sur l'intérieur de ce continent, objet de tant d'hypothèses contradictoires. Le dernier de ces voyageurs, qui y a fait plus de cinq cents lieues dans ses diverses explorations, avait découvert une rivière considérable qu'il avait descendue depuis la vallée de Wellington jusque dans d'immenses marais où elle se perd à l'ouest. En septembre 1828, M. Sturt reçut du gouverneur l'ordre de vérifier la découverte d'Oxley; il trouva, comme lui, que la Macquarie se perdait dans des plaines marécageuses sans issue : seulement ayant entrepris son voyage dans la saison sèche, il ne vit que l'emplacement des marais et de la rivière elle-même; le sol était complètement desséché. Se dirigeant de là au nord-ouest, il arriva sur les bords d'une rivière inconnue, qu'il nomma la *Darling* et qu'il suivit pendant un long espace sans arriver à son embouchure. Il revint à Sydney après s'être avancé de près de quatre cents lieues dans l'intérieur. L'année suivante, M. Sturt reçut l'ordre de se rendre à Cambden et de suivre le cours de la Morumbidgee, qu'on soupçonnait se réunir à la Darling. Cette supposition ne se trouva vraie qu'en partie; et il reconnut que la Morumbidgee, après un cours de plusieurs centaines de milles, se jette dans une rivière qui reçut le nom de Murray, et qui, un peu plus loin, reçoit les eaux jaunâtres de la Darling. Ainsi, réunies, les trois rivières vont se jeter à la mer près du cap Jervis, en traversant le lac Alexandrina. L'expédition revint sur ses pas, après avoir fait près de six cent cinquante lieues. L'ouvrage de M. C. Sturt est écrit simplement, avec une grande modestie, et contient des renseignemens précieux sur les naturels de l'intérieur de l'Australie.

Un autre ouvrage, publié récemment sur la même partie du monde, par un lieutenant de la marine anglaise, M. Breton (2), ajoute peu de chose aux connaissances positives déjà acquises sur

(1) Two Expeditions in the interior of southern Australia during the years 1828, 1829, 1830 and 1831, etc., 2 vol.

(2) Excursions in New South Wales, western Australia, and Van Diemen's Land during the years 1830, 31, 32 et 33, 1 vol.

ce pays. Les détails que donne M. Breton sur la Nouvelle-Galles du Sud, la terre de Van-Diémen et la colonie de la rivière des Cygnes pourront cependant être utiles aux émigrans de l'Angleterre pour lesquels il paraît avoir été spécialement composé. L'auteur est un observateur impartial des hommes et des choses; mais soit qu'il y ait de sa faute, soit que l'occasion favorable lui ait échappé, ses renseignemens sont loin d'être aussi substantiels que ceux de ses prédécesseurs.

Nous n'avons fait encore que parcourir deux volumes très intéressans qui ont paru cette année, l'un à New-York (1), l'autre à Londres (2), et qui contiennent le récit de quatre voyages exécutés de 1822 à 1831 par le capitaine américain Benjamin Morrel. Quoique ces voyages fussent d'une nature commerciale, M. Morrel n'a pas perdu de vue l'utilité dont ils pouvaient être pour les sciences. Il a découvert quelques îles nouvelles dans le grand Océan, fait des relevés de côtes et des observations nombreuses sur les mœurs des naturels qui les habitent, ainsi que sur quelques parties de l'histoire naturelle. Son livre ne se ressent point du peu de succès de ses entreprises, et plus d'une aventure tragique y est racontée de manière à faire naître un sourire involontaire sur les lèvres du lecteur. Dans son premier voyage, le capitaine Morrel, visita, de 1822 à 1825, la côte de Patagonie, les îles Malouines et le Groënland austral. Le second le conduisit, en 1825 et 1826, sur les côtes occidentales de l'Amérique, depuis le Chili jusqu'à la Nouvelle-Californie; le troisième, au cap de Bonne-Espérance; et le dernier, qui a eu lieu de 1829 à 1831, à Manille, à la Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji, dans les nouvelles Hébrides, etc. Le principal but de ce voyage était de recueillir ce singulier zoophyte, si recherché des Chinois comme un puissant aphrodisiaque, qu'il est devenu l'objet d'un commerce assez étendu, et que, chaque année, des flottilles entières de pros malais vont le pêcher sur la côte septentrionale de l'Australie et dans les îles environnantes. Le capitaine Morrell lui donne, nous ne savons pourquoi, le nom français

(1) A Narrative of four voyages to the Pacific from the years 1822 to 1831, etc., 1 vol.

(2) Narrative of a Voyage to the Pacific, by mistress A. S. Morrell, 1 vol.

de *biche de mer,* et le décrit de manière à faire voir qu'il s'en était formé une idée peu exacte : mais, dans ce qu'il en dit, on ne peut méconnaître une espèce d'holothurie. Le 24 mai 1830, il eut le malheur de découvrir, par les 30° 5' 30" lat. sud et 156° 10' 30" long. ouest (méridien de Greenwich), un groupe d'îles basses bien boisées et d'un sol fertile, habitées par une race d'hommes d'une couleur très foncée, guerrière, ne connaissant pas les armes à feu, d'un caractère paisible à en juger par ses discours, mais perfide et cruelle en réalité. Les *biches de mer* abondaient sur les récifs de corail qui ceignent ces îles; et, tenté par l'espoir d'une pêche fructueuse, le capitaine Morrell ne put résister au désir de jeter l'ancre. Il eut une entrevue avec les naturels qui lui cédèrent un terrain où il bâtit une cabane, et il commença sa pêche. Malgré les arrangemens pris avec leurs chefs, les insulaires regardèrent bientôt l'établissement avec des yeux hostiles; ils commencèrent d'abord par voler tout ce qui leur tombait sous la main, sans respecter même l'enclume du forgeron et le fer encore chaud qu'il venait de battre; peu après, ils coururent un jour aux armes, poussèrent le cri de guerre, et attaquèrent le second du navire, M. Wallace, qui se trouvait en ce moment à terre avec seize hommes de l'équipage. Ceux-ci, quoique bien armés, ne pouvant résister à plusieurs centaines de guerriers qui fondaient sur eux avec fureur, battirent en retraite du côté du rivage. Treize d'entre eux furent tués en se défendant avec le courage du désespoir, et après avoir abattu quatre fois autant de sauvages; les autres auraient également succombé, si un canot bien armé n'eût volé à leur secours et ne les eût recueillis. La fusillade qui protégeait cette opération, loin d'intimider les naturels, paraissait plutôt les exaspérer.

« Les sauvages, dit M. Morrell, étaient revenus de la terreur panique que leur avaient causée nos balles, et voyant que le reste de leur proie allait leur échapper, ils firent un dernier et furieux effort pour s'emparer du canot; mais avant qu'ils pussent y arriver, il était déjà à flot. Une partie d'entre eux lui décochèrent une nuée de flèches, tandis que les autres couraient à leurs pirogues et se préparaient à le poursuivre. Tous leurs mouvemens indiquaient une résolution fermement arrêtée de s'emparer des fugitifs ou de périr dans l'entreprise. Le canot était surchargé, ayant

dix-sept hommes à bord, dont quatre dangereusement blessés, et sa marche était nécessairement très lente; aussi les pirogues le gagnèrent-elles promptement en vîtesse. Aussitôt que les naturels furent à portée de fusil, nos hommes firent un feu meurtrier sur eux ; mais la chute de leurs compagnons, au lieu de détourner ces enragés de leur dessein, semblait les animer davantage. Le moment néanmoins approchait où leur curiosité sur les canons dont le pont de l'*Antartic* était couvert, allait être pleinement satisfaite. Ils avaient tant d'avantage sur le canot, que je commençais à regarder la destruction de celui-ci comme inévitable. Je fis virer la goëlette sur ses cables de manière à ce qu'elle présentât le flanc aux pirogues. Les canons étaient tous chargés à mitraille, et quand les naturels furent à portée, je fis signe à l'officier du canot de gouverner sur l'arrière de la goëlette, ce qui mit à découvert toutes les pirogues au nombre de vingt. Dans ce moment critique, l'*Antartic* ouvrit son feu sur la flotille des sauvages et lui envoya une grêle de mitraille qui mit deux pirogues littéralement en pièces. »

Une brise fraîche s'étant levée, le capitaine Morrell fit voile pour Manille, renforça son équipage, emprunta une somme considérable pour continuer sa pêche des *biches de mer*, et, prenant sa femme avec lui, retourna près de ces îles qu'il avait découvertes, et qu'il nomme, non sans raison, *îles du massacre*. Il eut d'abord à repousser une attaque aussi furieuse que la première, ce qu'il fit le plus humainement possible. Mais étant entré en négociation avec les chefs, il acheta d'eux une petite île sur laquelle il éleva une espèce de fort et une maison pour préparer les *biches de mer*. Les choses se passèrent ainsi amicalement pendant un certain temps. Dans cet intervalle de repos, le capitaine fut rejoint d'une manière inattendue par un matelot nommé Léonard Shaw, qui avait survécu au massacre de Wallace et de ses camarades, un chef qui lui avait fracturé le crâne d'un coup de casse-tête, l'ayant épargné pour en faire son esclave ; on l'avait obligé à aller nu et à se peindre le corps; et au bout d'un certain temps, on lui avait ordonné de s'engraisser et de se mettre en état d'être mangé, car il paraît que ces naturels sont anthropophages. Le récit des souffrances de ce malheureux, tout sérieux qu'il est au fond, a un côté qui peut prêter à rire :

« Pour surcroît d'indignités, et comme si la coupe de mes malheurs n'eût pas été pleine jusqu'aux bords, les plus jeunes de ces *démons* commencèrent à attaquer ma barbe et mes moustaches, et à les arracher par grosses mèches; ils ne cessèrent de se livrer à ce jeu infernal, que lorsque dans l'agonie de mon ame, je les eus priés, avec des paroles qui eussent attendri le cœur d'un cannibale, de m'accorder l'humble privilège de m'infliger à moi-même cette horrible torture. On eut quelque pitié de moi, et cette grace me fut accordée. Je portais, à l'époque où je fus fait prisonnier, de superbes moustaches, longues, soyeuses et bien fournies, et ma barbe ne leur cédait en rien, n'ayant pas été rasée depuis ma sortie du navire. Je résolus de les arracher poil à poil de mes propres mains et à l'aide d'une paire de coquilles tranchantes en guise de pinces, plutôt que de me soumettre à la méthode outrageuse employée par mes persécuteurs pour m'en dépouiller; chaque poil que j'arrachais me tirait les larmes des yeux; chaque effort faisait courir un frisson dans tout mon corps, comme si on m'y eût enfoncé un paquet d'aiguilles, et pendant que mes yeux étaient inondés de larmes que la douleur en faisait si cruellement sortir, le sang ruisselait sur mes joues et mon menton. Cette torture que j'étais obligé de me donner à moi-même, afin d'éviter qu'elle me fût donnée plus brutalement par d'autres, dura quatre jours. Mais pendant que cette foule d'énormités s'accumulait ainsi sur moi, une autre, non moins barbare, les rendait encore plus insupportables. Cette dernière, c'était *la faim!* Je n'avais absolument pour nourriture que les nageoires et les os des poissons qui venaient de passer sur la table du *Henneen*, le chef dont j'étais l'esclave, et même n'en ayant pas en assez grande quantité pour vivre, je devins peu à peu un véritable squelette. Ayant découvert que les rats de l'île faisaient bombance sur les restes qu'on me refusait, et s'engraissaient pour l'avantage des chefs qui les mangeaient à leur tour, je dressai mes batteries pour m'emparer de quelques-uns de ces morceaux choisis. On m'avait fait savoir que c'était un crime irrémissible que de tuer un rat; mais ma position était si désespérée, que je n'hésitai pas à compromettre ma vie d'un côté pour la conserver de l'autre. Dans l'obscurité de la nuit, je fis tomber dans mes pièges plus d'un gras coquin, et je m'en régalai avec plus de délices que le plus orgueilleux mo-

narque n'en a jamais éprouvé, assis à un festin des mets les plus rares et entouré de toutes les pompes du pouvoir suprême. Les rats seuls m'ont empêché de mourir de faim, et pour leur en témoigner ma reconnaissance, je déclare que je me suis séparé d'opinion de cette partie du genre humain qui fait une guerre d'extermination à leur malheureuse race. Je me porte garant des bonnes qualités de l'espèce : j'en ai fait l'épreuve. »

Les chefs des diverses îles ayant réuni leurs forces, attaquèrent de nouveau l'établissement : l'intrépide capitaine les dispersa et en tua un bon nombre ; mais ayant perdu tout espoir de continuer paisiblement sa pêche, il quitta la partie, et revint dans sa patrie un peu moins riche qu'il n'en était parti. Mistress Morrell, qui avait accompagné son mari dans ce dernier voyage, raconte d'une manière simple et touchante les souffrances qu'elle a éprouvées, dans un volume à part.

Nous avons également sous la main plusieurs ouvrages relatifs aux États-Unis, qui ont paru récemment en Angleterre (1). Les livres sur ce pays abondent depuis quelques années, et le sujet est devenu si banal, qu'à moins d'un mérite spécial, ils passent inaperçus comme les innombrables *tours* en France ou en Italie que nos voisins ne se lassent pas d'enfanter. La plupart des ouvrages dont nous parlons, sont dus en effet à de simples touristes, et signaler le mérite particulier à chacun d'eux serait une tâche oiseuse. Le meilleur nous paraît être être celui de M. Finch, qui offre des détails assez complets sur la littérature transatlantique, si peu connue en France, et dont la *Revue* s'occupera quelque jour ; le plus amusant, celui de M. Thatcher, sur les Indiens : ce dernier a été composé pour la jeunesse.

Une dame a essayé récemment de faire, pour les Indes occidentales anglaises, ce que mistress Trollope a exécuté pour les États-

(1) Travels in the United states of America and Canada, by J. Finch, Esq., 1 vol., London. — Sketches of Canada and the United States, by W. L. Makenzie, 1 vol., London. — Remarks on the United States of America with regard to the actual state of Europe, by Henry Duhring, 1 vol. London. — Indian traits, being sketches of the manners, customs and character of the north American Indians, by B. B. Tatcher, 1 vol., New-York.

Unis, un tableau des mœurs domestiques et de la société des planteurs des Barbades, Antigoa, etc. (1); mais bien différente de son modèle, mistress Carmichael a tout vu sous l'aspect le plus favorable. Son livre est non-seulement une réfutation de tous les faits imputés aux planteurs par les sociétés pour l'abolition de l'esclavage; mais peu s'en faut qu'elle ne fasse de ses cliens autant de bergers du Lignon : on est, en vérité, tenté d'envier le sort des nègres, après avoir lu mistress Carmichael. Que cette dame eût simplement essayé de rectifier les idées exagérées qui existent chez beaucoup de bons esprits à cet égard, nous n'aurions qu'à applaudir, car, ayant vu la chose de près, nous sommes de son avis sur certains points; mais son ouvrage ne tend pas à moins qu'à une justification du principe de l'esclavage, et malgré un talent littéraire très réel, les argumens de l'auteur sont de même force que ceux de M. Achille Murat sur la même matière, une suite de sophismes que ni le cœur ni la raison ne peuvent approuver.

Quoique nous parlions ici de voyages où les choses sont prises du côté positif et sérieux; c'est peut-être le moment de rappeler qu'un de nos compatriotes, jeune homme de dix-huit ans, traversait naguère les États-Unis, depuis New-York jusqu'aux frontières du Mexique, avec une ame ouverte à toutes les impressions des grandes scènes de la nature vierge. De retour en France, M. Théodore Pavie a jeté dans un livre tout ce qu'il avait éprouvé d'émotions dans son voyage, puis, sans attendre l'éloge ou le blâme de la critique, il est reparti pour l'Amérique. Il parcourt en ce moment les provinces du Rio de la Plata. Quelques-uns trouveront beaucoup à reprendre dans les *Souvenirs atlantiques* (2); l'auteur s'est peut-être mal posé, et ses sensations propres occupent trop de place, mais il est bien inspiré quand il peint les forêts, les grands fleuves des États-Unis et leurs solitudes qui diminuent chaque jour devant les progrès d'une industrie gigantesque. Ensuite à côté de ces tableaux poétiques, se trouvent des pages d'un autre ordre d'idées qui sont d'une portée au-dessus de son âge. Nous regrettons de ne pouvoir citer, entre autres, un chapitre de considéra-

(1) Domestic Manners and society in the West Indies, 1 vol., London.

(2) Chez Roset, Hector Bossange, Treuttel et Wurtz, etc.

tions générales sur les mœurs et le caractère des habitans des États-Unis, chapitre où l'auteur se trouve, pour le fond des idées, d'accord avec mistress Trollope, mais avec moins de causticité et plus de sympathie pour les Américains.

Nous répétons que, plus tard, nous reviendrons sur la plupart de ces ouvrages. Cette fois nous nous bornerons à jeter un coup d'œil sur deux qui nous touchent de plus près, le Voyage dans la régence d'Alger par M. Rozet, et celui de *la Favorite* autour du monde sous les ordres de M. Laplace.

Depuis l'occupation d'Alger par notre armée, on a beaucoup écrit sur ce pays, et les discussions assez vives qui ont eu lieu sur le meilleur moyen de le coloniser, si elles n'ont pas encore décidé la question, ont du moins servi à nous donner des notions étendues sur le sol, les productions, les mœurs des habitans, etc. L'ouvrage de M. Rozet n'arrive pas moins à temps; il peut tenir lieu de tout ce qu'ont dit ses devanciers, dont il confirme les assertions dans ce qu'elles ont d'exact, et qu'il redresse lorsqu'elles sont erronées. A la manière réfléchie dont il a été fait, il est à regretter qu'il embrasse une si petite étendue de pays. L'espace, en effet, n'est pas très considérable : à l'est le cap Matifou qui est aux portes de la ville; au sud Medeyah, et à l'ouest Oran où l'auteur s'est rendu par mer. M. Rozet n'a vu, en un mot, que le terrain qu'ont parcouru nos soldats.

Nous passons sous silence le premier volume, consacré tout entier à la description physique du pays; un coup d'œil jeté sur une carte en apprendra plus au lecteur que tout ce que nous pourrions en dire. Le second contient l'histoire détaillée des diverses races d'hommes qui habitent la Régence, en prenant le mot race, non dans le sens rigoureux qu'il a dans le langage scientifique, mais en entendant par là des groupes d'individus dont les caractères physiques, les mœurs et les usages diffèrent assez pour que cette différence puisse être saisie au premier aspect. M. Rozet reconnaît sept de ces races qu'il classe suivant leur ancienneté dans le pays; ce sont les Berbères, les Maures, les Nègres, les Arabes, les Juifs, les Turcs et les Koulouglis.

Les Berbères ou Kbaïles (Cabyles) sont les anciens Numides dont les mœurs, décrites par Salluste, sont encore aujourd'hui ce

qu'elles étaient lors de la guerre de Jugurtha. Répandus le long du petit Atlas, depuis Tunis jusque dans le royaume de Maroc, ils ont résisté à tous les efforts qu'ont faits les Romains, et après eux les Turcs pour les dompter. Ces derniers même les redoutaient tellement que jamais ils n'osaient les poursuivre dans les montagnes. De nos jours encore leurs habitations dispersées par petits groupes isolés dans les montagnes, leur vie demi-pastorole, demi-agricole, leur industrie assez avancée, leur manière de faire la guerre, et leur indomptable esprit de rapine, sont absolument les mêmes qu'il y a deux mille ans.

Les Berbères forment, en un mot, le peuple le plus tranché de tous ceux qui habitent la Régence, et celui qui opposera le plus d'obstacles à la colonisation. Les Maures, qui composent la majeure partie de la population, étant restés dès l'origine sur les bords de la mer, tandis que les Berbères s'étaient retirés dans l'intérieur, ont des mœurs plus douces, et se sont laissé subjuguer par les divers conquérans qui ont paru dans le nord de l'Afrique. Leur race primitive s'est altérée par des alliances, non-seulement avec leurs vainqueurs, mais encore avec les Européens qui venaient s'établir dans le pays, et qui, après avoir embrassé l'islamisme, épousaient toujours des Mauresques. Il n'existe plus qu'un petit nombre de familles qui, étant restées pures de tout mélange, ont conservé leur type originel. M. Rozet affirme qu'il ne faut pas compter sur les hommes de cette race pour la colonisation du pays ; il les peint comme ayant tous les vices des Berbères, sans posséder leur activité, leur courage et leur hospitalité ; en un mot, sans industrie ni aucune bonne qualité quelconque ; nous prenons simplement note, en ce moment, de cette assertion sur laquelle nous aurons occasion de revenir en parlant du plan proposé par M. Rozet pour coloniser la Régence.

Les Nègres y jouent le même rôle que partout ailleurs, hors de leur patrie. Amenés du centre de l'Afrique par les caravanes, depuis un temps immémorial, ils sont assez nombreux, et ceux qui sont esclaves jouissent, en général, d'un sort assez doux sous leurs maîtres auxquels ils sont très attachés : les autres qui sont libres, s'adonnent à la culture ou exercent en ville différens métiers.

En parlant des Arabes, les derniers conquérans de l'Afrique

septentrionale, M. Rozet n'a pas exposé avec une clarté suffisante comment, de maîtres du pays, ils sont insensiblement tombés au niveau des peuples qu'ils avaient vaincus, et subissaient comme eux le joug des Turcs, sans avoir fait aucun effort particulier pour s'y soustraire. Tel a été, du reste, le sort de ce peuple partout où il a porté ses armes victorieuses; sur la côte orientale d'Afrique, à Madagascar comme en Barbarie, il a perdu peu à peu l'influence que lui donnait sa civilisation, pour tomber dans l'ignorance et dans l'avilissement, tout en conservant les caractères particuliers à sa race. Ceux d'Alger témoignent le plus profond mépris pour les Maures, et n'offrent dans leurs mœurs aucune différence sensible avec leurs compatriotes d'Egypte et d'Arabie. Comme eux, ils se sont divisés en deux classes distinctes : l'une, attachée au sol et cultivant la terre; l'autre, nomade, promenant çà et là ses troupeaux et rançonnant les voyageurs.

Les Juifs d'Alger racontent sur leur établissement dans le pays un miracle des plus étranges, et dans le goût de ceux dont est rempli le Talmud; à part cela, ils ressemblent, sous tous les rapports, aux autres Juifs établis dans les contrées où règne l'islamisme; ils jouissaient à Alger des mêmes immunités et subissaient les mêmes avanies qu'à Smyrne ou Constantinople. Des Turcs et des Koulouglis nous ne dirons qu'un mot. La manière dont les premiers se sont emparés de la Régence est bien connue. Ils exerçaient sur les habitans le même despotisme et les mêmes exactions que dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure; mais en même temps ils avaient conservé quelque chose de la loyauté de leurs compatriotes d'Europe. Aussi lorsqu'ils se sont embarqués, lors de la prise de la ville, ont-ils été regrettés par les autres classes de la population, qui avaient pour eux une sorte de vénération mêlée de terreur. Les Koulouglis sont les descendans des Turcs qui s'étaient alliés avec des femmes maures. L'opinion les distinguait ainsi des enfans d'un Turc et d'une esclave chrétienne qui conservaient le rang de leur père. Les Koulouglis forment une belle race d'hommes, abandonnée aux mêmes vices que les Maures, mais avec des mœurs plus polies et plus efféminées. Ils n'exercent aucune profession et vivent paisiblement de la fortune que leur ont laissée

leurs pères, fortune qui provient en grande partie des bénéfices faits dans la piraterie.

On avait prétendu, et entre autres dans un écrit officiel (1), que la Régence était remplie de chrétiens esclaves exposés aux plus rudes traitemens. Cette assertion s'est trouvée complètement fausse. Il n'existait dans le bagne d'Alger, lorsque nous y entrâmes, qu'une vingtaine d'esclaves chrétiens, et en liberté, deux ou trois aventuriers qui étaient venus chercher fortune dans le pays. Tous les chrétiens établis depuis long-temps dans la Régence, et qui avaient embrassé l'islamisme, sont restés fidèles à leur nouvelle religion, et nous ont accueillis sans plus d'empressement que les Maures eux-mêmes, ce qui, soit dit en passant, n'est pas d'un heureux augure pour la conversion des vrais musulmans, si jamais on s'en occupe.

Dans son troisième volume, qui n'est pas moins complet que le précédent, M. Rozet décrit avec un soin minutieux les environs d'Alger et d'Oran, une partie de la plaine de la Metidjah et Medeyah. Pour les autres points qu'il n'a pu visiter, tels que Colia, Miliana, Constantine, etc., il donne les renseignemens qu'il a obtenus de gens du pays dignes de foi. Cette partie, entièrement topographique et peu susceptible d'analyse, est suivie de détails curieux sur le gouvernement d'Alger. Ce gouvernement était, comme on sait, d'une simplicité extrême : le dey, élu par la milice turque, absolu tant qu'il vivait, mourait rarement dans son lit. Ceux qui lui arrachaient le pouvoir avec la vie cessaient ordinairement d'être d'accord lorsqu'il s'agissait de lui donner un successeur. Chaque parti proposait son candidat, et l'on s'égorgeait jusqu'à ce que la faction la plus forte mît les autres à la raison. C'est ainsi qu'on a vu cinq deys élus et massacrés dans un même jour, et les combattans, las de carnage, s'en rapporter au sort pour se donner un souverain. Les complots contre la vie du dey avaient été long-temps d'autant plus faciles, qu'il habitait dans le bas de la ville un palais sans défense. Ce ne fut qu'en 1816, qu'Aly-Pacha, prédécesseur de Hussein-Pacha, s'établit dans la Kasba, où, entouré d'hommes dévoués, il brava les janissaires. Hussein-Pacha n'était

(1) Le rapport sur la régence d'Alger, fait par ordre du gouvernement en 1830.

pas sorti depuis dix ans de la Kasba quand nous avons mis fin à son règne.

Les revenus du dey se composaient principalement des produits de la piraterie, des cadeaux que lui envoyaient les puissances européennes, des impôts qu'il levait sur ses sujets, des droits de douane, du monopole de certaines marchandises, et des tributs que lui payaient les trois beys d'Oran, de Titerie et de Constantine. Les livres de la Régence trouvés dans la Kasba ont fourni pour ce dernier article des chiffres précis qui établissent, d'une manière positive, le revenu de chacune de ces provinces. Le bey d'Oran, par exemple, payait 622,000 fr.; celui de Constantine, 778,000 fr., y compris les cadeaux faits aux ministres, aux officiers du palais, aux femmes du harem, etc. Chaque bey apportait en personne son tribut, et au retour, pour se couvrir de ses dépenses, mettait sa province au pillage et rançonnait tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Toute la population fuyait alors comme devant l'invasion d'un ennemi. M. Rozet attribue, avec raison, à un pareil régime la dépopulation du pays et le peu de confiance que les habitans, sans cesse pillés et opprimés, ont montré jusqu'ici dans nos promesses.

La justice et l'administration, telles qu'elles existent en Turquie, se retrouvaient dans la Régence, mais simplifiées encore et avec cette naïveté de despotisme qui n'a jamais atteint sa perfection que sur le sol africain. Nous passons à regret sur ce que dit à cet égard M. Rozet, pour arriver à ses moyens de colonisation par lesquels il termine son ouvrage.

Il serait difficile d'énumérer tous les plans de ce genre qu'a fait éclore depuis trois ans l'occupation de la Régence. Chacun a dit son avis, militaires, administrateurs, hommes qui avaient été sur les lieux, faiseurs de projets qui n'avaient pas quitté leurs foyers : tous, sans exception, ont protesté contre la pensée de jamais abandonner notre conquête, et en cela, ils ont été les fidèles interprètes du pays, dont la voix est unanime à cet égard. Pour notre part, nous avons lu attentivement la totalité, ou peu s'en faut, de ces projets, et tout en étant d'accord avec leurs auteurs sur le principe en lui-même, nous ne croyons pas l'exécution tout-à-fait aussi facile que certaines personnes paraissent le croire. Tous les

systèmes proposés jusqu'à ce jour, quelle que soit la forme sous laquelle ils se déguisent, se réduisent, au fond, à deux : l'un, qui renferme une violence plus ou moins couverte, et que l'auteur d'un des derniers écrits sur Alger (1) a appelé énergiquement *système d'extermination*; l'autre, qui veut procéder par la douceur et qui propose, comme modèle à suivre, la conduite de l'Angleterre aux Indes orientales.

Les partisans du premier, qui sont en majorité, et qui dominent, à ce que nous croyons, sur les lieux, considèrent la Régence comme une table rase; ses habitans sont à peu près à leurs yeux ce qu'étaient à ceux des Espagnols les peuplades indiennes qui erraient dans les forêts de l'Amérique, et que le premier venu pouvait chasser de leur patrie en y plantant une croix. Renouveler en masse la population du pays en y transportant des Européens, répartir les terres entre ces derniers de manière à en faire en quelque sorte une province de la France, tel est le but qu'ils se proposent, et que les plus sincères d'entre eux avouent hautement avec toutes ses conséquences. Tous néanmoins n'en sont pas là : ceux moins francs, ou qui ont reçu cette faculté si commune de franchir, les yeux fermés, l'intervalle qui sépare une idée de sa réalisation, se déguisent à eux-mêmes les moyens qu'il faudrait employer pour atteindre le but qu'ils désirent, sans songer que l'inévitable logique des évènemens les amènerait bientôt au même point que les premiers. Au nombre des hommes dont nous parlons, nous paraît être M. Rozet, sur l'humanité et les bonnes intentions duquel nous n'entretenons aucun doute, mais qui outragerait singulièrement la première si son plan de colonisation était suivi. M. Rozet regarde comme impossible de jamais civiliser les Berbères; il dit même positivement, en parlant de quelques tribus, *qu'on pourrait bien être obligé de les exterminer*; il n'a pas meilleure opinion des Maures, des Arabes et des Koulouglis; des Juifs, on ne peut guère en tenir compte; restent donc les Nègres, qui ne sont bons à rien, et les Turcs, qui composent la partie la plus minime de la population. De cette impossibilité de civiliser la presque totalité des habitans on

(1) *Alger sous la domination française, son état présent et son avenir*, par M. le baron Pichon, conseiller d'état, etc.

peut déjà tirer une conclusion toute naturelle. Voici maintenant en substance comment M. Rozet veut qu'on procède pour se rendre maître du pays.

Aujourd'hui le rayon du terrain que nous occupons autour d'Alger n'a pas trois lieues de longueur, et il est encore moindre sur les trois ou quatre autres points de la côte où nous avons garnison. Jusqu'à présent, on s'est trop hâté de s'avancer dans l'intérieur, lorsque, par exemple, on a poussé jusqu'à Medeyah, ou que l'on a établi à quelques lieues d'Alger une ferme modèle, exposée aux attaques continuelles de l'ennemi. Dans l'un et l'autre cas, nous avons échoué et perdu beaucoup de monde. Au lieu d'agir ainsi, M. Rozet voudrait que l'on commençât par s'emparer de tous les lieux de la côte capables de recevoir une garnison de deux mille hommes, et qu'on créât autour de chacun d'eux des cercles de colonisation protégés par des redoutes, dans lesquels on installerait au fur et à mesure des colons européens. Dans le principe, ces cercles ne pourraient communiquer les uns avec les autres que par mer; mais, en s'agrandissant, ils finiraient par se joindre, et, après un certain nombre d'années, on aurait une grande bande colonisée qui s'étendrait le long de la côte et qui s'avancerait insensiblement vers l'intérieur. Aujourd'hui notre armée nous coûte vingt millions par an; le projet de M. Rozet en coûterait, selon lui, soixante, plus six mille hommes tombés sous les coups de l'ennemi ou morts de maladie; en dix ans, temps nécessaire pour l'exécution de ce plan, six cents millions et soixante mille hommes. M. Rozet pense qu'à la rigueur la France pourrait à elle seule faire cette dépense, mais que vu qu'il est de l'honneur et de l'intérêt de toutes les nations de l'Europe d'arracher l'Afrique à sa longue barbarie, toutes devraient concourir à cette œuvre généreuse et envoyer sur les lieux des colons sur lesquels la France aurait la haute-main. Le but atteint, on se partagerait à l'amiable le pays, et chaque puissance en recevrait une part proportionnelle à sa mise en hommes et en argent. L'abbé de Saint-Pierre n'eût pas trouvé mieux.

Nulle part dans ce projet il n'est parlé d'extermination; mais il ne faut pas un coup d'œil bien perçant pour voir qu'elle en ressort d'une manière fatale. Les terrains compris dans les cercles de co-

lonisation appartiennent apparemment à quelqu'un, et, si vous les distribuez à des colons européens, que deviendront ceux qui les cultivent maintenant ou qui y paissent leurs troupeaux? De deux choses l'une : ou ils se feront tuer en les défendant, ou, rejetés au-delà de l'Atlas, ils trouveront dans les déserts une mort inévitable. C'est là le véritable point de la question, celui que M. Rozet aurait dû aborder franchement. Le gouvernement français, a-t-on dit récemment, n'a point de terres à donner à Alger, pas plus qu'il n'en aurait à distribuer en Espagne, où il y a aussi d'immenses terrains vagues, s'il en avait fait la conquête. Les biens qu'il a sous la main dans les environs d'Alger sont en petit nombre, et, hors ceux qui appartenaient au dey, sont simplement sous le séquestre et non pas irrévocablement confisqués. Ce fait, qui étonnera plus d'une personne, a été établi par M. Pichon dans son ouvrage cité plus haut, d'une manière qui nous paraît sans réplique. De là, sans doute, l'espèce d'hésitation qu'a mise jusqu'à ce jour le gouvernement à favoriser les entreprises particulières qui se sont présentées pour coloniser la Régence, et qui l'a fait accuser de vouloir l'abandonner quelque jour.

Puisque l'humanité s'oppose à ce que nous exterminions les habitans de la Régence, ou que nous les dépouillions de leurs terres, ce qui reviendrait au même, nous n'avons pas d'autre choix que celui d'adopter le système de douceur à leur égard : mais ici se présentent d'autres difficultés, et nous ne pouvons trouver juste la comparaison que font les partisans de ce système entre la tâche que nous avons à remplir à Alger et celle des Anglais dans l'Inde. Ces derniers ont eu bon marché d'un peuple timide qui n'a jamais su résister à aucun des conquérans qui ont voulu le soumettre, tandis que nous avons affaire à une race d'hommes indomptables qui ont fatigué jusqu'à la puissance romaine elle-même. Les exemples d'humanité qu'ils ont donnés dans ces derniers temps ne sont pas encore assez nombreux pour détruire une expérience de vingt siècles. Ensuite tout n'est pas tellement à admirer dans l'histoire de la domination anglaise dans l'Inde, qu'on puisse la proposer comme un modèle à suivre; sans lui reprocher certaines pages de cette histoire qu'elle-même, au reste, voudrait pouvoir en retrancher, s'est-elle montrée bien ardente à communiquer aux Hindous

une partie de ce dépôt sacré de civilisation et de dignité humaine qui lui a été remis entre les mains ; et serait-ce aller trop loin que de dire que les Hindous ont été pour elle ce qu'est la bête de somme à qui, après la fatigue du jour, on accorde la litière et le repos de la nuit, afin qu'elle puisse porter la charge du lendemain? Nous ne le croyons pas, et la preuve, c'est que si aujourd'hui elle disparaissait de l'Inde, demain il ne resterait pas trace de son passage, et que l'Inde redeviendrait ce qu'elle était du temps d'Alexandre.

Cette absence de prosélytisme est précisément ce qu'admirent le plus les hommes qui veulent importer à Alger le régime de l'Hindoustan, sans songer que là où n'a pas lieu cette sublime communication de religion et de mœurs entre le vainqueur et le vaincu, entre le fort et le faible, il n'y a plus que simple superposition de deux peuples et exploitation plus ou moins brutale de l'un par l'autre. Quelques-uns poussent cette horreur du prosélytisme si loin, que non-seulement ils ne veulent pas qu'on fasse rien pour substituer dans la Régence le christianisme à la religion de Mahomet, mais encore qu'ils trouvent mauvais qu'on ait francisé les noms des rues d'Alger, et que la langue arabe cède le pas à la nôtre. Dans le grand fait accompli en 1830, ils paraissent n'avoir vu que la destruction d'un nid de pirates, un accroissement de territoire pour la France, et je ne sais quel échange de produits d'où doivent résulter pour nous de gros bénéfices. Nous croyons, au contraire, que sans l'esprit de prosélytisme sagement dirigé, ces avantages matériels eux-mêmes finiront par nous échapper un jour, et qu'il nous adviendra ce qui est arrivé à l'Espagne, qui, deux fois maîtresse d'Oran, l'a deux fois abandonné, en le vendant honteusement la seconde ; ou que, pour prix de tant de sang et de trésors, nous devrons nous estimer heureux s'il nous reste un point purement militaire, un nouveau Gibraltar. La solution de ces questions et de bien d'autres qui en découlent est, du reste, pendante en ce moment. Espérons que la commission qui vient d'examiner les lieux saura concilier à la fois les intérêts de la civilisation en général et l'honneur du pays.

L'ouvrage de M. Rozet doit être lu de tous ceux qui veulent se former une idée exacte du territoire d'Alger ; il est simplement

écrit, parfois avec un peu de négligence, mais substantiel et aussi complet qu'on peut l'exiger aujourd'hui. Un atlas lithographié, dont nous n'avons pas encore parlé, accompagne le texte et contient des vues du pays, des costumes, armes, monnaies, etc.

Le *Voyage de la Favorite* clot, pour le moment, cette suite brillante d'expéditions maritimes que la France a entreprises depuis la paix, à des époques si rapprochées qu'elles paraissent n'en faire qu'une seule, poursuivie par des hommes différens, mais animés d'une égale ardeur pour le service du pays et pour la science. Les résultats obtenus par les trois plus célèbres, celles de *l'Uranie*, *la Coquille* et *l'Astrolabe*, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rapporter ici. *La Favorite*, en partant pour une campagne de circumnavigation, ne pouvait avoir la mission de recommencer ce qui avait été si bien exécuté par les habiles capitaines de ces trois bâtimens et par d'autres encore. Elle était destinée spécialement à montrer le pavillon protecteur de notre commerce dans des parages où il est à regretter qu'il paraisse si rarement, et à compléter les travaux hydrographiques exécutés de 1824 à 1826, par *la Thétis* et *l'Espérance*, sur les traces desquelles ses instructions lui enjoignaient de repasser. Partout *la Favorite* a dignement accompli sa tâche; sa présence dans des parages où notre commerce n'a plus conservé qu'une ombre de son ancienne splendeur, a été utile à nos négocians; des points dangereux des mers de l'Inde et de Chine ont été relevés par elle avec cette perfection propre à l'hydrographie française, et qui a placé si haut dans l'estime des marins du monde entier les noms des Roussin, des Freycinet, des Bougainville, des Dumont-d'Urville, etc.; enfin, quoique n'ayant point reçu de naturalistes spéciaux à son bord, elle a payé son tribut aux sciences, grâces au zèle de son chirurgien-major, qui a présenté au retour, au Jardin-des-Plantes, un assez grand nombre d'objets précieux qui ont pris place à côté de ceux recueillis par ses prédécesseurs.

Nous avons entendu des esprits difficiles reprocher à la relation de ce voyage, de ne pas avoir une allure assez scientifique, de trop viser à plaire au lecteur, en un mot d'être trop littéraire. Cette accusation est, au fond, un éloge indirect pour M. Laplace. Venu le dernier dans une carrière où tant de rivaux redoutables

ont amplement moissonné, M. Laplace a agi en homme d'esprit; il a fait autrement qu'eux, sans rien ôter de leur mérite à ses travaux; les termes de marine, les détails de manœuvres, de vents, de routes, etc., toutes choses qui font le désespoir des lecteurs étrangers au métier, ont disparu du récit pour aller se réunir à la fin de l'ouvrage, où celui qui aura besoin de les consulter les trouvera dans toute leur nudité scientifique. Il ne reste plus pour l'homme du monde que les observations de mœurs, les faits historiques, les descriptions de lieux célèbres, seuls détails qui soient de sa compétence. Ce secret est bien simple, et c'est faute d'en avoir fait usage que bien des voyageurs, d'un grand mérite d'ailleurs, ont trouvé le public un peu froid.

Nous ne suivrons point *la Favorite* dans sa traversée de Toulon, d'où elle partait le 29 décembre 1829, jusqu'à son arrivée à Maurice et Bourbon dans les premiers jours d'avril de l'année suivante. Deux de ces ouragans qui, dans ces parages, bouleversent les élémens aux changemens de moussons, l'accueillaient à son arrivée et lui faisaient subir les premières épreuves de sa longue campagne. Maurice et Bourbon, dont la plupart des voyageurs dédaignent de parler, et qui sont peut-être moins connus de la généralité des lecteurs que la nouvelle Hollande, ont fourni à M. Laplace quelques pages brillantes où leur état actuel et les causes qui l'ont amené sont peints avec une rare vérité. Ces deux îles presque également célèbres, sœurs jumelles élevées par la France, mais inégalement partagées par la nature qui a donné à l'une un port et de nombreux abris pour les navires qui viennent la visiter, à l'autre une ceinture de corail et des flancs escarpés qui semblent repousser les navigateurs, sont arrivées aujourd'hui au même point par des causes à peu près pareilles. Maurice, privée, pendant les guerres de l'empire, de communications avec l'Europe, vit ses ports se rouvrir dans les premières années de la paix; ses produits, montés subitement à des prix élevés, amenèrent la fortune parmi ses habitans; à la suite de celle-ci vint le luxe dont les Anglais, ses nouveaux maîtres, lui donnaient le fatal exemple, et qui fit disparaître, sous des dehors brillans, l'heureuse aisance dont elle jouissait autrefois. Les somptueux équipages remplacèrent les palanquins jusqu'alors en usage; de magnifiques demeures,

les modestes habitations ; des routes commodes, et percées à grands frais les chemins de difficile abord. Puis vint la passion des entreprises hasardeuses qu'accrut encore une foule d'aventuriers chassés d'Europe par le mauvais état de leurs affaires. Les anciennes plantations furent arrachées et firent place à celles des cannes à sucre qui offraient momentanément de plus grands avantages, et qui couvrirent le sol de l'île. Une réaction inévitable eut lieu ; la baisse énorme des sucres amena la fin du rêve ; les banqueroutes se multiplièrent ; toutes les fortunes furent renversées ou ébranlées. La société ressentit naturellement les atteintes de ces ébranlemens ; les réunions devinrent rares ; et Port-Louis, séjour autrefois des plaisirs, les vit s'éloigner peu à peu. A cette cause première déjà si puissante s'en est jointe une autre qui a achevé d'apporter le trouble dans la colonie. Les Anglais, malgré vingt-trois ans de possession, n'ont pu encore faire adopter leurs mœurs, leurs préjugés, leurs passions à cette population si gaie, si vive, si passionnée, en un mot si profondément empreinte du caractère de la mère-patrie. De cet éloignement réciproque sont nés, dès l'origine, de l'opposition, des reproches plus ou moins fondés d'une part ; de l'autre, des mesures arbitraires, vexatoires pour obliger les colons à quitter le pays et faire place aux Anglais qui venaient s'y établir, enfin la précipitation hostile avec laquelle furent mises en vigueur les nouvelles lois sur l'esclavage qui avaient déjà éprouvé une si vive opposition aux Indes occidentales. Les noirs esclaves de Maurice accueillirent avec joie ces mesures qui leur étaient si favorables ; mais les mulâtres, qui jouissaient d'une position heureuse, et sur qui ne pesaient pas les mêmes préjugés qui les poursuivent ailleurs, s'y montrèrent d'abord peu sensibles, et leur union avec les blancs, cimentée encore par le danger commun dont les menaçaient les esclaves, eût continué de donner de l'inquiétude aux Anglais, si une rivalité difficile à apaiser ne fût venue les tirer d'embarras. Les dames de Maurice, célèbres dans l'Inde et même en Europe par leur beauté et leurs grâces, rehaussées le plus souvent par une éducation soignée, ont toujours eu des rivales dangereuses dans les filles de couleur qui ont puisé, en partie, à la même source qu'elles le don de plaire qui les distingue entre toutes les femmes de leur caste. Long-temps tenues

dans un rang inférieur dont elles ne pouvaient sortir, ces dernières ont profité de la protection du nouveau gouvernement. Pour se venger de leurs anciennes maîtresses, elles prirent leur costume et leurs habitudes; au théâtre, dans les promenades, on les vit rivaliser de luxe et de toilette avec les premières dames de la colonie, et celles-ci, humiliées d'une égalité qui heurtait leurs préjugés les plus forts, abandonnèrent la place et cédèrent tous les lieux publics à ces rivales triomphantes. Après une longue neutralité entre les deux partis, les habitans prirent enfin fait et cause pour les dames du pays, et à défaut de la résistance physique qui était impossible, une violente opposition morale éclata de toutes parts. Les Anglais et leurs partisans furent expulsés des sociétés françaises dont une animosité très vive fit fuir la liberté et la gaieté : la politique et les récriminations devinrent les seuls sujets de conversation, et garder la neutralité fut impossible pour quiconque fréquentait la société. Les autorités furent même obligées de faire fermer le théâtre où l'on jouait de préférence les pièces qui pouvaient offrir le plus d'allusions hostiles à la nation anglaise, et qui étaient applaudies avec une sorte de fureur par une jeunesse ardente et exaltée. Tel est en abrégé le tableau que fait M. Laplace de la situation actuelle de l'Ile de France, et sous le rapport de la décadence commerciale, il s'applique à toutes les colonies à esclaves, surtout à celles de l'Amérique. Toutes sans exception ont vu s'évanouir, depuis à peu près huit ans, cette prospérité subite que leur avaient amenée les premières années de paix.

Bourbon, de tout temps éclipsée par sa brillante rivale, n'a commencé à jouer un rôle important que depuis le traité de 1814 qui l'a rendue à la France. Son sol âpre, hérissé de montagnes, ses côtes semées d'écueils et n'offrant que de mauvais abris aux navires, en la privant de relations avec l'Europe et la jetant dans une espèce d'isolement, avaient imprimé au caractère de ses habitans quelque chose d'agreste que sa nouvelle fortune n'a pas encore entièrement effacé. Les familles les plus anciennes, les plus riches de l'Ile, exerçaient dans les différens quartiers une influence qui aurait pu être considérée comme de l'autorité, et dirigeaient l'opinion et la conduite de la masse des habitans dont les intérêts dépendaient des leurs. A la paix de grands changemens eurent

lieu dans cet état de choses. Devenue le centre de notre commerce dans l'Inde, et le siège des autorités, Bourbon vit sa population et ses produits s'accroître; mais en même temps, comme à Maurice, le luxe succéda à l'ancienne simplicité, et dès lors l'hospitalité commença à n'être plus en honneur, les engagemens ne furent plus sacrés, les funestes banqueroutes vinrent ébranler les fortunes, détruire la confiance. Dans cette société si paisible naquirent les jalousies et les rivalités; les partis à la tête desquels se trouvaient naturellement les chefs des familles influentes du pays, cherchèrent à diriger la marche du gouvernement suivant leurs intérêts ou leur manière de voir, et la division s'introduisit dans le grand conseil colonial dont ces derniers étaient membres. Cependant si ces dissensions intestines et l'accueil en général froid et hautain des habitans rendent peu agréable le séjour de Bourbon, rien ne fait encore craindre pour elle les dangers résultant de la différence des castes. Les hommes de couleur n'ayant jamais souffert des préjugés qu'elles font naître, sont doux, tranquilles, et jouissent presque tous d'une petite aisance, sous le patronage des familles blanches auxquelles ils tiennent par les liens du sang. Les noirs esclaves, traités avec assez de douceur, sont soumis, et jusqu'ici les crimes ainsi que les révoltes sont inconnus parmi eux. Le problème de l'existence des colonies sans la traite des noirs, problème si inutilement cherché depuis le commencement du siècle, a même été résolu à Bourbon, mais d'une manière qui ne peut convenir qu'à cette colonie et qui doit attendre l'épreuve du temps. Lorsque la traite fut supprimée par le gouvernement, les colons ne pouvant, à cause de la nature de leur sol, imiter ceux de l'Ile de France, qui étaient parvenus à employer la charrue et les animaux, demandèrent des bras libres à la presqu'île de l'Inde. On trouva dans les établissemens français, sur la côte de Coromandel, des Hindous qui s'engagèrent, moyennant une somme assez modique par mois et le passage, à venir travailler pendant quelques années sur les habitations de Bourbon. Les premiers essais ne furent pas d'abord heureux, mais la prudence et la sagesse des autorités surmontèrent peu à peu tous les obstacles. Les émigrans devinrent l'objet d'une active sollicitude; ils furent bien traités, payés exactement, et leur avenir fut mis à l'abri des vicissitudes, si communes dans les affaires,

qui font changer de propriétaires les habitations et les esclaves; enfin ils purent faire passer à leur famille des nouvelles et le fruit de leurs travaux. Cette fidélité à tenir les engagemens porta ses fruits; les Hindous vinrent en grand nombre sur des bâtimens expédiés de la colonie, et des marchands spéculèrent sur leur passage. Les colons n'ont eu qu'à s'en louer jusqu'à présent : ils ne sont pas, il est vrai, si forts, si durs au travail que les nègres, mais ils sont plus doux, ne boivent que de l'eau, ne s'absentent jamais de leurs occupations et ne volent point, tandis que les autres sont généralement ivrognes, paresseux, débauchés et coureurs. Il a été jusqu'ici impossible de décider les Hindous à conduire leurs femmes avec eux : aussi retournent-ils dans leur patrie avec ce qu'ils ont gagné, aussitôt que leur engagement est expiré; mais comme plusieurs sont revenus, il y a lieu d'espérer qu'on parviendra à surmonter cette répugnance, et qu'ils finiront par se fixer dans la colonie.

Le 1er mai 1850, *la Favorite* leva l'ancre pour se rendre dans le golfe du Bengale. Elle s'arrêta quelques jours dans l'archipel des Seychelles, qui a partagé le sort de l'Ile de France et qui appartient depuis la même époque aux Anglais; elle traversa les attollons dangereux des Maldives, reconnut Ceylan avec ses montagnes élevées, ses sombres forêts, et le 9 juin mouilla devant Pondichéry.

Une place ouverte de toutes parts, des promenades bordées d'arbres sur l'emplacement de ces remparts qui soutinrent tant d'assauts, des rues larges et droites, où quelques maisons et de nombreuses masures s'élèvent au milieu des ruines, un petit nombre d'édifices publics de modeste apparence, tel est l'aspect actuel de ce Pondichéry si célèbre dans l'histoire de l'Inde, et dont le nom est inséparable de celui des Dupleix, des Labourdonnaie, des Lally. Son territoire, qui jadis contenait des provinces riches et puissantes, aujourd'hui pressé entre les possessions anglaises, n'a pas plus d'une lieue de rayon : son commerce est anéanti, les richesses et le luxe ont disparu à sa suite; mais malgré tant de malheurs, la population, réduite presque à rien, a conservé la gaîté, le goût des plaisirs et des réunions qui l'avaient rendue célèbre dans le dernier siècle. Les Anglais quittent souvent encore leurs palais et le faste qui les entoure pour passer quelques mois à Pondichéry,

au milieu d'une société peu fortunée, mais affable et sans prétentions. Beaucoup d'entre eux, séduits par les graces des demoiselles françaises, se marient, et enlèvent ainsi les plus belles fleurs pour les transplanter dans les établissemens voisins. Du reste, on ne rencontre à Pondichéry que ce qui se trouve dans toute l'Inde, des palanquins, des chars traînés par des bœufs, des cérémonies bizarres, des pagodes, des brames, des bayadères (celles qu'y a vues M. Laplace étaient de grosses et effrontées créatures), et, malgré l'heureux caractère des habitans, l'ennui auquel ne peuvent se soustraire ceux qui ne sont pas encore accoutumés à leur douce mais monotone existence.

C'est dans la superbe Madras, qui dispute à Calcutta le nom pompeux de ville des palais, que le spleen paraît avoir établi son séjour et s'être chargé de venger les Hindous de la conquête de leur pays. Vivant dans un luxe fabuleux pour l'Europe, les Anglais y succombent sous l'ennui. « En vain, dit M. Laplace, je cherchais sur les physionomies des dames anglaises une lueur de gaîté; sur leurs figures pâles et amaigries je ne trouvais que la tristesse et le dégoût. Quelle Française voudrait acheter l'opulence qui les entoure au prix d'une semblable existence, échanger les plaisirs de la société, cette douce urbanité de nos mœurs, contre l'isolement et surtout la froide étiquette à laquelle, dans l'Inde, la vie d'une lady semble consacrée? Une promenade dans son brillant équipage, sur le bord de la mer, vient finir une journée presque entièrement passée dans les appartemens intérieurs. En vain elle espère que l'air moins chaud du soir ranimera ses forces épuisées par la chaleur et le repos continuels; mais non, elle rentre plutôt ennuyée que fatiguée, pour paraître, aussi pâle que le matin, à une table dont elle ne fait nullement les honneurs : le dessert l'en chasse; et pendant que les hommes, restés seuls, passent plusieurs heures à s'enivrer, la maîtresse de la maison se retire chez elle, ou va se préparer pour une soirée, dont, suivant l'étiquette, l'invitation date d'un mois. Dans ces réunions, les figures graves et raides paraissent remplir un devoir et non pas jouir d'une agréable distraction. Les danseurs et les partners portent dans les éternelles colonnes la même gravité; le bal conserve jusqu'à la fin la même froideur qu'au commencement. Nulle gaîté, aucun abandon; tout

annonce que l'on s'est réuni sans plaisir et que l'on se séparera sans regret. Madras ne possédant pas de théâtres, les autres soirées n'amènent pas encore d'aussi vives distractions. Alors les dames, retirées dans leurs appartemens, éprouvent tout ce que l'ennui peut avoir de plus accablant. Elles n'ont pas leurs enfans pour les distraire; à peine sortis de la première enfance, ils ont été envoyés en Europe, pour échapper aux maladies qui les eussent dévorés. Heureuse la mère qui peut les suivre! elle évite le danger de ne les revoir jamais. Si elle reste, sa santé s'affaiblit de plus en plus; la cruelle maladie de poitrine l'entraîne rapidement au tombeau; et cette jeune femme, venue fraîche et belle d'Angleterre, va mourir dans quelque établissement de la côte malaise, dont le climat, moins brûlant, lui promettait en vain le retour de la santé. Si l'existence des hommes est plus active et moins monotone, leur fin n'est pas moins souvent malheureuse et prématurée. Ignorant les jouissances de la vie privée, de ces liaisons d'amitié qui font chez notre nation le bonheur de la vie, l'absence de distractions les livre à des excès que les femmes, toujours loin de leurs regards, ne peuvent arrêter; bientôt leur santé se dérange, et les obstructions au foie viennent terminer une vie vouée dès long-temps aux souffrances et au dégoût. Combien ai-je rencontré, dans le cours de mon voyage, d'employés de la Compagnie rassasiés de richesses! Ils venaient mendier la santé aux climats tempérés de la Chine et de la Nouvelle-Hollande; ils n'y trouvaient qu'un tombeau! »

La Favorite, en quittant Madras, faillit terminer sa campagne sur un banc de vase où elle resta échouée trois jours, et d'où elle ne parvint à se tirer qu'à l'aide de quelques pêcheurs indiens qu'un des officiers fut chercher à terre. Après avoir réparé ses avaries à Mazulipatam, autre ville célèbre dans l'histoire de l'Inde, aujourd'hui misérable, elle arriva à Janaon, modeste comptoir, l'un des débris de notre puissance sur cette côte. Pauvre comme Pondichéry, Janaon n'a pas conservé cette gaîté qui dédommage de la modestie; la division règne parmi les habitans, et il ne fallut pas moins que l'arrivée de *la Favorite* pour leur faire oublier un instant leurs querelles. M. Laplace vit enfin à Janaon des bayadères, de vraies bayadères, telles que les a décrites Raynal et que nous les voyons à

l'Opéra. Mais M. Laplace met les bayadères de Janaon bien au-dessus de celles de la rue Lepelletier, et bien des gens seront de son avis, après avoir lu la description qu'il fait de leurs danses. C'est Janaon surtout qui a fourni à Bourbon ces cultivateurs libres dont nous avons parlé plus haut.

Deux mois de séjour dans ces parages avaient suffi à *la Favorite* pour visiter les principaux établissemens de la côte de Coromandel; elle eut plus d'une fois occasion de rendre service à nos bâtimens marchands que n'y protège aucun agent consulaire. Pressée par le temps, elle en partit pour se rendre dans les mers de Chine. Le 10 août, elle mouilla devant Malaca, si célèbre sous la domination des Portugais, alors qu'elle était le centre du commerce de tous les pays malais et du grand archipel d'Asie. Ses murs ont été témoins de cent combats : prise plusieurs fois par les Espagnols et les Hollandais, enlevée par les Anglais sur la fin du siècle dernier, elle est restée définitivement en leur pouvoir et n'est plus aujourd'hui qu'un bourg habité par une dizaine de marchands européens que protègent quelques cipayes. Sincapour, au contraire, fondée, il n'y a pas vingt ans, sur une côte sauvage où l'on voyait à peine quelques misérables cabanes de pêcheurs, est devenue l'entrepôt d'un commerce immense. Sa rade peut à peine contenir la multitude des navires qui y abordent de tous les coins du monde. Encore quelques années, et peut-être elle n'aura point de rivales dans l'archipel dont elle garde un des détroits.

Le 7 septembre, *la Favorite* laissa tomber l'ancre dans la rade de Manille. Nous l'y laisserons en ce moment pour l'y retrouver dans un prochain article.

TH. LACORDAIRE.

ÉTUDES

DE L'ANTIQUITÉ.

DE TACITE ET DE L'HISTORIEN,

A L'OCCASION DE LA TRADUCTION DE M. BURNOUF [1].

Si dans un petit état de la Grèce, un homme se proposait d'écrire l'histoire de sa patrie, l'entreprise, quoique laborieuse, avait des limites qui la définissaient clairement et promettaient une exécution simple, sans épuiser trop de temps et trop de forces. La cité de l'écrivain possédant une place reconnue et distincte dans l'économie de la confédération hellénique, il n'avait à s'inquiéter que de conter l'histoire publique de cette cité, les évènemens heureux ou funestes, déposés dans la mémoire des vieillards, les guerres et les factions : il était facilement artiste. Au contraire, le plus petit des états modernes a une histoire infinie qui s'est compliquée tant par les rapports domestiques que par les rapports universels avec

(1) Six gros volumes in-8° avec atlas, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12. Cette belle édition est accompagnée d'une collection de portraits lithographiés, d'après les statues, médailles, bustes et camées qui nous sont restés de l'antiquité, par M. P. Bouillon, auteur du Musée des antiques.

l'humanité même, et l'historien, au milieu de ce concours d'élémens divers, devient et reste difficilement artiste.

En relisant Tacite, à l'occasion de l'excellent et nouveau travail de M. Burnouf, dont nous allons parler tout à l'heure avec quelques détails, nous avons été frappé combien cet homme vient se placer avec une admirable force entre l'histoire antique et l'histoire moderne, participe de toutes deux, posant sa statue et ses œuvres entre deux mondes, et semblant vouloir donner le temps aux modernes, aux Italiens et aux Gaulois, à Machiavel et à Montesquieu, d'arriver.

Tacite et Plutarque furent contemporains et consommèrent avec génie l'antiquité. L'un s'empara de l'histoire, l'autre de la biographie; Cornelius a sur l'homme de la Béotie la supériorité du genre et du style, non que nous voulions assigner au citoyen de Chéronée un désavantage injuste; Plutarque compense l'infériorité que nous avons relevée par l'étendue des connaissances et des secours qu'il prête à l'histoire de la philosophie et des religions; il la compense encore par l'influence indélébile et bonne qu'il exerce sur le genre humain. Les *Biographies* de Plutarque sont peut-être le livre qui a le mieux mérité de l'humanite : elles sont le bréviaire des enfans qui doivent être un jour des grands hommes, aiguillon éternel, archives de la gloire, médailler toujours pur et toujours resplendissant de ces grandes effigies où l'humanité se plaît à reconnaître son image.

Quand nous songeons à Tacite, il est un préjugé qui semble venir toujours se placer entre nous et l'historien pour nous en obscurcir l'intelligence. Confusément nous voyons dans Tacite, dont la vie est peu connue, un homme sombre, malheureux, aigri, sorte de Némésis vengeresse, s'attachant aux traces de Tibère et de Néron, redresseur fatal des torts faits à la vertu, souffrant et écrivant pour elle. Une lecture nouvelle de Tacite nous a convaincu que cette représentation traditionnelle que nous nous transmettons les uns les autres, est mensongère; et que si Tacite avait une divinité à laquelle il sacrifiait et qui le poussait, cette divinité n'était pas la vertu, mais l'art.

D'abord Tacite ne fut pas malheureux; depuis long-temps son exil est relégué parmi les mensonges historiques. Après avoir suivi,

comme il est permis de croire, l'enseignement de Quintilien, les leçons de la philosophie stoïque, et peut-être embrassé pour un an ou deux le service militaire, Cornelius se fit avocat quelque temps avant Pline le Jeune. Le vigintivirat le conduisit à la questure. Questeur et chevalier, il épousa la fille d'Agricola : Titus accrut ses honneurs ; la préture lui échut sous Domitien. Une assez longue absence de Rome, dont mal à propos on a fait un exil, sépare la préture de l'historien de son consulat ; c'est dans cet intervalle qu'on peut placer ses voyages dans la Grande-Bretagne et en Germanie. Après son consulat, il soutint avec une éloquence grave l'accusation intentée par les Africains contre un de leurs proconsuls : il survécut quelque temps à Pline son ami, et mourut assez tard dans la force et l'exercice de son génie. Il y a peu d'aventures dans cette vie ; elles se passèrent toutes dans la tête et l'imagination de Tacite ; jamais écrivain, dans des jours plus tranquilles, n'a été mu par des pensées plus grandes et plus véhémentes.

Il était une île peu connue des Romains et dont à toute heure ils recommençaient la conquête sanglante et précaire. Agricola, beau-père de l'historien, avait fait ses premières armes en Bretagne, et depuis nommé consul, en avait reçu le gouvernement. Non-seulement il administra bien sa conquête ; mais il l'agrandit. Tacite, et ce fut son début dans le métier d'écrivain, conçut d'un coup le parti qu'il pouvait tirer de ce nom de famille mêlé aux destinées d'un peuple inconnu, et il enferma une histoire dans les proportions d'une biographie. Agricola était un héros convenable pour cette œuvre nouvelle qui jusqu'alors n'avait pas d'analogue dans la littérature de l'antiquité : il était passablement grand ; on disait sa vertu certaine ; mais son génie semblait problématique. *Bonum virum facile crederes, magnum libenter ;* excellent sujet d'une composition où devait figurer un bien autre héros, un peuple, les Bretons. Non, jamais l'art d'un écrivain n'a mieux triomphé. Tacite commence par de douloureux regrets sur la servitude romaine ; puis il suit Agricola en Bretagne, raconte ses premiers gestes, enfin amène les Bretons sur la scène ; ils sont le véritable personnage. Leurs mœurs, leur origine, leur culte, la nature de leur climat, les productions de leur île, les premières entreprises de Jules Cé-

sar, les différentes expéditions et vicissitudes des généraux romains jusqu'à la venue d'Agricola, les campagnes de ce dernier, l'histoire de la ligue des peuples de Calédonie, Galgacus, les mœurs des Barbares et des Romains opposées entre elles par un contraste aussi vif que le choc de leurs armées, forment le centre du morceau. Agricola revient à Rome, essuie les outrageantes froideurs de Domitien et meurt; fut-il empoisonné? Tacite ensevelit son beau-père avec une éloquence funèbre qui resta sans pareille jusqu'à Bossuet; il montre dans le lointain les calamités de Rome qu'Agricola n'a pas vues, et termine son récit par un immense pressentiment que l'ame des hommes est immortelle. Maintenant, demandez aux Anglais ce qu'ils pensent de la Vie d'Agricola; eh! c'est à leurs yeux la première page de leur histoire; ils ont été installés par cette biographie dans la notabilité historique; et dans les fastes de cette île, Tacite a mis sa plume à côté de l'épée de César.

Quelques publicistes ont reproché à Tacite son imagination; c'est à peu près lui avoir reproché d'être Tacite. Où Cornelius aurait-il trouvé le mobile qui l'excitait à la peinture des choses les plus nouvelles, sinon dans cette imagination rationnelle qui est le premier caractère de son génie? Oui, Tacite a écrit avec son imagination; il a été frappé de l'opposition si vive des Romains et des Germains, de la corruption d'un empire qui s'en va, et de la naïveté d'une société qui veut naître. L'opposition était vraie autant que belle; elle existait en réalité; il ne l'a pas créée, mais il l'a vue; il n'en a pas été le créateur fantastique, mais l'historien profond et l'observateur immortel. Cette fois plus de biographie, les Germains figureront seuls. Tacite commence simplement à la manière des anciens, qui jamais, dans leurs exordes, n'ont embouché la trompette. Quand il a déclaré son projet, les caractères généraux de la Germanie se pressent sous sa plume; il les peint avec cette continuité énergique, cette force rapide qui ne l'abandonne jamais; tout s'enchaîne, faits, considérations, tableaux; enfin la physionomie générale du peuple une fois tracée, l'historien prend, les unes après les autres, les populations enfermées entre le Danube et le Rhin, et il trouve encore le moyen d'être spécial et nouveau, alors même qu'il semblait avoir épuisé la matière. Quand il n'a plus rien à dire, il se tait: *Quod ego, ut incompertum, in*

medium relinquam; je laisserai dans leur incertitude les faits mal éclaircis. Tacite n'a pas composé le *De moribus Germanorum* avec le pédantisme d'un dissertateur; il traçait ses tableaux avec les forces mâles et libres que lui prêtait un heureux mélange d'imagination, d'ame et de raison; c'est plus qu'un écrivain, c'est un de nous, c'est un homme. Il n'y a pas à se défier de lui; il écrit trop bien pour ne pas dire la vérité, et c'est trop vivant pour n'être pas réel. Les peintures que Tacite a faites des Germains sont magnifiquement vraies : plus on pénètre dans le sens intime de la vie germanique, plus on estime sincères les représentations que nous en a laissées ce Romain. Par quelle puissance de divination juste un Italien a-t-il donc commencé l'histoire de la patrie des *Niebelungen?*

Ainsi voilà Tacite ouvrant les annales de l'Angleterre et de l'Allemagne, et placé comme le dernier des anciens à la porte de l'histoire moderne. Après la Vie d'Agricola et les Mœurs des Germains, l'écrivain dut avoir l'entière conscience de ses forces, et reportant ses regards sur Rome, se trouver la vigueur de la peindre pour l'offrir à elle-même. Tacite a presque toujours écrit sur des faits et des hommes dont il était le contemporain. Ainsi firent généralement les historiens de l'antiquité, Xénophon, Salluste, Thucydide. Le gendre d'Agricola se mit à raconter l'histoire romaine depuis la mort de Néron jusqu'à celle de Domitien. C'est un espace de vingt-huit ans; nous n'avons de cet ouvrage, *les Histoires*, que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième, et encore ces précieux restes n'embrassent qu'un an et quelques mois, tant le récit de l'historien était explicite et savant! Il faut nous contenter de la peinture des luttes de Vitellius et d'Othon, de l'avènement de Domitien, de quelques expéditions sur le Rhin, et de l'épisode presque homérique du siège de Jérusalem :

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

Cependant, après ses *Histoires*, Tacite entama quelque chose de plus grand encore; il entreprit le récit des choses romaines durant

un espace de cinquante ans, entre la mort d'Auguste et celle de Néron. Tibère occupe les six premiers livres. Le temps nous a envié la conjuration et la mort de Séjan. Caligula nous manque; nous trouvons au onzième livre Claude et Messaline. Le récit continue sans interruption jusqu'à la mort de Thraséas qui se fit ouvrir les veines deux ans avant que Néron, aidé par son secrétaire Epaphrodite, se mît à grand'peine un poignard dans la gorge. Ainsi Tacite rejoignait à la fin de ses *Annales* le commencement de ses *Histoires*. Les *Annales* nous semblent le chef-d'œuvre de Tacite, et dans les *Annales*, les trois premiers livres sont à coup sûr ce que l'historien a composé de plus harmonieux et de plus beau. L'ouverture du règne de Tibère précédée de la mort d'Auguste, les premiers troubles militaires dans la Pannonie et sur le Rhin, l'offre de l'empire fait à Germanicus, l'opiniâtre résolution de Tibère de ne pas quitter Rome, les combats de Germanicus et d'Hermann, le prince romain arraché à ses triomphes germaniques, l'Orient qui, suivant Tibère, avait besoin de la sagesse de Germanicus, *Orientem, nisi Germanici sapientia, componi*, remis entre les mains du jeune stoïque, les pièges de Pison, le voyage en Egypte de l'émule d'Alexandre, sa mort, la douleur et le retour d'Agrippine, la dissimulation de Tibère qui publie un édit pour consoler les citoyens, car, disait-il, *principes mortales, rempublicam æternam esse*; le procès de Pison, l'abus fait par les délateurs de la loi Julia-Poppea, une excursion admirable sur l'antiquité du droit et des mœurs des Romains, les accusations de lèse-majesté se multipliant, des adulations folles à soulever le dégoût de Tibère, la première faveur de Séjan, et pour clore le tableau, les images de Brutus et de Cassius resplendissant par leur absence aux funérailles de Junie, sœur de Brutus, femme de Cassius, et nièce de Caton; voilà comme une tragédie complète sur la première partie du règne de Tibère. En général Tacite, dans ses récits, développe une habileté dramatique de l'ordre le plus élevé; il est dramatique comme doit l'être l'historien; sans altérer les faits, sans dénaturer les hommes, il leur demande tout ce qu'ils enferment de poésie réelle, et il les laisse dans leur vérité, tout en les agrandissant dans leurs vices et leurs vertus. De plus, Cornelius avait quelque chose de tragique dans l'imagination et dans le

cœur; n'y a-t-il pas chez lui des traits et des scènes qui rappellent l'indomptable énergie de Shakspeare?

Quel est l'auteur du Dialogue sur les orateurs, est-ce Quintilien ou Tacite? Des preuves matérielles ne permettent guère d'ôter ce dialogue à Tacite. Tous les manuscrits portent le nom de l'historien, et un grammairien du moyen-âge, Pomponius Sabinus, cite comme de Tacite une expression remarquable qui ne se trouve que dans cet ouvrage, *Calamistros Mœcenatis*. Des alliances de mots, des formes de style qui appartiennent particulièrement au peintre de Tibère, ont été également relevées. Nous dirons en outre que la portée infinie de ce dialogue ne laisse pas douter qu'il ne soit la propriété de Tacite. C'est une satire des mœurs, du goût et de l'éducation du siècle; il s'agit beaucoup moins des détails du style oratoire, que du fond des choses; sous un prétexte littéraire, ce morceau est une peinture de la société : et puis des traits qui révèlent Tacite : *Magna eloquentia, sicut flamma, materia alitur, et motibus excitatur et urendo clarescit.... Bono sæculi sui quisque, citrà obtrectationem alterius, utatur*. Le talent de Cornelius se pliait à tout avec une souplesse extrême. Tous les artifices de la composition littéraire lui étaient familiers. Ainsi il trouve le moyen d'exprimer son humeur sur l'impuissance de la liberté antique, dont il est le triste spectateur, en mettant dans la bouche de Maternus une amère satire de la démocratie athénienne. Il se sert d'un des interlocuteurs, Aper, qui s'est fait l'avocat du siècle, pour critiquer vivement Cicéron et son style; c'était répondre à ses détracteurs, qui lui reprochaient de n'avoir pas la phrase cicéronienne, et d'écrire suivant les suggestions de son propre génie.

« Les premiers discours de Cicéron, dit Aper, ne sont pas exempts des défauts de l'antiquité : il est lent dans ses exordes, diffus dans ses récits, sans fin dans ses digressions; il tarde à s'émouvoir, s'échauffe rarement, termine peu de phrases par un trait heureux et lumineux. Rien à détacher de son ouvrage, rien à retenir; c'est un édifice d'une architecture grossière, dont les parois solides et durables n'ont pas assez de brillant et de poli. Or l'orateur est pour moi comme un père de famille riche et honorable; il ne suffit pas que son toit le mette à couvert de la pluie et des vents; j'y veux quelque chose pour la décoration et les regards.

C'est peu qu'il soit fourni des meubles indispensables aux usages de la vie; je veux qu'il y ait, parmi son mobilier, de l'or et des pierreries que l'on puisse prendre dans la main et regarder plus d'une fois; je veux qu'il recule des yeux certaines pièces surannées et flétries; qu'il ne paraisse pas chez lui un mot infecté de la rouille du temps, pas une phrase d'une construction lâche et traînante comme celles des vieilles annales; qu'il évite toute basse et insipide bouffonnerie; qu'il varie la composition de ses périodes, et qu'il ne les termine pas toutes par une seule et uniforme cadence (1). » Cette véhémente censure de Cicéron n'était-elle pas pour Tacite d'ingénieuses représailles? Le Dialogue sur les orateurs montre combien l'ami de Pline-le-Jeune était riche en formes, en développemens oratoires; il n'y a pas à s'en étonner; tout grand historien tient nécessairement quelque chose de l'orateur.

Juste-Lipse, dans sa vie de Tacite, dit : *Nominantur et ejus facetiarum libri à Fulgentio*. Si donc nous en croyons le grammairien Fulgentius Planciadès, et rien n'empêche de lui prêter créance, Tacite avait écrit des facéties. Cela ne doit pas plus nous surprendre que le Dialogue sur les orateurs; tout grand historien tient nécessairement quelque chose du poète comique.

Jamais homme ne s'est donné plus librement le spectacle des choses humaines : il se sentait venu au monde pour les voir et les écrire. Rien ne lui en interceptait l'intuition nette et vaste : il se gardait libre au milieu de toutes les opinions et de tous les évènemens. Il approuvait beaucoup de maximes chez les stoïciens, mais il ne s'asservit jamais au rigorisme absolu de cette secte; il croyait à une fatalité continue, menant le monde; mais il accordait à l'humaine liberté un jeu suffisant; philosophe, il se plaisait parfois à raconter les superstitions populaires; il n'aimait ni les Juifs ni ceux des Juifs qui s'appelaient chrétiens, mais il n'avait pas le fanatisme de la ferveur païenne. Un instinct secret, qui l'attirait vers la Grande-Bretagne et la Germanie, lui dénonçait la ruine prochaine de la société qu'il peignait; il accepta sans abattement son siècle et sa place; il jouit de l'amitié de Pline, de l'estime des bons, de l'admiration publique, d'une vie longue et de son génie.

(1) Dialogue sur les Orateurs, chap. 22, traduction de M. Burnouf.

L'art fut le dieu de Tacite. Satisfaire ses vastes facultés par leur application, trouver des idées et des saillies à toutes les faces de son esprit, des sujets où il pût à la fois se montrer éloquent, comique, poète, savant, tragique, changer le style romain, n'écrire ni comme Cicéron, ni même comme Sénèque qui mourait pendant son enfance, innover dans l'histoire telle que la connaissait l'antiquité, pénétrer pour la première fois dans l'intimité du cœur et de la vie, revêtir un fonds immense de formes aussi pures que celles de Salluste et de Thucydide, voilà sa passion et sa vie. Tacite est questeur, préteur et consul par accident, mais il ne se propose sérieusement que d'être écrivain immortel; il s'efface devant le genre humain; aussi avec quel goût il parle de lui-même, quand à grand hasard il en parle! Quelle sobriété admirable dans sa personnalité! comme il se perd noblement dans la foule des hommes et des choses qu'il pousse et qu'il accumule dans son récit! Cet homme est aussi convenable que sublime.

Entre les mains de Tacite, l'art fut utile au monde, comme entre les mains d'Homère, comme en celles de Dante; cependant ni Dante, ni Homère, ni Tacite n'eurent le dessein prémédité d'être positivement utiles au genre humain. Mais c'est une loi divine que l'art, se développant dans une large droiture, s'élève fatalement à une haute moralité.

Aujourd'hui, il peut y avoir de la volonté dans la moralité de l'artiste; au moyen âge, dans l'antiquité, il n'y avait que de l'instinct.

C'est la glorieuse récompense des grands artistes d'être de siècle en siècle appréciés différemment : dans leur immortelle durée, ils éprouvent des vicissitudes; ils demeurent un problème à l'humanité; on les débat; leur place change dans l'esprit des hommes, tantôt plus haut, tantôt plus bas, dans une catégorie, puis dans une autre; mais leurs noms éternels peuvent attendre patiemment la réparation d'injustices passagères; ils vivent, voilà l'essentiel.

Si donc, d'intervalle en intervalle, il se fait un nouveau contrôle des monumens et des gloires historiques, nous devons un gré infini aux savans qui, comme M. Burnouf, nous fournissent les moyens de rendre ce nouvel examen plus complet et plus facile : M. Burnouf a parfaitement senti ce renouvellement séculaire qui se fait

pour les modernes des œuvres de l'antiquité, et dans l'avertissement qui précède la traduction des *Histoires*, il s'exprime ainsi : « Une traduction, pour être lue, doit être de son siècle. Et je ne plaide pas ici la cause du néologisme : la nouveauté des mots ne fait pas celle du style, et la langue française possède depuis longtemps des expressions pour toutes les idées. Mais il est un progrès universel auquel ce genre d'ouvrages doit participer comme le reste. Les mêmes choses sont envisagées, d'un siècle à l'autre, d'une manière différente ; on découvre chaque jour, dans des objets déjà et souvent observés, des rapports inaperçus, et pour appliquer à un objet particulier cette remarque générale, on entend mieux les anciens depuis que les grandes scènes de l'histoire se sont en quelque sorte renouvelées sous nos yeux. Cette lumière qui naît des évènemens et du jeu des passions, nous montre dans leurs écrits ce qu'auparavant on n'y distinguait pas assez. Si donc il est vrai de dire que ce serait manquer à la vérité historique et faire un perpétuel anachronisme que de ne regarder l'antiquité qu'à travers les intérêts contemporains et la politique du jour, il est vrai aussi que le traducteur est entraîné par le mouvement public de son temps, qu'il en reçoit l'impression, et que son travail en reflèchit une image plus ou moins fidèle. » On ne saurait rien dire de plus simple et de plus juste. C'est donc dans cette excellente idée de donner au dix-neuvième siècle un Tacite qui lui convînt, que M. Burnouf a travaillé.

Le savant professeur au collège de France apportait à cette tâche d'éminentes aptitudes, une connaissance approfondie de l'antiquité, tant grecque que romaine, une compétence de premier ordre dans les lettres latines, la conscience intime des ressources et des originalités de la langue française, un talent remarquable pour écrire, une raison droite, une intelligence ferme. Avec de tels avantages M. Burnouf pouvait certainement songer à écrire pour son compte un livre original qui nous aurait instruits ; il a mieux aimé consacrer ses forces à la traduction d'un des monumens les plus durables de l'antiquité. Nous devons l'en remercier hautement, il faut louer cette abnégation courageuse et active qui s'emploie si laborieusement à être utile ; puisse M. Burnouf trouver sa récompense dans ces lignes de D'Alembert : « En accordant aux écrivains

créateurs le premier rang qu'ils méritent, il semble qu'un excellent traducteur doit être placé immédiatement après au-dessus des écrivains qui ont aussi bien écrit qu'on peut le faire sans génie (1). On ne saurait traduire convenablement Tacite sans être soi-même un bon écrivain ; et encore une fois nous ne pouvons payer de trop de reconnaissance les hommes éminens qui, comme M. Burnouf, prêtent à l'étude de l'antiquité l'appui désintéressé de leur talent, et forment ainsi un noble contraste avec ces spéculateurs de traduction et de philologie, faisant de l'érudition classique métier et marchandise, fléaux de la vraie science, espèce pullulant en tous pays, aussi bien en Allemagne qu'en France, et que vient de marquer d'une énergique réprobation M. Otfried Müller dans la préface de sa nouvelle édition de Varron.

La traduction de M. Burnouf nous paraît convenir parfaitement aux dispositions de notre siècle. Elle est à la fois libre et fidèle, mâle et correcte ; elle reproduit sincèrement l'auteur ancien par une réalité à la fois antique et moderne. Nous ne citerons rien ; une citation unique serait tout ensemble insuffisante et inutile : que ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore la traduction nouvelle, s'en procurent le plaisir et l'instruction : nous les renvoyons surtout aux premiers livres des *Annales*; peut-être dans les *Histoires*, M. Burnouf ne s'est-il pas assez permis toutes les hardiesses légitimes qui naissaient naturellement sous sa plume; peut-être les a-t-il effacées. Quoi qu'il en soit, nous l'engageons à les rétablir dans une nouvelle édition, et à remettre certains endroits des *Histoires* à l'unisson des vigoureuses couleurs qui se font voir dans la traduction des *Annales*.

Les notes qui accompagnent la version nouvelle témoigneraient seules de la science classique du traducteur. On a dit que lorsqu'un Allemand faisait un livre, il y mettait sa bibliothèque ; il y a malheureusement parmi nous beaucoup d'écrivains qui seraient embarrassés pour se rendre coupables d'une semblable diffusion. M. Burnouf n'a pas mis dans ses notes toute l'érudition qu'il possède, mais il a choisi avec un goût infini parmi les richesses qu'il tient à sa disposition. Il résume avec la conscience la plus probe tout ce

(1) D'Alembert, observations sur l'art de traduire.

que contiennent d'essentiel les travaux de ses devanciers tant philologues que traducteurs, et il y ajoute ses propres recherches fécondes en rapprochemens ingénieux et nouveaux.

Le traducteur de Tacite connaît à fond la structure, les propriétés de notre langue, et tout le parti qu'en ont su tirer nos grands et bons écrivains : il connaît les rapports intimes entre l'idiome latin et le nôtre, l'espèce d'empire exercé par le génie de l'antique Italie sur notre littérature : nous eussions désiré que, dans son introduction, à laquelle nous n'avons d'autre reproche à faire que sa brièveté, il eût suivi depuis l'origine jusqu'à nos jours, depuis Balzac, qu'il a beaucoup lu, jusqu'à M. de Châteaubriand, l'influence qu'ont reçue de la plume et de la manière de Tacite nos grands écrivains. Nul n'avait plus d'autorité que M. Burnouf pour écrire ce travail à la fois littéraire et historique, où devraient comparaître tour à tour Montaigne, Balzac, ce précurseur de Bossuet, l'évêque de Meaux se faisant une langue avec autant de puissance que Tacite lui-même, l'auteur de *Britannicus*, l'auteur d'*Othon*, Montesquieu, D'Alembert, Rousseau, Camille Desmoulins, Joseph Chénier, M. de Châteaubriand.

Une des choses qui nous paraissent avoir le mieux préparé M. Burnouf à traduire Tacite, c'est le commerce qu'il a longtemps entretenu avec Salluste dont il nous a donné une fort bonne édition. Salluste précédant Tacite d'un siècle nous est une preuve nouvelle de l'espèce d'harmonie préétablie qui préside à la succession des hommes de génie. Salluste est tout-à-fait un historien antique; mais cet émule de Thucydide a déjà quelque chose de plus intime que son modèle : ses statues sont aussi pures que celles du fils d'Olorus, mais leur vue inspire peut-être des réflexions plus profondes. Cependant ce n'est pas encore la profondeur moderne de Tacite. Au surplus il est fort naturel que dans l'esprit des romains Salluste ait toujours passé pour le premier de leurs historiens; le vers de Martial est bien connu :

Crispus romana primus in historia.

Mais peut-être n'a-t-on pas assez remarqué celui qui le précède,

et qui montre que Martial n'exprimait pas son opinion particulière, mais le sentiment général de Rome et des connaisseurs :

Hic erit, ut perhibent doctorum corda virorum.

Rien dans les lettres latines ne saurait égaler Salluste pour la pureté du dessin et l'harmonieuse simplicité des formes; ses physionomies demeurent gravées dans l'imagination aussitôt qu'aperçues; son récit vous emporte et vous subjugue par un mouvement victorieux que Quintilien a si bien appelé : *Immortalem illam Sallustii velocitatem.* Ces dons admirables servaient d'interprète à une intelligence politique qui n'hésita pas entre César et Pompée, qui se mit au service de la cause démocratique, qui prodiguait à l'égoïsme impuissant de l'aristocratie les plus sanglans mépris. Les deux lettres à César *de republicâ ordinandâ* témoignent que l'historien était un homme d'état. Salluste ne vécut que cinquante-deux ans; il mourut quatre ans avant la bataille d'Actium, allant rejoindre à propos Marius et César.

Thucydide, Salluste, Tacite, sont les trois dieux de l'histoire antique; mais je ne saurais parler de Thucydide en courant, je m'abstiens d'une telle profanation, et je veux seulement, puisque l'occasion s'en rencontre, engager à de nouvelles études sur l'antiquité ceux qui font de la pensée une occupation. D'abord êtes-vous las des jours misérables qui pèsent sur nous, avez-vous satiété de cet égoïsme qui étale ses petitesses triomphantes, et se proclame la dernière vertu du genre humain? L'étude de l'antiquité vous offre un refuge, des spectacles qui vous consoleront un peu, et vous aideront à mettre de côté un peu d'espoir et de force pour les destinées moins infimes et les dédommagemens que nous doit la Providence. Mais c'est peu de ces adoucissemens apportés aux douleurs de l'ame par la contemplation de l'antique notre intelligence a besoin de l'intuition claire de tout ce qui fut dès l'origine des temps. Il ne s'agit pas ici de voir les anciens par les yeux de Rollin, de Crevier, de Le Batteux, mais de les voir nous-mêmes. Nous procédons de l'antiquité, aussi bien que du moyen-âge, aussi bien que des temps modernes les plus immédiats; omettre un des termes de la solidarité humaine, c'est manquer à la fois la connaissance tant de chacun des termes que de l'ensemble.

Il y a quelques années, on se proposait en France la connaissance exclusive du moyen-âge; on formait une espèce de cercle fatal autour de l'objet qu'on voulait étudier; on s'y enfermait comme dans une chapelle bien close; au milieu de cette préoccupation, peu s'en fallut qu'on n'oubliât et les temps qui avaient précédé et les temps qui suivaient le moyen-âge, la nature et l'humanité. Or cette disposition, non-seulement nuisait à une compréhension générale des choses; mais même elle n'était pas favorable à l'intelligence unique de cette époque dont on se montrait si entêté. Ce ne sont pas les tournois chevaleresques, les tourelles, les reliques et les coquilles de pélerin qui constituent le moyen-âge; il est tout entier dans le progrès moral dont l'entente suppose la connaissance de l'époque précédente, c'est-à-dire de l'antiquité. Il est encore dans ces indices si frappans d'œuvre incomplète et inachevée qui appellent les progrès ultérieurs de la sociabilité moderne. Plus on a vu de choses contraires, mieux on les sent, mieux on les pénètre : ainsi la vue antérieure du Panthéon d'Agrippa redouble les émotions que vous éprouvez au sein du cloître de Cantorbéry.

L'humanité ne se laisse pas enfermer dans les compartimens où voudraient la tenir les regrets, les préoccupations et les désirs qui n'ont pas leur racine dans la généralité même de l'esprit humain. Autant nous consentons aux sincères doléances, aux nobles tristesses que font naître dans quelques ames les catastrophes accumulées des institutions qui ont perdu leur puissance sur le monde, autant nous réprouvons avec véhémence ces obstinations étroites qui s'acharnent à lier la fortune de ce qui doit toujours vivre avec ce qui ne peut plus renaître. Que dire, par exemple, de ces tentatives d'éterniser la religion et l'unité sociale dans la papauté romaine, au moment où cette papauté romaine est convaincue d'avoir maudit l'intelligence et la liberté (1), au moment

(1) On peut s'enquérir à fond des rapports actuels de la papauté romaine avec les peuples, dans *Rome Souterraine*, que vient de publier M. Charles Didier. Espérons que ce roman, où brille un amour si noble et si poétique de la philosophie et de la liberté, sera suivi d'un tableau historique de l'Italie moderne que l'auteur connaît si bien.

où elle outrage dans ses *Encycliques* le seul grand homme que possède aujourd'hui l'église (1), et qui devrait siéger au trône de saint Pierre, si le catholicisme, comme autrefois, couronnait le génie? Que dire de ces tentatives, si ce n'est qu'elles n'auront d'autre effet que de rendre plus éclatant ce qu'il y a d'irréparable dans les ruines humaines?

Les destinées de l'humanité ont deux grands interprètes, l'épopée et l'histoire, qui racontent différemment les vicissitudes de l'homme et du monde.

L'épopée a le droit de se créer un monde idéal. Le poète qui tient à sa disposition la connaissance de la nature, de l'humanité, et le pressentiment du ciel, demande à ces élémens une création qui lui appartienne. Il a besoin d'une nature plus merveilleuse et plus pure que celle dont il est le spectateur mélancolique; l'humanité telle qu'il la voit ne lui suffit pas, il l'exhausse; il la met en commerce avec ce ciel vers lequel il s'élève à force d'amour indomptable et curieux. Alors, dans les chants du poète, la nature est plus belle, l'humanité plus grande, le ciel descend sur la terre. Des aventures inouies mettent en mouvement et en saillie toutes ces puissances doublées et réunies. A ce spectacle nous sommes émerveillés, nous croyons assister à un splendide miracle; nous sommes ravis, ravis hors de la terre, et cependant c'est nous qui sommes en scène, et nous nous regardons nous-mêmes. L'épopée est à la fois le bouclier d'Achille, et le miroir où se reconnut Renaud. C'est l'image du ciel, de la terre, et de l'homme tracée, pour réveiller l'homme, pour l'élever à de plus nobles actions, à de plus glorieux destins. La racine de l'épopée est l'histoire, mais son développement n'est pas proprement historique; on n'est pas poète épique en altérant l'histoire, en l'exagérant, mais en sachant créer à côté d'elle un autre monde. Ce monde doit se composer d'analogies harmonieuses et idéales avec ce que l'homme connaît, mais le résultat doit être différent de la réalité; c'est comme un royaume à part entre le ciel et la terre. Un jeune et grand artiste a récemment conçu toute la portée de cette imagination créatrice du poète épique. L'*Ahasvérus* d'Edgar

(1) M. de La Mennais.

Quinet est un véritable fragment d'épopée. Le poète vous prend et vous plonge au sein d'un monde idéal. Ahasvérus, c'est l'identité du Juif errant, de Jésus-Christ et de l'humanité, c'est encore la disparition de l'humanité dans l'éternité. Tant que l'humanité subsiste comme telle, elle agit et marche, c'est Ahasvérus; elle souffre et pardonne, c'est Jésus-Christ : cependant, à travers cette marche et ces douleurs, une immense nature se déroule comme un serpent éternel et semble rugir comme un lion puissant; puis l'histoire verse ses hordes, ses peuples sur ce théâtre d'une gigantesque nature; enfin, à la suite de Babylone et de ses sœurs, d'Athènes et de Rome, d'Attila, des Germains et des modernes nations, après la consommation réitérée de siècles nouveaux qui semblaient inépuisables, tout ce qui est revêtu d'une vie personnelle s'éteint; Christus expire aussi bien qu'Ahasvérus, le Père éternel lui-même voit s'évanouir sa paternité individuelle; l'éternité ne veut rien auprès d'elle, pas même le néant, et l'éternelle substance sur les ruines de toutes les formes et de tous les phénomènes reprend son cours aussi fatalement que la mer qui se referme sur les débris d'hommes et de vaisseaux qu'elle vient d'engloutir. A ceux qu'épouvantera cette inexorable catastrophe, nous leur présenterons Rachel pour les consoler, Rachel, plus douce et plus intelligente que Marguerite, Rachel, ange précipité d'en haut, qui, auprès d'Ahasvérus, ne se souvient plus des cieux. Rendons graces au poète pour avoir été si grandement épique, et pour avoir ramené l'art avec tant d'autorité au service et à l'interprétation des destinées humaines.

L'histoire n'a pas d'autre empire que le monde réel, mais elle l'a tout entier : l'historien est maître de toute la nature humaine, qui se manifeste à lui active et positive, et lui livre par ses actions le secret de ses propriétés. L'imagination de l'historien ne crée pas un monde idéal, mais comprend et exprime le monde réel. *Divines muses*, s'écriait Montesquieu, *je sens que vous m'inspirez, non pas ce qu'on chante à Tempé sur les chalumeaux, ce qu'on répète à Délos sur la lyre; vous voulez que je parle à la raison....* Il y a pour l'historien une imagination rationnelle qui seule lui fait voir et peindre les choses; ce sont comme les yeux de l'intelligence qui ne se lèvent

pas vers le ciel avec de mystiques douleurs, mais qui dirigent sur la nature des choses leurs regards scrutateurs, et illuminent la réalité de leurs vifs et inépuisables éclairs. Ainsi doué, l'historien embrassera tout : par l'étendue et la valeur de sa pensée, il est l'égal du monde auquel il doit conter sa propre histoire; seul, il parle de tous à tous. Nous lisons au pied des images du sauveur du genre humain, *pro omnibus mortuus est*. C'est à cette imitation que l'homme doit s'élever, soit qu'il pense ou qu'il agisse, *pro omnibus*. L'histoire est comme un livre public, où celui qui tient la plume n'a pas le droit d'intercaler ce qui lui est purement intime et personnel, ni ses abattemens mélancoliques, ni ses joies passagères, ni ses partialités haineuses ou amicales. Qui sommes-nous pour couper par des monologues le récit des destinées humaines? Le roman est destiné aux opinions individuelles; mais l'histoire est chose commune et sacrée. Les anciens avaient tout-à-fait le sentiment de cette généralité grave de l'histoire. Ils ne se mêlaient pas à leurs propres récits; et sans se préoccuper d'eux-mêmes, ils se contentaient de servir d'interprètes à l'humanité. Certes la pensée moderne est plus compliquée. Toutefois cette profondeur ne saurait nous dispenser de la simplicité. Au contraire, plus la science et la réalité humaine semblent s'agrandir, plus il importe d'apporter dans ce champ qui recule ses limites, une vue plus nette et plus juste. Les confusions arbitraires sont aussi funestes que les distinctions frivoles. On ne croira pas sans doute que nous voulions refuser à l'historien une personnalité; cette personnalité doit être si grande et si mâle qu'elle se trouve à l'aise en s'identifiant avec l'humanité, qu'elle ne fléchisse jamais, et qu'elle assiste au cours des choses avec une intelligence et une espérance éternelle. Je veux à l'historien des entrailles, mais qui ne s'ouvrent pas à de petites angoisses; il ne saurait y avoir place dans son cœur que pour cette grande charité qui s'applique au genre humain; un sens droit, bon, commun et élevé, doit le préserver constamment des exagérations convulsives; il pourra souffrir, mais il paraîtra calme, et chargé du soin de parler de tous à tous, il gardera toujours une dignité ferme et simple.

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 décembre 1833.

La session est ouverte. La royauté est venue l'ouvrir avec un cortège d'officiers et de soldats qui ressemblait plus à celui qui accompagna le général Bonaparte lorsqu'il alla frapper de la poignée de son sabre à la porte de l'orangerie de Saint-Cloud, qu'à la suite du plus pacifique de tous les souverains. L'assemblée était brillante. Rien n'y manquait, ni le dolman hongrois du comte Appony, ni les blanches épaules de madame Lehon, ces deux accompagnemens obligés de toutes les grandes circonstances et de toutes les solennités. Comme de coutume, on parlait quelques jours à l'avance du discours du trône, on en citait les phrases, et d'heure en heure on y apportait quelques variations. On savait que M. Guizot s'était chargé de la rédaction du morceau officiel, que M. Thiers lui avait donné quelques coups de plume; qu'il avait été lu, médité, amendé et relu en famille doctrinaire, sur le sopha du duc de Broglie, devant un petit auditoire composé des enfans plus ou moins illustres, plus ou moins obscurs de la tribu. Puis, il avait été soumis à l'approbation du grand régulateur de toutes choses, du grand modérateur, comme le nommait galamment M. Nodier dons son discours académique, et le maître qui porte, ainsi qu'un certain roi d'Aragon, tout son conseil dans son pourpoint, s'était enfermé seul pour le juger et le refaire. Louis XIV disait aux plénipotentiaires des Provinces-Unies : « J'ai toujours été le maître chez moi, et quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir. » On n'est guère en mesure de tenir aujourd'hui un langage aussi hautain aux ambassadeurs étrangers, mais on s'en dédommage avec ses ministres; et ceux-ci se sont mis, de leur propre gré, dans une si grande dépendance, qu'à la séance royale ils entendirent pour la première fois, dit-on, ni plus ni moins que le public, le discours qui fut prononcé, et qu'ils croyaient connaître. On se souvient d'avoir vu, dans une séance

pareille, Casimir Périer debout, au pied du trône, collationnant, le manuscrit à la main, le discours qu'on prononçait sur le fauteuil royal, et se montrant fièrement à l'élite de la nation assemblée, comme un ministre consciencieux qui ne voulait répondre que de ses propres actes. Mais maintenant on fait peu de cas du caractère de Périer dans les coteries du pouvoir, et un journal ministériel a été chargé de déclarer qu'un tel homme n'était bon tout au plus qu'à marcher contre l'émeute. Dans ces temps où il y avait quelque péril à diriger un ministère, on consentait à prendre des ministres; aujourd'hui que tout est calme, on ne veut plus que des commis.

Il paraît, au reste, que le discours de la couronne a été amélioré par la main qui l'a amendé en dernier lieu, si l'on peut donner le nom d'améliorations aux précautions excessives à l'aide desquelles on a déguisé la pensée qui en fait le fond. M. Guizot, trahi par l'âcreté de sa bile, y dévoilait, dit-on, sans trop de ménagemens, les projets de sa coterie, et sonnait bravement quelques coups de trompette contre les désordres moraux signalés, il y a peu de temps, par le *Journal des Débats*. Signaler des désordres dans la société, à une législature, c'est lui demander les moyens d'y remédier. Le discours annonçait donc quelques petits projets de lois préservatrices et tutélaires, telles que des mesures d'exception assez semblables aux mesures que M. Guizot et ses amis provoquaient jadis sous la restauration, une réforme de la législation sur la presse, réforme toute bénigne, toute paternelle, qui eût permis de rechercher les auteurs des articles incriminés par tous les moyens innocens que la police met si bien en œuvre, et enfin un léger amendement à l'institution du jury, au sujet duquel M. Persil s'est déjà expliqué avec tant de franchise.

Le discours de M. Guizot, fort bien écrit, nous n'en doutons pas, parut un peu âcre au modérateur suprême, et M. Thiers, ce Janus en miniature, qui avait applaudi à la pensée fanfaronne des doctrinaires, fut, dit-on, le premier à conseiller tout bas, en haut lieu, de ne pas jouer un jeu si risqué dans la session qui allait s'ouvrir. On se contenta donc de louer la fermeté des magistrats, sans leur demander de suivre M. Persil dans ses doctrines; on parla seulement de l'accomplissement des promesses de la charte, sans déclarer que les garanties qu'elle offre à la sécurité du trône sont insuffisantes, et on ne laissa percer son humeur contre la liberté qu'en invitant vaguement les chambres, les gardes nationales, les magistrats et l'administration, à s'armer *contre le danger des illusions* et à combattre les moulins à vent de la république.

La nomination de M. Persil à la vice-présidence de la chambre était une conséquence forcée du discours de M. Guizot. Cette nomination se liait à un système tout entier conçu par les doctrinaires. M. Persil avait fait le premier pas par son fameux discours à la cour royale; en le choisissant pour son vice-président, la chambre faisait le second pas et donnait son assentiment à ce discours, et se liait, dès l'ouverture de la session, dans laquelle on lui eût présenté, sans vergogne, tous les projets de loi qui s'élaboraient déjà sur la table du ministre de l'instruction publique. La nomination de M. Persil au ministère de la justice devait terminer cette trilogie; car M. Persil vise droit aux sceaux, et aspire ardemment à y remplacer non pas M. Barthe, mais M. de Peyronnet.

Dès lors les petites intrigues commencèrent. On dîna chez M. Guizot, on dîna chez M. Thiers, on dîna chez M. de Broglie; les députés qui se trouvaient déjà à Paris furent circonvenus par tous les moyens usités. Il fallait porter M. Persil; on ne pouvait abandonner M. Persil; M. Persil était l'avant-garde du ministère, l'homme courageux, l'homme dévoué. Dans un de ces dîners, qui eut lieu chez M. d'Argout, le ministre alla

jusqu'à déclarer que M. Dupin lui-même donnerait sa voix et ses voix à M. Persil. On s'étonna que M. Dupin, qui, dans un discours à la cour de cassation, avait ouvertement combattu les doctrines de M. Persil, voulût bien consentir à se donner un pareil suppléant à la chambre. Mais on se rappela les fréquentes contradictions de son caractère, et l'on en crut M. d'Argout, parce que ses paroles n'étaient pas logiques. *Credo quia absurdum*, disaient les vieux chrétiens; les bons ministériels n'ont pas de meilleures règles de conduite.

M. d'Argout (nous parlons poliment), M. d'Argout avait cependant dit la chose qui n'est pas. M. Thiers, qui l'imita, assurait qu'il la tenait de M. Persil, et dans cette trinité d'hommes de bonne foi, il serait difficile de remonter aux sources. Ce qui est certain, c'est que M. Persil, devenu très importun et très pressant, était venu déclarer aux ministres qu'il avait les cent voix dont il avait disposé l'année dernière, et que si on voulait le seconder, il emporterait la place. M. Thiers s'écriait, de son côté, qu'on ne pouvait abandonner M. Persil, et un petit parti de *persiliens* se forma aussitôt dans le ministère. Il se composait d'abord tout naturellement de M. Thiers, l'homme des empiètemens, le partisan de la dictature, qui conseille d'escamoter les lois et de les tourner quand on ne peut pas les violer, le plus dangereux de toute cette cohue d'hommes d'état, sortis de terre le quatrième jour des trois glorieuses journées, qui se multiplie, qui se mêle à tout, qui est partout, et dont la petite voix criarde et menue fait sans cesse retentir des projets de despotisme et d'asservissement à l'oreille du pouvoir souverain. M. Guizot qu'un tempérament triste, un cerveau fatigué par l'étude, et un excès de sérieuses réflexions ont égaré et conduit, par une autre route, aux mêmes idées, se joignit à M. Thiers. M. de Rigny, en brave marin, louvoya, comme d'ordinaire, entre deux eaux, et M. Barthe tint une conduite encore plus louche et plus embarrassée que celle de M. de Rigny.

La position de M. Barthe était, il est vrai, très difficile. M. Barthe savait que la nomination de M. Persil à la vice-présidence de la chambre n'était qu'un premier pas. Il savait que ce premier pas conduirait infailliblement le digne procureur-général à la place occupée par lui, Mᵉ Barthe, au banc des ministres, tandis qu'il n'avait pas une telle catastrophe à redouter avec le compétiteur de M. Persil, M. Bérenger, que les doctrinaires n'accepteront jamais pour leur collègue, et qui ne les accepterait pas non plus pour les siens. Se voyant ainsi forcé de défendre ses chers appointemens qu'il amasse avec tant de tendresse, de combattre *pro aris et focis*, pour son pain quotidien, M. Barthe n'hésita plus, il vota intrépidement pour M. Bérenger, contre l'élu du ministère.

Pour le maréchal Soult, il s'est montré inflexible dans cette circonstance. M. d'Argout avait vainement pris la peine de se rendre chez le président du conseil, et de lui dire qu'il ne pouvait se dispenser d'exclure M. Bérenger, qui, dans la dernière session, présidait la chambre le jour où M. de Briqueville fit une si violente sortie contre les campagnes du maréchal, et qui refusa obstinément de le rappeler à l'ordre. Selon M. d'Argout, M. Bérenger s'était rendu par là complice de l'insulte faite au maréchal Soult, et peu s'en fallut même, dans le zèle qui l'animait, que M. d'Argout, vieille et bonne lame très redoutée en son temps, n'offrît au vieux maréchal d'appeler encore une fois M. de Bricqueville sur le terrain pour cette affaire. Mais le maréchal se montra très peu touché de toutes ces marques de sollicitude, et déclara avec une générosité qui étonna beaucoup son collègue, et qui nous étonne un peu nous-mêmes, qu'il avait oublié cette circonstance, mais que ce qui n'était tout-à-l'heure pour lui qu'un sentiment devenait un devoir maintenant qu'il se trouvait

engagé dans une affaire personnelle avec M. Bérenger, et il annonça qu'il lui donnerait sa voix. Il paraît certain, en effet, qu'une boule noire a été déposée, de la main du maréchal, contre M. Persil, dans l'urne du scrutin.

M. Humann a voté hautement, ouvertement, comme le maréchal Soult, malgré leurs dissentimens. Cet acte honorable sera compté à M. Humann, qui doit s'empresser d'en faire encore quelques-uns semblables, s'il veut faire oublier sa fâcheuse affaire des salines de l'est dont nous avons déjà parlé.

M. le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, vient de se placer dans une situation à peu près semblable à celle de M. Humann. M. de Broglie est aujourd'hui propriétaire de la concession de Massevaux, dans le Haut-Rhin, grand territoire de six lieues carrées, que s'était adjugé jadis le cardinal Mazarin, et où se trouvent des mines de fer considérables. Ces biens furent séquestrés à l'époque de la révolution, et rendus du temps de l'empire. Seulement, comme des industries du même genre s'étaient développées dans le département, on imposa aux établissemens de Massevaux certaines charges qui permettaient aux autres usines de soutenir la concurrence, entre autres, celle de leur fournir des matières premières. Aujourd'hui M. de Broglie refuse de remplir ces obligations, et le conseil-d'état vient de donner gain de cause au ministre. Il n'était pas besoin de ce nouvel exemple d'indépendance du conseil-d'état pour démontrer la nécessité de sa réorganisation.

L'affaire du fameux complot républicain s'est terminée, comme on s'y attendait, par l'acquittement de M. Raspail et de ses amis. Jamais la main audacieuse et grossière de la police ne s'était montrée plus à nu que dans cette honteuse procédure. Non-seulement il a été démontré que les pièces avaient été dénaturées dans l'acte d'accusation, dont les magistrats eux-mêmes, ainsi que le procureur du roi, ont été forcés de reconnaître l'inexactitude, mais on a eu le triste spectacle d'un tribunal devant lequel on n'a pas craint de faire comparaître pour uniques témoins à charge des agens de police, des sergens-de-ville, des employés de M. Gisquet, en un mot, des hommes payés pour trouver des conspirations, et dont la délation est le gagne-pain et le métier. Les incidens de ce procès sont encore plus déplorables que le procès même. Que dire de ce malheureux jeune homme qui a été condamné à trois années d'emprisonnement pour n'avoir pu retenir son indignation en entendant de la bouche d'un magistrat une allégation qu'il savait fausse? Que dire de l'interdiction des trois avocats des accusés pour avoir taxé de faux l'acte d'accusation, évidemment faussé? Comment concilier tant de sévérité envers les honnêtes gens qui s'indignent, et tant d'indulgence pour les menées coupables de la police et les prevarications de l'instruction préliminaire? Au reste, MM. Michel, Dupont et Pinard, interdits dans l'exercice de leur profession, en ont appelé à la cour de cassation, et leur cause a été embrassée par tous les barreaux du royaume. Il paraît même que la cour d'assises a outrepassé ses pouvoirs en condamnant Me Dupont à une année d'interdiction; car la loi du 17 mai 1819, que l'arrêt invoque, fixe à six mois la plus longue durée de la suspension d'un avocat qui n'est pas dans le cas de récidive. Il est assez singulier que cet arrêt ait soulevé encore une plus violente indignation en Angleterre qu'en France. Tous les journaux des trois royaumes s'élèvent en termes fort durs, et qu'il ne nous est pas permis de répéter, contre un état de choses où l'on traite ainsi une profession dont l'indépendance est respectée parmi les nations les moins libres. Le *Sun*, entre autres, déclare qu'un tel signe annonce la fin de la liberté, qu'on attaquera bientôt sur toutes ses faces. Que le

Sun se rassure, la liberté aura peut-être de rudes assauts à soutenir en France, mais, quoi qu'on fasse, elle ne périra pas.

A propos de liberté, nous provoquerons une explication de qui de droit. Nous dira-t-on que M. le colonel Paixhans, membre de la chambre des députés, ne reçoit pas, depuis une année, un traitement d'activité comme chargé, en sa qualité d'officier d'artillerie, de l'armement des forts détachés, qui n'existent pas encore?

Nous avons parlé du nombreux cortège qui accompagnait le roi à la séance royale. On sait maintenant les motifs de cette prise d'armes extraordinaire. Le président du conseil avait été prévenu par l'ambassadeur d'une des grandes puissances, qui a aussi sa police dans Paris, qu'un grand scandale devait être donné, pendant la séance royale, par un député de l'opposition, l'un des plus riches propriétaires de la France, et que la crainte de la loi agraire n'a pas empêché de se jeter dans le parti républicain. Comment la police française se trouvait-elle en retard dans cette affaire? nous l'ignorons. Toujours est-il que sur l'avis que le député en question devait hautement interpeller le roi, le maréchal Lobau donna ordre à M. Tourton, général de la garde nationale, de faire entrer un peloton de grenadiers dans la chambre, au premier mot que prononcerait le député, et de le faire empoigner au milieu de ses collègues. L'ambassadeur a-t-il été mystifié par ses agens, le ministre par l'ambassadeur? c'est ce qu'il sera fort difficile de savoir, mais MM. les députés peuvent se tenir bien avertis de ne pas prendre la parole légèrement, le général Tourton et ses grenadiers sont là qui les surveillent.

Les deux premiers actes de la chambre dans cette session sont d'un bon augure, quoique peu importans. Entre M. Bérenger et M. Persil, qui se présentaient comme candidats à la vice-présidence, elle a choisi M. Bérenger. Mais pour la place de questeur que la mort de M. Dumeylet laissait vacante, elle a agi avec plus de discernement encore. Ayant à choisir entre M. Viennet et M. Vatout, elle a pris M. Clément du Doubs. Son juste sentiment des convenances a conduit la chambre dans cette affaire. L'une des deux places de questeur de la chambre est occupée par M. de Laborde, aide-de-camp du roi; donner la seconde à M. Viennet ou à M. Vatout, qui sont l'un et l'autre des commensaux de la royauté, c'était mettre l'administration intérieure du palais des députés sous l'influence du château. Aussi tout le monde a approuvé le choix de M. Clément.

Un nouveau déluge de croix de la légion d'honneur va fondre sur un certain nombre de têtes innocentes, au premier jour de l'an. En sa qualité de ministre chargé du département des beaux-arts, M. Thiers, voulant honorer la littérature, et récompenser dignement les gens de lettres qui ont acquis une certaine réputation, a décidé que le titre de chevalier de la légion d'honneur serait accordé à M. Jouslin de Lasalle, nommé récemment directeur du Théâtre-Français, à M. Cès-Caupenne, directeur de l'Ambigu-Comique, et à M. Duponchel, antiquaire distingué, et directeur de la scène de l'Opéra. Il paraît qu'il avait été question d'accorder cette distinction à M. Véron, directeur de l'Académie royale de musique. On parle d'une conférence qui aurait eu lieu à ce sujet entre M. Véron et un chef de division du ministère de M. Thiers, dans laquelle, après s'être long-temps défendu de cet honneur qu'on voulait lui faire, M. Véron aurait fini par demander à quel titre on voulait lui décerner cette récompense. — « Mais, lui répondit-on, il nous semble que la prospérité actuelle de l'Opéra est un titre suffisant devant l'opinion publique. » — « En ce cas, répliqua M. Véron, je vous prie d'envoyer la croix et le brevet à Mlle Taglioni, qui a certainement la plus belle part dans ce mérite. »

Cette réponse n'a pas plu au ministre, dit-on, et il y a lieu de croire que ni M. Véron ni Mlle Taglioni ne figureront dans la promotion du nouvel an.

— On ignore peut-être que Rubini est marquis, marquis de Mazzano, possédant un titre, et, ce qui vaut mieux, un superbe marquisat dans le pays Bergamasque. On ne savait pas que Rubini fût gentilhomme, mais on ignorait aussi qu'il est homme d'esprit. On ne suppose pas tant de qualités à un virtuose qui pourrait s'en passer. « *Che scelerata parte di donna Anna!* disait une jeune et belle Italienne à la répétition de *don Giovanni*. Cette musique tudesque vaut-elle ce que nous chantons tous les jours? *Semiramide*, *Anna Bolena*, sont bien au-dessus de l'œuvre de Mozart pour la mélodie et l'effet. » Rubini, qui entendait cette apostrophe singulière, répond avec un sourire malin : « *Giulia, ti prego, non parlar politica, sta chieta, mia cara, alle donne questo non conviene*: Julie, je t'en prie, ne parle pas politique; tais-toi, ma chère, cela ne convient pas aux dames. »

— M. Charles Nodier a été reçu à l'Académie française dont il se moquait avec tant de verve depuis plus de vingt ans. M. Nodier a continué de poursuivre ce corps sacré jusque dans son discours de réception, où il déclare que l'honneur d'être admis dans son sein était au-dessus de toutes ses espérances. M. Nodier, l'homme le plus fin, l'écrivain le plus caustique avec les formes les plus bienveillantes, véritable philosophe de l'antiquité, qui s'est approprié la douce ironie de Socrate, a continué une demi-heure de railler sur ce ton l'académie, et l'académie lui a répondu le plus sérieusement du monde par l'organe de son directeur, M. Jouy. M. Jouy est un de ces hommes usés, de ces beaux esprits ruinés, qui ont vécu pendant vingt ans du monopole littéraire, et qui se sont élevés à une certaine renommée en se faisant un piédestal des travaux de quelques jeunes gens d'esprit et de talent, dont ils ont vainement voulu arrêter l'essor. Aujourd'hui M. Jouy, cantonné dans le fauteuil académique, doté d'une sinécure, se donne le passe-temps de déclamer contre cette jeune littérature à laquelle il devrait quelques restitutions dans son testament et une amende honorable. Il nomme anarchie un état de choses où il n'est plus permis à quelques vieillards impotens de s'emparer des pensées et du labeur d'autrui, et d'attacher à leur glèbe les imaginations jeunes et vigoureuses, comme cela se pratiquait autrefois. Nous concevons les regrets de M. Jouy, mais nous ne les partageons pas, et pour toute réponse aux plaintes de l'illustre académicien, nous nous contenterons de lui montrer ses œuvres, plongées aujourd'hui dans un oubli profond.

— Un beau drame de M. Alexandre Dumas, intitulé *Angèle*, a obtenu un immense succès au théâtre de la Porte St.-Martin. C'est la meilleure réponse que M. Dumas pouvait faire aux détracteurs récens qui avaient dépassé à son égard toutes les bornes de l'équité. Nous consacrerons un article, dans notre prochain numéro, au drame de M. Dumas. Nous tâcherons d'y apprécier le caractère de son talent dramatique, qui ne s'est nulle part montré avec une spontanéité plus entraînante et plus incontestable. Le public n'a pas un seul instant résisté à des scènes tour à tour spirituelles et pathétiques, toujours rapides et vives. M. Dumas a été merveilleusement secondé de ses acteurs, et particulièrement de M. Bocage et de la charmante Mlle Ida.

— L'arrivée à Paris de l'obélisque de Louqsor donne tout l'intérêt de l'à-propos à la notice archéologique, avec figures et interprétations des hiéroglyphes, que vient de publier M. Firmin Didot.

C'est dans l'admirable collection des manuscrits et des dessins inédits de feu Champollion, acquise par une loi de l'Etat, qu'on a puisé les matériaux de ce petit ouvrage. Dans ses belles lettres écrites d'Egypte et de Nubie, et publiées récemment, M. Champollion, qui passa plusieurs mois dans la vallée mortuaire de Biban el Molouk, sur le territoire de Thèbes, avait donné de curieux renseignemens sur le palais de Louqsor, ou plutôt sur les palais de Louqsor. Cet illustre savant reconnut qu'ils avaient été fondés par Aménothph III de la XVIIIe dynastie. Ce prince a bâti la série d'édifices qui s'étend du sud au nord, depuis le Nil jusqu'aux quatorze colonnes de quatorze pieds de hauteur, sur lesquelles on lit des dédicaces faites au nom de ce roi. C'est celui que les Grecs nommèrent Memnon, et dont la statue colossale avait, disent les anciens, une propriété si merveilleuse.

Champollion le jeune continue ainsi la description des ruines de Louqsor :

« Toute la partie des édifices au nord des quatorze colonnes est d'une autre époque. C'est à Rhamsès-le-Grand (Sésostris) qu'on doit ces constructions. Il a eu l'intention, non pas d'embellir le palais d'Aménophis, son ancêtre, mais de construire un édifice distinct, ce qui résulte évidemment de la dédicace sculptée en grands hiéroglyphes au-dessus de la corniche du pylone, et répétées sur les architraves de toutes les colonnades que les cahutes modernes n'ont pas encore ensevelies. Le *Rhamesseïon*, palais de Rhamsès-Sésostris, fut donc entrepris près d'un siècle après l'*Aménophion* ou palais d'Aménophis-Memnon. Le *Rhamesseïon* est un des ouvrages de Sésostris; on n'y observe que quelques faibles réparations faites au nom de l'Ethiopien Sabacon et de Ptolémée Philopator. L'entrée du Rhamesseïon est majestueusement annoncée par deux obélisques élevés en avant du pylone. » C'est l'un de ces obélisques qui a été transporté en France, et qui va s'élever sur la place de la Révolution.

Champollion jeune travailla six mois consécutifs sous les murs de Thèbes, avec une ardeur et une persévérance qui devaient bientôt lui coûter la vie. Il releva le plan et les détails de tous les monumens de Thèbes, et ce travail forme une suite de dessins d'un prix inestimable. Il dessina de nouveau les deux obélisques, et fit un nombre infini de corrections aux gravures toutes inexactes de ces monumens, publiées jusqu'à ce jour.

Avant le séjour de Champollion à Thèbes, aucun voyageur n'avait pu voir l'obélisque jusqu'à sa base, ni relever la fin des neuf inscriptions qui occupent les trois faces.

Champollion fit fouiller et mettre à découvert la base de l'obélisque, et il compléta ainsi sa copie.

Au mois d'octobre 1818, M. Champollion, alors en Egypte, fut informé par son frère que le pacha d'Egypte avait donné à la France l'un des deux obélisques d'Alexandrie, dits de Cléopâtre, et l'autre à l'Angleterre.

Le 10 janvier 1819, un officier de la marine anglaise vint, par ordre de son gouvernement, sonder le port neuf d'Alexandrie. Il reconnut que les obélisques ne pourraient être embarqués qu'au moyen d'une longue et large chaussée s'étendant du rivage jusqu'au point en mer où le bâtiment pourrait recevoir l'obélisque. Il estima cette dépense à 500,000 fr., et l'Angleterre parut renoncer, à cause des frais, au présent que lui faisait le vice-roi.

Champollion écrivit bientôt de Elmelissah et de Thèbes : « Je suis » bien aise que l'ingénieur anglais ait eu l'idée d'une chaussée de » 500,000 francs pour dégoûter son gouvernement, et par contre-coup

» celui de France, de ces pauvres obélisques d'Alexandrie; ils me font » mal depuis que j'ai vu ceux de Thèbes. Si l'on doit voir un obélisque » égyptien à Paris, *que ce soit un de ceux de Louqsor*. La vieille Thèbes » s'en consolerait en gardant celui de Karnac, le plus beau et le plus » admirable de tous; mais je ne donnerai jamais mon adhésion, dont on » pourra, du reste, fort bien se passer, au projet de scier en trois un de ces » magnifiques monolithes. Ce serait un sacrilège : tout ou rien. »

En même temps, il proposait de mettre l'un de ces obélisques sur un radeau, et de lui faire descendre le Nil. Il indiquait l'obélisque de droite, celui qui a été enlevé en effet, et donnait tous les moyens de le transporter sans encombre. A son retour, Champollion écrivit du lazareth de Toulon une lettre au ministre de la marine dans laquelle il détaillait de nouveau son projet.

« Le palais de Louqsor, disait-il dans cette lettre, est bâti sur un tertre factice, et l'obélisque de droite, placé à petite distance du Nil, pourra être conduit au fleuve en profitant de cette pente. Il faudra abattre, il est vrai, un assez grand nombre de maisons du village moderne, mais ces cahutes de boue pourront être facilement acquises à cinq cents francs la douzaine.

« Le poids de l'obélisque ne dépasse pas de beaucoup quatre cents tonneaux, et il suffit d'une de nos grosses gabares, telles que *le Rhinocéros* ou *le Dromadaire*, pour le conduire du rivage d'Egypte dans le port du Hâvre. La difficulté sera dans le transport du monument sur le Nil, de Thèbes à l'une des embouchures de ce fleuve, naturellement celle de Rosette. Il paraîtrait indispensable que la gabare partît de France avec toutes les pièces d'un grand *radeau* destiné à recevoir l'obélisque. L'Egypte manque absolument de bois de construction. »

Dans cette lettre qui est fort longue, Champollion prévoit tout, lève tous les obstacles, et indique tous les moyens dont on s'est servi avec tant de succès depuis, sans faire mention de lui, l'auteur véritable, le créateur de toute cette entreprise.

Plus tard, long-temps après, en 1829, une commission chargée d'examiner les projets de transport des obélisques fut nommée par l'Institut. Cette commission profita de tous les documens de l'illustre Champollion, et envoya en Egypte M. Taylor, commissaire du roi près le Théâtre-Français. *Le Moniteur* annonça son arrivée à Alexandrie le 10 mai 1830. Nous estimons beaucoup le caractère et la persévérance de M. Taylor, nous faisons grand cas de ses talens comme homme de goût et comme dessinateur, mais nous ne dirons pas moins que l'Institut lui a fait jouer un rôle ridicule, surtout quand son nom s'est trouvé accolé dans les journaux à l'obélisque du Louqsor. Le nom de M. le baron Taylor, tout honorable qu'il soit, n'est pas encore de taille à être gravé sur le granit, au-dessous des noms de Sésostris et de Memnon. Si l'on y inscrivait celui de Champollion, à la bonne heure.

Dans un second rapport, demandé par le ministre de la marine à Champollion, celui-ci entre dans tous les détails de l'expédition, et la guide, en quelque sorte, sur cette terre d'Egypte qu'il connaissait si bien.

Après de profondes considérations d'histoire et d'art, Champollion conseille, dans ce rapport, au chef de l'expédition, de s'entendre avec les beys et cachefs des cantons pour ne point entreprendre l'opération dans le mois où les paysans sont obligés de cultiver les terres. On manquerait de bras.

Il lui conseille de se concilier, par de petits présens, les cheïks des principaux villages de Thèbes, qui sont Karnac, Louqsor et Kourna. « On

peut s'adresser avec confiance, dit-il, au cheïk de Karnac, nommé cheïk Aouéda, homme de sens, probe, ayant une grande influence dans le pays, et Français dans l'âme. » Champollion avait, on le voit, tout prévu, tout préparé.

Il veut que les ouvriers arabes soient payés directement par les cheïks, et défendus contre la rapacité des agens subalternes; il dit qu'il faut être juste et ferme avec les Arabes, si l'on veut réussir, et montre en toutes choses une connaissance admirable du pays. Ce rapport est un morceau précieux, et mériterait d'être placé dans les fondations sur lesquelles va s'élever l'obélisque.

En 1830, en 1831, Champollion continua de correspondre avec les ministres pour cette affaire, et de porter partout sa haute expérience et ses lumières. M. de Verninac, officier distingué, ami de Champollion, à qui fut confiée cette expédition, n'eut qu'à se louer d'avoir suivi ces instructions et ces conseils.

A son retour, le génie qui l'avait éclairé était éteint. Champollion avait succombé sous des travaux inouis, et il semblait qu'il eût envoyé chercher une pierre pour sa tombe en cette terre, l'objet de toutes ses études, de toutes ses pensées, et qui avait causé sa mort prématurée. Mais nous ne vivons pas dans un pays où l'on honore ainsi la mémoire des savans. Le nom de Champollion le jeune ne se trouve seulement pas dans ce musée égyptien qu'il a fondé, et qu'il a doté, avec un rare désintéressement, de tant d'objets précieux qui lui appartenaient. Son buste avait été promis à ses amis et aux nombreux admirateurs de son beau génie et de son beau caractère; on n'a pas pris la peine de ramasser un morceau de marbre, et d'appeler un sculpteur pour le faire exécuter. Et cependant le ministère ne sait que faire de ses sculpteurs, ni à quoi employer ses blocs de marbre. Mais pendant que les envieux de Champollion s'agitent, et qu'on cherche à bannir son souvenir des galeries du Louvre où il a déposé tant de trésors, les étrangers, plus justes, lui élèvent le monument que sa patrie lui refuse. On lisait, il y a peu de temps, dans l'*Anthologie* de Florence : « Ce que n'a pas fait la France, l'Italie le fait du fond de son cœur et avec un amour sincère » (*lo fa, e di buon animo e con sincero amore l'Italia*). L'inscription suivante a été placée sur une table de marbre, dans le musée de Turin, en mémoire de Champollion le jeune.

HONORI. ET. MEMORIÆ
JOANNIS. FRANCISCI. CHAMPOLLIONIS.
QUI. ARCANÆ. ÆGYPTIÆ. SCRIPTURÆ
RECONDITAM. DOCTRINAM. PRIMUS. APERUIT
MONUMENTA. ÆGYPTIA.
REGIS. VICTORII. EMANUELIS. LIBERALITATE
CONQUISITA
IN. HIS. ÆDIBUS. DOCTE. INVISIT. SCRIPSIT. ILLUSTRAVIT
MODERATORES. REI. LITTERARIÆ
STATIM. AC. DE. MORTE. CELEBERRIMI. VIRI. NUNTIATUM. EST
MENSE. MARTIO. AN. MDCCCXXXII
CIPATUS. REGIS. CAROLI. ALBERTI. SECUNDO.

— Le défaut d'espace nous a empêchés de rendre compte de *Napoline*, un poème nouveau, de Mme Emile de Girardin (Delphine Gay). *Napoline* est une œuvre remarquable, et annonce une transformation complète dans le talent de Mme de Girardin. Ce n'est plus cette jeune fille rougissante, fière de sa beauté, et timide; cependant essayant d'entrer dans le monde,

et posant avec crainte le pied sur le seuil de la porte. Depuis ses dernières pensées, Mlle Delphine Gay, devenue Mme de Girardin, a fait bien des expériences; elle reparaît devant le public, dépouillée de beaucoup d'illusions. On sent à son style que sa vie est devenue plus positive; la teinte vague de ses vers, leur forme doucement indécise a disparu pour faire place à des expressions plus spirituelles que poétiques, il faut le dire, à un tour d'esprit plus piquant qu'élevé. Il est évident que dans son poème de *Napoline*, le poète a voulu se rapprocher du monde, se laver du reproche de poésie. La muse s'est faite femme, mais femme charmante, impérieuse, tendre, expansive et souvent un peu maligne. Mme de Girardin affecte aujourd'hui le vers brisé, saccadé, sautillant; et comme elle écrit avec une facilité rare, elle a fait passer dans son poème tout le laisser-aller et la verve d'une brillante conversation. Nous relisons cependant les poésies touchantes de la jeune fille, et la femme du monde, tout aimable qu'elle est, ne nous les fera pas oublier.

M. d'Arlincourt vient de faire paraître un roman historique, *Le Brasseur-Roi*, *Chronique flamande du quatorzième siècle* (1). M. d'Arlincourt ne se défend pas d'avoir voulu présenter des allusions politiques à ses lecteurs. Il le dit ouvertement dans sa préface : « Il y a l[illegible]tre chose que des évènemens à lire : il y a des renseignemens à puiser; il y a des prophéties à entendre. » Nous ne transcrirons pas le reste de la préface de M. d'Arlincourt, dont la violence manque le but en frappant trop fort, et qui se termine ainsi : « S'il existait en ce moment, n'importe où, quelque usurpateur en Europe, qu'il se garde d'ouvrir ce livre, il pourrait s'y voir et frémir. » Il existe en Europe plusieurs de ces personnages qu'on nomme des usurpateurs, et qui sont des souverains à tout aussi bon titre que ceux qui se disent légitimes. L'un de ces usurpateurs, don Miguel, occupait, il y a peu de temps, le trône de Portugal; et un autre usurpateur, Louis-Philippe, occupe en ce moment le trône de France. La couronne d'Espagne est usurpée, à l'heure qu'il est, par une petite fille de quatre ans; le trône de Belgique est aussi occupé par voie d'usurpation, ainsi que celui de Suède et de Norwège. Or deux de ces usurpateurs, la reine Christine et don Miguel, ne savent pas lire; quant aux autres, nous pensons qu'ils liraient *sans frémir* le livre de M. d'Arlincourt, et qu'ils le trouveraient fort amusant. Le *Brasseur-Roi* est le fameux Artevelle qui exerça une sorte de royauté dans les Pays-Bas, et qui fut tué dans une émeute. M. d'Arlincourt, qui écrit dans un esprit de parti, a singulièrement altéré le caractère d'Artevelle.

(1) Deux vol. in-8°. Dupont, éditeur, 16, rue Vivienne.

F. BULOZ.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

IX.

ALEXANDRE DUMAS.

Nous sommes déjà loin de ces discussions littéraires, de cette guerre d'écrivains qui signala les dernières années de la restauration. C'était un bon temps pour la littérature, temps de foi et d'enthousiasme, de paroles et d'actions, de luttes et de victoires, lorsque *Henri III* et *Hernani* étaient des évènemens à côté de l'adresse des 221 et des bouleversemens ministériels, et qu'un combat s'engageait, animé, décisif, sur les marches du trône entre roi et peuple, sur le théâtre et dans les livres entre unité et variété; lorsque enfin, comme à toutes les époques de rénovation, l'avenir et le passé se disputaient le présent, l'un pressé d'être, et l'autre lent à mourir. Alors tel avait, tout le jour, bataillé contre le pouvoir, à la tribune et dans les journaux, qui, le soir, venait

siffler la liberté sur la scène, et tel autre, qui, dans la forme, s'était fait le champion des idées nouvelles, était resté, au fond, le partisan des idées anciennes, et n'oubliait pas de brûler chaque matin son grain d'encens, vers ou prose, sur les autels de la légitimité. Chose curieuse et pourtant naturelle : il est si rare que l'on fasse tout d'un coup le tour d'une idée! Et puis, la liberté ressemble si souvent à la licence, le pouvoir singe si bien le despotisme, qu'on est toujours prêt à calomnier l'une et à médire de l'autre, pour peu qu'on ait intérêt à se tromper. Et puis encore, incessamment ballotté d'un souvenir à une espérance, il est aussi impossible à l'homme de renier le passé que de nier l'avenir. Et puis enfin, entre ces deux grandes choses, pouvoir et liberté, foi et science, unité et variété, traditions et progrès, quelques noms qu'on leur donne, il y a bien différence, succession, développement, mais non pas contradiction; et quand l'opposition existe, lorsque la guerre éclate, c'est dans les passions des hommes qu'il faut en chercher la cause, c'est à leurs intérêts qu'on doit s'en prendre. Aussi, là où ces intérêts ne sont plus, dès que ces passions s'affaiblissent, le principe méconnu prend sa revanche, et la réaction est d'autant plus grande que la lutte était plus vive; et par exemple, à l'époque dont nous parlons, le libéral était classique, et le romantique était légitimiste : règle générale qui souffrait peu d'exceptions.

Mais, divisés par un principe, un sentiment commun les réunissait, sans qu'ils le sussent : la nationalité. En effet, si les libéraux étaient demeurés légitimistes en littérature, c'était par un respect patriotique pour nos gloires littéraires; et si leurs adversaires étaient déjà libéraux en fait d'art, ils n'en consacraient pas moins dans leurs œuvres les souvenirs classiques de notre patrie et la légitimité de nos gloires nationales. Ceci n'était pas seulement remarquable dans le choix de leurs sujets comme poètes, mais encore pour quelques-uns dans le hasard de leur naissance comme hommes. Rappelez-vous le camp de la nouvelle école : des quatre grands noms, Lamartine, de Vigny, Hugo, Dumas, qui dominaient la foule, comme les panaches d'autant de généraux, deux remontaient à l'ancien régime par la restauration, deux descendaient de la révolution par l'empire.— Congrès littéraire où toutes nos traditions avaient un organe, toutes nos gloires un représentant!

— Je n'ai point la prétention d'être ici l'historien du romantisme; mais, biographe du dernier venu et du plus jeune des chefs de cette école, je dois parler du camp où il est né, le jour d'une victoire qu'il remporta lui-même dans le succès de son premier drame, *Henri III*.

Puisque je viens de placer le berceau de la nouvelle littérature sous la sauvegarde de nos souvenirs historiques, je ne calomnierai pas son origine en l'accusant de parenté, même éloignée, avec la licence et l'anarchie. Rien de ce qui s'incarne parmi les hommes n'est exempt de tache originelle, Dieu seul excepté; et, quoique venant de lui, la vérité elle-même et le progrès, qui n'est que la vérité en mouvement, sont soumis à cette loi, en passant sur la terre. Heureusement il y a une autre loi, loi de grace, dont le signe est le baptême. A quand celui du romantisme? Nous ne pouvons encore parler que de sa naissance.

Je ne sais plus qui a dit que le siècle de Louis XIV avait été le cours de rhétorique du peuple français, et le XVIIIe siècle, son cours de philosophie. Alors, certes, peu d'enfans disent adieu au collège d'une façon plus bruyante. Elle fut terrible l'émancipation du dernier siècle, émancipation peu originale dans ses formes, chacun le sait; car notre révolution fut toute tachée de grec et de latin, comme l'érudition d'un jeune homme : sanglante preuve de l'influence de la littérature sur les lois et les mœurs! A part les chefs-d'œuvre de l'éloquence sacrée et les écrits des philosophes, les deux derniers siècles n'ont été, sous le point de vue littéraire et du théâtre surtout, qu'un brillant placage de paganisme, une mosaïque antique au milieu de la société moderne; et, sinon dans les idées, du moins dans les formes, le génie de l'imitation fut roi en France, à partir de Corneille, qui, placé entre le moyen-âge et le siècle de Louis XIV, semblait venu d'Italie en passant par l'Espagne; depuis ce grand homme, transition sublime entre deux époques littéraires, auquel il n'a manqué peut-être, pour devenir plus grand encore, qu'un peu moins de respect pour les règles d'Aristote, et un peu plus de mépris pour les jugemens de l'Académie, jusqu'à Voltaire, immense génie de destruction, à qui la Providence avait donné un bélier formidable pour abattre cet échafaudage de rhétorique païenne et de religion de palais qui pesait sur la

France; — aveugle Samson qui ne se doutait guère qu'il allait s'ensevelir lui-même sous la ruine du temple, avec ses deux bras de géant, sa littérature et sa philosophie.

En effet, tandis que, par-dessus le tombeau du patriarche de Ferney, un mouvement de philosophie croyante, chrétienne, catholique, s'est propagé de M. de Maistre, prophète du passé, à M. de La Mennais, historien de l'avenir, n'avons-nous pas vu un mouvement analogue, parallèle, s'opérer dans la littérature? J'esquisse à grands traits pour être plus bref. Disciple de Jean-Jacques Rousseau, le poète philosophe, et de Bernardin de Saint-Pierre, le poète naturaliste, et sorti de ces deux écrivains, comme le *fleuve de l'Arabie* sort du Tigre et de l'Euphrate, Châteaubriand prouva, par ses leçons et par ses exemples, que la poésie procède de l'Éden pour retourner au ciel, source mystérieuse, océan de l'infini, où, tel qu'un soleil, Dieu se réfléchit sans cesse. En même temps, une femme, en qui l'originalité allemande s'était mariée au génie français, Mme de Staël, marraine et nourrice du romantisme, vint lui présenter, comme deux mamelles fécondes, la littérature allemande et la littérature anglaise. Bientôt après, moins connu, mais aussi digne de l'être, M. Ballanche refaisait et restaurait l'antiquité au profit du progrès philosophique et littéraire, et déchirant les voiles qui couvrent toutes les origines, comme les langes d'un berceau, il nous montrait la vérité dans la fable, et la poésie dans la vérité.

Cependant, héritier de la lyre d'André Chénier, précurseur et martyr, Lamartine avait rendu à l'ode, dont on avait voulu faire l'oiseau de Jupiter, les ailes blanches de la colombe. Tendre comme une espérance, vague comme l'infini, c'est le messie du sentiment. — Hugo, dans son panthéisme chrétien, avait transfiguré la matière en l'inondant de poésie, comme un fleuve qui sable d'or ses rivages. — De Vigny, mystique comme Klopstock, avait glorifié, dans ses beaux poèmes, les affections et les douleurs de l'ame. Vous le voyez, je passe, mais à regret, bien des noms remarquables, qui me pardonneront, je l'espère. Vous le voyez aussi, j'ai passé, mais à dessein, la littérature de l'empire, pâle contre-épreuve de celle de Voltaire, qui n'eut pas même la gloire de produire Delavigne, homme de talent et de conscience; car Delavigne est une

transition comme Corneille, et un juste-milieu comme Louis-Philippe, moins le génie de l'un et la royauté de l'autre (1).

Donc, en 1828, la révolution littéraire était complète, dans la philosophie comme dans l'histoire, dans l'ode comme dans l'épopée. Que restait-il encore à renouveler? Le drame.

L'un avait dit : A moi la prière et ses ailes de séraphin !

Un autre : — A moi le monde et ses trésors de poésie !

Un troisième : — A moi l'ame et ses mystères !

Il fallait qu'un quatrième vînt qui dit : — A moi l'homme et ses passions !

Et il ne suffisait pas de le dire ; ici surtout, il fallait que la volonté fût inébranlable et le génie patient. En se plaçant sur le terrain des passions humaines, on devait commencer par en vaincre de nombreuses, d'opiniâtres, de désespérées. Barricadés dans la tragédie, comme dans leur dernier retranchement, les ennemis du mouvement littéraire, auxquels différentes escarmouches venaient d'enlever insensiblement toutes leurs positions, avaient compris qu'il s'agissait pour eux de vaincre ou de mourir. Flanqués du monopole et du privilège, ils s'efforçaient de tenir le drame emmailloté dans les règles d'Aristote et dans les langes de l'imitation ancienne. Excepté quelques voix généreuses, qui criaient : En avant! et notamment celle de Sainte-Beuve, placé dès-lors aux avant-postes littéraires et comme aristarque et comme poète, toute la critique à cette époque n'était qu'une machine d'enrayure. Ajoutez à cela que, maîtres de la scène, deux acteurs de génie, Talma et Mlle Mars, avaient jeté leur manteau de pourpre sur l'agonie du vieux théâtre, si bien qu'à le voir ainsi paré, ainsi soutenu, tel qu'une momie royale entre deux dieux égyptiens, la foule se prenait à dire : Il est debout! il vit!

Il y avait pourtant alors dans les bureaux du Palais-Royal un expéditionnaire qui ne pensait pas comme la foule, et qui se sentait assez de talent et d'énergie pour prouver qu'il avait raison de penser autrement. Né le 24 juillet 1803 à Villers-Cotterets, petite

(1) Nous devons excepter de cette littérature agenouillée sous le sabre, l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto*, M. Lemercier, génie original dont nous ferons peut-être un jour la biographie critique.

ville du département de l'Aisne, fils d'un général qui, des trois choses que les capitaines français trouvaient à la suite du drapeau tricolore, sur toutes les grandes routes de l'Europe, à savoir, la mort, la gloire, la fortune, n'avait rencontré que les deux premières; ce jeune homme se trouva, à l'âge de 20 ans, avec une mère à soutenir, un nom à porter, un avenir à faire, une éducation à refaire. On a déjà lu dans cette *Revue* le récit qu'il trace lui-même de son départ de Villers-Cotterets, de son arrivée à Paris, et de la faveur qu'il dut au général Foy et à sa belle écriture d'entrer dans les bureaux du duc d'Orléans, aujourd'hui roi. « Alors, c'est M. Dumas qui parle, commença cette lutte obstinée de ma volonté, lutte d'autant plus bizarre qu'elle n'avait aucun but fixe, d'autant plus persévérante que j'avais tout à apprendre. »

Il s'en plaint comme d'un malheur, je serais tenté de l'en féliciter comme d'une chose heureuse. S'il n'entrait pas dans le monde avec la science des écoliers de son âge, il se rendait du moins cette justice, qu'il avait tout à apprendre, et qu'il devait se faire lui-même, ainsi que la plupart des hommes remarquables. Privé des bienfaits d'une éducation universitaire, il avait échappé en revanche aux dangers de cette serre chaude, où trop souvent les fruits avortent à force d'être précoces, et où presque toujours l'uniformité tue l'originalité. Que M. Dumas ne calomnie donc pas son enfance; car si, d'une part, il doit aux vices de son éducation d'ignorer beaucoup de choses, je crois qu'elles étaient inutiles pour la spécialité à laquelle son talent l'appelait; et, d'autre part, si, par suite de cette incurie, il a été souvent injuste envers le théâtre de Racine, qui, malgré son costume antique, est une de nos gloires nationales, ses preventions même le prédisposaient admirablement à une forme nouvelle. Pour les réformateurs comme pour les révolutionnaires, il s'agit encore plus de frapper fort que de frapper juste; aussi, aveugles ou non, ils commencent presque tous par mépriser leurs devanciers et diffamer le passé.

Pour réparer les vices de son éducation, M. Dumas aurait pu se trouver dans des conditions meilleures. Il passa trois ans dans l'étude et le silence, « sans rien produire, sans même éprouver le besoin de produire. Il suivait bien avec une certaine curiosité les œuvres théâtrales du temps dans leurs chutes ou leurs succès;

mais, ne sympathisant ni avec la construction dramatique, ni avec l'exécution dialoguée de ces sortes d'ouvrages, il se sentait incapable de rien faire de pareil, sans se douter qu'il existât autre chose. » Bientôt, en 1829, les acteurs anglais arrivèrent à Paris; et le théâtre anglais, dont M. Dumas ne connaissait rien encore, fut pour lui ce que le théâtre grec fut pour Racine, le théâtre espagnol pour Corneille, une révélation. Dès lors sa vocation fut décidée; il pouvait s'orienter désormais, n'avait-il pas une étoile polaire? Il venait de s'éveiller au bord de l'océan, en face d'un monde nouveau pour lui. Il ne manquait plus qu'un vaisseau : où le trouver?

Nous venons de voir l'enfant lutter avec l'ignorance et vaincre la paresse, ce serpent qui s'attache à toute force naissante pour l'étouffer dans son berceau; nous allons voir maintenant le jeune poète aux prises avec les choses et les hommes, drame sublime où tant de Werther succombent! travaux d'Hercule où tant de bras faiblissent! car il faut deux choses à qui doit vaincre : une massue pour abattre, une truelle pour bâtir, — la volonté et le génie!

Quand la fatalité, qui n'est que la liberté de Dieu, apparaît puissante et invincible, alors la liberté de l'homme surgit aussi, noble et fière, en face d'elle. — Ces belles paroles sont d'un de nos collaborateurs, M. Charles de Montalembert. Sénèque avait déjà dit : Voici un duel digne d'un témoin tel que Dieu, un homme fort aux prises avec l'infortune (1)! C'est aussi un spectacle digne des hommes, et dont pourtant les hommes ne s'occupent guère, que celui d'un jeune écrivain qui se trouve à vingt-quatre ans jeté au fond d'un grenier ou d'un bureau, avec une pensée dans l'ame, une pensée à garder soigneusement, comme une lumière, dans un globe de cristal, au milieu d'un monde si plein qu'on s'y heurte à chaque pas; une lumière à produire sur le théâtre, où il est si difficile d'arriver.

— Jeune homme, faites-vous connaître.

— Comment? si vous m'en refusez les moyens.

(1) Ecce par Deo dignum : vir fortis cum mala fortuna compositus! (*Sen. de Provid.* II.)

— Écrivez dans les journaux.

— Ils regorgent, et d'ailleurs je suis poète, et non pas critique.

— Faites de l'opposition.

— A mon âge!

— Quelques odes monarchiques.....

— Je ne sais faire que du drame.

— Tant pis pour vous!.....

Que d'obstacles! et les directeurs, inexorables cerbères de ces enfers qu'on nomme théâtres, — qui se défient si fort des jeunes gens, qu'ils ne laissent guère entrer que ceux qui sont morts ou à peu près; et les comités de lecture, ridicules aréopages, composés de savans, de momies et de rivaux! J'allais oublier les parvenus, les frères aînés, qui, lorsqu'on leur demande leur appui, vous répondent avec bienveillance : Je n'ai pas le temps! Heureux encore si leur protection se borne là! car l'envie est chose commune, voyez-vous; ivraie malfaisante qui étouffe bien des épis en herbe! Faites-vous comme vos aînés? Faible copie! — Faites-vous autrement qu'eux? Mauvais système! — Êtes-vous modeste? Niaiserie! — Confiant en vous-même? Présomption! — M. Dumas a bien raison de le dire : c'est une vocation! Et, pour l'accomplir, il faut avoir, comme dit Horace, une ame de diamant dans un corps de fer. Les débuts sont tous ainsi, rudes, âpres, désespérans. On commence par l'impossible pour arriver au difficile. Que d'exemples on pourrait invoquer ici! Elles sont rares les renommées qui se font tout d'une pièce, sans obstacles, sans épreuves. C'est une initiation lente, laborieuse, que celle de la gloire. Si donc vous savez un talent ignoré, encouragez-le, applaudissez-le, alors surtout qu'athlète intrépide et lutteur opiniâtre, il se mesure, dans l'ombre et corps à corps, avec la destinée, et prélude par des victoires obscures, mais pénibles, à des triomphes futurs. — On admire le Rhône qui s'échappe de Lyon, comme un cheval de course, pour gagner, entre ses deux rives qu'il éclabousse en passant, l'arène immense de la Méditerranée : moi, je l'aime mieux à son départ, quand, mule patiente et hardie, il descend les Alpes, se penchant sur les précipices, glissant sur les glaces éternelles, pour venir se reposer à la fin du jour dans le lac de Genève, comme dans une prairie azurée. —

M. Dumas triompha de tous les obstacles; il arriva malgré les conseils de ses chefs de bureau, qui lui disaient : Faites de la littérature comme Delavigne, et auxquels il répondait avec une ironique modestie : Faites de l'administration comme Colbert. Il est juste de dire qu'il trouva un ami dans M. Taylor, commissaire du roi près le Théâtre-Français; un regard bienveillant sur mille indifférens ou hostiles! Le dénouement de tout ce drame d'avant-scène, qu'il nous raconte d'une manière si intéressante dans la préface de ses œuvres, fut le succès de *Henri III*, un des plus beaux qu'on ait vus au théâtre. C'est de cette pièce, représentée pour la première fois le 11 février 1829, que date, dans les formes du drame, la révolution consommée depuis. Quelques timides essais avaient indiqué la voie, en la rendant en quelque sorte plus difficile, à cause de leur insuccès. C'était la *Jane Shore* de M. Lemercier, œuvre qui, comme traduction, ne pouvait pas faire époque; c'était, plus récemment, la pièce plus intéressante, mais encore moins originale, de Mély-Janin, *Louis XI à Péronne;* c'était, bien avant, en 1825, je crois, *le Cid d'Andalousie* de M. Lebrun, qui eut l'honneur de *châter* magnifiquement entre Talma et Mlle Mars. Il manquait donc au drame nouveau le sceau d'un talent et l'éclat d'un triomphe.

Rien de plus curieux à observer que le mouvement de la critique à l'occasion de *Henri III*. Cette pièce avait deux péchés originels que les faiseurs de feuilleton absolvent rarement. D'abord, c'était le début d'un jeune homme, et, chose absurde! les aristarques, qui ne sont souvent que des camarades, se font plus sévères envers ceux qui commencent leur nom, qu'à l'égard de ceux qui le continuent. En second lieu, M. Dumas brisait un peu brusquement avec les habitudes du théâtre. Au dialogue sentencieux et guindé de la tragédie de l'empire, il substituait la conversation vive, naturelle du drame. Plus de cothurnes, de laticlaves, de casques; mais des toques, des souliers et des pourpoints. D'une main, il mettait à la porte les Romains de M. Arnault et de M. de Jouy; de l'autre, il introduisait sur la scène les Français du moyen-âge, les hommes de Shakspeare et de Schiller. Il détrônait Aristote et ses prétendues unités, et, délivrant le drame de ses lisières, il le lançait dans une voie plus large, entre l'histoire et le cœur

humain. Tout cela nous paraît bien simple aujourd'hui; mais c'était si hardi alors, que la critique oublia presque complètement le fond, pour ne s'occuper que de la question de forme. Dès lors pourtant, les érudits, je me sers d'une expression modérée, attachèrent leur loupe envieuse sur l'œuvre du jeune homme. Voleur comme un conquérant, il nous était revenu de l'étranger, chargé de dépouilles opimes; elles lui furent reprochées comme des larcins par des hommes façonnés de longue main à louer tels et tels qui volaient Voltaire qui vola Racine qui vola Euripide qui vola quelque poète dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous.

A la distance où nous sommes aujourd'hui de la polémique passionnée de 1829, nous pouvons juger cette pièce avec impartialité. J'y distingue trois faces qu'on peut apprécier séparément et dans leur ensemble : le drame extérieur, de costume et de langage, le drame historique, et le drame intérieur ou de passion. Je suis peu sensible à tout ce qu'on nous donne pour de la couleur locale, — kyrielle de noms propres, luxe de vieux jurons, richesse de friperies, qui ne masquent souvent que la faiblesse et l'indigence. Corneille et Shakspeare ne s'en souciaient guère. Ils savaient bien qu'on ne fait pas du drame avec de la généalogie et du blason, pas plus qu'on ne fait de l'histoire avec des descriptions et des dates. Aussi, de même que je n'adresserai pas d'éloges à l'auteur d'*Henri III* ni sur la coquetterie de son vestiaire, ni sur la richesse de son arsenal, ni sur l'abondance de son glossaire, ainsi je ne le chicanerai pas non plus sur les quelques anachronismes qui ont pu échapper à ses recherches. Il faut confronter le dramaturge, non avec du Cange, mais avec les chroniqueurs de l'époque qu'il a choisie.

C'est une grande et belle chose qu'un drame historique! Je ne dis pas ces froides découpures d'une chronique où l'arrangeur se traîne péniblement sur les pas de l'annaliste; je ne dis pas ces insipides copies du *Moniteur,* où l'on découpe du drame comme des *faits Paris;* je parle de ces magnifiques compositions à la Walter Scott, où, même en faisant du roman, l'on est plus vrai que l'histoire. Dans une époque plus ou moins éloignée, plus ou moins poétique, tailler un cadre que l'on resserre ou qu'on étend à sa fantaisie, grandiose comme Michel-Ange, séraphique comme Ra-

phaël, coloriste comme Rubens, sur cette toile qui s'anime, au milieu de ces groupes qui respirent le mouvement et la vie, jeter quelques-unes de ces figures de héros, admirables fossiles de l'histoire; revêtir ces squelettes géans de chair et de beauté, rendre à cette poitrine déserte son courage d'homme ou son cœur de femme, et, dans cette tête profonde, tabernacle de l'ame, rappeler la pensée; puis, dérobant au ciel la flamme créatrice, souffler sur son œuvre le feu du génie, au risque d'être foudroyé par l'histoire, comme Prométhée par Jupiter : voilà ce qui s'appelle faire du drame comme Shakspeare et Schiller, comme Homère et Tasse ont fait de l'épopée, Walter Scott et Manzoni du roman.

Est-ce le programme que l'auteur de *Henri III* s'est proposé? et dirai-je qu'il l'a rempli? J'aurais peur de paraître partial lorsque je ne veux être que juste. D'ailleurs, je n'ai pu encore lui pardonner d'avoir balafré, au moral comme au physique, le grand Henri de Guise, l'homme courageux, le héros populaire, le représentant de l'opinion libérale de son siècle, dont il a fait un ridicule conspirateur, un tyran domestique, un lâche assassin. Que quelques mémoires du temps autorisent une telle donnée, je ne le crois pas : mais peu importe. Il faut accepter les grands hommes tels que nous les lègue l'histoire, gardienne de leurs tombeaux, et ne pas se mettre contre eux légèrement du côté de la calomnie, qui s'attache à leur mémoire comme les vers à leurs cadavres.

Si M. Dumas viole parfois, sciemment ou à son insu, la vérité historique, passagère, relative, il ne lui arrive jamais de méconnaître la vérité éternelle, universelle et absolue. Il faussera bien le personnage, mais non pas l'homme; l'ame lui échappera quelquefois, jamais le cœur. Le drame d'intérêt, le drame intérieur, voilà surtout son domaine; c'est là son triomphe. Dans quelque époque qu'il place son sujet, à quelque fait historique qu'il le rattache, on sent toujours le cœur battre chaud et palpitant dans la poitrine de ses héros, sous le pourpoint du moyen-âge comme sous le frac moderne, à travers la collerette d'Adèle d'Hervey comme à travers la fraise de la duchesse de Guise. Peintre de passions, il pousse la logique jusqu'au crime, et la vérité jusqu'au cynisme. Tel nous le verrons dans ses autres pièces, tel nous le trouvons déjà dans

Henri III. Malgré la lenteur de l'exposition et la fantasmagorie du premier acte, malgré peut-être la nouveauté de la partie historique, ce drame obtint un immense succès d'intérêt et de larmes, grace au dramatique qui alterne avec l'histoire, grace au dénouement pathétique et déchirant qui couronne le tout. Comme contexture, comme composition, cette pièce indique assez ce que pourra faire l'auteur. Bien qu'on aperçoive, par ci par là, les coutures du drame à l'histoire, cependant tout s'enchaîne, tout se lie, tout se développe naturellement et sans effort. Nous abrégeons nos observations sur ce point : l'occasion se présentera plusieurs fois à nous de faire remarquer l'art avec lequel M. Dumas combine son œuvre, la perfection à laquelle il atteint dans le mécanisme du drame.

La soirée de *Henri III* fut un moment fatal, décisif dans la vie de notre auteur. Qu'était-il la veille? — Un expéditionnaire qui se mêlait de littérature, un fou? C'est trop noble! Un niais? peut-être. Une énigme? sans doute. Et il se retrouvait poète, une tribune sous les pieds, un monde à qui parler; et puis là bas, au fond, au-dessous de lui, l'applaudissant, malgré eux, avec la foule, les princes et les bureaucrates, ses tyrans de la veille, ses flatteurs du lendemain.

Ici se termine la première phase de son existence. Avant de le suivre dans la seconde, nous devons dire un mot d'une pièce qui, bien que jouée plus tard, se rapporte à la phase précédente. Huit mois avant *Henri III*, *Christine* avait été reçue à corrections au Théâtre-Français. C'était alors une tragédie en cinq actes, emprisonnée dans les trois inévitables unités. C'était la pièce que vous connaissez, moins le prologue si piquant et si fin, moins l'épilogue, si grand et si funèbre; moins le rôle de Paula, si ravissant et si dévoué. Mais on y trouvait dès lors Christine abdiquant le trône par caprice, comme on quitte un amant, et le regrettant par ennui après 'avoir quitté; Christine, coquette d'esprit, pédante de cœur, passionnée dans son amour, terrible dans sa jalousie. Mais on y retrouvait déjà Sentinelli, si beau dans ce fameux monologue où M. Dumas a peut-être surpassé Goethe en l'imitant; Monaldeschi, rôle neuf au théâtre, si hardi dans sa vérité, si vrai dans sa lâcheté; Sentinelli et Monaldeschi en face l'un de l'autre, dans la

scène finale du quatrième acte, une des plus heureuses créations de l'auteur.

Malgré ces chances de succès, l'administration ne se décidait pas à jouer la pièce. On renvoyait M. Dumas de tribunal en tribunal. Un beau matin, accompagné de M. Firmin, il comparut, avec son manuscrit, par-devant M. Picard, qui reçut le manuscrit, et pria l'auteur de repasser. M. Dumas revint seul. Feu Picard l'accueillit avec un sourire où il mit autant de bienveillance qu'il y en avait peu dans ses paroles. C'était par compensation, probablement.

— J'ai lu votre pièce, jeune homme.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Avez-vous quelque autre moyen d'existence.... que le théâtre?

— Une place de 1500 francs au secrétariat du Palais-Royal.

— A la bonne heure!..... allez à votre bureau!....

Que Dieu fasse paix à l'ame de M. Picard! Corneille se trompa bien sur Racine! soit dit sans comparaison; je respecte trop Corneille et Racine.

La protection de M. Picard acheva *Christine* dans l'esprit de ses juges au théâtre. Après le succès de *Henri III*, M. Dumas refondit son œuvre, qui s'accrut du prologue et s'enrichit de l'épilogue, que les proportions du drame ne permirent pas de jouer après la première représentation, mais qui, à la lecture, me paraît un morceau plein de caractère, d'originalité et d'élévation : — agonie de Christine, assistée par Paula, sa rivale, et confessée par son complice, Sentinelli. Dans cette seconde édition manuscrite, Paula vint montrer sa touchante figure de jeune fille à côté de la grande et royale personne de Christine; — Paula, sœur cadette de la compagne de Lara, dans lord Byron, moins épique et moins sublime que son aînée, mais plus malheureuse et plus dramatique.

Ce serait une étude curieuse et intéressante pour la critique que de suivre ainsi, à travers les années et les progrès d'un poète, chacune de ses œuvres dans toutes ses modifications et ses transformations successives, enfant qui grandit et se développe sous l'œil et par les soins du père, avant de se produire dans le monde. La plupart des pièces de Shakspeare, génie spontané et d'un jet facile pourtant, ont été faites ainsi et refondues par la main du maître,

après le grand jour de la représentation. Il y a une chose plus difficile que de faire, — refaire : c'est presque toujours le cachet d'un ouvrier plus puissant; sorte de rédemption artistique qui renferme un mystère plus grand que celui de la création.

Malheureusement, nos auteurs se corrigent trop tôt de cette habitude de patience et de travail, qui est la condition de tout mérite réel, de tout talent progressif. Comme on entoure d'entraves les premiers pas du jeune homme, il est obligé de résumer toutes ses forces dans un suprême effort, et il se signale ordinairement par un coup d'éclat. Mais, trop libre bientôt dans sa victoire, sans concurrence et sans émulation, il laisse en chemin le travail et la patience, qui ne sont pas le génie, comme disait Buffon, mais qui en sont les auxiliaires; et après deux ou trois pas de géant, on s'étonne de ne plus trouver qu'un nain. Voilà pourquoi les succès tuent plus de talens que les revers n'en étouffent. Un poète oriental appelle la conscience l'œil du cœur : c'est aussi l'œil de l'esprit; et de même que sans conscience morale pas d'honnête homme possible, ainsi pas de grand homme durable sans conscience littéraire.

Revenons à *Christine*. Malgré les corrections de cette pièce, la comédie française refusait de la jouer. M. Harel, instruit des tribulations de l'auteur de *Henri III*, fit de la diplomatie de coulisses, et enleva *Christine* au Théâtre-Français, au profit de l'Odéon dont il était alors le directeur. La pièce fut jouée le 30 mars 1850; seconde campagne de M. Dumas, et seconde victoire, aussi brillante, quoique plus disputée que la première.

J'ajouterai peu de mots à ce que j'ai déjà dit sur cet ouvrage. Quand on ne tient pas la plume d'une main ferme et assurée, l'écueil de tout travail à reprises est le manque d'unité, sinon dans l'ensemble, du moins dans les détails. On peut reprocher ce défaut à *Christine*; l'auteur n'avait pas encore acquis toute l'habileté de mécanisme qui le distingue aujourd'hui; aussi, lenteur dans le développement, langueur dans l'intérêt. Le style est parfois embarrassé, dur, incorrect; on dirait du Crébillon. Ces passages, qui trahissent la main peu exercée du jeune homme, se rapportent évidemment à une date plus ancienne que d'autres, remarquables par la pensée et l'expression. Le rôle de Paula est écrit avec un naturel délicieux et une grace charmante. Le prologue et l'épilogue

surtout sont d'un poète énergique et puissant. Enfin *Christine* me paraît l'œuvre de M. Dumas la plus forte de conception, mais non d'exécution; la plus consciencieuse, quoique la moins finie; en un mot, la plus défectueuse et la plus élevée.

Voici maintenant la plainte la plus amère de la passion contre la société, le plaidoyer le plus dramatique de M. Dumas contre son siècle; voici sa plus grande gloire dans le présent et son plus grand crime dans l'avenir.

Il y avait une communauté de familles, et dans cette communauté, une loi inviolable entre toutes, une institution admirable entre tant d'autres : — le mariage.

Deux êtres se prenaient par la main et allaient devant Dieu se jurer foi et fidélité, et les hommes ne séparaient pas ce que Dieu avait uni. Nul autre divorce que la mort.

Des couples mal assortis, malheureux, il s'en trouvait déjà sans doute; mais comme pour eux la vie n'était qu'une épreuve, et le mariage qu'un moyen, ils souffraient avec patience; car, au bout de leurs souffrances, il y avait la mort; ils portaient avec résignation le fardeau de la vie, car au bout du chemin il y avait le ciel :

La mort, lieu de réunion où ceux qui s'aimaient se donnaient rendez-vous pour s'aimer encore!

Le ciel, lieu d'amour où ceux qui n'avaient pu s'entendre dans le temps venaient se réconcilier pour l'éternité!

Et puis, de l'homme à la femme, il existait un lien, un médiateur, — l'enfant. Epouse infortunée, la mère trouvait dans son fils la foi du bonheur et l'espérance de l'immortalité.

Or, dans cette communauté de familles survinrent des calamités, des perturbations dont je ne veux maintenant vous rapporter que celle-ci :

Ce fut comme une violente tempête qui fit perdre à l'arche des nations son gouvernail et la vue du firmament, son point de départ et le but de son voyage.

Si bien que les hommes se prirent à aimer le temps pour le temps et la vie pour la vie. La traversée devint un terme au lieu d'un passage, le mariage un but et non plus un moyen.

On prit le hasard pour guide et le plaisir pour dieu.

Il y eut des chartes d'amour qui s'appelèrent contrats, des impôts d'hymen qu'on nomma dots.

Le sentiment fut sacrifié à l'intérêt, le bonheur aux convenances.

Le faible devint la proie du plus fort; la femme, la victime de l'homme.

Et cette proie n'avait pas de vengeur, car Dieu n'existait plus; et cette victime n'avait plus d'espoir, car la tombe, c'était le néant.

Alors d'affreuses compensations, de honteux compromis, d'infâmes marchés.

Le divorce se glissa au cœur des époux, l'adultère dans la couche nuptiale.

Les plus hardis se séparèrent avec scandale; les plus lâches restèrent unis dans l'infamie.

Les hospices eurent des enfans sans mères; les ménages eurent des pères sans enfans.

Cependant la société, moins conséquente, avait continué, par habitude, d'appeler tout cela crime, au nom de Dieu, et honte, au nom des hommes.

Et ceux qu'on poursuivait ainsi se mirent à maudire la société dans leur cœur, et à blasphémer Dieu.

Interprète de ces malédictions, expression de ces blasphèmes, bientôt une voix s'éleva et retentit sur le théâtre.

J'ai parlé de gloire et de crime; il n'y a peut-être ni l'une ni l'autre: car la voix ne fut qu'un écho, l'homme n'était qu'un instrument.

Prêtre de la passion, il fit l'apothéose de l'adultère, c'est-à-dire *Antony*.

Antony, bâtard, enfant perdu; autrement il aurait appris de sa mère qu'il y a quelque chose en deçà et au delà de cette vie, et il aurait compris que, pour ne pas être conséquente, la société n'est pas absurde, et que, quoique sévère, Dieu n'est pas injuste; — Antony, curieux comme Faust, passionné comme don Juan, fidèle comme Werther; moins pur que le Didier de M. Hugo, aussi fataliste que le Jacques de Diderot; qui tue sa maîtresse pour l'arracher à son époux, et la sauve de l'infamie en se déclarant assassin: — Antony enfin, un des types les plus hardis du siècle au point de vue de la passion; — le héros de l'adultère.

Et qu'on ne vienne pas me dire que ce n'est pas là l'ouvrage de M. Dumas, et que je fais Antony plus grand qu'il n'est. Explosion d'un sentiment individuel, ou retentissement d'une douleur générale ; œuvre de conscience ou manifestation instinctive ; résumé philosophique des mœurs actuelles, ou traduction spontanée d'une situation particulière, peu importe : voilà Antony tel que l'ont senti tous ceux qui sentent, tel que l'ont pensé tous ceux qui pensent, tel que l'a fait celui qui fait toutes les pièces, le public. Et quand ce ne serait pas celle que rêvait l'auteur, qu'est-ce que cela prouverait? A part quelques rares privilégiés, quelques génies virils, qui, joignant la conscience à la force, dominent leur siècle et engendrent l'avenir ; être sympathique et passif comme la femme, le poète, le plus souvent, d'après Platon, conçoit sans volonté et produit sans intelligence. C'est l'ame de la sybille, centre magnétique où toutes les influences viennent aboutir, sorte de foyer acoustique où tous les bruits épars, tous les sons confus d'une époque viennent converger, pour en sortir avec une voix articulée, puissante, solennelle. Seulement il y a des ames qui se placent au point de convergence des blasphèmes et des malédictions d'un siècle ; il en est d'autres, échos choisis, qui ne renvoient que cantiques d'amour et de bénédictions : il y a des prophètes du ciel et des prophètes de l'enfer.

Et maintenant, où est le besoin de dérouler devant vous cette scène d'amour en cinq actes qui a nom *Antony?* Pourquoi relever dans ce drame le manque de situations? C'est peut-être un mérite de plus, en un sujet pareil, que cette simplicité d'action et cette uniformité d'intérêt. M'amuserai-je à reprocher au premier acte son exposition romanesque; au troisième, sa fin romantique? L'une est commune, l'autre est atroce. Celle-ci est un défaut de composition, celle-là une infidélité de caractère. Quelle nécessité d'ajouter le viol au portrait d'Antony? Adèle est trop faible pour résister ; il est trop fort pour être lâche : elle n'est pas assez pure pour ne céder qu'à la violence ; il n'est pas assez haï pour recourir à la brutalité, à moins peut-être qu'on ne l'excuse avec quelque axiome de galanterie que je ne citerai point, par respect pour le sexe. Je ne m'arrêterai pas davantage à signaler les beautés du deuxième acte, le dramatique du quatrième, et le pathétique du dernier. Tous

ceux qui liront ces pages ont lu ou vu *Antony*, et je ne leur apprendrai rien qu'ils ne sachent déjà, et mieux que moi sans doute, si surtout ils ont fait connaissance avec cette œuvre, au milieu des révélations de Mme Dorval et de Bocage.

Savez-vous que le drame moderne ou la tragédie bourgeoise, dont on pourrait peut-être, sans trop d'efforts, faire remonter l'origine chez nous jusqu'à la tragi-comédie de Corneille, ce drame qui, pendant le grand siècle, tout honteux parmi les beaux seigneurs et les passions royales, se réfugia dans quelque coin de la comédie de Molière; qui s'enhardit bientôt, et, sous la plume de Diderot et de Beaumarchais, se mit à parler philosophie et liberté, pour venir plus tard, à travers les larmes de *Misanthropie et Repentir*, faire de la passion et du désespoir dans *Antony*; — savez-vous que ce drame est plein d'avenir chez nous, Français d'aujourd'hui qui n'avons plus assez de gaîté pour rire aux satires de Molière, plus assez de cœur pour pleurer aux élégies de Racine, plus assez d'ame pour nous électriser aux transports de Corneille, mais qui retrouvons gaîté, cœur et ame en famille, pour des ridicules de famille, pour des douleurs de famille; chez nous, bons bourgeois du XIXe siècle, sur lesquels a passé et repassé le terrible niveau des révolutions; sans clergé, car qu'est-ce que les prélats de France? des vivans qui s'obstinent à mourir! — sans aristocratie, car qu'est-ce que les pairs de France? des mourans qui s'acharnent à vivre! — sans royauté, car qu'est-ce que le roi de France ou des Français? un revenant qui ne sait ni vivre ni mourir! — Je dis donc que chez un tel peuple qui n'est plus enfant et qui n'est pas encore homme, peuple de petits souverains, peuple d'écoliers à peine échappés du collège, qui se moque de l'antiquité parce qu'il croit la trop connaître, de son histoire parce qu'il ne la connaît pas, de ses rois parce qu'il ne les reconnaît plus; dans un pays où les mœurs tendent à se faire populaires, de royales qu'elles étaient, où les intérêts sont devenus républicains, après avoir été monarchiques, où les passions naguère sociales s'individualisent de plus en plus, il faut bien que le drame, parfois du moins, se résigne à descendre des hauteurs de la tragédie et des majestés de l'histoire, pour se mêler aux enfans du siècle et aux bourgeoisies

de la plaine. Ce sera moins de grandeur, mais plus d'intérêt. On admirera moins; on pleurera davantage. La fable gagnera en sentimens ce qu'elle pourrait perdre en pensées. Le poète étudiera les vivans après les morts. Après avoir fait de l'anatomie, il fera de la physiologie. Au lieu de ressusciter ceux qui ne sont plus, il peindra ceux qui sont : œuvre moins grande, moins divine sans doute, mais plus humaine, en ce sens que tous peuvent l'essayer, mais plus difficile, en ce sens que tous peuvent la juger. Peu lisent dans le passé, tous voient dans le présent. Vous pouvez bien, avec la féerie de vos décors, le carnaval de vos costumes, et l'étrangeté de votre jargon, en imposer quelquefois au public; vous pouvez bien, travestissant les morts à votre caprice et calomniant leur mémoire à votre fantaisie, faire passer Henri de Guise pour un assassin sans ame, Marie Tudor pour une maîtresse sans honte. Aux yeux de la foule, l'histoire est comme un firmament, où les grands noms forment autant d'étoiles, qu'on ne distingue guère les unes des autres qu'au télescope de la critique. Mais abaissez votre ciel, et descendez sur la terre; mais encadrez votre fable dans un de nos salons; mais donnez à vos personnages notre langage et nos costumes, aussitôt le public devient critique instruit et juge compétent.

M. Dumas est sorti vainqueur de cette épreuve, il a prouvé qu'il comprenait, ou plutôt qu'il sentait les hommes d'aujourd'hui mieux que ceux du moyen-âge : témoin *Antony*, que nous venons de résumer; témoin aussi, mais à un moindre degré, *Térésa*, dont nous allons dire un mot.

Térésa, jouée dans les premiers mois de 1832, est le pendant, la queue d'*Antony*, non pas dans les pensées, dans l'intention de l'auteur, il ne s'en doutait probablement point; mais dans la logique des faits, dans la génération des idées. C'est un autre corollaire du même principe; c'est le second dénouement du même drame, c'est une variation sur le même thème, l'adultère : il y en a bien d'autres, malheureusement! — Faut-il prouver ce que j'avance? Prenez la première de ces deux pièces au dernier acte, à cette scène si dramatique et si déchirante où Antony, le sombre et fier Antony, vient apprendre à la tremblante Adèle que son époux arrive. Eh bien! supposez à Antony moins d'amour, moins de jalousie, moins de courage; à Adèle moins de pudeur, moins de remords, moins

de franchise, et ces deux amans, au lieu de se réfugier dans la mort, vont se cacher dans leur crime et vivre de leur infamie. Adèle masquera sa honte sous un sourire, et fardera l'adultère d'hypocrisie : criminelle au fond, vertueuse en apparence, elle se partagera entre son mari et son amant; deux fois vile et deux fois aimable, ce sera Térésa. Antony, de son côté, armera son amour de ruse au lieu de désespoir; il éteindra sa jalousie dans des caresses volées : amant de la femme, ami de l'époux, heureux par l'une, estimé par l'autre, voilà Arthur. C'est que ces choses se voient ailleurs qu'au théâtre. Maintenant qu'il entre, le mari, — colonel d'Hervey ou baron Delaunay, comme on voudra, — et le drame recommence avec de nouveaux caractères et des combinaisons nouvelles. Le baron Delaunay a-t-il une fille d'un premier lit? Amélie sera l'épouse d'Arthur. Complications de perfidies, croisement d'adultères, jusqu'au moment où les deux victimes, le vieillard et la jeune femme, le père et l'enfant s'éclaireront l'un par l'autre. Alors le drame se relève en se dénouant; l'intérêt s'accroît en se déplaçant. De Térésa et d'Arthur il se reporte d'abord sur Amélie, ange d'innocence et d'amour, qui traverse toute cette intrigue de crimes et de faussetés sans que sa pureté en soit ternie, sans que son bonheur en soit altéré; et puis sur Delaunay, noble vieillard à l'ame ardente, au cœur généreux, qui se réveille entre l'inceste et l'adultère, entre un déshonneur irréparable et une vengeance impossible.

Cette pièce rappelle un peu trop *l'Ecole des Vieillards,* le meilleur ouvrage de M. Delavigne, et *la Mère et la Fille,* de M. Mazères. Son plus grand tort est d'être venue après *Antony.* Il y a certes autant de talent et d'intérêt dans *Térésa*, et plus de situations. Mais ce drame est d'une nature moins forte, moins exceptionnelle que son aîné. *Térésa*, c'est la trivialité, le prosaïsme de l'adultère; *Antony* en est l'héroïsme et la poésie. L'un est la règle, l'autre l'exception. *Antony*, enfin, a fait *Térésa.* Il a fait bien d'autres choses, livres ou romans, plus belles que *Térésa* et peut-être qu'*Antony.*

M. Dumas nous avait montré l'homme individuel, passionné, Antony, en lutte avec les devoirs et les préjugés de famille : voici venir l'homme politique, l'ambitieux en face des devoirs d'état et des

obligations sociales, *Richard d'Arlington*. C'est la première de ses pièces à collaboration ; car elle est antérieure à *Térésa*, qu'il fit avec M. Anicet. Cette fois, M. Dumas avait pour collaborateur M. Dinaux, homme de conscience, qui conçoit le drame comme un moraliste, mais qui ne l'exécute pas comme un dramaturge ; M. Dinaux, l'auteur, ou plutôt l'inventeur du *Joueur*, pièce que j'ai eu le tort d'oublier en parlant du drame moderne. De cette rencontre au théâtre de l'homme à simples conceptions et de l'homme à exécution parfaite, de M. Dinaux et de M. Dumas, naquit *Richard d'Arlington*, l'ambitieux au XIXe siècle, l'ambitieux du gouvernement représentatif, qui, enfant recueilli par un honnête docteur, en épouse la fille pour devenir éligible, et la délaisse quand il est député ; qui, député, fait de l'opposition pour se faire craindre, et l'abandonne pour être ministre; c'est encore une de ces choses qui se voient : mais ici l'exception commence ; — qui, ministre, convoite un mariage d'argent et une aristocratie d'alliance ; — ce n'est pas tout-à-fait là l'exception, — mais qui, sur le point d'épouser un nom et une fortune, rencontre sur son chemin sa première femme, commencement et fin de son rêve, car il s'en défait par un crime qui le perd en l'éveillant.

Autour de cet odieux personnage viennent se grouper trois autres figures, distinctes de caractère, diverses d'expression. D'abord en face de lui Jenny Gray, ange volé au paradis de Walter Scott, et qui n'est pas dépaysé dans celui de M. Dumas, épouse dévouée et discrète, pleurante et résignée. M. Dumas a un faible pour ces femmes-là. Presque toutes les héroïnes de son invention ou de son choix sont des modèles de patience et d'abnégation, servantes de plaisir, esclaves d'amour. Il traite un peu le sexe à la manière de Mahomet et de Manou. Ceci n'est pas un reproche que j'adresse, mais un fait que je signale. C'est que sur ce point, ainsi que sur bien d'autres, M. Dumas a le tort ou le mérite d'exprimer son siècle, et d'en exagérer les infamies. C'est qu'à défaut de raisonnement il y a toujours un instinct conservateur qui révèle aux sociétés les plus corrompues, que là où le lien moral est brisé, la force reste seule, et qu'en matière de gouvernement domestique, on compense aussi le dérèglement de la licence par la brutalité du despotisme.

A la droite de Richard, nous trouvons Thompson, intrigant de bas étage, ambitieux subalterne, qui pousse son patron d'un comptoir à la tribune, de la tribune au ministère, de lâcheté en trahison, et de trahison en crime; — à sa gauche, inçonnu, le bon ange, la conscience, Mowbray, qui veille sur son fils sans se faire connaître, cherchant à l'arrêter au bord du précipice, qui n'a qu'un mot à dire pour dénouer le crime et le drame, et qui ne dit ce mot que lorsque tout est consommé, drame et crime : — *Tu es mon fils, et je suis le bourreau!* J'avoue que je ne crois pas qu'il soit possible de faire quelque chose de plus maladroit que la conscience dans cette pièce. En général, visible ou invisible, M. Dumas fait assez mal parler ce personnage.

Dans *Richard d'Arlington*, l'auteur a déployé toute l'habileté de mécanisme qui le caractérise. Ce drame est tissu avec un art infini. Rouages, ressorts, caractères, tout s'emboîte, s'enchaîne et se développe avec aisance et précision, dans les détails et dans l'ensemble. La curiosité se soutient; l'intérêt progresse. Mais, comme on pouvait le prévoir, peu de développement interne, nulle profondeur; toute vie est à la surface, tout mouvement à fleur d'ame. L'exécution s'est trouvée plus forte que la conception. Le dramaturge a effacé le moraliste. M. Dumas a tué M. Dinaux.

A la suite de *Richard d'Arlington* se présente naturellement le dernier ouvrage de M. Dumas, ce drame qui vient d'obtenir, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un si brillant succès d'intérêt et de larmes. *Angèle* est, en effet, le pendant de *Richard*, comme *Térésa* est celui d'*Antony*. Alfred d'Alvimar, héros de la nouvelle pièce, est un ambitieux comme Richard, avec cette différence qu'au lieu de passer par les élections et la tribune pour arriver au pouvoir, c'est à travers les salons et les boudoirs qu'il se fraie un passage à la fortune et aux honneurs. L'ambitieux du gouvernement représentatif a fait place à l'intrigant de la régence, type du dix-huitième siècle, qui ne se trouve plus que par échantillon dans le nôtre; exception curieuse à mettre en scène pourtant, car le drame vit d'exceptions presque autant que de généralités. *L'Echelle de femmes*, tel devait être le premier titre de cette pièce. Mais il est arrivé pour *Angèle* ce qui est arrivé pour *Richard*, ce qui arrivera pour tous les ouvrages de

M. Dumas, c'est que le drame d'intérêt et de passions a absorbé peu à peu celui de mœurs et de caractères. Après d'incroyables efforts pour soutenir, durant les trois premiers actes, le personnage froidement égoïste d'Alfred, l'auteur, obéissant à l'instinct dramatique dont il est pourvu, l'a abandonné presque complètement, pour concentrer tout l'intérêt autour de deux autres figures plus dignes de le fixer, Angèle et Henri Muller. Angèle, faible enfant, un des échelons de la fortune de d'Alvimar, et qu'il a repoussée du talon, après lui avoir légué le remords devant sa conscience, parce qu'il l'a déshonorée, et la honte devant le monde, parce qu'il l'a rendue mère. Henri Muller, une des plus touchantes inventions de l'auteur, jeune artiste, poitrinaire comme Novalis, dévoué comme Ralph; médecin, il sait qu'il va bientôt mourir; amoureux d'Angèle, il se tait, car qu'a-t-il à lui offrir? le cœur d'un amant déjà fiancé à la tombe. Mais s'il ne peut être son époux, il sera du moins son protecteur, son vengeur au besoin; rival d'Alfred, il le suit pas à pas sur sa dangereuse échelle, et quand, au dernier degré, le misérable cherche à s'assurer dans sa haute position et à s'équilibrer dans son infamie, Muller se dresse, en face de lui, tel qu'un spectre, pour le précipiter dans la mort.

Les trois premiers actes d'*Angèle*, préface indispensable au drame dont ils posent, un peu longuement, les prémisses, sont évidemment sacrifiés aux deux autres. Rupture d'Alfred, aux eaux de Cauterets, avec une maîtresse inutile; séduction d'Angèle, arrivée et départ de sa mère; trahison d'Alfred, qui suit Mme de Gaston et délaisse sa fille; bal à Paris chez Mme de Gaston, qui est sur le point d'épouser Alfred; arrivée subite d'Angèle; son accouchement par Henri Muller, que d'Alvimar amène les yeux bandés, etc.: il fallait toute l'audace de M. Dumas pour tenter au théâtre de pareilles situations, et toute son habileté pour s'en tirer. Il a dépensé à cela plus d'adresse, de travail et de talent qu'à bon nombre de ses meilleures scènes. Cette pièce, selon l'expression d'un directeur de théâtre qui sait faire de l'esprit plus que de l'art, est une témérité bâtie sur des hardiesses. Mais ces hardiesses, il faut le dire, elles sont d'une haute inconvenance morale; et, si j'avais le temps, je ne manquerais pas de les condamner, et

d'accuser aussi la société, indulgente complice de l'auteur. Dante place dans son enfer ces ames qui ont perdu le bien de l'intelligence; où faut-il mettre celles qui ont perdu l'instinct de la pudeur? A voir les choses que les femmes d'aujourd'hui applaudissent ou tolèrent, on est près de calomnier jusqu'à la vertu.

Il est vrai que les deux derniers actes feraient absoudre de plus grosses énormités, si c'est possible. Le quatrième n'a que deux scènes, mais fort belles : Henri devinant le secret d'Angèle; Angèle avouant sa faute à sa mère. Il y a dans chacune un mot sublime que je ne puis m'empêcher de rappeler ici. Muller vient de reconnaître dans Angèle la malheureuse qu'il a accouchée quatre jours auparavant : Angèle est abîmée dans sa honte; femme, elle se jette aux genoux de l'homme qui sait tout; mère, elle se relève aussitôt avec ce cri du cœur : *Mon enfant, monsieur, qu'avez-vous fait de mon enfant?* Dans la scène suivante, pressée par les questions de Mme de Gaston, Angèle ne sait comment lui révéler son déshonneur. Enfin, son secret lui échappe avec ces mots : *Ma mère, si j'avais là mon enfant, je le mettrais à vos pieds, et vous nous pardonneriez alors.* Mlle Ida a rendu presque tout ce rôle avec une puissante vérité et une grace charmante.

Le dénouement est aussi dramatique qu'imprévu. On pouvait finir d'une manière plus logique, plus raisonnable, mais non plus intéressante. Il faut qu'Alfred épouse Angèle. Feignant de céder aux prières de Mme de Gaston, il l'éloigne en la trompant. Ma mère, dit le fourbe, montez dans ma voiture; allez chercher votre notaire, et je signerai..... Le roué profite de l'absence de Mme de Gaston pour fuir : mais Henri, qui a tout vu, tout entendu, l'arrête. Scène de provocation, où Bocage, chargé du rôle ingrat de d'Alvimar, a retrouvé toutes ses éminentes facultés, en face de Muller, le beau rôle de la pièce, dignement représenté par Lockroy. Pendant que d'Alvimar va prendre ses pistolets, il se passe, entre Angèle et Henri, une scène attendrissante, dans laquelle l'infortuné, sur le point de risquer le peu de vie qui lui reste pour la victime d'Alfred, laisse échapper l'aveu de son amour, et apprend d'elle qu'elle n'a jamais vraiment aimé son séducteur. Quelle confidence, et dans quel moment! Henri la quitte pour aller se battre avec son rival. Le notaire vient dresser le contrat; une détonnation se

fait entendre. On voit, dans le fond du théâtre, un homme qui monte lentement les degrés du perron. — Les noms du futur? demande le notaire.—Henri Muller, répond Henri lui-même; et ajoutez que je reconnais mon enfant. — Puis, s'approchant d'Angèle, muette d'étonnement et de reconnaissance, — il y avait un homme, dit-il, devant lequel vous n'eussiez pu passer sans rougir; je l'ai tué... — Henri, vous oubliez qu'il en est un autre.... — Oh! celui-là a si peu de temps à vivre!

Ce drame, faible d'invention et de caractères, est parfait d'exécution; c'est un chef-d'œuvre de construction, sinon d'art. L'art, dans toute composition dramatique, comprend deux parties bien distinctes, quoiqu'on les confonde assez ordinairement, savoir, l'ordre, qui n'est que la suite des caractères, le calcul des idées et la logique de l'ame; et le mécanisme, qui n'est que l'ordre des faits, le jeu des ressorts, la logique des organes. Nous l'avons déjà fait observer, M. Dumas ne possède à merveille que l'une de ces deux précieuses qualités.

En suivant le fil des idées et leur déduction logique, aux dépens de l'ordre chronologique, nous avons laissé en arrière une pièce de M. Dumas, antérieure à *Richard d'Arlington*, une tragédie en cinq actes, enterrée dans son triomphe, à l'Odéon, cette Thébaïde des théâtres. Nous voulons parler de *Charles VII*, une des meilleures choses de l'auteur, sinon comme mouvement et intérêt, du moins comme œuvre d'art et de conscience; — étude du moyen-âge, plus vraie de couleurs que de dessin, d'expression que de pensée; — étude de style où l'écrivain se montre plus que le dramaturge, où le versificateur se révèle aussi fort que le poète; — pièce classique dans la forme, où l'auteur d'*Henri III* s'est assis sur le trépied d'Aristote, entre ses unités. Pourquoi pas? quand on le peut sans nuire à l'intérêt, sans sacrifier le drame; pourquoi pas? c'est plus d'illusion et de simplicité, et partant de perfection. — Cadre historique enfin, où, par malheur pour l'unité d'intérêt, la seule vraiment nécessaire, Charles VII et Agnès Sorel occupent trop de place; — pierre d'attente pour une suite d'ouvrages que nous doit l'auteur, première partie d'une trilogie dramatique sur ce règne, si malheureux et si poétique, qui commence et finit,

ou du moins se résume par deux femmes : Agnès Sorel et Jeanne d'Arc.

Il nous reste encore à parler de *la Tour de Nesle*. C'est toute une histoire que la biographie de cette pièce. Sa généalogie est un problème, et sa naissance une énigme. D'après l'axiome *is pater est quem nuptiæ demonstrant*, c'est-à-dire celui-là est l'auteur que l'affiche proclame, M. Gaillardet en serait le père. Mais à l'allure de l'enfant, à son langage, à d'autres ressemblances, le public soupçonna M. Dumas d'adultère, et l'accusa de paternité. Grand désappointement de M. Gaillardet, qui, pour se venger du public, l'appela devant le tribunal du commerce en la personne de M. Harel. Si, ce jour-là, le bon La Fontaine avait remplacé le président, il s'en serait référé à sa fable, *les Abeilles et les Frélons*. M. Dumas était connu : M. Gaillardet s'est fait connaître depuis; il a fait *Struenzée !*

Ayant à juger cette pièce, *la Tour de Nesle,* j'ai voulu pénétrer le mystère qui enveloppait son berceau. Ne pouvant, en bonne justice, m'en rapporter ni à M. Dumas, ni à M. Gaillardet, je ne devais croire qu'à des témoins irrécusables. Or, deux manuscrits m'ont été confiés : celui de M. Gaillardet, fatras indigeste, prodige de confusion, et celui d'un de nos plus habiles écrivains, qui a perdu à débrouiller ce chaos plus de temps qu'il ne lui en aurait fallu pour faire dix feuilletons qui eussent été dix tout petits chefs-d'œuvre. Eh bien! dans cette pièce ainsi clarifiée, M. Dumas n'a pris, comme situations, que deux choses : l'orgie à la Tour de Nesle, et la scène du Bohémien à la cour de Marguerite. Des neuf tableaux dont se compose la pièce que le public connaît, voilà les deux seuls que M. Gaillardet puisse revendiquer. Encore ici, M. Dumas a, comme dit Socrate, suppléé au mérite de l'invention par celui de la disposition. A M. Gaillardet revient aussi l'idée première, le courage d'avoir fait un drame? — non pas, — mais quelque chose d'inqualifiable, avec les infamies de la Tour de Nesle et l'évasion d'une victime des royales débauches de Marguerite de Bourgogne et ses deux sœurs. L'entrevue de la reine et de Buridan à la taverne d'Orsini lui appartient encore; je dis la rencontre et non la scène. Mais de l'exposition claire et attachante où Buridan et Philippe d'Aulnay font connaissance et s'apprennent leur rendez-vous com-

mun; mais de l'arrestation de Buridan, à la porte du Louvre; mais de la belle scène de la prison où Marguerite trouve un complice dans Buridan, et l'amant de sa jeunesse dans sa victime; mais de cette plaisante causerie de Buridan, où il apprend de Landry que ses deux fils, les fils de Marguerite, sont Philippe et Gauthier d'Aulnay, Philippe, mort assassiné en sortant des bras de sa mère, à la Tour de Nesle, et Gauthier qui s'y rend pour subir le même sort; mais enfin, de la scène si déchirante où le père et la mère, Buridan et Marguerite, causes et victimes du meurtre de Gauthier, assistent à sa mort sans pouvoir l'empêcher, et reconnaissent leur fils quand ce n'est plus qu'un cadavre; mais de toutes ces situations, mais de toutes ces choses, pas un mot, pas de trace, pas de soupçon dans le manuscrit de M. Gaillardet. Bien entendu qu'il est aussi innocent, et du plan qui est si large, et de la charpente qui est si légère, et de l'intérêt qui est si vif.

Quoi qu'il en soit, et malgré l'immense succès de cette pièce, représentée pour la première fois au théâtre de la porte Saint-Martin le 29 mai 1852, c'est une dure leçon pour M. Dumas que les suites scandaleuses de cette collaboration. L'art est un sacerdoce : il doit l'être aujourd'hui surtout que les autres s'en vont. Le poète doit se garder pur de toute alliance profane; il y a simonie, il y a sacrilége à se prostituer ainsi au premier venu, et à compromettre un beau nom dans de semblables marchés. En toutes choses, même littéraires, on doit consulter, avant d'agir, le démon familier de Socrate.

Oui, mais comment l'écouter quand un autre plus puissant, celui du besoin, par exemple, vous crie incessamment à l'oreille? On n'a jamais parlé autant d'art que maintenant. Pourquoi cela? Parce que l'art est devenu une véritable prostitution du talent au plus offrant et dernier enchérisseur; parce qu'au lieu d'être une religion pleine de privations et de sacrifices, avec ses récompenses futures et ses immortelles espérances, ce n'est plus qu'un ignoble bureau de change, où l'on escompte la gloire en billets de banque, et où l'on troque son ame contre de l'or, — de la boue pour du métal! parce que la foi de l'artiste, qui devrait être un culte désintéressé, persévérant au beau, *splendeur du vrai*, n'est, chez les uns, qu'un fétichisme grossier, sans intelligence, et, chez la plu-

part, qu'un scepticisme doré, sans conscience; parce qu'enfin la vie du poète, vouée jadis à l'art comme à une maîtresse unique qu'on respectait et qu'on adorait jusqu'au tombeau, jusqu'au martyre, est maintenant une continuelle débauche d'esprit et de sens, dans laquelle, à l'ivresse de l'orgie, succède la fièvre d'un travail factice et forcé, jusqu'à ce que l'ame et le corps s'énervent, s'abrutissent, et meurent au plaisir et à la peine. Et ce n'est pas l'exception, mais la règle. A peine le jeune homme s'est-il absous, par un succès, du désintéressement de ses premiers travaux et de la virginité de ses premières amours, qu'il se rue aussi dans le vice et le négoce. Que de Capoue pour nos pauvres vainqueurs! Où est le talent qui puisse résister à de pareilles épreuves?

Le crime d'avoir fait *la Tour de Nesle* après M. Gaillardet, sans M. Gaillardet et malgré M. Gaillardet, M. Dumas l'a expié par une absence du théâtre d'environ vingt mois. Ce temps n'a toutefois pas été perdu pour sa réputation. Après avoir visité l'Italie et la Suisse, il a étudié les annales de notre histoire; et, fruits de ses excursions dans l'immortel passé de notre France et dans l'éternel présent de l'Helvétie, il nous a donné des *Chroniques* et des *Impressions de Voyages*. Les lecteurs de cette *Revue* sont déjà familiarisés avec la manière de l'auteur. C'est presque en famille que nous parlons maintenant, et nous ne prétendons ici que transmettre leurs avis et consigner leurs observations.

Les *Impressions de Voyages* sont un ouvrage à part, sans modèle, que je sache. Ne demandez à M. Dumas ni le sentimentalisme philosophique de Sterne, ni l'exquise sensibilité de M. X. de Maistre, ni l'observation déliée de Regnard, ni la scrupuleuse exactitude de Bougainville. Ce n'est complètement rien de tout cela, mais c'est quelque chose de tout cela. On ne dira pas non plus de lui ce qu'Horace disait d'Homère, qu'il y a plus de philosophie dans son Odyssée que dans tout Leucippe et Crantor. Je vous avouerai aussi tout bas, confidentiellement, que je le soupçonne un peu de faire parfois de la géographie à la façon dont Vertot faisait de l'histoire, —comme du roman et du drame. —Que voulez-vous? ce n'est pas ce qu'il fait le moins bien, j'imagine. Poète dramatique, le monde est pour lui un immense théâtre, où il va semant le mouvement et la vie partout sur son passage, animant de ses passions tout ce

qu'il rencontre, et les choses, et les hommes, et les animaux; peintre d'instincts plutôt que de mœurs, de mœurs plutôt que de caractères, pénétrant jusqu'au cœur toujours, moins souvent jusqu'à l'ame.

Et puis il n'est pas seulement ici l'auteur du drame, il en est encore le héros, non plus caché dans la coulisse, mais en face du public, sur la scène, parlant et agissant, en déshabillé, pour ainsi dire, avec ses naïvetés d'amour-propre, avec ses indiscrétions de jeune homme, avec ses impressions du moment; sans autre prestige que l'amabilité qui le suit partout, sans autre fard que la coquetterie qu'il ne quitte jamais. Au milieu des Alpes, entre un ours et un crétin, au bord d'un précipice, sur la verte rive d'un fleuve, sous le bleu manteau du ciel, il se taille un cadre à son choix, à sa taille; et là s'assied pour travailler en face des glaces éternelles, comme une femme devant le miroir de son nécessaire, se peignant, s'attifant, se regardant de la tête aux pieds.

Hé! qui ne se mire et ne s'admire aujourd'hui? Qu'y faire? c'est une manie, un travers, un vice du siècle. Où est le temps que les grands hommes étaient humbles comme de petits enfans, que leur ame s'embellissait de pudeur comme une vierge qui rougit, que leur génie se cachait dans sa modestie comme Dieu dans son sanctuaire? A-t-il jamais existé ce temps? on aime à le croire. Reviendra-t-il? on aime à l'espérer. — Mais à présent que tout s'individualise, que chacun se fait centre, que chacun se croit dieu; honte aux modestes! malheur aux humbles! ils seront réputés niais et traités d'imbécilles. — N'est-ce pas Voltaire qui appelait Buffon M. de Montorgueil? Buffon qui ne lisait jamais une de ses pages en société sans la terminer par cette formule: *Avouez, mesdames, que cela est beau!* — En ce sens, que de petits Buffons aujourd'hui! Il se forme parmi les artistes une religion nouvelle, sorte de paganisme littéraire où tout est dieu excepté Dieu lui-même. C'est à prendre en pitié l'espèce entière; c'est à vous dégoûter d'être *grand homme*. Passe encore si ce n'était que ridicule; mais c'est nuisible au talent et à l'art. Du moment qu'on s'adore, plus de progrès possibles. Aussi que de génies éteints, de poètes faillis et d'avortons littéraires! L'orgueil est un fruit de mort que ce siècle aime trop.

Dire que, sous ce rapport, M. Dumas n'est pas un peu, beaucoup même, de son siècle, je m'en garderais bien. Je ferai pourtant une distinction. Il n'est pas orgueilleux, c'est son *défaut*; mais vain, c'est une *qualité* qui va chez lui jusqu'à l'excès. Cette division est capitale: car l'orgueil est un vice froid, un crime solitaire, sans cœur, formé de haine et de mépris, primitif, sauvage, insociable; c'est l'égoïsme de l'intelligence et l'idolâtrie de l'égoïsme. La vanité, au contraire, est un vice aimable, rayonnant, un crime à deux, à mille, plein de cœur, avide de flatteries et de caresses, vivant d'adoration et d'amour, sociable, civilisé; c'est l'égoïsme de l'ame et la coquetterie de l'égoïsme. Qu'est-il besoin d'ajouter que c'est le partage presque exclusif, le charme irrésistible, le secret magique de la plus belle moitié du genre humain? M. Dumas est tout-à-fait femme sous ce rapport. Tel il est dans ses *Impressions*, tel il se pose en société. Il y a tant d'abandon, de laisser-aller, d'ingénuité, de candeur dans sa vanité, qu'on oublie, à l'entendre, ce qu'elle peut avoir de puéril, de féminin, de ridicule. Mais l'on s'en souvient après: aussi, je ne connais pas d'artiste dont on dise plus de mal quand on ne le voit pas, dont on pense plus de bien quand on l'écoute. C'est qu'il y a vraiment deux hommes dans cet homme-là : celui de la scène et celui du salon; l'un, sombre, amer, ami de personne, ingrat, jaloux, rusé, vindicatif, presque infernal, le cœur d'Iago dans la poitrine d'Othello; l'autre, aimable, gai, officieux, reconnaissant, ami de tout le monde, indiscret, fin, étourdi, spirituel; l'esprit de Figaro dans la tête de Lélie. Le résultat de ces deux êtres, le tout de ces deux moitiés? je ne le dirai pas, je ne le penserai même pas. Quelle femme, en le voyant, l'entendant, le lisant, ailleurs qu'au théâtre, devinerait, sous cette écorce verdoyante et fleurie, l'ame de feu, le cœur de cendres d'Antony? Et quand même!... Que de papillons se brûlent à la lumière! La curiosité est une terrible chose!

Mais n'anticipons pas sur les mémoires particuliers et les confessions de l'auteur : il nous les doit, il nous les fera un jour. Et soyez persuadés qu'à part les petits artifices de toilette permis en pareille circonstance, il se peindra tel qu'il est, qualités et défauts, vices et vertus. Où est la coquette un peu jolie qui soit assez mécontente d'elle-même pour corriger son portrait? Si je

faisais de la mythologie, je représenterais l'amour borgne, et l'amour-propre aveugle.

Les *Chroniques* de M. Dumas sont une suite de scènes, de petits drames où la narration alterne avec le dialogue. L'auteur s'y montre, à la fois et tour à tour, chroniqueur, peintre descriptif, machiniste, décorateur et auteur dramatique. Il y répand à profusion, comme dans ses grands drames, la vie et l'intérêt. Plus remarquables par l'exécution que par l'invention, par les détails que par l'ensemble, n'y cherchez pas le résumé d'un règne, la synthèse d'une époque. Ce sont des pierres précieuses, de petits diamans, ramassés çà et là dans le riche fouillis de nos vieux et naïfs chroniqueurs, et dont M. Dumas, avec l'esprit d'assimilation qui le distingue, s'empare, en les polissant, les taillant, et les enchâssant; habile lapidaire qui embellit tout ce qu'il touche, et a souvent l'art de faire prendre du faux pour du vrai. Le moment, au reste, n'est pas encore venu d'apprécier justement cette publication, à peine commencée.

Pour se préparer à ce travail, M. Dumas a dû étudier nos annales. A la différence des élèves de l'Université qui connaissent mal l'histoire de France, élève d'un curé de province, il ne la connaissait pas du tout; disposition plus favorable pour l'apprendre sainement. Né dans un drapeau de la république, homme de progrès et de liberté, quel a été son étonnement de voir de ses propres yeux que le progrès ne datait pas d'hier, et que la liberté était plus vieille que le spectre de 93! Avec la naïveté d'un enfant et l'étourderie coupable au moins de la moitié de ses fautes, il a voulu faire part à ses lecteurs habituels de ses découvertes historiques. Voltaire, génie profondément critique, mais intentionnellement sceptique et faussaire, mettait en circulation les idées de son siècle. Vulgarisateur à sa manière, M. Dumas, nullement critique, intentionnellement véridique et croyant, a battu monnaie avec quelques idées de son époque, celles de Thierry et de Châteaubriand, par exemple; donnant aux unes sa chaleur et aux autres sa forme. Mais, par malheur, le coin ici s'est trouvé moins puissant que le lingot, et l'empreinte est sortie superficielle et sans caractère. Le dramaturge n'était plus sur son terrain. *Gaule et France* est un livre estimable comme pastiche, faible comme his-

toire. Si ce n'est pas un ouvrage irréprochable, c'est du moins une œuvre utile à la liberté, d'opinion consciencieuse, et la meilleure action littéraire peut-être qu'ait faite l'auteur.

Après deux ans d'absence, M. Dumas revient au théâtre. Poursuivi jusque dans son silence, il rentre aujourd'hui dans la lice. A lui seul de soutenir sa cause en face du public, en continuant les victoires de sa jeunesse par les succès de l'âge mûr. Aux qualités qui caractérisent ses premiers drames, qu'il s'efforce d'ajouter celles qui leur manquent. Nous allons le retrouver sans doute avec sa passion fougueuse, sauvage, brutale, africaine, pleine d'amour et de jalousie, de violence et de ruses, de sang et de larmes; qu'il ne néglige pas les contrastes, et qu'il place encore Paula auprès de Christine, Jenny à côté de Richard, Henri en face d'Alfred. Pourquoi ne peindrait-il pas le sentiment maternel, filial? Il y a dans *Angèle* des mots d'une éloquence maternelle si vraie et si pénétrante! Que ne met-il en scène l'amitié? La mépriserait-il comme Antony? Ce n'est pas une des qualités de l'époque : mais n'exprimerait-il qu'une époque? Qu'il oppose le sacrifice à l'ambition, le dévouement à l'égoïsme. Pour tout peindre, il faut tout sentir, a dit le poète. Qu'il sente donc avant de peindre. Le dévouement de Muller est un dévouement d'exception, et, pour ainsi dire, le sacrifice de l'égoïsme.

On ne trouve pas assez, dans les drames de M. Dumas, cet élan de l'ame, ce courage du bien, cette plénitude du cœur qui nous transporte à la lecture de Corneille. Que le sentiment de l'humanité, si remarquable dans *Gaule et France*, plane aussi sur son théâtre comme un soleil, et le pénètre, et l'éclaire et le vivifie. Le mouvement et l'intérêt qu'il verse à pleines mains sur tous ses ouvrages en deviendront plus puissans et plus dignes. Artiste d'exécution plutôt que d'invention, il rétablira l'équilibre par le travail et la conscience. Doué d'une mémoire persécutrice, il doit s'en servir comme d'un ami quand il lit, et s'en défier comme d'un ennemi quand il écrit. L'ame, pas plus que le corps, ne se nourrit d'elle-même. Imitation, assimilation, deux lois qui président aux fonctions de l'estomac et du cerveau. Mais prenez garde que l'un doit, comme l'autre, détruire, digérer, transformer les alimens qu'il emploie. Le vol est donc permis dans la république des let-

tres; mais à la condition de tuer ceux que l'on pille. Il n'y a que les morts qui ne témoignent pas; axiome de grands chemins applicable en littérature. Qui est-ce qui connaît aujourd'hui ceux que Molière et Shakspeare ont détroussés?

Le dialogue de M. Dumas est vif, saillant, animé; il n'est pas assez abondant, il est trop peu nourri. Son style, incorrect, inculte, s'améliore pourtant; je voudrais plus de largeur à sa parole et plus de profondeur à sa pensée. Il n'existe pas d'auteur dramatique qui entende mieux le mécanisme de la scène. Presque toutes ses pièces sont d'une architecture hardie et variée, légère et solide, à l'aide de laquelle il cache les faiblesses, déguise les invraisemblances, escamote les difficultés. Scènes, actes, drames, il termine tout avec un rare bonheur. C'est l'homme aux dénouemens : il eût été bon peintre, excellent architecte; il a vraiment et surtout le talent du dessin et le génie de la composition. Mais qu'il prenne garde aux défauts de ses qualités. De même que le corps n'est que l'enveloppe de l'ame, la forme n'est que le corps de la pensée. Il ne faut pas que le tissu absorbe la trame; le canevas est fait pour la broderie. L'ordre ne peut être que le rayonnement de l'unité. L'unité, c'est la lumière; les couleurs dont elle se compose, voilà la variété. La variété dans l'unité, c'est le monde; magnifique plan sorti des mains du plus grand des architectes.

Dans le drame comme dans la Bible, l'homme est le pivot, le centre, la fin de la création. Que M. Dumas l'étudie donc sous toutes ses faces. Ne peut-il joindre le sentiment à la passion, l'intelligence au sentiment? Adroit dessinateur, quand il le veut, il saisit bien les ressemblances. Mais la physionomie lui échappe quelquefois et souvent l'ame. Il ne suffit pas d'être peintre comme Labruyère, il faut encore être penseur comme Larochefoucault, profond comme Machiavel. Sonder les reins et les cœurs, c'est ce qui du poète dramatique fait un démon; créer des caractères, c'est ce qui en fait un dieu : qualité de Racine que M. Dumas n'admire pas assez sans doute, et de Shakspeare surtout qu'il admire trop légèrement peut-être.

Platon aurait mis M. Dumas à la porte de sa république, et il aurait eu raison. Non qu'il soit athée, il n'est que sceptique; c'est le Byron du drame, chantant indifféremment le bien, le mal, sans

distinction, sans moralité. En littérature comme en politique, le parti le plus prudent aujourd'hui est assurément d'être neutre : consultez là dessus le juste-milieu; mais c'est le parti le moins noble et le moins poétique. Une révolution a été faite aussi dans le drame; toute forme est acquise à la pensée; à elle de se produire maintenant, libre, grande, généreuse, sociale. Otez Dieu du monde, que reste-t-il? Une sphère. Otez l'ame de l'homme, qu'avez-vous? Une machine. Otez la pensée du drame, que devient-il? Une farce. L'incontestable supériorité du théâtre français jusqu'ici, malgré ses formes étroites et sa livrée païenne, c'est l'unité chrétienne, le catholicisme de la pensée. Ne sommes-nous pas un peuple missionnaire? Tous nos grands hommes ont été sociaux, européens, universels, avant Corneille comme après Voltaire, depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon. Hommes du drame, hommes d'imitation, hommes d'imagination, soyez donc de votre patrie; à toutes vos conquêtes sur l'étranger, à toutes vos créations originales, donnez le baptême d'une idée et la consécration du génie français.

Que si maintenant on nous demandait de résumer l'homme, comme nous venons de résumer l'artiste, nous le ferions avec la même franchise. Au reste, ce serait peu de chose à ajouter aux différens traits épars dans ces quelques pages. M. Dumas, nous l'avons déjà dit, est une des plus curieuses expressions de l'époque actuelle. Passionné par tempérament, rusé par instinct, courageux par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, c'est tout Antony pour l'amour, c'est presque Richard pour l'ambition, ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance; superstitieux quand il pense, religieux quand il écrit, sceptique quand il parle; nègre d'origine et français de naissance, il est léger même dans ses plus fougueuses ardeurs, son sang est une lave et sa pensée une étincelle; l'être le moins logicien qui soit, le plus antimusical que je connaisse; menteur en sa qualité de poète, avide en sa qualité d'artiste, généreux parce qu'il est artiste et poète; trop libéral en amitié, trop despote en amour; vain comme femme, ferme comme homme, égoïste comme Dieu; franc avec indiscrétion, obligeant sans discernement, oublieux jusqu'à l'insouciance; vagabond de corps et d'ame, cosmopolite par goût, patriote d'opinion; riche en illusions et en caprices, pauvre de sagesse et d'expé-

rience; gai d'esprit, médisant de langage, spirituel d'à-propos; don Juan la nuit, Alcibiade le jour; véritable Protée, échappant à tous et à lui-même; aussi aimable par ses défauts que par ses qualités, plus séduisant par ses vices que par ses vertus : voilà M. Dumas tel qu'on l'aime, tel qu'il est, ou du moins tel qu'il me paraît en ce moment; car, obligé de l'évoquer pour le peindre, je n'ose affirmer qu'en face du fantôme qui pose devant moi je ne sois pas sous quelque charme magique ou quelque magnétique influence.

H. Romand.

HISTOIRE BIOGRAPHIQUE

ET CRITIQUE

DE LA LITTÉRATURE

ANGLAISE

DEPUIS CINQUANTE ANS[1].

DERNIÈRE PARTIE. — AUTEURS DRAMATIQUES.

J'aborde cette partie de mon sujet avec la conviction que si la poésie a conservé son rang et le roman atteint une position plus élevée, il y a décadence marquée dans le drame anglais. Non que la poésie y soit moins élégante; mais les sentimens élevés y sont plus rares. Le drame a dompté son naturel sauvage. On a étendu un manteau de glace sur ses mouvemens passionnés, et son langage n'est plus celui du cœur. On ne comprend pas, comme autrefois, le véritable caractère de la composition dramatique; les auteurs oublient qu'ils doivent parler aux yeux autant qu'à l'ame; ils décrivent plus qu'ils n'agissent, et l'idée n'est pas rendue par des signes apparens.

Plus de vigueur dans le dialogue. Ai-je besoin de dire que Shakspeare est rempli de ce qui nous manque? Réduites en pantomimes, ses pièces seraient encore comprises du public. A force de nous civiliser, nous sommes

(1) Voir nos dernières livraisons.

devenus barbares. Demandez votre chemin à un passant, il vous l'indiquera du doigt. On dit qu'un Français ne pourrait pas raconter une histoire s'il avait les bras liés; ce peuple a l'instinct dramatique, et supplée par l'action à ce qui manque aux discours.

Nous sommes devenus froids, polis et civilisés; nous vivons dans une perpétuelle observation des convenances tant dans nos actions que dans nos paroles. Un bon dramaturge est un homme hardi, libre, qui dit ce qu'il pense comme il le pense; mais où trouver un tel homme de nos jours? Nous copions servilement le drame français (1). D'ailleurs nos principaux théâtres sont peu propres à faire ressortir les véritables beautés du drame; l'esprit, le comique et toute la richesse du dialogue se perdent dans l'espace immense qui sépare la scène des loges; sur trois mots qu'un acteur prononce, à peine une oreille ordinaire en peut saisir deux, encore l'acteur est-il obligé de forcer sa voix, et d'en exagérer les sons. D'un autre côté, nous sommes devenus trop sages pour jouir avec enthousiasme d'aucun amusement; on nous en offre de tant de sortes! Nous sommes de grands critiques: nous savons, ou ce qui est pis, nous prétendons tout connaître, nous jugeons la pièce, nous condamnons les acteurs; nous allons au théâtre, non pour nous y amuser, mais pour critiquer. L'auteur qui fait un livre trouve du moins un auditoire calme; le public lui rendra justice, si ce n'est immédiatement, au bout de quelque temps. L'auteur dramatique a une double chance contre lui: il peut être sifflé par la faute des acteurs comme par la faute de sa pièce. Un écueil plus

(1) La décadence du théâtre anglais est réelle, et tout le monde l'a sentie. Une enquête du parlement, à laquelle ont pris part quelques-uns des hommes les plus distingués de l'Angleterre, n'a produit aucun résultat satisfaisant. Il nous semble que les causes véritables de cette décadence sont cachées dans les entrailles même de la société anglaise, dans sa situation politique et morale, dans la liberté constitutionnelle dont elle jouit, et dans la pruderie puritaine qu'elle n'a pas encore abandonnée. Cette liberté a encouragé depuis long-temps, et même sous le roi Charles II, l'immoralité des spectacles, contre lesquels le puritanisme s'est toujours élevé. Les *lobbies* de Drury-Lane sont un véritable marché de prostitution. Comme d'un autre côté la décence extérieure des mœurs et le respect des devoirs de famille sont profondément enracinés chez ce peuple, il a dû résulter de cette situation du théâtre que la plupart des gens respectables ont peu à peu abandonné. L'Opéra et l'Opéra Italien ont été *patronisés* par quelques grands noms et par les hommes à la mode; mais l'auteur dramatique anglais a manqué de ce puissant stimulant, l'estime publique; et l'on peut ajouter que les mœurs des hommes qui ont cultivé le théâtre, de Sheridan, de Maturin, de Lewis, n'ont pas été de nature

dangereux encore s'offre sur son chemin; c'est l'acteur à la mode, celui dont le nom figure sur l'affiche en lettres d'un pouce; il faut que l'auteur identifie sa pièce avec l'acteur et non l'acteur avec sa pièce; ce n'est pas le héros dont il trace l'histoire qui pose devant lui, mais bien le comédien qui sera chargé de le représenter. L'acteur Kean voulait qu'une pièce fût écrite pour lui seul; et la meilleure à ses yeux était *Brutus*, parce que ce rôle absorbait tous les autres. Garrick, avant lui, avait frayé cette route; il émondait d'une main inhabile tous les rameaux du drame qu'on lui soumettait.

Richard Brinsley Sheridan mérite, comme homme d'esprit et comme auteur dramatique, la gloire qu'il a conquise. Ses débuts furent aussi brillans que ses derniers jours furent sombres. A vingt-trois ans, il fit *les Rivaux*, et à vingt-six *l'Ecole de la Médisance*. Ces comédies abondent en connaissance des hommes et des mœurs, en traits d'esprit qui décèlent du génie et un talent observateur. Il fit peu de progrès au collége, et il y apprit fort peu de grec et de latin; mais, en revanche, il étudia le monde, il y recueillit ces trésors intellectuels que nul collège ne peut fournir. Ses comédies ne sont point le résultat d'une inspiration soudaine, il n'y a pas de spontanéité dans ses œuvres; c'est lentement qu'il compose, c'est par degrés que ses beautés se développent, et l'on est surpris que tant de froideur dans les combinaisons ait pu être l'apanage d'un génie aussi vif et aussi brillant. Ses œuvres sont le produit d'un travail opiniâtre; le germe d'une idée grande et forte lui apparaît dans sa

à détruire ou à modifier l'opinion générale. Ainsi s'est élevée une barrière entre le théâtre et le monde, le théâtre où l'on pouvait tout dire et tout entendre, où l'on continuait de jouer les vieilles comédies remplies de grossières équivoques, où la canaille, admise après une certaine heure, payait la moitié du prix ordinaire pour jouir d'une licence assez semblable à celle des saturnales, et où les hommes peu scrupuleux sur le choix de leurs plaisirs trouvaient chaque soir un harem vénal en permanence; et le monde soumis à une décence pointilleuse, raffinant la pruderie du langage, soumis à la voix de ses prédicateurs, et poussant l'amour des convenances jusqu'à la plus ridicule hypocrisie. Tous les efforts des directeurs de théâtre ont dû échouer devant ces motifs de ruine; et les auteurs, si l'on excepte Sheridan et quelques autres, n'ont songé qu'à plaire à la populace par de grosses farces, et aux gens de cabinet par des drames écrits et composés pour être lus, non pour être joués. Si, comme tout porte à le croire, la société anglaise se modifie dans quelques années, le théâtre de ce pays peut se couronner encore de quelque éclat; mais sans la modification des mœurs, il est difficile d'espérer aucune amélioration du théâtre en Angleterre.

forme brute; il la polit jusqu'à ce qu'elle sorte de ses mains habiles, brillante et sans tache. Les nombreuses esquisses qu'il traça et les parties détachées de dialogue qu'il thésaurisait sans cesse, prouvent que son génie n'était ni rapide ni oublieux, et qu'il se contentait de marcher lentement vers un but fixe, et de laisser les autres y courir.

L'esprit et le comique flottent à la surface de son dialogue plutôt qu'ils n'en font partie intégrante. Chaque scène semble avoir été créée pour faire ressortir les beautés qui l'ornent. Plusieurs de ses plus remarquables personnages ne sont point originaux: Fielding nous offre mistriss Malaprop (1) dans toute sa splendeur. Mais qu'importe au public que ce qui excite sa gaieté soit création ou imitation? On remarque dans les œuvres de Sheridan peu de mouvement et peu de chaleur, point d'élans passionnés; tout y est poli et conforme aux bonnes manières; on s'aperçoit que le cœur n'y parle pas, et toutes les autres beautés ne compensent point ce défaut.

Sheridan se lassa bientôt d'acquérir de la gloire au prix de tant de travail; son esprit le fit rechercher du prince de Galles et de ses joyeux compagnons, et Drury-Lane perdit en saillies heureuses tout ce que Carlton-House y gagna. Il est vrai que Sheridan acquit de la célébrité comme orateur des communes, et que, pendant un moment, il sembla devoir s'emparer de la première place; mais ses longs discours demandaient aussi des préparations, il s'en fatigua bientôt; le vin et la paresse l'obligèrent de se contenter de sa réputation acquise. On le regarda dès lors comme le parleur le plus brillant du cercle distingué qui l'entourait.

Il se reprochait souvent de mal dépenser ses grands moyens. Pendant ses accès de remords, il méditait des plans de scènes pour des pièces futures, et esquissait des passages de dialogue qui n'ont jamais vu le jour. Tous ces fragmens prouvent que c'était dans la vie réelle qu'il trouvait ses portraits.

Il y a peu de chose à dire de sa poésie; elle est faible, elle manque de feu et de naturel; il n'a de véritable verve que lorsqu'il est satirique ou misanthrope. En résumé, son génie est élevé, mais non de premier ordre; il imite mieux qu'il n'invente; il sait embellir, mais non créer; il observe, il n'imagine pas.

Joanna Baillie est placée d'un commun accord à la tête du drame moderne. Elle a déployé une si grande force de naturel, une telle connaissance du monde, et peint les passions avec tant de feu et de vérité,

(1) Femme ridicule, qui joue un rôle principal dans *les Rivaux*

que je ne connais personne qui puisse lui être comparé. Tous ses drames sont écrits d'un style large et vigoureux; ils offrent une grande variété de situations et de caractères, une éloquence animée et nerveuse, et la force d'expression que le théâtre demande. Dans les scènes pathétiques, elle approche de Shakspeare; ses dialogues sont remplis de pensées neuves; non-seulement elle nous émeut, mais nous sortons de la représentation de ses pièces plus instruits que nous ne l'étions auparavant.

Tous les critiques ont rendu justice à la mâle énergie de son style. Elle a intitulé ses drames : *Pièces sur les passions*, et cette dénomination n'a pas échappé à la critique. On lui a reproché de vouloir borner la tragédie, en ne retraçant dans chacune de ses pièces qu'une seule passion. Elle a choisi un mauvais titre, mais elle a fait de beaux ouvrages. Elle voulait que, dans chaque pièce, une seule passion dominât, comme l'amour dans *Roméo et Juliette*, et la jalousie dans *Othello*. Elle n'a pas réfléchi que jamais une passion ne marche seule; la jalousie est suivie de la colère et de la vengeance, et l'amour est trop souvent mêlé à la crainte et à la jalousie.

Elle a parlé la langue poétique de son temps et n'a point cherché à lui donner une teinte d'antiquité; elle pense, avec raison, que le langage employé par les poètes du siècle d'Elisabeth leur était naturel, mais ne le serait pas à notre époque. Quant au plan et à l'emploi du temps, elle a usé des libertés du drame romantique : à tout autre égard, elle est l'expression vivante de la beauté classique. Elle est en poésie ce que Flaxman est en sculpture : à côté des nobles créations de ce sculpteur, nous pourrions placer les ouvrages de Joanna Baillie. Elle ne perd jamais de vue le sujet qu'elle a choisi, et ne cherche point à cacher son héros sous de nombreux ornemens. Sévère sans froideur, caustique et ironique sans méchanceté, elle sympathise avec les peines humaines sans verser des torrens de larmes sur une piqûre d'épingle.

Lorsque l'auteur de *Waverley* écrivit la préface des *Aventures de Nigel*, il y laissa deviner l'intention de composer un drame, non pas, dit-il, à l'imitation de lord Byron (il se croyait trop au-dessous de lui), mais en qualité d'écrivain modeste qui avait déjà fait une tentative dramatique. Bientôt après on annonça *Halidon-Hill*, par SIR WALTER SCOTT, et le grand poète ayant depuis long-temps négligé les muses, sa réapparition excita l'attention générale. Cette œuvre cependant n'était point un drame régulier; ceux qui s'attendaient à trouver une pièce divisée en actes et en scènes exprimèrent leur désappointement, et se plaignirent que le style ne rappelait ni celui de Shakspeare, ni les épigraphes en vers placées en tête des chapitres de ses romans. Mais ceux qui parcoururent l'ouvrage

pour y trouver une lecture amusante, en jugèrent autrement. Peu de drames modernes peuvent rivaliser d'intérêt avec celui-là. Le caractère du vieux sir Allan Swinton qui a vu mourir ses sept fils, et qui n'a conservé la vie que pour les venger; celui du jeune Gordon dont il a tué le père en vengeant ses enfans, sont tracés avec beaucoup d'art : il est difficile de lire certains passages de cette pièce sans être ému jusqu'aux larmes. On doit regretter que l'auteur y ait prodigué les descriptions inutiles.

Ce poète déploya dans sa pièce d'*Auchendrane* un véritable génie tragique, et imposa silence à ceux qui avaient désiré qu'il choisît un sujet plus moderne. Plusieurs scènes sont conçues et exécutées avec toute la force de talent qui avait créé les meilleures pages de *Waverley* : la versification est plus correcte et plus nerveuse que celle d'*Halidon-Hill* ; néanmoins ses œuvres dramatiques se trouvaient tellement éclipsées par ses admirables romans, que le public se plaignit encore. Mais il y a bien de la différence entre ces deux genres de compositions : le roman permet de revenir sur le passé tout en faisant marcher les évènemens; dans le drame moderne, il faut que tout s'adresse à l'œil et à l'oreille. Scott le savait bien, sa correspondance sur l'art dramatique en fait foi; mais il n'est pas le premier grand écrivain qui ait tracé des règles sans pouvoir les suivre lui-même.

Le génie de COLERIDGE est poétique plutôt que dramatique. Sa versification est riche et brillante, elle abonde en pensées élevées; ses images ont un luxe pittoresque et une richesse d'imagination que peu de poètes ont égalés. Mais il aime par-dessus tout l'obscurité de la métaphysique, il n'est pas assez clair pour le public, et sa réputation populaire en a souffert, bien qu'elle se soit soutenue brillante parmi les plus hautes intelligences du pays. Sa pièce intitulée *le Remords* fut très bien accueillie par le public; elle est remplie de scènes de la plus grande force. L'intrigue est loin d'être claire ni probable. Le long espace de temps qui s'écoule entre les actes demande un trop grand effort d'imagination. Le principal mérite de cette pièce consiste dans le pittoresque de sa versification, et son principal défaut dans les idées abstraites et métaphysiques qu'elle renferme.

C'est plutôt un poème qu'un drame, on y remarque une imitation visible de Shakspeare. « Mais sa manière d'imiter, » dit un de ses critiques, « est telle qu'on la sent partout sans la voir nulle part : c'est une ressemblance de l'ensemble et non des détails. » Coleridge enfin a de magnifiques passages, mais qui ne se rattachent point intimement au sujet, et, comme auteur dramatique, il ne peut aspirer qu'à un succès de lecture.

Il y a de grandes beautés dans les drames de LORD BYRON. C'est là surtout que sa muse plane d'un vol élevé; mais comme drames s'adressant

à un auditoire ordinaire, ce sont des ouvrages incomplets. Lorsqu'un orateur parle dans une assemblée, il amplifie et se répète, car il sent le besoin d'être compris; quand il s'aperçoit qu'on ne le suit pas dans sa marche, il se rapproche de la terre, et tient le langage le plus propre à se faire écouter; il n'en est point ainsi de nos auteurs dramatiques. Ils comptent trop sur l'indulgence des spectateurs : tantôt ultra-poétiques, tantôt abstraits, tantôt mystiques, ils parlent en général comme gens qui ne veulent pas être compris. Ils s'adressent à la lune, aux élémens; ils parlent de tout, excepté de ce qui a rapport à la pièce, puis ils s'étonnent de n'être point goûtés. Les drames de Byron fourmillent d'erreurs semblables; ils ne manquent point de force dramatique; le style en est souvent concis et énergique; les situations sont belles et intéressantes. Eh bien! malgré toutes ces qualités, ils ne font point d'effet à la représentation. Il est vrai que le poète a écrit qu'il ne les destinait point pour la scène. Byron combat aussi pour les unités, et déclare qu'elles sont essentielles à l'existence du drame. A cet égard je ferai observer que Shakspeare est parvenu à se passer d'elles, à écrire des drames admirables, et que personne ne les regrette ni ne s'aperçoit qu'elles manquent. Byron était peut-être le plus mauvais critique de son temps; ses opinions sont généralement fausses, surtout lorsqu'il les émet avec tant d'assurance.

Ses drames, bien qu'il ne les destinât pas à être joués, ne sont pas en petit nombre : *Manfred*, *Marino Faliero*, *Sardanapale*, *les Deux Foscari*, *Caïn*, etc. Dans la première de ces pièces, on trouve des scènes vraiment sublimes; il y règne un mystère qu'il est plus facile d'admirer que d'expliquer; c'est dans le fait un être hideux; on frémit à la lecture de ses monologues, et l'on se détourne avec dégoût des sombres et horribles idées qu'il exprime. La voix publique a condamné *Marino Faliero*: c'est une répétition de *Venise sauvée*. On ne peut nier qu'il ne s'y trouve de beaux passages, aucun ouvrage de Byron n'en est dépourvu; il y a même des discours d'une éloquence rare; mais par momens le style devient plat et discordant. Sans doute le bas peuple peut et doit employer des expressions vulgaires; mais on y trouve des personnages marquans qui se servent d'un langage qui n'est rien moins que poétique.

Sardanapale est jeté dans un autre moule. Il est voluptueusement poétique; la richesse du style est en harmonie avec le caractère du prince. Le monarque assyrien, au moment du danger, s'arrache de ses coussins parfumés et des bras de ses femmes, il pense et agit en héros. Il a été représenté non-seulement comme efféminé, mais comme vicieux, et l'on ne s'en aperçoit plus au moment du danger; ses meilleurs serviteurs lui restent fidèles, les plus nobles de ses maîtresses l'adorent, et il dirige son

armée avec un talent et un courage dignes de ses ancêtres. Lorsqu'il est vaincu, non par la trahison ni par la force, mais par les élémens, il se résigne à la mort avec une dignité qui dément les assertions de ses ennemis. C'est le chef-d'œuvre des créations de Byron. Le personnage de Myrrha, esclave du harem, élevée par sa beauté, ses talens et son courage, au rang de confidente et de compagne de Sardanapale, est le plus beau que je connaisse.

Les Deux Foscari sont évidemment inférieurs à *Manfred* et à *Sardanapale*; parmi les personnages il en est peu qui soient au-dessus du médiocre; la pièce est toute poésie, et ceux qui la siffleraient au théâtre, l'applaudiront dans le silence du cabinet. Quant à *Caïn*, il suffit de dire qu'il fut écrit dans un but impie, et que, malgré de beaux morceaux de poésie, ce n'en est pas moins un ouvrage manqué. Jamais il ne sera compris par le public en général; nous n'aimons déjà pas beaucoup le diable tel qu'il était autrefois : mais s'il joint la métaphysique aux autres terreurs dont il nous assiège, nous le détesterons et l'éviterons encore plus soigneusement. Les pièces de Byron ont augmenté les trésors de poésie dramatique; elles abondent en sublimes élans d'imagination, en dialogues vigoureux, et l'on y trouve des passages dont rien ne peut égaler la sublimité.

Il y a beaucoup d'énergie sauvage dans le *Bertram* de MATURIN; il y avait autrefois mêlé une teinte surnaturelle que, cédant au goût du public, l'auteur a définitivement retranchée. *Bertram* parut sous les auspices de Scott et de Byron, et pendant quelque temps la critique, respectant ces hauts personnages, épargna ce style incohérent, ces incidens improbables, et cette violence allant jusqu'au délire. C'est une œuvre étrange, elle étonne; les défauts dont elle fourmille appartiennent au génie. Maturin n'est jamais monotone, ni ennuyeux; il est plutôt trop plein de mouvement, de passion, trop extatique. Les incidens les plus ordinaires n'arrivent que d'une manière bizarre et forcée. Maturin avait cependant un beau talent, il dessine pour l'œil comme pour l'esprit, et fait preuve d'une grande connaissance de la nature.

Le *Fazio* de MILMAN lui a valu une place distinguée parmi les auteurs dramatiques modernes. Il tentait, disait-il, un essai pour ressusciter le vieux drame national en y joignant une grande simplicité d'intrigue. Plusieurs des intrigues de nos anciennes pièces sont assez simples et assez naturelles; mais si, en bâtissant sa fable, Milman a évité la confusion, il a inventé un incident qui le force à triompher de grandes difficultés; aussi, lorsque nous devrions être émus par le mouvement de la scène, nous ne sommes occupés qu'à admirer l'adresse de l'auteur. La pièce se trouvant

finie au troisième acte par la condamnation de Fazio, Milman est obligé de soutenir pendant deux mortels actes l'intérêt près d'expirer; et quoiqu'il y ait là plus d'un passage rempli de passion, les spectateurs s'aperçoivent qu'ils ne restent que pour assister à un dénouement qu'ils prévoient. Le personnage de Fazio est original : c'est un adepte en alchimie, auquel il ne manque plus pour être riche que la découverte de la pierre philosophale; à minuit, un riche avare, son voisin, entre, mortellement blessé, dans son laboratoire, pour lui demander des secours; Fazio ne peut résister à la tentation d'enterrer secrètement l'avare et de s'emparer de ses richesses. Un crime conduit à un autre : malgré la beauté et l'amour de sa femme, il se prend de passion pour une autre femme, aussi vaine que belle; et, dans un moment de fureur, Bianca, pour arracher son époux à sa rivale, découvre au sénat le sort de l'avare et de ses trésors. Elle s'aperçoit trop tard qu'elle a été trop loin; Fazio est condamné comme voleur et assassin, et Bianca, après avoir fatigué le ciel et la terre de ses supplications, refuse de lui survivre et meurt. Bianca est un personnage bien conçu et bien développé; la résignation calme de Fazio, qui, près de mourir, ne s'occupe que du sort de ses enfans, est d'un bel effet. Le style de l'ouvrage est trop élevé pour la scène, et en dehors du langage que tiendraient les personnages, s'ils existaient. Le génie de Milman manque de force dramatique, mais il est fertile en combinaisons et heureux dans les incidens qu'il invente.

La douceur, la sensibilité et l'élégance facile de PROCTER lui assurent de plus beaux succès à la lecture qu'à la scène. Il aime à développer de tendres sentimens, à peindre l'amour, plus fort que la mort dans le cœur d'une femme, et, quoiqu'il ne manque pas de force, il s'éloigne du génie sévère de nos anciens auteurs. Il a moins de cette vigueur passionnée qui réveille les loges et fait trépigner le parterre. Sa *Mirandola* fut reçue favorablement; mais, malgré toutes ses qualités, elle appartient plutôt à la poésie qu'au drame.

CROLY a le sentiment de l'absurde et du ridicule; plusieurs de ses pièces satiriques sont traitées avec beaucoup de bonheur. Sa comédie de *l'Orgueil sera abaissé* (PRIDE SHALL HAVE A FALL) est pleine d'intérêt et de comique. On pensait que le mérite de cette pièce, et le succès qu'elle avait obtenu, engageraient l'auteur à en composer d'autres; mais il a embrassé l'état ecclésiastique, et abandonné sans doute la carrière à des esprits plus mondains.

Rienzi est la meilleure des pièces de miss MITFORD. Les passages qui font le plus d'impression sont ceux où le tribun exprime l'amour de la

liberté, et où sa fille donne un libre cours à sa tendresse filiale. Les pensées sont dignes de la Rome antique, et pendant plusieurs scènes on se croit transporté à l'époque de sa gloire. Les spectateurs savaient fort bien que cette révolution n'était qu'un rêve, mais c'était un rêve de liberté, et chacun applaudissait. Ce drame ajouta à la gloire de miss Mitford. Son dialogue est plein de naturel et de vérité, et elle déploie une connaissance du cœur humain digne de l'auteur de *Notre Village*.

Richard Shiel est maintenant un acteur éloquent sur un théâtre qui a la nation pour public. Il semble avoir oublié *Evadne* (1) et *l'Apostat*. Son style est plein de vigueur, et ses drames offrent des incidens originaux. Il est grave, passionné, mais souvent inégal et quelquefois invraisemblable. En lui se trouvent les grands élémens du drame; il a fait un triste échange, en ce qui touche la gloire, lorsque, comme Sheridan, il a préféré le tumulte de la Chambre des Communes aux bravos de Drury-Lane.

James Sheridan Knowles est tout à la fois auteur dramatique et acteur, et dans ces deux capacités il a obtenu les plus grands succès. Comme acteur, il est grave et naturel, ne s'occupant que du sujet de la pièce, et non des loges ni du parterre; par la seule force de son jeu, simple et sans affectation, il entraîne les spectateurs. Rien en lui ne rappelle les gens de théâtre; on croit voir un gentleman qui a quitté sa loge pour jouer un rôle par complaisance, et l'on s'étonne de l'aisance avec laquelle il se trouve en scène. La chaleur qu'il déploie tient à sa nature et non à son rôle. Il écrit comme il joue; le naturel et la vérité dont il fait preuve au théâtre le suivent dans son cabinet; la poésie de son dialogue est la poésie des passions; son style, toujours adapté à la situation, n'est point chargé d'ornemens. Ses drames, pleins de mouvement, d'incidens heureux, sont l'expression de la société qu'il représente; il soumet le sujet, la scène et le dialogue aux exigences et au but de la pièce. En cela il diffère de beaucoup d'auteurs, et son mérite n'en est que plus grand. Son *Virginius*, sa *Fille du Mendiant* et sa *Femme de Mantoue* attestent que son principal talent consiste dans la peinture des affections domestiques. Knowles est un acteur de premier ordre, parce qu'en jouant il oublie qu'il est acteur, et un auteur admirable parce qu'il écrit sans affectation, et que la beauté de sa poésie élégante n'est que l'auxiliaire de son action dramatique.

(1) *Evadne* de Shiel est imitée d'une fort belle pièce de Shirley, vieux poète contemporain de Jacques Ier. Le drame de Shirley est bien supérieur pour la verve, l'originalité et la passion, à celui de Shiel, qui renferme, comme la plupart des pièces anglaises modernes, de belles tirades poétiques, et peu de véritable génie dramatique.

CRITIQUES ANGLAIS MODERNES.

Nous vivons dans le siècle de la critique : l'âge d'airain a remplacé l'âge d'or. Le sagace lord Kaimes et le savant Blair parlaient du génie avec des concessions respectueuses. Une race audacieuse et intrépide vint après eux; des hommes, joignant à beaucoup d'esprit et de savoir une bonne dose d'assurance, s'emparèrent du trône de la critique et jetèrent au public leurs opinions, mélange confus de légèreté, de hardiesse et de rudesse (1). Le monde, peu accoutumé à voir mettre en question le mérite des vétérans de la gloire littéraire, s'étonna d'une semblable témérité, et pendant long-temps ne sut quel parti embrasser; mais le désir de voir les grands hommes abaissés emporta bientôt la balance : un esprit ordinaire éprouve un certain plaisir en apprenant que ces auteurs dont il admirait le génie colossal, ne sont après tout que de faibles mortels.

Le rire moqueur, qui s'attacha long-temps à la majorité des hommes que maintenant nous regardons comme célèbres, partit d'Edimbourg : il trouva bientôt de nombreux échos. Au lieu du feu sacré du génie, nous eûmes le pâle flambeau de la critique, et la multitude s'épris de cette clarté factice. Ce système prit naissance à une époque où l'on commençait à douter de faits transmis aux hommes d'âge en âge, et même révélés par

(1) On ne peut guère séparer la littérature critique de la littérature créatrice. Les véritables critiques de l'Angleterre moderne, ce sont ses grands écrivains. Tous sans exception, ils ont pris part à cette polémique active qui a eu pour théâtre les publications citées par M. Cunningham. On retrouvera en première ligne, parmi les troupes réglées du *Quarterly* et de l'*Edinburgh*, les noms de Walter Scott, de Southey et de Brougham. Quelle injustice serait-ce donc de jeter anathème sur la critique anglaise, et d'accepter sans examen l'opinion qui présente les Jeffrey, les Gifford et les Wilson, comme autant de minotaures en embuscade pour dévorer les auteurs ! Sans doute les meilleurs critiques, les hommes dont la Grande-Bretagne s'honore le plus, ont eu leurs heures d'injustice, leurs jours de colère et de violence, leurs attaques passionnées, dictées par leurs préjugés et leurs intérêts. Tous les hommes de talent ont été tour à tour injustes accusateurs et victimes d'accusations injustes ; que conclure de là? que les hommes sont faibles, et que les mêmes iniquités, les mêmes fautes, dont la société abonde, viennent se refléter dans les œuvres de l'esprit. Mais ce que l'auteur ne dit pas, c'est le mouvement de fécondité et de vie puissante que les *Revues* anglaises ont imprimé à leur pays, la sève active qu'elles ont versée à grands flots dans toutes

Dieu. Un désir immodéré de changement s'était violemment saisi de la société; elle voulait une régénération politique, et croyait à la perfectibilité. De là le projet d'anéantir, comme attentatoires à sa majesté souveraine, tous les vieux récits, et, comme Adam, de commencer un nouveau monde.

Nos critiques imaginèrent que le corps social tombant en ruines, il en devait être ainsi de tout le reste; ce fut là leur erreur : s'il y avait des abusés, et il y en avait beaucoup, la littérature n'était pas de ce nombre. Elle était sortie spontanément de la tête et du cœur; si la nature avait raison, la littérature ne pouvait avoir tort. Pour rendre leurs doctrines populaires, il fallait d'abord que les critiques commençassent par rabaisser Wordsworth, Southey et Coleridge; ils dépeignirent ces grands poètes comme des esprits à rebours, des rêveurs enthousiastes qui ne voulaient pas que leurs chants ressemblassent aux chants des autres hommes, et qui manquaient tout à la fois de goût et de génie. Bientôt ces arbitres de la littérature, se regardant, sinon comme des dieux, du moins comme les premiers des hommes, exigèrent que leurs décisions fussent reçues comme des lois. Cependant l'esprit de parti dictait leurs jugemens. Ainsi tous les poètes dont le génie suivait les principes whigs furent élevés par ces critiques au delà de leur sphère naturelle, et offerts au public comme dignes de toute son admiration. Crabbe occupa un rang élevé sur ce parnasse du nord; Campbell en fut l'étoile polaire, tandis

les classes, l'ambition qu'elle ont éveillée, la lumière controversale qu'elles ont jetée sur toutes les questions. Sans elle, Southey, toujours ridiculisé malgré son génie, aurait-il donné ses quatre poèmes épiques et ses deux ouvrages d'histoire? Walter Scott eût-il soutenu jusqu'à la dernière vieillesse non-seulement la fécondité, mais le courage de son talent? Wordsworth eût-il expliqué, dans d'admirables pages métaphysiques, le mécanisme secret de sa pensée? Byron aurait-il jeté, comme une vengeance dans la société qu'il détestait, et au milieu des critiques qui l'avaient traité comme un écolier insolent, neuf ou dix volumes de chefs-d'œuvre? Nous aurions bien autre chose à dire, si nous voulions parler de l'influence qu'a exercée la critique périodique sur la politique de l'Angleterre. C'est par elle, c'est en luttant contre les *tories* par le savoir, l'ironie et le bon sens, que Brougham a préparé la réforme. C'est par elle que l'intérêt *tory*, aujourd'hui menacé de ruines, se défend encore avec courage, souvent avec succès, dans les pages éloquentes de Wilson. La bibliothèque qui renfermerait toutes les *Revues*, tous les *Magasins* publiés depuis 1800 en Angleterre, offrirait le résumé complet de toutes les conquêtes des sciences morales, politiques, industrielles, pendant la première partie du XIXe siècle.

que Wordsworth, Southey et Coleridge se virent traités avec dédain, comme gens dont le génie était faux et dehors nature.

Comme antidote contre le poison distillé par les whigs, les tories se présentèrent, mais presque trop tard, avec des ordonnances qui devaient, pensaient-ils, rendre aux corps politique et littéraire la force et la santé. Pour combattre l'*Edinburgh Review*, le *Quarterly Review* fut fondé. La lutte qui s'engagea devint amusante pour tous ceux qui n'avaient pas publié d'ouvrages qu'ils craignissent de voir critiquer, ou dont les opinions n'étaient pas assez enracinées pour regarder comme sacriléges les attaques dont elles pouvaient être l'objet. Ces deux puissans leviers périodiques jouaient en littérature le même rôle que les whigs et les tories jouaient au parlement. Aucun rapport, aucune sympathie entre eux; les dieux du *Quarterly* étaient anathème pour l'*Edinburgh*. Mais dans cette lutte, le génie payait les frais de la guerre.

On ne combattait point à visière levée; on s'attaquait mutuellement par des politesses railleuses, des sarcasmes amers et des allusions offensantes. Le savoir et l'ironie que déployait le *Quarterly* offrait un contraste parfait avec l'esprit et l'éloquence de l'*Edinburgh*. Le premier, il est vrai, n'essaya pas de renverser le trône des princes de la poésie; il s'attaqua à de jeunes auteurs qui cherchaient à gravir le côté whig du parnasse. Keats et Shelley furent arrêtés dans leur essor, et l'on fut longtemps avant de rendre justice au mérite d'Hazlitt. Mais généralement parlant, les méfaits de l'*Edinburgh* furent plus pénibles que ceux du *Quarterly*, et l'on se rendra compte de cette différence, si l'on réfléchit que le directeur de cette dernière publication, sans être un whig, avait beaucoup des goûts de ce parti, et se montrait assez bizarre dans le choix qu'il faisait de ses victimes, au grand étonnement du parti dont il suivait le drapeau. Du reste, l'un et l'autre avaient leurs préjugés de coterie : le *Quarterly* prônant les lords et les ladies; l'*Edinburgh*, les économistes politiques et les spéculateurs; soutenant tous deux l'éclat du savoir contre le feu de la nature, et l'influence de l'esprit de parti contre celle du génie. Les principaux apôtres de cette nouvelle religion littéraire furent Jeffrey et Gifford, hommes d'humble extraction, qui joignaient à une bonne éducation et à beaucoup d'esprit une profonde confiance en leur mérite.

François Jeffrey dirigea l'*Edinburgh Review* pendant la plus belle période de son existence. Il a une grande promptitude de conception, un esprit profond et enjoué tout à la fois; ses connaissances sont étendues et variées, son style animé; il sait orner le sujet le plus aride ou le plus ennuyeux par le sel de ses plaisanteries et son éloquence brillante. Que lui manque-t-il donc pour tenir dignement le sceptre de la critique?

L'imagination. Non seulement il en possède peu lui-même, mais il ne s'aperçoit pas que les ouvrages de génie ne peuvent exister sans elle, qu'elle est la flamme céleste qui les rend immortels. Partout où il la rencontre, il la repousse avec mépris loin de lui, comme les Arabes dans le désert repoussent loin d'eux les perles de l'Orient. Voilà le véritable secret du dédain avec lequel il a traité les premiers poètes de nos jours; ses critiques de Scott, Wordsworth, Southey, Coleridge et Montgomery sont une preuve de ce défaut; ils ne sont point jugés par leurs pairs. Jeffrey n'est pas en état de prononcer sur eux : ils se sont élevés hors de sa portée dans des régions qui lui sont fermées, celles de l'imagination; à ses yeux éblouis, un essor aussi prodigieux est folie, il croit que le génie, comme Antée, perd ses forces en quittant la terre. Les critiques de Jeffrey ont nui à la cause de la littérature; ses sarcasmes ont comprimé les élans de plus d'un homme de génie; les poètes n'écrivaient plus sans trembler devant sa critique, sans craindre de faire rire à leurs dépens. Les oiseaux chantent rarement bien quand le faucon plane dans l'air, et nos bardes redoutaient le juge Jeffrey de notre temps, autant que les accusés politiques redoutaient le juge Jeffries sous le règne de Jacques II. De tels critiques peuvent bien, pour un moment, obscurcir le génie et jeter de l'éclat sur un talent médiocre; mais où sont la plupart des écrivains que Jeffrey a loués? Tombés dans l'oubli, malgré tous ses efforts. Où sont les écrivains qu'il a attaqués et calomniés? Ils ont atteint le sommet du temple de la gloire.

Dans tout le mal et dans le peu de bien que Jeffrey fit à la littérature, il fut contrarié et encouragé par William Gifford, qui, s'il ne le commença pas, dirigea du moins pendant longues années le *Quarterly Review*. C'était un homme d'un grand savoir, et très familier avec les classiques et les vieux auteurs anglais. Il était tellement savant, qu'il ne voyait dans les autres que des ignorans; tellement sage, qu'il trouvait rarement quelque chose digne de lui plaire; et, n'ayant jamais pu atteindre une grande hauteur, il s'imaginait que personne ne monterait plus haut que lui. Il égala presque Jeffrey en esprit, et le surpassa en sarcasmes mordans et en poignante ironie. Jeffrey écrivait avec une sorte de légèreté qui faisait souvent douter qu'il fût sincère; Gifford, au contraire, écrivait avec une fierté et un sérieux qui attestaient les délices qu'il trouvait dans l'exercice de ses fonctions. Il n'y avait point de mauvais vouloir dans Jeffrey; il désirait seulement faire rire aux dépens d'un auteur; pourvu qu'il y réussît, son ambition était satisfaite. Il en était autrement de Gifford; il écrivait comme en mépris des hommes, comme s'il avait eu des motifs de haine contre le genre humain. Il ne se

contentait pas de rendre un auteur ridicule, il s'attaquait à sa personne, et cherchait à en faire un sot, un coquin, ou un athée. Nous trouvons cette critique digne de pitié, si nous reportons nos souvenirs sur la naissance et sur les premiers temps de la vie de ce critique. Quoique mousse autrefois, non sur les mâts orgueilleux d'un vaisseau de ligne, mais sur un bateau de charbon; quoique cordonnier autrefois, non de ceux qui, créateurs, ornent nos pieds d'une chaussure élégante, mais de ceux qui en réparent les accidens, il ne s'intéressait point à un génie qui, d'une position aussi humble que la sienne, cherchait à arriver à la célébrité. Pour lui, Bloomfield n'était qu'un cordonnier; Burns, qu'un laboureur écossais; Hogg, qu'un berger, dont les vers étaient empreints de l'odeur de son troupeau. Pourtant il parla avec une bonté inattendue de Clare, le paysan du comté de Northampton; imitant sans doute la grande dame dont parle Pope, qui paya un jour un de ses marchands, afin de jouir de sa surprise. Quoique Gifford dût son éducation à la charité d'un voisin et à la bonté presque miraculeuse du comte de Grosvenor, il n'avait aucune pitié pour les étudians nécessiteux, excepté quand son intérêt ou celui du *Quarterly* l'exigeait. Il se conduisit avec plusieurs des anciens whigs comme Polyphême avec Ulysse, les épargnant pour le moment, afin de s'en nourrir lorsqu'une chair plus délicate lui manquerait. Mais qu'un jeune whig, ne faisant pas partie de sa coterie, osât mettre le pied sur le Parnasse, Gifford lui courait sus de toute sa force et de toute sa vitesse; puis, fixant sur lui ses yeux de serpent à sonnettes, le fascinant, l'attirant, le dévorant d'avance, sans qu'on s'aperçût qu'il approchait, il s'élançait sur lui à l'improviste, l'étreignait comme un boa, et, brisant ses os, faisait disparaître jusqu'au dernier vestige de sa victime. Le *Quarterly* offre cependant des exemples d'admirable et de juste critique; on y trouve d'excellentes dissertations sur l'ancienne poésie anglaise et sur la littérature dramatique; là, Gifford était sur son terrain et dans toute la force de son talent.

Parmi les principaux officiers de l'état-major de Jeffrey, lord BROUGHAM mérite de figurer en première ligne. Ses connaissances sont étendues, et son génie est d'un ordre élevé; il n'est peut-être pas d'homme vivant qui sache autant que lui, et son activité est égale à ses talens. Ce que les autres acquièrent par l'étude, il le saisit d'inspiration; et ceux qui se présentent à lui pour lui dévoiler quelque secret dans les sciences ou dans la littérature s'aperçoivent bientôt qu'il le connaît déjà; que dis-je? qu'il l'a étudié en détail, et qu'il est tout prêt à l'expliquer aux autres. Lord Brougham a pénétré à travers la surface de chaque chose, il paraît familier avec l'esprit et l'essence, comme avec la forme extérieure de l'objet

sur lequel il discourt. Son esprit est prompt et infatigable; son ironie est perçante comme l'acide nitrique, et elle poursuit la victime jusqu'au tombeau. La promptitude de sa conception et l'immensité de ses connaissances le rendent impatient et colère; il n'a point de compassion pour les esprits obtus; il aime à atteindre le but d'un seul bond, et prend en pitié les autres qui marchent quand il court. La conviction qu'il a de la puissance de son génie, et son mépris pour celui des autres, font de lui un assez mauvais critique. Il aimait autrefois à prophétiser en politique, et à prévoir le sort des nations; les évènemens n'ont pas toujours répondu à ses prévisions. Il entra sur la scène littéraire plutôt comme un partisan que comme un juge; il disséquait les ouvrages, non pour les corriger, mais pour s'en moquer; au lieu d'une opinion raisonnée, il lançait un sarcasme, et maniait l'ironie lorsqu'il aurait dû parler avec douceur, indulgence et bon sens.

Sydney Smith a été long-temps un de ces critiques sévères qui aiment à tourmenter les nourrissons des Muses. Son esprit et son savoir lui donnent le droit de trancher les questions difficiles, mais nous sommes loin d'admirer la manière dont plusieurs de ses commentaires sont écrits, et de croire qu'il appartienne à un ecclésiastique de lancer l'arme si dangereuse du sarcasme et de l'ironie. Certes de grands talens ont brillé dans la carrière de la critique; mais nous pensons que ceux qui se sont voués à ce genre de littérature se sont mis dans l'impossibilité de se faire un nom eux-mêmes, et nous voyons en effet que les critiques qui ont essayé de composer, soit en vers soit en prose, ont généralement échoué.

Sir James Mackintosh était plus modéré; ses connaissances étaient variées, et l'histoire de notre littérature lui était familière. Il écrivit ces admirables recherches sur la littérature anglaise qui ont soutenu la gloire, alors pâlissante, de l'*Edinburgh*. Il préférait la discussion à la critique, et s'occupait rarement de questions personnelles; il aimait à tracer de magnifiques théories, et, excepté à l'occasion du récit de Lingard sur la Saint-Barthélemy, il descendit rarement à de minutieux détails. Si parfois le bout de son aile effleurait le sol de la critique moqueuse, il s'en arrachait bientôt pour planer dans des régions plus élevées.

William Hazlitt offrait un singulier mélange de sagacité dans ses réflexions et de singularité dans ses opinions : il savait beaucoup; il était connaisseur habile dans les arts; en littérature, son goût était sûr; son œil perçait à travers l'écorce jusqu'au cœur de l'œuvre qu'il analysait. Il aimait la bizarrerie, et cela fit tort à sa gloire; son esprit de parti le mit en hostilité avec des hommes qui maniaient des leviers assez puissans

pour l'écraser, et la manière indiscrète dont il exprimait son opinion irrita contre lui plusieurs personnes dont la voix faisait loi. Il en résulta que Hazlitt fut apprécié au-dessous de sa valeur réelle, et qu'on ne le considéra que comme un amateur de paradoxes, capable seulement d'exprimer avec esprit des idées étranges; cependant il avait de l'imagination, de la sensibilité, et savait mieux qu'un autre découvrir les véritables beautés d'un poème.

Thomas Carlyle a joint l'esprit de la critique allemande à celui de la critique anglaise : ses articles, malgré quelques écarts bizarres, abondent en passages pleins de force et de naturel, et attestent un esprit pénétrant, profond et philosophique.

Thomas Babington Macaulay a de grandes qualités; il est peut-être le seul de tous les critiques du nord qui joigne une grande force d'imagination à une profonde sagacité, un sentiment tendre et touchant à un style piquant et ironique. Il est quelquefois plus éblouissant qu'exact, et on peut l'accuser tout à la fois de ne point apercevoir des beautés qui existent et d'en trouver qui n'existent pas. C'est lui qui a contribué à introduire l'urbanité dans l'*Edinburgh Review*, qualité dont ce recueil était entièrement dépourvu; nous n'avons plus de ces numéros où l'injure se mêlait à la calomnie, où le génie était traîné dans la boue, tandis qu'un âne se mettant à braire du côté whig de la Chambre, était érigé en idole. Cette Revue elle-même a cessé d'être un épouvantail pour les jeunes auteurs. Les libraires ne forment plus leur opinion d'après elle, et un écrivain ne voit plus sa réputation souffrir de ses attaques. L'impatience du public ne lui permet plus d'attendre pour juger un livre le retour trimestriel d'une Revue; à peine les feuilles de l'ouvrage sont-elles sèches qu'un millier de mains s'en emparent avidement; et lorsque les savantes observations de Macaulay paraissent, ou le livre a réussi, et alors il n'a plus besoin d'aide; ou il est tombé, et il se trouve hors de l'atteinte de la critique.

Gifford eut pour collaborateur les premiers talens de son époque; leurs sentimens généreux, leur profond savoir et leur vaste génie mêlèrent des fleurs et des fruits aux ronces qu'il y semait. John Wilson Croker égala, s'il ne surpassa pas, Gifford en sorties piquantes et en sarcasmes amers; il donna de bonne heure des preuves de ce genre de talent, dans son poème sur le théâtre irlandais; il déploya une grande puissance d'argumentation dans ses discours, et approcha de Scott pour le mouvement poétique.

Lorsque la vieillesse et la décadence du talent eurent forcé Gifford à la

retraite, il fut remplacé, mais non immédiatement, par JOHN GIBSON LOCKART. Un changement remarquable s'opéra bientôt dans la rédaction du *Quarterly* ; le talent y trouva plus de bienveillance et de protection; on y fit réparation à Shelley pour les injures qu'on lui avait prodiguées; on loua l'imagination classique de Keats; en un mot on y prit pour devise : « Bienveillance à tous ceux qui ont du talent, quels qu'ils soient. » Ce ne fut point tout : le directeur força les rédacteurs de renoncer à leurs invectives ordinaires contre l'Amérique; l'amour de la liberté et l'admiration dont Washington Irving était l'objet en faisaient une loi : on y rencontra bien encore de temps à autre quelques sorties contre les principes républicains, et quelques boutades sur la différence des mœurs; mais elles étaient tolérables, et nos frères du continent américain nous surent gré de cet accroissement de bienveillance et de cette diminution d'animosité. On ne s'attendait point à de pareils changemens sous la direction de Lockhart. Il avait la réputation de se complaire dans les sarcasmes et dans l'ironie, armes qu'il maniait très habilement et dont il s'était fréquemment servi. Enfin on le regardait comme un second Jeffrey : on fut agréablement trompé. Il est, à la vérité, quelquefois sévère, il pèse les romans qu'il critique dans la balance de *Waverley*, et il les trouve légers; mais en somme il est juste et tolérant, il a de l'imagination et du savoir, alliance rare chez les directeurs de Revues.

Quoique l'*Edinburgh*, le *Quarterly* et le *Westminster* marchent en tête de nos recueils périodiques, nous ne sommes point disposés à les regarder comme influençant seuls notre littérature. En effet, quelques-unes des meilleures dissertations sur la poésie qui aient été publiées dans ce pays sont écrites par l'excellent poète John Wilson, et ont paru dans le *Blackwood's Magazine*. Il a surabondance de cette imagination qui manque à Jeffrey ; souvent, après avoir accompagné un grand poète jusqu'aux régions les plus élevées du Parnasse, il quitte l'édifice céleste qu'il visite, pour se mêler à quelques braconniers qui chassent au pied du mont. Il ne choisit point quelque recueil spécial pour y déposer ses remarques; il sème ses observations critiques de tous côtés, on en trouve, et des meilleures, jointes à des scènes d'orgie. Ses dissertations sur Homère viendront à l'appui de ce que j'ai dit de son talent. Où trouver plus de savoir, plus de connaissances réelles, plus de sentiment, unis à tant de génie et à un jugement aussi vrai? Il connaît toutes les traductions anglaises d'Homère, et il est disposé à accorder la palme à celle de Cowper; opinion qui diffère de celle de beaucoup de critiques, et qui n'en est pas moins juste. Il rend justice au génie naturel de Hogg, et dans ses recherches sur Burns, il l'a apprécié tout à la fois comme homme et comme poète,

ce que peu de critiques ont fait. Si l'on tolère encore dans ce pays les élans d'une imagination exaltée, nous en devons rendre graces à John Wilson.

Sir Walter Scott contribua beaucoup au *Quarterly Review* : ses articles sont nombreux et pleins de remarques profondes, entremêlées d'anecdotes historiques et biographiques. Quelques-unes, tels que l'examen de *Salmonia* et de *la Vie de John Home*, sont dignes de figurer dans une biographie, tant ils ressemblent peu à une critique ordinaire; ils offrent un mélange si heureux de sérieux et de comique, qu'on aime à les relire jusqu'à ce qu'on les sache par cœur. Il donne à ses travaux de critique tout l'intérêt qu'on cherche d'ordinaire dans les mémoires et dans les romans, il les assaisonne du commérage littéraire de sa jeunesse, et esquisse les grands hommes de la capitale de l'Écosse de manière à faire revivre le temps des Hume, des Home, des Robertson et des Blair. Les premiers morceaux fournis au *Quarterly* par Scott tiennent plus du genre critique que les derniers; dans son examen des *Reliques of Burns*, il émet, sur le mérite de cet illustre paysan, une opinion que nous ne pouvons partager, et publie des anecdotes douteuses, qui assombrissent le récit déjà si triste de la courte carrière du poète.

Les morceaux fournis par Robert Southey sont d'un genre particulier. Il évite autant que possible tout contact immédiat avec l'ouvrage qu'il critique; mais il fait connaître son opinion par un millier d'allusions et de parallèles tirés de l'histoire ou de la nature. Il plaît et il instruit en même temps; peu de personnes l'égalent en savoir; nul ne possède comme lui une connaissance profonde de la littérature de son pays et des littératures étrangères; il joint à toutes ces qualités un fonds inépuisable d'esprit, et la plus féconde comme la plus vive imagination. Quoiqu'il évite de se montrer sévère dans les jugemens qu'il porte, quoique son naturel soit doux et inoffensif, il ne faut pas imaginer qu'il n'y ait rien de satirique en lui; il est mordant et ironique quand il veut l'être; lorsqu'il est frappé, il frappe à son tour; il ne se contente pas alors de lancer quelques éclairs d'ironie. Il martyrise sa victime en lui prouvant ses torts; et, après l'avoir ainsi flagellée jusqu'au vif, il enduit ses blessures d'acide nitrique et d'huile de vitriol. Ces terribles exécutions n'ont lieu que rarement et à la suite de puissantes provocations : le véritable génie n'a rien à redouter de Southey.

Il existe d'autres recueils périodiques qui contiennent des morceaux d'un mérite peu commun : l'*Atlas*, le *Spectateur*, l'*Examiner* et le *Scotsman*, quoique parfois trop vifs et trop sévères, sont au-dessus de la classe or-

dinaire, et plusieurs *Magasins* offrent des articles pleins d'esprit et de goût. Deux écrivains, de talens et de sexe différens, ont dernièrement contribué à défendre la cause du génie : ce sont les auteurs de *l'Angleterre et les Anglais* et des *Héroïnes* de Shakspeare. Dans le premier de ces ouvrages, M. Bulwer a soutenu la supériorité du génie naturel, et réclamé pour le sentiment et l'imagination la place élevée que d'autres nations leur ont assignée; dans le second, mistriss Jamieson nous a révélé, pour ainsi dire, avec le tact le plus exquis, les secrets de son sexe, en nous initiant à la nature féminine, telle qu'elle apparaît dans Shakspeare. Ils ont accompli l'un et l'autre les devoirs les plus importans du critique : Bulwer s'est dépouillé de l'esprit de parti, et a repoussé loin de lui la frivolité des factions : il fait l'examen du génie que sa patrie a produit, et cherche à obtenir pour lui la justice que les princes et les puissances lui refusent; il réclame pour la raison, le mérite et le talent, la distinction personnelle dont ils jouissent devant Dieu, et recommande aux poètes de s'unir pour recouvrer leur droit d'aînesse. Mistriss Jamieson prouve que les portraits d'après nature, tracés par les poètes, sont les plus beaux et les plus fidèles; que les portraits que Shakspeare a dessinés sont préférables à sept acres de toile barbouillée par le pinceau classique. Ses invincibles argumens ont rendu au mérite de l'invention la place à laquelle il a droit, et plaidé victorieusement la cause pour laquelle Wordsworth a écrit son *Excursion*, et Bulwer le dernier et le meilleur de ses ouvrages.

J'ai terminé l'œuvre que je me proposais d'accomplir, l'esquisse biographique de la littérature anglaise pendant les cinquante dernières années. Qu'on ne me reproche pas la faiblesse de cet essai et les erreurs que j'ai pu commettre. Je l'ai dit, c'est un paysan qui exprime, non son jugement, mais l'impression qu'ont laissée dans son esprit les hommes les plus remarquables de son époque. Que de plus savans et de plus habiles que moi corrigent ce qu'il y a d'incomplet et de vague dans mon travail; du moins j'ai parlé consciencieusement. Peut-être la liberté de mes remarques, et plus encore mes éloges que mes critiques, auront déplu à des hommes que je respecte et dont le jugement est pour moi une loi. J'ai parlé des morts, de ceux que j'aimais, de ceux qui bientôt peut-être suivront dans la tombe les amis que j'ai perdus. Il était naturel que je parlasse d'eux avec sensibilité, même avec éloge.

Je n'ai pas essayé de classer systématiquement nos grands hommes; je n'avais à traiter qu'un fragment d'histoire littéraire, et l'époque dont je

m'occupe n'a pas dit encore son dernier mot. Ces classifications sont chimériques et non réelles; dans notre île, le talent se développe spontanément, naturellement comme l'arbre sur le bord des ruisseaux. Il croît en liberté : point de censeur pour élaguer ses branches, point d'autorité qui le soumette à sa discipline, point d'académie qui l'émonde et qui le transforme. Comme le juge d'Israël, l'homme de talent accomplit l'œuvre qui lui semble bonne; il est seul, il est son maître. Cowper n'a pas plus d'imitateurs que Burns; quel est l'élève de Crabbe? qui ressemble à Scott, à Southey, à Wordsworth? Il est aisé de découvrir des points chimériques de ressemblance entre des portraits qui n'ont aucune analogie essentielle. Quant à moi, je ne comprends pas la nécessité de m'écarter de la biographie critique, pour inventer des distinctions subtiles et des classifications imaginaires.

On a témoigné le regret que je n'aie pas montré l'influence des hommes de génie sur l'Angleterre : rien de plus facile, ils n'en ont aucune. Les directeurs de deux ou trois journaux influens ont plus de puissance réelle sur le gouvernement et le pays, que tous les *bardes inspirés* qui ont vu le jour depuis cinquante ans. Qu'on juge de l'influence du génie par la destinée qui l'attend. Chatterton, faute de trouver du pain, prit du poison; Johnson, malade, ne trouva pas de ressources pécuniaires suffisantes pour un voyage sur le continent qui eût relevé sa santé; Burns, au lit de mort, n'avait pas un sou dans sa poche, pas un morceau de pain sous son toit; Crabbe est mort pauvre dans son petit presbytère; Scott, en essayant de refaire sa fortune, s'est suicidé par le travail, et sa bibliothèque va être vendue à l'encan; Byron, exilé, mourut en maudissant sa patrie dont il est la gloire; Coleridge a perdu sa modique pension; Wordsworth distribue du papier timbré; Southey, le poète lauréat, reçoit de Sa Majesté quelques bouteilles de vin par jour; Thomas Moore n'a trouvé pour récompense de son talent que la renommée. Hogg vit pauvrement dans sa ferme d'Yarrow, et Wilson subsiste en donnant des leçons de philosophie morale (1).

Je dis adieu à mon sujet.

ALLAN CUNNINGHAM.

(1) Nous trouvons plus éloquentes que justes les paroles qui terminent si poétiquement l'histoire littéraire de M. Cunningham. Déjà M. Bulwer, dans son dernier ouvrage, *l'Angleterre et les Anglais*, s'est proclamé le grand provéditeur des écrivains de sa patrie. Il a prétendu que leur influence sur les destinées de la Grande-Bretagne était beaucoup trop faible, et leur position trop incertaine; plainte qui

paraîtra singulière, si l'on se rappelle que l'auteur, au moment même où il publiait un livre, était membre du parlement, et que cette position si influente, si honorable, si enviée, il ne la doit ni au crédit de sa famille, ni à sa naissance, ni à ses richesses, mais à sa renommée littéraire, à quelques romans remarquables qui l'ont fait connaître, et à la direction d'un recueil célèbre (*the New Monthly*), qui n'a même pu prospérer sous sa tutelle. M. Cunningham, qui reproduit les déclamations de M. Bulwer, a été simple ouvrier dans sa jeunesse. Sans amis, sans appui, sans fortune, privé même d'une éducation libérale, il est parvenu à conquérir un rang très distingué parmi les célébrités de son pays. Est-ce là le mépris, est-ce là l'ilotisme auquel les écrivains, selon lui, sont condamnés dans la Grande-Bretagne? N'offre-t-il pas un exemple frappant de cette aristocratie de la pensée, de l'esprit et du talent qui, en Angleterre comme dans tous les autres pays de l'Europe, est venue se placer en rivale, souvent en maîtresse impérieuse et en régente dominatrice à côté de toutes les vieilles aristocraties. Prenons l'un après l'autre tous les exemples que l'auteur a choisis. — Quel nom de roi plus vénéré que celui de Walter Scott? Lorsque de mauvaises spéculations mercantiles eurent dérangé sa fortune, ne vit-on pas les hommes riches de sa patrie lui ouvrir un crédit qu'ils n'eussent pas offert au monarque? Et si sa délicatesse n'en profita pas, s'il aima mieux consacrer ses veilles laborieuses au rétablissement de ses affaires, son courage doit-il passer pour le crime de ses compatriotes, pour la honte de l'Angleterre? — Chatterton ne s'empoisonna pas faute de trouver du pain, mais faute de trouver de la gloire. Il avait choisi une très mauvaise route pour y parvenir; il essaya de mystifier les antiquaires et les savans, qui se récrièrent à juste titre. Au moment de sa mort, on trouva dans sa poche plusieurs pièces d'argent; et les lettres qu'il écrivait à son père, et qui ont été publiées, prouvent qu'il attendait plusieurs recettes assez considérables. Mais ce malheureux homme de génie était dévoré du besoin de la gloire, de la gloire qui se fait si long-temps attendre, et qui a demandé même à Bonaparte, même à Shakspeare, tant de douleurs, tant de peines, tant de travaux. Chatterton s'ennuya d'attendre, et deux mois après son début, à dix-huit ans, il se tua. — Quelle vie plus éclatante que celle de Samuel Johnson! Pédant tyrannique, rempli de ces travers qui blessent autrui et que l'on ne supporte dans aucune société civilisée, il domina les salons les plus fiers de l'aristocratie anglaise. — Byron, à qui sa famille avait légué une fortune délabrée, ne la releva que par le produit de ses ouvrages; et malgré ses torts et ses fautes, sa situation en Europe et le crédit dont il jouissait le mettaient sur le niveau des princes et des hommes les plus opulens de notre époque. — Les noms de Wordsworth, Coleridge, Southey, Wilson, que cite M. Cunningham, militent également contre son assertion. Il est vrai que Wordsworth distribue du papier timbré; mais cette espèce de sinécure, qui n'a rien de fatigant ni de déshonorant pour le poète, lui permet de tenir

une fort bonne maison et de mener une vie agréable. — Notre auteur nous a dit, en parlant de Coleridge, qu'il recevait dans sa petite maison de campagne, voisine de Londres, la meilleure société des trois royaumes; et l'on peut ajouter que cette habitation du poète-philosophe est un modèle, sinon de luxe, au moins de bon goût et d'élégance recherchée. — Il y a peu d'hommes au monde dont la vie soit aussi complètement organisée pour le bonheur et la vertu que celle de Southey, dont les pénates champêtres sont placés au bord d'un lac délicieux. Le roi, dont il est le poète lauréat, lui envoie tous les ans un tonneau de vin des Canaries, mais cette coutume gothique, dont tout le monde rit, et qui n'est plus qu'une plaisanterie consacrée, a-t-elle rien d'humiliant pour le poète? — Voilà pour la vie matérielle. Quant à l'influence des hommes de talent sur l'Angleterre, elle est immense, elle est incalculable. Les vrais remparts de l'intérêt conservateur ont été Southey, Scott, dans le *Quarterly Review*. Le grand auteur de la réforme, c'est Brougham, homme de lettres et savant plus encore qu'avocat. Comme il est difficile de prouver le génie, et que la puissance intellectuelle, ce don magnifique de la Divinité, n'est pas appréciable comme la fortune, les hommes de génie trouveront toujours des obstacles sur leur route. C'est une condition de leur existence; et cette condition même, en les armant de persévérance, d'ardeur et de courage, les forcera de déployer toute leur énergie, de surmonter la paresse qui nous est naturelle à tous, et de servir l'humanité.

HISTOIRE MODERNE.

LE XIVE SIÈCLE[1].

MESSIEURS,

C'est une chose grave de parler d'histoire dans un lieu si profondément historique. Ces murs qui me rappellent tant de souvenirs, cet auditoire réuni de toutes les parties de la France, m'accablent et troublent ma parole; en ce moment unique, en cet étroit espace, l'histoire m'apparaît immense et variée, dans toute la complexité des lieux et des temps. — Dès le XIIIe siècle, dès le règne de saint Louis, le nom de Sorbonne rappelle la grande école de la France, disons mieux, celle du monde; tout ce que le moyen-âge eut d'illustre a siégé sur ces bancs. La subtilité hibernoise de Duns Scott, l'ardeur africaine de Raymond Lulle, l'idéaliste poésie de Pétrarque, tout s'y rencontra. Ceux qui ne

(1) M. Michelet, qui remplace M. Guizot dans sa chaire d'histoire moderne, a prononcé ce discours jeudi 9 janvier, pour l'ouverture de son cours. Ces belles pages, où le professeur retrace avec tant de force et d'élan l'ébranlement politique du XIVe siècle, ont produit une grande sensation sur le nombreux auditoire de M. Michelet. (*N. du D.*)

purent reposer nulle part, l'auteur de la *Jérusalem*, et celui de la divine comédie, l'*Exilé de Florence*, le contemplateur errant des trois mondes, ils s'arrêtèrent ici un instant. Au XVIIe siècle, cette enceinte renouvelée par Richelieu fut témoin des premiers essais du Platon chrétien, de Mallebranche, et des rudes combats d'Arnaud. A deux pas de cette maison, furent élevés Fénélon, Molière et Voltaire. A l'ombre des murs extérieurs de cette chapelle, écrivirent Pascal et Rousseau. Ici même, dans l'obscurité d'une petite rue voisine, un étudiant, un jeune homme de vingt-cinq ans, M. Turgot, posa dans une thèse les véritables bases de la philosophie de l'histoire. L'histoire, messieurs, celle de la philophie, de la littérature, des événemens politiques, avec quel éclat elle a été récemment professée dans cette chaire, la France ne l'oubliera jamais. Qui me rendra le jour où j'y vis remonter mon illustre maître et ami, ce jour où nous entendîmes pour la seconde fois cette parole simple et forte, limpide et féconde, qui dégageant la science de toute passion éphémère, de toute partialité, de tout mensonge de fait ou de style, élevait l'histoire à la dignité de la loi?

Telle a été, messieurs, des temps les plus anciens jusqu'au nôtre, la noble perpétuité des traditions qui s'attachent au lieu où nous sommes. Cette maison est vieille; elle en sait long, quelque blanche et rajeunie qu'elle soit; bien des siècles y ont vécu; tous y ont laissé quelque chose. Que vous la distinguiez ou non, la trace reste, n'en doutez pas. C'est comme dans un cœur d'homme! Hommes et maisons, nous sommes tous empreints des âges passés. Nous avons en nous, jeunes hommes, je ne sais combien d'idées, de sentimens antiques, dont nous ne nous rendons pas compte. Ces traces des vieux temps, elles sont en notre ame confuses, indistinctes, souvent importunes. Nous nous trouvons savoir ce que nous n'avons pas appris; nous avons mémoire de ce que nous n'avons pas vu; nous ressentons le sourd prolongement des émotions de ceux que nous ne connûmes pas. On s'étonne du sérieux de ces jeunes visages. Nos pères nous demandent pourquoi, dans cet âge de force, nous marchons pensifs et courbés. C'est que l'histoire est en nous, les siècles pèsent, nous portons le monde.

Je voudrais, messieurs, analyser avec vous ces élémens complexes qui nous gênent d'autant plus que nous les démêlons à peine, saisir tout ce qu'il y a d'antique dans celui qui est né d'hier, m'expliquer à moi, homme moderne, ma propre naissance, me raconter mes longues épreuves pendant les cinq derniers siècles, reconnaître ce pénible et ténébreux passage par où, après tant de fatigues, je suis parvenu au jour de la civilisation, de la liberté.

Grave, solennel, laborieux sujet ! Il s'agit de dire comment l'homme perdu dans l'obscure impersonnalité du moyen-âge s'est révélé à soi-même, comment l'individu a commencé de compter pour quelque chose et d'exister en son propre nom. Plus d'esclave, plus de serf ! L'esclave, c'est désormais la matière, domptée, asservie par l'industrie humaine. L'antiquité rabaissa l'homme au rang de chose ; l'âge moderne élève la nature, elle l'ennoblit par l'art, elle l'humanise. Une société plus juste s'appuie sur la base de l'égalité. L'ordre civil est fondé, la liberté conquise.... et qu'on vienne nous l'arracher !...

Ce qu'il en a coûté à nos pères, pour nous amener là, l'histoire aura beau faire, nous ne le saurons jamais. Tant d'efforts, de sang, de ruines !... On a bien tenu compte des momens dramatiques, des combats, des révolutions ; mais les longs siècles de souffrance, les misères extrêmes du peuple, ses jeûnes sans fin, ses effroyables douleurs pendant les guerres des Anglais, pendant les guerres de religion, dans la guerre de trente ans, dans celles de Louis XIV, ce qu'on en a dit est bien peu de chose. Nous jouissons de tout, nous les derniers venus. Tous les siècles ont travaillé pour nous. Le XIVe, le XVe nous ont assuré une patrie ; ils ont sué la sueur et le sang ; ils ont chassé l'Anglais ; ils nous ont fait la France. Le XVIe, pour nous donner la liberté religieuse, a subi cinquante ans d'horribles petites guerres, d'escarmouches, d'embûches, d'assassinats, la guerre à coups de poignard, à coups de pistolet. Le XVIIIe la fit à coups de foudre, et cependant il créait la société où nous vivons encore ; création soudaine ; le père n'y plaignit rien ; où quelque chose manquait, il s'ouvrait la veine, et donnait à flots de son sang..... Ainsi chaque âge contribua ; tous souffrirent, combattirent, sans s'inquiéter si cela leur profiterait à eux-mêmes ; ils moururent sans prévoir..... Nous qui savons,

messieurs, nous qui cueillons les fruits de leur labeur, bénissons-les, et travaillons de telle sorte que nous soyons bénis à notre tour « de ceux qui appelleront ce temps *le temps antique.* »

Ce fut une solennelle époque dans l'histoire que l'an 1300, ce moment où Boniface VIII proclama son jubilé, comme pour signaler par cette pompeuse solennité la fin de la domination pontificale sur l'Europe. Il y eut grande foule à Rome; on compta les pélerins par cent mille, et bientôt il n'y eut plus moyen de compter; ni les maisons, ni les églises ne suffirent à les recevoir, ils campèrent par les rues et les places sous des abris construits à la hâte, sous des toiles, sous des tentes, et sous la voûte du ciel. On eût dit que, les temps étant accomplis, le genre humain venait par-devant son juge dans la vallée de Josaphat. Le grand poète du moyen âge, Dante, était alors à Rome; ce spectacle ne fut pas perdu pour lui. Le pape avait appelé à Rome tous les vivans; le poète convoqua dans son poème tous les morts; il fit la revue du monde fini, le classa, le jugea. Le moyen-âge, comme l'antiquité, comparut devant lui. Rien ne lui fut caché. Le mot du sanctuaire fut dit et profané. Le sceau fut enlevé, brisé; on ne l'a pas retrouvé depuis. Le moyen-âge avait vécu; la vie est un mystère, qui périt lorsqu'il achève de se révéler. La révélation, ce fut la *Divina Commedia*, la cathédrale de Cologne, les peintures de Campo Santo de Pise. L'art vient ainsi terminer, fermer une civilisation, la couronner, la mettre glorieusement au tombeau.

Ce vieux monde, qui s'éteignait alors, avait vécu sur deux idées d'ordre, le saint pontificat romain, le saint empire romain, deux hiérarchies universelles, deux ordres, deux absolus, deux infinis. Deux infinis ensemble, c'est chose absurde. Un ordre double, c'est désordre. Combien en fait les deux hiérarchies étaient-elles troublées, c'est ce que personne n'ignore; mais enfin cette fiction légale avait mis quelque simplicité dans la vie. Le baron relevait sans difficulté du comte, le comte du roi; le roi lui-même ne méconnaissait pas dans l'empereur la tête du monde féodal. Chacun savait sa place, la route était prévue, tracée d'avance. On naissait, on mourait dans un ordre prescrit. Si la vie était triste et dure, il y avait du moins pour la mort un bon oreiller.

Aussi lorsque tout cela s'ébranla, lorsque l'édifice où l'on s'était établi pour l'éternité se mit à chanceler, l'humanité n'eut garde de se réjouir. Elle ne vit pas en cela, comme nous pourrions croire, un affranchissement. Ce fut une immense tristesse. Chacun joignit les mains, et dit: Que deviendrons-nous?

Ce fut, messieurs, comme si une planète hostile s'approchant de la nôtre, en suspendant les lois, en troublant l'harmonie, vous voyiez cette maison trembler, le sol remuer, les montagnes s'émouvoir, le Mont-Blanc descendre et se mettre en marche au-devant des Pyrénées.

D'abord les deux figures colossales, le pape et l'empereur, se heurtèrent front contre front; le monde fit cercle autour. Il y eut là des choses étranges. Ces deux représentans de l'Europe chrétienne mirent bas toute religion, et renièrent. Le chef du saint empire appela les Sarrasins contre les chrétiens, les établit en Italie, en face de Rome; il alla donner la main au soudan; il écrivit, telle est du moins la tradition, le livre des Trois imposteurs, Moïse, Mahomet et Jésus-Christ. De l'autre côté, le pape, le prêtre, le pacifique, prit le glaive, jeta l'étole, et fit de sa crosse une massue; il vendit les clés et la mître, il se vendit lui-même à la France, pour tuer l'empereur. Il le tua, mais il en mourut, laissant dans la plaie son aiguillon et sa vie.

Un signe grave de mort, c'est le soin dont les deux adversaires se travaillent à cette époque pour constater qu'ils sont en vie. Jamais ils n'ont crié plus haut, jamais ils n'ont élevé de plus superbes prétentions; ils s'agitent, déclament et gesticulent en furieux du fond de leurs sépulcres. Leurs partisans répètent fièrement des paroles de démence, dont on frémit alors; bravades de la mort, insolence du néant. D'un côté, Barthole proclame que toute ame est soumise à l'empereur, que le monde spirituel est à lui, comme le temporel, qu'il est *la loi vivante*. « Non, réplique le défenseur du pape, le frère Augustinus Triumphus, l'autorité infinie, *immense*, c'est celle du pape; *immense*, je veux dire, sans nombre, poids, ni mesure. Le pape, c'est plus qu'un homme, plus qu'un ange, puisqu'il représente Dieu. » Et si Barthole insiste, les moines, poussés à bout, lui diront « qu'entre le soleil de la papauté et la lune de l'empire, il y a cette différence, que la terre étant sept fois

plus grande que la lune, le soleil huit fois plus grand que la terre ; le pape est tout juste quarante-sept fois plus grand que l'empereur. »

Quoi qu'on pense de cette étrange arithmétique, quelle que soit entre les concurrens la grandeur relative, tous deux sont alors bien petits. C'est le moment où le premier résigne dans sa Bulle d'or les principaux droits de l'empire ; dans cette dernière comédie, les électeurs le débarrassent respectueusement de son pouvoir ; ils lui dressent une table haute de six pieds, ils le servent à table, mais sur cette table ils lui font signer son abaissement et leur grandeur. Le temps n'est pas loin où ce maître du monde engagera ses chevaux aux marchands qui ne voudront plus lui faire crédit, et s'enfuira de peur d'être retenu par les bouchers de Worms. Pauvre dignité impériale, elle va traîner son orgueilleuse misère, fugitive avec Charles IV, captive avec Maximilien ; celui-ci servira le roi d'Angleterre à cent écus par jour, jusqu'à ce qu'il rétablisse ses affaires par un mariage, et que sa femme le nourrisse.

Le pape d'autre part n'est ni moins fier, ni moins humilié. Soufflété en Boniface VIII par son bon ami le roi de France, il est venu se mettre à sa discrétion. Le Gascon Bertrand de Gott, pour devenir Clément V, pactise secrètement dans cette sombre forêt de Saint-Jean d'Angely ; il y baise, les uns disent, la griffe du diable, les autres la main de Philippe-le-Bel. Tel est le marché satanique : les templiers périront, et avec eux la mémoire des croisades ; Boniface VIII sera flétri ; le pape déclarera que le pape peut faillir ; autrement dit, la papauté se tuera elle-même ; le juge se condamnera ; l'immuable aura reculé.

Ce qu'il y a encore de dur dans la pénitence du pape, c'est qu'il est forcé par le roi de France de continuer à maudire l'empereur qu'il ne hait plus. « Hélas ! disait Benoit XII aux impériaux qui demandaient l'absolution, le roi de France ne le voudra pas. Il m'a déjà menacé de me traiter plus mal que Boniface VIII. » Philippe de Valois tenait en effet le pape et la papauté ; il avait contre elle son Université, sa Sorbonne. Il fit un instant craindre à Jean XXII de le faire brûler comme hérétique. « Pour les choses de la foi, lui écrivait-il, nous avons ici des gens qui savent tout cela mieux que vous autres légistes d'Avignon. »

Voilà, messieurs, dans quelles misères tombèrent les deux

grandes puissances qui au moyen-âge avaient représenté le droit : le saint empire et le saint pontificat. L'idée du droit, placée naguère dans les deux représentans des pouvoirs temporel et spirituel, où va-t-elle se transporter? L'homme est lâché hors de la route antique, le sentier tracé disparait à ses yeux, il se trouve obligé de se guider et de voir pour soi. La pensée soutenue jusque-là, jusqu'alors persuadée qu'elle ne pouvait aller d'elle-même, la voilà laissée comme orpheline; il lui faut, seulette et timide, cheminer par sa propre voie dans ce vaste désert du monde.

Elle chemine; à côté d'elle, marchent les nouveaux guides qui veulent la conduire; ceux-ci Franciscains, Dominicains, parlent encore au nom de l'Église. Ce sont des moines, mais des moines voyageurs, mendians. Ils n'ont rien de la sombre austérité du moyen-âge; l'humanité n'a rien à craindre; ils lui font un petit chemin de fleurs; s'il y a un mauvais pas, ils jettent sous ses pieds leur manteau. Lestes et facétieux prédicateurs, ils charment l'ennui du voyage spirituel. Ils savent de belles histoires, ils les content, les chantent, les jouent, les mettent en action. Ils en ont pour tout rang, pour tout âge. La foi, élastique en leurs mains, s'allonge, s'accourcit à plaisir. Tout est devenu facile. Après la loi juive, la loi chrétienne; après le Christ, saint François. Saint François et la Vierge remplacent tout doucement Jésus-Christ. Les plus hardis de l'ordre annoncent que le Fils a fait son temps. C'est maintenant le tour du Saint-Esprit. Ainsi, le christianisme sert de forme et de véhicule à une philosophie anti-chrétienne. L'autorité est ruinée par ceux qu'elle avait institués ses défenseurs.

Tandis que ces moines entraînent le peuple dans leur mysticisme vagabond, les juristes, immobiles sur leurs siéges, ne poussent pas moins au mouvement. Ceux-ci, ames damnées des rois, fondateurs du despotisme monarchique, ne semblent pas d'abord pouvoir être comptés parmi les libérateurs de la pensée. Enfoncés dans leur hermine, ils ne parlent qu'au nom de l'autorité, ils ressuscitent les procédures de l'Empire, la torture, le secret des jugemens. Ils somment l'esprit humain de marcher droit par l'itinéraire du droit romain. Ils lui montrent dans les Pandectes la route nécessaire. Rien de plus, rien de moins. C'est la *raison écrite*. Si l'humanité se hasarde de demander autre chose, ils n'entendent

pas, ils ne comprennent pas, ils secouent la tête. *Nihil hoc ad edictum prætoris.* Ces gens-là ont traversé le moyen-âge sans en tenir compte. Depuis Tribonien, ils ne datent plus. Ce sont les sept dormans qui se sont couchés sous Justinien, et se réveillent au XIe siècle. Quand le monde pontifical et féodal invoque le temps comme autorité, les jurisconsultes sourient, ils lui demandent son âge; cette jeune antiquité de quelques siècles leur fait pitié. Leur religion, c'est Rome aussi, mais la Rome du droit; celle-ci les rend hardis contre l'autre; un des leurs s'en va froidement *appréhender au corps* le successeur des apôtres. Cette lutte, commencée par un soufflet, ils la continuent poliment pendant cinq cents ans au nom des libertés de l'Église gallicane. Ils mettent tout doucement la féodalité en pièces avec leur succession romaine, qui morcèle les fiefs. Ils relèvent la monarchie de Justinien. Ils prouvent doctement aux rois que tout droit est aux rois; ils nivèlent tout sous un maître.

Dans leur démolition du monde pontifical et féodal les légistes procèdent avec méthode. D'abord ils défendent l'empereur contre le pape, puis ils poussent le roi de France contre le pape et l'empereur. Il ne tient pas à eux qu'en celui-ci ne soit coupée la tête du monde féodal. Ce monde s'en va en morceaux. Quand la France s'élève par la ruine de l'Empire qui s'était dit son suzerain, quand le roi de France, transfiguré de Dieu au diable, de saint Louis à Philippe-le-Bel, commence, sous la direction des juristes, à réclamer la suzeraineté universelle, son vassal d'Angleterre répond pour tous; il réplique brutalement : *Non.* Que dis-je? Il a l'insolence de jeter par terre son seigneur : C'est moi, dit-il, qui suis roi de France.

Alors commence une furieuse guerre. Elle commence entre deux rois, elle continue entre deux peuples. C'est la forte et petite Angleterre qui vient secouer rudement la France endormie. Le sommeil est profond après ce long enchantement du moyen-âge. Pour arriver jusqu'au peuple, il faut que l'Anglais passe à travers la noblesse. Celle-ci, battue à Crécy, prise et rançonnée à Poitiers, s'enferme dans ses châteaux; l'Anglais ne peut l'en tirer, les plus outrageuses provocations suffisent à peine. Cinq ou six fois elle refuse la bataille avec des armées doubles et triples. Alors l'Anglais

s'en prend à l'homme du peuple, au paysan; il lui coupe arbres, vignes, l'affame, le bat, lui brûle sa maison, lui tue son porc, lui prend sa femme, donne aux chevaux la moisson en herbe... Il en fait tant que le *bonhomme Jacques* se réveille, ouvre les yeux, se tâte, et remue les bras. Furieux de misère et n'ayant rien à perdre, il se rue contre son seigneur, qui l'a si mal défendu, il lui casse ses sabots sur la tête; cela s'appelle *la Jacquerie*. Jacques a senti sa force. Les étrangers revenant, il sent de plus son droit, il s'avise que le bon Dieu est du parti français. Alors les femmes même s'en mêlent, elles jettent leur quenouille, et mènent les hommes à l'ennemi. Cette fois Jacques s'appelle *Jeanne*; c'est *Jeanne la Pucelle*.

La France a aux Anglais une grande obligation. C'est l'Angleterre qui lui apprend à se connaître elle-même. Elle est son guide impitoyable dans cette douloureuse initiation. C'est le démon qui la tente et l'éprouve, qui la pousse l'aiguillon dans les reins par les cercles de cet enfer de Dante qu'on appelle l'histoire du XIVe siècle. Il y eut là, messieurs, un temps bien dur. D'abord une guerre atroce entre les peuples, et, en même temps, une autre guerre, celle de la fiscalité entre le gouvernement et le peuple; l'administration naissante vivant au jour le jour de confiscations, de fausse monnaie, de banqueroute; le fisc arrachant au peuple affamé de quoi payer les soldats qui le pillent. L'or, redevenu le dieu du monde, comme au temps de Carthage, et l'exécrable impiété des mercenaires antiques renouvelée dans les condottieri de toutes nations.

De temps à autre, quelques mots jetés par les historiens nous font entrevoir tout un monde de douleur. « A cette époque, dit l'un d'eux, il ne restait pas hors des lieux fortifiés une maison debout, de Laon jusqu'en Allemagne. » « En l'année 1348, dit négligemment Froissard, il y eut une maladie, nommée épidémie, dont bien la tierce partie du monde mourut. »

Et tout en effet semblait se mourir. A la sérieuse inspiration des grands poèmes chevaleresques succédait la dérision obscène des fabliaux. Le monde n'avait plus de goût qu'aux licencieux écrits de Boccace. La poésie semblait laisser la place au conte, à l'histoire, l'idéal à la réalité. Entre Joinville et Froissard apparaît le froid et judicieux Villani.

Ce triomphe universel de la prose sur la poésie, qui, après tout, n'annonçait qu'un progrès vers la maturité, vers l'âge viril du genre humain, on crut y voir un signe de mort. Tous s'imaginèrent, comme avant l'an 1000, que le monde allait finir. Plusieurs se hasardèrent à prédire l'époque précise. D'abord ce devait être l'an 1260; puis l'on obtint un sursis jusqu'en 1303, jusqu'en 1335; mais, en 1360, le monde était sûr de sa fin; il n'y avait plus de rémission.

Rien ne finissait pourtant; tout continuait, mais tout semblait s'obscurcir et s'enfoncer dans les ténèbres; le monde s'effrayait, il ne savait pas que par la nuit il allait au jour. De là ces vagues tristesses qui n'ont jamais su se comprendre elles-mêmes. De là les molles douleurs de Pétrarque, et ces larmes intarissables qu'il regarde puérilement tomber une à une dans la source de Vaucluse. Mais c'est à l'auteur de la *Divine Comédie* qu'il est donné de réunir tout ce qu'il y a alors en l'homme de trouble et d'orage. Délaissé par le vieux monde, et ne voyant pas l'autre encore, descendu au fond de l'enfer, et distinguant à peine les douteuses lueurs du purgatoire, suspendu entre Virgile qui pâlit et Béatrix qui ne vient pas, tout ce qu'il laisse derrière, lui paraît renversé, à contresens. La pyramide infernale lui semble porter sur la pointe. Cependant, par cette pointe, les deux mondes se touchent, celui des ténèbres et celui du jour. Encore un effort, la lumière va reparaître; et le poète, ayant franchi ce pénible passage, pourra s'écrier : « La douce teinte du saphir oriental qui flotte dans la sé-« rénité d'un air pur a réjoui le regard consolé; j'en suis sorti de « cette morte vapeur qui contristait mon cœur et mes yeux. »

Messieurs, ne désespérez jamais. De nos jours, comme au temps de Dante, vous entendrez souvent des paroles de tristesse et de découragement. On vous dira que le monde est vieux, qu'il pâlit chaque jour, que l'idée divine s'éclipse ici-bas. N'en croyez rien; pour moi, si je pensais qu'il en fût ainsi, jamais je n'aurais entrepris de vous raconter cette triste histoire, jamais je ne serais monté dans cette chaire. Non, messieurs, au milieu des variations de la forme, quelque chose d'immuable subsiste. Ce monde où nous vivons est toujours la cité de Dieu. L'ordre civil, si chèrement

acheté par nous, est divin de justice et de moralité. La puissance du sacrifice n'est pas éteinte. Ce siècle n'est pas plus qu'un autre déshérité de dévouement. Le droit éternel a ses fidèles qui le suivent jusqu'à la mort. De nos jours nous en avons connu qui couronnèrent une vie pure d'une fin héroïque. Nous n'avons pas connu ceux qui, aux siècles antiques, donnèrent leur vie pour leur foi. Mais pourtant, nous aussi, nous avons vu, touché des martyrs. Leurs reliques ne sont ni à Rome, ni à Jérusalem; elles sont au milieu de nous, dans nos rues, sur nos places; chaque jour nous nous découvrons devant leurs tombeaux.

Quels que soient nos doutes, nos incertitudes, dans ces âges de transition, croyons fermement au progrès, à la science, à la liberté. Marchons hardiment sur cette terre, elle ne nous manquera pas; la main de Dieu ne lui manque pas à elle-même. Nous sommes toujours, croyez-le bien, environnés de la Providence. Elle a mis en ce monde, comme on l'a remarqué pour le système solaire, une force curative et réparatrice qui supplée les irrégularités apparentes. Ce que nous prenons souvent pour une défaillance est un passage nécessaire, une crise périodique qui a ses exemples et qui revient à son temps.

C'est à l'histoire qu'il faut se prendre, c'est le fait que nous devons interroger, quand l'idée vacille, et fuit à nos yeux. Adressons-nous aux siècles antérieurs; épelons, interprétons ces prophéties du passé; peut-être y distinguerons-nous un rayon matinal de l'avenir. Hérodote nous conte que je ne sais quel peuple d'Asie, ayant promis la couronne à celui qui le premier verrait poindre le jour, tous regardaient vers le levant; un seul, plus avisé, se tourna du côté opposé; et en effet, pendant que l'orient était encore enseveli dans l'ombre, il aperçut vers le couchant les lueurs de l'aurore qui blanchissait déjà le sommet d'une tour!

MICHELET.

A UNE JEUNE ARABE

Qui fumait le Narguilé dans un jardin d'Alep [1].

Qui? toi? me demander l'encens de poésie?
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert!
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul (2) eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert!

(1) Un de nos amis nous envoie de Marseille des vers que M. de Lamartine composa à son arrivée en Syrie, pour une jeune dame qui fumait le *narguilé;* pipe turque où la vapeur du tombach passe dans une urne de cristal, à travers de l'eau de rose. Nous ne croyons pas déplaire à l'illustre poète, occupé aujourd'hui d'intérêts si graves, en publiant sans sa participation des vers qu'il a laissés tomber en passant, et qui sont entrés ainsi dans le domaine commun de la belle poésie. (*N. du D.*)

(2) Nom du rossignol en Orient.

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale?
Aux rameaux d'oranger raîtache-t-on leurs fruits?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits?

Non, plus de vers ici! Mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,
Dans l'eau de ce bassin (1) contemple-toi toi-même;
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté!

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,
Tu t'assieds sur la natte, à Palmyre émaillée,
Où du moka brûlant fument les flots amers;

Quand, ta main approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer;

(1) Toutes les cours des maisons en Orient ont un jet d'eau au milieu et un bassin de marbre.

Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,
Et que de ton regard l'éclair oblique égale
L'éclair brûlant et doux de son œil triomphant;

Quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant;

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une ame fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi!

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,
L'Amour, s'épanouit et parfume le cœur,
Et l'admiration, dans mon ame ravie,
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

De mon cœur attiédi la harpe est seule aimée;
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers

Pour un de ces flocons d'odorante fumée
Que ta lèvre distraite exhale dans les airs;

Ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse,
Qu'une invisible main trace en contour obscur,
Quand le rayon des nuits, dont le jour te caresse,
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Septembre 1832.

LE MARQUIS

DE SANTILLANE.

Le règne de Jean II, roi de Léon et de Castille, dans la première moitié du xve siècle, présente une des phases remarquables de la littérature espagnole. A travers les difficultés de sa carrière royale, ce prince conduisit le char de l'état d'une main mal assurée, et l'histoire a pu être sévère envers lui, sans cesser d'être juste; mais il aima, il cultiva même les lettres et les arts, et sa cour réunit l'élite des poètes castillans de cette époque. Au nombre de ces plus beaux fleurons de sa couronne brillèrent plusieurs grands du royaume; car le preux chevalier de la terre du Cid en fut souvent aussi le troubadour, et la poésie y est une plante si vivace, qu'on l'y voit croître au milieu même des champs de la discorde civile et de la guerre étrangère. Il en est de l'Espagne comme du Portugal, dont un historien a dit que chaque fontaine est une Hippocrène, chaque montagne un Parnasse. Depuis ses premiers bégaiemens jusqu'à la fin du xive siècle, la poésie castillane resta vierge de toute influence exotique; elle vécut des seuls alimens que lui fournissait le sol de la patrie, qui allait s'agrandissant à mesure que le

cimeterre de l'islamisme reculait à son tour devant l'épée chrétienne. Mais en même temps le génie espagnol, en dépit de ses fières susceptibilités, respirait l'enivrante odeur des parfums de l'Arabie. Humanisé par la victoire, il cesse enfin de fuir tout autre rapprochement qu'à la longueur de la lance avec les missionnaires des lumières de l'Orient. Alphonse *le savant* (1) confère l'ordre de chevalerie à Muhammad II, roi de Grenade, et le salue du nom de fils, en lui donnant l'accolade. Il institue à Séville, vers le milieu du XIIIe siècle, des écoles publiques pour l'enseignement des lettres arabes. Au moyen de ce frottement, le choc guerrier entre les deux peuples perdit peu à peu de sa rudesse, et le contact social s'établit. Telle fut l'aurore de la culture intellectuelle de l'Espagne; et c'est ainsi que long-temps avant la diffusion des lumières grecques, bannies de Constantinople par la conquête musulmane des Turcs, la civilisation introduite en Occident par des armes musulmanes plus dignes de triompher s'infiltrait déjà en Europe, où, suivant l'observation de Condé (2), les évêques et les abbés seuls savaient lire, lorsque les Arabes propageaient les sciences par tout leur vaste empire, depuis la Perse jusqu'à la France. A cette primitive expression de la nationalité castillane, commençant à revêtir le coloris oriental, succéda la poésie moins originale de la docte cour de Jean II. Une tendance morale et philosophique, quelque velléité de s'inspirer de l'étude des Latins, et l'imitation des chants des Provençaux, de Dante et de Pétrarque, caractérisent cette époque littéraire, à laquelle on reproche à bon droit l'abus d'une pédantesque érudition, et l'affectation de la subtilité de l'esprit. Le savant marquis de Villena fut comme le chef de cette école poétique, dont la plus grande gloire, après Jean de Mena, fut le marquis de Santillane.

Don Iñigo Lopez de Mendoza, premier marquis de Santillane, naquit le 19 août 1398, à *Carrion de los Condes*, dans le royaume de Léon. Son père était *grand* du royaume, *Ricohombre*; et, avant

(1) *Alonzo el sabio*. C'est à cause de son savoir que ce grand homme fut surnommé *el sabio* (*le savant*), et non *le sage*, comme l'ont appelé les traducteurs français.

(2) Historia de la dominacion de los Arabes en España, prologo.

d'épouser la mère de Santillane, il avait été marié en premières noces à Marie de Castille, fille du roi Henri II, et sœur de Jean Ier. Le jeune Santillane n'avait pas encore accompli son second lustre qu'il resta orphelin de père et de mère; il fut élevé sous la tutelle de sa tante, Jeanne de Mendoza. A l'âge de seize ans, il avait terminé son cours d'éducation, et il avait appris la langue latine, la rhétorique, les belles-lettres, la philosophie et l'art de la poésie. C'est alors qu'on commence à le voir figurer sur la scène du monde, dans la chronique de Jean II. Il assiste en 1414 au couronnement du roi d'Aragon à Saragosse. Dans la lutte entre les infans d'Aragon, Jean et Henri, pour s'emparer de l'esprit du jeune roi de Castille, Jean II, et des rênes du gouvernement, Santillane prend le parti de don Henri. En 1433, il figure comme tenant d'une joûte fameuse qui eut lieu à Madrid. En 1437, il est désigné pour jurer et signer un traité solennel entre le roi de Castille et Alphonse, roi d'Aragon. Il fut ainsi chargé, en différentes circonstances, de remplir des missions importantes et honorables, et il s'en acquitta toujours avec autant de discrétion que d'habileté. Il aida le prince don Henri, fils de Jean II, à rendre à son père la liberté dont l'avait privé le roi de Navarre. Il s'unit à la plupart des grands du royaume pour mettre un terme à l'altière ambition du connétable don Alvaro de Luna, favori de Jean II. A la mort de ce roi, lorsque Henri IV succéda à son père, Santillane, obéissant volontiers à l'usage, se présenta, accompagné de quatre de ses fils, pour baiser la main de ce prince, auquel il était attaché par les liens d'une franche amitié. Dans une assemblée des cortès, où Henri IV proposa de presser la chûte du royaume chancelant des Maures de Grénade, le suffrage universel désigna le marquis de Santillane pour porter la parole, et l'éloquence de son discours valut au roi les offres de service de tous les députés. Un constant dévouement au bien public honore la vie politique de cet homme de tête et de cœur. Si sur les champs de bataille, où son sang coula pour sa patrie, sa prudence ne fut pas toujours irréprochable, sa valeur n'en fut que plus brillante. Il en jeta le poids dans la balance de ce combat de huit siècles que la victoire allait bientôt terminer en couronnant la persévérance du courage dans Grenade reconquise. C'est en reconnaissance de ses exploits militaires que Jean II le fit marquis de Santil-

lane, après la bataille d'Olmédo, où il avait contribué au succès des armes de Castille contre le roi de Navarre. Constamment employé par Jean II au service de l'état, et ami de Henri IV, Santillane n'hésita ni à résister au premier, ni à déplaire au second, dans l'intérêt du bien public, qu'il considérait avant tout, et il ne fut jamais le courtisan ni de l'un ni de l'autre de ces rois. Il se reposait des fatigues des armes et des affaires, en écrivant à don Alphonse de Carthagène, évêque de Burgos, une lettre curieuse sous le titre de *Question sur l'origine de la guerre*. On peut vraiment dire de son caractère que c'était celui du chevalier chrétien, tel que l'idéalisa la poésie du moyen-âge. La renommée dont il jouissait était si étendue, que des étrangers firent le voyage d'Espagne exprès pour le voir. Il avait épousé à l'âge de vingt ans une femme digne de lui par ses vertus, et il en avait eu sept fils et trois filles. Son fils aîné fut le premier duc de l'Infantado. Santillane mourut en 1458, âgé de soixante ans. Sa mort inspira une longue élégie à don Gomez Manrique, son neveu. Jean de Mena, le poète castillan le plus célèbre du quinzième siècle, composa aussi, à la louange de Santillane, un poème intitulé *le Couronnement* (LA CORONACION). Mena suppose qu'il monte au Parnasse, et qu'il y voit Santillane couronné de lauriers par les neuf Muses, et de branches de chêne par les quatre vertus cardinales.

Mais que, dans une vie battue par les tempêtes des temps orageux qu'il traversa, Santillane eût trouvé des heures de calme pour acquérir une étendue de connaissances égale à celle des esprits les plus riches de son siècle, que l'histoire eût pu, à titre légitime, le surnommer *le savant, el sabio* (1), c'est là ce qui nous surprendrait bien plus encore, n'étaient les exemples de ce phénomène fournis par les annales de la plupart des peuples à certaines époques. On ne s'en étonne pas moins, à voir le catalogue de tous les ouvrages que Santillane a laissés, et le fonds de savoir qu'ils révèlent, que les loisirs, même les plus laborieux, d'un homme d'état et de guerre aient suffi à produire tant de fruits. Jean de Lucena, dans un dialogue fictif entre Alphonse de Carthagène, évêque de Burgos, Jean de Mena et le marquis de Santillane, fait dire par celui-ci à

(1) Sandov. descend. de la casa de Mendoza.

l'évêque de Burgos : *Si tu causais avec Jean de Mena seulement, tu parlerais latin, je le sais bien ; oh! que je suis malheureux de me voir en défaut sur la langue latine* (1)! Mais les œuvres de Santillane attestent, en maint et maint lieu, qu'il connaissait trop bien les auteurs latins, qu'il cite même assez souvent, pour ignorer leur langue. Il n'est donc permis d'inférer du passage de Jean de Lucena que l'inaptitude de Santillane à parler le latin. L'érudition dont il fait preuve, et même étalage, à tout propos, ne laisse pas douter qu'il ne l'entendît à la lecture. C'est d'ailleurs ce qu'affirment expressément le père Fernand Pecha (2), Alphonse de Castro (3), l'auteur de l'ouvrage *de Laudibus hispanis*, et plusieurs autres dont nous pourrions nous autoriser, si c'était une opinion soutenable en histoire littéraire que Santillane ne se fût abreuvé qu'à la coupe des traductions de l'esprit des auteurs latins, dont ses *Proverbes*, par exemple, nous le montrent si profondément imbu. Que les langues italienne et française ne lui aient pas été étrangères non plus, c'est ce dont témoigne incontestablement, comme on le verra bientôt, son plus précieux legs à la postérité, *la Lettre au connétable de Portugal*; et Ferrer de Blanes, auteur catalan, qui écrivit, au temps de Ferdinand et d'Isabelle, un livre intitulé, *Sentences catholiques du divin poète Dante*, fait l'éloge du savoir varié de Santillane, et ajoute qu'*il fut grand dantiste, dantista.* C'est aussi son fonds de connaissances littéraires et philosophiques, bien plus que sa valeur poétique, qui fait maintenant le prix de l'ensemble de ses ouvrages, thermomètre qui marque la température des lumières au quinzième siècle en Espagne. Il avait laissé une nombreuse bibliothèque, qui serait aujourd'hui une des plus curieuses en fait de manuscrits, si elle n'avait pas été dévorée par les flammes, dans l'incendie de son palais patrimonial de Guadalajara, au commencement du dernier siècle. Cette bibliothèque contenait beaucoup de traductions espa-

(1) Si con Juan de Mena fablases á solas, latino sermon razonarias, yo lo sé : O mi misero, quando me veo defetuoso de letras latinas!

(2) Historia M. S. de Guadalajara.

(3) Historia de Guadalajara.

gnoles, fruits d'un travail dont Santillane avait commis la tâche à son fils le grand cardinal.

Santillane a colligé lui-même toutes ses œuvres dans un *Cancionero*, c'est-à-dire recueil, pour les adresser au connétable de Portugal qui les lui avait demandées. Mais ce recueil est enseveli dans le sommeil des richesses manuscrites qui dorment au fond des bibliothèques de l'Espagne, et l'impression n'a encore rendu public qu'un tiers environ des ouvrages dont il se compose. Observons qu'il contient quarante-deux sonnets, chacun de quatorze vers, distribués en deux quatrains et deux tercets, conforme enfin au *sonetto* des Italiens, que nous avons aussi imité en France, où Boileau en a versifié *les rigoureuses lois* dans la charte qu'il a octroyée à notre parnasse, mais dont le génie prend la liberté de se soucier fort peu. Une opinion que la vérité commande de décréditer fait vulgairement honneur à Boscan et à son ami Garcilaso de la Vega de l'introduction en Espagne des formes métriques italiennes, et particulièrement de l'importation du sonnet. L'origine de cette erreur remonte à Boscan lui-même qui s'est proclamé l'inventeur des sonnets espagnols. Le *Cancionero* de Santillane est donc un fait littéraire qui recule d'environ un siècle la date de ce produit de l'influence d'une péninsule sur l'autre. Fernand de Herrera, dans ses notes sur Garcilaso, rend à qui elle appartient la gloire, quelle qu'elle soit, de la première imitation castillane des sonnets italiens; et, à ce sujet, il cite un sonnet de Santillane, qu'on trouve aussi dans la *poétique* d'Ignace de Luzan. Mais la question littéraire dont il s'agit ici mérite qu'on contribue à accroître la publicité de la preuve qui la résout en faveur de Santillane et du quinzième siècle. Les traducteurs, en langue castillane, de l'histoire de la littérature espagnole, écrite en allemand par Bouterwek, donnent ce sonnet dans leurs notes, et c'est d'après eux que je le transcris. En dépit d'une profusion d'antithèses qui répugne à notre goût, et malgré son antériorité séculaire, il ne perdrait pas à être comparé avec les meilleurs de Boscan et de Garcilaso. Le style de cette petite pièce me semble, sauf avis plus compétent, d'une pureté encore inconnue aux contemporains de Santillane, et atteste incontestablement les progrès que ce poète a fait faire à sa langue. Mais qu'on ne le juge pas ici sur la traduction que j'ai

jointe à l'original pour les lecteurs qui n'entendent pas l'espagnol. Dans chaque idiome, la poésie parle un langage qui lui est propre et qui est toujours intraduisible.

Lejos de vos, é cerca de ciudado,
Pobre de gozo, é rico de tristeza,
Fallido de reposo, é abastado
De mortal pena, congoja é graveza.

Desnudo de esperanza, é abrigado
De inmensa cuita, é visto d'aspereza,
La mi vida me huye mal mi grado,
La muerte me persigue sin pereza.

Ni son bastantes á satisfacer
La sed ardiente de mi gran deseo
Tajo al presente, ni á me socorrer

La enferma Guadiana, ni lo creo:
Solo Guadalquivir tiene poder
De me sanar, é solo aquel deseo.

« Loin de vous et près des soucis, pauvre de joie et riche de tristesse, privé de repos et chargé d'un poids mortel de peine et d'affliction, dépouillé d'espérance et revêtu de chagrin et de douleur, je sens la vie qui me fuit malgré moi, et la mort me poursuit sans relâche. Le Tage ne satisfait plus la soif ardente de mes désirs, et je ne crois pas que la Guadiana suffise à me soulager; le Guadalquivir seul a le pouvoir de me guérir, et c'est lui seul que je désire. »

La lettre intulée *Question sur l'origine de la guerre*, adressée à l'évêque de Burgos, ne fait pas partie du *Cancionero* de Santillane; mais elle se trouve dans le manuscrit que l'on conserve à la bibliothèque royale de Madrid de la traduction d'Homère en castillan par Jean de Mena. Santillane est aussi auteur d'un poème sur la création du monde; et, comme ce poème n'est pas compris non plus dans son *Cancionero*, on soupçonne que ce serait une composition des deux ou trois dernières années de sa vie, postérieure ainsi à l'envoi du recueil de ses œuvres au connétable de Portugal. Thomas Sanchez nous apprend, dans le premier volume de sa

précieuse *Collection de poésies castillanes antérieures au quinzième siècle*, que la bibliothèque de l'église d'Oviédo possède un manuscrit de ce poème.

Les ouvrages imprimés sont au nombre de onze. A l'exception de la *Lettre au connétable de Portugal* et des *Proverbes des vieilles femmes*, ils sont tous en vers. En voici les titres : *Mort de don Henri de Villena, seigneur docte et d'un excellent esprit. — Couplets sur la fièvre que le roi Jean II eut à Valladolid. — Diverses demandes et réponses curieuses entre le marquis de Santillane et Jean de Mena. — Les Joies de Notre-Dame. — Le marquis de Santillane à Notre-Dame de Guadalupe quand il y alla en pélerinage. — Le Manuel des favoris. — Bias et la Fortune. — Supplique de don Gomez Manrique au magnifique seigneur marquis de Santillane, son oncle. — Proverbes que disent les vieilles femmes au coin du feu, mis dans l'ordre de l'A. B. C. à la demande du roi Jean II. — Les Proverbes du marquis de Santillane. — Préface au connétable de Portugal.* — La *Mort de don Henri de Villena* est un petit poème de vingt-deux octaves en vers de *arte mayor*, ou grands vers, dans lequel l'auteur pleure la mort du savant et célèbre marquis de Villena, dont il était en quelque sorte le disciple, et qui lui avait adressé sa poétique intitulée *Gaya Sciencia* (gaie science). Cet ouvrage de Santillane se trouve dans le *Cancionero general*. On y lit que Villena *découvrit les profondeurs de la poésie* (1). Ce précurseur éclairé des poètes érudits du siècle de Jean II brilla de tant de lumières aux yeux de ses contemporains éblouis, qu'ils l'accusèrent de magie. Il traduisit en castillan l'Enéide de Virgile, et ce fut, si je ne me trompe, la première traduction que les langues néo-latines essayèrent de l'épopée romaine. La bibliothèque de l'église primatiale de Tolède possède un précieux manuscrit de la préface et des gloses de cette traduction. *Le Manuel des favoris* consiste en cinquante-trois octaves sur la fin tragique du connétable don Alvaro de Luna, favori de Jean II. *Bias et la Fortune* est un long dialogue en vers entre Bias et la Fortune, composé à l'occasion de la captivité d'un parent de Santillane, le comte de Alva, emprisonné par ordre du roi. Des sentimens dé-

(1) Y profundamente vió la poesia.

licats, beaucoup de philosophie morale, et des préceptes très propres à élever le cœur au-dessus de tous les revers de la fortune, voilà, dit Thomas Sanchez, ce qu'offre ce poème. Il est précédé d'une lettre d'envoi de l'auteur à son parent, et de la vie de Bias en prose. La *Supplique de don Gomez Manrique* est une réponse en huit octaves composées sur le même mètre que huit autres octaves adressées par G. Manrique à Santillane pour lui demander un *Cancionero* de ses poésies. *Les Proverbes des vieilles femmes* sont au nombre de six cent vingt-cinq. Ils se trouvent dans le tome premier des *Origines de la langue castillane*, par Grégoire Mayans. Thomas Sanchez dit qu'ils furent imprimés pour la première fois à Séville en 1508, et qu'ils forment peut-être la plus ancienne collection de proverbes qu'on connaisse, non seulement en langue espagnole, mais même dans toutes les autres langues modernes de l'Europe.

Mais un ouvrage plus important que ceux-là, excepté *Bias et la Fortune*, ce sont *les Proverbes* de Santillane, appelés aussi *centiloque*, parce qu'ils sont renfermés en cent strophes. Après plus de dix éditions ils sont devenus, Thomas Sanchez en fait l'observation, un des livres rares de la langue espagnole (1). Les proverbes sont précédés d'un prologue par Santillane, et d'une introduction du docteur Pedro Diaz de Tolède, où il dit au prince don Henri de Castille, qui régna sous le nom de Henri IV, que c'est par ordre du roi Jean II, son père, qu'il a *glosé*, c'est-à-dire commenté les proverbes « composés en vers rimés avec assez de brièveté, de pé« nétration et de savoir, par le généreux chevalier marquis de San« tillane; » de même, ajoute le docteur, qu'il a traduit, également par ordre du roi, en langue castillane, les proverbes de Sénèque, les accompagnant d'une glose. On lit encore dans cette introduction « qu'il est d'autant plus surprenant que Santillane sache si « bien penser et écrire, que ce docte chevalier est, de tous ceux de

(1) Je les ai lus dans l'édition d'Anvers, 1594, édition très fautive, que j'ai trouvée à la bibliothèque de la ville d'Abbeville. Cette même édition existe à la bibliothèque du roi, qui possède aussi une édition de Madrid, 1799, la dernière de toutes, à ce que je crois. Les *Proverbes* sont le seul des ouvrages de Santillane qui soit inscrit aux catalogues de la bibliothèque du roi.

« son temps, un des plus habiles à tous les exercices de la guerre « et de la chevalerie. » Comme l'introduction de son glossateur, le prologue de Santillane est adressé à don Henri. L'auteur nous y apprend que c'est par ordre du roi Jean II qu'il composa ses proverbes pour le prince de Castille, « à l'exemple des proverbes « que le sage Caton fit pour laisser à son fils (1). » Le désir d'imiter Salomon se décèle aussi dans ce prologue. Santillane y appelle ses proverbes une toute petite œuvre, *pequeñuela obra*, dont il déclare qu'il a emprunté la plus grande partie de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Virgile, d'Ovide et de Térence. « La théorie doit tou- « jours s'unir à la pratique, dit-il à don Henri, et comment celui « qui ne saurait pas se conduire lui-même pourrait-il conduire et « gouverner les autres? C'est sur le patron des grands hommes de « l'antiquité païenne et de la chrétienté que vous devez tâcher de « vous former. Imitez les Catons, les Scipions, les Goths et les « douze pairs; souvenez-vous du Cid, Ruy Diaz; souvenez-vous « de vos illustres aïeux; et, à quiconque voudrait vous persuader « qu'il suffit qu'un prince sache gouverner et défendre ses états, « et que toute autre connaissance lui est inutile, répondez avec Sa- « lomon qu'il n'y a que les insensés qui méprisent la science. La « science n'émousse pas le fer de la lance; elle ne fait pas trembler « l'épée dans la main du chevalier (2). » Cette généreuse pensée est un trait de caractère du génie espagnol, qui, comme la vierge du Parthénon, semble être sorti du cerveau divin, armé de pied en cap, pour présider et aux combats et aux chants. Le grand Cervantes, qui scella, lui aussi, de son sang répandu l'autorité de ses paroles, fut, comme le poète-chevalier du siècle de Jean II, l'écho de l'inspiration nationale, lorsqu'il répéta, dans son immortel chef-d'œuvre : *Jamais la lance n'émoussa la plume* (3). Santillane ne nous laisse pas ignorer que, s'il prend quelques licences poétiques dans ses proverbes, il n'en a pas moins lu « les règles de l'art des trou-

(1) Segun la doctrina de semejantes proverbios que el sabio Caton hizo y dexó á su hijo.

(2) La sciencia no embota el hierro de la lança, ni hace floxa la espada en la mano del cauallero.

(3) Nunca la lanza embotó la pluma. *Don Quix.*

« badours, écrites et mises en ordre par Rémond Vidal de Besalu, « homme assez entendu dans les arts libéraux et grand trouba- « dour (1). Je connais aussi, dit Santillane, les lois du consistoire « de la gaie science, qui se tint long-temps au collége de Toulouse, « avec la permission et sous la protection du roi de France. » Vidal de Bésalu fut le fondateur de ce consistoire, le marquis de Villena en fait foi dans sa *Gaie Science*, et son autorité semble ici irrécusable. L'ouvrage de Vidal de Bésalu, cité par Santillane, était une sorte de poétique, écrite en limousin ou provençal, dont le manuscrit existerait encore.

Les cent strophes qui forment le *Centiloque* des proverbes de Santillane sont chacune de huit vers. C'est une suite d'aphorismes moraux confirmés par des exemples historiques, un *compendium* de morale socratique et chrétienne. L'expression en est de la plus naïve simplicité, et revêt constamment la forme sentencieuse. Santillane était au moins aussi philosophe que poète, et ses proverbes sont un monument de la direction morale et philosophique qu'il voulait imprimer à la poésie. Ce sont d'excellens préceptes d'un père à son fils, car l'auteur y parle au prince Henri au nom du roi son père; mais le style en est rude et sec, et quelquefois aussi un peu obscur. Voici une strophe qui servira de paradigme pour faire juger des autres, sous le rapport métrique au moins :

El comienço de salud
Es el saber
Distinguir y conocer
Qual es virtud,
Quien comiença en juventud
A bien obrar
Señal es de no errar
En senetud.

« Le commencement du salut est de savoir distinguer et connaître la vertu : qui commence dans la jeunesse à bien agir montre qu'il n'errera pas dans la vieillesse. »

Santillane a éclairci lui-même le sens de quelques-uns de ses

(1) Las reglas del trobar escritas y ordenadas por Remon Vidal de Besalu hombre asaz entendido en las artes liberales, y gran trobador.

proverbes dans de courts commentaires. Mais presque chaque strophe est suivie d'une glose du docteur Pedro Diaz de Tolède, où la pensée de Santillane est longuement commentée, et où surabondent un pédantesque étalage d'érudition et un luxe immodéré de citations de tous les auteurs anciens et modernes dont le bon docteur avait connaissance. Aristote est principalement invoqué à tout propos. Au reste, Pedro Diaz fut ce qu'étaient tous les glossateurs de son temps, et je ne lui en intenterai pas une accusation particulière, car il y aurait injustice. Dans une de ses gloses, il explique comment on alliait alors la croyance à l'astrologie avec la doctrine chrétienne sur la libre volonté de l'homme. « Suivant l'opinion des « astrologues et des théologiens catholiques, dit-il, l'influence des « corps célestes sur nos actions n'est pas telle qu'elle nous prive « de notre libre arbitre, en nous obligeant à faire nécessairement « ce dont chaque astre est le signe; mais elle incline notre volonté « vers les actions que ce signe indique, en mettant en mouvement « dans cette direction toutes nos facultés corporelles; ce qui n'em- « pêche pas l'homme vertueux et sage d'être maître des étoiles. »

Mais j'avouerai que l'intention de cet article est surtout de rendre accessible aux lecteurs étrangers à la langue castillane le monument le plus précieux qui subsiste de l'enfance de la critique littéraire en Espagne. Ce témoignage si curieux aujourd'hui de ce qu'elle y était au milieu du xve siècle, n'existe encore que dans son expression originale, c'est-à-dire en langue espagnole de cette époque, et la nation dont il est un des titres de noblesse intellectuelle ne l'a même vu publier qu'en 1779, par l'érudit Thomas Sanchez, dans le tome premier de sa *Collection de poésies castillanes antérieures au quinzième siècle*, qui est d'ailleurs très peu répandue. Antécédemment à cette date, Sarmiento, bénédictin de Madrid, avait bien donné une analyse de ce rare morceau dans un volume que l'impression rendit public après sa mort, en 1775 (1); mais ce n'étaient encore que quelques fragmens de la *Lettre de Santillane*, que le savant bénédictin faisait connaître, et le texte moins incorrect où nous la lisons intégralement aujourd'hui prouve qu'il n'avait eu à sa disposition que des manuscrits

(1) Memorias para la historia de la poesía y poetas Españoles.

défectueux. Elle parut à l'éditeur de ce texte, dont le jugement est ici d'un grand poids, offrir *le meilleur document sur lequel on puisse fonder l'histoire de la littérature espagnole,* et je pense, comme lui, qu'elle serait très bien intitulée *Discours sur la poésie castillane.* Si Santillane est coupable de quelques graves omissions, il y fait équilibre en fournissant des renseignemens sur plusieurs anciens poètes qui, n'était ce qu'il en dit, nous seraient à peu près inconnus. Dans une traduction où je tâcherai d'être plus fidèle à l'esprit qu'à la lettre même de l'original, mais d'où je n'éliminerai cependant rien d'essentiel ni de caractéristique, je vais essayer de reproduire en français du XIXe siècle des pensées formulées en castillan du XVe. Je me suis imaginé que cette tentative trouverait grace auprès des esprits de notre temps, dont l'ardeur studieuse se prend à interroger le moyen-âge lui-même sur ce qu'il fut, en lui demandant l'exhibition de ses vieux parchemins. Je ferai suivre ma traduction de quelques remarques indispensables.

Le jeune don Pedro, connétable de Portugal, fils du fameux infant don Pédro qui avait tant voyagé, qu'on disait qu'il avait fait le tour du monde, averti par la renommée du mérite poétique de Santillane, le fit prier de lui envoyer le *Cancionero* de ses œuvres. Cet envoi partit accompagné d'une lettre intitulée : *Préface au cométable de Portugal, proemio.* Elle ne porte point de date; mais Thomas Sanchez fait voir qu'elle dut être écrite dans les deux ou trois dernières années de la vie de l'auteur, de 1455 à 1458. Elle peut être considérée comme la préface des œuvres de Santillane, où il jette un coup d'œil sur la poésie, depuis son origine, au berceau du monde, jusqu'au commencement du XVe siècle.

« Ces jours passés, Alvar Gonzalez de Alcantara, familier de la maison de l'infant don Pedro, duc de Coimbre, votre père, me pria de votre part, seigneur, de vous envoyer mes œuvres diverses. Je voudrais pouvoir vous être agréable autrement, dût-il m'en coûter davantage, parce que ces œuvres, ou du moins la plupart d'entre elles, ni par leur sujet, ni par l'art avec lequel elles sont traitées, ne me paraissent dignes de mémoire. Car, seigneur, ainsi que dit l'apôtre, *cùm essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus.* Les charmes de la poésie nous séduisent en même temps que la première ardeur de

la jeunesse nous fait aimer les armes, les joûtes et les autres exercices de courtoisie chevaleresque : c'est ainsi que bien des choses vous plaisent aujourd'hui à vous, seigneur, qui ne me plaisent déjà plus à moi. Mais, pour vous prouver ma bonne volonté et mon empressement à obéir à vos ordres, j'ai fait recueillir mes œuvres de toutes parts, dans les livres et parmi celles des autres poètes, je les ai fait copier suivant l'ordre où je les ai composées, et je vous les envoie dans ce petit volume.

« Mais quelle que soit l'insuffisance de ces opuscules que vous m'avez demandés, seigneur, je puis vous assurer que j'ai un grand plaisir à voir que tout ce qui est du domaine de la poésie vous plaise, et j'en trouve la certitude aussi bien dans votre gracieuse demande que dans quelques jolies choses que j'ai vues de votre composition, parce que ce goût est un zèle céleste, une affection divine, un appétit insatiable de l'esprit, comme la tendance de la matière vers la forme et de l'imparfait vers la perfection, et jamais cet amour de la poésie et de la *gaie science* ne s'est rencontré que dans les esprits élevés et supérieurs.

« Et qu'est-ce que la poésie, qu'en langue vulgaire nous appelons la *gaie science*, si ce n'est une utile fiction, couverte d'un beau voile, et dont l'expression se distingue par un certain nombre, par un certain rhythme et par une certaine mesure? Ceux-là se trompent certainement qui prétendent qu'elle ne consiste qu'en vaines futilités. Car, ainsi que les jardins abondans donnent des fruits convenables dans toutes les saisons de l'année, de même les hommes heureusement nés, qui ont reçu d'en haut cette science infuse, s'en servent conformément aux différens âges de la vie. Et si les sciences sont désirables, comme dit Cicéron, quelle est celle qui est supérieure à la poésie, qui est plus noble, ou plus digne de l'homme, qui répond mieux à tous les besoins de l'humanité? Les difficultés dans lesquelles elles s'enferment, qui nous en ouvre l'entrée, si ce n'est la douce et belle éloquence, soit en vers soit en prose?

« L'excellence et les prérogatives de la poésie et des vers sur la simple prose sont manifestes, excepté seulement pour ceux qui prétendent aux honneurs du paradoxe au préjudice de la vérité. Suivant donc la voie des stoïciens, qui cherchèrent avec une

grande ardeur l'origine et la cause des choses, je dis que la poésie est antérieure et supérieure à la prose, et qu'elle a aussi plus d'autorité. Saint Isidore, archevêque de Séville, le prouve (1); et Moïse fut, selon lui, le premier qui fit des vers et qui s'exprima en langage métrique; il chanta et prophétisa en vers la venue du Messie; et, après lui, Josué chanta la victoire de Gabaon. Tous les psaumes de David sont des chants en vers. Mais les Hébreux assurent que nous ne pouvons pas sentir ni goûter aussi bien qu'eux la douceur de leur poésie. Salomon composa ses proverbes en vers, et certaines choses de Job sont écrites en vers, spécialement les paroles d'exhortation par lesquelles ses amis répondent à ses plaintes.

« Parmi les Grecs, on veut que les premiers aient été Hécatée de Milet, et ensuite Phérécyde de Syros et Homère, que Dante appelle un poète souverain (2). Ennius fut le premier des Latins, bien qu'on prétende que Virgile porte le sceptre de la monarchie de la langue latine; et Dante est de cet avis lorsqu'il dit, au nom de Sordello de Mantoue :

O gloria de' latin, disse, per cui
Mostrò ciò che potea la lingua nostra!
O pregio eterno de luogo ond' i fui (3)!

« Je conclus donc que cette science, agréable à Dieu, plut ensuite à tout le genre humain. C'est ce qu'atteste Cassiodore, lorsqu'il dit : Toute la splendeur de l'éloquence, tous les genres et toutes les espèces de poésie ou de langage poétique, toutes les variétés de la parole tirent leur origine des divines Ecritures. La poésie se chante dans les temples de la Divinité; les cours et les palais des empereurs et des rois lui font un gracieux accueil. Sans elle les places et les lieux publics, les fêtes, les banquets de l'opulence sont silencieux et comme muets. Et, j'ose le dire, où cet art n'intervient-il pas, où ne sert-il pas, où n'est-il pas nécessaire? En vers sont composés les épithalames, qui sont des chants dont

(1) Etymolog. lib. I, cap. 39.
(2) Inferno, cant. IV.
(3) Purgator, cant. VII.

les noces retentissent à la louange des nouveaux époux. Les bergers même ont leur genre de poésie; c'est celle que les poètes appellent bucolique. En d'autres temps, pour faire honneur aux cendres des morts, on chantait des vers élégiaques; et aujourd'hui même ces vers sont encore en usage en quelques endroits, sous le nom de chants funèbres (1). C'est ainsi que Jérémie chanta la destruction de Jérusalem. César, Auguste, Tibère et Titus versifiaient à merveille, et ils aimaient tout ce qui était poésie.

« Mais laissons l'histoire ancienne pour nous rapprocher davantage de nos jours. Le roi Robert de Naples, illustre et vertueux prince, eut beaucoup de goût pour cette science, et il garda longtemps auprès de lui à Naples François Pétrarque, poète lauréat, qui florissait alors. La poésie était l'objet continuel de leurs conversations, et ils s'y exerçaient ensemble, tellement que le poète fut très bien-venu et très en faveur auprès du roi. C'est là, dit-on, que Pétrarque composa un grand nombre de ses ouvrages aussi bien en latin qu'en langue vulgaire, entre autres les quatre livres *Rerum memorandarum*, ses églogues, beaucoup de sonnets et particulièrement celui qu'il fit à la mort de ce roi, et qui commence par ce vers :

Rota è l'alta Colonna e 'l verde Lauro (2).

« Jean Boccace, poète excellent et orateur distingué, assure que le roi Jean de Chypre s'est plus adonné à l'étude de cette gracieuse science qu'à aucune autre.

« Mais comment et d'où cette science est-elle primitivement arrivée jusqu'aux romanciers ou écrivains en langue vulgaire, c'est, je crois, ce dont il serait difficile de s'enquérir. Laissant donc de côté les nations qu'une trop grande distance sépare de nous, il n'est pas douteux que ce n'ait été toujours et que ce ne soit encore un usage universel de distinguer dans cette science trois degrés qui

(1) Endechas.

(2) Ce n'est pas à la mort du roi Robert, mais à l'occasion de celle de la belle Laure que Pétrarque composa ce sonnet, où il fait aussi allusion à la perte de son protecteur, le cardinal Colonna.

sont le genre *sublime*, le genre *tempéré* et le genre *simple*. On peut rapporter au genre sublime les ouvrages écrits en langue grecque ou latine, j'entends en vers. Le genre tempéré est celui des écrivains en langue vulgaire, comme Guide Guinicegli de Bologne, et Arnaud Daniel, poète provençal. Je n'ai rien vu d'eux, mais on prétend qu'ils seraient les premiers qui auraient écrit des tercets en rimes croisées et des sonnets en langue romance. Et, comme dit le philosophe, les premiers ont le premier mérite de l'invention. Le genre simple est celui dans lequel on compose, sans suivre ni règle ni mesure, ces romances et ces chansons qui font les délices des gens de condition basse et servile. Après Guide Guinicegli et Arnaud Daniel, Dante écrivit avec élégance, en tercets à rimes croisées, ses trois comédies, l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*, François Pétrarque ses *Triomphes*, François d'Ascoli le livre *De proprietatibus rerum*, et Jean Boccace l'ouvrage intitulé *Ninfale d'Ameto*, poème où il mêla des morceaux de prose d'une grande éloquence, à la manière de la *Consolation* de Boèce. Ces écrivains et beaucoup d'autres encore composèrent en langue italienne des ouvrages en vers d'une autre forme, qu'on appelle *sonnets* et *stances morales* (1).

« Cet art de la poésie s'étendit, je crois, des Limousins aux Français de l'Aquitaine, et à cette dernière partie occidentale de l'Europe qui est notre Espagne, où il a produit d'assez belles choses. Les Français, aussi bien ceux de l'Aquitaine que les autres, ont écrit diversement en vers de différentes mesures. Il y a eu parmi eux des hommes très savans et très distingués dans cet art. Guillaume de Lorris a fait le *Roman de la Rose*, où, comme on dit, *l'Art de l'amour est renfermé tout entier* (2). Il a été achevé par

(1) *Canciones morales. Cancion* est, dans la langue espagnole, un terme générique qui peut s'appliquer à tout ouvrage de poésie divisé en strophes. Ce mot a une signification plus étendue que celui de *canzone* en italien, et il n'est pas traduisible en français par *chanson*. Il répond plutôt à ᾠδή chez les Grecs, et à *lied* chez les Allemands.

(2) Ce sont les propres paroles du livre :

Ce est le romans de la rose,
Où l'art d'amours est toute enclose.

Jean Clopinel. Michault écrivit aussi un grand livre de ballades, stances, rondeaux, lais et virelais, dont il mit beaucoup en musique. Othon de Granson, brave et vertueux chevalier, figura dans cet art avec élévation et avec agrément. Alain Chartier, illustre poète moderne, secrétaire du roi Louis de France (1), mit une grande élégance dans ses poésies; il a écrit *le livre des quatre dames, la belle dame sans merci, le débat du réveil-matin, la grande pastourelle, le bréviaire des nobles et l'hôpital d'amours*, choses assez belles certainement et plaisantes à ouïr.

« Je préfère, sauf avis plus éclairé, les Italiens aux Français, en ce que ceux-là montrent dans leurs ouvrages un génie plus sublime, et qu'ils ornent leurs compositions d'épisodes d'une beauté surprenante; mais je préfère les Français aux Italiens sous le rapport de l'observation des règles de l'art, dont les Italiens ne tiennent aucun compte, si ce n'est dans la mesure des vers et dans la rime. Ils mettent aussi leurs œuvres en musique, et ils les chantent avec une douceur pleine de variété : la musique leur est si familière, ils la manient si bien, qu'il semble que leur patrie ait donné naissance à Orphée, à Pythagore et à Empédocle, ces grands philosophes qui, par l'agréable mélodie et les douces modulations de leurs chants, apaisaient, dit-on, non-seulement la colère des hommes, mais même celle des furies infernales. Et qui doute que, comme les feuilles garnissent au printemps et couvrent de leur verdure la nudité des arbres, la douceur de la voix et la beauté des sons n'accompagnent pas bien toute espèce de poésie, quelle qu'elle soit?

« Les Catalans, les Valenciens et quelques Aragonais ont cultivé et cultivent encore cet art avec succès. Ils composèrent d'abord des poésies en grands vers, où la consonnance de la rime n'était pas toujours observée (2). Après cela, ils firent usage de vers de dix syllabes à la manière des Limousins. Il y eut parmi eux des hommes distingués aussi bien pour l'invention que pour la

(1) Louis XI ne monta sur le trône qu'après la mort de Santillane. Il y a donc ici erreur.

(2) La poésie espagnole admet des rimes *consonnantes*, et des rimes *assonnantes*, c'est-à-dire des rimes à voyelles semblables, mais à consonnes différentes.

composition. Guillen de Berguedan, généreux et noble chevalier, et Pao de Bembibre acquirent chez eux une grande réputation. Moïse March-le-vieux, vaillant et noble chevalier, fit d'assez jolies choses; il écrivit des proverbes d'une grande moralité. De notre temps fleurit Moïse Jordi, sage chevalier, auteur de choses certainement assez belles, qu'il mettait lui-même en musique, car il était excellent musicien. Il composa *la Passion de l'Amour*, où il compila beaucoup de bons fragmens anciens de différens poètes. Moïse Febrer a fait des ouvrages remarquables, et on dit qu'il a traduit Dante du florentin en catalan, en suivant exactement le même mètre et les mêmes rimes. Moïse Ausias March, qui vit encore, est un grand troubadour et un homme d'un esprit assez élevé.

« Les diverses formes de vers primitivement employées chez nous se présentent dans *le poème d'Alexandre*, *les Vœux du Paon*, les œuvres de l'archiprêtre de Hita, et dans le livre que Lopez de Ayala le vieux a écrit sur *les manières de palais*. On découvrit ensuite, en Galice et en Portugal, je crois, la mesure du grand vers de douze syllabes (1) et celle du vers commun de huit syllabes (2). Il n'y a pas de doute que la poésie ne se soit mieux acclimatée dans ces deux royaumes qu'en aucune autre partie de l'Espagne, à tel point qu'il n'y a pas long-temps encore que les troubadours de cette péninsule, fussent-ils castillans, andalous ou de l'Estramadure, composaient tous leurs ouvrages en langue galicienne ou portugaise. Il est même certain que c'est de cette langue que nous avons reçu les termes de l'art.

« Je me souviens, magnifique seigneur, d'avoir vu, étant encore tout petit garçon, chez ma grand'mère Doña Mencia de Cisneros, parmi plusieurs livres un grand volume de poésies portugaises et galiciennes, dont la majeure partie était du roi Denis, de Portugal, votre trisaïeul, je crois. Ceux qui les lisaient en louaient la spirituelle invention et l'expression douce et gracieuse. Il y en avait d'autres de Jean Soarez de Payva, qu'on dit être mort d'amour en Galice pour une infante de Portugal, et de Fernand Gonzalez de

(1) De arte mayor.

(2) De arte comun.

Sanabria. Après ces poètes vinrent Vasco Perez de Camoës, Fernand Casquicio et Macias, ce célèbre amoureux, dont on ne retrouve plus que quatre pièces, mais pleines d'amour et de belles pensées.

« Dans notre royaume de Castille, Alphonse-le-Savant réussit dans la poésie vulgaire, et j'ai vu des personnes qui avaient lu ses œuvres; on dit aussi qu'il versifiait supérieurement en langue latine. Vinrent ensuite Jean de la Cerda et Gonzalez de Mendoza, mon aïeul, auteur de bonnes poésies, entre autres de stances aux religieuses de la Zaydia, lorsque le roi don Pedro assiégeait Valence, commençant par ces mots : *Sur les bords d'une rivière* (1). Il fit usage d'une sorte de chants scéniques, comme imités de Plaute et de Térence. En même temps vécut un Juif, nommé Rabi Santo, qui écrivit, entre autres très bonnes choses, des *Proverbes moraux* vraiment assez recommandables. Le titre de grand troubadour m'excuse de l'avoir compté parmi tant de nobles personnages; car, comme il dit lui-même, « l'autour, pour naître dans un nid obscur, n'en vaut pas moins; et les bons exemples ne perdent pas « à être cités par un Juif (2). » Alphonse Gonzalès de Castro, né ici à Guadalajara (3), réussit assez bien dans la poésie castillane. Après eux parurent, au temps du roi Jean Ier, l'archidiacre de Toro et Garci-Fernandez de Gerena. Depuis le règne de Henri III, de glorieuse mémoire, père du roi notre maître, jusqu'à nos jours, cette science commença à s'élever davantage et à se parer avec plus d'élégance; il y eut des hommes très savans dans cet art, particulièrement Alphonse Alvarez de Illescas, célèbre troubadour, dont on pourrait répéter ce qu'un grand historien a dit à la louange d'Ovide, que toutes les paroles qui lui venaient à la bouche étaient des

(1) Santillane cite le premier vers des stances de son aïeul :

A las riberas de un rio.

(2) Nin vale el Azor menos
Porque en vil nido siga,
Nin los ejemplos buenos
Porque Judio los diga.

(3) Où l'auteur écrivait cette préface.

vers. Il a tant fait de poésies, que ma tâche serait longue et difficile si j'en devais seulement rapporter les titres tout au long. Ses œuvres sont d'ailleurs si connues et si répandues que je passerai à François Imperial, que je n'appellerai pas un troubadour, mais un poète; car il est certain que si quelqu'un dans notre occident a mérité la couronne triomphale de laurier, sans faire tort à personne, c'est bien lui. Il a chanté la naissance du roi notre maître, et il a fait beaucoup d'autres choses gracieuses et dignes d'éloges.

« Fernand Sanchez Calvera, commandeur de l'ordre de Calatrava, composa d'assez bonnes poésies. Don Pedro Velez de Guevara, mon oncle, gracieux et noble chevalier, écrivit aussi de jolies choses. Fernand Perz de Guzman, également mon oncle, chevalier savant en tout genre de science, a composé beaucoup d'ouvrages en vers, et, entre autres, l'épitaphe du tombeau de mon père, l'amiral don Diego Hurtado. Il a fait aussi beaucoup de chansons d'amour, et il vient d'écrire dernièrement encore des *Proverbes* où se trouvent de grandes pensées, et un ouvrage assez utile et bien traité, *des quatre vertus cardinales*.

« La poésie plut beaucoup au duc de Castro, mon frère, et il y réussit assez agréablement; il accueillait chez lui de grands troubadours, particulièrement Fernand Rodriguez Puerto-Carrero, Jean de Gayoso, et Alphonse Gayoso de Morana. Fernand Manuel de Lando, honorable chevalier, est auteur de beaucoup de bonnes poésies; il imita plus qu'aucun autre François Imperial; il fit des cantiques à la gloire de la sainte Vierge et quelques *invectives* sur différens sujets fort bien traités contre Alphonse Alvarez.

« Les poètes qui, de notre temps, ont écrit depuis ceux que je viens de citer, ou qui écrivent maintenant, je m'abstiens de les nommer, parce que je suppose, noble seigneur, que vous les connaissez tous. Ne vous étonnez pas si je me suis si longuement étendu dans cette préface sur les auteurs anciens, ensuite sur les nôtres, et sur quelques-unes de leurs œuvres, qu'il semblerait que je vous offrisse, en quelque sorte, les fruits d'une oisiveté qui ne répugne pas moins à mon âge qu'aux troubles de l'état; car ce sont les souvenirs de ce qui a fait le charme de ma jeu-

nesse, que j'ai retrouvés lorsque j'ai cru en avoir besoin; et, comme dit Horace :

Quem nova concepit olla servabit odorem (1).

« Mais de tous les poètes en langue romance, aussi bien Italiens que Provençaux, Limousins, Catalans, Castillans, Portugais, Galiciens, ou de quelque nation que ce soit, ce sont les Français de la province d'Aquitaine qui marchent les premiers, et qui ont fait le plus de gloire et d'honneur à leur art. Dire de quelle manière, c'est ce que je n'essaierai pas à présent, d'autant que j'en ai parlé dans le prologue de mes proverbes. Cet aperçu, auquel mieux que moi encore pourraient beaucoup ajouter ceux qui en savent davantage, servira à vous faire sentir quelle estime mérite cette science recommandable, et combien vous devez vous féliciter que les vierges qui entourent l'Hélicon de leurs danses perpétuelles vous aient admis, non sans justice, dans leur compagnie, à un âge si tendre. C'est pourquoi, seigneur, autant que je puis, je vous engage à ne point cesser d'employer votre esprit élevé et votre plume à l'étude des beautés de la poésie et des règles de l'art, tant que Clothon conduira la trame de vos jours, afin que, quand Atropos en coupera le fil, les honneurs de Delphes ne vous manquent pas plus que la gloire de Mars. »

L'examen critique de toutes les questions littéraires effleurées dans cette préface m'entraînerait bien au-delà des bornes qui me sont ici imposées. Je me restreins donc à quelques courtes observations, pour ainsi dire, obligées.

Le consistoire de la *gaie science*, fondé à Toulouse au commencement du XIVe siècle, fut comme une restauration de la poésie provençale, tombée en décadence après l'éclat dont elle avait brillé durant les deux siècles précédens. C'est de Toulouse que, sous le nom de *gaie science* ou de *gai savoir*, l'art des troubadours passa

(1) Quo semel est imbuta recens, servabit odorem.
Testa diù. *Epist. lib.* I, 2.

Jusqu'ici j'avais restitué les citations inexactes de Santillane; mais j'ai voulu donner un exemple de la manière dont il altère les textes. Il ne traite guère mieux les noms propres, dont j'ai rectifié l'ortographe autant que j'ai pu le faire.

en Catalogne à la fin de ce même XIVe siècle, de là en Aragon, et puis en Castille, où l'introduisit le marquis de Villena, auteur de la *Gaya scienciа*. Santillane, à qui j'ai déjà dit que cette poétique fut adressée, succéda à Villena dans l'œuvre de propagation de la *gaie science*, dont l'apparition en Castille, qui date du commencement du XVe siècle, ouvre une nouvelle période de la poésie en Espagne. Les poètes de cette époque, qui est celle de Jean II, sont marqués au coin de l'imitation des formes étrangères. Santillane a défini la poésie ce qu'elle était dans la conception de son temps, et pour ce fait je ne le citerai pas au tribunal de la critique moderne où Bouterwek l'a gratuitement condamné (1). Je ne lui reprocherai pas non plus, avec le même écrivain, d'avoir ignoré la distinction que nous reconnaissons entre une science et un art, et d'avoir proclamé la poésie, la science par excellence. Mais que la poésie soit antérieure et supérieure à la prose, c'est ce dont la critique de notre siècle, marchant au flambeau des lumières traditionnelles, convient avec celle du XIVe. — Image terrestre de la poésie éternelle, la parole de l'homme, toute poétique à son origine, refléta l'harmonie céleste; organe des dieux dans la croyance des temps antiques, elle chanta les préludes de la civilisation au berceau de l'humanité. Strabon ne voyait dans la prose, œuvre artificielle, qu'une imitation de la poésie, fille de la nature. Telle est aussi la conviction éclairée de M. Ch. Nodier dans ses *Elémens de linguistique* publiés par le *Temps*. La poésie hébraïque est vieille comme le monde; on en tombe d'accord avec Santillane. Mais que les chants bibliques soient exprimés en langage métrique, c'est ce qu'on ne peut pas affirmer aujourd'hui, en laissant aux mots leur signification admise. Un nuage que la critique ne percera vraisemblablement jamais nous cache les mystères de la prosodie des Hébreux. Le trait le plus saillant que nous puissions distinguer dans l'expression de leur poésie est une symétrie constante dans les deux hémistiches qui composent le vers. C'est en vain qu'on a prétendu découvrir, dans ce que, pour être court, j'appelle leurs vers et leurs hémistiches, des formes métriques invisibles à nos yeux. A la fin de

(1) Geschicte der Spanischen Litteratur.

son excellent ouvrage *de Sacra poesi Hebræorum*, Lowth, après avoir réfuté victorieusement le système métrique de Hare, propose de détruire toute autre hypothèse tendant à fonder un système quelconque de métrique hébraïque, en lui opposant une hypothèse diamétralement contraire, appuyée sur des argumens non moins spécieux. Mais l'essence de la poésie est indépendante de la forme métrique qu'elle revêt, et le rhythme poétique des psaumes, qui consiste pour nous en une sorte de parallélisme, en une certaine symétrie entre l'un et l'autre hémistiche de chaque vers, se retrouve, bien qu'altéré, jusque dans le texte de la Vulgate. Le premier psaume dont la mémoire fournit le souvenir en peut servir d'exemple :

In exitu Israel de Ægypto, — domus Jacob de populo barbaro.
Facta est Judæa sanctificatio ejus, — Israel potestas ejus.
Mare vidit et fugit : — Jordanis conversus est retrorsum.

Santillane glisse très légèrement sur les Grecs et les Romains pour arriver à la poésie moderne, dont l'origine lui paraît inextricable. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien est incomplète et confuse sa revue des poètes italiens, provençaux, français, limousins, catalans, valenciens et aragonais. Mais lorsqu'il motive pourquoi il préfère les Italiens aux Français sous tel rapport, et pourquoi les Français aux Italiens sous tel autre, son tact n'est-il pas sûr, son appréciation n'est-elle pas judicieuse, et l'autorité du goût général ne confirme-t-elle pas aujourd'hui encore l'opinion qui, tout en admirant un génie plus ardent, une imagination plus féconde dans les chants des troubadours italiens que dans ceux de nos trouvères, n'en accorde pas moins à ceux-ci le mérite de n'avoir pas brillé aux dépens de l'art, c'est-à-dire au détriment de la vérité? Soit ignorance, soit oubli, quoique cette seconde supposition ne semble guère admissible, arrivé à l'examen historique de la poésie castillane, l'auteur de la préface ne prend pas pour point de départ le *poème du Cid*, et il est vraisemblable qu'il n'a pas connu le plus ancien monument, selon toutes les apparences, de la littérature de son pays. S'il ne prononce pas non plus le nom de Gonzalo de Berceo, poète castillan

remarquable, qui florissait au commencement du treizième siècle, c'est que pour lui ce nom avait aussi retenti en vain.

Des hauteurs de son érudition académique, empruntée au consistoire de la gaie science de Toulouse, Santillane n'a laissé tomber qu'un regard de dédain sur ces romances irrégulières, qui cependant, de son propre aveu, faisaient les délices du peuple (1). Quoique la forme sous laquelle les romances espagnoles s'offrent à nous aujourd'hui soit postérieure au siècle de Santillane, la voix populaire de son temps méritait d'être écoutée lorsqu'elle préludait, bien qu'avec une naïveté encore inculte, aux chants qui devaient perpétuer le souvenir des âges héroïques et chevaleresques de la patrie, et en former la vaste et noble épopée. C'est cette poésie essentiellement nationale que les préoccupations d'un art dédaigneux lui ont fait méconnaître; et ce sont ces mêmes préoccupations qui l'aveuglaient lorsqu'il a décerné la palme de la supériorité poétique aux Français de l'Aquitaine, c'est-à-dire ici aux académiciens de Toulouse. Un étrange aveu aussi de Santillane, même dans l'indigence de la publicité manuscrite, c'est celui qu'il fait de ne connaître les œuvres d'Alphonse-le-Savant que par ouïdire. Elles sont cependant nombreuses et capitales les œuvres de ce puissant génie, et grande a été leur influence, à n'en considérer même que la partie poétique, sur les progrès de la langue castillane au XIIIe siècle. Esprit universel, poète, mathématicien, philosophe, historien, législateur, astronome, physicien, Alphonse X, roi sur la terre, l'a été bien plus encore dans l'empire supérieur des intelligences; il est une des plus grandes gloires de la littérature espagnole. Entiché de l'art des troubadours d'académie, Santillane s'enivra avec ses contemporains à la source de l'imitation étrangère, sans regarder derrière lui la poésie essentiellement indigène que la muse castillane n'emprunta ni des Italiens, ni des Provençaux, ni des *Mainteneurs* (2) de la gaie science. L'arrivée de ces derniers en Espagne, à la fin du XIVe siècle, y apporta la contagion d'une épidémie poétique qui ne tarda pas à se développer

(1) Estos romances é cantares, de que la gente baja é de servil condicion se alégra.

(2) Mantenedores.

dans toutes les têtes, où il faut avouer que ses ravages même contribuèrent à aiguillonner le génie national. Mais lorsque Santillane dit que l'art de la poésie s'étendit des Limousins aux Français de l'Aquitaine, et de ceux-ci aux Espagnols, il faut entendre l'art exotique, et le bien distinguer de la poésie antérieure, expression primitive d'une civilisation originale.

Ces observations tendent à signaler les écueils à éviter dans la lecture de cette préface, dont un savant bénédictin espagnol a pris certains passages pour base d'une hypothèse erronée dont l'amour du pays est le premier complice. Le galicien Sarmiento, dans le volume posthume que nous avons déjà eu occasion de citer (1), a forcé le sens de Santillane pour lui faire dire que la poésie espagnole, par toute la péninsule ibérienne, parla originairement le dialecte galicien. Mais c'est au contraire après avoir mentionné le poème d'Alexandre et les œuvres de l'archiprêtre de Hita, que l'auteur de la préface continue ainsi : « On découvrit ensuite, en « Galice et en Portugal, je crois, la mesure du grand vers de douze « syllabes..... et il n'y a pas long-temps encore que les troubadours « de cette péninsule, fussent-ils castillans, andalous ou de l'Estra- « madure, composaient tous leurs ouvrages en langue galicienne « ou portugaise. » On ne saurait expliquer plus clairement qu'à l'emploi des anciens mètres castillans succédèrent de nouvelles formes de vers, inventées peut-être en Galice ou en Portugal, et que l'usage de la langue galicienne venait d'avoir une vogue passagère dans la poésie espagnole. La question d'antériorité entre l'une et l'autre poésie se présente ici naturellement; mais le lecteur cette fois en sera quitte pour la peur.

(1) Memorias para la historia de la poesia y poetas españoles.

E. D'AULT-DUMESNIL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1834.

L'année 1834, ouverte d'une manière toute pacifique par le discours prononcé par M. Pozzo di Borgo, à la tête du corps diplomatique, a failli déjà être marquée par une rupture. Il n'était question, pendant cette dernière semaine, que du discours de M. Bignon en faveur de la Pologne, de l'adhésion de M. de Broglie à ce discours de M. Bignon, et de la rétractation faite le lendemain par le ministre. En général, le ministère a débuté singulièrement dans cette nouvelle session, et la confusion qui a régné dans ses actes montre suffisamment celle qui se trouve dans ses doctrines. Au point que notre chronique sera cette fois une véritable *histoire des variations.*

M. Guizot, l'un des plus ardens protecteurs de M. Persil, a d'abord abandonné M. Persil. Vivement attaqué par M. Mauguin sur la question des forts détachés, sur l'état de siége, et sur ses projets contre le jury, le ministère, guidé par la main de M. Guizot, a prudemment fait retraite. « Les forts détachés ont inspiré une terreur puérile, a dit le ministre; voyez plutôt les forts détachés de Lyon qui s'achèvent, et dont la population lyonnaise ne s'occupe pas. Il est vrai que s'il arrivait du désordre à Lyon et que les forts détachés pussent les réprimer, ce serait un bien pour la ville et le pays. » D'après cela on devait s'attendre à voir le mi-

nistre annoncer que le pouvoir abandonnait moins que jamais le projet des forts détachés, et que la chose étant utile et bonne, il allait s'y livrer avec ardeur. Nullement. Il a annoncé à la chambre que le gouvernement attendrait un temps plus favorable. Nous savons, en effet, que le général Bernard, chargé de la levée des forts, a reçu l'ordre de remettre les plans dans ses cartons jusqu'au printemps prochain. Mais on ne peut douter que ces travaux ne soient repris quelque jour, car le haut personnage qui les a conçus, les regarde comme la condition *sine quâ non* de l'affermissement de son pouvoir et de sa sécurité.

Quant à M. Persil, l'ennemi personnel des jurés, comme M. de Saint-Chamans, qui, sous la restauration, s'était déclaré l'ennemi personnel des épiciers, M. Guizot n'a pas hésité à en faire le sacrifice. Le ministère, qui a fait hautement soutenir, par le *Journal des Débats*, les idées de M. Persil sur le jury; le ministère, qui a porté M. Persil à la vice-présidence; le ministère, à qui M. Persil communique tous ses actes d'accusation, ne partage pas le moins du monde ses opinions. M. Persil est un avocat qui exagère comme tous les avocats, a dit poliment M. Guizot. Quand M. Persil déclare, en pleine cour royale, que le roi doit gouverner et administrer, que l'illégalité est souvent indispensable, que le jury, tel qu'il est, est une institution dangereuse; quand il demande les têtes de vingt accusés contre lesquels on ne peut trouver une seule charge un peu fondée, il faut le laisser dire et le laisser faire, M. Persil exagère. Quand M. Persil s'écrie : « Guerre à mort à ceux qui abusent de la liberté, » c'est, selon M. Guizot, une figure de langage, un mythe, une fiction. Peu s'en faut que le ministre ne fasse du procureur-général un poète à qui il faut passer ses écarts d'imagination, mais un poète tragique de l'école de M. Hugo, qui ne manque jamais d'appeler le bourreau au cinquième acte.

Malheureusement pour le ministère, M. Guizot ne s'est pas montré aussi prudent, et de composition aussi facile, en ce qui touche son principe de quasi-légitimité. Il faut admirer la persévérance avec laquelle M. Guizot cherche à établir ce dogme. Dans chaque session, il le développe et l'étend avec un nouveau courage. Ce sont ses forts détachés à lui; il n'y a pas de sauve-garde pour sa royauté sans ce principe. Sous les règnes de Charles X et de Louis XVIII, M. Guizot et ses amis avaient placé cette haute puissance de conservation dans la légitimité, sans laquelle le pays tout entier devait s'écrouler. Une autre royauté étant devenue possible, en dépit de ces prédictions, le dogme a été transporté à la royauté nouvelle, car ce qu'on veut avant tout, c'est anéantir le dangereux principe de la souveraineté populaire, qui oblige les souverains

à respecter les lois et à ne pas violer la constitution qu'ils ont jurée librement. M. Guizot a donc complété cette fois son système en déclarant que le peuple n'avait pas eu le choix d'un roi aux journées de juillet, parce qu'on ne fait pas ainsi des rois par la volonté d'un peuple, et que, pour occuper le trône, il faut être appelé à y monter par une volonté d'en haut, être prince, prince né sur les marches de ce trône qu'on veut gravir, en un mot, a dit ingénuement le ministre, parce qu'il faut être du bois dont on fait les rois. L'empereur Nicolas, qui ne passe pas pour un démocrate, répondait d'avance à cette partie du discours de M. Guizot, lorsqu'il se refusait à reconnaître Louis-Philippe, en donnant pour motif que les souverains cesseraient d'être en sûreté chez eux s'ils admettaient une seule fois que leurs cousins ou leurs proches parens pussent ainsi facilement prendre leurs places. L'empereur Nicolas est de l'avis de M. Dupin, il a reconnu Louis-Philippe, *quoique* Bourbon; et M. Dupin, qui n'est pas toujours de son propre avis, a soutenu encore dans cette session, et avec son talent ordinaire, ses opinions de l'an passé. Ce discours de M. Dupin, l'un des plus remarquables qu'il ait prononcés, s'adressait moins à M. Berryer et au parti légitimiste, auquel M. Dupin semblait répondre, qu'à M. Guizot et à ses amis les doctrinaires. M. Berryer était absent de la chambre au moment où M. Dupin monta à la tribune pour le réfuter; mais le soir, rencontrant son collègue dans un salon, il lui dit gaiement: « On m'a conté ton discours. Il paraît que tu as rudement fustigé Guizot sur mes épaules. » Le président de la chambre, qui ne dissimule pas son antipathie pour les doctrinaires, se mit à rire et ne s'en défendit pas.

L'incident de M. de Broglie et de M. Bignon n'a pas été plus favorable à ce malheureux ministère, qui s'écroule de toutes parts, et qui ne tient encore un peu que par la volonté supérieure qui le domine, et à laquelle il s'est condamné à obéir aveuglément, sans user même du droit de remontrance.

On disait, et nous ne nous faisons l'écho de ces bruits que parce que l'évènement les a bien complètement démentis, on disait, le jour où l'honorable M. Bignon prononça son discours en faveur de la Pologne, qu'il n'avait parlé ainsi qu'à la sollicitation du ministère. On disait encore que nos ministres voulaient avoir une occasion de rejoindre l'opposition sur son terrain, et d'y recueillir quelque popularité par un langage ferme et digne. On ajoutait qu'en jetant ainsi dans la chambre quelques paroles hostiles à la Russie, le ministère se donnerait les moyens de lui faire voter d'urgence les crédits supplémentaires de la guerre; mais tous ces bruits divers n'étaient pas fondés. Tout le discours de M. Bignon se portait sur ce paragraphe du projet de l'adresse. « La France, en sa qualité

« de partie dans les grands contrats européens, a supporté et supporte « avec un rare désintéressement l'état de possession si onéreusement éta- « bli à son préjudice. Elle n'a fait aucun effort pour le changer, mais par « cela même elle n'a reconnu et ne peut reconnaître à aucune puissance « le droit de détruire ou d'altérer sans elle ce qui a été établi avec son « concours, ou ce qui existe en vertu d'un assentiment antérieur. » Ce n'est pas la France qui veut les traités de 1815, disait M. Bignon; mais, puisqu'elle veut bien les supporter, du moins elle a le droit, et elle est disposée à le faire valoir, d'exiger que les puissances se renferment dans la part qu'elles se sont faite. — Or, les traités de 1815 n'admettaient pas que la Pologne deviendrait une province de la Russie, et la mer Noire un lac russe.

Les paroles de M. Bignon devaient avoir un retentissement d'autant plus grand dans le monde politique qu'on y connaissait les alarmes éprouvées depuis quelques jours par le ministère au sujet des affaires étrangères.

On a vu quelles discussions a fait naître, entre les journaux de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, la découverte toute récente d'un traité entre la Prusse et l'Autriche, destiné, disait-on, à garantir l'intégrité de l'empire ottoman. Il paraît que par ce traité les deux puissances contractantes se bornent à déclarer que, dans le cas où Mahmoud serait privé du trône et sa maison éteinte ou écartée de la succession, l'Autriche et la Prusse, d'accord avec la Russie, s'uniraient pour empêcher que le trône de Constantinople ne tombât entre les mains du pacha d'Egypte ou d'un membre de sa famille. Ainsi Méhémet-Ali est traité par les trois puissances comme le fut Napoléon. Une sainte-alliance offensive et défensive est formée contre lui, c'est-à-dire contre l'influence de la France en Orient, puisque, par un bien faux principe, le pacha d'Egypte a été adopté par notre gouvernement comme le représentant de la civilisation.

M. de Lamartine, qui vient de prendre place à la chambre, y a traité cette question avec une abondance de vues bien remarquable, et surtout avec une réserve diplomatique qui donnerait lieu de croire qu'il était informé, de bonne source, de la teneur de ce traité. Nous regrettons seulement qu'un homme doué d'une si haute intelligence ait pu se laisser prendre aux faux-semblans de civilisation du gouvernement égyptien. Il suffit d'avoir franchi les portes d'Alexandrie, et même d'avoir examiné attentivement la capitale pour reconnaître que le gouvernement du pacha est le régime le plus oppresseur, le plus destructif de toute notion de justice et d'humanité, qui ait jamais paru sur la surface de la terre.

Tous les élémens de civilisation que le gouvernement turc a laissé germer dans l'empire ottoman, toutes les vertus privées que M. de Lamartine a reconnues parmi les Turcs, et auxquelles, ainsi que tant d'autres voyageurs, il se plaît à rendre justice, disparaîtraient en peu de temps sous le sabre des Arabes. Il faut avoir remonté le Nil et vu les misérables habitans des campagnes de l'Egypte forcés de vendre à vil prix au pacha le produit du champ qu'ils cultivent, pour se faire une idée de l'avilissement de ce peuple. Quoi qu'il en soit, le pacha est l'allié de la France, et c'est la France qu'on exclut du partage possible de l'Orient, par le traité en question. L'adhésion donnée publiquement par M. de Broglie à la protestation de M. Bignon, contre la non-exécution des traités de 1815, lui avait été certainement arrachée par cet acte si hostile à la France.

L'humeur de M. de Broglie, son juste mécontentement devons-nous dire, et le besoin qu'il éprouvait de s'épancher devant les chambres, tenaient encore à une autre cause.

On connaît maintenant le motif des mésintelligences qui se sont élevées entre la France et le roi de Suède. Les hommes politiques et surtout ceux qui ont eu des rapports avec le roi Charles-Jean, se refusaient à croire que l'éloignement qu'il montrait depuis quelque temps pour le gouvernement français, tenait à une cause aussi pitoyable que la représentation d'un vaudeville offensant pour lui. Le doigt de la Russie se montre encore dans cette affaire. La Russie, qui se retrouve partout faisant des traités secrets défavorables à la France, n'a pas laissé ses diplomates inactifs à Stockholm. Prévoyant le cas d'une guerre soit avec l'Angleterre soit avec la France, et peut-être avec ces deux puissances ensemble, le cabinet russe s'est déjà assuré, par son traité avec la Turquie, contre l'entrée d'une flotte dans la mer Noire. On sait aujourd'hui qu'un des articles de ce traité confie aux Russes la défense des Dardanelles, et oblige les Turcs à fermer le canal de Constantinople aux vaisseaux de guerre de toutes les puissances. Tranquille du côté d'Odessa et du midi de la Russie, l'empereur Nicolas a voulu se donner une sécurité pareille dans la Baltique, et se délivrer de toute inquiétude pour Cronstadt et Pétersbourg. Or, la Suède tient la clé du détroit du Sund, comme la Russie tient la clé des Dardanelles, et il fallait à tout prix mettre une main sur le roi Charles-Jean, tandis qu'on étendait l'autre sur Mahmoud. On assure qu'un traité secret signé entre la Suède et la Russie renforce et renouvelle le *cadus fœderis* qui existait entre ces deux puissances, et que la rupture des liaisons amicales qui attachaient la Suède à la France, depuis et avant le traité de Westphalie, est une des premières conditions de ce contrat.

Qu'on relise maintenant les paroles de M. de Broglie, qu'on pèse les

termes dans lesquels il appuya la motion de M. Bignon, et qu'on dise s'il n'a pas rempli un devoir de conscience et de probité? Quelle modération dans les paroles du ministre dont le cœur devait cependant déborder d'amertume et de chagrin! M. Bignon s'était contenté de dire que dans le cas où il surviendrait des changemens qui altéreraient le mode d'existence de quelques nations ou les délimitations de leur territoire, la France ne pourrait reconnaître de tels changemens opérés en violation des traités, et qu'elle protesterait. M. de Broglie répondit qu'il pensait comme M. Bignon, et que le ministère *s'efforcerait* de faire ce que l'organe de la commission demandait. Un vif mouvement d'approbation de la chambre répondit aux paroles du ministre, et il se retira certain d'avoir bien agi, content de la chambre et justement satisfait de lui-même.

Le soir, quand M. de Broglie se rendit au conseil, la haute volonté qui préside aux affaires avait déjà exprimé aux ambassadeurs des grandes puissances la douleur que lui faisait éprouver le discours de M. de Broglie. M. de Broglie avait été complètement sacrifié dans cette conférence; c'était, disait-on, un esprit fougueux qui portait une générosité de jeune homme dans les affaires, un homme de premier mouvement, un homme dangereux; on dit même que dans l'impatience et l'humeur que causa son algarade, on était allé jusqu'à le traiter de pauvre honnête homme. D'après tout cela, on sent que M. de Broglie fut très mal reçu.

La séance fut animée, violente. M. Thiers, qui se garde bien de s'exposer aux épithètes qui avaient été lancées à M. de Broglie, entra, comme de raison, dans toutes les vues du maître, et jappa avec une ardeur inouie contre le ministre des affaires étrangères. Mais M. de Broglie resta inébranlable, et il défendit sa conduite et ses convictions avec la hauteur de vues et la noblesse d'esprit qu'on lui connaît, jusqu'au moment où M. Guizot le supplia de céder. Enfin l'ascendant de M. Guizot l'emporta sur la justice et la raison, et M. de Broglie promit de monter à la tribune le lendemain pour rétracter ses paroles de la veille.

On juge de la douleur qu'éprouva le ministre, et du combat qu'il se livra. Son discours du lendemain fut concerté avec ses collègues, un long discours auquel contribuèrent M. Thiers et M. Guizot, et que M. de Broglie n'eut pas la force de prononcer. On l'a entendu dire depuis que, déjà malade lorsqu'il monta à la tribune, la tête lui tournait en parlant, et qu'il ne songeait qu'au moment de descendre de cette brûlante sellette. On sait qu'il éprouva une congestion cérébrale en regagnant son banc, et que, sans d'abondantes saignées qui le sauvèrent, il eût payé de sa vie cette fatale condescendance.

Dans ce malheureux discours où la main qui mène tout se faisait sentir

à chaque ligne, le ministre se condamnait à dire que l'Italie ne devait pas inspirer la moindre inquiétude, que la diète de Francfort n'avait jamais songé à attaquer l'indépendance des états secondaires de l'Allemagne, que la seule question importante, celle d'Orient, se présentait sous un aspect rassurant; que le traité de Constantinople ne changeait rien aux affaires, que l'ordre légal régnait à Lisbonne, que l'Espagne devenait tranquille, en un mot que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Et quand le ministre, écrasé sous ces paroles d'optimisme, tomba en défaillance, M. Thiers escalada joyeusement les degrés de la tribune, et vint encore renchérir sur son collègue.

Dans son discours, M. Thiers invoquait la force de l'opinion. Il faut bien reconnaître cette force de l'opinion et lui rendre hommage. C'est elle qui a réduit M. Thiers à n'avoir aucune importance dans la chambre, et à n'être écouté que comme un homme d'esprit, amusant, ingénieux parfois, mais toujours sans conséquence. Si M. Thiers n'a jamais d'autre raison pour se retirer que ce mouvement de conscience qui portait, il y a peu de jours, M. de Broglie à donner sa démission, on peut prédire à M. Thiers un long ministère. Pour M. de Broglie, dominé encore une fois par l'ascendant de M. Guizot, il s'est décidé à garder son portefeuille qui doit lui sembler bien lourd aujourd'hui.

De tous ces débats, il est résulté une adresse dont chaque mot est un blâme de la conduite des ministres, et que le ministère a été forcé d'accepter. Nous le répétons, cette adresse doit peser d'autant plus cruellement sur le ministère, que dans la discussion qu'elle a fait naître, il a vu repousser son candidat à la vice-présidence, qu'il a été forcé de le désavouer hautement, de blâmer ses discours officiels, de renoncer au projet sur les forts détachés, à toute modification de l'institution du jury; que les ministres ont été obligés de venir se réfuter les uns les autres, et enfin que l'un d'eux a été mortellement blessé sur le champ de bataille. En Angleterre et dans tout gouvernement représentatif qui ne serait pas illusoire, un tel ministère eût déjà disparu et pris la fuite au bruit des sifflets de la nation.

Un grand bal a eu lieu cette semaine au château des Tuileries. Dès huit heures du soir, une foule immense remplissait les appartemens et envahissait jusqu'au grand salon, où le roi était occupé à donner audience au corps diplomatique. On a remarqué, dans ce bal, l'absence du duc d'Orléans qui est parti pour Bruxelles, et la présence de M. Mauguin et d'un certain nombre de membres de l'opposition. La manière tout au moins très franche et très loyale dont M. Odilon Barrot et M. Mauguin se sont déclarés partisans de la monarchie constitutionnelle, les

place et les dessine nettement aujourd'hui, au milieu de l'opposition plus vive qui prévoit et désire une autre forme de gouvernement. Personne n'a donc été surpris de voir les députés de cette nuance aux fêtes du château.

Pour M. le duc d'Orléans, qui ne s'est pas rangé, que nous sachions, dans les rangs de l'opposition anti-dynastique, on paraissait étonné de son brusque départ pour Bruxelles. Un journal avait répandu le bruit qu'une fâcheuse aventure, bien pardonnable à un prince de son âge, une surprise nocturne et la nécessité de laisser calmer la colère d'un mari ou d'un frère offensé, avaient nécessité ce voyage si imprévu. Il n'en est rien. Le héros du drame dont il est question n'est pas le jeune prince. L'honneur et le scandale en reviennent à un certain général de l'empire que ses exploits amoureux ont rendu plus célèbre que ses campagnes, et dont l'âge n'a pas ralenti les ardeurs, si l'on en croit les bruits qui circulent. Pour le duc d'Orléans, d'autres motifs ont, dit-on, causé son éloignement.

On assure que le jeune prince se plaint beaucoup du triste rôle qu'on lui fait jouer, et surtout de la parcimonie avec laquelle on lui distribue chaque mois sa part de la liste civile. On sait que les chambres lui ont alloué un million par an pour les dépenses de sa maison. Il paraît que la liste civile ne lui accorde que 24,000 fr. par mois, et qu'elle retient ainsi à son bénéfice plus de 700,000 fr. sur les revenus du prince. Une remontrance paternelle un peu vive, qui lui fut faite à propos de cette fastueuse loge d'Opéra qu'il a fait décorer récemment, a occasioné une discussion, à la suite de laquelle le prince est parti pour aller passer quelque temps près du roi Léopold. Le roi des Belges n'a sans doute pas entendu sans émotion les doléances de son beau-frère. Le million qu'il attend doit être encore dans les coffres de la liste civile près de celui que réclame le duc d'Orléans, et il sera difficile de les faire sortir de ce trésor qui s'ouvre si souvent pour se grossir, mais rarement pour se diminuer. Toutefois il serait injuste de blâmer un père qui a incontestablement le droit de régler les dépenses de son fils, et il faut reconnaître qu'il y a de la prévoyance à ne pas laisser dans les mains d'un prince de vingt ans une somme aussi considérable qui pourrait l'entraîner dans des excès de dissipation. Mais alors ce serait un devoir pour la liste civile, un devoir exigé par la probité, que de restituer à l'état l'excédant inutile, et de ne pas détourner à son profit une somme de sept cent mille fr. sur un million affecté par les chambres à une dépense toute spéciale. Sept cent mille francs ! c'est plus qu'il ne faut pour suffire aux frais de l'instruction primaire dans quarante départemens, et puisque cette somme est

inutile aux plaisirs du duc d'Orléans, ne serait-il pas juste de la rendre aux pauvres contribuables qui l'ont fournie avec tant de peine ?

MM. Grégoire et Collombet viennent de donner une traduction des *Œuvres de Salvien* (1), prêtre chrétien du ve siècle, né à Cologne, et qui vécut dans le midi de la France, à Lérins et puis à Marseille. Salvien est un des plus éloquens témoins de cette période qui s'abîma dans l'invasion des barbares; il la peint avec des traits de douleur et d'âpre indignation contre la corruption et la lâcheté de l'empire, avec des accens de prophétie lamentable qui l'ont fait surnommer le Jérémie de son siècle. Son célèbre traité du *Gouvernement de la Providence* est le tableau le plus fidèle de ce grand et unique moment dans l'histoire du monde. Le Bossuet rude de cet âge y justifie en traits sublimes la Providence des succès qu'elle accorde à toutes ces nations barbares, dont elle use comme de fléaux. On n'a jamais mieux compris qu'en lisant la corruption et l'imbécillité du vieux monde dénoncées par Salvien, la nécessité de cette infusion de sang barbare pour tout retremper et tout rajeunir. Les traducteurs ne se sont pas bornés à nous donner ce traité du *Gouvernement de Dieu* et celui contre *l'Avarice;* ils ont traduit aussi des lettres familières de Salvien où l'on voit l'intérieur d'un ménage chrétien d'alors, et un de ces cas nombreux dans la vie des saints de ce temps, deux époux se privant par vertu chrétienne des plus légitimes tendresses, et habitant ensemble comme frère et sœur. MM. Grégoire et Collombet, dans cette publication estimable, n'ont pas été mus seulement par des raisons d'étude et de choix historique et littéraire; un sentiment religieux, qui est celui d'une si notable partie des jeunes générations de notre temps, les a poussés à cette entreprise utile dont ils se sont acquittés avec élégance et bonheur. Ce même zèle de chrétiens studieux les porte à nous promettre de donner successivement les œuvres de Vincent de Lérins, de Sidoine Apollinaire, les lettres de saint Jérôme. S'il nous était permis de leur exprimer un vœu, ce serait que leur choix tombât de préférence sur ceux des auteurs ou des ouvrages qui n'ont pas été traduits encore. Une publication comme celle de Salvien devrait être naturellement l'occasion d'examiner cet auteur original et de retracer avec quelque détail la société et la littérature chrétienne d'alors. Nous croyons savoir qu'un de nos collaborateurs s'occupe en ce moment d'un tel travail, qu'il professera avant peu avec sa profondeur et sa sagacité ordinaire. Ce sera le temps d'y revenir. Ainsi les études religieuses renaissent de toutes parts, et il se manifeste un mouvement non douteux de restauration du christianisme par la science.

(1) Lyon, Sauvignet; Paris, Bohaire, boulevart des Italiens, 10.

COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA, l'un des livres religieux des Parses, ouvrage contenant le texte zend, expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la Bibliothèque royale, et la version sanscrite inédite de Nériosengh; par Eugène Burnouf, membre de l'Institut, professeur de sanscrit au Collège de France. — Tome 1er. Chez Debure, rue Serpente, 7.

De nos jours on a quelquefois prononcé trop légèrement, à notre sens, que les Français étaient tout à fait dénués de la capacité et de la patience nécessaires aux études philologiques. Sans invoquer ici le seizième siècle, et les savans qui brillèrent tant dans l'âge de Louis XIV que dans celui de Voltaire, sans rappeler même les noms de quelques contemporains illustres, l'ouvrage que nous annonçons ici nous semble une éclatante réponse aux préjugés qui voudraient exclure aujourd'hui la France des honneurs et des travaux de la grande érudition. Le commentaire sur le *Yaçna*, dont M. Burnouf livre aujourd'hui au public la première partie, est le fruit de l'élaboration la plus patiente et la plus consciencieuse. Quand en 1829 M. Eugène Burnouf eut publié à ses frais le texte du *Zend Avesta* sous le titre de *Vendidod Sadé*, il commença le commentaire sur le Yaçna, dont il publia successivement plusieurs extraits dans le Journal asiatique. La publication du premier extrait date de 1829. Venant après Anquetil-Duperron, M. Burnouf devait juger les travaux de son devancier; il l'a fait avec une raison pleine d'élévation et de convenance. Nous citerons cette intéressante appréciation :

« Personne n'ignore que c'est au célèbre Anquetil-Duperron que la France doit de posséder ce qui reste des livres moraux et liturgiques des Parses. On sait quels sacrifices cet homme courageux s'imposa pour aller chercher dans le Guzarate, où les Parses sont établis depuis dix siècles, les débris des ouvrages religieux qu'ils avaient emportés dans leur exil. Les soins qu'il se donna pour rassembler des copies de ces précieux livres, pour obtenir des prêtres tous les renseignemens qui pouvaient les éclaircir, pour en pénétrer le sens, enfin pour les traduire d'une manière qu'il pût croire exacte, sont sans contredit un exemple du plus noble et de plus difficile usage qu'on puisse faire de la patience et du savoir; et le récit pourrait en paraître peu vraisemblable, si ses peines n'avaient été récompensées par le succès. Anquetil rapporta en France ceux des livres de Zoroastre qu'il avait pu se procurer dans l'Inde, les déposa à la Bibliothèque du roi; et en 1771, il en fit paraître la traduction sous le titre de *Zend Avesta, ouvrage de Zoroastre*, en trois volumes in-4°.

« Les savans purent croire dès lors que les institutions religieuses et civiles des Parses, que leurs mœurs, leurs usages, leurs langues et une portion notable de leur littérature sacrée étaient définitivement connus; et le Zend Avesta d'Anquetil devint la base des travaux auxquels l'érudition allemande se livre depuis le commencement de notre siècle, pour recomposer le tableau de l'ancienne civilisation

persane. Tout n'était pas fait cependant pour l'intelligence des ouvrages sur lesquels s'exerçait déjà la critique historique. Les textes n'en étaient pas publiés, la langue en était complètement inconnue; on ne possédait ni un ouvrage grammatical qui en contînt les élémens, ni un lexique qui fournît le moyen d'en apprendre la terminologie. Un très court vocabulaire zend et pehlvi avait été joint par Anquetil au troisième volume de son Zend Avesta; mais quoique Paulin de Saint-Barthélemy, aidé de ce vocabulaire, pût déjà soupçonner que le zend appartenait à la même famille que le sanscrit et les idiomes savans de l'Europe, ce fragment, et quelques détails peu précis sur la grammaire zende, consignés par Anquetil dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, formaient tout ce qu'on possédait sur la langue dans laquelle nous ont été conservés les livres de Zoroastre. S'il y avait là de quoi faire naître la curiosité des savans, c'était trop peu pour la satisfaire. Anquetil avait promis une grammaire et un dictionnaire zends; mais, soit que la mort ait prévenu l'exécution de son dessein, soit qu'il eût peu de goût pour les études purement philologiques, ces travaux ne parurent jamais, et on n'en trouve que de faibles traces parmi les manuscrits d'Anquetil, que M. Silvestre de Sacy déposa, depuis la mort de ce savant, à la Bibliothèque du Roi (1).

« Il ne restait donc à celui qui aurait voulu apprendre la langue zende, lire le texte original des livres de Zoroastre, et le faire connaître à l'Europe d'une manière critique, d'autre secours que la traduction d'Anquetil, et d'autre méthode à suivre que la comparaison attentive de cette traduction avec le texte. On pouvait croire ce travail facile, et il ne faut rien moins qu'une supposition de ce genre pour expliquer pourquoi on n'a pas songé à s'en occuper plus tôt. Les personnes qui voulaient s'ouvrir une route nouvelle dans le vaste champ de la littérature orientale, devaient être plus empressées d'entreprendre l'étude d'idiomes encore peu connus, que l'interprétation d'un texte qu'il était permis de regarder comme traduit, et le déchiffrement d'une langue dont tous les monumens existans en Europe étaient publiés en français. Il faut convenir d'ailleurs que tout devait confirmer les savans dans l'opinion qu'il ne restait presque rien à faire après Anquetil : son dévouement à des études qu'il aimait et dont il avait dû atteindre le terme; tant de soins bien faits pour porter leurs fruits; une confiance qui ne pouvait naître que de la certitude du succès, et qui devait être partagée par le lecteur; enfin cette bonne foi dont l'expression est aussi naturelle au vrai savoir, que l'imitation en est difficile au charlatanisme. Aussi éprouvai-je une surprise que les personnes accoutumées aux recherches philologiques concevront sans peine, lorsque, comparant pour la première fois la traduction d'Anquetil au texte original, je m'aperçus que l'une était d'un faible secours pour l'intelligence de l'autre. Un examen

(1) On trouve l'indication des travaux philologiques qu'Anquetil se proposait de faire, dans le tome XXXI, pag. 432 des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et dans le tome II du Zend Avesta.

suivi me persuada qu'avec le seul appui de son interprétation, ce ne serait pas une entreprise aussi aisée que je l'avais supposé d'abord, que d'acquérir la connaissance de la langue dans laquelle était écrit le Zend Avesta; et je reconnus bientôt que la traduction d'Anquetil était loin d'être aussi rigoureusement exacte qu'on l'avait cru; et cela d'autant plus facilement, que l'auteur, en déposant à la Bibliothèque du Roi les textes originaux, avait lui-même livré à la critique les moyens de la juger. Mais, si cette épreuve fut peu favorable à la traduction du Zend Avesta, je dois me hâter d'affirmer qu'elle ne diminua en aucune façon ma confiance dans la probité littéraire de l'auteur. En donnant au public une version que tout l'autorisait à croire fidèle, Anquetil a pu se tromper, mais il n'a certainement voulu tromper personne; il croyait à l'exactitude de sa traduction, parce qu'il avait foi dans la science des Parses qui la lui avaient dictée. Au moment où il la publiait, les moyens de vérifier les assertions des Mobeds, ses maîtres, étaient aussi rares que difficiles à rassembler. L'étude du sanscrit commençait à peine, celle de la philologie comparative n'existait pas encore; de sorte que, quand même Anquetil, à la vue des obscurités et des incohérences qui restaient dans l'interprétation des Parses, eût éprouvé un sentiment de défiance que, nous osons le dire, rien ne devait éveiller en lui, il n'eût pu aisément discuter leur témoignage avec quelque espoir d'en découvrir la fausseté. Il n'est donc pas responsable des imperfections de son ouvrage; la faute en est à ses maîtres, qui lui enseignaient ce qu'ils ne savaient pas assez, circonstance d'autant plus fâcheuse qu'il lui était impossible de s'adresser à d'autres qu'à eux. Ses erreurs sont du genre de celles qui sont inévitables dans un premier travail sur une matière aussi difficile; et lors même qu'elles seraient plus nombreuses, lors même qu'il devrait subsister peu de chose de sa traduction, et que ce qui devrait en subsister aurait besoin d'être vérifié de nouveau, il resterait encore à Anquetil-Duperron le mérite d'avoir osé commencer une aussi grande entreprise, et d'avoir donné à ses successeurs le moyen de relever quelques-unes de ses fautes. C'est d'ordinaire la seule gloire que conserve celui qui explore le premier une science nouvelle; mais cette gloire est immense, et elle doit être d'autant moins contestée par celui qui vient le second, que lui-même n'aura vraisemblablement aux yeux de ceux qui plus tard s'occuperont du même sujet, que le seul mérite de les avoir précédés. »

Le beau travail dont M. Burnouf enrichit aujourd'hui l'érudition française affermira de plus en plus la haute réputation dont l'auteur jouit en Allemagne, et trouvera des juges compétens auxquels il faut renvoyer son livre, tels qu'Éwald à Gœttingue, et Bopp à Berlin. C'est surtout au professeur de Berlin qu'il appartient d'examiner le travail de M. Burnouf avec la même attention que ce dernier vient d'apporter à l'analyse de sa *Grammaire Comparative* (1). MM. Bopp et Eu-

(1) Voyez le *Journal des savans*.

gène Burnouf sont les deux premières autorités de l'érudition européenne, en ce qui concerne la langue zende; et ils ont l'un pour l'autre cette courtoisie bienveillante que se doivent mutuellement la patrie de Niebuhr et celle de Scaliger.

E. L.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

MONSIEUR,

C'est par erreur sans doute que vous avez avancé dans votre dernier Numéro, que M. Champollion le jeune m'avait précédé en Egypte, et s'y était rendu en 1818 (1). J'ai précédé M. Champollion à Thèbes, et je revenais de ce voyage qui avait pour but la possibilité de transporter l'obélisque de Louqsor en France, lorsque M. Champollion quittait Toulon en 1828 et non en 1818. C'est parce que j'avais déjà été en Égypte et proposé l'opération du transport des obélisques que je fus nommé commissaire du roi en Orient et membre d'une commission composée de MM. Alex. Delaborde, l'amiral Makau, le baron de Tupinier, conseiller d'état, le général Livron et M. Drovetti, ancien consul-général en Égypte; cette commission était présidée par le ministre de la marine.

M. Champollion avait écrit depuis au ministre, mais ce ne fut point son projet qui fut accepté pour le transport de l'obélisque. Ce fut celui de M. Roland, inspecteur-général des ingénieurs de la marine, qui proposa de faire construire l'allège qui porte maintenant l'obélisque de Louqsor, et je fus chargé d'obtenir du pacha Méhémet-Ali la cession de ce monument pour la France, négociation relative aux arts, que j'ai eu le bonheur de conduire heureusement, puisque le résultat a permis à M. Lebas, ingénieur habile, d'embarquer, après des difficultés sans nombre, ce monument précieux, et à M. de Verninac, commandant le bâtiment qui devait porter ce monolithe, de déployer autant d'habileté que de persévérance.

M. Alex. Delaborde eut aussi la pensée, à son retour d'Orient, de faire élever l'un des obélisques de Louqsor sur l'une des places de Paris; il présenta à la commission un projet de M. le capitaine de vaisseau Besson, brave et digne officier français au service du vice-roi d'Égypte.

M. Champollion le jeune, qui le premier a traduit les hiéroglyphes qui couvrent l'obélisque, mérite d'ailleurs, par ses travaux archéologiques et ses découvertes sur les écritures des Égyptiens, la reconnaissance de l'Europe tout entière; c'est une assez belle part de gloire et de renommée, pour que ses amis n'envient à personne le mérite d'une mission confiée à un homme qui compte quelques travaux dans les arts depuis vingt-cinq ans, et qui aime à rendre la plus éclatante justice au génie et aux immenses talens de M. Champollion.

Veuillez, monsieur, agréer les assurances des sentimens les plus distingués de votre très humble serviteur,

A. TAYLOR.

Ce 7 janvier 1834.

(1) C'est 1828 que nous avons voulu dire; il s'est glissé une faute d'impression dans notre phrase. (*N. du D.*)

F. BULOZ.

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

II.

MICHEL-ANGE.

§. Ier.

La vie de Michel-Ange offre peu d'évènemens, mais ce que nous en savons s'accorde merveilleusement avec le caractère général de ses ouvrages. A la vérité les relations de Vasari et d'Ascanio Condivi, élèves et amis de ce grand artiste, ont laissé sans explication plusieurs épisodes de sa biographie; mais tous deux présentent sous le même jour les habitudes et les impatiences du modèle qui a posé devant eux. Le savant travail de Richard Duppa repose tout entier sur les documens fournis par Vasari et Condivi; lorsqu'il lui arrive de discuter leurs témoignages, c'est rarement pour les contredire. Il s'attache plutôt à coordonner sous une forme harmonieuse et claire les renseignemens confus de ces deux narrations. Parfois aussi il emprunte à l'histoire générale d'Italie des lu-

mières précieuses, et alors il se voit forcé de réfuter, sans aigreur, mais avec une sévère courtoisie, l'indulgent historien des Medici, Thomas Roscoe, qui trop souvent a jugé les hommes sur les vertus de son cœur. — Benvenuto Cellini a donné sur Michel-Ange quelques détails qui seraient sans doute désavoués par Vasari et Condivi. Mais au milieu des incroyables et sublimes hâbleries dont il a rempli son livre, il ne faut pas s'étonner s'il a essayé de justifier sa conduite en prenant pour complices Jules Romain et Michel-Ange. D'ailleurs, le mensonge auquel je fais allusion, si c'en est un, comme j'incline à le croire, n'ôte rien à la haute estime de Benvenuto pour le grand maître, et les désordres qu'il raconte ne sont, dans sa pensée, qu'une joyeuse espiéglerie.

Michel-Ange, né le 6 mars 1474, au château de Caprese, dans le territoire d'Arezzo, descendait de l'ancienne et illustre maison des comtes de Canossa. Son père, Louis Léonard Buonarroti Simoni, était podestat de Caprese et de Chiusi, et vivait mesquinement de son emploi, sans essayer d'agrandir sa fortune par une industrie qui aurait terni l'éclat de son nom.

Frappé de la précoce intelligence de son fils, il conçut le projet d'en faire un savant. Mais son espérance fut bientôt trompée. Le jeune Michel-Ange se lia d'amitié avec Francesco Granacci, élève du Ghirlandaio, lui emprunta des gravures et des crayons, et se mit à les copier. Son goût pour le dessin, qui avait débuté en charbonnant les murs de la ville, se développa rapidement avec l'aide de Granacci. Son père et son oncle, qui voyaient dans la pratique de l'art un déshonneur pour la famille, opposèrent une vive résistance; mais enfin il fallut céder. Les juges les plus difficiles ne pouvaient refuser leur admiration aux essais du jeune artiste; ils prédirent au podestat qu'une vocation aussi manifeste saurait bien triompher des obstacles qu'on lui susciterait. D'après leurs conseils, Michel-Ange fut placé chez Domenico Ghirlandaio, le maître le plus célèbre de son temps. Il devait demeurer trois ans dans son atelier. Son engagement, qui nous a été conservé par Vasari, portait que le maître paierait à son élève, d'année en année, six, huit et dix florins. Michel-Ange avait alors quatorze ans. Ainsi Ghirlandaio, aux termes de son traité, semblait plutôt l'associer à ses travaux que l'admettre à ses leçons.

La supériorité du jeune élève ne tarda pas à éclater. Avec une fierté simple et hardie, il corrige les dessins de son maître; non qu'il dédaigne les avis et les conseils : loin de là, il copie avec une précision scrupuleuse les modèles qu'il approuve et qu'il admire; et Ghirlandaio, en voyant son empressement à l'étude, son ardeur au travail, ne songe pas à s'offenser d'un enseignement dont il profite.

On se tromperait singulièrement en rapportant à l'orgueil cette personnalité précoce, cette indépendance prématurée, à ce qu'il semble. Il aurait obéi sans réserve aux leçons de Ghirlandaio, s'il avait trouvé en lui ce qu'il cherchait avidement, la perfection et l'idéal de l'art. Aussi le vit-on, très assidu dans la célèbre chapelle *del Carmine*, dessiner à plusieurs reprises les peintures de Masaccio, consultées aussi par Raphaël.

L'envie et la haine ne manquèrent pas à l'élève de Ghirlandaio. Un de ses rivaux, Torregiani, se prit un jour de querelle avec lui et se vengea cruellement, en lui assenant sur le visage un coup de poing qui lui fracassa le nez et le défigura pour la vie. Torregiani fut exilé de Florence.

A cette époque, Laurent-le-Magnifique conçut le projet d'une école de sculpture. Il appela auprès de lui le jeune Michel-Ange, l'admit à sa table, lui donna un logement dans son palais. Cette protection toute paternelle permit enfin au jeune Buonarroti de cultiver librement un art pour lequel il avait toujours eu une prédilection marquée, et dont il avait sucé l'amour avec le lait, comme il se plaisait à le répéter. Sa nourrice était la femme d'un sculpteur.

Les palais et les jardins de Laurent étaient pleins de fragmens antiques. Michel-Ange découvrit une tête de faune rongée et presque détruite. Il en fit une copie et restitua les parties absentes. Il ajouta au modèle des détails de son invention, il ouvrit la bouche du faune, il mit sur ses lèvres un rire luxurieux; Laurent fut émerveillé de cette création inattendue. *Tu as fait ce faune vieux*, lui dit-il en plaisantant, *et tu lui as laissé toutes ses dents. Ne sais-tu pas qu'il en manque toujours quelqu'une aux vieillards?* A peine le duc fut-il parti que Michel-Ange brisa une dent à son faune et lui creusa la gencive comme pour faire croire que l'alvéole était vide.

Cette correction ingénieuse excita chez Laurent une admiration sans réserve. Dès ce moment il ne mit plus de bornes à sa libéralité, et il vit dans Michel-Ange son fils et son ami.

Le spectacle familier des chefs-d'œuvre de la statuaire antique, la société et la conversation des artistes et des savans les plus distingués, contribuèrent activement à développer chez Michel-Ange le goût des belles et grandes choses. Il trouva surtout dans l'érudition inépuisable d'Ange Politien une source féconde de réflexions et de souvenirs, et suppléa de cette sorte à l'insuffisance de ses premières études littéraires.

La mort de Laurent surprit Michel-Ange au milieu de ses travaux. Pierre de Medici ne recueillit que l'héritage de son père, mais ne montra pas pour les arts le même goût et la même intelligence. Il ne voyait dans les grands hommes réunis à sa cour qu'un délassement à ses occupations politiques et rien de plus. Un trait suffira pour le juger. Il était tombé à Florence une neige abondante, le duc eut la fantaisie d'employer Michel-Ange pendant une partie de l'hiver à lui faire des statues de neige. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait à sa cour deux hommes rares et prodigieux : Michel-Ange, et un coureur espagnol qui dépassait de vitesse le meilleur cheval de ses écuries.

Heureusement un homme éclairé, le prieur de l'église du St.-Esprit, commanda au jeune sculpteur un crucifix en bois, lui offrit un logement dans le couvent, et lui procura le moyen d'étudier l'anatomie humaine. Michel-Ange ne se laissa rebuter par aucun des détails de la science. Il comprit la nécessité de disséquer et de voir sur la nature même ce qu'il voulait apprendre, et ne voulut pas s'en fier aux livres et aux gravures; et bien lui en prit, car il a dû à ses connaissances myologiques la meilleure partie de son étonnante supériorité dans la statuaire et la peinture.

Il n'avait pas attendu la disgrace des Medici pour renoncer à une protection ignorante. Ascanio Condivi raconte qu'un musicien, du nom de Cardiere, ami du jeune Buonarroti, eut une vision qui lui présageait l'exil des Medici. Le grand Laurent lui apparut pâle et gémissant, et lui ordonna d'avertir son fils des malheurs qu'il se préparait par son imprudence. Le songeur, on le pense bien, ne se souciait guère de la commission. Il fit part de son

rêve à Buonarroti, qui se trouva du même avis que le fantôme, et le décida enfin à parler. Au retour d'une chasse, Pierre écouta en riant les prédictions de Cardiere qui tremblait de tous ses membres. — On sait que la famille Medici fut chassée de Florence. Michel-Ange comblé de leurs faveurs quitta prudemment la ville pour n'être pas entraîné dans leur chûte.

Retiré à Venise, où il ne trouvait pas à s'employer, il partit pour Bologne et y sculpta le tombeau de saint Dominique, la figure de saint Petrone, et un ange qui tient un candelabre. — Il avait alors vingt ans environ.

De retour à Florence, où le calme s'était rétabli, il fit un *Cupidon endormi* qu'il enterra et vendit pour antique au cardinal Saint-George. L'acheteur, ayant découvert la supercherie, s'entêta ridiculement à ne pas payer le prix convenu et céda son marché au duc Valentin qui fit présent du morceau à la marquise de Mantoue. Le cardinal avait envoyé à Florence un de ses gentilshommes chargé de découvrir celui qui l'avait mystifié. Michel-Ange se trahit volontairement en dessinant à la plume une main devenue célèbre par la hardiesse et la pureté du trait, témoignant ainsi par cette improvisation inattendue qu'il était seul capable de lutter avec l'antique. Le gentilhomme lui proposa de le conduire à Rome chez le cardinal. L'artiste accepta, mais se repentit bientôt de son consentement.

Ce fut dans ce premier voyage à Rome qu'il fit son *Bacchus*, transporté depuis à Florence; le cardinal de Saint-Denis lui demanda une Notre-Dame-de-Pitié, l'un de ses plus beaux ouvrages, qui se voit aujourd'hui à Saint-Pierre, sur l'autel du crucifix. Ce groupe devenu fameux n'était pas signé du nom de Michel-Ange. L'artiste fut un jour témoin d'une méprise douloureuse pour sa fierté; la nuit suivante il grava son nom sur la ceinture de la vierge.

Obligé de retourner à Florence pour terminer quelques transactions domestiques, il demanda et obtint la permission de tailler à sa guise un bloc énorme de marbre, gauchement ébauché par le ciseau de Simon de Fiesole, et qui depuis un siècle avait été abandonné. Il en tira la statue colossale du David, placée devant le palais vieux.

A cette époque, la vie de Michel-Ange présente une singularité remarquable. Il était dans la force de l'âge et du talent. Son nom grandissait, et d'unanimes suffrages le récompensaient de ses travaux. Tout à coup son génie se glace, sa main s'arrête. Il abandonne avec un profond découragement le marbre et le pinceau. Il se retire dans la solitude, il s'enferme avec la Bible et la Divine Comédie. Il se lamente et se désole, et traduit en sonnets plaintifs, en sombres élégies, sa tristesse désespérée. Il se retire des hommes qui venaient à lui, et il élève à Dieu son ame qui jusque là n'avait semblé vivre que pour l'art et la gloire.

Ni Vasari ni Condivi n'expliquent d'une façon satisfaisante ces brusques lacunes dans la vie jusque-là si pleine de Michel-Ange. Ils attribuent cette longue oisiveté à des circonstances purement extérieures; les travaux lui auraient manqué. Pour un artiste médiocre, l'excuse pourrait être acceptée; mais le nom de Buonarroti remplissait déjà l'Italie, et le marbre, en sortant de ses mains, était sûr de prendre place dans une église ou un palais.

Ne faut-il pas croire simplement que Michel-Ange, par une singularité commune aux plus grands génies, en était venu à douter de lui-même, à se défier de sa puissance et de sa volonté? Ne s'est-il pas rencontré souvent dans la destinée des grands capitaines et des poètes des maladies de ce genre? Il suffit d'avoir pratiqué pendant quelques années la société familière des caractères éminens et des vigoureux esprits pour s'arrêter à cette interprétation. Il n'y a que les sots qui ne doutent jamais d'eux-mêmes, et parmi les grands hommes ceux qui affirment sans relâche ne sont le plus souvent que des charlatans intéressés qui s'étourdissent du bruit de leurs mensonges.

Cette oisiveté douloureuse fut enfin interrompue par l'avènement de Jules II. A peine monté sur le trône pontifical, le nouveau pape ordonne à Michel-Ange de venir à Rome. Après bien des pourparlers inutiles où la brusque impatience de Jules II eut à combattre la fierté sauvage et l'inflexible volonté de l'artiste, ils arrêtèrent enfin d'un commun accord un projet magnifique, le tombeau de Jules II. Le dessin fait par Michel-Ange, que la gravure nous a conservé, avait transporté le pape d'admiration, et aujour-

d'hui encore il produit la même impression d'étonnement et d'extase.

Buonarroti partit pour Carrare afin de présider lui-même à l'extraction du marbre. Les blocs, amenés à Rome, surprirent tout le monde par leur masse prodigieuse.

Une si haute faveur et la fortune glorieuse qui semblait s'offrir à l'élève de Ghirlandaio réveillèrent l'envie et l'animosité de ses ennemis. Bramante surtout fut cruellement blessé de la décision du pape. Il n'était pas seulement jaloux du mérite de Michel-Ange. Il craignait aussi la censure de son austère probité. Pour suffire à ses prodigalités désordonnées, il s'était rendu coupable de malversations scandaleuses. Plusieurs fois il avait été forcé d'étayer des constructions commencées depuis quelques mois à peine. Il employait à ses travaux des matériaux de mauvaise qualité. Après avoir inutilement suscité des obstacles sans nombre à celui qui menaçait de lui ravir l'amitié de Jules II, il finit par insinuer que ce projet de monument était de mauvais augure pour la longévité de S. S. Il réussit à refroidir le pape. Michel-Ange s'en aperçut bientôt. Un jour qu'il était allé demander à son protecteur le remboursement d'une somme avancée par lui pour le transport de ses marbres, il ne fut pas reçu. Sur-le-champ il retourne chez lui, ordonne à son domestique de vendre ses meubles et part pour Florence.

A peine a-t-il touché le territoire toscan que le pape dépêche à sa poursuite cinq courriers chargés des lettres les plus pressantes, et lui ordonne de revenir à Rome. Les menaces et les prières ne servent de rien, il répond que S. S. n'a qu'à choisir un sculpteur dont le service lui soit plus agréable que le sien, et qui s'accommode des dédains qu'il ne peut supporter. Dans l'espace de trois mois, Jules II adressa au sénat de Florence trois brefs menaçans pour obtenir le retour de Michel-Ange. Pierre Soderini, alors gonfalonier de la république, avait profité de ce démêlé pour confier à l'artiste la décoration de la salle du conseil. Ce fut à cette occasion que Buonarroti composa le fameux carton de la guerre des Pisans, pour lutter avec une composition de Léonard. De ce morceau, que le temps nous a envié, déchiré, à ce que disent quelques historiens, par ses ennemis, partagé, selon d'autres, en lambeaux par ses nombreux admirateurs, nous ne connaissons que deux

fragmens gravés par Marc-Antoine. Mais c'est assez pour justifier les regrets de ses contemporains. Enfin, cédant aux menaces de Jules II, Soderini enjoignit à Michel-Ange de retourner à Rome. Michel-Ange résistait et allait passer en Turquie sur l'invitation du grand seigneur qui voulait lui demander un pont de communication de Constantinople à Péra, lorsque le sénat réussit enfin à triompher de son obstination en le nommant ambassadeur auprès de S. S.

Jules II se trouvait alors à Bologne. Soderini fut chargé de présenter au pape l'artiste repentant. *Au lieu de venir à nous*, lui dit Jules en colère, *tu as attendu que nous allions au-devant de toi.* Michel-Ange s'excusait de son mieux, lorsqu'un des évêques présens à l'audience entreprit sa justification, en remontrant au pape que les artistes étaient d'ordinaire mal élevés, ignorans des convenances, étrangers aux habitudes d'une société délicate et choisie.—Taisez-vous, lui dit Jules en le frappant de sa béquille, je vous trouve hardi de faire à un pareil homme, en notre présence, des reproches qui sont loin de notre pensée. Ignorant vous-même, maladroit, sortez à l'instant. Pour témoigner à Michel-Ange son oubli du passé, Jules II lui commanda sa statue colossale en bronze qui devait être placée au frontispice de St.-Petrone de Bologne.

Que lui mettrons-nous dans cette main? demanda l'artiste au pape qui était venu voir le modèle. Un livre?— Non pas; une épée plutôt. Je la sais mieux manier. Et que fait cette main? Bénit-elle? Maudit-elle? — Elle menace Bologne et l'avertit de vous être fidèle.

La statue fut achevée. Mais les Bentivogli rentrèrent à Bologne et le peuple renversa l'image victorieuse. Le duc de Ferrare, Alphonse d'Est, acheta le bronze et en fit une pièce d'artillerie qu'il nomma la Julienne. La tête seule fut conservée.

De retour à Rome, Jules II voulut employer Michel-Ange à peindre la chapelle de Sixte IV. Bramante, qui avait produit Raphaël à la cour pontificale et qui voulait avoir la direction souveraine de tous les travaux d'architecture et de décoration, avait suggéré ce projet au pape dans l'espérance que son rival, forcé à un travail dont il avait depuis long-temps perdu l'habitude, et mis en parallèle avec Raphaël, perdrait sans retour la faveur de Jules II, et qu'après cette épreuve injurieuse il n'y aurait plus à revenir au

mausolée. Ce fut donc réellement à son ennemi le plus acharné que Michel-Ange dut l'occasion de ce glorieux ouvrage.

Comme il ignorait le travail de la fresque, il se défendit longtemps d'accepter la décoration de la chapelle sixtine. Enfin, il se rendit aux sollicitations du pape et fit venir de Florence les meilleurs peintres de fresques pour apprendre la pratique du métier, et, s'il en était besoin, pour les appeler à son aide. Mais à peine les eut-il mis à l'œuvre, qu'il conçut pour leur insuffisance un mépris sans réserve et les congédia sur-le-champ. Il s'enferma et crut pouvoir travailler seul. Arrivé à moitié du premier tableau, toute la peinture se couvrit d'une croûte épaisse. Michel-Ange allait renoncer, lorsque San-Gallo, envoyé par Jules II, reconnut que l'enduit qui servait de fond était trop détrempé et fit refaire sur le mur une préparation plus convenable.

Rassuré désormais sur le succès de son entreprise, Michel-Ange rompit brusquement avec tous ses amis; il s'enferma seul avec son génie, couchant tout habillé, dormant à peine quelques heures, ne se fiant qu'à lui-même de la préparation de ses couleurs, ne permettant qu'à grand'peine à Jules II d'assister à ses travaux. Un jour même on assure que, furieux d'être interrompu par le pape, il jeta du haut de son échafaud, sur les dalles de l'église, une planche qui tomba au pied du visiteur importun et le couvrit de poussière. Mais Jules II savait pardonner à la colère de l'artiste inspiré.

Bramante, pendant l'absence de Michel-Ange, introduisit furtivement Raphaël, qui profita de cette leçon pour agrandir son style.

Jules II avait fait abattre les échafauds pour jouir plus tôt de la vue de ce chef-d'œuvre. Il restait encore toute une moitié de la chapelle à peindre. Les biographes de Michel-Ange sont unanimes dans leur accusation contre Bramante qui aurait voulu enlever à son rival des travaux si glorieusement commencés. Quelques-uns même ont insinué que Raphaël n'était pas étranger à ces intrigues. Jules II résista courageusement aux sollicitations de Bramante, et Michel-Ange se remit à la chapelle. Cependant le pape impatient importunait l'artiste de ses visites. — Quand finiras-tu cette chapelle? — Quand je pourrai. — Faudra-t-il jeter bas les échafauds? — Pour toute réponse à cette menace, Michel-Ange fit si bien

que le pape officia dans la chapelle le jour de la Toussaint. Il n'avait mis que vingt mois à peindre toute la voûte.

Comblé d'applaudissemens et de faveurs, Buonarroti sollicita inutilement la permission d'aller faire à Florence la statue de saint Jean-Baptiste, et reprit le travail du Mausolée, que la mort de Jules II interrompit bientôt.

Léon X, voulant doter sa ville natale d'un monument qui pût consacrer sa mémoire, chargea Michel-Ange de bâtir la façade de l'église de Saint-Laurent. Le projet avait été mis au concours, et Michel-Ange l'avait emporté sur Baccio d'Agnolo, Antoine San-Gallo, André et Jacques Sansovino et Raphaël. Il exécuta sur-le-champ un modèle en bois, conservé encore aujourd'hui dans la bibliothèque des Medici. Il avait été chercher à Carrare les marbres dont il avait besoin, quand Léon X apprit qu'on trouvait à Saravezza des marbres de même qualité. Michel-Ange reçut l'ordre de surveiller lui-même cette nouvelle exploitation, qui dévora plusieurs années; les fondemens seuls de l'édifice furent achevés; la mort de Léon X arrêta l'exécution du projet.

Sous le pontificat d'Adrien VI, il reprit le Mausolée de Jules II, et fit quelques travaux d'architecture.

Clément VII, avant son avénement, lui avait demandé pour Florence la bibliothèque de Saint-Laurent et une chapelle sépulcrale pour ses ancêtres dans l'église de ce nom. Il voulut aussi l'employer à Rome. Mais Michel-Ange, après avoir réglé avec le duc d'Urbin, neveu de Jules II, les comptes du Mausolée de son oncle, reprit le chemin de Florence pour achever la bibliothèque et la chapelle, deux de ses meilleurs ouvrages. Avant de quitter Rome, il fit placer dans l'église de la Minerve la statue du *Christ embrassant la croix*.

Les premières années du pontificat de Clément VII furent, on le sait, une époque désastreuse pour l'Italie. Le sac de Rome et l'expulsion des Medici sont les deux principaux épisodes des troubles de cette époque. Michel-Ange fut nommé commissaire général des fortifications de Florence. Il part pour Ferrare, étudie le système militaire de cette place, et revient défendre Florence pendant une année. Cependant ces travaux, si nouveaux pour lui, lui laissaient encore quelques momens pour ses études de prédi-

lection. Ce fut alors qu'il peignit cette Leda si vantée par ses contemporains, et dont il ne reste plus qu'une gravure. Il continuait aussi la chapelle des Medici.

Florence fut prise. La famille des Medici rentra dans la ville. Michel-Ange, réfugié à Venise pendant quelques semaines, revint à Florence, et se cacha dans la maison d'un ami. Clément VII lui pardonna et le pria d'achever la chapelle de sa famille. L'artiste avait projeté quatre mausolées, mais la dépense ayant été réduite, il n'acheva que ceux de Laurent et de Julien. Les plus célèbres des statues qui font partie de ces deux monumens sont celle de Laurent, connue sous le nom de *il pensieroso*, et une figure allégorique de la Nuit. Un jour Michel-Ange trouva écrit au pied de cette dernière un quatrain dont voici le sens :

« Cette Nuit que tu vois dormant dans un si doux abandon, fut « tirée du marbre par la main d'un ange. Elle est vivante, puis- « qu'elle dort ; éveille-la, si tu en doutes, elle te parlera. »

Michel-Ange répondit au nom de la Nuit :

« Il m'est doux de dormir et d'être de marbre. Ne pas voir, ne « pas sentir est un bonheur dans ces temps de bassesse et de « honte. Ne m'éveille donc pas, je t'en conjure ; parle bas. »

Cette protestation mélancolique témoigne assez du patriotisme de Michel-Ange, et révèle clairement ce qu'il pensait des maîtres de sa patrie.

Cependant le duc d'Urbin pressait Michel-Ange d'achever le tombeau de Jules II, et Clément VII, dans le même temps, projetait de lui faire peindre à fresque les deux petits côtés de la chapelle Sixtine. Il avait choisi pour sujets le jugement dernier et la chute des anges. Michel-Ange avait hâte de terminer le tombeau de Jules II pour trancher sans retour les contestations élevées par les héritiers au sujet de sommes avancées, et s'employait sans relâche à ce travail, lorsque Paul III prit à cœur le projet de Clément VII. Comme Buonarroti différait la nouvelle fresque de la chapelle pour se libérer avec le duc d'Urbin, le pape décida le duc à se contenter de trois statues de la main de Michel-Ange, et de trois autres confiées à des sculpteurs habiles. En exécution de ce nouveau marché, le mausolée fut achevé dans l'espace d'une année

tel qu'il se voit aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Michel-Ange allait avoir soixante ans lorsqu'il commença le Jugement dernier. Il fit ses cartons et donna lui-même la première couche au mur de la chapelle. Jamais il n'avait eu tant d'ardeur et d'enthousiasme. Vers le milieu de son travail, le pape vint le voir. Il avait avec lui son maître des cérémonies, messire Blaise de Cesene, qui, ne comprenant rien à la confusion des damnés, se prit à dire que la vue de cette peinture était bonne tout au plus pour les tavernes et les mauvais lieux. A peine l'aristarque eut-il le dos tourné que Michel-Ange le peignit sous la figure de Minos avec des oreilles d'âne. Messire Blaise se plaignit au pape, qui se contenta de lui répondre : « Vous savez que j'ai tout pouvoir dans le ciel et « sur la terre, mais je ne puis vous tirer de l'enfer; ainsi donc « restez-y. »

Comme il approchait de la fin de son Jugement, il se laissa tomber d'un échafaud et se blessa grièvement à la jambe. Son humeur, habituellement sombre, s'aigrit tout à coup au point qu'il ne voulut parler à personne de sa blessure, et s'enferma, résolu à se laisser mourir. Baccio Rontini, son médecin et son ami, après avoir inutilement frappé à sa porte, parvint enfin jusqu'à lui par des détours sans nombre, et ne le décida qu'avec peine à prendre soin de lui-même.

Ce découragement, cette subite résolution de mourir s'expliquent, selon ses biographes, par la lecture habituelle des prophètes qu'il ne quittait plus depuis le commencement de son travail et qui remplissaient son ame d'images plaintives et désolées.

Malgré les critiques nombreuses qui ne manquèrent pas au Jugement dernier, Paul III, ayant construit au Vatican la chapelle Pauline, pria Michel-Ange de la décorer. La basilique de Saint-Pierre demeurait inachevée depuis la mort de Bramante. San-Gallo, chargé de continuer ce monument, n'avait eu que le temps de modifier fastueusement le projet primitif. Michel-Ange, après avoir étudié attentivement le projet de San-Gallo, fit un nouveau dessin, et réduisit l'église à la forme d'une croix grecque. Il supprima un grand nombre de détails et diminua le poids de la coupole. En 1546, il reçut de Paul III un bref qui l'autorisait à réformer librement

l'ouvrage de ses prédécesseurs, et défendait sous des peines sévères de rien changer au nouveau plan. Il refusa généreusement l'offre d'un traitement annuel de six cents écus romains, et travailla pendant dix-sept années sans autre but, sans autre récompense que l'accomplissement de sa pensée. Il fortifia pour la troisième fois les piliers de la coupole; il couronna les arcs d'un nouvel entablement; enfin il acheva ce vaste dôme, projeté, il est vrai, par Bramante, mais qui menaçait de ne jamais sortir entier du génie impuissant de l'inventeur. Par le choix sévère des ornemens, il se montra supérieur à San-Gallo, qui avait entassé dans ses dessins un nombre infini de détails contradictoires. Il fonda l'harmonie et l'unité dans le désordre et la confusion. Il prouva qu'il savait plus que Bramante; en corrigeant les imaginations frivoles de San-Gallo, il montra que la force n'éclate pas moins par la modération que par la prodigalité.

Tous les grands architectes étaient morts. Michel-Ange restait seul; le sénat n'hésita pas à lui confier les travaux du Capitole. Le palais des Conservateurs, l'une des ailes du Capitole, a été construit sur ses dessins.

Jules III, malgré les intrigues du parti de San-Gallo, le continua dans ses fonctions d'architecte de Saint-Pierre. Il lui confia aussi l'entreprise de sa villa, nommée Papa Giulio, et qui fut plus tard achevée par Vignole.

Florence et Rome se disputaient Michel-Ange. Le grand-duc le pressait de terminer la chapelle et la bibliothèque de Saint-Laurent. Le pape le retenait à Rome pour l'achèvement de Saint-Pierre. Buonarroti s'excusa auprès du grand-duc de Toscane sur les infirmités de sa vieillesse. Cependant, comme ses compatriotes voulaient élever dans la rue Giulia un temple en l'honneur de saint Jean des Florentins, il leur donna le choix entre cinq projets. Ils avaient préféré le plus riche, il leur dit avec une fierté naïve : « Si vous l'exécutez, vous aurez un temple tel que les Grecs et les Romains n'en eurent jamais. » Malheureusement les fonds vinrent à manquer, et l'ouvrage ne fut pas terminé.

En 1557, Michel-Ange, après avoir achevé les grandes voûtes des nefs de Saint-Pierre, arrêta le modèle en bois de tout ce qui restait à faire, et prit soin d'y marquer toutes les mesures dans le plus

grand détail. Sa volonté fut religieusement respectée dans tous les travaux de la coupole. Outre cette grande entreprise, qui suffirait à sa gloire, il fit encore plusieurs travaux d'architecture, la façade de la porte del Popolo, qui est hors la ville, la porta Pia; il restaura la grande salle des Thermes de Dioclétien.

Comme il allait s'affaiblissant de jour en jour, il demanda un suppléant pour Saint-Pierre. L'intrigue fit nommer à cette place Nanni di Baccio Bigio, qui plusieurs fois déjà avait prouvé son incapacité. Michel-Ange, après l'avoir gourmandé sur un pont inutile que ce dernier avait fait construire pour le service de la coupole, alla trouver le pape, qui renvoya Nanni, et nomma, pour suivre les travaux, Vignole et Pierre Ligorio.

Depuis quelque temps on prévoyait la fin de ce grand homme. Une fièvre lente lui annonça que sa mort ne tarderait pas. Il appela son neveu, Léonard Buonarroti, et lui dicta son testament en peu de mots. « Je laisse mon ame à Dieu, mon corps à la terre, mes biens à mes parens les plus proches. » Il mourut le 15 février 1564, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On le porta dans l'église des Saints-Apôtres, où le pape avait décidé que son tombeau serait placé, en attendant qu'il en eût un dans la basilique de Saint-Pierre. Le grand-duc de Florence fit déterrer secrètement le corps, qui fut transporté dans sa patrie. Un catafalque magnifique fut dressé dans l'église de Saint-Laurent, sépulture des grands-ducs. Benedetto Varchi prononça l'oraison funèbre. Le grand-duc fournit à Léonard Buonarroti tous les marbres nécessaires pour l'achèvement du mausolée projeté par Vasari. Trois sculpteurs florentins, Jean dell' Opera, Batiste Lorenzi et Valerio Cioli exécutèrent en ronde bosse, pour le sarcophage, les figures de l'Architecture, de la Peinture et de la Statuaire. Vasari couronna le monument par le buste de son maître.

Le palais Buonarroti, à Florence, toujours habité par les descendans de Michel-Ange, renferme une galerie où sont représentés, de la main des meilleurs maîtres de Florence, les principaux traits de la vie de cet homme illustre.

On a de lui plusieurs paroles dans le goût antique. Vasari l'entretenait un jour de la joie de Léonard Buonarroti, son neveu, à l'occasion de la naissance d'un fils. « Je ne vois pas, lui

« répondit Michel-Ange, qu'il faille tant se réjouir de la naissance « d'un homme, ni faire tant de fêtes à cette occasion. Ces fêtes et « cette joie, on devrait les réserver pour la mort de l'homme qui « a bien vécu. » — Il y a dans les Tristes d'Ovide une pensée pareille. — Comme un prêtre de ses amis lui reprochait de ne s'être pas marié : « De femme, répondit-il, j'en ai encore trop d'une pour « le repos de ma vie; c'est mon art. Mes enfans, ce sont mes ou- « vrages. Cette postérité me suffit. Laurent Ghiberti a laissé de « grands biens et de nombreux héritiers; saurait-on aujourd'hui « qu'il a vécu, s'il n'eût fait les portes de bronze du baptistère de « Saint-Jean? Ses biens sont dissipés, ses enfans sont morts. Mais « les portes de bronze sont encore sur pied. »

Vers la fin de sa vie il était tombé dans une mélancolie profonde, voici ce qu'il écrivait :

« Porté sur une barque fragile au milieu d'une mer orageuse, je termine le cours de ma vie; je touche au port où chacun vient rendre compte du bien et du mal qu'il a fait. Ah! je reconnais bien que cet art, qui était l'idole et le tyran de mon imagination, la plongeait dans l'erreur.

« Pensers amoureux, imaginations vaines et douces, que deviendrez-vous maintenant que je m'approche de deux morts, l'une qui est certaine, l'autre qui me menace? Non, la sculpture, la peinture ne peuvent suffire pour calmer une ame qui s'est tournée vers toi, ô mon Dieu, et que le feu de ton amour embrase. »

On sait les magnifiques pensées inspirées à l'un de nos poètes les plus vrais et les plus purs par la lecture de ce touchant sonnet; tout le monde a lu les pieux encouragemens donnés aux grands artistes qui doutent d'eux-mêmes et de l'avenir par l'auteur des *Consolations*.

Il serait curieux de connaître quel jour, à quelle occasion Michel-Ange écrivit ce lamentable sonnet. Les déceptions de l'amour humain l'avaient-elles rendu plus exigeant envers ses études chéries? Demandait-il aux travaux de son art les joies qu'il ne pouvait plus trouver dans la tendresse et l'effusion? Etait-ce un souvenir de Vittoria Colonna, qu'il aima si long-temps d'un amour chaste et divin, et dont il pleura la mort avec des larmes si désespérées?

était-ce en mémoire de cette magnifique vision si tôt effacée qu'il gourmandait son génie impuissant à le consoler?

Redemandait-il à Dieu une ame généreuse et grande où se reposer de sa gloire? Se plaignait-il, comme le législateur hébreu, de la solitude puissante et morne de son génie? Ce bonheur qu'il appelait de ses vœux, n'était-ce pas de réfléchir, sur un nom qu'il n'osait rappeler, les splendides rayons de sa renommée? Ah! sans doute il ne se défiait pas de sa gloire, mais il se plaignait à Dieu d'être seul.

Dans ses fréquens accens de tristesse, il se plaisait à couvrir de dessins lugubres les marges de la Divine Comédie. Il suivait à la trace l'austère imagination d'Alighieri. Le temps nous a envié ces précieuses improvisations. L'exemplaire qu'il avait orné de ses compositions a péri malheureusement dans le naufrage d'un navire qui allait de Livourne à Cività-Vecchia.

Michel-Ange était recherché des grands, mais fuyait volontiers leur société; il compta parmi ses amis les plus illustres personnages de son temps, et surtout quelques-uns de ses élèves tels que Rosso, Daniel de Volterre, Pontormo, Vasari. Parfois il se plaisait dans la société d'artistes médiocres, comme Menighella et Topolino, faiseurs et vendeurs d'images.

A 83 ans, il perdit un fidèle serviteur, appelé Urbain, qu'il avait près de lui depuis le siège de Florence. Voici ce qu'il écrivait à Vasari en réponse aux consolations que son élève lui avait envoyées.

« Messire George, mon ami, je ne puis que vous écrire mal; cependant il faut que je vous réponde. Vous savez comment Urbain est mort. C'est pour moi une faveur de Dieu, en même temps que le plus grand des malheurs : une faveur, puisque l'exemple que j'ai reçu en voyant mourir un si honnête homme, m'apprend, non pas seulement à mourir, mais à désirer la mort. Il fallait après vingt-six années me voir séparé d'un serviteur si rare et si fidèle. Avec quel plaisir je l'avais enrichi! et quelle était ma joie de penser qu'il serait le soutien de ma vieillesse! Maintenant je n'ai plus d'autre espoir que de le revoir dans l'autre vie. J'ai un gage de son bonheur dans la manière dont je l'ai vu mourir. Ce qui affligeait mon Urbain, ce n'était pas de cesser de vivre, c'était de me laisser dans mes infirmités au milieu d'un monde méchant et trompeur. Il

est vrai qu'il emporte avec lui la meilleure partie de moi-même et tout ce qui me reste n'est plus que misère et que peine. Je me recommande à vous. »

N'y a-t-il pas dans la pieuse tendresse qui éclate à chaque ligne de cette lettre une réponse victorieuse à ceux qui ont accusé Michel-Ange d'égoïsme et d'insociabilité? Faut-il s'étonner s'il répugnait le plus souvent aux frivoles causeries et aux bourdonnemens tumultueux qui, de son temps comme aujourd'hui, s'appelaient le monde?

La société habituelle de Michel-Ange, c'était le souvenir des ouvrages qu'il venait d'achever, l'espérance ardente, la conscience anticipée de ceux qu'il rêvait et qu'il commencerait le lendemain. Dans le livre de sa vie, les feuillets où il n'a pas inscrit glorieusement son nom sont rares et peuvent se compter. Le seul amour humain qui l'ait distrait des créations de son génie, Vittoria, est enveloppé d'un voile mystérieux comme la Beatrice d'Alighieri. Et puis qui sait? Pourquoi reculer devant une conjecture qui semble cruelle et qui n'est que vraie? Peut-être a-t-il découvert dans ces larmes inconsolables qui suivent les grandes pertes des secrets que le bonheur ne lui eût jamais révélés? Peut-être l'âpreté de la vie réelle l'a-t-elle forcé de s'élever plus haut et plus loin dans les régions de la pensée. — Il y a, je le sens, dans cette manière d'interpréter la douleur et de l'exploiter à son profit, un égoïsme affligeant et honteux aux yeux de la foule. Mais l'intelligence profonde et complète des pleurs qui ne tarissent pas n'a jamais dispensé les ames sérieuses de la sympathie et de la plainte. Il y a ce mois-ci deux cent soixante-dix ans que Michel-Ange est mort : l'homme est aujourd'hui ce qu'il était de son temps; or, il faudrait avoir bien peu vécu pour n'avoir pas vérifié par soi-même sur ses amis les plus chers, sur les génies illustres qu'il nous a été donné d'approcher, cette loi sévère et inflexible dont je parlais tout-à-l'heure; il faudrait avoir commencé d'hier à sentir et à comprendre pour ignorer comme se réalisent la plupart des révolutions de la pensée, pour ne pas entrevoir sous le voile des images dont le poète nous éblouit les poignantes douleurs dont l'homme se souvient; sans Maria Chaworth, sans Beatrice, sans Vittoria Colonna, aurions-nous le *Pélerinage,* la *Divine comédie,* et *le Jugement dernier?*

§. II.

C'est une chose éternellement regrettable que Michel-Ange n'ait pas réalisé le mausolée de Jules II, tel qu'il l'avait d'abord conçu. Ce que nous avons ressemble si peu à ce que nous aurions eu, qu'on ne peut trop maudire le duc d'Urbin et ses co-héritiers, qui, par leurs mesquines chicanes, ont arrêté l'exécution définitive et complète de ce magnifique projet.

Le mausolée devait offrir un massif quadrangulaire, orné de niches où auraient été des Victoires, décoré par des Termes faisant pilastres, auxquels eussent été adossées des figures de captifs. Il devait supporter un second massif plus étroit autour duquel eussent été placées des statues colossales de prophètes et de sibylles. Le tout devait être couronné, par retraites, d'une masse pyramidale où auraient trouvé place des bronzes et d'autres figures allégoriques.

Condivi et Vasari varient sur quelques détails de ce mausolée. Mais, d'après la description qu'ils en ont laissée, il est permis de croire que cette grande pensée littéralement réalisée eût été le chef-d'œuvre de Michel-Ange; car la sculpture, il l'a dit en mainte occasion, était son art de prédilection : les beautés sans nombre qui se rencontrent dans la chapelle Sixtine et dans le Jugement dernier sont plutôt sculpturales que pittoresques.

N'est-il pas singulier que dans une carrière de soixante-dix ans toute remplie de travaux, de volontés persévérantes, d'études assidues, de veilles ardentes et courageuses, un homme, qui fut le premier artiste de son temps, n'ait pas trouvé moyen d'achever, de produire, et d'armer pour une vie durable une idée qui, pour sa conscience, exprimait à la fois la forme la plus exquise de la reconnaissance et de la beauté? Il avait dû à Jules II sa première gloire; il voulait baptiser du nom de son bienfaiteur l'œuvre la plus imposante de sa vie.

L'explication allégorique de ce mausolée, telle que nous la trouvons dans Vasari, est bizarre et tourmentée; mais qu'importe? Et

puis, qui nous assure que cette explication appartient en propre à Michel-Ange? Ce qui frappe tous les esprits sérieux dans ce poème de marbre tel que nous venons de l'esquisser, c'est le symbole éclatant de l'église militante. Des prophètes et des victoires! voilà ce que Michel-Ange avait trouvé de mieux pour éterniser la mémoire de Jules II. Pourquoi des sibylles à côté des prophètes? Pourquoi cette confusion adultère des traditions païennes et du génie chrétien? Pourquoi? C'est que l'enthousiasme du siècle pour l'antiquité était tiède encore d'une découverte récente, c'est que Michel-Ange était né vingt-un ans seulement après la prise de Constantinople, c'est que les Grecs fugitifs avaient apporté dans l'Italie catholique leurs dieux, leur langage et leurs rêveries. C'est qu'il y avait à Florence une école de néoplatonisme qui recommençait les mystiques enseignemens d'Alexandrie. Quand les convives des Medici commentaient le Phedon, les sibylles et les prophètes n'exprimaient qu'une même pensée, la sagesse prévoyante. Pour les hôtes érudits de Laurent-le-Magnifique, la loi chrétienne était une transformation morale de la philosophie antique, plus pure, plus exquise, plus applicable, mais d'une vérité à peu près équivalente.

Les mausolées de la famille Medici ont eu le même sort que le tombeau de Jules II. Dans le projet primitif, la chapelle sépulcrale devait recevoir quatre monumens. On n'en voit que deux à Florence. Mais au moins les deux que nous avons sont achevés en entier de la main de Michel-Ange. Au bas de la statue de Julien on voit les figures allégoriques de la Nuit et du Jour, et au pied de celle de Laurent le Crépuscule et l'Aurore. A ce propos la critique n'a pas été avare de chicanes et de controverses. Elle s'est demandé comment le marbre pouvait figurer de pareilles allégories. Et en effet il faut un peu de complaisance pour deviner la pensée de l'auteur, si toutefois une pareille pensée lui est jamais venue, ce qui me semble au moins improbable. Les figures sont très belles, voilà ce qui est constant. La Nuit n'est pas difficile à reconnaître, si tant est que ce soit la Nuit, au sommeil qui incline sa tête, et à l'oiseau placé sous la cuisse gauche. Le Jour, avec son attitude vigoureuse et calme, peut signifier le repos du laboureur sous le soleil de midi. Le Crépuscule a revêtu les traits d'un homme de cinquante ans, dont les forces ne s'éteignent pas encore,

mais dont l'ardeur s'attiédit. Pour l'Aurore, si c'est elle, sa jeunesse et sa grace pudique suffisent à la révéler.

Misérables niaiseries que tout cela! Michel-Ange n'a peut-être nommé ces figures que pour insulter aux gloseurs de son temps; il leur a donné, comme une énigme à résoudre, ce qui, pour lui-même, n'avait pas de sens arrêté. Il a sculpté, selon sa pensée, selon sa libre fantaisie, le marbre qu'il avait sous le ciseau. Pourquoi ces quatre figures plutôt que d'autres? Je ne sais. Le savait-il lui-même? Un souvenir, un rêve, en fallait-il davantage pour décider le sexe et l'âge, l'attitude et le geste des figures qu'il voulait? Et quand il serait prouvé que les deux mausolées de Julien et de Laurent sont vraiment ornés de figures signifiant les quatre parties du jour, où serait l'intention du statuaire?

Michel-Ange faisait-il allusion à l'éternité de la tristesse florentine? mais sa réponse au quatrain gravé au-dessous de la Nuit? Il ne faisait pas de ces deux morts, que le caprice de son ciseau a honorés d'un chef-d'œuvre, une estime bien haute.

Pour moi, je me contente d'admirer et me soucie fort peu de pénétrer le symbole enveloppé sous ce marbre divin.

Le *Bacchus* et le *David*, ouvrages de la jeunesse de Michel-Ange, sont une sorte de transition entre ses études et la décision ultérieure de son génie. Une *pieta*, groupe religieux composé d'une Vierge et d'un Christ, a beaucoup occupé les beaux esprits de son temps. Le Christ mourant a réellement l'âge indiqué par ses biographes, et Marie, au dire des connaisseurs, était trop jeune pour avoir un fils de cet âge. Condivi nous a conservé une longue apologie qu'il tenait de la bouche même de Michel-Ange, et qui expliquerait par la chasteté la jeunesse surnaturelle de Marie. Je ne suis pas très sûr que Michel-Ange fût de bonne foi lorsqu'il se justifiait auprès de Condivi. Le Christ est arrivé en effet à la virilité, mais je ne vois pas pourquoi l'auteur eût pris sérieusement la peine d'autoriser cette fantaisie toute naturelle par un commentaire théologique auquel peut-être il n'avait jamais songé dix minutes avant d'en prononcer le premier mot. Cette *pieta* est, au reste, un de ses ouvrages les plus achevés.

Un Christ debout auprès de sa croix, dit le *Christ aux liens*, exécuté pour Antonio Metelli, fournirait aux académies le sujet de

plusieurs leçons très éloquentes sur l'expression religieuse et sur les convenances du christianisme dans la sculpture. Le professeur, après avoir reconnu dans la tête de ce morceau la résignation et la souffrance, blâmerait sans doute, au nom de saint Luc ou de saint Mathieu, l'élégance mondaine et la profane santé du torse et des jambes. Sans doute, si Condivi l'en eût pressé, Michel-Ange ne se fût pas fait faute d'une nouvelle exégèse. Il aurait pu répondre à son auditeur officieux que la douleur, chez le sauveur du monde, n'excluait pas la beauté; peut-être bien qu'en feuilletant les pères de l'église il eût trouvé des textes favorables à son opinion. Mais ce qui démontre surabondamment que Michel-Ange, en traitant le Christ dans le style de l'antiquité païenne, n'agissait pas à l'étourdie, c'est qu'il a fait pour la chapelle sépulcrale des Medici une autre *pieta*, placée entre les deux mausolées, qui ne laisse rien à désirer aux casuistes les plus scrupuleux. L'âge de l'enfant et celui de la mère s'accordent sans difficulté. D'ailleurs Antonio Salamanca nous a conservé deux dessins faits pour Vittoria Colonna, un *Christ en croix* et une *Descente de croix*, où les traditions chrétiennes ne pourraient rien reprendre. Deux autres dessins, le Christ mort et le Christ flagellé, composés par Michel-Ange, et confiés au pinceau de Sebastiano del Piombo, compléteraient encore notre pensée, s'il en était besoin.

Mais le chef-d'œuvre statuaire de Michel-Ange, ce qui le place dans l'art moderne au même rang que Phidias dans l'art antique, c'est la statue de Moïse, l'une de celles du tombeau de Jules II; des quarante figures projetées pour ce magnifique mausolée, il n'y a eu d'exécutées qu'une Victoire, qui est à Florence, deux captifs, que nous avons au musée d'Angoulême, et le Moïse qui se voit à Saint-Pierre-aux-Liens. J'ai vu de ce morceau un beau dessin rapporté de Rome, dans les cartons de M. Chaponnière.

Je ne veux pas m'arrêter à relever les critiques mesquines adressées au Moïse depuis deux siècles. Je reconnais volontiers que la statue, très belle dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, n'eût pas été plus mauvaise si Michel-Ange avait consenti à couvrir cette figure du costume hébraïque. Mais après cet aveu, qui, à la réflexion, n'a pas grande importance, il faut dire que l'impression générale produite par ce morceau est un mélange de tristesse et

de vénération, un saisissement religieux, un frisson de pieuse extase. Il y a dans le style et l'aspect du législateur hébreu quelque chose de majestueux et d'inaccoutumé que la pratique de l'art la plus savante et la plus profonde ne suffit pas à révéler. On peut blâmer tout à son aïse les gaucheries bizarres ou les ignorances puériles qui éclatent dans l'ajustement de la draperie. Ce serait perdre son temps que de vouloir défendre ce qui importe si peu à la gloire de l'artiste. Il y a dans le Moïse une beauté plus qu'humaine, une beauté divine, éternelle, qui se passe très bien de la convenance extérieure, de la vérité relative que les livres enseignent à la foule; le regard austère et recueilli de cet homme, qui a vu Dieu, qui lui a parlé, et qui, après avoir pris ses ordres, a conduit son peuple au but désigné, renferme une puissance inexplicable, le souvenir encore présent de la divine parole, un dédain superbe pour la multitude mutine, et en même temps une résignation entière, une abnégation absolue, un dévouement sans réserve.

Ce qui étonne surtout dans le Moïse, c'est la simplicité des moyens employés par l'artiste, c'est la vérité des lignes, l'attitude naïve du personnage. C'est un marbre qui pense, qui prévoit, qui se parle à lui-même, qui cherche parmi les flots confus des siècles évanouis la destinée des siècles à venir, qui épie l'ombre de sa pensée et s'y repose; c'est une ame qui n'est pas encore dieu, mais qui n'est plus homme; qui a connu la souffrance pour la comprendre et la secourir, mais qui a dû ignorer les passions et les misères de la vie commune. De ces orbites profonds, de ces paupières d'où le regard déborde et plonge si avant dans les choses qui ne sont pas encore, des larmes ont dû couler, mais des larmes généreuses et sympathiques. Moïse a pleuré, mais pleuré sur les plaies qu'il ne pouvait cicatriser. Si parfois il s'est agenouillé pour prier Dieu de le reprendre et de le rappeler à lui, il a bientôt rougi de cette faiblesse passagère. Il s'est relevé de cette invocation plus courageux et plus fort; il s'est promis de ne plus implorer le ciel que pour l'ignorance aveugle ou le vice entêté.

Il est vieux, et la neige de sa chevelure laisse déjà soulever au vent ses flocons éclaircis. Mais comment a-t-il vieilli? A-t-il connu des années plus jeunes et moins sages? Les rides qui se lisent à son

front sont-elles demeurées après les épreuves tumultueuses comme le limon et le gravier après les flots fangeux? A-t-il vécu avant de savoir? N'est-il pas sorti des mains de Dieu plein de sagesse et d'années?

La tristesse empreinte sur ses traits n'est pas, comme chez les vieillards humains, le regret des facultés éteintes, la jalousie impuissante des joies qui échappent au sang attiédi, l'amère et injuste satire de la jeunesse agile qui demeure; non : c'est la science qui s'interroge, qui voudrait corriger les choses mauvaises et qui ne le peut; c'est le sage assis au port qui voit les voiles englouties sous l'écume blanchissante, qui fait signe au pilote égaré, et qui gémit sur l'inévitable naufrage; c'est le génie contemporain de plusieurs générations, qui espérait de jour en jour que les fautes des ancêtres, semées dans le malheur et la désolation, mûriraient, chez la postérité plus docile, en prévoyance et en piété, et qui s'afflige de son espoir déçu.

Où Michel-Ange a-t-il pris la divine figure de son Moïse? où s'est-il inspiré? Est-ce dans la lecture de l'Exode? Mais comment s'est donc perdu le sens de ce beau livre? Avec quels yeux, avec quelles pensées l'élève de Ghirlandaio lisait-il le Pentateuque? Y avait-il dans sa vie un secret que nous ne savons pas? Dans ses promenades solitaires, dans ses longues nuits sans sommeil, a-t-il eu des visions ignorées de son siècle, et qui lui apprenaient à le dominer? Questions folles et sombres! Études obscures et sans issue! Il a vu de bonne heure que la vie réelle ne valait rien, il s'est retiré du bruit et des vaines paroles pour s'abriter dans les loisirs laborieux et les paisibles méditations; en se souvenant, il a deviné. Un jour, las de savoir, il a voulu, et sous sa volonté puissante le marbre est devenu Moïse, comme le gland devient chêne sous le soleil et la rosée.

Michel-Ange était venu à l'une de ces époques heureuses qui ne se retrouvent qu'à de lointains intervalles dans l'histoire humaine. Il arrivait pour achever, pour couronner glorieusement l'œuvre commencée par Luca della Robbia et Ghiberti. Était-il plus grand qu'eux parce qu'il est monté plus haut? Était-il plus fort parce qu'il a continué le chemin qu'ils avaient ouvert? Parce que le sable affermi sous leurs pas a gardé l'empreinte de ses pieds, faut-il

croire qu'il marchait d'un autre pas que ses devanciers? Sans doute Michel-Ange domine Ghiberti; mais Ghiberti, venu le dernier, eût peut-être été Michel-Ange.

J'ai dit que l'auteur de Moïse occupe dans la sculpture moderne le même rang que Phidias dans l'art antique. Tous deux en effet ont eu le bonheur singulier de résumer sous une forme idéale et complète les études ébauchées avant leur venue. Il y a vingt-deux siècles, la veille du jour où naquit Phidias, Égine, Argos et Sicyone avaient des écoles célèbres, et ces écoles avaient préparé le Parthenon. Au temps de Phidias, comme au temps de Michel-Ange, l'imagination humaine attendait un génie prédestiné. Ageladas et Polyclète avaient joué le rôle de Luca et de Ghiberti; la sculpture éginetique a frayé la route à la sculpture athénienne, comme les portes du baptistère de Florence au mausolée de Jules II.

Parmi les œuvres de Phidias, le Jupiter olympien, qui a péri dans les désastres du Bas-Empire, sans doute au commencement du XIIIe siècle, mais dont Rome possède une copie admirable, présente avec le Moïse plusieurs points de comparaison. Phidias s'est inspiré d'Homère, comme Michel-Ange s'est inspiré de la Bible. Tous deux ont voulu produire, sous une forme achevée, la plus haute puissance de la pensée. Le dieu grec et le prophète hébreu, sortis de l'ivoire et du marbre, exprimaient un même dessein, une idée commune, le génie calme et contenu.

Mais Phidias procède par une méthode plus absolue et moins savante; il s'en tient aux plans généraux, aux grandes divisiens du masque humain. Il possède admirablement la topographie du visage; il la pétrit puissamment, il la fait sienne; il la métamorphose et l'idéalise; il l'ennoblit et l'élève; il corrige et supprime toutes les réalités pauvres et mesquines; il efface, il creuse librement; en fouillant l'homme, il trouve Dieu.

Michel-Ange est plus savant. Son prophète, qui n'est que l'interlocuteur de la Divinité, est une œuvre plus difficile et plus dispendieuse pour son courage que le Jupiter de Phidias. Michel-Ange a vu les muscles du visage, il a étudié le mécanisme et le secret des rides et des plis que Phidias avait aperçus, mais qu'il

n'avait pas décomposés. Il serre la nature de plus près, il engage avec elle une lutte haletante; sa victoire lui coûte plus cher.

Au premier aspect le masque du Jupiter est plus harmonieux et plus pur que celui de Moïse. Il est plus simple et paraît plus grand. Mais à mesure que le regard plus attentif surprend dans le marbre florentin toutes les richesses que l'artiste y a prodiguées, il s'étonne et saisit bientôt l'harmonie complexe, mais une, qui domine et rallie tous les parties de ce grand ouvrage. Les impressions successives, qui d'abord semblaient introduire dans l'effet de ce morceau une diversité discordante, finissent par se confondre dans une impression générale et grave; il y a plus à voir, mais on voit aussi bien.

Qu'on prenne aux mêmes époques une autre expression de la fantaisie, la poésie dramatique par exemple, Sophocle et Shakspeare; le poète de Stratford venait de naître comme le statuaire de Chiusi venait de mourir.

Eh bien! la tragédie grecque ressemble à la tragédie anglaise, comme la sculpture grecque ressemble à la sculpture florentine. L'élégie mélodieuse suffit au théâtre d'Athènes; il faut à la cour d'Élisabeth des passions plus vives, plus savamment étudiées. Électre et Othello, c'est toujours le même chant, mais sur un clavier plus étendu, sur des touches plus sonores.

Les statues de Michel-Ange sont en petit nombre; nous devrions nous en étonner si ses biographes n'avaient pris soin de nous apprendre comment il travaillait le marbre. Rarement lui arrivait-il d'arrêter une esquisse qui pût servir de modèle à son ciseau. Il ébauchait en cire l'attitude et le geste de son personnage, puis, sans plus de souci, il entamait le bloc hardiment, se fiant à lui-même pour trouver l'espace et la matière des mouvemens de sa figure. Souvent le marbre lui jouait de mauvais tours : les deux captifs que nous avons à Paris ne sont pas achevés. Parfois aussi l'impatience et le désappointement brisaient l'œuvre commencée : c'est ainsi que nous avons perdu une *pieta* dont le marbre indocile trahissait la volonté de l'artiste.

Si l'on se demande quel est le caractère général de la sculpture de Michel-Ange, si l'on cherche dans tous les marbres qu'il a

laissés inachevés ou complets la faculté dominante de son génie, il n'y a, je crois, qu'une réponse : l'action.

Et je n'entends pas seulement parler des mouvemens musculaires si admirables dans ses deux captifs, ni des attitudes si vraies des figures allégoriques qui ornent les mausolées de Saint-Laurent; je comprends sous cette dénomination le *Moïse* et le *Penseur*, aussi bien que les figures que je viens d'indiquer.

Nous avons de lui un dessin fait pour Tommaso de Cavalieri, *Titius gigas, à vulture laceratus*, exécuté en bas-relief dans la villa Borghese, par un artiste inconnu, qui réunit au plus haut point toutes les ressources de cette éminente faculté; mais dans les œuvres qu'il a pris soin de réaliser lui-même, c'est à coup sûr celle qui dépasse toutes les autres. Lorsqu'il exagère, il ne fait qu'agrandir la vérité, il ne la méconnaît pas.

§. III.

La voûte de la chapelle Sixtine et le Jugement dernier, exécutés à de lointains intervalles, sont une étude curieuse sous le double rapport de l'invention et de l'exécution. Quoiqu'on y retrouve sous une forme éclatante les qualités que j'ai signalées dans la sculpture de Michel-Ange, cependant ces qualités se révèlent diversement dans la voûte et dans le Jugement dernier.

Voici quelle est la disposition de la voûte.

Michel-Ange a divisé le plafond en neuf compartimens, dans chacun desquels il a peint un sujet tiré du Vieux Testament, à savoir : 1° Dieu séparant la lumière des ténèbres; 2° Dieu créant le soleil et la lune, la terre et les fruits qui la couvriront; 3° Dieu commandant aux eaux de devenir habitables; 4° la création d'Adam; Dieu entouré d'anges étend son bras droit, comme pour communiquer à la forme créée le principe vital; 5° la création d'Ève; 6° la perte du paradis; 7° le sacrifice de Caïn et d'Abel; 8° le déluge; 9° l'ivresse et la honte de Noé.

Au-dessous de l'entablement figuré qui sert de limite au plafond de la voûte, Michel-Ange a placé quarante-huit figures d'enfans,

groupés deux à deux, dans des attitudes variées, et soutenant la corniche comme des cariatides. Entre ces figures il a mis douze prophètes et sibylles, de grandeur colossale, alternativement disposés. Au-dessus des fenêtres, dans les compartimens appelés lunettes, sont quatorze compositions, et un égal nombre de tablettes, portant les noms dont se compose la généalogie du Christ; et dans les espaces triangulaires que donne l'épaisseur du mur, immédiatement au-dessus des lunettes, l'artiste a placé huit compositions tirées de la vie domestique. Aux quatre coins de la voûte sont représentés le miracle du serpent d'airain, l'exécution d'Aman, la mort de Goliath, et la trahison de Judith. — Il faut ajouter dix médaillons contenant des sujets historiques, et plus de cinquante figures isolées qui servent d'ornement.

La difficulté capitale des sujets que j'ai indiqués, c'est le caractère surnaturel des personnages. Sans doute chaque peintre, selon son génie, pourra écrire avec d'autres lignes, avec d'autres couleurs, ces poèmes dont la Bible nous a donné le scenario. Mais la première loi, la loi souveraine qui doit présider à ces inventions, c'est la simplicité. Or il est impossible de pousser plus loin que Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine, la grandeur qui résulte de la simplicité.

Les sujets de la Genèse sont traités avec une naïveté majestueuse, à laquelle je ne puis comparer que les paroles mêmes du Pentateuque. Chacune de ces compositions, individuellement étudiées, offre des attitudes si vraies, des gestes si clairs, qu'on se demande s'il est possible que ces figures aient joué autrement le rôle qui leur est attribué.

L'opinion générale est que Michel-Ange se complaisait exclusivement dans les mouvemens bizarres et tourmentés. La voûte de la chapelle Sixtine répond haut et ferme à ceux qui voudraient faire de cet accident de son talent une accusation contre l'ensemble de ses œuvres. La naissance d'Eve, telle que Michel-Ange nous la représente, n'offre à l'œil que des lignes harmonieuses et douces. Le sacrifice offert à Dieu par Abel et Caïn se distingue par une grace exquise. L'ivresse de Noé, qui semblait naturellement se prêter aux mouvemens désordonnés, est traitée avec une gravité qui défie tous les reproches.

Dans les scènes de la vie domestique, il a su élever jusqu'à la plus haute poésie les détails qui semblaient exclus du domaine de l'invention.

Les sibylles et les prophètes de la chapelle Sixtine se placent d'emblée à côté du Moïse, par la majesté surnaturelle des figures; quand une fois on a vu ces étranges visages, on ne peut les oublier. Il reste au fond de la mémoire une impression d'étonnement et de frayeur qui se mêle à tous les rêves, et qui frappe de mesquinerie les plus hardies créations qu'on retrouve au réveil. L'énergie et la pensée inscrites sur chacune de ces physionomies prodigieuses sont tellement au-dessus des spectacles ordinaires, qu'on n'a plus que de l'indifférence pour la beauté purement humaine.

Mais je dois dire en même temps que ces prophètes, si admirables de tout point, semblent mal à l'aise sur le mur où les a cloués la main de Michel-Ange. Les draperies vives et tranchées, le geste précis, la silhouette découpée avec une singulière crudité, l'ampleur dégagée du mouvement, le relief entier des figures appartiennent réellement à la sculpture. Il n'y a pas un de ces prophètes qui ne fasse regretter l'absence du marbre. On a peine à croire qu'ils soient nés sous le pinceau. Et quand le spectateur est convaincu, il ne renonce pas à son premier souhait, il voudrait toucher de la main ce qu'il a touché des yeux.

C'est dans le Jugement dernier, bien mieux encore que dans la voûte de la chapelle Sixtine, qu'on peut surprendre la vocation spéciale de Michel-Ange. Je ne veux pas discuter le témoignage naïvement ignorant de voyageurs tels que M. Simond. Pour avoir étudié pendant longues années les questions économiques et agronomiques, on n'est pas de plein droit connaisseur en peinture. Puisque la qualité des engrais, l'avantage de l'insolation plus ou moins directe ne se devine pas, je ne vois pas pourquoi les problèmes d'un ordre plus élevé se résoudraient à la course. Que M. Simond et quelques milliers de touristes déclarent hardiment qu'ils ne conçoivent rien à l'admiration des artistes pour le Jugement dernier, je n'éleverai pas la voix pour les moraliser. Je me contenterai de leur dire que chacun de nos sens, chacune de nos facultés a besoin d'une éducation individuelle, et qu'ils sont placés entre un dilemme sans réplique : ou bien il leur manque une faculté,

ou bien cette faculté est demeurée inerte faute d'une éducation convenable.

On a dit que le Jugement n'avait pas d'unité centrale. Je ne partage pas cet avis. L'unité, c'est Dieu qui juge. Les lois ordinaires de la composition pittoresque ne signifient rien pour un pareil sujet. Michel-Ange a divisé le mur de la chapelle en trois zones; en cela il n'a fait qu'obéir aux traditions chrétiennes. Le Purgatoire et l'Enfer sont, il est vrai, des tableaux complets par eux-mêmes aussi bien que le Paradis; mais il y a pour cette trilogie un lien commun et indissoluble, la volonté divine.

Ce qui me frappe dans le Jugement, c'est que des morceaux entiers se traduiraient en marbre sans répugnance. Là, plus que jamais, Michel-Ange est sculpteur.

GUSTAVE PLANCHE.

DE

L'ENCYCLOPEDIE

A 2 SOUS,

ET

DE L'INSTRUCTION DU PEUPLE.

Au milieu des indécisions et des faiblesses dont se compose aujourd'hui notre état politique, il se passe dans la société quelque chose qui doit nous rendre tranquilles et fermes : de plus en plus l'instruction se répand dans les rangs du peuple. Jamais la diffusion des connaissances humaines n'a été plus vaste. La science, qui, dès l'origine des sociétés, passa de la tête de quelques hommes dans l'ombre des temples et des sanctuaires, qui ne se laissait arracher de cette religieuse obscurité que par l'audace de quelques philosophes, qui resta long-temps la propriété de l'école après avoir été celle du sacerdoce, aujourd'hui répandue par le monde, accessible, n'ayant plus de voiles, et se prêtant à toutes les formes,

facile, agréable, on la voit s'insinuer dans tous les esprits, dans les plus tendres comme dans les plus rebelles;

Dono Divûm, gratissima serpit.

C'est un bienfait de la Providence, que cette popularité toujours croissante de la science après une révolution populaire : il y a là un enchaînement de causes et d'effets qu'il importe de saisir et de comprendre.

C'est avec la somme des idées accumulées pendant trois siècles que nous avons acheté et payé notre émancipation politique en 1789. Les travaux législatifs de la Constituante sont proprement la traduction politique des idées acquises jusqu'alors et suffisamment élaborées; quand on voulut les outrepasser, quand, par des élans d'enthousiasme et d'abstraction, on déborda l'état philosophique et politique de 1791, on s'égara : pourquoi? Parce que la provision des idées claires et justes étant épuisée, il fallait en attendre d'autres avant de provoquer de nouveaux changemens, et faire, non pas de nouvelles constitutions, mais de nouvelles études. Mais les choses se passèrent autrement. Non-seulement les représentans de la démocratie improvisèrent des théories extrêmes sans préparation suffisante; mais au moment même où la vie politique et républicaine, s'élargissant toujours, rendait de plus en plus urgente l'instruction populaire, car le droit se mesure sur l'intelligence, cette instruction populaire s'arrêta tout à coup. Nous avions l'Europe sur les bras, et nous dûmes la secouer violemment. En vain la Convention avait pris des mesures pour que, dans le plus court délai possible, tout Français sût lire; le champ de bataille ravissait la jeunesse, même l'enfance, aux écoles, et nos tambours purent devenir maréchaux sans avoir trouvé le temps d'apprendre la grammaire. L'empire se soucia peu de propager l'instruction; Napoléon estimait que ses grenadiers n'avaient besoin que de lire dans les yeux de leur empereur. La restauration comprimait l'essor des esprits populaires; à son avis, des sujets et des chrétiens (1) en savaient toujours assez : mais aujourd'hui, qui mettra des obstacles et des bornes à l'intelligence du citoyen et de l'homme?

(1) On comprend dans quel sens est ici pris le mot *chrétiens*.

La révolution de 1830, ayant restauré la dignité du peuple, a remis ce peuple à l'école progressive de la science humaine; depuis trois ans nous assistons à un double spectacle; les théories ont repris leur cours, leurs expériences, et l'instruction acquise veut devenir universelle; d'une part, les théoriciens éprouvent des vérités nouvelles; de l'autre, le peuple acquiert la connaissance des vérités reconnues: deux opérations parallèles, également nécessaires, et qui se soutiennent l'une l'autre. En somme, la dernière révolution n'est qu'une position des problèmes, mais une position invincible. Oui, le peuple en triomphant et en mourant a posé les questions; quelques-uns se sont entremis pour les embrouiller; mais qui donc oserait les déplacer ouvertement?

Aussi l'instruction du peuple est considérée par tous comme un devoir, ou du moins comme une nécessité. Tous les partis politiques parlent au peuple et lui apprennent quelque chose. Une loi sur l'instruction primaire commence à réaliser les grandes pensées de la Convention, très imparfaitement sans doute; mais enfin on est entraîné par le mouvement révolutionnaire, même en s'efforçant de l'outrager, et l'on est l'imitateur de Condorcet, tout en s'en affichant le contempteur. Cependant toutes les opinions se sont constituées pédagogues du peuple : le catholicisme s'emploie à répandre ce qu'il appelle les *bons livres;* le républicanisme dissémine ses enseignemens. Mais voici venir les spéculateurs avec leurs almanachs. Les *manuels* pleuvent de toutes parts; nous sommes inondés de livres élémentaires; c'est un chorus universel et sans fin de leçons, de méthodes et de théories; tous les esprits sont remués, jusqu'aux plus incultes; partout on lit, on discute, on raisonne; *fiat lux.*

La lumière sortira de ce chaos intelligent : il y a dans les voies de la Providence des méthodes secrètes par lesquelles le bien se trouve séparé du mal, et répand efficacement ses vertus sur la société. Assurément tout ce qu'on offre au peuple n'est pas digne de cette destination sacrée; on lui sert des choses plates, communes et parfois aigries par des irritations; mais ce mal inévitable est inférieur au bien qui s'accomplit. La diffusion des connaissances humaines dans les rangs populaires est un évènement dont la bienfaisance compensera largement quelques abus et quelques

excès : il faut croire au bon sens du peuple et au bon vouloir de Dieu.

Parmi les publications qui ont pour but immédiat l'instruction de la foule, les meilleures, à notre sens, sont celles qui éveillent les facultés de l'esprit sans prétendre leur imprimer sur-le-champ une direction particulière. Socrate se vantait de posséder, avec sa méthode, l'art de faire accoucher les gens; l'instruction, à quelque degré qu'on la donne, ne saurait avoir ni d'autre mission ni d'autre résultat. Or, pour frapper avec une justesse vigoureuse les esprits du peuple et de l'enfance, il n'y a rien de meilleur que ce qui est imagé, pittoresque : les images provoquent les idées; aimables interprètes de la pensée, elles prêtent des formes et des couleurs à ce qui est abstrait et rationnel; elles animent et représentent la vérité; car l'imagination n'est pas seulement une enchanteresse, mais une personne fort raisonnable. Montaigne, dans un moment d'humeur, a pu la nommer *la folle du logis;* prenez le mot pour une saillie, mais non pas pour une vérité. Sans doute, l'imagination peut devenir folle; mais cette folie même où elle s'égare suppose le bon sens dont elle aura dévié. Qui eut l'esprit plus juste que Bacon? Qui l'eut mieux garni de grandes images? L'imagination n'habite pas la terre pour faire schisme avec l'intelligence, mais pour lui dresser des temples. Voyez le peuple dans nos musées, devant les œuvres de nos artistes : l'image et l'imagination le conduisent à la pensée : les impressions de l'art sont pour lui comme un fil précieux qui doit le mener devant une vérité qu'il n'avait pas encore vue; et dans son ingénuité pleine de profondeur, il s'élève sans le savoir au-dessus de ces poétiques étranges qui séparent la cause du beau de celle du vrai. C'est donc chose sagement faite que d'appeler l'imagination à l'enseignement du peuple. Il y a un an parut la première livraison d'un *Magasin pittoresque* (9 février 1833). On le considéra, dès les premiers jours, comme une inutilité presque bizarre; il compte aujourd'hui soixante mille souscripteurs. Le jeune écrivain, plein d'imagination et d'ame, qui le dirige, M. Charton, n'a pas à regretter d'avoir mis pour quelque temps la délicatesse de son talent au service de l'instruction populaire.

Mais voici quelque chose de plus sérieux et de plus considérable, une *Encyclopédie pittoresque*, une *Encyclopédie à deux sous.* Je

voudrais que Diderot pût la voir et la lire. Le fils du coutelier, qu'animait l'amour du peuple, et qui écrivait pour lui, en était séparé cependant par le prix élevé de son encyclopédie; et ce livre révolutionnaire s'adressait aux rois, aux grands seigneurs et à leurs maîtresses. De quelle joie ne serait pas inondé l'ardent ami de d'Alembert en voyant une encyclopédie à deux sous! L'homme qui a écrit ces lignes : *Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire; si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes*, pousserait un cri d'allégresse en voyant la science armée des moyens d'une infaillible popularité.

Une encyclopédie est le meilleur livre pour propager l'instruction, car, parlant au peuple, il faut lui dire non pas une chose, non pas une autre, il faut lui dire tout. Dans une encyclopédie, rien d'arbitraire et d'incomplet, puisqu'il n'y a d'autre ordre que l'universalité alphabétique des choses. En parcourant les vingt premières livraisons de l'œuvre que nous annonçons, en y puisant des notions saines, simples et savantes, nous n'avons pu songer sans reconnaissance aux fruits salutaires que portera ce livre répandu parmi le peuple. Figurez-vous un jeune artisan, d'un esprit encore inculte, mais grand, s'ignorant lui-même dans les obscurités de son génie, naïf, ouvert à tout, intelligent sans rien savoir, cherchant à la fois la science et la conscience de lui-même, et trouvant dans des feuilles, dont l'acquisition est permise à son modique salaire, le mobile de sa pensée, le rayon générateur qui doit la féconder : il pourra devenir mathématicien et astronome comme Tycho-Brahé, à la lecture des *Éphémérides* de Stadius, historien comme Thucydide pleurant à côté d'Hérodote, poète comme Milton au spectacle d'un *Mystère* célébré en Italie. Une encyclopédie est une provocation qui s'adresse au génie du peuple, qui descend dans tous les rangs, et tend un vaste réseau autour de la société, afin qu'aucun talent ne lui échappe.

Mais aussi une encyclopédie vraiment digne d'être populaire est une œuvre fort difficile à rédiger. Elle ne saurait être une compilation arrangée avec les lambeaux de l'Encyclopédie française du dernier siècle, et des encyclopédies anglaises et allemandes; un assemblage d'emprunts mal cousus. Pour enseigner son siècle,

il faut en être; sa nation, il faut l'aimer. Si vous vous placez au centre du temps et du peuple, si vous avez des connaissances nombreuses et positives, l'esprit philosophique, une raison indépendante, un cœur ardent, un sens élevé, qui vous éloigne à la fois des choses vulgaires et des propositions paradoxales, un style lumineux et ferme qui puisse éclairer et nourrir tous les esprits, une probité sévère qui s'arme d'un foudroyant mépris contre toutes les allures des spéculateurs et des intrigans, vous pouvez aspirer à l'honneur d'être les rédacteurs d'une encyclopédie populaire. MM. Leroux et Reynaud n'ont fait que se rendre justice avec une noble fierté, en jetant les fondemens d'une semblable entreprise, en l'entamant avec vigueur, en appelant à une œuvre immense et commune les savans et les jeunes écrivains, en portant eux-mêmes le poids le plus lourd de cette grande affaire, en imprimant à l'ordonnance de tous les matériaux une unité morale qui n'en mutile jamais ni l'intégrité, ni la vérité.

Depuis deux ans ces deux écrivains philosophes ont publié, dans la *Revue Encyclopédique*, une série de travaux féconds en notables résultats. Il est impossible de sentir et d'exprimer plus vivement l'originalité philosophique de notre siècle, et de mieux établir la loi progressive et continue qui préside à l'éducation du genre humain. Ces deux écrivains, liés entr'eux par une intime amitié, mettent en commun des facultés puissantes, mais diverses, et sont animés du même sentiment, de l'amour de la science et du peuple. Il y aura dix ans dans quelques mois que M. Leroux a fondé le *Globe*. Il a assisté à tous les mouvemens de la politique, de la science et de l'art qui se sont accomplis depuis cette époque; il a causé avec tous les hommes d'état, tous les savans et tous les artistes qui occupent la scène; il a été le témoin et quelquefois le confident de toutes les ardeurs et de toutes les ambitions; que de chutes et d'élévations n'a-t-il pas vues! Le spectacle a varié, le spectateur est resté le même, toujours simple, toujours désintéressé, toujours fier, toujours oublieux de lui-même. Je me trompe néanmoins; quelque chose a changé dans M. Leroux, son esprit, qui s'est singulièrement discipliné et réglé. Ce philosophe, qui est de la famille de Spinosa et de Diderot, n'avait rien à gagner pour les idées en étendue, mais en économie; non pas en puissance,

mais en méthode. Il fut un temps où l'émission de sa pensée s'accomplissait par une force latente et désordonnée, où la lumière s'interrompait tout à coup pour faire place à des ténèbres que venaient bientôt couper d'autres éclairs; mais enfin la pensée de l'auteur, toujours profonde, n'évitait pas toujours d'être indigeste et diffuse. Aujourd'hui la lumière est également répandue sur toutes les parties du style et des idées; et la transparence des formes n'est pas inférieure à l'immensité du fond. Le beau fragment philosophique, intitulé : *De la loi de continuité qui unit le dix-huitième siècle au dix-septième*, n'a pas moins de lucidité que de grandeur. A côté de cet esprit panthéiste, dont l'étendue est, pour ainsi parler, la forme particulière, figure par un contraste plein de convenance le talent aussi fort, mais plus svelte et plus dégagé de M. Reynaud. Cet écrivain plein d'éclat a quelque chose de mâle et de plébéien dans son style et la conception de ses idées; il unit à des connaissances spéciales et exactes une imagination nerveuse dont les effets sont pleins de vigueur et de simplicité; parfois, au milieu de ses pages où il s'échauffe sur les intérêts du peuple et du genre humain, on dirait Spartacus ayant rompu ses fers. Rien de plus éloquemment patriotique que l'espèce d'*oraison funèbre* que lui inspira récemment la mort de Merlin de Thionville; il n'est pas rare d'y trouver des lignes aussi belles que celles-ci : « La « politique de Dieu dépasse toutes les nôtres : les hommes, sous « sa main, ne sont que des tranchans qu'il prend ou dépose sui- « vant chaque détail de son œuvre éternelle; mais ils se doivent à « eux-mêmes, et ils doivent à Dieu d'attendre patiemment qu'il « les appelle et de ne point fausser leur nature pour s'immiscer « en des choses où ils n'ont pas qualité. » L'association de MM. Leroux et Reynaud, si efficace et si heureuse dans la *Revue Encyclopédique*, ne nous semble pas promettre de moins bons résultats dans leur nouvelle entreprise.

Les dix-huit premières livraison de l'*Encyclopédie à deux sous* renferment d'excellens fragmens qui doivent nous inspirer de hautes et justes espérances pour ce qui concerne l'ensemble du monument à élever : elles sont occupées par la première partie des mots si nombreux que commence la lettre A. Le philosophe *Abeilard* est bien posé; le mot *Abstraction* est expliqué clairement; la des-

cription de l'*Abyssinie* est pleine d'intérêt; le tableau de l'*Afrique* est tracé avec les nouvelles connaissances de la géographie. *Adonis* témoigne d'une intelligence saine de la mythologie; *Adrien* est apprécié d'une manière originale; *Adultère* se termine par des considérations éloquentes sur un avenir possible dans la législation; *Age* est un des meilleurs morceaux; il est divisé en *âge géologie* et *âge histoire* : les idées les plus nouvelles de la science géologique et de la science historique s'y trouvent résumées avec une force supérieure.

On ne peut lire la nouvelle Encyclopédie sans être frappé du talent probe et plein d'élévation qui en dirige l'esprit; rien de futile; pas de promesses ambitieuses; les planches et les représentations pittoresques sont employées avec un sage discernement qui ne prodigue pas au début et hors de saison les ressources attrayantes de l'imagination. Les auteurs semblent tout-à-fait maîtres de leurs idées et de leurs matériaux; leur marche est calme, parce qu'elle sera persévérante. « L'esprit de notre Encyclopédie, ont-ils dit en commençant, sera, nous l'espérons bien, de notre temps et de notre pays. On ne nous accusera sans doute pas d'indiquer par là des tendances exagérées et excessives; il semble que jamais notre nation n'ait senti plus qu'aujourd'hui le besoin de se recueillir et de juger sainement sa position, avant de se décider à rien faire de nouveau; et cette opinion est trop bien la nôtre, pour ne pas nous donner à l'avance notre garantie contre tous les reproches d'imprudence ou de légèreté. Cette publication sera donc une revue élémentaire et concise de la nature et de l'histoire, telles qu'elles doivent toutes deux nous apparaître du point de vue que nous occupons au milieu du dix-neuvième siècle et de la France. Nous ne négligerons ni les changemens introduits dans le ciel par les vues nouvelles de l'astronomie, ni les récits de la géologie sur les temps primitifs de notre globe, ni la connaissance de ces anciens êtres dont il ne nous reste plus que la dépouille, ni la description de ceux qui appartiennent à notre époque, ni les théories modernes sur le genre humain, ni surtout les lumières maintenant répandues, grace à l'étude des langues orientales, sur cette histoire si variée et si peu connue des nations d'Asie. Nous n'oublierons pas que Rome et la Grèce sont, dans la succession des âges et des idées, nos plus proches voisins,

mais nous tâcherons de les tenir à leur juste valeur, et d'éviter la redite des anciennes leçons. Voilà, en aussi peu de mots que possible, ce que nous voulons; cela nous paraît d'accord avec ce désir de connaître, si universellement senti dans toutes les classes, et nous nous mettons en marche, soumis en même temps à la pensée du public et à la nôtre. » Que dire de plus sage? un langage aussi simple et aussi ferme ne saurait être tenu que par des hommes qui trouveront dans leurs convictions la puissance de l'exécution et de la persévérance. Ils ont su communiquer à d'autres cette foi qui fortifie et attire les hommes : tous les jours des savans célèbres viennent leur offrir leur concours; des jeunes gens d'un talent plein d'avenir affluent ardemment; les travailleurs se multiplient; les rangs s'organisent; il se forme un bataillon sacré pour l'instruction du peuple.

Mais faudrait-il craindre que cette vaste diffusion des connaissances altérât la grandeur de la science, de l'art, de l'érudition? que l'étendue fît obstacle à la profondeur, et que les flots toujours grossissant de la foule instruite diminuassent l'élite des grands hommes? Il n'y a pas de danger, car les progrès de l'humanité n'ont jamais compromis que la médiocrité. Il est vrai que les conditions de la grandeur individuelle deviennent plus dures et plus sévères; mais cette grandeur augmentera au lieu de décroître, puisque, pour être, les grands hommes auront besoin de grandir encore.

Croire à la dégénérescence du génie, c'est dégrader l'esprit même qui n'en est qu'une diminution; abdiquer volontairement quelques-unes des parties de la grandeur humaine, c'est à la fois faire les honneurs de l'humanité et les siens; c'est trop de la moitié.

Mais la grandeur humaine varie, mais en variant elle augmente; sans doute il est quelques-unes de ses faces qui peuvent pâlir dans un siècle pour reprendre dans un autre plus de couleur et de vie; mais le temps ne fait que mûrir et fortifier les racines même du genre humain; il ne les corrompt pas; il remplace par des récoltes nouvelles les fruits dont l'espèce peut manquer ou s'amoindrir passagèrement.

Quand l'artiste et le savant instruisent le peuple, ils augmentent et exhaussent le public, dont ils relèvent; ils rendent aussi plus nombreux et plus puissans les mobiles de leur génie. Quel poète, quel orateur, quel historien, quel statuaire, vraiment visité par l'enthousiasme, ne voudra pas appeler à la contemplation de son œuvre la plus grande majorité possible du genre humain, et ne voudra pas multiplier les échos sonores qui lui renvoient la gloire, les acclamations et les avertissemens? Tournez-vous vers le peuple, artistes de notre âge, comme les orateurs d'Athènes se tournaient vers la mer; parlez à tous, inspirez-vous de l'infini; dédaignez les choses éphémères; ne regardez même pas les idoles dorées; n'ayez d'autre maître que Dieu, et d'autre roi que le peuple.

Si le peuple est souverain, il faut l'instruire; mais comment est-il souverain? La souveraineté du peuple est éternelle; son application est successive.

La souveraineté du peuple est éternelle. Dès l'origine des sociétés, il a été vrai que la souveraineté appartenait aux sociétés même; la souveraineté du peuple n'est autre chose que la supériorité de ce qui est général sur ce qui est particulier, du dévouement sur l'égoïsme, du droit universel sur le droit individuel; la souveraineté du peuple est la traduction humaine de l'omnipotence de Dieu; elle est la plus grande idée qui puisse avoir cours sur la terre; elle est contemporaine de la vérité et du commencement des âges; elle ne s'évanouira que dans le sein de Dieu, rappelant à lui les mondes; elle est si peu, dans son essence, le triomphe brut de la force matérielle, qu'elle est le dogme le plus idéal auquel puisse s'élever l'esprit.

L'application de la souveraineté du peuple est successive, parce que l'éternité de la vérité ne se développe sur la terre que par la chronologie. Le prêtre a dit qu'il était peuple, et il ne mentait pas. Le roi, plus populaire que le noble, vint dire qu'il affranchissait le peuple, et il l'affranchit en effet. L'affranchissement donne la liberté; la liberté mène à la science, et la science au pouvoir.

Instruire le peuple, c'est faciliter et élargir l'application de sa

souveraineté; comprendre cette souveraineté, c'est élever l'esprit humain à sa plus sainte vocation.

Quand on croit, en la comprenant, à la souveraineté du peuple, les choses les plus grandes et les plus dissemblables en apparence se revêtent de clarté. Inspectez-vous les religions, étudiez-vous les langues différentes du Verbe de Dieu, vous les trouvez toutes sacrées, inégalement dans la forme, identiquement au fond. Alors l'homme aime toutes les religions et n'en reconnaît qu'une; la vaste symbolique de l'humanité lui réjouit l'ame et l'imagination; sa pensée devient un temple où sont convoquées toutes les images qui ont été faites de Dieu : et derrière ces représentations brille comme une lampe éternelle l'idée, l'inépuisable idée d'où s'échappent d'âge en âge des étincelles que les hommes appellent des flambeaux. Alors on sent que dans les révélations historiques rien ne saurait être définitivement vrai : on les apprécie d'autant mieux qu'on distingue la convenance de leur avènement et la possibilité de leur fin; on est juste, on a un tendre respect pour celle des religions dont on se trouve le contemporain; on l'étudie dans ses beautés comme dans ses faiblesses; avec un cœur bien placé on n'outrage jamais une religion, pas plus qu'on n'insulte une femme; que si on croyait voir le présent échapper à cette religion, et l'avenir se fermer pour elle, on serait plus enclin que jamais à exagérer les mérites de son passé par une pieuse reconnaissance, et jamais de plus unanimes hommages n'auraient honoré son berceau, ses martyrs et son nom. Mais aussi le désir immortel qui invite l'homme à l'espérance d'un avenir meilleur redoublerait ses aiguillons : croire à la souveraineté du peuple, c'est croire au développement infini du génie humain, aux forces inépuisables d'une verve créatrice. Nous ne sommes pas seulement sur la terre pour écrire des oraisons funèbres; les souvenirs du passé ne nourrissent pas l'ame suffisamment. Quand le christianisme fit une vertu de l'espérance, il crut au progrès, moins la volonté humaine; croire vraiment au progrès, c'est outrepasser l'espérance chrétienne, ou si on le préfère, c'est lui donner l'appui de la volonté. L'homme du dix-neuvième siècle peut poser la question comme le fondateur du christianisme; *non solvere legem, sed adimplere* : il ne saurait être anti-chrétien, mais il a le droit de travailler à devenir plus que chrétien.

Croyez-vous à la souveraineté du peuple et portez-vous cette foi dans l'étude de la philosophie et de l'histoire? Alors la philosophie n'est plus pour vous un divertissement de l'école, une série d'abstractions inanimées, une manière de distraire les esprits en les abusant; on ne sépare plus les vérités métaphysiques des conséquences sociales; on aurait honte de la faiblesse ou de la perfidie d'un schisme semblable. La philosophie devient, pour celui qui croit à la souveraineté du genre humain, la modératrice naturelle des sociétés, la source éternelle où se baptisent et se régénèrent les religions, la somme, la formule et l'application de toutes les sciences. La philosophie n'est plus seulement une méthode, mais une conquête; non-seulement une étude, mais une pratique; non-seulement une spéculation, mais un gouvernement. On est homme enfin; on n'affuble pas ses épaules du manteau de sophiste, et on apporte au peuple des idées fortes comme des armes destinées à ne pas ployer. L'étude de l'histoire n'a pas moins besoin que la philosophie de la croyance à la souveraineté des sociétés qu'on n'enferme plus dans un cercle fatal, quand on les sent progressives et maîtresses d'elles-mêmes. Vico fut novateur il y a cent ans, en rassemblant toute l'histoire pour la faire aboutir aux vérités formulées par le catholicisme, en enfermant l'humanité dans des cercles qui se multipliaient comme les replis du serpent mystérieux. Mais aujourd'hui le serpent s'est déroulé, et il trace aux yeux des nations une ligne droite. Si donc il y a dans les destinées humaines une direction fatale, comment en être l'historien sans croire à la loi qui les pousse? Mais faut-il se contenter d'une foi tiède, vague, plus vaporeuse que claire, plus intermittente que continue? Faut-il repasser sur les traces de la *scienza nuova* qui aujourd'hui n'est plus nouvelle? Faut-il entrecouper le récit des choses humaines par des gémissemens? Non, mille fois non. C'est dégrader l'histoire que de la faire pleurer, de l'ensevelir dans les catacombes ou dans les cloîtres du moyen-âge, et de se faire l'écho de vieilles douleurs. Vous lamenterez-vous plus éloquemment que Jérémie? Eclaterez-vous par de mystiques indignations, plus véhémentes que celles de saint Bernard? Prenez les sentimens de votre siècle et non pas ceux du douzième. Sans doute il y a au fond des choses humaines de la tristesse et du mysticisme. Mais ces deux mystères de l'humanité

se trouvent à une bien autre profondeur que celle où croient les saisir de superficielles mélancolies. Il y a des hommes qui pleurent quand ils voient des ruines, ne soupçonnant pas que ces ruines sont la seule consolation du genre humain : mais pour pleurer plus justement, pleurons sur la difficulté de bâtir, ou plutôt n'amolissons pas par des larmes la trempe de notre volonté et encourageons le genre humain par des espérances pleines de raison et de gravité.

Quand on croit à la souveraineté du peuple, et qu'on a reçu du ciel la vocation d'artiste; quand, par les vers, la palette ou le ciseau, on a mission d'enchanter les hommes et de leur donner des pressentimens de l'éternelle beauté, on puise dans l'amour du peuple cette moralité instinctive et profonde qui a toujours servi de fondement sacré aux chefs-d'œuvre reconnus et adorés par le genre humain. Le vrai poète ne peut pas plus renier le peuple, qu'il ne saurait renier Dieu : le grand écrivain, qu'il se serve du mètre ou de la prose, appartient au peuple, il rougirait d'écrire pour une caste et de descendre à une littérature aristocratique; son génie est à lui, son ame à tous; il frappe à son coin les idées du genre humain, métal précieux qu'il importe de faire circuler entre toutes les mains. On ne saurait contempler les débris mutilés de la sculpture antique, sans que ces marbres divins ne vous offrent une grande leçon : par ces vestiges on reconnaît comment les anciens comprenaient l'art; ils s'en servaient pour prêter aux croyances sociales la forme la plus harmonieuse et la plus belle; la société tout entière passait, pour ainsi dire, dans l'ame de leurs statues, et la pensée devenait claire à tous par des miracles de proportion et de grandeur, de convenance et de beauté. L'idéal et le populaire sont plus voisins qu'on ne pense. L'imagination du peuple offre toujours à ce qui est vraiment sublime une avide et intelligente passivité : elle s'ouvre plus facilement aux grandes splendeurs, qu'à ce qui est médiocre, restreint et terne.

Enfin, si vous croyez à la souveraineté du peuple, et si, poussé dans la vie publique, vous concourez soit au pouvoir législatif, soit au pouvoir exécutif, la foi qui vous anime agrandira vos actions et vos pensées. La politique, cette science et cette application

des propriétés de la sociabilité humaine, perce à jour les hommes dans leurs grandeurs et leurs faiblesses : les petites ames y sont démasquées sur-le-champ, et leurs pauvretés s'y trouvent dénoncées par d'effrayantes lumières. Il faut aimer et comprendre le peuple pour valoir quelque chose dans la gestion des affaires communes : les hommes qui croient à la souveraineté sociale ne se cantonneront pas dans des préoccupations mesquines, ne se réfugieront pas dans les calculs et les négations de l'égoïsme, dans les appréhensions et les déshonneurs de la peur. Mener les choses dans un intérêt particulier, dans l'intérêt bourgeois, par exemple, c'est avoir l'air de se défendre, ce n'est pas gouverner; au lieu d'unir les hommes et de résoudre les problèmes, c'est multiplier les difficultés et les dissensions, c'est, pour ainsi dire, organiser la guerre civile. Aux affaires il faut être peuple et non pas bourgeois. Eh! le peuple, c'est tout le monde; c'est le bourgeois, l'ouvrier, l'artiste, le soldat, le marchand et le savant; c'est une collection d'hommes dont les différences et les inégalités se rallieront toujours à une idée générale, à une passion généreuse; c'est une réunion de parties toujours destinées et toujours dociles à l'unité. Mais si, au lieu de comprendre le peuple, vous vous sauvez dans je ne sais quelle neutralité, qui n'est pas le centre véritable de la véritable unité, vous vous trouvez séparé tant des souvenirs et des derniers prestiges du passé que des forces et des espérances de l'avenir. Alors tout vous est dangereux et suspect; le plus petit incident devient péril, le plus faible mouvement terreur; alors on déclare la plus légère réforme aussi coupable que la plus considérable, parce qu'elle peut y conduire; on veut, avec une obstination colère, fermer la vie politique à la pauvreté, au talent, à la vertu; et de petits bras s'emploient à placer le dieu Terme entre le privilège et la privation. Devant l'Europe on n'aura pas plus de grandeur; non-seulement on découragera les peuples; on n'osera même pas regarder en face les rois; la nation de Louis XIV, de la République et de Napoléon, ne sera plus estimée suffisamment; et il sera douloureux de passer la frontière pour aller entendre sur la patrie les propos des étrangers. Est-ce là donc vivre? Est-ce là diriger une société? Non, c'est se contenter d'y faire la patrouille, c'est réduire la santé à ne pas mourir aujourd'hui.

Si l'amour du peuple inspirait ceux qui gouvernent, si le culte de la souveraineté sociale leur était une religion, ils trouveraient dans cette foi des ressources infaillibles. Mon Dieu! ce qui est grand et vrai n'est pas si difficile; et toujours on s'est donné plus de peine pour tromper l'humanité que pour la servir.

La souveraineté du peuple est donc un dogme, une religion, une philosophie, une poétique, une politique; elle est le seul système vrai, parce qu'elle est le seul complet. Elle embrasse tout; nous nous agitons dans son sein; elle a commencé avec le monde; le temps, à travers les siècles, n'a pas une minute qui n'ait coulé pour elle; elle avance toujours; sur son passage elle se nourrit de tout; les hommes essuient leur front et fatiguent leurs bras en son honneur; tantôt elle est patiente, tantôt fougueuse, jamais immobile; elle est la civilisation même élevée à la moralité, elle est limage de Dieu sur la terre.

Instruisons donc le peuple, puisqu'il est souverain de droit; car le peuple le mieux et le plus instruit deviendra vraiment le peuple roi. A Rome il y avait un rhéteur, au rapport de Tite-Live et de Quintilien (1), qui recommandait toujours à ses élèves d'obscurcir les choses; *obscurcissez, obscurcissez*, leur criait-il, et le plus grand éloge qu'il pouvait leur adresser était celui-ci : *C'est parfait, je n'y ai rien compris moi-même.* Il faut donner le conseil contraire; éclaircissez, éclaircissez les choses. Ceux qui diminueront l'empire des ténèbres accélèreront le règne de la liberté.

Au surplus, comment ne pas placer dans la propagation de l'instruction populaire d'immenses espérances? Les têtes humaines ne sont pas plus infidèles que la terre à rendre avec usure ce qu'on y a semé, et l'astre de la France a peut-être encore des ardeurs qui mûrissent vite les idées. Cinq ans d'instruction populaire, répandue avec ferveur, doivent multiplier largement dans la société les chances de génie et de talent; ces premiers résultats, s'enchaînant à d'autres, augmenteront les germes et les virtualités; la science s'accroît par la distribution : voilà la traduction démocratique du miracle des pains et des poissons. On nous criait, il y a quelque

(1) Quintilien, livre VIII.

temps : *Prenez garde, voici les Barbares.* Ah! prenez garde à votre tour, peut-être ces Barbares seront plus intelligens que vous; peut-être trouverez-vous dans leurs rangs des talens qui étoufferont les vôtres; peut-être les habiletés de votre rhétorique éprouveront-elles un jour la supériorité de la conviction et du génie. Si notre première révolution n'a pu triompher de l'Europe qu'en amenant sur les champs de bataille le peuple pieds nus et sans pain, et si des villageois sont devenus de grands capitaines, pourquoi donc la science, répandue dans les rangs populaires, n'aurait-elle pas les mêmes effets que la contagion de l'héroïsme, et n'amènerait-elle pas aussi des troupes fraîches sur le théâtre de l'action et de la pensée?

L'esprit humain ne se met jamais en jachère, et il offre à l'intelligence éternelle d'inépuisables couches à féconder.

Il y a aussi dans l'esprit de notre nation je ne sais quelle promptitude et quelle vitesse à prendre les choses, les saisir, les tourner, les pénétrer, les retourner, les parcourir dans leur étendue, les mettre à nu, les mener à leur conséquence directe, les peser à leur juste valeur; nous comprenons vite, nous concluons vite. Aussi je ne doute pas que la diffusion de l'instruction populaire ne produise en France des effets plus prompts, et des effets différens que dans d'autres pays : en Allemagne l'instruction populaire, répandue plus profondément qu'en France, s'est empreinte de ce que le génie national a d'intime, de sentimental et de mystique; en France, cette instruction populaire, quand elle sera propagée comme elle doit l'être, se teindra également des couleurs de notre génie. Or, les deux plus saillantes facultés, et les deux plus grands besoins du peuple français, sont l'imagination et la logique; aussi, quand vous aurez suffisamment instruit ce peuple, il vous donnera surtout des poètes, des orateurs et des philosophes.

Oui, l'imagination et la logique se montrent toujours dans notre nation avides de s'accroître et de s'exercer : néanmoins il s'est trouvé des hommes qui nous ont catéchisés pour nous engager à nous modérer sur ce point. L'imagination, nous ont-ils dit, est chose dangereuse, et dans notre siècle, elle doit faire place à la sagesse. En 89, on avait de l'imagination, on en avait encore en 96, à l'armée d'Italie; mais aujourd'hui ce serait suranné. D'ailleurs nous-mêmes nous

n'en avons pas, imitez-nous. Nous ne concevons rien à vos transports, à vos regrets, à vos désirs; de vous ou de nous, quelqu'un a tort; et comme ce ne peut être nous, soumettez-vous à la raison, à la souveraineté de la raison. La France, forcée de se passer d'imagination, voulut au moins, puisqu'on lui parlait de la raison, se retourner vers la logique; mais aussitôt nos gens accoururent pour lui signaler d'autres périls. — La logique! mais c'est une peste; la logique est la ruine des empires; jamais les états ne sont tombés que par la logique; si vous raisonnez, vous nous perdez. — Mais que faut-il donc faire? reprend la France ébahie. — N'ayez pas d'imagination, n'ayez pas de logique, et vivez bien. — Nos grands hommes d'état ne pourraient-ils pas au plus tôt se pourvoir d'une majorité parlementaire assez sage pour supprimer législativement l'imagination et la logique? Pour nous, qui n'avons rien de commun avec cette inconcevable méconnaissance du génie de la France et de notre siècle, considérons comme un grand évènement et une grande espérance les progrès de l'instruction populaire, et puis encore ayons des conjonctures présentes la plus claire conscience. La fortune ne maltraite pas si fort les doctrines du progrès social, puisqu'elle leur donne du temps pour se former, se coordonner et se recueillir, puisqu'elle veut enrichir la liberté des résultats de l'étude et de la réflexion; en vérité nous pourrions dire: *Deus nobis hæc otia fecit.* Réfléchissons: les révolutions victorieuses n'ont-elles pas une soudaineté fatale qui ne vous est révélée qu'au moment de les accomplir? N'a-t-on pas trop appris que Dieu ne permet pas aux actions humaines de copier heureusement un dénouement sublime qui a déjà réussi? La cause démocratique n'a plus besoin de martyrs: hélas! elle n'en compte que trop; elle a besoin de triomphes; qu'elle continue tous les jours à grossir ses représentans dans tous les rangs, à s'enorgueillir des plus vigoureux talens parmi les hommes jeunes, à croire à la puissance et à la vertu des idées. Parce qu'il y a des gens qui se sont servis des idées, comme le héros du beau drame d'*Angèle* se sert des femmes, pour monter aux honneurs, et qui les brisent et les déshonorent quand ils sont arrivés au but de leurs convoitises, faut-il imputer aux idées une faiblesse et un déshonneur irrémédiables? Faisons notre devoir, unissons-nous par un vaste prosélytisme d'idées et

de sentimens; exerçons notre volonté, appliquons-la à de bonnes et grandes choses par une persévérance qui en aiguise toujours l'efficacité. Dans les affaires humaines, il y a deux parts, celle de la volonté, celle de la destinée. La destinée n'est autre chose que la volonté de Dieu qui s'ajoute à la nôtre, le travail des hommes est de faire que Dieu doive attacher à leurs actions le succès comme récompense.

LERMINIER.

MÉMOIRES

DE MIRABEAU.

ÉTUDE SUR MIRABEAU,

PAR M. VICTOR HUGO [1].

Ce qu'il y a d'excellent surtout, selon moi, aux vrais mémoires des vrais grands hommes, c'est que déjà connus par leurs œuvres publiques, par des actes ou des productions hors de ligne et qui resteraient des fruits mystérieux pour le gros du genre humain, ces hommes nous apparaissent dans leurs mémoires par leur lien réel avec la nature de tous. On avait leur cime, on jouissait de leur ombre, on recevait les fruits tombés des altiers rameaux; mais l'arbre sacré était de l'autre côté du mur, dans un verger plus ou moins inconnu, et dont la superstition pouvait faire un Éden privilégié. La connaissance des vrais mémoires d'un grand homme, c'est la chûte de ce mur de séparation, c'est la vue du héros, de l'orateur, du poète, non plus dans son unité apparente

(1) Chez Guyot, place du Louvre.

et glorieuse, mais dans son unité effective, plus diverse et à la fois plus intelligible; on saisit les passions, les affections premières, les tournures originelles de ces natures qui, plus tard, ont dominé; en quoi elles touchent au niveau commun, et quelques parties des racines profondes. La forte sève qui, plus haut, s'en va mûrir et se transformer merveilleusement sous un soleil dont les rayons ne viennent pas également à chacun, on la voit sortir et monter de cette terre qui est notre commune mère à tous. En ce sens, les mémoires des grands hommes sont des titres de famille pour tous les hommes qui reconnaissent en ceux qu'ils admirent des frères seulement plus favorisés ou plus bénis, ou plus rudement éprouvés.

Depuis quelques années déjà, il s'accrédite des opinions bien fausses, selon moi, sur la nature, la qualité et le droit des grands hommes. L'idée morale n'entre plus dans le jugement qu'on porte sur eux, ni dans le rôle qu'on leur assigne. On les fait grands, très grands, des instrumens de fatalité, des foudres irrésistibles, des voix commandées dans l'orage; rien ne les limite, ce semble, que leur pouvoir et leur succès même. On est revenu sur ce point à une idolâtrie, du moins en paroles, qui rappellerait celle des premiers âges; ce ne sont que demi-dieux toujours absous, quoi qu'ils fassent, et toujours écrasans. Bonaparte a gâté le jugement public par son exemple, et les imaginations ne sont pas guéries encore des impressions contagieuses et des ébranlemens qu'il leur a laissés.

L'ancienne société offrait un certain nombre de positions à part qui investissaient d'un caractère divin et redouté les hommes heureusement pourvus par la naissance. La noblesse, celle du sang royal surtout, marquait au front ses élus d'un signe qui ne semblait pas appartenir à la race d'Adam. Sous Louis XIV, le culte du monarque était devenu une démence universellement acceptée qui étonne encore par son excès, même la sachant à l'avance, chaque fois qu'on ouvre les témoins de ce temps, les beaux esprits ou les naïfs, Mme de Sévigné ou l'abbé de Choisy, l'abbé Blache ou Boileau. Il faut dire pourtant que sous Louis XIV, à part ce soleil monarchique qui absorbait en lui toutes les superstitions et les apothéoses, le génie et sa fonction étaient noblement conçus, et dans des proportions vraiment belles. Parmi les guerriers, on n'en

voyait pas de plus enviables et de plus grandement famés que les Turenne ou les Catinat; et dans l'ordre des productions de l'esprit, la supériorité admise et admirée ne dépassait jamais le cercle des facultés humaines; c'en était le couronnement et la fleur, *flos et honos*, l'enchantement, la décoration et la grace. Les grands esprits n'étaient pas alors, pour la société, des guides reconnus; ils étaient encore moins des foudres errans, déchaînés, et des météores.

Au XVIIIe siècle, la royauté, la noblesse, la religion pâlissent, et l'esprit humain, dans la personne de ses chefs, pousse sa conquête et aspire à régner. En un sens, ce XVIIIe siècle, impie et révolté, ne tend qu'à réaliser et à fonder dans la pratique civile les maximes de fraternité chrétienne et d'égalité des hommes devant Dieu. Les quatre ou cinq grands chefs qui servirent à cette époque l'esprit humain dans son immortelle entreprise, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon, Diderot et autres, n'abusèrent pas trop à leur profit de la popularité qu'ils acquirent et des acclamations confuses par lesquelles on les salua libérateurs. Ils ne se démentirent pas dans le succès, ils ne s'enivrèrent pas dans leur gloire, comme Alexandre à Persépolis. Ils furent rois sans doute, Voltaire en fut un plein de licence et de caprices, Montesquieu en fut un qui se souvenait trop de sa robe et d'être président à mortier, et Buffon avait sa morgue et sa plénitude qui l'isolaient à Montbar. Mais, en somme, peu de libérateurs ont été aussi fidèles jusqu'au bout à leur mission que ces quatre ou cinq hommes illustres. Bien des jugemens faux, inexacts, légers et passionnés, outrageux pour d'anciens bienfaiteurs du genre humain, ont été portés par eux, et ont long-temps altéré l'opinion, qui s'en affranchit à peine d'aujourd'hui. Mais le but moral, bien que souvent poursuivi à faux, leur demeura toujours présent; la commune pensée humaine, la sympathie fraternelle, fut religieusement maintenue.

Cette idée morale, au milieu des exagérations et des égaremens qu'elle eut à traverser, se conserva de la sorte jusqu'au commencement de l'Empire. Mais il y eut là une solution de continuité, une altération, une interruption profonde dans la manière de juger les hommes et les choses. Les précédentes notions furent ébranlées ou détruites, et des habitudes nouvelles d'un ordre tout opposé

s'introduisirent. L'éclat, la force, l'ordre et la grandeur matérielle substituèrent leur ascendant à celui des idées morales qui semblaient à bout, ayant passé par toutes les phases de fanatisme et de sophisme. Je n'ai pas la prétention de juger ici en quelques mots un personnage comme Bonaparte, qui offre tant d'aspects, et dont la venue a introduit dans le monde de si innombrables conséquences. Mais pour rester au point qui m'occupe, j'oserai dire qu'il est l'homme qui a le plus *démoralisé* d'hommes de ce temps, qui a le plus contribué à subordonner pour eux le droit au fait, le devoir au bien être, la conviction à l'utilité, la conscience aux dehors d'une fausse gloire. Bonaparte n'était ni bon ni méchant, il n'aimait ni ne haïssait les hommes, il ne les estimait guère qu'en tant qu'ils pouvaient lui nuire ou le servir. Si l'on essaie d'énumérer la quantité d'hommes honnêtes, recommandables par le talent, l'étude et des vertus de citoyen, que 89 avait fait sortir du niveau, qui avaient traversé avec honneur et courage les temps les plus difficiles, que la Terreur même n'avait pas brisés, que le Directoire avait trouvés intègres, modérés et prêts à tous les bons emplois; si l'on examine la plupart de ces hommes tombant bientôt un à un, et capitulant, après plus ou moins de résistance, devant le despote, acceptant de lui des titres ridicules auxquels ils finissent par croire, et des dotations de toutes sortes qui n'étaient qu'une corruption fastueusement déguisée, on comprendra le côté que j'indique, et qui n'est que trop incontestable. L'éclat tant célébré des triomphes militaires d'alors, cette pourpre mensongère qu'on jette à la statue et qui va s'élargissant chaque jour, couvre déjà pour beaucoup de spectateurs éblouis ces hideux aspects, mais ne les dérobe pas encore entièrement à qui sait regarder et se souvenir. Napoléon n'estimait pas les hommes à titre de ses semblables, il était aussi peu que possible de cette chair et de cette ame communes aux créatures de Dieu; c'était un homme de bronze, comme l'a dit Wieland, qui le sentit tel aussitôt dans un demi-quart d'heure de conversation à Weymar; égoïste, sans pitié, sans fatigue, sans haine, un demi-dieu si l'on veut, c'est-à-dire plus et moins qu'un homme; car, depuis le Christianisme, il n'y a rien de plus vraiment grand et beau sur la terre que d'être un homme, un homme dans tout le développement et la proportion des qualités

de l'espèce. Les demi-dieux, les héros violens et abusifs tiennent de près aux âges païens, à demi esclaves et barbares; quand ils triomphent dans nos sociétés modernes, quelles que soient d'ailleurs leur opportunité et leur nécessité passagère, ils introduisent un élément grossier, arriéré, qui pèse après eux et qui a son influence funeste.

Napoléon disparu et ce qui résultait immédiatement de son action politique étant à peu près apaisé, son exemple a passé dans le domaine de l'imagination, de la poésie, et y a fait école et contre-coup. Et ici, non plus, tout n'a pas été mal, nous sommes bien loin de le prétendre. A la contemplation de ces scènes voisines et déjà fabuleuses qui se confondaient avec nos premiers rêves du berceau, l'imagination s'est enrichie de couleurs encore inconnues; d'immenses horizons se sont ouverts de toutes parts à de jeunes audaces pleines d'essor; en éclat, en puissance prodigue et gigantesque, la langue et ses peintures et ses harmonies jusque-là timides ont débordé. Mais ce que je veux noter, ce qui me semble fâcheux et répréhensible, c'est qu'en passant à la région de pensée et de poésie, l'idée obsédante du grand homme a substitué presque généralement la force à l'idée morale comme ingrédient d'admiration dans les jugemens, comme signe du beau dans les œuvres. Deux autres grands hommes parallèles à Napoléon, et dont l'influence sur nous a été frappante, quoique moindre, ont aidé certes dans le même sens. Byron et Goethe, l'un par son ironie poignante et exaltée, l'autre par son calme également railleur et plus égoïste peut-être, ont autorisé ce changement d'acception du mot *génie* et ont prêté aux apothéoses fantastiques qu'on s'est mis à faire des grands hommes. Mais la puissance audacieuse et triomphante de Napoléon a surtout dominé; elle a provoqué ces constructions sans nombre, et la plupart de ces statues et idoles de bronze dont on a peuplé sur son modèle les avenues de l'histoire. Tout ce qui a paru fort et puissant dans le passé a été absous, justifié et déifié, indépendamment du bien et du mal moral. La philosophie éclectique de la restauration avait déjà, malgré ses réserves sur tant de points, proclamé la théorie du *succès* et de la *victoire*, c'est-à-dire affirmé que ceux qui réussissent dans les choses humaines, les heureux et les victorieux, ont toujours raison en définitive, raison en

droit et devant la Providence qui règle le gouvernement de ce monde. On laissait aux enfans et aux écoliers cette pieuse parole que le poète a mise à la bouche du héros, compagnon d'Hector :

> Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
> Fortunam ex aliis. . . . . .

Le Saint-Simonisme bientôt alla plus loin dans la théorie des hommes providentiels qui ont toujours raison, en qui l'origine et la fin justifient les moyens, et qui marchent sur la terre et sur les eaux en vertu du droit divin des révélateurs. Sous une forme religieuse et derrière le velours du prêtre, c'était encore la même préoccupation, le même plagiat de Bonaparte, le résultat de la fascination exercée par cette grande figure. Il y avait bien d'autres choses neuves et considérables dans le Saint-Simonisme; mais ce souci que j'indique a usurpé beaucoup de place. Il y a donc eu, et il y a en ce moment abus dans l'ordre de la parole et de l'imagination, comme auparavant dans l'ordre civil et politique. Il y a éloquence, poésie surabondante, comme il y a eu prodiges de valeur et coups d'éclat; mais c'est la force encore qui tient le dé et qui gradue les jugemens. Qu'on ait marqué d'abord, qu'on ait été puissant et glorieux à tout prix en son passage, et l'on n'aura en aucun temps été plus absous; on vous trouvera, à défaut de vertu personnelle, une vertu plus haute, une utilité et moralité providentielle qui est l'ovation suprême aujourd'hui. Cette disposition a pénétré dans les jugemens de l'histoire, elle prévaut dans l'art; mais je ne saurais y voir qu'un retentissement de l'époque impériale, une imitation involontaire, développée sur la fin des loisirs de la restauration et perdue parmi beaucoup de pressentimens plus vrais de l'art de l'avenir.

Dans ses volumes récemment publiés sur l'Histoire de France, M. Michelet a senti en un endroit cette absence de soin moral qui caractérise le moment présent, si animé d'ailleurs, si intelligent et si vivement poétique; il a exprimé son regret et son espoir en paroles ardentes qu'on est heureux d'avoir pour auxiliaires. C'est à propos des conseils pieux, donnés par saint Louis à son fils, et qui rappellent le mot tout-à-l'heure cité d'Énée à Ascagne : « Belles et

« touchantes paroles! dit l'historien, il est difficile de les lire sans « être ému. Mais en même temps l'émotion est mêlée de retour sur « soi-même et de tristesse. Cette pureté, cette douceur d'ame, « cette élévation merveilleuse, où le christianisme porta son héros, « qui nous la rendra?... Certainement la moralité est plus éclairée « aujourd'hui; est-elle plus forte? Voilà une question bien propre « à troubler tout sincère ami du progrès... Le cœur se serre quand « on voit que dans ce progrès de toute chose la force morale n'a « pas augmenté. La notion du libre arbitre et de la responsabilité « morale semble s'obscurcir chaque jour. Chose bizarre! A mesure « que diminue et s'efface le vieux fatalisme de climats et de races « qui pesait sur l'homme antique, succède et grandit comme un « fatalisme d'idées. Que la passion soit fataliste, qu'elle veuille « tuer la liberté, à la bonne heure! c'est son rôle, à elle. Mais la « science elle-même, mais l'art... *Et toi aussi, mon fils!*... Cette « larve du fatalisme, par où que vous mettiez la tête à la fenêtre, « vous la rencontrez. Le symbolisme de Vico et d'Herder, le pan- « théisme naturel de Schelling, le panthéisme historique d'Hégel, « l'histoire de races et l'histoire d'idées qui ont tant honoré la « France, ils ont beau différer en tout; contre la liberté ils sont « d'accord. L'artiste même, le poète qui n'est tenu à nul système, « mais qui réfléchit l'idée de son siècle, il a de sa plume de bronze « inscrit la vieille cathédrale de ce mot sinistre: *Anankê.* »

M. Michelet espère pourtant que cette lumière de liberté morale, toute vacillante qu'elle semble, n'est pas destinée à périr, et nous l'espérons comme lui. C'est d'ailleurs le propre de la liberté morale de ne pas céder à la vogue, à l'entraînement, à l'opinion, et de vivre en protestant contre ce qui voudrait l'accabler. Je ne saurais dire pour mon compte à quel point je me suis senti souvent rebuté, choqué, jusque dans les plus belles pages d'amis bien éloquens, en voyant cet abus extrême qu'on fait aujourd'hui des grands hommes et tous ces demi-dieux despotiques qu'on inaugure en marbre ou en bronze sur le corps saignant de l'humanité qu'ils ont foulée. Au nom de cette classe intermédiaire, de plus en plus nombreuse, qui flotte entre les admirateurs aveugles et les admirés déifiés, qui n'est plus le vulgaire idolâtre et qui ne prétendra jamais au rang des demi-dieux, qui devra pourtant accorder sa juste es-

time et son admiration à qui méritera de la ravir, on est tenté de redemander quelques-uns de ces beaux et purs grands hommes dont les actes ou les œuvres sont comme la fleur du sommet de l'arbre humain, comme l'ombre bienfaisante qui s'en épanche, comme le suc mûri qui en découle. Lassé de ces bruits sonores et des statues de tout métal debout sur leurs socles démesurés, on se rejette avec une sorte de faiblesse en arrière, et comme Dante en ses cercles sombres, on réclame un guide compatissant et à portée de la main : Oh! Virgile, Térence, Racine, Fénelon, grands hommes et si charmans, pris au sein même et dans les proportions de l'humanité, où êtes-vous? mais il en est un du moins qui vous représente. L'admiration, pour s'épanouir avec bonheur, doit se sentir aller vers des mortels de même nature, de même race que nous, quoique plus grands. Je veux, même dans ceux que le génie couronne, reconnaître et saluer les premiers d'entre mes semblables.

Et voilà pourquoi les vrais mémoires des grands hommes me paraissent avoir tant de prix. C'est que presque toujours les personnages qu'on s'est habitué à considérer d'après des types fantastiques et de convention, ou d'après les statues historiques qu'on leur a dressées, s'y montrent à nous sous un autre jour plus intérieur et souvent satisfaisant, meilleurs d'ordinaire que leur renommée, bons, ou tâchant par momens de l'être, avec leurs doutes, leurs variations, leurs infirmités, étant des nôtres à beaucoup d'égards, et comme tels, des moules à imperfections et à sentimens contraires et sincères. Cela ne les rapetisse pas à nos yeux, mais nous les explique et les ancre par bien des coins au cœur de la même nature. Ainsi Byron nous est clairement apparu à travers ses mémoires mutilés, mais véridiques encore. Ainsi la correspondance avec Mlle Voland nous a fait accepter presque sans mélange l'excellent Diderot. Ainsi Mirabeau sortira plus homme, et non moins grand homme à notre gré, de l'épreuve de cette nouvelle lecture.

La publication des lettres écrites du Donjon de Vincennes avait déjà révélé Mirabeau en plein dans la frénésie des passions et des sens, sous un jour romanesque, mais vrai, et que la postérité aisément pardonne. Ç'avait été le grand et inépuisable document jusqu'à cette heure, où les biographes avaient fouillé pour reconstruire

la vie privée antérieure de ce personnage toujours orageux. Au milieu des inexactitudes et des lacunes inévitables d'un tel mode de reconstruction, surtout avec une édition si fautive et si incohérente que celle qu'avait donnée Manuel du manuscrit de Vincennes, il n'en résultait pas moins pour l'ensemble de la jeunesse et de la première vie de Mirabeau une impression assez juste, sentimentale plutôt qu'irrécusablement motivée; on voyait un homme dont les malheurs étaient plus grands que les torts, et les torts plus méchans que le fond. Quant à sa vie publique, beaucoup de révélations successives avaient été faites, et avec un résultat assez inverse du précédent, c'est-à-dire que si, en y regardant bien, on l'avait trouvé meilleur au fond que ses divorces, ses rapts et ses adultères, on le trouvait au rebours dans la vie politique, plus léger et plus vain, moins scrupuleux en opinion, plus à la merci d'une belle inspiration du moment ou d'un mauvais discours qu'un de ses faiseurs lui avait apporté le matin, et finalement, pour tout dire, plus vénal, que son génie, son influence et le développement majestueux de son âge mûr ne le donnaient à penser. Parmi les documens récens qui se rapportent à cette vie publique, il convient de rappeler *Les Souvenirs sur Mirabeau* par Étienne Dumont de Genève, livre de bonne foi et de sens, écrit par un homme bien informé, sans prétention ambitieuse, quoi qu'on en ait dit; livre qui n'atteint en rien le génie propre à Mirabeau et ne cherche point à lui dérober ni à lui soutirer son tonnerre; mais qui a replacé l'homme et le génie dans quelques-unes des conditions réelles moins grandioses. Ces explications, telles que Dumont les précise, n'atténuent aucunement le génie de l'orateur ni même la capacité du politique, et bien au contraire elles les font d'autant plus ressortir; mais l'autorité morale, la conscience sérieuse et l'aplomb du caractère en reçoivent quelque atteinte. Ce livre de l'honnête et spirituel Dumont a été accueilli ici avec une légèreté moqueuse et une boutade d'Athéniens qui ne veulent pas être contredits sur l'idole à la mode. On avait fait de Mirabeau de brillantes et fantastiques peintures; Dumont venait qui remettait deux ou trois verrues à leur place sur ce grand visage, et il a été honni.

Quoi qu'il en soit, le jugement total de la vie publique et privée de Mirabeau laissait l'idée de quelque chose de grand mais d'énor-

mément souillé, d'une grossière débauche avec des éclairs de passion divine, d'une souveraine et libre parole avec des besoins cupides; et sa mémoire comme son corps, tantôt au Panthéon et tantôt sur la claie! Or, maintenant voici le fils adoptif de Mirabeau, M. Lucas-Montigny qui vient, après trente années de soins, d'examen pieux et de collations scrupuleuses, instruire de nouveau ce grand procès, en appeler des jugemens antérieurs, et, avec une quantité de pièces précieuses en main, tenter la réhabilitation de cette renommée qui est pour lui domestique. Ce point de vue de réhabilitation et de plaidoyer continu pourra sembler dès l'abord bien étroit et contraire à l'information entière et impartiale de l'équitable postérité. Mais M. Lucas-Montigny ne saurait être pour Mirabeau cette postérité froidement curieuse et assez indifférente des conclusions; il ne faut pas le blâmer d'un effort et d'un but auquel on devra et l'on doit déjà nombre de pièces authentiques et de détails inconnus, puisés au trésor qu'il a pris peine à réunir; de plus indifférens n'eussent pas fait ainsi, et ils auraient sans doute fait beaucoup moins. Les deux volumes, qui composent la première livraison des mémoires, traitent de la vie privée de Mirabeau durant les trente-et-une premières années jusqu'en 1780, et le laissent au milieu de sa captivité de Vincennes. Les papiers de famille dont M. Lucas-Montigny a fait usage, et notamment une correspondance ininterrompue entre le marquis et le bailli de Mirabeau, le père et l'oncle du nôtre, donnent à toute cette partie biographique un caractère d'authenticité et de nouveauté qui est pour le lecteur une vraie découverte. Souvent même, devenu exigeant avec l'estimable biographe qui ne tire de son trésor que ce qui se rapporte assez directement au récit, le lecteur voudrait plus d'excursions, plus de prodigalités de citations et d'extraits; ou plutôt il voudrait tout, il lui faudrait toutes ces familiarités et ces divagations de correspondance. Lui, qui hier encore était tout rassasié de Mirabeau et ne croyait avoir rien d'important à apprendre sur cet homme si controversé; lui, lecteur, qui hier ne connaissait le marquis économiste que par quelques ennuyeux volumes ou quelques épigrammes, et ne connaissait pas du tout le bailli, le voilà tout d'un coup épris d'eux, altéré de leur vie, de leurs opinions, de leur langage; le voilà qui se fâche presque contre M. Lucas-Montigny qui ne nous

introduit qu'avec discrétion dans ces archives domestiques; il rudoie l'honnête descendant, il le gourmande de sa parcimonie bourgeoise et de ses réticences, il est prêt à tout dévorer. Et le lecteur a raison, et M. Lucas-Montigny aussi, nous l'espérons bien, n'aura pas tort en publiant cette collection de lettres que tous les échantillons cités nous font juger inappréciables. Pénétré de la gravité et de la moralité du devoir qu'il acquitte, le biographe s'est interdit ce que tant d'autres en sa place eussent estimé une bonne fortune, et il n'a rien ajouté, quoique cela en deux ou trois endroits paraisse lui avoir été facile, à la liste déjà bien suffisante des aventures amoureuses de Mirabeau. En fait de scandale privé, M. Lucas-Montigny a eu pour principe de n'en mettre au jour aucun qui eût été nouveau, et il ne s'est exprimé que sur les échappées déjà notoires. Tout en prenant peu de goût à cette sobriété filiale par ce coin de curiosité maligne et oblique qui est dans chacun, nous ne saurions en faire un sujet de reproche à l'écrivain consciencieux. Nous trouverons seulement qu'il s'est quelquefois exagéré la gravité et la noblesse du genre biographique, lorsque, par exemple, il rejette expressément hors du texte et dans une note des citations de lettres qui ne lui font l'effet que d'une causerie légère et piquante (tome 1, page 378) : il faudrait donc à ce taux imprimer toutes les lettres de Mme de Sévigné en notes, comme indignes de la majesté d'un texte. Dans le récit, ou plutôt la discussion à laquelle il se livre, des amours de Mirabeau et de Sophie, nous craignons que M. Lucas-Montigny ne se soit grossi les inconvéniens de certains détails nouveaux, et que ses idées sur la dignité du genre n'aient ajouté un peu trop de rigueur à sa louable morale : « Nous pourrions, dit-il, « donner une relation très circonstanciée de l'emploi du temps passé « follement aux Verrières, de la route suivie par les deux amans « quand ils se furent décidés à s'éloigner, de tous les accompagne- « mens de cet acte de démence et de désespoir; mais un tel récit serait « mélangé d'incidens scandaleux que nous rejetterons toujours, « parce qu'ils sont indignes de l'histoire, parce qu'ils la dégradent, « parce que même ils la font mentir puisqu'elle doit peindre les « grands faits et non les passagers accidens de la vie des person- « nages dont elle s'occupe, les traits saillans de leur physionomie « et non les difformités secrètes. » De telles maximes crûment

énoncées par un biographe sont elles-mêmes la critique la plus sévère du procédé qu'il suit : nous ne nous arrêterons pas à les réfuter. M. Lucas-Montigny s'appuie en un endroit, sans en rien citer, d'un cahier de *Dialogues* dont Mirabeau parle souvent dans ses lettres du donjon de Vincennes. Ces dialogues, qu'il avait écrits pour se repaître, ainsi que Sophie, du souvenir des premiers jours de leur liaison, sont aux mains du biographe qui n'en donne aucun extrait. Et pourtant ces souvenirs des commencemens doivent être pleins de pureté et de charme, lorsque le prisonnier de Joux, jouissant d'une demi-liberté, venait à Pontarlier chez le vieux marquis de Mounier dont la maison lui était ouverte, lorsqu'il racontait devant lui et sa jeune femme les malheurs et les fautes qui l'avaient conduit là, et qu'elle, comme Desdemona aux récits d'Othello, comme Didon aux récits d'Énée, comme toutes les femmes qui écoutent longuement des exploits ou des malheurs, pleurait et l'aimait pour ce qu'il avait fait et subi, pour ce qu'il avait souffert. On y verrait, dans ces dialogues, d'après ce qu'avance M. Lucas-Montigny, que ces étincelles de première passion ne furent pas chez Mirabeau sans combat, qu'il chercha même par un attachement peu sérieux et assez subalterne à détourner l'orage qu'il sentait naître, et à faire avorter son périlleux amour. Certes, de tels dialogues, pour peu qu'ils répondent à l'idée qu'on s'en figure, seraient la justification la plus insinuante et la plus naturelle de l'éclat désastreux et de la ruine qui survinrent : nous voudrions que M. Lucas-Montigny se laissât fléchir.

M. Lucas-Montigny se plaint amèrement de Manuel, l'ancien procureur de la commune, qui, en publiant le recueil des lettres à Sophie, a négligé quelques suppressions faciles, quelques arrangemens de convenance et de morale, qui auraient suffi pour rendre cette lecture irréprochable ou du moins attrayante sans mélange. Nous sommes de son avis en cela, et il nous semble qu'en ce qui touche les portions toutes romanesques de la vie des grands hommes, s'il y a peu à faire pour les rendre plus complètes et harmonieuses, il est permis de l'oser. Mais un goût parfait, une discrétion extrême devraient présider à ces légères et chastes atteintes. En lisant les admirables lettres de Diderot à sa Sophie (car c'était aussi le nom de Mlle Voland), j'ai regretté vers la fin d'y trouver

les détails de ces indigestions fréquentes dont se plaint un estomac qui vieillit : il y a dans les lettres de Mirabeau à Sophie des pages qui désenchantent bien plus encore. Je concevrais qu'un art délicat, sans le dire, eût altéré, omis, et quelque peu arrangé cette fin des choses. Faute de quoi, et tout en sautant de son mieux les délices sensuelles de l'un, en oubliant les indigestions finales de l'autre, on demeure encore reconnaissant pour de telles lectures.

La publication des mémoires de Mirabeau a été pour un grand poète l'occasion d'écrire une étude développée sur le grand orateur. L'écrit de M. Victor Hugo, imprimé et vendu à part, grace à la susceptibilité honorable, mais excessive, de M. Lucas-Montigny, a été déjà lu de tout le monde. C'est un morceau grandiose, tout éloquent, plein de tableaux; l'orateur y est traduit sous vos yeux entouré de ses mille tonnerres; c'est un de ces morceaux d'éclat où l'on marche d'imprévu en imprévu, où l'image toujours éblouissante et nouvelle surgit à chaque pas, plus soudaine, plus en armes que les légions de Pompée; c'est une de ces sorties de talent qui gagnent des victoires sur les plus incrédules, qui marquent que les lions au gîte ont des ressources et des bonds qu'on n'attendait pas, et qu'il est des natures invaincues qu'on peut bien vouloir traquer, mais qu'on ne décourage guère. Beaucoup de gens s'appitoyaient récemment sur M. Victor Hugo; les succès fatigués de ses derniers drames s'interprétaient en chutes ou du moins en échecs; la critique avait eu contre son œuvre, contre sa personne, depuis quelques mois, de presque unanimes et vraiment inconcevables clameurs. C'était un hourra contre lui, c'était un accablement pour lui, on pouvait le croire. Point. Voilà qu'en une brochure écrite en huit jours reparaît ce talent puissant dans son allure la plus superbe. Ces sortes de natures opiniâtres et vigoureuses vont, trébuchent, s'accrochent, se relèvent, et donnent de perpétuels démentis à ceux qui en désespèrent.

Au commencement de sa brochure, M. Hugo indique sa sympathie vive pour ces grands et opiniâtres caractères du marquis et du bailli de Mirabeau, grands caractères en effet, transmis de père en fils dans la race, depuis les Arrighetti gibelins, émigrés de Florence en 1268; Mirabeau, le plus célèbre des Riqueti, (qu'on en juge), était de tous le plus dégénéré. C'est chez M. Lucas-

Montigny qu'il faut lire les preuves de ces tempéramens indomptables et de ces vertes intelligences. Le marquis de Mirabeau, en 1778, écrivait au bailli son frère : « Sitôt qu'un mien désir n'est « pas combattu par ma conscience, j'ai des ressources pour en « venir à bout.... Quand on m'exaltait tant, on me faisait hausser « les épaules (il dit ailleurs : *rire des épaules*); mais quand on vou- « drait m'humilier, le sentiment intime résiste et contient le poids « de toute la colonne d'air extérieur. Je sais que je suis, à les en « croire, le Néron du siècle; que les femmes veulent me traiter « comme Orphée, et les avocats comme Romulus; mais que m'im- « porte? Si j'étais sensible au toucher, il y a long-temps que je « serais mort. Qu'importe qu'ils essaient de me déchirer dans ma « cuirasse d'honneur, désormais trop dure et trop cicatrisée pour « que de pareils coups puissent pénétrer? Le public n'est point « mon juge. Je foule aux pieds ses jugemens ignorans et précipi- « tés par des passions d'emprunt...; et tant que santé et volonté me « dureront, je serai Rhadamante, puisque Dieu m'y a condamné. » Ainsi parlait de lui-même, en style de Saint-Simon, ce représentant du XVIe et du XVIIe siècle dans le XVIIIe, cette nature d'homme à la Montluc et à la d'Aubigné, vénérable jusque dans sa cruauté patricienne, cette volonté de fer dans un corps de fer. M. Hugo a tout d'abord tendu la main à ce haut et grave vieillard; c'est ainsi qu'il les aime, qu'il les peint et qu'il les rêve : don Ruy Gomès de Sylva, dans *Hernani*, n'est pas d'une autre souche; et lui-même, poète, il m'a fait souvent l'effet de représenter cette sorte de type inflexible, transporté, dépaysé dans la littérature et dans l'art de nos jours.

En parlant de Mirabeau, il était difficile qu'une imagination amante des gloires sombres et fortes, qui s'était attaquée déjà à Cromwell, à Richelieu, à Charles-Quint, à Louis XI, à Napoléon, ne se prît pas au côté purement et simplement grand, et n'y sacrifiât point les considérations autres qui tempèrent et corrigent, qui agrandissent les fonds du tableau, mais diminuent la hauteur de la principale figure. M. Hugo, selon nous, n'a pas évité cet écueil, et peut-être ne l'aurait-il pas voulu. Ce qui l'a frappé avant tout dans Mirabeau, c'est le contraste de cette jeunesse persécutée, flétrie, verrouillée, et de son merveilleux avènement politique;

c'est le contraste de cette vie si dure de tribune et de combats journaliers avec l'inauguration unanime d'un cercueil : ce qu'il a épousé tout d'abord dans Mirabeau, c'est la question personnelle du génie, du génie méconnu, du génie envié et du génie triomphant : « Grands hommes, voulez-vous avoir raison demain? s'écrie-t-il; mourez aujourd'hui. » Et plus loin, en termes exprès : « Quelques reproches qu'on ait pu justement lui faire, nous croyons que Mirabeau restera grand. Devant la postérité, tout homme et toute chose s'absout par la grandeur. »

Suivant Mirabeau depuis les fonds baptismaux du Bignon où il naquit jusqu'au Panthéon où il entra le premier, M. Hugo juge que, comme tous les hommes de sa trempe et de sa nature, il était *prédestiné*, et qu'un tel enfant ne pouvait manquer d'être un grand homme. Le poète, en touchant quelques-uns des anneaux même les plus obscurs de cette existence inégale, les fait tous luire à nos yeux, et les convertit en une chaîne divine. Oui, certes, les grands hommes qui aboutissent sont marqués, je le crois, par la Providence et peuvent se dire en ce sens prédestinés. Mais toutes les graines de grands hommes n'éclosent pas, ou du moins toutes ne viennent pas dans les circonstances propres à les faire valoir. Mirabeau lui-même, écrivant à une personne à laquelle il ne parlait que le langage de la plus sincère conviction, disait : « Mon père a autant « de supériorité sur moi par le génie, qu'il en a par l'âge et le titre « de père. » Après un admirable récit de la vie de son grand-père, Jean-Antoine, récit composé dans une captivité au château d'If sur les notes de son père, il termine par ces mots : « Ceux qui se- « raient étonnés des couleurs que nous avons osé employer pour « peindre un homme qui n'est resté ni dans les fastes des cours qu'on appelle histoire des nations, ni dans les recueils menson- « gers des gazettes, auraient tort à ce qu'il nous semble... nous « n'imaginons pas que personne mette en doute que partout et « dans tous les temps il ne vive et ne meure loin de tout éclat une « multitude d'hommes fort supérieurs à ceux qui jouent un rôle « sur la scène du monde, etc. » Peut-être il n'a manqué à Mirabeau lui-même qu'un peu plus de vertu, de discipline, et un cœur moins relâché, pour rester et vivre inconnu ou du moins médiocrement connu, et simplement notable à la manière de ses pères.

Nous voudrions que cette idée fût présente à l'esprit quand on célèbre les grands hommes; tous les grands hommes qui arrivent sont prédestinés sans doute; mais tous les grands hommes n'arrivent pas. Il y a dans cette pensée de quoi tempérer humainement l'apothéose des génies.

Lorsqu'on pousse trop loin l'idée de la prédestination des grands hommes, il arrive qu'on est amené, sans y prendre garde, à être sévère et injuste pour une foule d'hommes secondaires, mais estimables, qui dans leur temps, et au nom de leur bon sens ou de leur vertu, et aussi de leurs passions, ont osé contredire sur quelque point et retarder un moment les triomphateurs. « A quarante ans, « dit le poète, il se déclare autour de Mirabeau, en France, une de « ces formidables anarchies d'idées où se fondent les sociétés qui « ont fait leur temps. Mirabeau en est le despote. » Et plus loin, çà et là, en raison de ce despotisme de Mirabeau, voilà que l'Assemblée constituante entière, ce faisceau d'hommes éminens et purs, lui est mis sous les pieds. Volney n'a que de la mauvaise emphase littéraire, lui qui avait fait déjà l'excellent *Voyage en Syrie;* Roland est un *zéro dont sa femme est le chiffre*, chiffre qui, selon moi, eût couru risque de valoir dix fois moins sans l'honnête zéro. Sieyès devient un songe-creux que Mirabeau pénètre en un clin d'œil, Sieyès qui, avant sa corruption, méritait d'être proclamé l'un des hommes les plus éclairés, les plus hardis et les plus sainement métaphysiques de l'époque, Sieyès qui, du moins devant la postérité, conservera l'honneur d'avoir le premier répondu à la question : « *Qu'est-ce que le tiers-état?* » comme Mirabeau a répondu à M. de Brézé. Ailleurs c'est Buzot et Pétion qui sont peints l'un comme plus *dévorant*, l'autre comme plus *bref d'esprit* qu'on ne les a jamais vus. Necker, ministre intègre, homme éclairé et bon dans sa raideur, de qui Mirabeau disait : « *C'est une horloge qui retarde;* » Lavater, homme excellent, observateur ingénieux dans ses conjectures, sont entassés sur la charrette des charlatans côte à côte avec Calonne et Cagliostro. Le poète, sans songer à mal, insulte au hasard, en passant, du haut de son char de feu. Je suis fort heureux pour mon pauvre et spirituel Dumont de Genève que le poète ne l'ait pas pris à partie; il l'aurait, je le crains, assez pulvérisé. Tout cela tient uniquement à une manière qu'on a trop

aujourd'hui, historiens et poètes, d'envisager et de construire les grands hommes. Je me suis permis déjà ailleurs de critiquer, dans le beau tableau du dix-huitième siècle, par M. Lerminier, quelques conséquences de ce procédé et la décapitation impitoyable de Roland, d'Holbach et autres, au profit des plus grands. Tout le génie d'écrivain, tout l'éclat des couleurs ne sauraient me décider à en passer par là : arcs de triomphe pour quelques-uns, et pans de murailles abattus; puis, au-dessous d'une certaine taille, fourches caudines pour le grand nombre, pour tout ce qui n'est pas la foule du cortège!

Et le grand homme une fois conçu dans cet esprit, voyez quelle est la nécessité à son égard; on veut le maintenir en tout point à cette hauteur forcée, et, comme dans les panégyriques d'Empereurs romains, il n'y a plus rien de lui qui ne devienne surnaturel, étrange. *Quelquefois il riait. Quelquefois il souriait.* S'il a rappelé une fois dans une parenthèse que l'amiral Coligny était *son cousin,* cela se change en *sublime,* au lieu de paraître un simple trait de vanité. En un endroit, le poète ne peut s'empêcher d'admirer que Mirabeau ait été populaire sans être plébéien : « chose rare, s'écrie-t-il, en des temps pareils! » Chose bien commune au contraire! on trouve de tout temps en tête des partis populaires un patricien dissolu et brillant, qui renie sa caste et gagne la faveur de la foule, à Rome Catilina, César, des exemples sans nombre dans les républiques italiennes, les Guise en France, Retz et Beaufort, Mirabeau.

Le côté esthétique et poétique de Mirabeau orateur a été merveilleusement exprimé par M. Victor Hugo; jamais notre langue n'avait rendu tant de chocs et d'éclairs; jamais le despotisme du génie tribunitien n'avait été inauguré dans une telle pompe; jamais *cette sorte de bête fauve,* comme l'écrivain l'appelle, ne s'était montrée si puissamment déchaînée : nous regrettons un certain souffle moral que nous n'avons pas senti circuler. Quant à l'appréciation politique et à ce qui constitue Mirabeau homme d'État, le poète s'en est naturellement moins occupé. Il a surtout vu dans Mirabeau le destructeur de l'ancien édifice, le Samson échevelé, et comme il l'a dit, *la massue.* Mirabeau était autre chose encore. Sans doute il ne suivit aucun plan général dans ses

attaques, et ne les gouverna souvent qu'au gré de ses passions ou même de ses besoins; et c'est en ce sens surtout qu'il est vrai de dire que sa mémoire publique, sa mémoire de grand citoyen a reçu d'irréparables atteintes. Mais il eut de rares et lumineuses inspirations sur l'état social profond et l'avenir où l'on se précipitait. Il eut sa période d'arrêt et de retour après sa période d'invasion; il ne crut pas en politique à l'efficacité absolue de la logique, de la théorie, ni des constitutions faites de toutes pièces; il conçut, plus qu'aucune tête à cette époque, l'élément historique et vital des sociétés. L'exemple de l'Angleterre lui faisait entendre à quel point cet être complexe qu'on appelle nation peut vivre, se maintenir et prospérer, au milieu de mille irrégularités peu géométriques, et selon une harmonie plus occulte et bien supérieure. Il essaya à diverses reprises, mais sans suite et sans possibilité, de faire respecter le vieux chêne croulant, où l'un des premiers il avait mis la hache. Sous cet aspect, sa prévoyance et, comme l'a dit très exactement Dumont, son étendue d'horizon politique, n'ont jamais été si évidentes qu'aujourd'hui, où, après tant d'efforts et d'épuisemens, on s'aperçoit qu'on n'a presque fait que tourner dans un cercle douloureux. Pour tout résumer de l'opinion actuelle sur Mirabeau, comme homme privé, il est jugé plus indulgemment, plus affectueusement même à travers ses désordres; comme renommée de grand citoyen, il a déchu, ou plutôt il a été dégradé; comme tête politique, il a grandi.

Comme écrivain, M. Hugo a sévèrement et pittoresquement caractérisé Mirabeau. En nous montrant ce revers de style *pâteux, mal lié, mou aux extrémités des phrases, avec des mosaïques bizarres de métaphores peu adhérentes*, en nous offrant en regard le cachet du grand prosateur et la substance particulière dont est fait le grand style, souple et molle d'abord, et puis figée, lave d'abord, et puis granit, il a peint lui-même sa manière, il a donné l'empreinte et le moule de son procédé. Ne l'a-t-il pas pourtant trop généralisé? tous les styles *des grands prosateurs nés*, ou plutôt de ceux qui deviennent grands prosateurs, sont-ils et doivent-ils être une lave durcie en granit? Cette substance intime dont se compose l'expression de la pensée et des sentimens, ne varie-t-elle pas comme les organisations elles-mêmes? ici, chair palpitante et solide,

musculeuse et colorée sans excès ; là, tout nerf, là, toute flamme ; parfois semblable à une eau vive et limpide qui court, parfois à une robe de femme qui se déploie ; tour à tour rayon de lune ou ambroisie ! Nommer Rousseau, Pascal, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre ou Fénelon, c'est assez rappeler ces analogies délicates à qui les sent mieux que nous.

Si inférieur et inégal que semble le style de Mirabeau, le morceau le plus curieux des deux volumes publiés par M. Lucas-Montigny est peut-être encore une notice fort détaillée, écrite par Mirabeau lui-même sur ses ancêtres et en particulier sur son grand-père, Jean-Antoine, qui servit long-temps en qualité de colonel dans les guerres de Louis XIV. On ne saurait, avant d'avoir lu cette notice, se faire idée d'une race telle et si bien conservée que la postérité de ces proscrits de Florence, devenus Provençaux et Français. Le grand Florentin Farinata degli Uberti, ce type du magnanime orgueilleux, que Dante a placé dans son enfer, n'a rien qui surpasse en idéal de grandeur les descendans et chefs successifs de cette lignée des Arrighetti qu'il put bien avoir en son temps comme rivale dans les factions civiles de Florence. Le marquis Jean-Antoine en fut chez nous le Bayard et le Duguesclin. Pour les détails de sa vie et de ses aventures guerrières, il fallut à son fils beaucoup de soin et d'attention à se les procurer. Car ce n'était pas un homme qu'on questionnât, fier, imposant à tous, de près de six pieds, la tête haute et soutenue par un col d'argent qui remplaçait des muscles hachés, « un de ces hommes qui ont le ressort et pour ainsi dire l'appétit de l'impossible, et à qui la nature a déféré le commandement. » Dans sa vieillesse, même quand il racontait ses guerres, il ne parlait jamais de lui que pour désigner à l'occasion le jour et le combat où, disait-il, *il avait été tué.* Au combat de Cassano, en effet, sous M. de Vendôme, il avait été blessé à la défense d'un pont, et l'armée ennemie lui avait passé sur le corps ; sa tête n'échappa que grâce à une marmite de fer que son vieux sergent *Laprairie*, en fuyant, lui avait jetée à tout hasard pour le protéger. Depuis lors il quitta le service et resta privé de l'usage de son bras droit, la tête soutenue d'un collier d'argent. Il ne se maria qu'après cet accident, à quarante ans passés, et c'est d'un homme si mutilé que sortit encore cette généra-

tion de fer, le marquis et le bailli. Tant qu'il resta au service, il était de ceux dont on pouvait dire comme de Boufflers : « Les neiges et les glaces étaient les tapis favoris de cet homme indomptable. » Après sa retraite, et à demi ruiné de fortune, il se cantonna dans un lieu très âpre, sur un roc escarpé, qui barre une double gorge sans cesse battue des vents du nord ; il y vécut dans les travaux de défrichement, changeant le roc en verger d'oliviers, adoré mais craint de ses vassaux, et la terreur des traitans et commis à la ronde. Ceux-ci n'osaient venir toucher leurs redevances, et ils attendirent qu'il fût mort pour réclamer de sa veuve les arrérages qui montèrent à 50,000 francs à la fois. Ses fils le voyaient à peine et ne l'interrogeaient pas; ils n'auraient pas même osé lui adresser un culte direct : « Je n'ai jamais eu l'honneur, dit le marquis, père de Mirabeau, de toucher la chair de cet homme respectable. » Sa femme, par nature ou par obéissance, avait contracté les mêmes mœurs. Ayant perdu par accident un fils aîné, déjà officier, ils continrent toute marque d'affliction. En ces conjonctures, les graves époux s'enfermaient dans leur oratoire, et ils reparaissaient ensuite avec une pleine et entière sérénité. Ajoutez à ces traits une tournure d'humeur et de gaieté française, des saillies et des brusqueries plaisantes, non pas à la façon de Roquelaure ou de Rabelais, mais d'une haute dignité et grandeur comique, ainsi qu'il convenait à un Alceste demeuré féodal et antique baron. On conçoit qu'au fils d'un tel père Mirabeau captif ait écrit, et fait écrire, et entassé les suppliques en vain, sans rien arracher que des mots de cette sorte : « Cuirassé de cicatrices comme je le suis, disait le « marquis inexorable, et ne m'effrayant pas de si peu, je consi- « dère de telles admonestations à un homme de poids et d'âge, « comme des leçons de serinette à un éléphant. » Qu'y faire et que lui dire? cet homme-là n'avait jamais touché la chair de son père.

Et cet homme avait mille qualités sensibles, profondes, compatissantes, et par moment l'éloquence sublime du cœur, comme le prouvent ses lettres adressées au conseil des prud'hommes qu'il avait fait élire à ses vassaux ; il avait des accens de morale riante ; il appelait Lafontaine son vrai père de l'église ; il aimait les champs, la vie agreste et simple, les coups de chapeau des fermiers, la gaieté diligente des faneuses, ou la mélancolie des automnes pro-

longés; et chaque soir, en mettant la main au premier bouton de son habit pour se déshabiller, il se disait : « Voilà la démission d'un des jours qui te furent donnés : qu'en as-tu fait? » C'est là l'homme complexe, ou *bonhomme*, ou rigide jusqu'à la cruauté, et toujours vénérable, dont M. Lucas-Montigny nous doit l'entière correspondance.

La notice de Mirabeau sur son aïeul est d'un style qui diffère de celui de ses autres ouvrages, d'un style plus ancien, plus pareil à celui de son père, plus *grand-seigneur*, comme dirait M. Victor Hugo, plus abondant et d'une plus riche étoffe que dans la suite; il l'a écrite en effet à vingt-quatre ans, imbu des notes et de l'esprit du marquis, par ses ordres, pour lui complaire, et tout repu encore de cette franche nourriture domestique.

SAINTE-BEUVE.

JOURNAL D'UN OFFICIER

DE

LA MARINE ANGLAISE.[1]

C'est une vie d'insouciance, de vicissitudes et d'émotions que celle du marin. Quand la tempête ne gronde pas, quand un vent favorable permet d'abandonner le navire en quelque sorte à son propre instinct, alors on s'étend nonchalamment sur le pont, et, tandis que quelques intrépides dormeurs ronflent comme de vrais cachalots, on chante à tue-tête, en chœur, des chansons dont la poésie n'est pas très régulière peut-être, mais dont on se contente : le marin n'est pas difficile. Est-on fatigué de chanter, la conversation s'engage; on échange de joyeux propos, de bons et gros quolibets à faire fuir un requin; ou bien quelque matelot, doyen de sa race, vrai loup de mer, comme disent ses camarades, recommence pour la millième fois peut-être son interminable histoire

(1) *Cringle's Log*, le livre de bord, le journal de Tom Cringle. La traduction paraîtra prochainement chez les libraires Charpentier et Dumont.

du *Hollandais*. Or ce *Hollandais*, ou, pour mieux dire, le *Déserteur hollandais*, est un bâtiment mystérieux et de mauvais augure, qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais sans doute, et qui produit sur le matelot le même sentiment de terreur que Croquemitaine sur les enfans. Cependant les marins ne sont pas poltrons, je vous assure. Parfois, au milieu de ces scènes d'autant plus piquantes qu'elles ont la solitude et l'espace pour théâtre, la voix des tempêtes résonne tout à coup dans les airs, le sifflet du maître se fait entendre; tous ces hommes indolens, apathiques, s'animent, s'agitent en tous sens, et le combat commence entre le faible esquif et la mer irritée, entre de chétifs mortels et les élémens furieux. Puis, quand le génie de l'ouragan a épuisé sa fureur, quand les élémens vaincus rentrent dans les limites qui leur sont assignées, le marin alors, jetant autour de lui des regards de satisfaction et d'orgueil, peut se dire, non sans raison : « Ma profession est « la plus noble de toutes. » Telle était la carrière que j'avais choisie. Ces vaisseaux pavoisés s'éloignant majestueusement de la côte, disparaissant peu à peu sur le vaste océan; ces nombreux navires de toutes grandeurs, de toutes formes, avec leur mâture élancée, leur voilure élégante et gracieuse; ces mille chaloupes sillonnant les ondes, suivant les sinuosités du rivage, ou glissant sans bruit dans le bassin du port; cette musique militaire que j'entendais du matin au soir sur les différens bâtimens de guerre; cette vie aventureuse et variée du marin, tout cela m'avait séduit.

J'avais un parent qui, ayant servi long-temps et avec honneur dans la marine, avait acquis un grade élevé, récompense de ses longs services. J'allai le voir, je lui dis ma résolution. Comme tous les marins, le vieux loup de mer en fut enchanté, et il me donna des lettres de recommandation, avec lesquelles, me rendant à Portsmouth, il ne me fut pas difficile d'être admis au nombre des aspirans dans la flotte de S. M. Britannique... —

C'est comme tel que Tom Cringle s'embarqua sur *la Torche* qui allait croiser à l'embouchure de l'Elbe. Mais Hambourg était alors au pouvoir du corps de Davoust, et le jeune aspirant devint son prisonnier. L'entrée des alliés à Hambourg lui rendit la liberté; il revint avec *la Torche* à Portsmouth.

Là, dit-il, nous prîmes du gros canon, et, après nous être ravitaillés, nous allâmes nous mettre en station sur les côtes d'Irlande.

Pourquoi?.... c'est ce que je ne savais pas alors, par la raison toute simple qu'on ne m'avait pas fait l'honneur de me le dire; seulement, le soir même de notre arrivée, le second lieutenant, M. Trinelle, s'approcha de moi avec un air inaccoutumé de bonne humeur :

— N'avez-vous pas un oncle à Corke, M. Cringle?

— Oui, lieutenant.

— Eh bien! je vais à Corke cette nuit. Demandez au capitaine la permission de venir avec moi : je suis sûr qu'il vous l'accordera.

Cette offre me souriait, comme on peut le croire; je résolus d'en essayer. M'armant donc de courage, je répétai trois fois au moins la manœuvre importante du *salut*, que, soit dit sans vanité, je ne faisais pas trop gauchement pour un marin; et, à mon grand étonnement, le capitaine, dont l'air n'était pas gracieux tous les jours, m'accorda aussitôt ma demande. Quelques instans après, j'étais à cheval sur la route de Corke, où nous arrivâmes en peu d'heures.

A Corke je quittai le lieutenant, et j'allai dîner chez mon oncle; le soir vers neuf heures, M. Trinelle vint me reprendre.

— Vous savez, Tom, qu'on mettra demain à la voile, et que nous devons retourner de bonne heure à bord.

Après ce préambule, très peu agréable, je fis mes adieux, et suivis en silence mon supérieur, qui me conduisit à l'auberge où il logeait. C'était une misérable bicoque, qui méritait plutôt le nom de tanière que celui d'hôtellerie, et dans laquelle il occupait le logement le moins confortable.

Ayant traversé la salle noire et enfumée que l'aubergiste décorait du titre pompeux de salon des voyageurs, nous nous engageâmes dans un escalier étroit et obscur; et, après nous être égarés en montant à tâtons dans ce labyrinthe, nous arrivâmes à ce que le lieutenant appelait sa chambre. C'était une chétive mansarde fermée d'une mauvaise porte, n'ayant de jour que par une étroite lucarne, et à laquelle on ne parvenait qu'au moyen d'une échelle servant d'escalier.

Rien de plus misérable, du reste, que l'ameublement de cette demeure : deux mauvais grabats en faisaient tout l'ornement, et une vieille chaise sans paille semblait prouver qu'on n'y espérait jamais de visiteur. Le lieutenant, quand nous fûmes entrés, ferma la porte, s'assit sur un des grabats, me présenta la chaise, et me dit :

— Mon cher Cringle, j'ai à vous charger d'une petite expédition : nous verrons comment vous vous en tirerez. Il n'y a pas beaucoup d'honneur à espérer, je l'avoue, mais assez de danger à courir.

— De quoi s'agit-il, lieutenant?

Quoique cette ouverture de mon supérieur fût peu séduisante, la discipline m'obligeait de me montrer dans les meilleures dispositions du monde.

— Simplement de vous déguiser, me dit mon chef. Ouvrez ce paquet : il contient un déguisement, endossez-le.

J'exécutai sans observation l'ordre que me donnait Trinelle, ne sachant trop encore ce que pouvait signifier cette fantaisie bizarre. Quand j'eus fini, le lieutenant me regarda.

— Bien, très bien ! disait-il ; c'est à s'y méprendre ; on ne peut imiter la tournure de ces vauriens plus au naturel.

— Merci, pensai-je, mais tout bas cependant ; ça ne laisse pas que d'être flatteur.

— Vous savez, mon cher Thomas, que plusieurs matelots ont déserté l'*Indien*, grand vaisseau de la compagnie des Indes. Selon toute apparence, ils se sont réfugiés dans une de ces tavernes souterraines où les déserteurs de la marine sont sûrs de trouver protection tant que leur bourse est bien garnie. Notre équipage a été décimé, il est peu nombreux, nous manquons de bras et d'hommes : il faut tâcher de nous attraper tous ces gaillards-là.

— C'est-à-dire, lieutenant, répondis-je, pour trancher la question, que je vais faire l'espion.

— C'est le service qui l'exige.

— Soit, mais vous savez que la *presse* n'est pas permise à Corke en ce moment.

— Aussi est-ce à Cove que je veux mettre mon plan à exécution. Voici ce que vous devrez faire : d'abord vous vous introduisez

dans une des tavernes les plus fréquentées de Corke ; vous vous donnez comme un jeune matelot déserteur ; on vous ouvre, on vous entoure, on vous interroge. Vous jetez l'alarme parmi ces coquins, et puis vous feignez de vouloir vous échapper à Cove, où ils ne manquent pas de vous suivre.

— Après ?

— Le reste me regarde.

La commission dont on me chargeait, quoique peu honorable, n'avait cependant rien de déloyal, ni de dégradant dans notre opinion de marin : aussi ne fis-je pas beaucoup le scrupuleux, et je partis dans mon grand costume, c'est-à-dire en chemise de flanelle rouge, sans gilet, le bonnet de coton bleu sur l'oreille, un vieux pantalon sale d'une largeur démesurée, une jaquette bleue en forme de blouse, et, pour compléter ce déguisement, une énorme chique entre la gencive et la joue.

— Courage, Tom ! vous avez l'air d'un coquin fini !

Je ne tardai pas à m'enfoncer dans le quartier le plus populeux, et me dirigeai vers une vieille lanterne que je voyais briller à l'extrémité du quai ; bientôt je me trouvai devant un mauvais cabaret sale et malpropre, dont l'apparence extérieure donnait assez bien l'idée d'un repaire de bandits et de vauriens de toute espèce. La porte, petite et basse, de ce taudis avait à hauteur d'homme une ouverture carrée à travers laquelle je passai la tête.

— Holà ! quelqu'un ! criai-je.

Point de réponse. Dans ces repaires, où l'on craint sans cesse la descente de la justice, on n'est jamais pressé d'ouvrir : c'est pour cela même que la porte est munie d'une ouverture, appelée *le trou de l'espion*, qui, comme les meurtrières d'un fort, sert à surveiller l'ennemi.

Je tournai la tête du côté de la rue, et j'aperçus M. Trinelle se promenant de long en large. Cette vue m'encouragea, j'appelai de nouveau, et j'ébranlai vigoureusement la porte. Aussitôt des pas légers se firent entendre, et une figure fraîche et jolie vint s'encadrer au guichet.

— Qui frappe ? Qui demandez-vous ?

— Oh ! je ne demande personne ; seulement, si vous ne m'ou-

vrez pas, j'irai loger cette nuit en prison, et cela peut-être avant une heure.

— J'en suis bien fâchée, mais que puis-je y faire? Si encore on savait d'où vous venez, qui vous êtes.....

— Chut!... Je me suis engagé sur *la Guava*, qui est en rade à Cove.

— Oh! je comprends... Entrez...

Ma beauté alors ouvrit la porte, mais en laissant si peu d'espace, que, sans la petitesse de ma taille et l'extrême exiguité de toute ma personne, je n'aurais jamais pu me glisser à travers une si étroite ouverture. Dès que j'eus franchi le seuil, la porte se referma, ma jolie introductrice remit soigneusement le verrou, une grosse barre de bois retomba en travers, et j'entrai enfin dans la cuisine.

C'était une chambre de quatorze pieds carrés, dont le plancher avait été sablé avec soin; à droite, un buffet, garni d'une nombreuse vaisselle d'étain admirablement bien polie, attestait du moins la propreté de la cuisine; des casseroles resplendissantes étaient suspendues au-dessus des fourneaux; une table grossière en bois, sans nappe et minutieusement lavée, en occupait le centre, et quelques autres meubles dans le même genre, bien tenus et appropriés aux besoins des habitans du lieu, ornaient à gauche cette salle souterraine.

A l'extrémité de la table était assis le maître du logis, espèce de sauvage en costume irlandais, dont la figure rouge, bouffie, avinée, eût fourni le type d'une excellente enseigne de cabaret; il avait la pipe à la bouche; autour de lui achevaient de s'enivrer une douzaine de matelots, dont les vêtemens humides, se séchant à la chaleur d'un grand feu de tourbe, exhalaient une vapeur épaisse et puante qui s'amoncelait comme un brouillard au-dessus de la lampe.

La lampe en cuivre, suspendue à une corde au plafond, ne jetait qu'une lueur faible et incertaine, obscurcie encore par la vapeur dont j'ai parlé, et par la fumée âcre et nauséabonde de l'huile qui y brûlait. J'avançai, non sans difficulté, à travers cette lumière ténébreuse, au milieu de ces gens ivres la plupart, qui, en voulant faciliter mon passage, couraient risque de tomber sur moi et de m'étouffer.

— Eh bien! mon jeune garçon, d'où venez-vous, et où allez-vous? me dit le grand-maître de ce temple enfumé.

— D'où je viens? peu vous importe, pourvu que je paie mon écot. Où je vais? je vous le dirai quand je le saurai moi-même. Allons, mon vieux, faites-nous servir du grog; et si vous pouvez me faire embarquer demain dans un de ces navires qui stationnent le long du quai, vous ne serez pas fâché de ma visite.

En prononçant ces derniers mots, je secouai mes poches avec une certaine affectation vaniteuse qui produisit l'effet que j'en attendais.

— Voilà un petit *loustic* qui n'a pas l'air aisé! grommela mon hôte entre ses dents; et élevant la voix : — Nous sommes donc en fonds, jeune homme? Alors, soyez le bien-venu. — Se tournant vers la porte : — Catherine, allons, du rhum, mon enfant. A propos, me dit-il, votre nom?

— Que vous importe mon nom, vieux marsouin! Que le rhum arrive, et les schellings viendront à leur tour.

A ces mots, tous mes ivrognes jetèrent un hourra universel, et le rhum fut servi. Je me versai un verre de grog, j'allumai ma pipe, et me mis d'abord tranquillement à fumer; puis, après quelques instans de silence, j'entamai ainsi la conversation :

— Camarades, vous avez sans doute déjà navigué?

— Non, jamais, répondirent quelques-uns.

— Il n'y a pas de *presse*, dirent quelques autres.

— A votre aise; mais, dans ce cas, vous ferez bien d'avoir l'œil à l'horizon, et surtout d'y voir clair.

— Pourquoi, diable! mon garçon?

— Pour rien; mais, si vous m'en croyez, vous ne vous montrerez pas trop ce soir; restez tranquilles, c'est le plus prudent.

— Encore il y a un *pourquoi*, s'écrièrent à la fois deux des moins ivres de la bande, en se rapprochant de moi.

— Le *pourquoi*, c'est que, voyez-vous, la *presse* est dans la ville, et que, moi qui vous parle, je viens d'échapper à une douzaine de flibustiers royaux qui me poursuivaient. Ma foi, sans le détour de la rue et cette allée obscure, c'en était fait.

Une volée de jurons, d'imprécations et de blasphèmes, accueillirent cette déclaration. En un instant, le tumulte, la confusion,

furent à leur comble; tous se levèrent de leur mieux, renversant les bancs, les chaises, culbutant les brocs, dont la liqueur, en se répandant, et mêlant une aigre odeur à celle déjà si fétide de ce lieu, devint tout-à-fait insupportable. Les uns réglaient leur compte avec précipitation; les autres se jetaient en désordre sur leur paquet, pour fuir un danger imaginaire. C'était un tapage, un brouhaha à ne plus s'y reconnaître.

— Et où allez-vous, garçon, de ce pas?

— Si je puis m'enrôler ce soir même, je me rendrai à Cove sur-le-champ. J'y ai vu hisser le pavillon bleu ce matin; et, comme vous savez, c'est un signe qu'il n'y aura pas de *presse*.

— Le diable m'emporte! dit l'un d'eux, il a, ma foi, raison.

— J'ai bien envie de m'attacher à ses amarres, et de naviguer avec lui de conserve, s'écria un autre, tellement ivre qu'il semblait à l'ancre sur sa banquette.

Un vieux matelot se leva, m'enveloppa de ses deux bras nerveux, et, me suffoquant de cette accolade vineuse, il jura qu'il filerait du câble avec moi.

— Nous le suivrons, nous le suivrons! crièrent tous mes ivrognes en chœur et en faisant des efforts pour sortir.

Je fus alors entouré, admiré, caressé; c'était un désordre, un flux de mots incohérens, de phrases incomplètes et de jurons, qui aurait assez bien figuré la confusion des langues au temps de la tour de Babel. Le paquet de chaque matelot, enveloppé dans un mouchoir bleu, et suspendu à un bâton, fut posé sur l'épaule, et on se mit en marche, non sans décrire toutefois des courbes, des demi-cercles et des zigzags des plus bizarres.

J'avais payé ma dépense; avant de quitter mes recrues, je leur indiquai pour le lieu de rendez-vous l'auberge de *Pat-Doolan*, à Cove; et, leur ayant promis de les y rejoindre la nuit suivante, je profitai du premier détour de rue pour aller retrouver mon lieutenant.

Le lendemain, j'étais oisif; je ne connaissais personne à Corke, que mon oncle, que j'avais vu la veille. La société de vieilles gens, déjà infirmes, avait peu d'attraits pour moi : je passai la matinée à visiter la ville.

Bientôt l'heure arriva de mettre à fin notre entreprise; je me

rendis à bord, après avoir de nouveau passé la jaquette bleue. Là je trouvai rassemblés une vingtaine de nos meilleurs matelots armés jusqu'aux dents.

— Prenez vos armes, mon cher Tom, me dit Trinelle, et venez avec nous.

J'exécutai sans répondre l'ordre qui m'était donné.

Nous montâmes dans la chaloupe; nous l'amarrâmes le long du rivage en laissant deux hommes pour la garder, et nous nous dirigeâmes vers Cove.

C'était le soir que nos déserteurs devaient se réunir à l'auberge de *Pat-Doolan*; c'était le soir aussi que uous devions les surprendre. Nous nous séparâmes, pour ne pas éveiller leurs soupçons, et nous nous éparpillâmes dans la campagne en attendant le moment d'agir.

Quand le jour tomba, nous nous réunîmes. On avait eu soin de nous distribuer quelques lanternes; et, nous avançant à petit bruit, nous entourâmes la taverne.

L'auberge de *Pat-Doolan*, si on peut appeler auberge une espèce de hutte à pourceau, à peine habitable pour cet animal immonde, était située au milieu d'un effroyable assemblage de petites huttes encore moins habitables, et à l'extrémité d'une ruelle sale et fangeuse, aboutissant au centre du village.

La lune brillait, mais le vent soufflait avec force, et les nuages qui parcouraient le ciel en obscurcissaient la voûte par intervalles. Quand la lune reparaissait, ses rayons blafards tombaient sur les mares d'eau verdâtre qui environnaient la cabane, et nous montraient comme des brillans les gouttes d'eau suspendues aux toits de chaume de ces misérables demeures.

Dix de nos plus vigoureux matelots s'étaient placés des deux côtés de la porte, prêts à se jeter à l'intérieur, tandis que les autres, distribués aux alentours, devaient arrêter les fuyards, si quelques-uns d'entre eux parvenaient à s'échapper. L'ombre de nos hommes, projetée par la lumière lunaire sur les murs environnans, semblait une troupe d'êtres géans et fantastiques, et le silence que nous gardions donnait à ces représentations vaporeuses un caractère grave et solennel, qui m'intéressait comme si j'eusse assisté à quelque nouveau drame.

Tout à coup un sombre nuage couvrit la voûte du ciel, et les objets disparurent dans une profonde obscurité. C'était ce que nous attendions. Le lieutenant s'avança seul, et frappa, mais on ne fit aucune réponse. Il frappa de nouveau : même silence. Il ébranla violemment la porte ; elle était barricadée, solidement fermée.

— Enfans, entourez la maison, s'écria le lieutenant.

Tous nos hommes se rapprochèrent, et on prépara les armes.

— Patty, cria-t-il de nouveau, Pat-Doolan, ouvrez vite, mon garçon, ou bien nous enfonçons la porte.

Pas de réponse.

— Allons, mes amis, à la besogne, puisque ces coquins-là sont sourds.

Nous apercevions la lumière à travers les jointures de la porte. Déjà le bâton d'un de nos hommes, dont nous nous étions servi comme d'un levier, commençait à la soulever sur ses gonds, lorsque la voix tremblottante d'un vieillard se fit entendre.

— Que signifie tout ce tapage? que voulez-vous? disait la voix dans un langage anglo-irlandais. Est-ce vous, *Ion Erie?* Vous savez donc que la pauvre Catherine est défunte, que vous venez pour la veiller, comme c'est l'usage? Avez-vous du *wiskey, Ion Erie?* Vous savez qu'il faut du wiskey pour la veille.

— Où est Pat-Doolan? demanda le lieutenant.

— Il est allé à la ville faire la provision d'eau-de-vie pour la veillée ; quand les commères seront arrivées, et il doit les ramener, nous commencerons la cérémonie.

Le petit vieillard avait ouvert ; nous entrâmes alors, sans faire beaucoup d'attention à tout son bavardage.

Pas une ame dans l'intérieur de cette hutte misérable ; nulle apparence d'êtres animés, si ce n'est ce vieillard rabougri qui venait de nous ouvrir. Au milieu et sur deux tréteaux reposait un cercueil ouvert, dans lequel on apercevait le corps d'une vieille femme.

Son visage ridé était découvert, selon l'antique coutume des gens de la campagne ; une assiette remplie de sel était posée sur sa poitrine ; ses mains étaient croisées comme si elle eût été en prières, et le linceul dans lequel on l'avait ensevelie, d'une beauté et d'une finesse peu communes, contrastait singulièrement avec l'apparence misérable du logis.

Une mauvaise lampe en fer, remplie d'une huile âcre et rancie, suspendue à la voûte, jetait une lumière incertaine et obscure sur les objets; et la flamme jaunâtre, fumeuse, agitée par le vent qui sifflait à travers les jointures des portes ou des fenêtres, répandait des ombres fantastiques sur les joues creuses, le visage amaigri et les rides de la vieille, et leur donnait un air de vie qui les rendait encore plus hideux.

A la tête du cercueil on remarquait un léger enfoncement comme celui que formerait une porte, mais que l'obscurité nous empêchait de bien voir. Les tréteaux et le cercueil, placés tout contre cette porte, de manière à ne laisser aucun passage de ce côté, avaient été mis là à dessein.

— Qu'y a-t-il dans cette chambre, brave homme?

— Ah! Votre Honneur, je ne me mêle pas des voisins.

— Eh bien! permettez que nous reculions un peu ce cercueil, et nous nous chargerons, nous, de pénétrer dans la chambre.

— Votre Honneur fera ce qu'il lui plaira; mais je ne présume pas que Votre Honneur veuille se mettre mal avec la justice en violant un domicile.

— C'est bien, c'est bien, mon brave. Allons, dépêchons, mes amis.

A cet ordre, deux vigoureux matelots soulevèrent le cercueil et le déplacèrent avec peine.

— La vieille carcasse est diablement lourde, dit un des deux hommes qui l'avaient portée.

— Je veux être pendu si elle n'a pas avalé cent livres de plomb pour le moins, s'écria l'autre.

Nous entrâmes alors, et le lieutenant, le pistolet au poing, s'avança seul au milieu de cette chambre obscure.

— Mes braves, dit-il en s'adressant aux déserteurs, que l'obscurité nous empêchait de voir, mes braves, nous savons que vous êtes ici; rendez-vous; la résistance serait inutile; la maison est cernée; nous sommes en force, prenez votre parti de bonne grâce, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

On ne répondit rien à cette vigoureuse sommation; mais nous entendions des chuchotemens et des paroles animées prononcées à voix basse.

En ce moment on apporta la lumière, et nous vîmes les pauvres diables assis sur leurs petits paquets, serrés les uns contre les autres, et l'air aussi penaud que des voleurs fugitifs que l'on rattrape. On leur passa sous les bras un grand bâton fixé avec des cordes, et on les conduisit ainsi jusqu'à bord.

Ils commençaient à défiler, l'un après l'autre, sous la porte étroite de la bicoque de Patty, et déjà quelques-uns avaient atteint la rue, quand une de ces espiégleries diaboliques, disposition héréditaire dans notre famille, et qui mit vingt fois ma vie en danger, me vint tout à coup en pensée.

— Dites-moi donc, lieutenant, il me prend une envie.

— Laquelle?

— De tirer quelques balles dans les planches de ce cercueil.

En disant cela, j'avais cligné l'œil, et Trinelle me comprit.

— Comme tu voudras, mon brave garçon; si cela te fait tant de plaisir, amuse-toi.

— C'est une indignité, c'est une infâme profanation, s'écria un des matelots de la troupe; vous ne voulez pas, je pense, vous rendre coupable d'un tel sacrilège.

— Pourquoi pas? c'est une fantaisie tout comme une autre.

J'armai mon pistolet; et, peu soucieux de l'impression que cette action produisait sur les gens de notre équipage, je dirigeai mon arme vers le cercueil.

Alors on vit tout à coup la carcasse de la vieille sauter en l'air, se dresser toute droite, et retomber roide et immobile sur le carreau, tandis qu'un grand et vigoureux gaillard apparut à nos yeux.

— Ah! ah! mon camarade, vous avez là une singulière idée, dit Trinelle. Est-ce une neuvaine en l'honneur de la vieille, ou bien quelque vœu fait dans la tempête, qui vous fait coucher dans un cercueil. Allons, c'est égal, vous serez des nôtres.

On l'attacha comme ses compagnons, sans qu'il soufflât une parole, une plainte, un murmure; mais il nous suivit en maudissant tout bas sa mauvaise étoile.

Cependant les habitans s'éveillaient; les portes, les fenêtres s'ouvraient; un bruit inaccoutumé, comme celui produit par un rassemblement, se faisait entendre sur la place. Une sourde rumeur

circulait dans le village; des imprécations nous arrivaient de toutes parts, et il était temps que nous gagnassions la chaloupe, car une vingtaine de vauriens résolus, dont la masse augmentait sans cesse, nous entourait déjà d'un air menaçant.

Notre vaisseau était enfin recruté; nous remîmes à la voile. Nos recrues eurent bientôt oublié totalement le mauvais tour que je leur avais joué; ils en riaient eux-mêmes les premiers, car telle est la nature de l'homme de mer; et quatorze jours après nous passions avec un convoi en vue de Madère, île superbe qui fuyait derrière nous avec ses montagnes vertes, boisées, magnifiques, avec ses villes toutes blanches et ses sites charmans. —

A quelques semaines de là, *la Torche* croisait dans les parages des Barbades, où ellée eut plusieurs combats à soutenir contre des corsaires français et américains. Une fois même elle faillit avoir un engagement avec un bâtiment de sa propre nation. Elle se trouvait dans les eaux de Nassau. — La nuit était belle, nous approchions; et nos officiers, sachant qu'ils iraient à terre le lendemain, apprêtaient déjà leurs agrès, où, si on l'aime mieux, leurs habits, dans l'intention sans doute de *capturer* les beautés du pays, lorsque tout à coup une balle vint siffler dans nos cordages.

— Un petit schooner à l'avant, cria l'officier de quart.

On n'avait pas eu le temps de répondre, qu'une seconde balle frappa notre grand mât. Nous nous précipitons sur le pont; on se presse à la manœuvre, et nous nous trouvons bord à bord du pygmée qui nous attaquait. Le capitaine prit son porte-voix.

— Schooner, amenez, ou je vous coule bas; amenez pavillon pour le sloop de Sa Majesté britannique *la Torche*.

Cependant le pauvre petit schooner avait reconnu son erreur : il portait les mêmes couleurs que nous. Son capitaine se rendit à notre bord, et on le tança d'importance.

— Une autre fois, monsieur, lui dit notre capitaine, mettez des lunettes, et ne prenez pas des Anglais pour des Américains.

Le lendemain soir, nous jetâmes l'ancre à Nassau, et presque immédiatement nous fîmes voile pour les Bermudes. Il y avait quatre jours que nous croisions sans rien rencontrer, lorsqu'on signala une voile sous le vent. Nous lui donnâmes la chasse, et quelques heures après nous l'abordâmes. C'était un bâtiment sué-

dois, frété pour le Hâvre. Après un examen minutieux, ne trouvant rien d'irrégulier dans les papiers du navire, nous le relâchâmes. Il s'éloigna, et quelques instans après une de ses chaloupes nous apporta une petite caisse remplie de pommes de New-York, que le capitaine américain offrait au capitaine de *la Torche*.

— Voilà des pommes diablement lourdes, Tom, me dit Trinelle.

— Je soupçonne fort qu'elles ont pris racine au Potosi.

— Si le capitaine nous en donnait quelques-unes pour dessert.

Selon toute apparence, cette caisse contenait des lingots. Le capitaine Deadye parut néanmoins plus mortifié que content de ce don; mais le navire avait disparu.

Le lendemain, au point du jour, j'étais de quart.

— Des brisans! des brisans! cria la vigie à la tête du mât.

— Des brisans! répéta le lieutenant Splinter avec l'accent de la surprise, impossible! Vous perdez la tête, mon pauvre Jenkins!

— Des brisans sous la proue! nous allons toucher! s'écria le maître d'équipage.

Le lieutenant Splinter, tout en jurant Dieu et le diable que ces deux hommes avaient la berlue, se précipita sur le gaillard, où je le suivis. Là, nous vîmes de grosses lames blanches, écumeuses, tourbillonnantes, qui venaient frapper notre proue.

— D'où diable cela peut-il venir? s'écria le lieutenant; il n'y a pas d'écueils dans toute cette partie de l'Océan.

Cependant le bouillonnement de l'eau commençait à s'étendre d'une manière circulaire, et dans un diamètre de cent toises environ; on eût dit que la mer était agitée par quelque convulsion intérieure. La colline d'eau marchait devant nous, et se gonflait, à mesure qu'elle avançait, avec un bruit, un bouillonnement étrange. Peu à peu elle prit la forme d'une immense colonne, qui s'éleva en tourbillonnant au-dessus de la montagne d'eau, sifflant, s'alongeant toujours, et touchant presque de sa tête aux nuages. C'était alors un spectacle admirable et sublime. Les reflets du soleil avaient coloré ce long pilier de cristal, et les couleurs de l'arc-en-ciel, qui s'y réunissaient comme dans un prisme, éclairaient le cône d'une vive lumière, tandis que sa base se montrait comme un socle d'ébène appuyé sur des flocons de neige.

— C'est une trombe! une trombe! s'écrièrent alors en même temps officiers et matelots.

— Le canon de l'avant est-il prêt?

— Oui, capitaine.

— Est-il chargé!

— Oui, capitaine.

— Lofez un peu.... Bien! Feu!

Le boulet coupa la colonne par sa base : elle trembla, chancela un instant, puis tomba tout à coup, semblable à une immense avalanche, et l'Océan, quelques minutes après, ne laissait aucune trace de ce phénomène extraordinaire.

Le lendemain, à la brune, nous eûmes une vive alerte qui, heureusement, nous fit plus de peur que de mal. Le temps était bon; le vaisseau marchait avec facilité; la mer était libre. Tout à coup une forte odeur de poudre se fait sentir. Dans un bâtiment de guerre il y a bien de quoi jeter la terreur dans toutes les ames, car il y va de la vie. On est menacé de faire une cabriole jusque dans les nuages, rien que cela. — On appela le maître canonnier.

— Que signifie cette odeur de poudre, M. Jenkins? dit le capitaine.

Le vieux canonnier restait silencieux, mais tendait le nez vers la cale, prenant une forte aspiration; nous le vîmes tout à coup changer de couleur, et devenir aussi blanc qu'un linge. Aussitôt il se précipita dans la cale, et disparut. Nous nous élançâmes à sa suite, et nous vîmes ce qui avait causé nos alarmes : les mousses s'amusaient à faire des fusées. Une bonne distribution de coups de garcettes, dont on leur caressa la face la moins poétique, leur apprit qu'ils devaient être plus circonspects à l'avenir.

Quelques jours après, le vent s'éleva, le temps devint orageux, le tonnerre commença à gronder sourdement; et, comme la tempête augmentait de moment en moment, il fallut ferler les voiles de hunes. Un des matelots montés sur les vergues fut lancé à la mer par un coup de vent.

— Jetez-lui une corde, s'écria le lieutenant!

Ce n'était pas chose facile que de sauver ce malheureux : le vaisseau marchait avec une rapidité telle que, lorsqu'on parvint enfin à lui lancer une corde, qu'il se passa aussitôt sous les aisselles, il

fallut dix hommes pour le tirer à bord. Il fut hissé plus mort que vif; la corde était entrée si profondément dans les chairs, que sa vie pendant plusieurs jours fut sérieusement en danger... C'est un beau métier que celui de matelot! —

C'est surtout en lisant les curieux souvenirs de Tom Cringle, les mille aventures qui signalèrent ses campagnes sur mer, qu'on peut faire cette réflexion : Le beau métier que celui de matelot! Les pauvres recrues auxquels Tom Cringle joua un si méchant tour à Cove, et *la Torche* elle-même, eurent une bien triste fin.

— Nous faisions voile pour la Jamaïque; les officiers, encore à table, riaient, buvaient, chantaient; depuis quatre jours nous fuiions les Bermudes, favorisés par le vent; le soir avait déjà répandu ses ombres; la mer sifflait, bruissait, écumait; la brise s'élevait peu à peu, les vagues croissaient, l'air devenait plus humide, et le bruit lointain des élémens était pour nous un indice prophétique d'un orage prochain. Mais, peu soucieux de ces menaces de la nature, nos chansons, nos joyeux propos, n'en continuaient pas moins.

Tout à coup la tête chauve du vieux maître canonnier, semblable à quelque apparition fantastique de sinistre présage, vint se placer dans l'espace vide que laissait la porte entr'ouverte.

— Mille pardons, monsieur Splinter, dit-il en s'adressant au lieutenant.

— Qu'y a-t-il, Kennedy?

— Il y a, répondit le vieillard en hochant la tête, il y a, monsieur Splinter, que j'entends distinctement le bruit d'une voile ou celui d'un bâtiment qui glisse sur l'onde; mais je n'y puis rien voir, et je ne connais que l'œil de M. Cringle qui soit assez perçant pour distinguer quelque chose dans une nuit si noire.

— Bon, pensai-je, mon ami Thomas, à toi la corvée. Quitter la table pour aller bayer aux étoiles, c'est très bien pour un amoureux; mais un affamé.....!

— M. Cringle pourrait demeurer sur le gaillard jusqu'au lever de la lune; elle ne tardera pas à paraître, et alors tout sera dit.

— Eh bien! Tom, voulez-vous y aller? me dit le lieutenant.

Voulez-vous..., c'était une prière; mais Thomas avait déjà assez d'expérience pour savoir qu'une prière faite par un chef est un ordre auquel il faut se hâter d'obéir, aux risques des conséquences.

Je sortis donc sans répondre, et d'assez mauvaise humeur au fond, quoique je me rendisse à mon poste en apparence de très bonne grace.

Le temps était gros, j'endossai ma vieille jaquette, j'armai mon occiput d'une bonne casquette de loutre, bien résolu de le défendre à toute outrance contre l'humidité de la nuit, et je commençai la malencontreuse faction. La pluie me battait au visage, pénétrait mes habits; les vagues, en se brisant contre les flancs du navire, faisaient rejaillir l'eau jusque sur moi; une phosphorescence singulière augmentait la transparence de l'onde de plus en plus tumultueuse. Fatigué d'une tension continuelle, ma vue se troublait; je me retournai un instant, et je mis la main sur mes yeux, pour en reposer, en rafraîchir les fibres. Lorsque je les rouvris, je vis briller devant moi le plus singulier fantôme que jamais homme peu crédule ait vu s'élever devant lui: c'était la longue et pâle figure du vieux Kennedy, rendue plus pâle encore et plus terrible par une lueur bleue, scintillante, phosphorique, qui animait alors ses traits. Je tressaillis.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Kennedy? d'où vient cette réverbération bleuâtre qui éclaire votre visage en ce moment d'une manière si étrange?

— Je ne suis pas savant, monsieur Cringle; je doute néanmoins, oui, je doute que vos livres puissent vous expliquer ce mystère. Mais qu'importe! soyez attentif, observez, et il en arrivera ce qui pourra.

Frappé de surprise, et, s'il faut le dire, de terreur, je levai les yeux, et j'aperçus à l'extrémité du mât de misaine une flamme météorique jetant une lumière pâle, verdâtre et chatoyante. J'avais lu des descriptions de ce phénomène, j'en avais souvent entendu parler, mais jamais il ne s'était offert à mes regards; et, quoique la raison aussi bien que l'étude eussent dû me rassurer, ce spectacle inattendu glaça mon courage.

C'était en effet quelque chose de surnaturel et de mystérieux que cette masse circulaire, sphérique, lumineuse, au milieu des ténèbres les plus profondes, suivant les oscillations du navire, s'échappant, revenant, gardant néanmoins sa forme et sa position

inconstante, et projetant sur l'équipage une lueur sépulcrale, qui nous donnait l'apparence d'un groupe de spectres.

Le centre de ce globe lumineux brillait d'une flamme plus ardente et plus vive, et sa circonférence s'éteignit par degrés, jusqu'à ce que, perdant sa teinte ou sa dernière nuance, elle alla se fondre d'une manière presque insensible dans l'obscurité.

Tout le monde était accouru sur le pont pour voir ce singulier phénomène, et nous l'examinions en silence, avec un sentiment de crainte dont les plus hardis eux-mêmes ne pouvaient entièrement se défendre, lorsque cette flamme mobile, descendant lentement jusqu'à nous, vint se poser sur la barre contre laquelle s'était appuyé le contre-maître. Dans ce moment de stupeur je ne sais quel objet froid, vivant et velu, descend le long du mât de misaine, et vient saisir mon cou... Je ne vois rien, mais la lumière sépulcrale brille toujours. Une invincible terreur s'empare de moi, je roule sur le pont, et peu s'en faut que je n'aille m'ensevelir dans les abîmes de l'Océan.

— Que Dieu ait pitié de moi, m'écriai-je; qu'est-ce que cela?

A ce cri, les matelots accoururent vers moi, et les bras glacés cessèrent leur étreinte.

— Eh! dit le lieutenant, c'est Jacquot; c'est ce grand diable de singe que le capitaine aime tant! Voyez s'il n'a pas l'air du génie de cette flamme nébuleuse.

Je respirai alors; et, levant les yeux, je vis le singe qui, remonté au haut du mât, faisait mille gestes, mille grimaces qui lui donnaient, comme le disait le lieutenant, l'aspect de quelque génie malfaisant et fantastique.

Cependant une masse majestueuse et grisâtre apportée par la brise s'empara du globe lumineux, l'emporta avec elle, et le força d'abandonner nos agrès. Je le suivis des yeux, plongeant dans l'obscurité mes regards perçans. Je le vis flottant dans les airs avec la même agitation, le même chatoiement et la même fixité mobile qu'il éprouvait quand il s'était arrêté à la pointe de notre mât. Une pensée subite frappe alors mon esprit. Je regarde avec plus de discernement, et la forme de cette masse nuageuse que nous avions aperçue dissipa bientôt tout soupçon.

— Une voile! une voile sous le vent! m'écriai-je de toutes les forces de mes poumons.

Un grand tumulte s'éleva alors sur le navire. Le capitaine, debout sur le tillac, me répondit :

— Merci, Tom. Ah! çà, quelle route suit-elle?

— Sud-sud-est.

— Elle est dans nos eaux; courage, garçons, ferme! à l'ouvrage!

Et il commanda la manœuvre, dont le bruit cadencé formait un accord solennel et mélancolique avec les sifflemens du vent; musique triste, monotone, lugubre, qui vibrait à mon cœur comme le dernier soupir de la vie.

— Est-ce vous qui rendez le dernier soupir? dis-je, en essayant de plaisanter, au vieux contre-maître Nipper.

Il secoua la tête, et me répondit d'un ton chagrin :

— Ne plaisantez pas, monsieur Cringle; car, avant que le soleil reparaisse, quelqu'un d'entre nous, croyez-moi, emprisonné dans son hamac, ira visiter le fond de la mer.

— Allons, allons, Nipper, vous êtes un vrai prophète de malheur.

En ce moment, le navire que j'avais aperçu diminua, se raccourcit, s'abaissa, puis enfin disparut entièrement.

— Le Hollandais! le Déserteur-Hollandais, s'écria l'équipage avec effroi. Voyez, il s'éloigne, il s'évanouit dans les ténèbres, comme une légère vapeur!

— C'est plutôt un bâtiment qui vient de virer, dis-je. Tenez, précisément, capitaine, le voilà qui reparaît; voyez-vous ses voiles blanches, sur l'espace sombre de l'horizon?

La chasse commença réellement alors.

Nous venions de virer, pour imiter la manœuvre du vaisseau étranger que nous voulions poursuivre; bientôt la lune parut, et nous pûmes voir un grand schooner à si peu de distance de nous, que, si la brise eût été plus forte, nous nous fussions infailliblement brisés l'un contre l'autre.

Nous étions bons voiliers; le vent soufflait du nord-ouest. Le capitaine, joyeux, se promenait sur le pont, donnant ses ordres, se frottant les mains; l'équipage, en reconnaissant dans le vais-

seau étranger un objet terrestre et réel, avait repris son courage; et nous distinguions clairement alors le pont du navire étranger, ses agrès blanchis par la lune.

— Pas un homme sur le pont! s'écria le capitaine : c'est étonnant!

En effet, le pont était désert; pas un être vivant ne s'y laissait voir, si ce n'est quelque chose d'informe et de noir qu'on voyait immobile à la poupe.

— Oh! du schooner! oh! cria le capitaine.

Pas de réponse.

— Parlez, ou je vous coule bas.

Toujours même silence; on ne répond pas plus à cette menace qu'on n'avait répondu au premier appel. Ce mystère, cette obstination, ce bâtiment glissant seul sur l'onde, et d'une manière surnaturelle; ces ponts, ces agrès silencieux, déserts comme l'empire de la mort, tout cela fit renaître les craintes superstitieuses des matelots.

— Sergent Armstrong, notre meilleur tireur, à l'œuvre, et descendez ce coquin-là, sur la poupe, précisément en face de nous.

Le sergent, obéissant à cet ordre, saute sur le gaillard d'arrière, ajuste son arme, et mire quelques secondes; mais, avant que son doigt eût pressé la détente, une décharge partie de la poupe ennemie lui fracasse la tête, et son cadavre roule à nos pieds.

Le capitaine alors exprima sa colère par une imprécation formidable.

— Maître canonnier, balayez-moi ce pont.....

Et le vieux Nipper, que l'odeur de la poudre semblait ranimer, oubliant tout à coup ses tristes présages, se rendit joyeux à son poste.

Pendant ce temps le schooner faisait une fausse manœuvre, comme s'il eût voulu se rendre.

— Tirez, tirez, sacrebleu! s'écria le capitaine : c'est une ruse de guerre.

Nous tirâmes; notre bordée fut violente, mais produisit peu d'effet. Le schooner vira de bord avec une rapidité si éton-

nante, que nos boulets sifflèrent autour du navire sans l'atteindre; et le léger dommage que nous avions causé se trouva aussitôt réparé comme par enchantement. Bientôt toutes les voiles du schooner se replièrent, et une multitude d'hommes armés se montrèrent tout à coup sur le pont, qui fut alors couvert de combattans. Cependant la supériorité du schooner était maintenant bien évidente; il s'était arrêté, confiant sans doute dans son stratagème, et nous étions à peine à une encâblure de distance lorsqu'il nous envoya sa bordée terrible. Cette décharge cribla nos manœuvres, nous démonta une pièce, et trois de nos gens tombèrent sans vie sur le pont.

— Voilà ce que c'est que de mépriser nos frères d'Amérique, grommela tout bas M. Splinter.

Il fallut alors se résoudre à prendre chasse devant l'ennemi que nous avions poursuivi d'abord, et dont la fuite simulée nous avait attirés dans le piége.

— Entendez-vous ce concert qu'ils font à bord? me dit le capitaine, dont la rage et la douleur étaient au comble.

— Oui, dit Splinter : ce sont leurs cornets à bouquin qui jouent l'air national des États-Unis : *Yankee-Doodle*.

— Allons, encore une décharge! tâchons de lui payer notre dette, Nipper.

En ce moment une nouvelle bordée du schooner vient frapper notre plat-bord; des éclats de bois, arrachés avec un bruit affreux, furent lancés dans l'air, et un cri perçant, aigu, dominant tout ce fracas, me fit tressaillir d'horreur. Je tournai la tête : le contre-maître, qui tenait sa mèche allumée, tomba sur le bord du vaisseau, et dans sa chute, sa main, conduite par un mouvement machinal et convulsif, atteignit la lumière, la poudre s'enflamma, le canon partit; et, comme satisfait de ce dernier acte de devoir, le vieux Nipper resta sans mouvement, sans faire entendre un soupir.

A l'instant une clarté sanglante se répandit dans le ciel; l'atmosphère parut tout en feu, comme si un immense volcan avait surgi tout à coup des abîmes de l'Océan. Une épouvantable détonation, le brisement du bois, le déchirement des agrès, des cris confus, des gémissemens affreux, des hurlemens de douleur, formèrent comme

un effroyable concert au milieu de la nuit profonde. Le schooner, dont la sainte-barbe venait de sauter, parut alors tout en flammes; ses mâts semblaient d'immenses aiguilles de feu; çà et là un cri de désespoir, le cri de la mort, se confondait avec le murmure des vagues; la flamme pétillante, ardente, faisait paraître la mer en ébullition : tel était le triste et douloureux spectacle que nous offrait le navire américain.

Peu à peu l'activité des flammes diminua, la mer engloutit cette carcasse enflammée, et le silence, la solitude, régnèrent de nouveau.

— Lieutenant, qu'est-ce que j'aperçois sur le canon qui a fait un si beau coup?

— Un cadavre tout sanglant encore! celui du contre-maître! La dernière bordée du schooner l'a coupé en deux; mais il s'est joliment vengé, Tom!

La nuit bientôt reprit sa teinte obscure et noire, la lune se cacha derrière d'épais nuages, et le temps devint orageux. Nous continuâmes notre course, encore frappés de cette scène sanglante et solennelle, où un cadavre sans vie avait laissé pour sa vengeance ce drame de mort et de destruction.

— Quartier-maître, voyez-vous cette lame qui approche?

— Mille tonnerres! oui, je la vois!

— Évitez-la. Gare à la poupe!

A l'instant la montagne immense et roulante, se précipitant sur la poupe, pénétra dans le navire, entraînant, renversant à la fois et pêle-mêle, hommes, animaux, rames, agrès, câbles et cages à poules. *La Torche*, inondée, parut près de sombrer sur sa quille, le pont se couvrit d'une blanche écume, et la vague, en se retirant, laissa nos basses voiles et nos manœuvres dégouttantes de toutes parts.

J'avais été renversé comme les autres au milieu de ce chaos; je me relevai, l'œil enflé et douloureux d'une forte contusion que j'avais reçue en tombant.

— Diable! Tom, vous avez l'œil admirablement poché, me dit le lieutenant Splinter.

— Merci de l'avis, lieutenant.

Cependant la chaloupe et les canots, enlevés par le coup de mer,

s'étaient trouvés lancés au dehors ; on les voyait alors, sur les flancs et à l'arrière du navire, se pousser, s'entrechoquer, comme s'ils eussent voulu simuler un combat naval. Quelques moutons, précipités dans les flots, faisaient entendre leurs bêlemens plaintifs ; et les cris de ces animaux, mêlés aux gémissemens des vagues et de l'ouragan, arrivaient à nos oreilles d'une manière monotone et sinistre.

— Sais-tu ce que nous disent ces pauvres bêtes? cria le quartier-maître à un matelot.

Le matelot, secouant la tête, lui répondit :

— Plus de côtelettes de mouton, mes enfans? Est-ce bien cela, quartier-maître?

Pendant ces plaisanteries, si naturelles et si ordinaires aux marins, la mer grossissait, et nous avions bouché hermétiquement les sabords; on avait apprêté les pompes ; on travaillait sans relâche; tous les bras étaient à l'œuvre; les seaux se remplissaient pour se vider avec une rapidité étonnante, et l'eau qui avait inondé la cale ne se vidait que peu à peu. Le danger était imminent; mais nous avions dans l'excellence du navire une telle confiance, qu'on travaillait avec joie et courage. Bientôt un changement aussi effrayant que soudain se manifesta dans la nature; la mer et le ciel furent ensevelis dans une obscurité profonde, et les plus hardis d'entre nous tremblèrent à l'approche du danger qui nous menaçait. En effet, la nuit succéda tout à coup à la clarté brillante du jour ; l'Océan, immobile comme la mort, prit la teinte noire de l'encre ; l'extrémité de l'horizon paraissait seule agitée ; le vent tomba et fit place à un calme effrayant ; les nuages, croissant, s'amoncelant sans cesse, descendirent, s'abaissèrent, remplissant bientôt de leur masse superposée la voûte ténébreuse du ciel, et vinrent s'appuyer sur la pointe de nos mâts comme pour nous engloutir. Cependant il ne pleuvait pas encore; la masse nuageuse était calme, comme si le génie des tempêtes, pendant ce silence lugubre, amassait, réunissait toutes ses forces pour mieux commencer la lutte. Pas une goutte de pluie pour rafraîchir l'atmosphère ; pas le plus léger murmure pour rompre cette immobilité sinistre. La nature, les élémens, étaient silencieux, muets, immobiles. Oh ! combien cette attente de la tempête nous paraissait plus

affreuse que la tempête elle-même! Quelque effrayant que soit l'éclair qui enflamme tout à coup le ciel au milieu des ténèbres profondes de la nuit, ou le sinistre roulement du tonnerre, dans cet éclair qui s'allume et s'éteint, dans le bruit qui gronde et se tait, il y a du moins de la vie; mais ce silence, cette immobilité, c'est la mort. La mer n'était plus qu'une surface noire et compacte; le ciel, une voûte de tombeaux, et les vents n'avaient pas même un soupir.

— Tom, me dit Splinter, madame Nature ressemble aux malfaiteurs : elle hésite avant de commencer l'œuvre de la destruction, comme ils tremblent avant le crime.

— Oui; et il faut craindre son repos trompeur.

— Bonne philosophie, Tom.

Cependant nos moindres mouvemens retentissaient avec un bruit sinistre au milieu de ce silence de mort; nos pas résonnaient d'une manière étrange; la voix qui commandait, celle qui répétait l'ordre, semblaient un glas lugubre, jeté dans le néant, et nous aurions pu nous croire au-delà des siècles, au-delà de la vie, si nos cœurs, que nous sentions bondir et palpiter, n'avaient rappelé en nous le sentiment de l'existence.

— Regardez donc, capitaine, dit en ce moment le lieutenant Trinelle, en étendant la main vers un des points du ciel.

Nous tournâmes tous simultanément les yeux du côté que le lieutenant indiquait. A l'extrémité de l'horizon, une ligne blanche séparait en deux le dais de noires vapeurs que nous avions au-dessus de nos têtes. Cette ligne s'élargit, grandit soudain; un brouillard épais nous aveugla; un murmure lointain se fit entendre, et de larges gouttes d'eau, qui tombaient isolées sur nos visages ou sur le pont, nous annonçaient que l'orage avait enfin commencé. Alors les voix de la tempête se firent entendre; le tonnerre gronda avec un bruit épouvantable; les nuages s'agitèrent, se mirent en mouvement, comme déchirés tout à coup par une force invisible, et des vagues écumeuses, immenses, s'élevèrent de toutes parts. La cime de ces vagues, déchirée, emportée par le vent qui les parcourait, les poussait et les entraînait à sa suite, s'aplanissait sous cette force terrible; on eût dit une herse de bronze comblant ces gouffres immenses, ces sillons profonds, et changeant la plaine inégale et tumultueuse de l'Océan en une surface plane, unie,

couverte d'écume. Nos manœuvres, nos ferremens, se cassaient comme des fils d'araignée ou se ployaient comme du laiton. Câbles, agrès, cordages, cédaient à l'impétuosité de l'ouragan, se rompaient, et leurs débris étaient emportés dans les airs. Nos mâts, dont les craquemens nous remplissaient de terreur, se brisèrent aussi facilement que des joncs desséchés, et, tombant dans la mer, laissèrent notre vaisseau exposé sans défense au caprice des élémens. Au milieu de cet affreux désastre, nul remède n'était possible. La plus petite voile eût été à l'instant même mise en pièces. Nous laissions donc le bâtiment suivre l'impulsion du vent ou des vagues. Tous nos gens étaient d'ailleurs occupés, car il y avait du travail pour tout le monde : les pompes à faire jouer, les débris à enlever, le gouvernail à tenir; tâche pénible et fatigante, pour lequel une bonne partie d'entre nous suffisaient à peine. Ces soins étaient plus importans que la marche que nous pouvions suivre. Jusque là, cependant, personne n'avait perdu courage, chacun se tenait ferme à son poste, quand le vieux charpentier, marin plein d'expérience, de sang-froid et de bravoure, sortit tout à coup de l'entre-pont. Son visage était pâle, ses cheveux blancs et humides flottaient par mèches dans la direction du vent, et une expression de désespoir se lisait dans ses yeux. Sans dire un seul mot, il marcha droit au capitaine, qui s'était fait attacher par la ceinture au cabestan; ne pouvant plus se soutenir en l'abordant, il se laissa tomber près de lui.

— Plus d'espoir, s'écria-t-il alors d'une voix concentrée, plus d'espoir, capitaine : l'eau nous inonde, impossible de l'arrêter; le mât a été lancé avec violence contre notre arrière; nous enfonçons!

— Non, brave Kelson, dit le capitaine d'un ton paternel, mais sévère. Faites votre devoir, et n'alarmez pas nos gens. Une voile, vite, passez une voile sous le navire, et qu'on calfate le trou.

Mais il était trop tard : à la première lame qui s'éleva, le navire, chancelant comme un homme ivre, s'enfonça visiblement.

— Jetez les canons à la mer.

— Il est trop tard, répondit le maître charpentier.

A cette déclaration du vieux Kelson, l'équipage répondit par un cri unanime de détresse. Quel accent de désespoir il y avait dans

cette exclamation! C'était notre sentence que nous venions d'entendre. Le navire se balança encore quelques secondes, puis tout disparut sous les flots.

Je m'étais jeté à la nage, étouffant, presque submergé par la houle, heurté par des débris de notre malheureux bâtiment. Autour de moi j'apercevais des cadavres, des mourans, des visages dont les traits contractés exprimaient l'agonie la plus violente; des matelots, comme moi luttant contre la mort, s'accrochant aux planches, aux pièces de bois détachées du corps du navire. Des cris de désespoir, des imprécations ou des clameurs, arrivaient confusément à mon oreille. Deux fois, dans ma douleur insensée, j'appelai au secours, comme si quelqu'un eût pu m'en donner, comme si je n'eusse pas été au milieu de l'Océan désert. Mes forces m'abandonnaient peu à peu. Je nageais toujours cependant; mais ma raison, mon jugement, m'avaient quitté; je ne voyais plus rien, je ne comprenais plus rien à tout ce qui m'entourait; l'instinct de la vie conduisait seul encore mes mouvemens; je mourais enfin, quand la morsure d'une dent vigoureuse vint déchirer mon cou. Je revins à moi, et je reconnus Sneezer, mon chien de Terre-Neuve, qui, accouru à mes cris, m'avait saisi par la nuque, et m'arrachait aux débris du vaisseau naufragé. Après d'incroyables efforts, le fidèle animal réussit à gagner une des chaloupes détachées de notre navire et ballotées par la tempête. Je demeurai trois jours couché presque sans mouvement au fond de cette chaloupe. Le temps était devenu beau; le soleil brûlant vint darder sur mon cerveau fiévreux. Sans vivres, sans eau, presque sans vêtemens, ma raison s'était aliénée; je maudissais la nature, la clarté du jour; je laissais échapper d'affreux blasphèmes.

— Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, fais que je ne voie plus jamais ce soleil qui me dévore.

Le noble animal qui m'avait sauvé était étendu mourant dans le fond de la barque. A cette vue, mon sang s'allume, ma tête s'égare; en proie au plus affreux délire, et pour étancher cette soif ardente, insupportable, qui me consumait, je me traîne près de lui; dans l'accès de ma fureur, mes dents s'enfoncèrent dans sa gorge, et je savourai ce breuvage horrible. Cependant, à la vue du sang, en apercevant ce regard terne, triste, mourant, d'un animal qui m'é-

tait si attaché, mon cœur revint; je n'eus plus la force ni la volonté de continuer, et, épuisé de tant d'émotions, je perdis entièrement connaissance.

Lorsque je repris mes sens, j'étais dans une hutte basse, enfumée, étendu sur un lit de feuilles. Mon chien, mon fidèle Sneezer, couché près de moi, léchait mes mains d'un air joyeux. Aux solives grossières du plafond était suspendu un canot, avec ses rames et ses instrumens de pêche; à la muraille étaient accrochés un filet, des provisions, un fusil espagnol; et près de moi était un cadavre enveloppé d'un grossier linceul de toile à voile, sur lequel je lus ces mots, écrits avec du charbon :

Corps de John Deadye esq., commandant la Torche, corvette de Sa Majesté Britannique.

Sur le sol, et au milieu même de la cabane, brûlait un feu de broussailles et de débris de bâtiment; un morceau de gibier, appendu à des bâtons, rôtissait devant ce foyer rustique, tandis qu'un Indien entièrement nu, assis sur les jarrets, et dans l'attitude d'une grenouille en repos, soufflait et attisait la flamme; plus loin, en face, était le lieutenant Splinter, en chemise, pieds nus, affreusement maigre, l'air souffrant, défait; et à travers une porte entr'ouverte, dans une espèce de bergerie, dormaient ou broutaient une demi-douzaine de moutons étiques. Le ciel était pur et bleu; la lune éclairait la cabane de ses rayons d'argent. Scène confuse encore et délicieuse, mais que le bruit lointain du ressac et des flots, en venant frapper mon oreille, rembrunissait de lugubres souvenirs!

Le vent agitait doucement les branches des arbres; leur murmure m'éveilla, et peu à peu la mémoire me revint. Je rompis le silence en tremblant.

— Que sont devenus nos camarades, nos compagnons d'infortune, monsieur Splinter?

— Ensevelis dans les flots, engloutis, ainsi que *la Torche*; et, sans la chaloupe, sans ce brave Indien, moi-même je ne serais pas ici pour vous donner de leurs nouvelles.

Alors le bon lieutenant, tournant les yeux sur le cadavre du capitaine, continua d'une voix émue :

— Voici le corps de notre infortuné capitaine, que j'ai retiré des

flots, aidé par cet Indien; puis il nous a transporté ici! Pour moi, j'étais si faible qu'à peine puis-je aujourd'hui me tenir debout. Demain, si nous en avons la force, nous rendrons au capitaine Deadye les derniers honneurs et les derniers devoirs.

Pendant que Splinter me faisait ce récit, Sneezer, affamé, ne put résister plus long-temps à la tentation qui lui était offerte : il s'élança sur le rôti, dont le fumet mettait son appétit à une trop rude épreuve, et, le saisissant malgré les efforts de l'Indien, il s'enfuit avec sa proie.

CRINGLE'S LOG (1).

(1) Nous reviendrons sur ce livre, qui est attribué au poète Wilson, dont il a été plusieurs fois question dans l'*Histoire de la littérature anglaise depuis cinquante ans*, de M. Allan Cunningham. Voyez nos dernières livraisons.

L'AMOUR DE L'OR,

SATIRICON (FRAGMENS).

I.

A M. Alfred de Montebello.

Le terrible boulet avait brisé ses os;
Et sur son lit de camp, en proie à mille maux,
Abandonné de tous et de la médecine,
Tirant avec effort sa voix de sa poitrine,
Sans ressentir pourtant faiblesse ni terreur,
Il s'écriait toujours : l'empereur, l'empereur!
Qu'il voulait l'empereur, lui parler et l'entendre,
Lui dire qu'il devait vivre pour le défendre;
« Ah! sire, n'est-ce pas que je ne mourrai pas?
« Qu'ils mentent tous? » Et puis il lui tendait les bras;
Et s'attachant à lui, comme on fait à sa proie,
Comme à l'esquif sauveur le marin qui se noie,
Et menaçant toujours de l'œil les ennemis,
Il lui prenait les mains, il touchait ses habits :
Comme si celui-là, par son puissant génie,
Pouvait, pareil au Christ, suspendre l'agonie.
« Non, tu ne mourras pas, » répondait l'empereur,
« Pour me servir encor j'ai besoin de ton cœur! »

Pourtant, comme Dieu seul ôte et donne la vie,
Cette ame généreuse au monde fut ravie.
Napoléon pleura; la grande armée en deuil
Vint le voir sous sa tente et suivit son cercueil;
Et l'empereur fit plus, pour honorer sa cendre,
Que pour Éphestion n'avait fait Alexandre.

Les grenadiers à pied, aux larges revers blancs,
S'avançaient les premiers et venaient à pas lents,
Les fusils renversés, l'aspect sombre et sévère,
Les crêpes aux drapeaux, l'œil baissé vers la terre;
Et les chevau-légers, ces braves Polonais
Qui versaient tous leur sang pour nous autres Français,
Pour nous qui n'avons su, dans sa grande agonie,
Qu'envoyer une aumône à leur pauvre patrie!

Et puis venaient des chants et de pieuses voix,
Le clergé de Paris avec toutes ses croix;
Car, afin d'honorer si haute renommée,
L'empereur unissait et l'Église et l'armée.
Et le cercueil enfin entouré de drapeaux
Et tiré lentement par quatre noirs chevaux,
Et derrière le char, le cheval de batailles
Suivant le col baissé les belles funérailles;
Et les tambours voilés, aux sombres roulemens,
Et le tam-tam d'Asie, aux aigres tintemens;
Et moi qu'en ce moment le noir chagrin assiège,
Tout enfant, je voyais défiler ce cortège,
Et son aspect lugubre a bien dû m'attrister,
Puisqu'après vingt-cinq ans je puis le raconter.

Hoche, Lannes, Kléber, natures héroïques,
Beaux restes de courage et de vertus antiques!
Votre cœur était pur à l'égal de vos mains,
Le peuple, à vos soldats, venait par les chemins,
Sans jamais redouter le vol et la rapine,
Présenter le froment et la liqueur divine;

Le luxe n'était point assis dans vos palais
Comme au palais du Russe et des nababs anglais ;
A d'autres les trésors volés à l'Allemagne,
Les madones d'argent de la chrétienne Espagne,
Et ses flambeaux d'église et ses doublons royaux,
Et ses moines priant dans ses graves tableaux !
Hélas ! en ces momens de publique souffrance,
Votre vertu romaine eût consolé la France ;
Et lorsque sous nos coups l'Algérien tomba,
Pour elle eût conservé l'or de la Casauba.
Mais avec vous, grand Dieu ! la vertu militaire
Dans son cercueil d'airain dort-elle sous la terre?

II.

La sainte poésie et la musique sainte,
Paris, ne règnent plus dans ta coupable enceinte ;
Mais, comme aux temps impurs des antiques Césars,
La danse à l'œil lascif, le dernier des beaux-arts,
Et la chanson lubrique et la peinture obscène,
L'ignoble vaudeville, opprobre de la scène,
Et Plutus, dieu de l'or, chargé de sacs pesans,
Et tous les dieux du ventre et tous les dieux des sens,
Si bien que le burin qui grave notre histoire
Appellera ce temps le *second directoire.*
Ce règne de la chair pourtant devra finir,
Et ce n'est pas à vous qu'appartient l'avenir ;
Car, après ces momens de rut et de délire,
Ceux-là qui croient à l'ame entreront dans l'empire.

III.

A la mémoire de George Farcy.

Tandis que chaque jour dans Paris, où nous sommes,
Des hommes sans pudeur pillent les autres hommes,

D'autres s'en vont craintifs, la rougeur sur le front,
Se reprochant la mort du moindre moucheron.
Vois donc, ô conscience, ô vierge sainte et pure!
D'un bien léger délit quelle large blessure;
Faut-il s'en applaudir, faut-il plaindre son sort?
Est-ce que l'innocent connaît seul le remord?

IV.

Ceux qui sont purs de vice et de cupidité
Vivant dans la retraite et dans l'austérité,
Quand ils viennent un jour sur la place publique,
Satisfont par le fer leur amour politique.
Ceux-là qui sont plus doux n'ont pas d'autres vertus
Et sont tous courtisans du roi de l'or, Plutus.
Il n'aiment pas le sang, ils ont de l'indulgence,
Mais comme dans un bois dévalisent la France.
Ne trouvera-t-on pas enfin, Dieu tout puissant,
Un homme qui n'ait soif ni de l'or ni du sang!

V.

Jésus aux nouveaux Pharisiens.

Lorsque les Séraphins, du haut du firmament,
Fixaient sur les humains leurs yeux de diamant,
Et pour me voir mourir, au sommet du Calvaire,
Sur les nuages d'or, se penchaient vers la terre,
J'espérais en mourant qu'au lointain avenir
Et la haine et la guerre un jour devaient finir;
Car j'avais aboli les anciens sacrifices.
Le ciel ne voulait plus des boucs ni des génisses,
Et mon sang devait être, à vos sacrés autels,
Le dernier sang versé par la main des mortels.
Vous êtes revenus à la loi de Moïse;
Vous avez mis du sang aux mains de mon Église;

Et vous avez tué! Votre perversité
A toujours méconnu la douce charité.
Vous avez oublié qu'au temple, sur la terre,
Je pardonnai jadis à la femme adultère;
Vous avez été durs, inflexibles, glacés,
Et vous avez marché sur des cœurs terrassés,
Exigeant la vertu dans vos terrestres fanges,
Quand mon père a trouvé le vice chez ses anges.
Et pourtant je le dis et répète en ce jour,
Docteurs, la loi nouvelle est une loi d'amour.
Un homme cependant, mon grand Vincent de Paule,
A suivi l'Évangile et compris ma parole;
Aussi je vous le dis, serein et radieux,
Il voit incessamment mon père dans les cieux;
Et s'il n'était pour vous tout le jour en prière,
Maudits, vous seriez tous rentrés dans la poussière,
Car je vous le répète, ô docteurs, en ce jour
La première vertu des chrétiens, c'est l'amour!

O toi, crucifié, qui reçus sur la terre,
Par la main des Hébreux, une mort volontaire,
Pardonne si le feu de l'indignation
M'inspire ce discours et cette fiction.
Le monde, hélas! depuis le temps des paraboles,
N'eut jamais plus besoin de tes saintes paroles.
Tout homme règne ici, plus d'ordre ni de rangs,
Et la terre de France est pleine de tyrans,
Et d'insensés qui vont pressant ton cœur de père
Pour en faire sortir et l'épée et la guerre.
Toi seul peux les confondre, ô sacré rédempteur!
Car toi seul es le maître et le révélateur;
Toi seul, divin Jésus, de sa fange profonde,
Une seconde fois, tu peux tirer le monde;
Car toi seul apportas la sainte Égalité
En apportant l'amour avec la charité.

ANTONI DESCHAMPS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1834.

Nous avons laissé le ministère encore tout ému de la chaude alarme que lui avait donnée l'imprudent discours du duc de Broglie, mais remis sur ses bases par la rétractation du noble duc. Depuis ce temps, il a reçu des secousses bien plus violentes, qui l'ont ébranlé jusque dans ses fondemens. Il n'était pas question cette fois de savoir si, dans une éventualité plus ou moins prochaine, la France respectera les traités de 1815, ou de reconnaître, avec M. Guizot, que la restauration a été un gouvernement paternel et favorable au pays; il s'agissait de savoir combien nous paierons cette année pour l'excellent ministère, pour l'honorable et glorieux gouvernement dont nous jouissons. M. Humann est venu le dire avec sa grosse franchise allemande, et sans se faire tirer l'oreille.

Nous n'aurons à tirer de nos poches, pour l'année prochaine, que la faible somme de UN MILLIARD TRENTE MILLIONS QUATRE-VINGT DIX MILLE CINQ CENT QUARANTE-SEPT FRANCS. Le ministère nous fait grace des centimes. Seulement comme cette petite somme ne dépasse guère que de quarante-cinq millions le budget de l'année dernière, M. Humann a bien voulu nous apprendre qu'elle ne suffira pas aux besoins, et que si

nous tenons à conserver ce cher ministère dont il fait partie, il faudra nous décider à ouvrir un léger emprunt de soixante-dix millions, ce qui porte la totalité des demandes financières adressées aux chambres, dans la semaine dernière, à UN MILLIARD CENT MILLIONS QUATRE-VINGT-DIX MILLE CINQ CENTS, etc. Nous ne parlons pas d'un crédit de vingt-cinq millions demandé par le même M. Humann pour le réglement des indemnités accordées aux États-Unis d'Amérique. Nous avons déjà dit, dans nos *Lettres sur les hommes d'état de la France*, comment cette indemnité avait été fixée successivement, par trois commissions, à la somme de quinze millions, et élevée par M. Sébastiani, de son autorité privée, à vingt-cinq millions. On a hésité quelque temps à porter aux chambres ce traité, et il était question de l'enfouir dans les cartons jusqu'à l'année prochaine. Quelqu'un aura sans doute judicieusement fait observer que ce petit brûlot de vingt-cinq millions passerait inaperçu entre le gros milliard qui cinglait majestueusement vers la chambre, sous le pavillon ministériel, et qu'on pouvait le lancer impunément. En effet, personne n'a daigné tourner la tête pour le voir venir.

On sait quelle longue guerre ont soutenue l'un contre l'autre, dans le conseil, le maréchal Soult et le ministre des finances. On sait que le maréchal Soult, s'inquiétant fort peu de la quotité des crédits qui lui ont été alloués par la chambre, les a dépassés sans aucune mesure, en disant qu'il se f..... bien de pareilles misères, et qu'il ne connaît rien quand il s'agit de former une armée à la France. Il faut bien en prendre son parti. Le maréchal est un homme de l'empire : il ne comprend rien, il ne veut rien comprendre au gouvernement constitutionnel, et de ce côté il mourra dans l'impénitence finale, comme il le disait, il y a peu de jours, du haut de la tribune, à M. Larabit, qui lui reprochait une illégalité d'un autre genre, celle de l'introduction des lieutenans d'artillerie de marine dans l'armée de terre. Le maréchal n'a-t-il pas refusé dernièrement d'ordonnancer le paiement des pensions accordées par les chambres aux anciens gardes-françaises qui ont marché contre la Bastille, en disant que ce fut un acte d'indiscipline, et qu'il serait dangereux de l'encourager? On aurait mauvaise grace d'ailleurs à se plaindre de M. le maréchal Soult, quand on marche sans murmurer avec M. de Broglie, qui a déclaré à la chambre qu'il ne reconnait d'autre loi que la nécessité, et que tout ce qui a été fait depuis 1830 est illégal; avec M. Thiers, qui soutient à la tribune que le gouvernement a le droit de sortir de la légalité quand il lui plaît, comme il est arrivé lors de l'arrestation de la duchesse de Berry, et avec M. Guizot, le promoteur de l'état de siége. M. le maréchal Soult représente dignement ce ministère, qui s'est placé hors de toutes les con-

ditions du gouvernement représentatif, et on ne saurait le blâmer sans condamner tous ses collègues.

Toutefois, comme la présentation du budget avait fait éclater dans la chambre de violens murmures, et que des groupes menaçans s'y étaient formés après la lecture du curieux exposé de motifs qui le précède, un long *sauve qui peut*! fut prononcé sur le banc des ministres. Ce fut une véritable bataille de Waterloo, où faillit rester le vainqueur de Toulouse, abandonné et trahi par tous ses collègues. C'était un triste spectacle que de voir le vieux maréchal succombant sous le poids de son budget, la jambe traînante, et s'efforçant d'échapper à tous les nombreux ennemis que lui suscitaient les autres ministres. Pendant vingt-quatre heures, il a été complètement abandonné, abandonné dans le conseil surtout, où la pensée qui domine s'était déjà arrangée avec un autre maréchal dont elle n'espère pas moins de complaisance que de M. Soult; car la première condition pour devenir ministre aujourd'hui, c'est de consentir à ne pas l'être, et à plier humblement, chrétiennement, sous la volonté du maître absolu.

On vit alors M. Thiers, M. Humann et M. Guizot, tendre une main amicale à des hommes pour lesquels ils n'avaient depuis long-temps que des paroles d'animosité et des gestes de dédain. On se plaint depuis long-temps des vues étroites de la majorité, qui n'admet que des députés ministériels dans les commissions même les plus insignifiantes; cette fois, on a pu voir M. Guizot demander l'admission de M. Salverte dans la commission du budget, et M. Humann exiger l'introduction de M. Odilon Barrot. Il n'est pas un membre de l'opposition qui n'ait été porté, poussé, choisi par quelque ministre. M. Thiers, surtout, était d'une activité surprenante; il ne concevait pas comment la chambre ne tonnait pas contre un ministre qui avait dépassé ses crédits avec une pareille audace; il ne cessait de se lamenter, de se plaindre des embarras où se trouvait embourbé cet excellent et parfait ministère, qui eût si bien et si long-temps marché sans le vieux maréchal, ce mangeur, ce prodigue, d'où venait tout le mal. De leur côté, les jeunes doctrinaires de la chambre étaient en campagne, et parcouraient les rangs de la gauche pour y trouver des alliés, c'est-à-dire des dupes. Ils consentaient à abandonner non pas seulement le maréchal Soult, mais aussi M. Thiers, M. d'Argout, M. Humann, tout ce qui n'est pas eux enfin; car les doctrinaires ne se démentent jamais. En fait d'égoïsme froid et cynique, M. Thiers lui-même pourrait apprendre à leur école.

Au château, une négociation très active, poussée par M. Thiers, et, dit-on, M. d'Argout, portait le maréchal Gérard à la présidence du conseil et au ministère de la guerre. Cette combinaison devait entraîner

M. Guizot et M. de Broglie avec le maréchal Soult. Une autre négociation, plus secrètement entamée par M. Guizot, portait également le maréchal Gérard à la présidence et à la guerre, et poussait dehors M. Thiers et M. d'Argout. Ainsi tous les efforts se réunissaient contre le maréchal Soult, sauf à s'entendre ensuite; et pour en finir plus tôt, on convint de traîner le vieux maréchal devant cette commission du budget, composée avec tant de sollicitude.

En attendant, le *Journal des Débats* se prononçait hautement contre les crédits supplémentaires du maréchal Soult, et engageait la chambre à les rejeter. Or on savait, au *Journal des Débats* comme ailleurs, que le maréchal avait fait pour ses supplémens de crédit le même serment que pour son traitement, qu'il ne veut abandonner qu'à la mort. Il avait juré de se faire enterrer sous ses soixante-dix millions.

Il faut redouter les vieux généraux de la trempe du maréchal Soult. Ils ont toujours quelque pièce en réserve dans leur gibecière. Il n'est pas de renard blanchi qui eût échappé à une meute semblable à celle qui faisait entendre sa voix au conseil et dans le conciliabule des doctrinaires. Le maréchal n'a pas été un seul instant effrayé du péril; il l'a mise tout entière en défaut, et peut-être, avant peu, sera-t-il appelé à présider un nouveau ministère.

Le maréchal Gérard pouvait inspirer quelques inquiétudes au maréchal Soult; mais on venait de prononcer la dislocation définitive de l'armée du nord, et le maréchal Gérard, qui jouissait encore d'un traitement de 150,000 francs comme général en chef, a conservé ce traitement à la demande et sur les ordres exprès du maréchal Soult. Or une situation tranquille et un traitement de 150,000 francs valent bien un traitement de 60,000 francs et les soucis du ministère.

La commission du budget, où des paroles sévères attendaient, dit-on, le maréchal, fut préalablement tâtée par M. Martineau de la Chenetz et d'autres personnes attachées au ministère de la guerre et à la chambre. On annonça individuellement aux commissaires que le maréchal n'était pas un homme intraitable comme on le pensait, qu'il ne répugnait nullement à se présenter en personne devant la commission; qu'il tenait même beaucoup à la voir, et promptement, si promptement, qu'on ne voulut pas laisser aux commissaires le temps d'approfondir la question du budget et de se former des objections solides. Le ministère demanda à comparaître le lendemain. Le lendemain, en effet, il se rendit devant les délégués de la chambre.

Le maréchal Soult parla le premier, et dit en peu de mots que, désirant éviter toute difficulté avec la chambre, il venait pour s'entendre avec

sa commission, et annonça tout de suite que, pour lui, il était prêt à réduire son budget. Il ajouta que toutes les dépenses se centralisant dans le ministère des finances, M. Humann allait prendre la parole.

On sait ce qui se passa dans cette séance, où M. Humann inventa une division qui deviendra fameuse, celle des dépenses gouvernementales et des dépenses administratives. Quant aux premières, les ministres en font un *noli me tangere*. Tout est perdu si on les réduit, car les ministres se retirent; ils abandonneront alors la France à sa triste destinée. Hélas! que deviendra la France sans M. Thiers?

Quant aux dépenses administratives, il est possible de les diminuer un peu; M. Thiers consentira tout de même à diriger le char de l'état. M. Thiers est vraiment bien honnête.

Ainsi, pour bien établir cette distinction, importante à faire, puisqu'un malentendu nous coûterait nos ministres, le ministère déclare qu'il lui faut les crédits nécessaires pour maintenir 310,000 hommes sous les armes. Tout ce que l'armée compte de soldats au-delà de ce nombre fait partie des dépenses administratives. Il y aura désormais dans les régimens des soldats gouvernementaux et des soldats administratifs. Si vous licenciez les premiers, le ministère s'en va avec eux. Quant aux soldats administratifs, il n'y tient pas, il n'en a que faire. Notez que la France compte en ce moment 60,000 soldats administratifs, que le ministère comptait du moins ce nombre de soldats dans son budget, et que sans une seule réclamation, avant que la commission ait rien demandé, le ministère les abandonne. Il en est ainsi dans chaque département ministériel, où l'on agit envers la chambre comme les boutiquiers avec les pratiques qui ont coutume de marchander. On surfait tout pour avoir la faculté de diminuer. Nos ministres, on le voit, s'entendent comme larrons en foire, qu'on nous passe la comparaison.

Enfin, comme résultat, M. Humann posa de la sorte les réductions auxquelles consent le ministre de la guerre.

Il demandait pour l'armée active.	246,863,000
Pour la réserve.	10,586,000
Ensemble.	257,449,000
On abandonne la réserve, et l'on réduit la dépense de l'armée active à.	230,450,000
Différence en moins.	26,999,000

Toute réduction réclamée au-delà de cette somme porterait sur les *dépenses gouvernementales*, et le ministère a déclaré à *l'unanimité* devant la commission qu'il remettrait ses portefeuilles plutôt que d'y souscrire.

M. Thiers seul parla après M. Humann ; encore se contenta-t-il de s'écrier de cette voix qu'on lui envierait à la chapelle Sixtine, qu'il ne pourrait accepter la responsabilité qui porterait sur lui avec un budget moindre. Or on sait combien M. Thiers est difficile en fait de responsabilité.

Le ministère a reçu des dépêches dont il ne manquera pas de se féliciter à la chambre, et dont il compte bien se servir pour faire accepter son budget. Le maréchal Maison, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, a reçu le meilleur accueil de l'empereur Nicolas ! L'empereur Nicolas veut bien oublier que nous ne l'avons pas empêché d'écraser la Pologne. Il daigne consentir à ce que nous le laissions s'emparer de Constantinople, ou tout au moins nous fermer la mer Noire. Il a montré un visage aimable et riant au maréchal Maison ; il s'est fait présenter ses aides-de-camp, ses secrétaires d'ambassade. Réjouissons-nous ! La France est sauvée ! L'empereur des Russies vient de recevoir en grace le roi des Français.

Il est certain que cette apparence de rapprochement a causé une grande joie au château, où l'on éprouve depuis quelque temps des inquiétudes au sujet de l'alliance avec l'Angleterre. L'appui de l'Angleterre peut manquer au premier moment ; elle sent qu'on n'a d'intimité qu'avec elle, que les autres puissances repoussent le cabinet des Tuileries, et elle se montre exigeante. La question d'Alger n'a pas été abandonnée par elle, et d'un jour à l'autre il peut arriver de Londres une sommation d'évacuer le territoire d'Afrique. Que ferait-on alors si on n'avait préparé quelque autre alliance ? Ce n'est pas que la volonté souveraine qui décide en tout tienne beaucoup à Alger. On sait qu'à l'époque du premier départ de M. de Talleyrand pour Londres comme ambassadeur de Louis-Philippe, M. Molé étant ministre des affaires étrangères, il fut beaucoup question de l'évacuation d'Alger dans le conseil, et que M. de Talleyrand, fortement appuyé par le roi, insista pour emporter en Angleterre l'autorisation d'annoncer l'abandon de notre conquête, ce qui devait, disait-il, singulièrement faciliter la négociation de l'alliance qu'il projetait. M. Molé, dont le ministère a laissé d'honorables souvenirs, protesta vivement contre cette pensée, et M. de Talleyrand n'emporta, dit-on, qu'une promesse verbale du roi. On croit savoir que c'est l'exécution de cette promesse qu'on réclame aujourd'hui, et assez vivement pour avoir engagé la pensée suprême à se tourner, à son grand regret, du côté de Saint-Pétersbourg.

On ne pouvait faire un meilleur choix que celui du maréchal Maison, qui a été précédé à Saint-Pétersbourg par la recommandation du roi de Prusse, et par le souvenir de ses liaisons amicales avec l'empereur Alexandre. On sait que le maréchal Maison, chargé de défendre, en 1814,

la ligne du nord, se conduisit si vaillamment, que l'ennemi, rendant justice à son caractère, lui conserva la dotation impériale qu'il avait dans les provinces du Rhin. Depuis ce temps, le roi de Prusse a eu l'occasion de voir fréquemment le maréchal Maison, dont les possessions touchent au terrain où les grandes manœuvres d'été s'exécutent, et ces rapports n'ont pas été inutiles au maréchal près de l'empereur Nicolas. D'après une lettre particulière, écrite par notre ambassadeur, il paraît que l'empereur n'était nullement au courant des affaires de la France, qu'elles lui avaient été présentées sous un jour complètement faux, et qu'une conversation soutenue par le maréchal avec la brusque franchise qu'on lui connaît, lui a valu l'accueil public qui a causé tant d'étonnement en Allemagne. Nous aimons à le croire, mais nous savons par expérience que nos ambassadeurs et nos ministres ne sont pas toujours les mieux informés de ce qui se passe dans la plus haute région du cabinet; et ainsi qu'une promesse verbale faite à Londres a facilité les négociations de M. de Talleyrand, il se pourrait que la correspondance autographe eût porté à Saint-Pétersbourg des engagemens que tout le monde ignore. La suite nous l'apprendra.

Quand M. de Rayneval fut nommé ambassadeur à Madrid, il se rendit, comme il est d'usage, près de M. Casimir Périer, alors président du conseil, pour lui demander ses instructions. M. Périer, qui n'était pas très bien informé des affaires de l'Espagne, et qui s'entendait fort peu à la politique étrangère, se contenta de lui dire: « Mais vous savez cela mieux que moi. Faites ce qui vous plaira, faites pour le mieux! » Et M. de Rayneval quitta le ministère en riant et en disant: « Je vous promets de leur donner tant d'embarras chez eux, qu'ils ne vous causeront pas d'inquiétudes. » M. de Rayneval a tenu parole, mais les inquiétudes sont venues cependant. Tant que M. Zéa-Bermudez, le ministre de Ferdinand VII, a conservé le pouvoir, la royauté de juillet n'a pas conçu d'effroi de la révolution espagnole; mais depuis qu'il a passé à Martinez de la Rosa et à ses amis, on entrevoit qu'il pourrait tomber bientôt aux mains d'hommes moins modérés, et l'on trouve que les Pyrénées ne sont pas assez hautes. Le gouvernement des barricades voulait à toute force maintenir le régime absolu en Espagne, mais un despotisme éclairé, disait-il, c'est-à-dire obéissant à ses inspirations. La Russie tenait d'ailleurs à M. Zéa; et comme on veut plaire maintenant à la Russie, M. de Rayneval sera rappelé pour n'avoir pas défendu M. Zéa avec assez de zèle. La réception faite au maréchal Maison vaut bien le rappel de M. de Rayneval. C'est M. Decazes qui se rend à Madrid pour remplir le poste laissé par M. de Rayneval, mais M. Decazes n'a consenti à accepter cette mission

qu'avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. On cherche à l'entourer de tout l'éclat nécessaire pour la remplir, et après un séjour de quelques mois, si les circonstances n'exigent plus sa présence, il sera remplacé par un ambassadeur. Le ministère espagnol actuel, composé de *modificantes* ou *pastelleros*, est parfaitement en harmonie avec les opinions politiques de M. Decazes; mais ce ministère durera-t-il long-temps? Nous en doutons.

Voici l'ordre des travaux de la chambre dans cette quinzaine : elle a d'abord discuté sans attention une loi municipale pour la ville de Paris, qui n'empêchera pas la ville de Paris d'être administrée arbitrairement par son préfet, gouvernée par sa police, et d'être tenue dans l'ignorance complète de ses affaires. La chambre dormait ou causait pendant cette discussion, comme s'il eût été question de voter les frais d'un coq de plomb pour un clocher de village. La distraction de la chambre ou son indifférence était si forte, qu'elle a accordé au ministère encore plus de latitude qu'il n'en demandait, quoiqu'il eût fait sa part fort large comme de coutume, sur quoi M. d'Argout se leva et dit ironiquement qu'il adhérait au vote de la chambre. M. d'Argout se pose de plus en plus comme un homme d'esprit.

Puis la chambre a aboli les majorats fondés par Napoléon, d'où il résulte que la noblesse établie sur ces majorats, et les titres qui en sont inséparables, doivent en même temps disparaître. La chambre des pairs, saisie maintenant du projet de loi, adopté par l'autre chambre, a nommé, pour l'examiner, une commission composée en grande partie de nobles de l'empire. Il est vrai que la chambre des députés vient, de son côté, de nommer M. Persil, rapporteur du projet de loi contre les crieurs publics. Les notions d'impartialité et de justice s'effacent tout-à-fait de nos mœurs politiques.

La chambre a ensuite rejeté la demande d'une pension en faveur des veuves des généraux Gérard et Daumesnil. Les pensions demandées pour les veuves du maréchal Jourdan et du général Decaen ont seules été accordées par la majorité. On assure que les doctrinaires se sont plu à jouer ce malin tour à M. Dupin, qui s'était activement employé pour la veuve Daumesnil; et afin que l'élévation d'esprit et la noblesse d'ame ne manquent de part ni d'autre dans cette affaire, M. Dupin se dispose, dit-on, à rendre aux doctrinaires la pareille, en faisant voter la chambre contre une loi qui les intéresse, celle des pensionnaires de l'ancienne liste civile. Le courage et l'animosité de ces messieurs s'exercent sur de malheureuses femmes qui réclament le prix du sang de leurs maris, sur des misérables qui manquent de pain, et qui implorent la pitié de la nation. Disons, pour en finir de ce

repoussant sujet, qu'on a regardé comme une inconvenance le rapport de M. Vatout contre le projet d'accorder des pensions à ces veuves. Il semblait que M. Vatout, en sa qualité de commensal du château, voulût faire passer dans les députés les sentimens de parcimonie *de la cassette.* Ne serait-il pas à propos de demander l'application au paiement des pensions de l'ancienne liste civile, des sept cent mille francs que la liste civile actuelle s'approprie induement sur le million affecté au duc d'Orléans, et qu'elle enfouit dans ses coffres?

L'affaire de MM. Michel, Dupont et Pinard, interdits par la cour d'assises, pour avoir déclaré faux un acte d'accusation évidemment faux, a été appelée à la cour de cassation, devant laquelle les trois avocats s'étaient pourvus. M. Dupin, à qui la voix n'avait pas manqué pour redoubler d'interpellations et d'apostrophes à la chambre qu'il préside si singulièrement, avait ce jour-là un violent mal de gorge. Il n'a donc pas pu parler et nous dire son sentiment sur cette interdiction, que son ami et correspondant lord Brougham a traitée d'inouie et digne d'une nation sauvage. M. Dupin a du malheur. Une pareille indisposition nous a privés de son opinion sur la rétroactivité et l'état de siége, et le frêle état de sa santé, sa constitution si mince et si délicate, comme on sait, sèvreront encore bien souvent, en certaines circonstances, la cour de cassation de l'appui de sa belle parole. M. Dupin aurait besoin d'un ministère pour se reposer et se remettre de ses extinctions de voix. Encore quelques omissions forcées du genre de celles que nous signalons, et le ministère ne lui manquera pas. Il en sera parfaitement digne.

En attendant, M. Dupin donne des fêtes au palais de la présidence. Un avis inséré dans les journaux de ce jour avertissait les personnes invitées au bal de M. Dupin de présenter leurs lettres d'invitation, afin d'éviter la présence des *intrus*. Le mot est heureusement choisi. Il faut être en effet un *intrus* de la plus étrange espèce, pour aller se jeter dans la cohue grotesque que M. Dupin nomme son bal, sans y être invité, ou plutôt forcé.

Il n'en est pas ainsi des bals que donne le duc d'Orléans, et qui sont très brillans, dit-on. Toujours est-il qu'on n'y invite pas tous les fonctionnaires hauts et bas, par rang alphabétique, car un jeune ministre, très jaloux de se montrer partout, n'a pu obtenir, la semaine passée, une invitation pour sa belle-mère. Nulle démarche n'a réussi, et le ministre a eu beaucoup de peine à faire comprendre à une vanité de femme blessée, que ce n'est pas là une question de cabinet et un motif suffisant de démission. Il paraît que la belle-mère du ministre voulait absolument faire passer le bal du duc d'Orléans pour un bal *gouvernemental;* mais

celui-ci, homme d'esprit, a soutenu que ce n'était qu'un bal *administratif*, et qu'il pouvait garder sa place.

Il faut emprunter les paroles de Mme de Sévigné, pour parler comme elle le mérite, de la chose la plus étonnante, la plus merveilleuse, la plus surprenante, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus digne d'envie, enfin pour annoncer ce qui s'est passé au dernier bal de Mme Appony. Une descendante de Sully, de Sobieski, une Lagrange, une d'Arquien, Mlle de Béthune en un mot, a walsé avec M. le duc d'Orléans! Le faubourg Saint-Germain en a pris le deuil.

Une autre nouvelle importante, c'est que Mme Thiers, qui avait éclipsé à la cour de juillet Mme Lehon, laquelle avait effacé Mme Vatry, vient d'être anéantie, ruinée, perdue à son tour, après un règne de moins d'un mois, par la belle Mme de Si..y, femme du député de ce nom. O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! dirait Bossuet.

Il nous reste à parler d'un triste événement. M. Dulong, membre de la chambre des députés, a été tué en duel par le général Bugeaud, qu'il avait interpellé dans une discussion. Les témoins étaient, pour M. Bugeaud, le général de Rumigny et le colonel Lamy; et pour M. Dulong, M. George Lafayette et le colonel Bacot. M. Bugeaud tira le premier, et sa balle frappa au-dessus du sourcil gauche M. Dulong, qui a survécu encore plusieurs heures à cette terrible blessure. Une noble rétractation avait été adressée la veille du combat à M. Bugeaud qui l'avait acceptée; mais un journal ministériel parla avec si peu de mesure de cet acte de réconciliation de M. Dulong, que le combat devint inévitable. La lettre de M. Dulong à M. Bugeaud, remise au roi par M. de Rumigny, a été brûlée de sa main. M. Dulong était ami et parent de M. Dupont (de l'Eure).

— Nous avons trop long-temps tardé de parler d'un roman de M. Capefigue, l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*, à laquelle nous consacrerons plus tard un article. Le roman de M. Capefigue est intitulé *Jacques II à Saint-Germain* (1). Il a été publié il y a peu de temps, et déjà la seconde édition est mise en vente.

Pour nous, le succès du livre s'explique non pas seulement par son sujet et par les allusions qu'une certaine classe de lecteurs y a cherchées, mais par des tableaux vrais et simples, par une abondance d'idées historiques qui manque à presque toutes les compositions de ce genre, et que

(1) Chez Dufey, rue des Marais.

les études sérieuses de M. Capefigue l'ont mis à même de répandre dans ses écrits. Il est évident que M. Capefigue n'a pas lu les mémoires et les documens diplomatiques dont il fait usage uniquement pour composer un roman; on sent qu'il avait dès long-temps mûri ses lectures avant que de les appliquer. De là ces peintures sans excès et sans efforts qui plaisent dans son livre. Peut-être les scènes qu'il trace sont-elles trop peu développées, trop légèrement touchées quelquefois; mais elles rachètent ce défaut par leur nombre et leur variété. Ce dont il faut savoir gré surtout à M. Capefigue, c'est de n'avoir pas altéré l'histoire, de n'avoir pas dénaturé les personnages pour les rendre plus bizarres et plus pittoresques, et de n'avoir pas trahi ses études d'historien dans ses loisirs de romancier.

L'abondance des matières nous force d'ajourner à notre prochaine livraison l'analyse des romans nouveaux de MM. Sue, Balzac, Alphonse Royer, et de plusieurs autres ouvrages importans, tels que *la Correspondance d'Orient*, de M. Michaud, et les *Souvenirs de la Révolution de 1830*, de M. Bérard.

— M. Lerminier, professeur au collége de France, ouvrira son cours, mardi, 4 février, à une heure et demie, et le continuera à la même heure les samedi et mardi de chaque semaine.

Il exposera, durant cette année, *les Principes historiques du droit public européen, en les comparant aux principes des sociétés antiques.*

— Le libraire Charpentier annonce une publication prochaine d'un haut intérêt. C'est un ouvrage posthume du célèbre Jérémie Bentham, intitulé *Déontologie ou Nouveau Code de morale.* Ce livre, un des plus importans, dit-on, qui soit sorti de la plume de ce grand publiciste, est publié par les soins du docteur Bowring, en exécution d'une des clauses du testament de Bentham. Nous rendrons compte de cette publication.

F. BULOZ.

SOCIÉTÉ

POUR

LA PUBLICATION DES DOCUMENS ORIGINAUX

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Les Français, qui, depuis trois siècles, ont élevé tant de monumens admirables dans toutes les parties du domaine des lettres et des sciences, attendent encore une véritable histoire de leur pays; cependant aucune nation ne possède des Annales à la fois plus riches et plus anciennes.

Depuis Grégoire de Tours, c'est-à-dire à peu près depuis la fondation du royaume de France, il n'est point de siècle, il n'est guère de génération même, qui n'ait enfanté chez nous son annaliste, son chroniqueur. Les âges les plus stériles en productions de l'esprit, les temps enveloppés dans la plus épaisse barbarie, le dixième, le onzième siècle, ont eu leurs historiens : arides, ignorans, grossiers, mais contemporains, et témoignant par leurs défauts mêmes, de l'état de la société quand ils écrivaient. Plus tard, à mesure que la culture des esprits va croissant, le nombre des narrateurs se multiplie; leurs ouvrages

deviennent plus substantiels, plus instructifs; on sent poindre peu à peu la critique dans les auteurs; la diversité des témoignages en permet le contrôle; les sources de l'histoire deviennent abondantes, agréables, fécondes : chaque règne, chaque événement considérable, chaque personnage important, est illustré par des biographies, des relations, des mémoires.

On a dit que c'était peut-être à cette multiplicité même des sources de notre histoire qu'il fallait attribuer le manque d'un bon historien qui les résumât; on a dit que la vie d'un homme ne saurait suffire à tout lire, tout explorer, tout apprécier, tout extraire, et à rédiger en outre un corps complet d'Annales à la manière de Tite Live ou d'Hume. On nous condamnerait, par cette opinion, à n'avoir l'histoire de France qu'en deux parties bizarrement partagées : les livres des érudits, inaccessibles à tout autre qu'aux érudits, hérissés de discussions et de digressions; et des histoires oratoires, agréables aux gens du monde et d'un facile accès, mais qui font sourire l'érudition.

On doit dire avec plus de justesse que si nous n'avons point encore de bon historien, c'est faute à ceux qui se sont chargés d'écrire notre histoire d'en avoir assez profondément étudié les sources, de s'être assez consciencieusement voués à leur mission, de s'être éprouvés dans un assez long commerce avec les documens originaux. La force de tête nécessaire à ces études pénibles peut se joindre au talent d'é-

crire, à la haute sagacité, à l'art d'intéresser : Hume, Jean de Muller, des exemples plus récens encore, suffiraient à le prouver.

Quoi qu'il en soit, on se propose de suppléer, autant qu'il est possible, au manque qui se fait sentir d'un corps d'Annales françaises dues à un seul homme et écrites d'un seul esprit, en publiant un corps général de documens originaux relatifs à l'histoire de France. Il est certain aujourd'hui, pour tous ceux qui veulent l'étudier et la connaître, que rien ne peut remplacer l'étude de ces documens; c'est là qu'il faut aller chercher la science des temps écoulés; là chacun trouve sur l'objet particulier de sa curiosité, une multitude de données, d'éclaircissemens, de traits de lumière, que les ouvrages de seconde main font toujours plus ou moins disparaître; de telle sorte qu'eussions-nous dès à présent l'Histoire de France le mieux faite, elle ne saurait nous tenir lieu des histoires contemporaines, et ne nous dispenserait point d'y recourir.

L'importance d'une collection comme celle que nous annonçons s'est dès long-temps fait sentir : l'illustre Congrégation de Saint-Maur, de savans critiques et d'habiles historiens qui devancèrent son zèle ou se formèrent à son exemple, ont dès long-temps recueilli, mis au jour un très grand nombre de documens de notre histoire. Dès le commencement du seizième siècle l'autorité royale se fit un devoir et un honneur d'encourager et de récompenser ces inappréciables recherches. Il existe donc

déjà de vastes collections historiques dont la France s'enorgueillit à bon droit, et qui rendent à présent plus facile la tâche que la Société se propose de remplir.

Ce qui doit distinguer la Collection que nous annonçons, de celles qui l'ont précédée, c'est que, s'il nous est donné d'en voir l'exécution telle que nous l'avons conçue, elle réunira deux avantages importans :

1°. Elle sera accessible aux gens du monde et à tous ceux qui, n'étudiant l'histoire que dans un but étranger à l'érudition, n'ont pas le temps ou la volonté de descendre dans la critique des textes, et de lutter contre les difficultés d'un langage obscur; nous mettrons pour la première fois à leur disposition, et, nous pouvons le dire, à leur portée, des livres qu'ils n'avaient pu jusqu'à présent connaître que de nom;

2°. A ceux qui font des textes mêmes l'objet de leur étude, à ceux qui travaillent sur les détails de la critique historique, nous donnerons une Collection qui pourra rivaliser, en autorité et en crédit, avec celle des Bénédictins, sans offrir les inconvéniens qui résultent dans cette dernière du morcellement des ouvrages.

Pour satisfaire à la première condition, la nouvelle Collection paraîtra dans un format commode et portatif; les textes écrits en langues étrangères seront accompagnés de traductions; ceux d'un fran-

çais difficile seront éclaircis par des notes et des glossaires, et au besoin même traduits pareillement.

Quant à la seconde partie de notre engagement : les textes seront reproduits avec la plus scrupuleuse fidélité; ils seront collationnés sur les manuscrits, épurés, discutés, par la recension des variantes et par des notes critiques.

Histoires générales et particulières, chroniques, mémoires, lois politiques, chartes des provinces et des communes, lettres et extraits historiques, tous les documens jugés dignes d'entrer dans cette Collection y seront admis : aux ouvrages déjà publiés, nous joindrons les morceaux et les ouvrages encore inédits que des recherches récentes ont fait découvrir.

Enfin, rien de ce qui peut assurer le succès de la vaste entreprise que nous formons ne sera négligé par la Société.

Les Membres fondateurs de la *Société de l'Histoire de France,* réunis en comité, ont posé les bases de leur association dans le Réglement provisoire qui suit.

———

RÉGLEMENT PROVISOIRE.

Art. 1er.

Une Société Littéraire est instituée pour la publication des *Documens originaux de l'Histoire de France.*

Art. 2.

Elle prend le nom de Société de l'Histoire de France.

Art. 3.

Le nombre de ses Membres est illimité.

Art. 4.

Elle est dirigée par un Conseil d'administration nommé par la Société.

Art. 5.

Les Membres de la Société contribuent à ses dépenses par une souscription annuelle de *trente* francs.

Art. 6.

Les fonds provenant de ces souscriptions seront affectés à la publication des documens relatifs à l'histoire nationale et aux dépenses générales d'administration.

Art. 7.

Le choix des documens à publier, et l'ordre de leur publication, seront déterminés par le Conseil.

Art. 8.

Les Membres souscripteurs auront droit à un exemplaire, au prix de fabrication, de tous les ouvrages publiés par la Société; le surplus des volumes sera mis dans le commerce; le produit des ventes sera versé dans la caisse de la Société.

Art. 9.

Il sera publié un Recueil périodique relatif à l'objet

des travaux de la Société ; ce Recueil sera adressé *gratuitement* à tous les Membres.

ART. 10.

Un Réglement général sera ultérieurement rédigé et discuté dans la première assemblée de la Société.

Cette assemblée aura lieu dès que le nombre des Membres inscrits s'élèvera à cent.

ART. 11.

En attendant, le Comité des fondateurs restera chargé de l'administration ; ce Comité pourra appeler à concourir à ses travaux préparatoires autant de nouveaux Membres qu'il le jugera nécessaire, lesquels seront pris parmi les souscripteurs inscrits.

ART. 12.

Après la formation de la Société, il y aura chaque année une assemblée générale dans laquelle il sera rendu compte des travaux du Conseil, de la recette et de l'emploi des fonds, et de tout ce qui intéresse la Société.

ART. 13.

D'autres assemblées générales auront lieu toutes les fois que les intérêts de la Société l'exigeront.

ART. 14.

Les Membres de la Société auront droit de séance à toutes les réunions du Conseil d'administration.

Délibéré à Paris, le 27 *juin* 1833, *par les Membres composant le Comité des Fondateurs :*

GUIZOT, membre de l'Institut, ministre de l'Instruction publique.

THIERS, membre de l'Institut, ministre du Commerce et des Travaux publics.

Baron PASQUIER, président de la Chambre des Pairs.

Baron DE BARANTE, membre de l'Institut, pair de France.

Comte Molé, pair de France.

Aug. Périer, pair de France.

Vicomte Arth. Beugnot, membre de l'Institut.

Ed. Bertin, inspecteur des Beaux-Arts.

Champollion-Figeac, conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothéque du Roi.

Crapelet, membre de la Société Royale des Antiquaires.

Fauriel, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Marquis de Fortia d'Urban, membre de l'Institut.

Guérard, membre de l'Institut.

Letronne, membre de l'Institut, directeur de la Bibliothéque du Roi.

Marquis Le Ver, membre de la Société des Antiquaires de Normandie.

Mignet, membre de l'Institut.

De Monmerqué, membre de l'Institut.

Raynouard, membre de l'Institut.

Teulet, ancien élève pensionnaire de l'École des Chartes.

Vitet, inspecteur des Monumens historiques et Antiquités nationales.

Avis. Les personnes qui désireront être admises dans la Société, devront s'adresser par écrit à l'un des Membres du Comité des Fondateurs.

Le montant des souscriptions sera reçu, à Paris, par

MM. Castel, notaire, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 61.
Clairet, notaire, boulevart des Italiens, n° 18.
Fremyn, notaire, rue de Seine Saint-Germain, n° 53.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

POÈTES ALLEMANDS.

I.

HENRI HEINE.

Ire PARTIE.

Dormez-vous, ou veillez-vous, ma sœur? c'est ce que nous sommes toujours tentés en France de demander à l'Allemagne. S'est-elle assoupie cette fois pour cent ans dans sa forêt, cette belle au bois dormant, que personne n'en a plus de nouvelles? n'a-t-elle plus de noms à nous apprendre, plus de rêves, plus de fantômes à ses balcons, plus de systèmes, plus de poèmes, plus de chants à murmurer à l'oreille de la vieille société qui se file son linceul? Pendant que la France, cette bonne ouvrière, faisait sa rude tâche dans la paix et dans la guerre, sans prendre une heure de répit, pendant qu'elle élevait et renversait, et pétrissait son argile dans son sang et dans ses larmes, au loin, surtout en Allemagne, le chœur des poètes ne s'était jamais tu. Pour la désennuyer, il lui arrivait de loin à loin, à la fin de sa journée, une

humide brise toute chargée de ces chants. Quand ses peuples sapaient les peuples, qu'ils creusaient avec leurs pics sous les trônes, qu'ils chariaient les couronnes, il y avait toujours eu l'harmonie éloignée de ces littératures étrangères qui nous arrivait à nous, pauvres travailleurs sans salaire, et nous redonnait courage. Ces noms inconnus nous faisaient relever la tête, et nous voyions bien par là que la tâche n'était pas finie. Une fois ce fut Ossian, et celui qui s'en réjouit le plus s'appelait Napoléon. Une autre fois, à la fin d'une longue journée, ce fut Schiller; et puis Goëthe, quand nous l'eûmes encore mieux gagné; et par un autre soir, Byron; et puis quand décidément, sous la restauration, nous pliâmes sous notre faix, les rêves empourprés de Jean-Paul et d'Hoffmann qui s'allumèrent et flambèrent à notre lampe. Chacun de ces noms nouveaux était comme l'invasion d'une idée qui descendait de sa montagne en se laissant glisser sur son bouclier. Quelque temps nous pûmes croire que cette invasion n'aurait pas de fin; et pour ma part, je me rappelle que bien jeune, quand je passai la frontière, du côté de la Forêt Noire, je m'attendais à trouver sous chaque arbre et sous chaque buisson du nord, une idée tout armée de pied en cap, que je me figurais le casque en tête, assise sur l'herbe et prête à émigrer. Auprès de combien de sources ai-je passé des heures sans fin, à attendre quelque chose qui ressemblât au moins de loin à l'Ondine de la romance du pêcheur! Je déclare n'être jamais entré en ce temps-là dans la maison d'un ministre protestant (et j'en connaissais beaucoup alors), et ne m'être jamais assis sous les marronniers de la cour sans avoir retrouvé aussitôt dans les membres de sa famille la Louise de Voss, Werther, Hermann et Dorothée. Sous les amandiers en fleurs du Necker, je n'ai jamais entendu une voix de fille m'appeler par mon nom que je n'aie reconnu, sans me tromper jamais, Marguerite, Claire, Mignon, et surtout là bas, à ses joues si pâles, Lénore de la ballade de Burger. Tous ces rêves poétiques vivaient réellement pour moi. Je les croyais réunis en nombres inépuisables dans chaque village de l'Odenwald; et je ne frappais pas à une porte de la Bergstrasse sans penser que c'était là une de ces portes d'ivoire d'où le poète faisait sortir à son heure les songes qui remplissaient alors le monde.

Encore une fois, aujourd'hui, en est-ce fait vraiment? le Nord nous a-t-il envoyé tous ses rêves? ne récèle-t-il plus dans son ombre un seul nom, plus un seul songe, plus un fantôme d'amour? Est-il sûr qu'il ne passera plus sur notre route une de ces gloires lumineuses, un de ces voyageurs qui ne touchaient pas la terre, et qui s'appelaient Scott, Byron, et qui nous apportaient à boire leur verre plein des larmes d'un autre climat? Cela est-il sûr? ou bien est-ce un signe seulement qu'il est temps pour nous de ne plus compter que sur nous-mêmes, que nous n'aurons plus d'abri pour nos rêves, hors ceux que nous nous bâtirons nous-mêmes, qu'il faut vivre désormais de notre substance à nous, et que le monde est déjà las de nous prêter ses ombres?

Si je regarde du côté de l'Allemagne, la tristesse me saisit au cœur, et l'envie me prend de quitter déjà la plume; car voilà ce grand pays, celui de la foi et de l'amour, devenu à son tour le pays du doute et de la colère. Ce serait une longue et cruelle histoire que celle du doute chez un peuple que la Divinité a si bien rassasié d'elle-même qu'il n'en veut plus goûter, et où le mysticisme aboutit au même endroit que chez nous le scepticisme. Ce serait une chose à montrer que ses efforts pour se retenir dans sa chute, et pour flotter encore quelque peu dans ses croyances ondulatoires avant de se noyer sans retour. Les mêmes combats que son Luther a soutenus pendant ses insomnies, la tête sur son chevet, criant, pleurant, soupirant, haletant, l'Allemagne les a, à son tour, endurés toute seule dans son lit, sous ses rideaux, dans cette longue insomnie de gloire qui commence par Frédéric, et finit par Goëthe; car ce n'est pas en une heure qu'elle est venue où nous en sommes. Avant d'arriver à l'indifférence de tous les cultes, elle a essayé de tous. Elle a offert à toute chose son adoration; et dans cette chute du ciel sur terre, tout lui a manqué sous la main et a croulé avec elle. Quand la lettre a chancelé, elle s'est réfugiée dans l'esprit, et l'esprit tout ruiné de mysticisme a fléchi à son tour. Là où la foi manquait, elle s'est mise à adorer la philosophie, c'était le temps de Fichte et de Schelling, et puis ce terrain miné a croulé dans le nihilisme de Hegel, et il a fallu se faire un autre dieu. Il y a eu aussi un temps où le patriotisme servait de religion, où l'on priait dans la bataille, où la foi se retrempait dans le

sang, où le *Te Deum* de Leipsick montait sans peur dans sa cathédrale de fumée et de bruit; et cette foi, la plus facile à garder, s'est dissipée à son tour avec la fumée des bivouacs. Restait au moins le culte de l'art. Celui-là avait toujours conservé son église. Mais Goëthe, le dieu qu'elle adorait, l'a détruite lui-même. Ainsi l'Allemagne est descendue dans le doute avec la même conscience qu'elle avait mise à monter dans la foi. Ce n'est point comme d'autres, par une chute d'un jour irrémédiable et subite, mais par une infinité de chutes et de courbes toutes formulées d'avance. Je la vois qui descend processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute. Ses cathédrales à elles sont usées, non par le temps, mais par la prière et par les genoux des hommes. Elle leur met déjà au front le bandeau du mysticisme, comme aux mortes on leur attache à la tête des fleurs d'hiver. Ainsi, par une autre voie, elle est arrivée au point où le monde l'attendait. Et à présent sous des langues et des noms différens, l'Europe entière peut se vanter de vivre sous le même toit, c'est-à-dire dans le même vide; et les voilà désormais toutes trois assises par terre, comme dans le Richard de Shakspeare, ces trois reines du monde moderne, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, toutes trois tombées par des chemins différens du même trône de religion au même néant, de la même foi au même doute, du même ciel à la même terre, toutes trois s'entreregardant l'une l'autre, à moitié hébétées, sans leur Dieu accoutumé, elles si différentes de destinées, si semblables de misère, et prêtes à ricaner jusqu'au mourir de ce commun désappointement dans l'infini.

En France et en Angleterre, le doute a poussé son cri éclatant par Voltaire et Byron. C'est une étude que de rechercher comment il s'y est pris dans la littérature allemande pour se faire peu à peu son lit et sa demeure. Les mêmes déguisemens que les ames prenaient vis-à-vis d'elles-mêmes, la poésie les a subis; et ce n'est qu'après bien des essais et des restrictions sans nombre que le mot a été prononcé. Il est arrivé de là que l'on n'a point connu ce déchirement subit qui a arraché ailleurs de si étonnantes plaintes. Le nœud des croyances a été lentement dénoué; on tenait là en réserve des baumes pour chaque plaie. Il y avait une consolation pour chaque renoncement; le cœur n'était point brisé d'un coup;

mais lentement dépouillé, et mis à nu et endormi. Sans compter mille distractions et des fantaisies de secte sans nombre qui lui cachaient sa détresse. La poésie, d'ailleurs, n'était pas un luxe dont on pût se passer. Elle se donnait pour la religion qu'elle avait remplacée; et elle imitait en effet à s'y méprendre son air et ses rigueurs. L'église était tombée, mais on avait gardé l'hymne. Novalis chantait dans la nuit; et le moyen alors de croire à une ruine quand la voix qui l'habitait était encore si mélodieuse et si jeune? C'est ainsi que, remplaçant toujours la foi par la poésie, et l'idée par l'image, et le dieu par son ombre, l'Allemagne a pu sans secousse endormir son passé sur ses genoux et l'emmailloter dans la mort, ce vieil enfant, sans qu'il se réveillât. Toute la question est de savoir, lorsqu'elle viendra à reconnaître que ce qu'elle adore est cendre de ce qu'elle adorait, si ce sera un cri de détresse, ou si plutôt elle ne se sera pas ainsi mieux que nous apprivoisée au néant.

Voyez déjà comme elle s'y prend! Au fond, ses deux religions, le protestantisme et le catholicisme, s'entr'aident l'une l'autre à mieux périr. Elles se prêtent l'une l'autre leurs doutes, leur foi, leurs églises, leurs berceaux, leurs tombeaux. Sous le même toit elles naissent, elles vivent, elles prient, elles meurent. Elles mêlent ensemble leurs poisons dans le même calice. Elles ont même croix, même linceul. Et quand leur haine par hasard se rallume, elles disent à la raison humaine avant d'en venir aux mains, le mot des gladiateurs à l'empereur : Ceux qui vont mourir te saluent!

Ce caractère de conciliation dans la mort n'a jamais mieux paru que dans Goëthe. Voilà un homme qui enferme en lui toutes les incertitudes de l'homme moderne et qui n'en laisse rien paraître. Il n'attaque rien, il ne défend rien. Il traite toutes les croyances et tous les enthousiasmes comme ces momies qu'Aristote recevait d'Asie, et qu'il classait dans son académie. Lui aussi, dans son église, il classe tous les cultes et met tous ces morts face à face l'un de l'autre. L'infinité du doute se cache en lui sous l'infinité de la foi. C'est en apparence tout le contraire de Voltaire, le même mot au fond. Il n'exclut rien, lui. Il admet jusqu'au moindre fantôme; et cette universalité de croyances est en même temps l'universalité du

scepticisme, et cette affirmation sans borne l'absolue négation. Voltaire était l'analyse; lui, il est la synthèse du néant; c'est le lieu où leur pensée se joint, et il valait bien la peine, vraiment, que ces deux noms et les deux peuples auxquels ils se rapportent se fissent si long-temps la guerre pour si bien s'entendre en cet endroit. Car Goëthe n'a pas appris seulement à l'Allemagne à se connaître elle-même. Il lui a fait connaître tout ce présent qui hurlait autour d'elle. Il l'a jetée, toute seule, sur le chemin des révolutions modernes. Il lui a révélé son doute, dont elle voulait douter encore. Il a divulgué le secret de sa foi chancelante, qu'elle aurait encore caché si bien aux autres dans sa retraite mystique. Comme le méchant esprit, il a dit tout haut dans l'église à cette Marguerite agenouillée, le jour du *Dies iræ :* T'en souviens-tu, Marguerite, quand tu croyais ce que tes lèvres murmurent, et ce que ton cœur désire? Quand ton Luther ne t'avait pas encore trompée, et que jeune et blonde comme ton espérance, et toute au Christ enfant, tu priais, soir et matin, en faisant ta cathédrale de Cologne? C'est là ce qu'il lui a dit, lui, de mille façons, tant en prose qu'en vers, et ce que le monde a entendu. Depuis ce jour, elle est entrée dans la grande société des nations sceptiques. Elle est sortie de son pur cénacle, et la voilà à son tour dans la mêlée du siècle. Bien des voix, sans doute, se sont élevées pour réclamer contre le grand poète. Bien des efforts ont été faits par elle pour retourner en arrière dans son passé. Mais tout est inutile. Il faut avancer, n'importe vers quelle chute. Elle a mis le pied hors de ses croyances; elle n'y rentrera pas. L'esprit moderne l'a saisie. Il l'entraîne là où nous nous poussons l'un l'autre. C'est le noir chevalier qui a enlevé sa Lénore. Terre ou ciel, triomphe ou ruine, ou vie ou mort, il faut à présent, jusqu'au bout et sans tourner la tête, qu'elle se laisse emporter par ce froid génie du siècle vers l'endroit où nous la devançons.

Goëthe avait révélé à l'Allemagne le doute qu'elle voulait se cacher; mais cette révélation n'eut long-temps qu'un sens personnel. On s'obstinait à voir là l'état intérieur d'une ame et non la confession d'un peuple. On accusait le poète, on absolvait le pays. Il fallait bien du temps encore et de rudes secousses pour faire l'aveu que l'homme, ici, c'était la nation tout entière. L'école critique

des Schlegel s'entendit à merveille à déguiser le mal et à l'assoupir à sa surface. Ils endormirent, à proprement parler, l'Allemagne d'un sommeil magnétique, pendant lequel passèrent autour d'elle l'invasion, les révolutions, et tout le bruit des éperons de Napoléon sans lui tirer un soupir. Pendant ce rêve de quinze années, tout l'effort de ce pays fut de se détacher du présent, et de détourner la tête de sa blessure saignante; tous les temps furent essayés et parcourus, hors celui où l'on vivait. Ce fut, mais sous des formes originales, quelque chose de semblable au mouvement de la France sous la Restauration. La vie publique latente, et morte en apparence, une littérature résignée et mystique, la poésie prenant le voile, et se coupant ses longs cheveux, un complet renoncement à tout ce qui avait été du monde, une façon particulière de ruminer ses souvenirs, et de les interrompre à l'endroit où ils deviendraient amers, des regrets, du mystère, point d'espérances ni de bruyante popularité; à tout prendre une manière aussi de se créer une liberté dans la gloire, et de passer triomphalement sous les fourches caudines. Les poètes s'en allaient alors au cloître avec Werner, ou au moins ils se convertissaient avec Stolberg, F. Schlegel et Adam Muller. Celui qui resta à la porte de cette petite église, et le seul dont l'engagement avec le monde ne parut pas brisé, fut Louis Tieck. Il conserva, lui, tout juste assez de doute pour railler des fantômes; il persifla des ombres, et crut laisser en paix la vie. Tout le temps, il joua avec le scepticisme, sans songer que le nain deviendrait le géant, et que les griffes et les dents croîtraient un jour au monstre. Ce fut lui qui l'allécha le mieux. Il l'habilla de peau d'âne, et lui mit, pour marcher dans la forêt des espérances humaines, les bottes de sept lieues des contes de fées. Au sein du vieil art germanique, il introduisit le persiflage; et parce qu'il l'avait enveloppé de candeur, il crut qu'il en était le maître, que le sourire ne dépasserait pas les lèvres, que l'esprit ainsi muselé ne se déchaînerait pas, et que le cœur au moins n'en saignerait jamais; et c'était déjà en soi, pourtant, une ironie assez amère, pendant que la terre tremblait du bruit de la convention et de Napoléon, que tout ce peuple enivré de la coupe de la table d'Arthus, et que cette poésie carlovingienne, et ces sylphes, et ces rêves, et ces fées imprévoyantes, qui, si on les eût

regardées de près, auraient secoué de leurs ailes la poussière de Iena, de Wagram et d'Austerlitz.

Il y eut alors un homme qui fit ouvertement une plaie bien plus profonde au cœur des croyances et, en voulant tout le contraire, en avança beaucoup la ruine. Cet homme-là, c'est le paysan Voss, qui se rua en véritable anabaptiste contre le principe sur lequel vivait alors toute la pensée allemande. Il n'attaqua pas en face la philosophie idéaliste de son époque, ses coups ne portèrent pas si haut; mais il alla la poursuivre avec acharnement dans ses applications à la science de l'antiquité. Il ne voyait pas, l'aveugle, qu'en détruisant le principe du symbole, il détruisait en même temps toute la vie allemande. Il y eut un moment où ce pacifique pays ne retentit que de ses imprécations contre les fauteurs du symbolisme. Volontiers il eût fait de tous ces monstres un unique bûcher; et il déchaîna en effet plus d'une émeute, au nom du Bacchus indien, contre mon très honorable et très paisible maître, le docteur Frédéric Creuzer. Cet homme apportait dans la science une verdeur de passions qui, ailleurs, ne se trouve que dans la fièvre des assemblées politiques. C'est qu'au fond, sous cet appareil scolastique, la question était grande et imminente; et c'était du présent qu'il s'agissait dans ce passé de trois mille ans. L'instinct révolutionnaire se glissait sans le savoir sous ce masque d'antiquité; et le vieux Voss, tout en maudissant la France, introduisait le XVIIIe siècle tout armé dans sa Troie pédantesque. C'était la lutte du protestantisme et du catholicisme qui se retrouvaient tous deux sur le terrain de la science, et vidaient là leur dernière querelle. Ce grand monument de l'érudition allemande où chaque rêve avait trouvé sa place, ces superstitions du génie qui décoraient tout cet ensemble, comme un peuple de statues dans leurs niches, cette poésie plus vraie que l'histoire, il brisa tout cela, le serf révolté. Il ne laissa pas une idée debout sans lui rompre sa visière. Autant qu'il put, il fit de la science allemande, une science comme toutes les autres, nue, visible, mesurable, sans pressentiment, sans mystères, sans divination, une vraie science et non plus une religion, un temple protestant et non plus une basilique aux mille voix. Il ôtait au passé sa poésie, et il ne voyait pas qu'avec cela il tuait le présent. Il ne sentait pas

que le génie de son pays est frère du génie platonicien, et que ruiner Alexandrie c'était ruiner l'Allemagne. Il voulait les vieilles mœurs, et il n'en voulait plus la foi; il ne sentait pas que les cathédrales qui servent d'abris au protestantisme ont leurs fondemens posés sur les basiliques grecques, et les basiliques sur les temples, et les temples de Grèce sur ceux d'Orient, et que l'on ne peut pas toucher à l'une de ces assises sans que l'édifice infini de la foi humaine ne s'écroule en même temps. Il n'avait ni paix ni cesse qu'il n'eût rongé ces fondemens primitifs; et il ne voyait pas sur sa tête les cathédrales qui se penchaient et tremblottaient comme des mâts de vaisseau dans l'orage, et menaçaient de l'écraser, lui et son méthodisme, sous leurs ruines. Et quand il avait décimé à son aise l'imagination allemande et mis au ban toute chimère, il se retirait en paix dans son idylle de Louise, et il vivait là en repos et sans remords, parmi ses longs hexamètres tout parfumés de fleurs de tilleul, sans s'inquiéter de rien, l'aveugle puritain qu'il était.

Le mal ne s'arrêtait pas là pourtant; il gagnait la philosophie, et par elle il entrait décidément au cœur de l'Allemagne. La philosophie de la nature, cette aventureuse qui avait jusque-là mené toutes les destinées de ce pays, ne se sentait plus le cœur d'avancer. Après ses tentatives, n'en pouvant plus et défaillante, elle rentrait toute confuse dans le cercle du catholicisme et n'en voulait plus sortir. L'idéalisme de Schelling se sentait périr et demandait à se faire absoudre par le dogme. Une science mourante, une foi mourante, mises ensemble, et qui cherchent à se ranimer l'une l'autre! Encore une fois l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard qui s'embrassent dans leurs tombeaux. Il y a là encore à présent, à Munich, un héroïque effort, et tout semblable à celui de M. de Lamennais pour retenir la vie. Baader, Goerres, font la veillée du catholicisme et se consument à ranimer ce souffle. Ce n'est plus une religion, ce n'est plus une philosophie, ce n'est plus une poésie; c'est le débris de tout cela ensemble, une science sans nom, une foi sans nom, une poussière divine. Pour cette poussière, creusez un grand tombeau; il faut qu'il y puisse entrer sans gêne toutes les espérances, et les chimères, et les rêves, et le bonheur aussi de la vieille Allemagne.

Au nord, la philosophie de Hegel est morte aussi avec son chef,

ou du moins elle s'absorbe dans la science sociale, comme au midi la philosophie de Schelling s'absorbe dans la religion. C'est un grand symbole que la disparition de ces tribuns de l'idéalisme qui ameutaient tout ce peuple autour de l'infini. Ils l'ont mené trente ans sur le mont Aventin du spiritualisme; et à présent, il crie, lui, qu'il a faim et soif du monde réel, et il ne sait que faire pour y redescendre assez vite.

Dans cette invisible dissolution, les sectes prennent peu à peu la place de la religion, et les maximes celle de la morale. Sous mille noms, piétisme, méthodisme, le froid avance et s'insinue partout. A mesure que l'Allemagne se fait plus sensuelle, il se forme des codes de fastueuse austérité. Dans son premier étonnement, tout lui fait scandale. Elle a quitté la grande voie de l'innocence antique; elle est entrée dans les détours du scrupule. La pauvre Ève se couvre trop tard de feuillages; son passé n'en est pas moins condamné. Ce qui faisait le charme de ce pays entre tous les autres, la confiance, la sérénité, un reste d'incrédulité au mal, disparaît chaque jour. Un dur casuisme se met à la place de tout cela, et prétend lui seul, à force de maximes, tenir tête à la ruine. Plus convaincu que le *cant* anglais, il trouble jusqu'à la mort les ames vierges dont ce pays est encore plein. Il les vieillit en un jour, et rien ne manifeste mieux le démembrement des anciennes croyances que ces fantômes de secte qui surgissent ainsi par intervalle dans la conscience publique.

Tous ces symptômes, il faut le dire, se sont long-temps dissimulés sous l'effervescence qui a suivi les guerres de l'indépendance. Les espérances infinies qui se montrèrent vers ce temps-là couvrirent bien des désenchantemens commencés et des pertes cuisantes. Les peuples et les rois s'étaient embrassés dans le sang. On s'était fait les uns aux autres mille sermens, et l'ancienne foi allemande reparut pour un moment. Uhland fut le poète de cette alliance. On crut quelque temps qu'il n'y avait qu'à essuyer ses yeux, et que cette larme du doute qui avait semblé si amère ne reviendrait jamais. Partout se remontra dans les œuvres d'art la figure de l'Allemagne au moyen-âge, blonde et sereine, seulement un peu attristée par cette sourde plaie que l'on pensait guérie. Et je ne sais pas si encore à présent ces imprévoyans poètes de la

Souabe et de tout le midi ne continuent pas là l'incorrigible lignée des Trouvères.

Tout est bien changé pourtant. Les rois ont eu un moment en leur pouvoir, la foi, la vertu, la religion de l'Allemagne. Quand tout périssait et qu'elle ne trouvait plus que cendre dans sa meilleure certitude, elle leur a mis dans la main sa dernière espérance. Dans leurs coupes vermoulues, elle a versé sa dernière chimère, et elle leur a dit : Buvez-en avec moi. Quand sa philosophie l'a laissée en chemin, elle s'est mise à leur école; et cette candeur ne les a point touchés, et ils ont eu le cœur de frapper sur ce peuple, comme sur un autre peuple. Ils ont brisé cette espérance; ils ont rejeté cette chimère. Ils n'ont point fait de différence de cette nation et d'une autre nation. Oh! c'est là une iniquité, je vous jure; car ce ne sont pas seulement comme chez nous des couronnes ou des trônes qu'ils mettaient en péril, mais la vieille foi, mais le Christ tout vivant dans les cœurs, mais la Providence dont ils étaient l'image dans ces ames crédules, mais la vie du serment encore intacte, mais les morts et les anges adorés, mais le ciel et l'enfer chrétiens pris à témoin. Ce n'était pas seulement des sceptres qu'ils brisaient, mais des idées qu'ils foulaient, mais des religions qu'ils étouffaient, et un monde entier de pensées, de traditions, de prières et de vœux, suspendu à leur parole, et qui croulait avec elle.

C'en était fait, il fallait bien le reconnaître. On avait cru que si les rois guérissaient au moyen-âge par l'imposition des mains l'infirmité du corps, ils sauraient maintenant guérir l'incurable infirmité des ames; et tout le contraire, on ne rapportait de ce contact que des cœurs meurtris et des espérances évanouies. Force était de changer de langage et d'extase. Les ballades se nourrirent de fiel, et les sonnets d'absinthe. Quand, au quinzième siècle, l'esprit allemand avait achevé sa cathédrale de Strasbourg, il avait sculpté au sommet une figure satanique pour railler de là haut tout l'édifice. C'était un ricanement d'enfer qui tombait de ce balcon sur les vierges de pierre, sur les colonnes et sur les colonnettes, sur les saints dans leurs niches, sur le pavé et sur l'autel, et sur toute cette impuissance du culte et de la foi humaine. A son tour, la poésie en fit autant. Elle monta au dernier échelon

de l'idéalisme allemand, et se mit à son aise à railler tout ce qu'elle avait aimé, à aimer tout ce qu'elle avait haï, à chanter avec Heine, comme le derviche au haut du minaret, la dernière heure, l'heure de minuit de ce jour de mille ans du génie germanique. Cette fois l'ironie ne se déguisait plus. Elle se tenait tête levée ; elle sifflait en plein air.

Sous leur forme insouciante et frivole, les poésies de Heine dont je viens de prononcer le nom ont en effet un vrai sens social. Il y a trente ans, on les eût réputées impossibles, et les imaginations vierges de ce temps-là n'auraient jamais supporté leur cruelle morsure. Il y a là telles petites chansons de dix vers qui portent innocemment dans leurs corolles, car ce sont de vraies roses des bois, un venin qu'il a fallu trois siècles au moins pour distiller à ce point. Ce sont des fleurs charmantes, ouvragées et peintes avec l'ancienne habileté de l'art tudesque et qui toutes dardent un aiguillon de basilic. Il y a là des sonnets transparens et purs à la manière de ceux de Pétrarque, au fond desquels vous voyez ramper le reptile; des ballades qui cachent sous leur sourire, comme une femme sous son voile, leurs mécomptes et leurs poisons. Il y a des *canzone* folâtres qui vous prennent et vous bercent d'amour et vous noient à la fin dans un mot satanique; car c'est là le caractère et l'originalité de ce poète, de vous faire boire l'amertume et la lie de nos temps sous l'expression et le miel des époques primitives : le siècle de Byron dans le siècle de Hans de Sachs. A tous les sentimens d'une société avancée il donne le rhythme populaire des sociétés qui commencent; et ce désespoir qui emprunte la langue de l'espérance, cette mort qui parle comme la vie, ce berceau qui redevient un tombeau, ces passions vieillies et rassasiées qui se meuvent sur le mètre des passions naissantes, cette candeur et cette corruption, ce miel et ce fiel, ce commencement et cette fin qui se rencontrent et s'unissent dans l'étreinte de ces rapides poèmes, en font autant de petits chefs-d'œuvre d'art, de fantaisie, d'originalité et d'immoralité.

La plupart des poésies de Heine sont contenues dans un volume intitulé *Livre des chants*. Les premières datent de 1817. A cette époque le jeune poète appartient à l'école des Schlegel et de Tieck. C'est d'eux qu'il a appris la forme populaire et la naïveté que plus

tard il aiguisera contre eux. Depuis ce temps, l'aiguillon croît et perce chaque année. Dans ses voyages du Hartz, d'Italie, et de la mer du Nord, il s'en va chercher et rapporte à la maison des impressions de fleurs, de bois, d'amour dont il garde l'épine, et qui se convertissent chez lui en un miel de colère et de haine. Nés dans des climats différens, ces chants en gardent peu ou point le caractère. C'est une espérance, un désir, rencontrés par hasard, qu'il flétrit en passant, et qui perdent ainsi leur date et leur origine, comme une feuille tombée perd son odeur et sa couleur. Il y a là de ces poèmes nés dans la pure Toscane, sous le soleil de Lucques et de Florence, qui n'ont rien gardé de l'odeur des orangers ni des myrtes, et ne sentent que l'absinthe. On dirait qu'un souffle satanique éteint la différence et l'enchantement des climats et ne laisse voir au fond que le même mot et le même dard partout. Le poète ne rencontre pas sur son chemin une voix de fille, une fleur sur sa tige, sans lui adresser un madrigal méphistophélique. Les étoiles ont beau se cacher toutes prudes sous leurs voiles; il finit toujours, comme dans les Nuées d'Aristophane, par quelque ironique question qui leur fait pleurer des larmes d'or. Quand il approche de la mer du Nord, c'est le seul endroit où son ironie prenne quelque chose des lieux. Elle devient comme eux ample et colossale; des nuages de la Baltique, il fait un linceul pour rouler et berner les dieux vivans et les dieux morts, le présent et le passé, et vous quitte là sur la grève avec un éclat de rire : si bien que lorsque vous fermez ce livre, qui semblait si frivole, toute la nature est déjà vide, et le ciel désert, et le cœur aussi, et tous les fruits du grand arbre de vie ont été mordus l'un après l'autre d'un noir aiguillon; et le ver les ronge.

Cruel poète que vous êtes! Trouvez-vous donc que la ruine fait son chemin trop lentement! Quand vous frappez si fort au cœur les arbres de cette forêt enchantée de l'Allemagne, n'entendez-vous pas les branches qui soupirent, et les feuilles qui tremblent, et les fleurs qui vous disent : Méchant! Ce soir, si vous aviez attendu, nous nous serions fanées toutes seules, sans vous.

O Heine! si vous aimez quelque chose, je vous demande à cause de moi merci pour ce qui vous reste encore de fleurs à sécher et de sources à tarir. Que vous ont fait, dites-moi, ces pauvres villes

d'université, qu'il vous faille si amèrement les réveiller et leur barbouiller d'encre le visage avec leurs plumes séculaires! et Goettingue, et Hambourg, et Munich, et votre ville Dusseldorf! vous soufflez chaque matin sur elles, et la poussière des vieilles mœurs qui les recouvrait, comme des in-folios rangés depuis mille ans dans leurs bibliothèques, s'en va en fumée, et vous la prenez tout entière pour vous. Mais songez donc à ce qui nous menace aussi par contre-coup en France. Autrefois, quand nos révolutions et notre bruit nous lassaient pour un moment, nous traversions le Rhin, et nous trouvions là, pour nous reposer du présent, le passé tout entier. Il y avait là encore des pensées debout qui nous prenaient sous leurs ailes. Tout ce que nous avions perdu s'était conservé en cet endroit, et nous allions là pour un jour nous abriter dans votre foi. Mais maintenant que vous faites fi de ces rêves, il est bien vrai qu'il n'y a plus place au monde où reposer sa tête pour une heure. Il nous faut songer désormais à dormir debout dans le vent et la tempête.

Encore jusqu'à présent votre satire s'est contentée du Nord; vous vous servez de la France pour railler l'Allemagne. Mais quand vous en aurez assez de ce jeu, n'y changerez-vous rien? quand les vieilles coutumes seront chez vous nivelées à votre point, quand il n'y aura plus là bas ni princes, ni docteurs, ni villes, ni villages qui ne vous aient passé par les mains, êtes-vous sûr que votre dard ne se tournera pas vers nous, et que vous ne découvrirez pas chez nous quelque sérieuse espérance à désoler? J'ai bien peur pour ma part, en voyant d'autres peuples, que vous ne résistiez pas toujours à l'ivresse de choquer ces verres vides l'un contre l'autre, et que dans cette danse des morts, où les croyances humaines font la ronde, vous ne continuiez de siffler joyeusement comme auparavant vos charmantes, et suaves, et sataniques mélodies.

Ainsi, il est donc vrai, le long monologue de l'idéalisme de l'Allemagne a fini par un éclat de rire. Elle a bu sa poésie jusqu'à la lie. Encore une fois son Rhin s'est perdu dans le sable.

Ainsi, un monde entier d'espérances et d'amour se noie en ce moment avec la vieille Allemagne, sans que personne ici tourne la tête pour s'en inquiéter. Là, près de nous, mille fantômes s'évaporent sans bruit, comme ils étaient nés sans bruit. Ces divins

rêves, auxquels manque le souffle, ont vécu leur vie rapide. Tout-à-l'heure un univers va s'engloutir sans réveiller seulement l'oiseau dans son nid.

Que signifient donc ces accusations venues récemment de Vienne et d'Edimbourg contre la poésie de la France actuelle? Croit-on que nous serions bien en peine de montrer ailleurs même misère? Ruine ici, ruine là bas; et qui a prétendu jamais que tout ceci fût autre chose qu'une grande mort? Il s'agit bien vraiment, tant en France qu'en Allemagne, d'hémistiches et de prose qui croulent, quand c'est le poème entier de la société moderne qui s'en va par lambeaux. Ce n'est pas la page seule que j'écris qui est déjà usée et mangée par les vers, c'est le livre où nous écrivons tous, ce livre du présent où les peuples et les rois parlent chacun leur langue, et, qui à cette heure, n'a déjà plus ni marge ni feuillet pour y mettre son nom.

Il faudrait au moins, si l'on veut faire le procès aux fantômes des poètes, que le monde et les pouvoirs actuels fussent moins fantômes qu'eux. Or quelle loi, quelle société, quelle église, quelle religion, je ne dis pas quel homme, mais quelle institution qui ne se donne aujourd'hui pour une ombre et qu'on ne traite en ombre? qui a aujourd'hui la prétention de vivre sérieusement et autrement qu'en rêve? Qui se figure, par exemple, que nos lois sont des lois? que nos rois sont des rois, et ne voit pas que ce sont des fantômes qui n'ont que le visage? Êtres fantastiques s'il en fut, qui viennent on ne sait d'où, dont le plus grand demeure au plus un jour, qui s'en vont par hasard et qu'on ne revoit jamais. Dans quelle poussière les avez-vous pris hier? dans quelle poussière les jetterez-vous demain? Vous ne le savez pas vous-même. Royautés plus chimériques que les rêves d'Hoffmann, plus rapides, plus changeantes que les rêves de la fièvre, leurs couronnes ne sont pas des couronnes; ce sont des bandeaux que vous leur mettez sur les yeux. Leurs sceptres ne sont pas des sceptres; ce sont des verges avec lesquelles vous leur frappez le dos. Leurs peuples ne sont pas des peuples. Sans présent, sans passé, sans nom, sans héritage, véritables morts habillés du manteau de la vie, ils escortent dignement ces royautés décapitées.

Avec cela, ne dites pas que la poésie finit; dites plutôt, telle

qu'elle est, qu'elle seule reste vivante. Rien n'existe aujourd'hui que ce qui est dans les cœurs. Il n'est pas une tradition, pas une autorité, pas une lettre écrite qui ne tombe en cendre, si vous la touchez de la main. Dans ce bouleversement du réel, l'idée seule subsiste. Elle seule garde sa couronne éternelle sur sa tête, et il n'y a ni peuple ni roi qui la lui puisse ôter. Là où rien ne prend corps tout redevient pensée. Nous marchons et vivons non dans ce qui est, mais dans le fantôme de ce qui doit être et de ce qui sera demain. Ombres que nous sommes, nous sommes nous-mêmes une poésie, et nous ne la voyons pas.

Sans doute l'idéal que chaque peuple s'était fait de l'absolu se dissipe à chaque heure, en Angleterre, en Allemagne comme en France; car cet idéal, c'était lui-même. Chacun se dépouille de ses traditions locales, de son art indigène, et jette autour de lui cette feuillée de mille ans. Mais de ces ruines particulières se forme la personnalité du genre humain. Un même génie cosmopolite se met à la place des génies différens d'idiomes et de races. Dans cette poétique du monde, toute idée sera à l'aise, et le vers ni la prose ne seront plus en peine d'y trouver le nombre qu'il leur faut de rimes et de pieds.

De là, véritablement, la mission réelle du poète ne fait que commencer. La vie sociale ne s'en est emparée que d'hier, et déjà il ne peut plus mourir tranquille dans son lit. Le temps est passé où il vivait en paix jusqu'au bout sous son clocher. A cette heure il faut qu'il quitte, avec Byron, avec Chateaubriand, avec Lamartine, sa frontière ou son île. Il faut qu'il supporte et la pluie et le vent, et le froid et le chaud, et l'amour et la haine des climats étrangers; car son cœur est désormais trop grand pour que ni ville ni village le renferme tout entier. Sa vocation religieuse est d'être le médiateur des peuples à venir. Sa parole n'appartient plus à aucun. Dans l'interrègne des pouvoirs politiques, lui seul redevient souverain. Il est déjà le législateur de la grande fédération européenne qui n'est pas encore.

Le voilà donc désormais seul en compagnie avec son cœur; toutes les imitations sont épuisées; toutes les réalités sont évanouies; tous les chemins connus ne mènent qu'au désert; toutes les vieilles terres ont donné tous leurs fruits. Il faut que ce Chris-

tophe Colomb du nouveau monde idéal se risque au loin, lui seul, dans l'océan de sa pensée. Il va, il va, et cet infini s'accroît toujours. Il va encore, et ce que l'on appelait terre est à présent nuage; et ce que l'on nommait espoir se nomme à cette heure illusion. Et le peuple qu'il entraîne lui crie : — Je me noie, maître, allons-nous-en. — Mais lui répond : — Demain! — et demain est un siècle. Et dans la mer de son génie, jamais l'ancre ne se jette, jamais la voile ne se ploie, qu'il n'ait touché la rive où la vie a sa source et qui s'appelle Éternité.

EDGAR QUINET.

DANTE

ÉTAIT-IL HÉRÉTIQUE? [1]

Dans le temps où nous vivons, tous les efforts de l'imagination, toutes les études des hommes semblent tendre d'une manière fatale à détruire nos illusions. Les esprits même le plus naturellement disposés à se nourrir des nobles chimères, principal héritage des siècles passés, ne peuvent s'empêcher de les considérer d'un œil curieux, de vouloir connaître leur véritable nature, de les soumettre enfin à la coupelle de l'analyse. On dirait qu'à toutes les passions éteintes la curiosité seule a survécu. Est-il question d'Homère; ce n'est pas des ouvrages attribués à ce poète dont on s'inquiète, mais des dissertations critiques qui prouvent qu'Homère n'a jamais existé. Veut-on connaître les premiers temps de l'histoire romaine; il n'y en a plus, on les refait, et celui qui cherche à fixer ses idées sur cette époque glorieuse, les répand et les disperse au contraire dans un dédale de faits contradictoires, d'hypothèses bizarres et de rapprochemens inattendus qui blasent la réflexion et confon-

(1) Quelque étrange que puisse paraître le système qui fait l'objet de cette exposition critique, nous avons cru devoir accueillir le travail consciencieux de M. Delécluze. Il est bien entendu, on le comprendra sans peine, que nous n'assumons pas la responsabilité des conclusions. (*N. d. D.*)

dent la pensée. Il semble qu'aujourd'hui le tour de Dante soit venu.

Dernièrement je rencontrai un Italien, homme recommandable par ses connaissances littéraires et par la gravité de son esprit. « Avez-vous terminé votre ouvrage sur la poésie dantesque? me demanda-t-il. — Oui et non. — Que voulez-vous dire? — Que l'ayant cru fini, il y a quatre ans, j'ai cessé d'y travailler depuis cette époque, mais que j'ose à peine en lire des fragmens à mes amis, tant je me sens averti par un instinct secret que je n'ai pas entièrement rempli la tâche que je me suis imposée. — Vous avez lu les Essais sur Pétrarque et le Parallèle entre ce poète et Dante, par Ugo Foscolo? — Sans doute. — Connaissez-vous aussi le livre que Gabriele Rossetti a publié à Londres l'année dernière? — Non. — Eh bien! mon ami, lisez-le. C'est une précaution indispensable pour vous, puisque vous écrivez sur Dante. — Mais quel est ce livre? Qu'apprend-il de nouveau? — Lisez-le, me répéta l'Italien, et vous m'en direz votre opinion, car, pour moi, je serais encore fort embarrassé de vous exprimer ce que j'en pense. Lisez, lisez.... adieu. »

L'air d'attention réfléchie qu'il avait eu, tout en prononçant ces derniers mots et en me serrant la main, excita vivement ma curiosité. A l'instant même, je courus chez le libraire Baudry qui me trouva le livre de Gabriele Rossetti, ouvrage assez rare à Paris.

Depuis l'âge de dix-huit ans, je n'ai certainement pas éprouvé un accès de curiosité littéraire plus vif que celui que je ressentis lorsque je me vis possesseur du livre de Rossetti. Je me fis céler; et toutes les précautions prises pour être à l'aise et tranquille, je me mis à dévorer mon grand in-8° anglais de 460 pages.

En voici le titre un peu long et les conclusions étranges; on lit en tête du livre : *De l'esprit anti-papal qui produisit la réforme, et de l'influence secrète qu'il exerça sur la littérature de l'Europe et particulièrement sur celle de l'Italie, comme on peut s'en convaincre par l'examen de beaucoup d'auteurs classiques italiens, et en particulier de Dante, de Pétrarque et de Boccace; par Gabriele Rossetti, professeur de langue et de littérature italienne au collège du roi à Londres.* — Londres, 1832.

De la première page je passe à la fin du volume, où l'auteur se résume à peu près en ces termes : « Tous les ouvrages, dit-il, tels que ceux de Pythagore, des prophètes, tels que l'Apocalypse, la

Consolation de Boëtius, et d'autres qui nous paraissent obscurs, ne sont souvent que la transmission d'antiques vérités voilées sous des chiffres, sous un jargon, sous un argot dont nous n'avons pas l'intelligence.

« Ce style symbolique, figuré, cet argot enfin, a toujours été employé, non par ignorance ou singularité, comme on le pense ordinairement, mais pour échapper aux poursuites et à la vengeance de ceux qui avaient le pouvoir en mains.

« Les savans les plus lettrés, les plus illustres, tels que Pythagore, Platon chez les anciens, Dante, Pétrarque et Boccace parmi les modernes, ont tous été de ces écoles mystérieuses.

« La civilisation moderne, si répandue aujourd'hui, est en grande partie le fruit tardif de ces écoles secrètes qui ont fait successivement et peu à peu pénétrer leurs doctrines dans tous les esprits.

« Depuis la décadence de la langue latine et dans les pays où on la parlait encore, cette école secrète fut la première qui cultiva les langues vulgaires et les rendit usuelles en les perfectionnant.

« Le monde a de grandes obligations à cette école, puisqu'il a constamment profité de bienfaits dont il ne connaissait pas la source.

« C'est cette école dont les travaux furent si grands et si constans, qui, par l'infatigable activité de ses prosélytes, a répandu et entretenu dans toute l'Europe, pendant le cours de plusieurs siècles, cette haine profonde contre Rome qui fit naître dans tous les esprits un conflit d'opinions dont le Vatican se sentit comme ébranlé, et qui fit germer et établit enfin l'idée de la réformation dans la plus grande partie de la chrétienté.

« Enfin l'éruption, en quelque sorte volcanique, de la liberté de penser, et cette effervescence de passions politiques qui agitent les esprits et les cœurs dans toute l'Europe, depuis plus d'un demi-siècle, est l'effet tardif des efforts lens, mais si constans de cette vieille école, dont le but a toujours été d'affranchir l'homme de la tyrannie sacerdotale et du despotisme monarchique. »

Telles sont les conclusions du livre de M. G. Rossetti, ouvrage assez volumineux, écrit en italien et hérissé de citations tirées des anciens poètes toscans, ce qui le rend peu propre à être traduit. En

effet, les textes sur lesquels l'auteur appuie ses raisonnemens, dans lesquels il va chercher ses preuves, perdraient toute leur force et leur importance, si on les faisait passer sous le joug d'un autre idiome. Et cependant, quel que soit le sort futur de l'opinion de M. Rossetti sur Dante et sur toute son école, elle est présentée sous un jour si inattendu et défendue avec tant d'érudition et de bonne foi littéraire, qu'elle nous semble mériter d'être connue en France de tous les hommes qui prennent intérêt aux hautes spéculations de l'esprit. Pour suppléer donc, autant qu'il est possible, à une traduction qui ne l'est pas, nous donnerons, avant d'entrer dans le détail de la discussion, une idée sommaire de quelques chapitres et du plan de l'ouvrage.

Mais avant tout, il faut savoir que M. G. Rossetti, sincère catholique, comme il en fait profession hautement dans son livre, a été amené par une pente si douce, en étudiant Dante, ses contemporains et ses élèves, à reconnaître que ces écrivains avaient eu pour but unique, dans leurs compositions, de combattre le chef de l'église, qu'il en a été en quelque sorte attéré lorsqu'une lecture et des études plus fréquentes et plus attentives ne lui permirent plus d'en douter. Aussi M. Rossetti, en trouvant tout naturel et juste même que personne ne veuille prendre la peine de lire son livre, comme ne renfermant que des extravagances, s'écrie-t-il : « Et en effet, quand je sonde ma conscience, dois-je me plaindre de ce mépris? Si, il y a huit ans, quelqu'un m'eût dit, à moi professeur de littérature italienne : Tu ne comprends pas un mot aux ouvrages de Dante et de Pétrarque, j'eusse souri de pitié. Et si enfin on m'eût conseillé de lire l'ouvrage que je présente, j'aurais tourné le dos au livre et à celui qui me l'aurait offert. Je ne m'étonne donc pas de ce que beaucoup de personnes agissent de la sorte à mon égard. » C'est avec cette conviction en ses propres opinions, et d'autre part avec cette appréhension du public, que M. Rossetti publia à Londres, il y a quelques années, un commentaire analytique de la *Divine Comédie* de Dante, où, comme il l'avoue lui-même, il n'osa pas dévoiler complètement les véritables intentions du poète, par respect pour l'église romaine. Ce commentaire dont il ne parut qu'une faible partie, non-seulement n'eut point de succès, mais devint même l'objet de critiques iro-

niques et amères. L'auteur fut désigné comme un ennemi de la foi catholique, comme un calomniateur effronté de Dante.

Ces restrictions que l'auteur mit à son commentaire, ainsi que les reproches injurieux qu'elles lui attirèrent, lui firent faire de nouvelles études, des recherches plus profondes, afin de s'assurer s'il n'était pas dans l'erreur; et lorsque enfin ces derniers travaux eurent affermi sa conviction, il écrivit le livre dont nous allons essayer de donner une idée.

L'auteur fournit d'abord, par de nombreuses citations tirées de l'Apocalypse, puis des lettres, mandemens et autres écrits de dignitaires de l'église, la preuve que jusqu'au XIe siècle, où parut en Italie la secte des *Patarini, Bulgari*, connue plus tard en France sous le nom d'*Albigeois*, on se gênait si peu avec les papes et la cour de Rome, qu'on les désignait *ouvertement* par les mots de *loup* et de *louve*, par les sobriquets de *satan* et de *règne visible de satan sur la terre*.

La secte des Patarini, ou Albigeois, s'était tellement accrue en Europe, et elle menaçait le saint-siége avec tant de hardiesse, que les pontifes furent forcés de sévir contre elle. Dès que cette secte fut persécutée, de *patente* qu'elle avait été jusque-là, elle devint *secrète*. Elle eut des signes pour que ses adeptes pussent se reconnaître, et l'on adopta un langage figuré et apocalyptique pour correspondre et converser sans être compris. On rapporte, à ce sujet, une lettre citée par l'historien Mathieu Paris, où un déserteur de la secte, un certain Ivon de Narbonne, écrit à l'archevêque de Bordeaux (1245) : « Qu'ayant été poursuivi dans son pays comme Albigeois, il alla en Italie, à Cosme, où il fut reçu amicalement et avec générosité par des co-sectaires auxquels il se fit reconnaître; qu'il leur promit sur serment de prêcher partout leur doctrine, afin de persuader à tous que la foi de Pierre, c'est-à-dire du pape, ne peut mener au salut; que ces co-sectaires avaient des communautés bien régulières et des évêques pour les diriger; que lui, Ivon, apprit d'eux beaucoup de choses touchant les affaires de la secte, et notamment sur l'envoi qu'elle faisait, à ses frais, d'élèves intelligens, choisis en Toscane et en Lombardie, afin qu'ils allassent apprendre à Paris l'art de se servir des subtilités de la logique et de la théologie; que des sectaires commerçans parcouraient les foires et

les marchés dans le but de faire des prosélytes à leur école ; et que quand lui, Ivon, avait quitté Cosme pour passer par Milan, Crémone, Venise, jusqu'à Vienne, il avait été toujours et partout reconnu et accueilli au moyen de signes. »

M. Rossetti part de ce fait pour revenir sur le style et le langage figurés, employés précédemment dans les Eglogues de Virgile, dans l'Apocalypse, et dans plusieurs autres ouvrages, où ce moyen de dire la vérité d'une manière détournée fut conservé; puis il arrive à citer les églogues latines de Pétrarque, où ce langage apocalyptique est non-seulement reproduit, mais où il a évidemment pour objet de peindre les abus, les désordres, l'avarice et les injustices des papes et de leur cour, qui se tenait alors à Avignon. Pour ne fournir qu'une preuve à l'appui du système de M. Rossetti, on rapportera quatre vers de la VIe églogue de Pétrarque, dans lesquels Ginguené lui-même a reconnu qu'ils sont mis dans la bouche de Clément VI, sous le nom de *Mition*, et adressés à saint Pierre sous le nom de Pamphile qui, dans la même églogue, fait des reproches au pontife sur l'état de langueur et de désordre où se trouve son troupeau. Clément VI ou Mition répond :

Furibus est mecum contractum, sanguine porci,
Fœdus et inferni descriptum regis in ara;
Invisum superis, sacrum fortasse profundis,
Acceptum sed jure Diis, quibus ære litatum est.

« Il y a un pacte contracté entre moi et les voleurs, pacte signé avec du sang de porc sur l'autel du dieu de l'enfer ; pacte odieux aux divinités célestes, peut-être sacré pour les inférieures, mais reconnu de droit par les dieux auxquels il est offert en monnaie. »

L'auteur, en démontrant que depuis l'Apocalypse jusqu'aux écrits de Pétrarque, Rome, les papes et leur cour n'ont pas cessé d'être l'objet de reproches, de critiques et d'invectives exprimées dans des compositions et sous des paroles figurées, trace en quelque sorte une ligne de circonvallation, au centre de laquelle il enferme son sujet principal pour l'examiner tout à l'aise et le disséquer en quelque sorte, de manière à rendre sa démonstration plus évidente. Or, ce sujet est Dante Alighieri et ses écrits.

Dans une suite de chapitres dont les nombreux et intéressans détails rendent l'analyse impraticable, M. Rossetti, après avoir jeté un coup d'œil historique sur le siècle de Dante, avance et démontre assez clairement que dans la *Divine Comédie* le sens est double, positif et allégorique; que le langage y est presque toujours à double entente; que par le mot d'*enfer* il faut toujours entendre le monde conduit par les papes, par Satan le pontife même; et qu'en somme la composition des trois cantiques a pour objet le développement d'une grande opinion politique, par laquelle on exprimait le désir de renverser le papisme en Italie, et d'établir dans ce pays, et par suite dans tout le monde civilisé, la monarchie universelle dans la personne d'un empereur et souverain pontife.

Si nouvelle et si bizarre même que puisse paraître cette idée à ceux qui sont complètement étrangers à l'histoire et à la littérature de l'Italie, il faut bien se persuader néanmoins que, pendant trois siècles, elle a été l'occasion des querelles et des guerres entre les Guelfes, ou papistes, et les Gibelins, qui soutenaient les droits de l'empire; que Dante Alighieri a certainement été le plus opiniâtre des hommes de ce dernier parti, et que non-seulement il a présenté son avis sur ce sujet d'une manière implicite dans ses poèmes, mais qu'il l'a exprimé tout-à-fait ouvertement dans un ouvrage latin intitulé *De Monarchia*, où il s'est efforcé de prouver que la puissance impériale ne relève point du pape, mais de Dieu seul.

Après avoir établi tous ces faits, dont il est assez difficile de se dissimuler l'évidence, l'auteur, revenant sur l'usage immémorial du langage apocalyptique employé par les grands philosophes de l'antiquité, par les prophètes, les sibylles, Virgile lui-même et le visionnaire saint Jean, pour tromper la vigilance du pouvoir régnant et répandre, sous le voile de l'apologue et d'un langage conventionnel, des vérités importantes à l'amélioration et au bonheur de l'humanité, lie cet usage antique aux habitudes analogues que l'on prit parmi les premiers chrétiens, du moment où les vicaires du Christ commencèrent, par leur conduite plus ou moins coupable, à attirer sur eux et sur l'église l'animadversion et la haine des fidèles. Il signale comme l'époque où l'on se servit régulièrement d'un langage et de signes convenus, où il se forma une secte anti-

papiste enfin, le temps où les Patarini ou Albigeois se répandirent en Italie.

Ces hérétiques, venus originairement, dit-on, de Bulgarie, étaient particulièrement accusés de manichéisme. Leur première apparition constatée en Italie date de 1176, époque qui coïncide avec celle où la langue et les poésies provençales étaient devenues familières dans toute la péninsule. Alors tous ceux qui se rattachaient aux intérêts de l'église et du saint-siège, par conséquent tous les gens qui prenaient part directe ou indirecte au pouvoir en Italie, écrivaient et parlaient latin. La secte des Patarini, au contraire, intéressée à faire des prosélytes dans le bas peuple, eut recours au langage vulgaire, et les gens influens et lettrés qui voulaient s'opposer au papisme, s'appliquèrent à composer des ouvrages en provençal, et bientôt après en italien pour donner une nouvelle langue au nouveau peuple qu'ils voulaient former en Italie; en sorte que l'Italie était divisée en deux partis, les Guelfes ou partisans du pape, qui parlaient latin, et les Gibelins ou partisans de l'empereur et de la monarchie, s'exprimant de préférence en langue vulgaire.

C'est dans cette disposition politique et littéraire qu'était l'Italie lorsque la langue de Dante, de Pétrarque et de Boccace, celle que l'on y parle encore aujourd'hui, prit naissance et se perfectionna.

Cette apparition presque subite d'une langue dont il n'y a nulle trace avant la fin du XIe siècle, est un phénomène qui a singulièrement exercé les recherches des philosophes et des lettrés; mais ce qui ne mérite pas moins d'attention de leur part, c'est l'étrange appareil poétique qui a servi constamment de charpente ou de cadre à la plupart des compositions qui ont été faites depuis les chansons et les sonnets de l'empereur Frédéric II, de Pierre Delavigne son chancelier, de Jacomo da Lentino, de Guido Guinizzelli et de plusieurs autres, jusqu'aux poèmes et écrits de Dante, de Pétrarque et de Boccace, je veux dire cet amour dégagé de toute pensée mondaine, ayant pour objet un être féminin dont l'existence est à peine prouvée, et qui sert d'intermédiaire entre l'être aimant et la divinité, pour parvenir au souverain bien.

Toute la poésie italienne, depuis son origine vers 1200, jusqu'à

la fin du XVe siècle, a pour élément principal, on peut même dire unique, ce que l'on appelle l'amour platonique.

Un fait qui résulte des nombreuses recherches de M. Rossetti, mais sur lequel il n'a peut-être pas assez appuyé, c'est que tous les écrivains et poètes italiens de l'époque comprise entre les deux dates qui viennent d'être indiquées, et qui étaient Gibelins ou du parti de l'empereur, étaient érotiques platoniciens, tandis que les poètes guelfes au contraire, ceux qui, attachés aux intérêts du saint-siège, se hasardaient cependant à rimer en langue vulgaire, ne se servaient point de l'appareil poétique éroto-platonique. On en fournira une preuve unique, mais frappante et décisive : Brunetto Latini, le maître de Dante, était Guelfe ; or il a laissé deux écrits, l'un, *le Trésor*, espèce d'encyclopédie, et l'autre, *il Tesoretto*, poème moral où l'amour ne joue aucun rôle, ni comme principe, ni comme passion, tandis que Dante Alighieri, élève de Brunetto Latini, mais fougueux Gibelin, et fondateur en quelque sorte de la langue vulgaire de son pays, est, pour le fond des idées comme dans la forme de ses compositions et de ses phrases, l'écrivain le plus habituellement éroto-platonique de l'Italie. Or, avant les ouvrages de Brunetto Latini, on avait déjà fait une assez grande quantité de poésies érotiques ou gibelines, d'où il faut conclure, d'après le système de M. Rossetti, que l'auteur du *Tesoretto* a composé ses livres dans un tout autre esprit littéraire, parce qu'en sa qualité de Guelfe, il avait des opinions politiques contraires à celles des poètes platoniciens.

Ce que l'on peut observer facilement en étudiant les poètes et les écrivains italiens des XIIIe et XIVe siècle, c'est que tous ceux qui ont écrit comme Brunetto Latini, quel que soit d'ailleurs le mérite littéraire de leurs ouvrages, parlent toujours au positif et sont en général simples et clairs, tandis que les poètes au contraire qui cultivaient la *gaie science*, qui *disaient et rimaient d'amour*, qui avaient *une dame de leur intelligence*, comme la Béatrice de Dante, la Laura de Pétrarque, la Fiametta de Boccace, et tant d'autres qui ont toutes méthodiquement charmé leurs amans pour la première fois pendant la semaine sainte, et sont toutes mortes peu après et toujours avant leurs amans ; ces écrivains, dis-je, ont produit des ouvrages dont les plus importans, les plus en vogue de leur temps

surtout, sont inintelligibles pour nous, soit qu'on les étudie dans leurs détails, soit qu'on en cherche le but final.

Quoique l'intention véritable de Pétrarque ne soit pas toujours facile à saisir dans ses ouvrages italiens, quoiqu'elle soit restée en grande partie ensevelie dans l'obscurité dont il a volontairement enveloppé son poème de *l'Afrique* et particulièrement ses églogues latines, cependant on suit, sans trop de peine, dans ces dernières productions, les allusions qu'il fait sans cesse aux excès et aux injustices reprochées à la cour des papes de son temps; mais les écrits de Dante, ainsi que plusieurs de ceux qu'a composés Boccace, sont loin d'être aussi clairs.

Tous les commentateurs de Dante en particulier, depuis lui jusqu'à nos jours, reconnaissent qu'il n'y a rien de certain encore dans les découvertes que l'on prétend avoir faites du plan allégorique des *Trois Règnes*, pas plus que des explications que l'on a données d'une foule de pensées et de vers étranges qui se rencontrent à chaque page dans ces singuliers poèmes. L'un des plus savans appréciateurs des écrits d'Alighieri, le chanoine Dionisi, avouait à la fin du siècle dernier que le sens interne, mystique, que ce qu'il y a de plus précieux dans le livre enfin, reste encore comme un trésor caché qu'il faut s'efforcer de découvrir; et en 1827, Quirico Viviani, en donnant une édition annotée du manuscrit Bartolini, de Dante, dit que pour dérouler le voile allégorique tissu par ce poète, il faudrait s'oublier soi-même ainsi que la civilisation dans laquelle nous vivons; qu'il serait nécessaire de s'identifier avec le siècle de l'auteur, de devenir Guelfe et Gibelin passionné, et de ressentir tour à tour la haine et l'amour du poète, afin de familiariser son imagination avec les images et les inventions même les plus extravagantes dont il s'est servi pour exprimer ses opinions et sa doctrine.

Enfin M. Rossetti s'est tenu pour dit ce que tous les hommes qui ont sérieusement étudié les écrits de Dante savent très bien, que, si les beautés poétiques de ses ouvrages, prises à part et isolément, ravissent en admiration le lecteur, personne jusqu'ici n'a pu découvrir, dans l'ensemble des écrits du Florentin, d'où il part et où il veut arriver, et que fort souvent même on ne sait pas par où il passe.

L'espèce de dédain avec lequel le commentaire de M. Rossetti a été reçu n'a donc aucun fondement raisonnable, car ce critique n'a fait directement le procès d'aucun de ses prédécesseurs; il s'est répété courageusement à lui-même ce que tous les autres avaient dit précédemment : je n'entends et l'on n'entend absolument rien à la partie allégorique, théologique ou mystique, des écrits de Dante; il faut le relire avec soin et emprunter des lumières nouvelles pour parcourir ce labyrinthe, jusqu'ici inextricable.

On sait déjà quelle est la nature des travaux historiques que M. Rossetti a faits pour asseoir solidement les nouvelles études qu'il voulait accomplir; maintenant venons aux recherches littéraires où il a été conduit.

Elles ont pour objet principal l'analyse des ouvrages des trois chefs littéraires, selon M. Rossetti, de la secte gibeline ou anti-papiste, Dante, Boccace et Pétrarque, trois astres enfin autour desquels tournent toutes les étoiles poétiques qu'ils éclairent. Le travail du critique sur ce sujet est savant, substantiel, très curieux, mais il manque d'ordre, et il faut déjà être très versé dans les matières qu'il traite et dans la lecture des poètes des XIIIe et XIVe siècles qu'il cite, pour saisir toutes les conséquences qu'il en tire, et reconnaître ce qu'il peut y avoir de vrai dans les conclusions qu'il prend. Partant de ce fait qu'il s'est efforcé de prouver, que, depuis la publication de l'Apocalypse, on n'a pas cessé de s'élever contre les excès des papes et de l'église romaine, en employant, pour se soustraire aux poursuites de l'autorité régnante, un langage figuré et apocalyptique, il avance que cet usage a pris une consistance régulière, a reçu même les formes conventionnelles d'un langage tout à la fois figuré par des signes et par un jargon, à partir de l'époque où les Patarini, Albigeois, anti-papistes enfin, persécutés à toute outrance en Europe, eurent recours à ce moyen pour faire triompher leurs opinions en les publiant sous un voile, et pour se soustraire aux supplices qui les attendaient, en parlant entre eux une langue inintelligible à leurs adversaires. Ces évènemens, nous le répétons, avaient lieu précisément vers le commencement du XIIIe siècle, où se formaient la langue et la poésie italiennes, et lorsque les démêlés entre les empereurs d'Allemagne et

la cour de Rome jetaient les premières semences de cette lutte haineuse et sanglante qui dura si long-temps entre les partis gibelin et guelfe. Il importe même, à ce sujet, de remarquer que l'empereur Frédéric II, roi de Naples et de Sicile, qui passe pour avoir donné naissance, vers 1240, à ces deux factions, par ses querelles avec le pape Grégoire IX, est compté aussi au nombre des premiers qui ont fait des vers italiens. Il faut même ajouter que les chansons qui restent de lui en cette langue, sont écrites dans le mode érotoplatonique.

On doit répéter aussi que ce système littéraire, amoureux ou sectaire, a prévalu dès l'instant que l'usage de la langue vulgaire a été adopté, et qu'au contraire, quand on voulait exposer des faits, des raisonnemens ou bien une doctrine morale ou scientifique, on avait recours au latin. Dante en fournit des exemples dans ses lettres et particulièrement dans son traité *De Monarchia*. C'est ce que l'on peut observer également dans les œuvres complètes de Pétrarque et de Boccace.

Mais avant de passer outre, j'ajouterai ici un document curieux, négligé par M. Rossetti, et qui est de nature cependant à jeter du jour sur l'état des esprits, en Italie, à l'époque où les guerres des partis gibelin et guelfe étaient dans toute leur force; où la littérature en langue vulgaire prévalait, et où tous les hommes mécontens, et exprimant la haine que leur inspirait la cour de Rome, appelaient de tous leurs vœux l'arrivée de l'empereur, comme celle d'un messie. D'après les promesses de l'empereur Henri VII, ce grand évènement devait avoir lieu en 1314. Or, sept ans avant, on brûla vif un certain Dulcinus, hérétique patarin, qui fut pris avec toute sa secte, auprès de Verceil en Piémont, après un combat long et opiniâtre. Muratori, parmi les écrits du moyen-âge qu'il a fait connaître, donne une relation latine, écrite par un contemporain, de l'histoire et des opinions de la secte dont ce Dulcinus était alors le chef. Voici les principaux points de la profession de foi que firent ce sectaire et ses disciples, lorsqu'ils furent condamnés au supplice : ils prenaient le titre d'apôtres, disant que leur ordre ou communauté avait été ainsi institué et nommé par Gérard Seguerelli de Parme, lequel avait été brûlé quelques années auparavant; que Seguerelli était le fondateur de leur secte; qu'ils ne reconnaissaient

ni l'église romaine, ni les cardinaux, ni le pape; qu'eux seuls Patarins, avaient la véritable tradition des vertus évangéliques; que les dîmes ne devaient pas être payées au clergé romain qui avait abandonné cette perfection morale et cette véritable pauvreté dans lesquelles vivaient les premiers apôtres; que l'homme et la femme avaient le droit de vivre ensemble et de satisfaire leurs désirs mutuels, sans commettre un péché; que la vie est plus parfaite sans vœux qu'avec des vœux; outre cela, ils croyaient que pour aucune cause, dans aucun cas, on ne devait jamais jurer, si ce n'est à l'occasion des articles de foi et des commandemens de Dieu; que quant à tout le reste, on pouvait cacher ce que l'on savait, en jurant même de dire la vérité aux cardinaux et aux inquisiteurs; que l'on n'était nullement tenu par ce serment de révéler ses opinions et sa doctrine, et qu'on n'était point obligé de se défendre par ses paroles, mais dans son cœur. Il leur était recommandé de dogmatiser toutefois, quand et où ils pourraient, en cachette; qu'en tous cas si on les forçait de jurer en les menaçant de la mort, ils pouvaient mentir, sans crainte de commettre un péché; qu'enfin s'ils ne pouvaient échapper au supplice, alors ils devaient avouer et défendre ouvertement leur doctrine et mourir avec courage sans trahir leurs co-sectaires.

Ce Dulcinus déclara qu'il avait reçu le don de prophétie, et que Dieu lui avait révélé, vers l'année 1305, que Frédéric, roi de Sicile, fils de Pierre d'Aragon, deviendrait empereur, instituerait dix rois en Italie, mettrait à mort le pape, les cardinaux, les prélats de l'église romaine et tous les religieux, excepté ceux d'entre eux qui viendraient se joindre à sa secte; et qu'enfin lui, Dulcinus, serait placé sur le siège du bienheureux saint Pierre, d'où il ferait connaître la vérité.

D'après les statuts de la secte, Dulcinus avait une femme qui vivait avec lui. Elle se nommait Marguerite. Tous les sectaires étaient à peu près dans le même cas, et ils donnaient à la femme qui leur était attachée, le nom de sœur en Jésus-Christ (1).

Je dois à la vérité de dire que dans cette curieuse chronique je n'ai rien trouvé qui indiquât que, parmi ces hérétiques, on eût

(1) Muratorii Script., vol 9, pag. 459.

l'usage d'une langue figurée, d'un argot et de signes convenus. L'histoire des Albigeois et Vaudois en France, écrite par Pierre de Vaucernay, moine de Cîteaux et contemporain, ne donne non plus aucun renseignement sur ce fait.

Quoi qu'il en soit, M. Rossetti croit reconnaître qu'à la secte anti-papiste des Patarini a succédé ou s'est mêlée celle des Gibelins; que les signes conventionnels, par le geste, la parole et l'écriture, ont été transmis par les premiers aux seconds; et qu'enfin le fond de cette langue figurée, de cet argot, qui était employé également par les chevaliers du Temple, tire son origine du livre de l'Apocalypse. Faute de pouvoir rapporter ici des citations trop longues et trop nombreuses, on ne donnera qu'un échantillon du vocabulaire commun au visionnaire de Pathmos et au grand poète gibelin Dante. Ainsi, l'enfer des vivans veut dire le monde corrompu par la direction des papes; Béatrice, Laure, Fiametta et tant d'autres femmes imaginaires sont la personnification de la puissance impériale, de la monarchie environnée de toutes les vertus et de tous les bienfaits. La Rome des papes est tour à tour la louve, Babylone, la grande prostituée; le loup, le guelfe, mot qui vient du saxon *wolf*, Satan, Lucifer, etc., sont les noms donnés au pape, et par lesquels il est désigné. L'empereur est ordinairement indiqué par la figure d'un levrier. La mort et la vie, deux expressions que l'on rencontre sans cesse dans tous les écrits des poètes éroto-platoniques, et dont on a ordinairement beaucoup de peine à saisir l'acception dans leurs vers, indiquent, en argot gibelin, le premier, le papisme, et le second, la puissance impériale. Ainsi, lorsque Dante dit que le *levrier*, héritier de l'*aigle*, viendra au secours de l'Italie et punira la *louve*, selon M. Rossetti, qu'il est assez difficile de contredire en cette occasion, cela signifie : L'empereur viendra au secours de l'Italie, et punira la Rome papale.

Je ne prétends pas affirmer que toutes les explications données par M. Rossetti sur le texte de Dante soient aussi précises que celle que je viens de citer; j'ai voulu en faire connaître d'abord la nature et l'esprit par des exemples simples et bien caractérisés. Mais il n'y a encore, dans ce qui vient d'être exposé de la langue conventionnelle de Dante et des poètes ses contemporains et élèves, que ce qui est emblématique, apocalyptique; et il est important

de connaître les expressions, les mots et les signes mêmes dont on se servait pour rendre ces pensées, déjà fort obscures. Or, dans les poèmes de Dante comme dans toutes les autres poésies de son temps, l'annonce du jugement dernier et d'un *juge* qui viendra bientôt pour punir et récompenser les *vivans* et les *morts,* s'y trouve toujours reproduite. C'est même là ce qui a fait donner à Dante le surnom de poète théologien. Mais, d'après le système de M. Rossetti, toute sa poésie est politique. Les *vivans,* ce sont les bons, c'est-à-dire les Gibelins; les Guelfes, au contraire, sont les mauvais, ou les *morts,* deux expressions emblématiques employées dans un sens analogue par l'auteur de l'Apocalypse. Enfin, le *juge* qui doit venir, c'est l'empereur.

Toute la *gaie science* en Italie, le *dire d'amour* n'était donc, selon M. Rossetti, que le jargon, l'argot de la faction gibeline, qui, sous le nom d'amour, cachait son désir de voir l'empereur renverser le pape, et désignait cette espèce de messie impérial tantôt sous le nom générique de dames, tantôt sous celui d'une femme particulière. Ce nom, qui était toujours symbolique, était encore parfois anagrammatique. Dante fournit un singulier exemple de ces jeux de mots et de lettres. Au 7e chant du Paradis, lorsque le poète s'adresse à Béatrice pour être instruit sur la rédemption de l'homme, il exprime la crainte mêlée de respect que lui inspire la vue de sa dame, et s'écrie :

Io dubitava, e dicea : dille, dille
Fra me, dille, diceva, alla mia donna
Che mi dissetta con le dolci stille;
Ma quella reverenza che s'indonna
Di tuttto me, pur per B e per ICE
Mi richinava come l'uom ch'assonna.

Avant de donner la traduction de ce passage, il faut que l'on sache que, dans quelques poésies de Dante et dans sa *Vita nuova,* on trouve parfois le nom de Béatrice réduit par abréviation à celui de *Bice,* comme plus tard Pétrarque a employé le diminutif Laurette pour Laure. Dante dit donc :

« J'étais dans le doute, et je me disais en moi-même : dis-le, dis-le à ma dame qui apaise ma soif par la douce rosée qu'elle distille; mais ce respect qui s'empare

de moi tout entier, même à l'idée de B et de ICE, me fait baisser la tête comme un homme qui obéit au sommeil. »

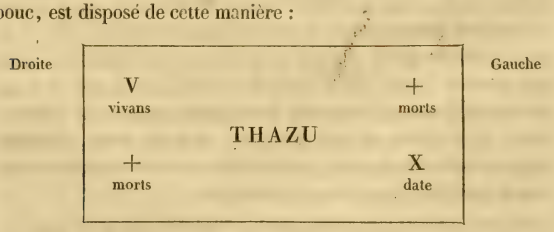
Tous les anciens commentateurs s'accordent à croire que le poète a joué sur le nom de Béatrice. Alfieri, qui a adopté cette opinion, trouve cette puérilité indigne de Dante, et enfin M. Rossetti, à l'aide de son système de critique, voyant dans Béatrice la personnification de la vertu politique, au lieu de la théologie, comme on l'avait signalée jusqu'à ce jour, indique les quatre lettres formant le mot de BICE, comme les initiales de quatre mots dont le premier, *B*éatrice, rappelle ce qui se rapporte à l'amour; le second et le troisième, *I*esu-*C*risto, caractérisant la théologie, et enfin le quatrième, *E*nrico, nom de l'empereur, objet et but particulier des allégories précédentes et résumant la grande idée politique des Gibelins.

Jacopo Mazzoni, qui écrivit une défense de Dante dans le courant du XVIe siècle, dit, à propos de ce vers bizarre : *per B e per ICE*, qu'il prie le lecteur de lui pardonner s'il ne s'explique pas ouvertement sur la signification de ces lettres, parce qu'il *ne peut ni ne veut* en dire davantage; et il se borne à faire entendre que l'auteur de la *Divine Comédie*, loin d'avoir joué vainement sur le nom de Béatrice, a prétendu cacher sous ces quatre lettres un secret pythagorique. Or, il arrive que par une modification bizarre qui a lieu dans le poème de Dante, cette Béatrice se change à la troisième sphère du ciel, et devient Luce à laquelle Pythagore a donné le nom de philosophie, la fille de l'empereur du monde, et que Dante, dans son livre intitulé *le Banquet*, où il donne l'explication philosophique de ses conceptions poétiques, dit : « Je dis et j'affirme que la dame dont je suis devenu amoureux, après mon premier amour, fut la très belle et très honnête fille de l'empereur de l'univers, à laquelle Pythagore a donné nom *Philosophie*; » et il ajoute un peu plus loin : « Par ma dame, j'entends toujours celle dont il a été question dans ma chanson précédente, c'est-à-dire Luce, la puissante philosophie. »

On rencontre encore fréquemment dans les vers et la prose de Dante des expressions dont l'indécision est telle, qu'elle embarrasse ordinairement le lecteur. C'est le mot *tal* (tel) ou *altri* (autre),

employés comme nous le ferions pour indiquer quelqu'un dont on parle, mais que l'on ne veut pas nommer : « Un *tel* viendra ; *l'autre* ne tardera pas à paraître. » A propos de ces deux expressions, M. Rossetti cherche à prouver par de nombreux exemples qu'elles ont été employées de la même manière par plusieurs poètes contemporains de Dante, et qu'il regarde comme ses cosectaires; puis il finit par avancer que ces deux mots, TAL et ALTRI, renferment les initiales de ces deux phrases : *Teutonico*, *Arrigo*, *Lucemburghese*, et *Arrigo Lucemburghese*, *Teutonico*, *Romano Imperatore*, c'est-à-dire le nom, les qualités et le titre du messie qu'attendaient les Gibelins, Henri VII, duc de Luxembourg, empereur d'Allemagne, qui devait être couronné à Rome. C'est au moyen de ces interprétations que M. Rossetti donne un sens précis à ces paroles de Dante, lorsque, dans son poème, les démons s'opposant à l'entrée de Virgile et à la sienne dans la ville de Dite, l'enfer ou la Rome des papes, il s'écrie : « *Il nostro passo non ci può torre alcun, da* TAL *n' è dato.* — TAL *ne s'offerse* : — *O quanto tarda à me ch'* ALTRI *qui giunga !* » — « Personne ne pourra nous frayer le chemin, si ce n'est un TEL. — Un TEL ne vient pas ! — Oh ! qu'il me tarde de voir arriver l'AUTRE ici ! » Ce *tel*, cet *autre*, selon M. Rossetti, est donc l'empereur Henri VII.

Parmi les exemples donnés par le critique à l'appui de cette opinion, il cite encore une espèce de talisman indiqué par Francesco da Barberino, contemporain de Dante, gibelin et sectaire comme lui. Ce talisman, ou plutôt ce préservatif que l'auteur recommande d'écrire sur les murs des appartemens, avec du sang de bouc, est disposé de cette manière :



Et en voici l'explication : Au milieu, *Teutonicus Henricus*, *Augustus Septimus*, Uivat. A la droite de ce messie, de ce christ

politique, sont V, les vivans, les bons, les gibelins; à sa gauche, les morts ×, les méchans, les guelfes. Dessous les vivans indiqués par un V, sont les morts × pour exprimer leur infériorité et leur punition; et enfin l'X, qui se voit à l'angle opposé, est la date de l'année où Henri VII devait mettre son expédition en Italie à fin. *Henricus VII, anno* MCCCX, *expeditionem romanam indixit* (1).

J'ai cru devoir m'arrêter tant soit peu sur les faits qui tendent à prouver l'usage que Dante et ses contemporains, gibelins comme lui, ont fait du langage apocalyptique, d'un argot de secte et de signes conventionnels. Parmi l'immense quantité d'exemples fournis par M. Rossetti, j'ai choisi ceux qui frappent davantage et qui paraissent le plus propres à donner le désir de s'assurer par soi-même de la solidité des raisons et du système du nouveau commentateur de Dante. Quoi qu'il en soit, et dans le cas même où les recherches de M. Rossetti, à ce sujet, ne dévoileraient pas suffisamment la vérité qu'il croit avoir démontrée, on peut assurer que rien n'est plus curieux et plus intéressant pour les personnes qui étudient le moyen âge, que le livre d'où j'ai tiré tous les détails que l'on vient de lire. En admettant même que le système de M. Rossetti soit entièrement erroné, je conseillerais encore d'en prendre connaissance. Il y a toujours à apprendre avec ceux qui se trompent de bonne foi. C'est aux théologiens scolastiques et à ceux qui cherchaient la pierre philosophale, que l'on doit la philosophie et la chimie telles qu'elles sont de nos jours.

Il n'y a pas un chapitre de cet ouvrage sur lequel on ne pût faire un volume intéressant. Tels sont ceux où l'auteur fait connaître l'allégorie principale de l'enfer, où il indique les auteurs qui ont eu les mêmes opinions et employé le même *jargon* que Dante, où il apprend ce que c'est que le Virgile acolyte de Dante, et tant d'autres choses mystérieuses et inexpliquées des écrits de ce grand poète. Mais il faut nous borner; et tout en nous imposant des limites, peut-être serons-nous bien longs, car il nous reste encore des questions importantes à exposer.

L'une de celles qui, soit qu'on la considère isolément ou qu'on la rattache à la discussion littéraire relative aux écrits dantesques,

(1) Struvius, hist. germ., Pars IX, sect. 4.

mérite le plus d'attention, est de savoir ce qu'était au juste l'amour platonique au moyen âge. M. Rossetti a fait sur cette matière neuf chapitres, qui remplissent près de deux cents pages. Il n'y règne pas tout l'ordre désirable, mais rien de ce qui s'y trouve n'est indifférent, et l'on doit sentir à quel point l'association de ce défaut et de cette qualité rend difficile la tâche de celui qui analyse.

Les premières poésies italiennes furent composées à l'instar de celles des Provençaux ; or, je ferai, au sujet des vers de ces derniers, une observation importante, omise par M. Rossetti, et qui cependant tourne tout à l'avantage de son système. Le sujet favori des troubadours de Provence est l'amour, mais l'amour naturel, la galanterie, et fort souvent même le libertinage. C'est en vain que j'ai cherché, dans les vers amoureux de ces poètes, un seul passage qui indiquât cet amour chaste, religieux, philosophique, platonique enfin, qui est le caractère distinctif de celui dont les poètes de l'école de Dante ont fait le sujet constant de leurs écrits. Dans l'ouvrage que j'ai en portefeuille sur la poésie dantesque, j'ai consigné et appuyé par des preuves cette importante distinction. Ce n'est vraiment qu'avec Dante qu'est apparu ce personnage féminin entouré des attributs de la divinité, dont Béatrice est le type le plus majestueux et le plus brillant. Ce n'est que depuis Dante que l'on a eu l'idée de cet amour mystique dont sa Béatrice a été constamment l'objet. Enfin, en comparant les poésies provençales avec celles des Italiens dantesques, j'y ai trouvé encore une différence caractéristique : c'est que la jalousie, qui joue un si grand rôle dans les compositions des troubadours, n'est jamais exprimée dans les vers amoureux de Dante et de Pétrarque. Evidemment un amour sans soupçon, sans inquiétude, ne peut être inspiré que par un être tellement supérieur à notre nature que l'on doit le croire imaginaire ou divin, sans courir la chance de passer pour avoir une idée défavorable du beau sexe. J'étais donc arrivé, par la réflexion et par mes études, au même point marqué par quelques-uns de ceux qui ont étudié Dante avant nous, mais sans comprendre parfaitement le sens des allégories de détail mises en œuvre par ce poète, et je pensais que le but, que le sens final de tous ses écrits, dont j'excepte *la Monarchie*, était non pas théologique, comme on l'a cru, mais simplement philosophique.

On le sait à présent, M. Rossetti croit, non sans quelque raison, que tous les écrits de Dante ont été composés dans un intérêt politique. Il était donc important et indispensable pour lui de prouver que l'amour platonique est comme les phrases, comme les signes dont il a été question, un voile, un emblème, au moyen desquels les sectaires anti-papistes, impérialistes, gibelins, exprimaient leurs opinions et leurs espérances, répandaient leurs doctrines et attaquaient la puissance de leurs adversaires. C'est aussi ce qu'il s'efforce de faire. Ainsi, dit-il, lorsque Dante vint, il trouva l'art de la *gaie science* tout fait, et un langage illusoire établi sur une base très simple, deux mots : AMOUR et HAINE, d'où dérivent deux séries d'expressions contrastant l'une avec l'autre, et servant à désigner, d'une manière emblématique, toutes les choses contraires. Les mots AMOUR et HAINE donnés, on en fit donc le seigneur Amour et la dame Haine; le règne d'Amour et celui de Haine, Plaisir et Douleur, Vérité et Fausseté, Lumière et Ténèbres, Soleil et Lune, Vie et Mort, Bien et Mal, Vertu et Vice, Courtoisie et Bassesse, Valeur et Lâcheté, Noblesse et Abjection, Gens intelligens et Gens grossiers, Agneaux et Loups, Droite et Gauche, Montagne et Vallée, Feu et Glace, Jardin et Désert, etc.; nomenclature à laquelle Dante ajouta Dieu et Lucifer, Christ et Antechrist, Anges et Démons, Paradis et Enfer, Jérusalem et Babylone, la Femme pudique et la prostituée, Béatrice et Mérétrice.

Pour apprécier la nature du sentiment auquel on a donné le nom d'amour platonique, M. Rossetti a pris un excellent moyen : c'est d'étudier le caractère et le développement progressif de ce qui en fait l'objet, c'est-à-dire des Béatrice, des Laure, des Fiametta, des Selvaggia, des Teresa, Nina, Clori, etc., qui sont toutes jetées dans le même moule. Or ces femmes qui, comme on l'a déjà dit, apparaissent toutes dans la semaine sainte, jetant toutes aussi leurs amans dans la vie contemplative, meurent toutes précisément avant leur amant, à la première heure du jour, et elles finissent régulièrement par aller habiter le troisième ciel. Leurs amans prennent alors le titre de pélerins, et entreprennent de grands voyages, passant par l'enfer et le purgatoire pour parvenir jusqu'à l'empirée. Enfin l'amant, et Dante en particulier, après avoir subi de nombreuses initiations, arrive à ce troisième ciel

pour recevoir une admonestation de la dame de ses pensées, au sujet des fautes qu'il a pu commettre, et entendre prononcer son admission au paradis. Bientôt cette Béatrice ou toute autre se transforme en *Luce* (lumière), et finit par s'identifier avec son amant lui-même, comme le prouvent ces paroles de la *Vita nuova* de Dante, lorsqu'il dit, en parlant de la mort de Béatrice : « Qu'il ne peut louer cette personne sans se louer lui-même, ce qui serait blâmable, et ce qu'il laisse à faire à d'autres. » Pétrarque et Boccace emploient également ces étranges paroles à propos de Laure et de Fiametta.

Quel que soit mon désir d'éviter les citations, je ne puis me dispenser de rapporter ici un admirable passage de Dante, propre à jeter du jour sur la question que je traite. Il est tiré du xxxie chant du Purgatoire, lorsque Dante, arrivé près du fleuve Léthé, rencontre Béatrice sur le char traîné par un griffon, et s'apprête à faire la confession de ses fautes à la dame de ses pensées. C'est Béatrice qui parle :

O tu, che se' di là dal fiume sacro,
  Volgendo suo parlare a me per punta,
  Che pur per taglio m' era parut' acro,
Ricominciò, seguendo, senza cunta,
  Di', di' se quest' è vero, a tanta accusa
  Tua confession convienne esser congiunta.
Era la mia virtù tanto confusa,
  Che la voce si mosse, e pria si spense
  Che dagli organi suoi fosse dischiusa.
Poco s' offerse, poi disse : che pense?
  Rispondi a me, che le memorie triste
  In te non sono ancora d'all' acqua offense.
Confusione e paura insieme miste
  Mi pinsero un tal *sì* fuor della bocca,
  Al qual intender fur mestier le viste.
Come balestro frange, quando scocca
  Da troppa tesa la sua corda e l' arco,
  E con men foga l' asta il segno tocca,
Sì scoppiai' io sott' esso grave carco
  Fuori sgorgando lagrime e sospiri,
  E la voce allentò per lo suo varco.

Ond' ell' a me : perentro i miei desiri
Che ti menavano ad amar lo bene
Di là dal qual non è a che s'aspiri,
Quai fosse attraversate o quai catene
Trovasti, perche del passare innanzi
Dovessiti così spogliar la spene?
E quali agevolezze, o quali avanzi
Nella fronte degli altri si mostraro,
Perche dovessi lor passegiare anzi?
Dopo la tratta d'un sospiro amaro,
A pena ebbi la voce che rispose
E le labbra a fatica la formaro.
Piangendo dissi : le presenti cose
Col falso lor piacer volser mie' passi,
Tosto che 'l vostro viso si nascose.
Ed ella : se tacessi, o se negassi
Ciò che confessi, non fora men nota
La colpa tua; da TAL giudice sassi.

« O toi qui es sur l'autre rive du fleuve sacré, dirigeant vers moi la pointe de ton discours dont le taillant m'avait déjà paru si douloureux, dis, continua-t-elle sans s'arrêter, dis si cela est vrai; car à une si grande accusation doit se joindre un aveu. — Mon courage était si abattu, que quand je voulus faire usage de ma voix, elle s'éteignit dans mon gosier. Béatrice ne supporta pas long-temps mon silence : Que penses-tu? dit-elle, réponds-moi, car le souvenir de tes fautes n'a point encore été entamé par les eaux du Léthé! — La crainte et la confusion m'arrachèrent un tel *oui* de la bouche, qu'il fallut le secours des yeux pour le saisir sur mes lèvres. Comme un arc se rompt quand la corde est trop tendue, et que la flèche ne parvient pas au but, je me débarrassai du lourd fardeau qui m'accablait, en laissant échapper soupirs et pleurs qui m'ôtèrent l'usage de la voix. — Mais elle me dit : Quand tu m'as aimée, et que cet amour te conduisait à chérir le bien qui comprend tous les autres, et au-delà duquel le désir ne peut pas aller, quelles chaînes, quels obstacles t'ont empêché d'aller plus avant? et pourquoi as-tu cru devoir abandonner toute espérance? quels charmes, quels avantages ont donc brillé sur le front des autres, pour que tu aies pris le parti de te tenir auprès d'eux? — Après avoir tiré un soupir amer de ma poitrine, et trouvant à peine de la voix pour répondre, mes lèvres s'émurent péniblement, et je dis en pleurant : Les choses du moment, par l'attrait de leurs faux plaisirs, ont détourné mes pas dès que votre figure s'est cachée. Et elle : Quand tu aurais tu ou nié ce que tu confesses, ta faute n'en serait pas moins connue; un *tel* juge le sait! »

Cette scène est une des plus importantes des trois cantiques. Dante a parcouru tous les cercles, tous les degrés de l'enfer et du purgatoire, et il arrive devant Béatrice qui lui fait subir sa dernière initiation, son dernier jugement, avant qu'il soit admis à boire les eaux du Lethé et à visiter le paradis. Or, en oubliant, s'il est possible, la majesté de cette scène et la beauté des vers du poète, il faut convenir que l'aveu du pénitent comme les reproches de l'accusatrice sont bien vagues, et qu'il est assez singulier que Dante, qui ne recule ordinairement devant aucune dissertation, ait été d'une réserve si extraordinaire dans une circonstance aussi importante.

Voici de quelle manière M. Rossetti interprète l'ensemble de cette scène, ainsi que la réserve des deux interlocuteurs et enfin l'amour platonique qui les unit. Béatrice, comme il l'a dit, est la perfection sur terre dans la monarchie impériale, opposée à la Mérétrice, la louve, la prostituée, la Rome des papes. Dante *aime* Béatrice et *hait* Mérétrice. Or Dante, avant d'avoir embrassé le parti gibelin, avait été Guelfe ainsi que toute sa famille. Il se reprocha souvent cette espèce de péché originel dont il ne fut lavé que quand il se mit volontairement parmi les Gibelins. C'est le passage d'une faction à l'autre que Dante regardait comme la transition de l'erreur à la vérité, et qu'il considéra, pour lui, comme une *vie nouvelle*. Et s'il faut en croire M. Rossetti, la *Vita nuova* n'est rien autre chose que l'histoire de cette conversion dont Béatrice, figurant le pouvoir impérial, est l'objet, et sur laquelle le poète promet de dire des choses qui n'ont point encore été entendues, parole qu'il a tenue effectivement dans ses trois cantiques. On reprocha, et Dante se reprocha à lui-même plus d'une fois, non-seulement de ne pas être né Guelfe, mais encore d'avoir cédé à la crainte qu'inspiraient les hommes de ce parti, en ne parlant pas avec toute la fermeté et la franchise qu'il aurait dû mettre dans ses discours. Ainsi dans le premier ouvrage de Dante, la *Vita nuova*, il dit à l'occasion de la mort de Béatrice : « Quand cette noble dame fut sortie de ce monde, la ville resta comme veuve et privée de son ornement; j'étais encore dans l'affliction au milieu de cette ville désolée, quand j'écrivis *aux princes de la terre et du monde*, pour leur faire connaître qui elle était. On trouvera peut-être mauvais que je ne rapporte pas ici cette lettre qui est en latin (*langue des Guelfes*); mais

comme mon intention est de ne rien insérer dans ce présent livre qui ne soit en langue vulgaire (*langue des Gibelins*), et qu'en agissant ainsi, je remplis d'ailleurs les intentions de mon principal ami (*Guido Cavalcanti, poète gibelin*), je ne donnerai donc pas ma lettre latine. » Toutefois ce passage de la *Vita nuova* est accompagné de ces paroles latines tirées de Jérémie : *Quomodo sola sedet civitas plena populo? facta est quasi vidua domina gentium.*

La mort de Béatrice coïncide, selon M. Rossetti, avec celles de l'empereur Henri VII et du pape Clément V (1313-1314). Dante, à l'occasion de ce dernier événement, et pour engager le clergé à ramener le saint-siège d'Avignon à Rome, écrivit une lettre latine aux cardinaux italiens qu'il surnomma, selon les formules de flatterie en usage alors, *princes de la terre et du monde*. Il accompagna même cette lettre de l'épigraphe tirée de Jérémie : *Quomodo sola sedet civitas*, etc. Cette condescendance pour les hommes guelfes, cette formule qu'on leur accordait par flatterie, ce titre qu'on leur disputait effectivement, indisposèrent le parti gibelin contre Dante, qui ne tarda pas à se reprocher à lui-même cette faiblesse. D'après les idées de M. Rossetti, tous les péchés dont s'accuse Dante dans ses poèmes se borneraient à cette faute; la mort de Béatrice ne serait qu'un emblème de la colère de ses co-sectaires contre lui, et enfin les interrogations impérieuses de Béatrice au 31e chant du Purgatoire, ainsi que l'aveu si vague que Dante y fait de sa faute, auraient pour motif cette déviation apparente du poète gibelin vers le parti guelfe. Enfin, le dernier vers du morceau cité : *da* TAL *giudice sassi*, deviendrait une confirmation matérielle de ce que le commentateur avance, puisque, comme on l'a déjà dit, TAL est un signe conventionnel qui enferme les initiales de *Teutonico, Arrigo, Lucemburghese*, l'empereur Henri VII, qui était le grand juge dans cette affaire.

J'ai rapporté fidèlement l'opinion de M. Rossetti sur ce morceau de Dante. Cependant je dois avertir ce critique et les lecteurs qu'il y a abus et erreur dans le rapprochement des dates. Ainsi Henri VII est mort empoisonné avec une hostie, en 1313, et le pape Clément V a quitté le monde l'année suivante. Dante, né en 1265, avait 47 ou 48 ans vers 1314. Or, Boccace, dans la vie de Dante, qu'il a écrite, dit que ce poète, précisément contemporain

de Béatrice, avait 26 ans lorsqu'il composa la *Vie nouvelle*, quelque temps après la mort de cette femme. « Egli primieramente, duranti ancora le lagrime della sua morta Beatrice, quasi nel suo *vigesimo sesto* anno, compose un suo vilumetto, il quale egli titolò : *Vita nuova.* » Sans croire que cette observation renverse entièrement le système que M. Rossetti présente pour expliquer ce passage de Dante, on doit cependant l'engager à mettre toute la précision imaginable dans la citation et le rapprochement des faits sur lesquels il établit ses inductions.

Mais je dois le dire, malgré ces erreurs partielles, et sans adopter complètement les idées de M. Rossetti sur le but essentiellement politique qu'il donne à tous les écrits de Dante et des auteurs de son siècle, il est impossible de ne pas convenir d'une part qu'ils renferment un sens allégorique que personne n'a encore découvert ni saisi, et que de toutes les clés données jusqu'à présent pour pénétrer dans ce sanctuaire, celle qu'a forgée M. Rossetti est encore celle qui ouvre le plus de portes. Comme j'ai critiqué ce commentateur sur un point important, je veux maintenant prouver par un exemple qu'il est loin d'avoir toujours tort. Parmi la quantité de preuves qu'il allègue pour démontrer que, sous le voile du mot *amour* et de tous les dérivés de cette parole emblématique, on cachait les espérances et le langage conventionnel d'une secte, il rapporte une chanson d'un certain Bracciarone de Pise, espèce d'apostat qui, après avoir fait partie de la secte gibeline, trahit ses secrets en exprimant le ressentiment auquel l'exposait sa désertion.

Nuova m' è volontà nel cor creata
Volendo proferisca e dica il grave
Crudele stato ch' è in *Amor fallace*.
Però ch' alquanto gia fui suo seguace,
Vuol che testimonia rendane dritta,
Ed alla gente rea faccia sconfitta
Che seguon lui, e cantan del lor male,
E danno laude a chi tanto gli sconcia ;
Cio è *Amor*, che non stanchi si veno (vedono)
Di coronar lo impero d' ogni bene.
Li matti che si copron del suo scudo
Il qual manco è che di raguolo tela !

Come la gente non di lui s' accorge?
A prender guardia da' suoi inganni felli
Che a Deo li fa, e al mondo ribelli!

« Une nouvelle volonté née dans mon cœur me force de dire, de faire connaître ce qu'il y a de triste et de terrible dans ce qui constitue l'*Amour* trompeur ; et par cela même que j'ai été dévoué à cet *Amour*, ma volonté exige que je rende témoignage de ce que je sais et que je poursuive et démasque cette tourbe coupable de gens qui suivent ses lois, qui célèbrent par leurs louanges ce qui fait leur malheur et leur perte, c'est-à-dire cet *Amour* qu'ils ne se lassent pas de voir couronner comme le maître et la source (*impero*) de tout bien. Les insensés! ils se couvrent de son bouclier qui est moins qu'une toile d'araignée! Comment tout le monde ne le démasque-t-il pas? Comment chacun ne se tient-il pas en garde contre les embûches perfides qui rendent tous ceux qui se dévouent à lui, rebelles en vers Dieu et les hommes? »

Le poète renégat continue :

Non gia me coglieranno a QUELLA SETTA!
Alcuna volta fui a sua distretta.....
Ne suo servo era, ne signor ben meo
Onde m'accorsi del doglioso passo.....
E quasi Deo venia dimenticando,
Onde del tutto gli aggio dato bando.
Miri, miri catuno, e ben si guardi,
Di non in tal sommettersi servaggio,
Che adduce quanto dir puossi di male,
Che questa vita tolle e l'Eternale.
O miseri, dolenti e sciagurati,
Ponete cura bene u'vi conduce
Il *vostro amore*, ch'al malvagio conio
Odiar via più l'areste che'l demonio.

« Ils ne me reprendront plus dans *cette secte!*..... Plus d'une fois j'y ai été enlacé... mais il (l'Amour) n'a plus été mon seigneur, et j'ai cessé d'être son esclave, du moment que j'ai reconnu le pas dangereux où j'étais engagé. Je l'ai quitté (l'Amour) lorsque je me suis aperçu que j'oubliais Dieu. Faites attention, vous tous, de ne pas tomber dans une servitude qui produit autant de maux qu'on en peut énumérer, qui détruit la vie présente et la future. O malheureux! prenez bien garde où vous conduit *votre amour*, car un jour il vous paraîtra plus affreux, et vous le haïrez plus que le démon! »

Cette chanson et une autre, écrite avec une imprudence tout aussi périlleuse, ayant attiré sur Bracciarone la vengeance des sectaires qu'il avait compromis, le poète exprima dans une nouvelle pièce de vers, la double haine à laquelle sa position le mettait en butte, entre *la vie* et *la mort*, ce qui veut dire entre les Gibelins et les Guelfes, ou les impérialistes et les papistes. Il dit donc :

Io dell amore deggio esser temente :
La *vita* dunque e'l *morir* mi contara,
Poi d'ogni parte sol mi veggio odiare.....
Che *vita* m'odia e *morte* mi minaccia.
Di che ora mi taccio,
A non parlar volerne più avante ;
Che parlato aggio, dettone sembiante,
Che *alcun mi puote ben aver inteso.*

« Pour moi je dois redouter l'*amour*. La *vie* et la *mort* me sont donc contraires, et la haine me vient de tous les côtés, puisque la *vie* me hait et que la *mort* me menace. Mais je me tais maintenant sur ce sujet; je ne veux pas en dire davantage parce que, d'après mes paroles et ce que j'ai indiqué, *chacun peut m'avoir bien entendu.* »

Tout lecteur sincère conviendra que, sans l'explication donnée par M. Rossetti, c'est-à-dire sans l'admission d'une secte et d'un langage figuré, ces vers du Bracciarone, de fort clairs qu'ils sont, deviennent un amphigouri inexplicable. Or, j'affirme sans crainte d'être contredit, qu'il y a une foule de passages, et même des volumes entiers de Dante, de Pétrarque et de Boccace, qui offrent précisément le même genre d'obscurité que les chansons de Bracciarone.

Quand bien même les efforts du nouveau commentateur ne l'auraient pas mené au véritable but qu'il se propose d'atteindre, il faut lui savoir gré de ses travaux; car enfin, s'il n'a pas encore trouvé la véritable clé pour pénétrer dans l'intelligence des écrits italiens des XIIIe et XIVe siècles, il a bien démontré au moins qu'il en faut une, et *une seule*, puisque le langage figuré, employé par les poètes et les prosateurs de cette époque, a identiquement les mêmes formes, et qu'enfin Cino da Pistoia, Guido Cavalcanti, Dante Alighieri, Cecco d'Ascoli, Petrarca et Boccacio lui-même,

dans des compositions d'un genre tout-à-fait différent, ont tous cependant adopté les mêmes personnages allégoriques, les mêmes symboles et le même argot.

Boccace, considéré comme gibelin, comme sectaire, comme anti-papiste, comme écrivant l'argot de la *science d'amour*, est peut-être, de tous les hommes avec lesquels il vient d'être associé, le plus curieux à étudier, et celui dont les ouvrages ont fourni à M. Rossetti les bases les plus solides pour fonder son système. Boccace n'est connu aujourd'hui que par les nouvelles de son Décameron, et c'est à peine si l'on se souvient ou si l'on sait que cet écrivain, outre ses travaux purement scientifiques, a laissé des poèmes et surtout des romans qui eurent une très grande vogue jusqu'à la fin du XVIe siècle. Au nombre de ces dernières productions, on distingue le *Filocopo* ou *Filocolo*, qui renferme les aventures de Biancofiore e Florio, la *Fiametta*, le *Labyrinthe d'Amour* et son *Songe*, narrations en général fort longues, et dont personne jusqu'ici ne croyait avoir deviné le véritable sens. M. Rossetti a fait sur ces romans, et particulièrement sur le Filocopo et la Fiametta, des recherches critiques dont le développement et les détails sont trop étendus et trop multipliés, pour qu'il soit possible d'en donner un extrait. C'est une comparaison continuelle des mêmes allégories, des mêmes personnages et du même langage figuré que Boccace, Pétrarque et Dante ont également employés, quoiqu'en traitant des sujets dont la contexture ou la fable était toute différente. On ne saurait engager trop vivement les personnes qui suivent sérieusement l'étude de la langue italienne à consulter cet intéressant travail, ne fût-ce que pour familiariser leur esprit avec les idées, le tour de phrase et les mots qui distinguent les écrits de ces trois hommes; mais, je le répète, il faut renoncer à donner ici une idée même sommaire de ces longs romans emblématiques.

Cependant, pour fixer l'opinion du lecteur sur la nature et l'importance des études que M. Rossetti a faites sur les compositions romanesques de Boccace, je choisirai l'une des plus courtes, une espèce de nouvelle intitulée *Urbano*, dont je donnerai un extrait rapide, en indiquant concurremment le sens caché que notre commentateur a cru y découvrir.

« L'empereur Frédéric Ier, étant à la chasse et poursuivant avec

ardeur un sanglier, s'égare dans une forêt sauvage, près de Rome. La nuit vient, et à grand'peine il se dirige vers une petite lumière qui brillait dans une pauvre cabane. Il y entre, et y trouve une jeune et belle fille toute seule. Il l'interroge sur son sort. La fille répond que sa famille a été cruellement réduite par la mort, qu'il ne lui reste que sa mère et son père, qui, pauvres, sont forcés de tenir une auberge à Rome. L'empereur devient amoureux de la jeune fille, et quand il l'a vaincue, il lui passe un riche anneau au doigt, en lui disant qu'avec de la discrétion ils pourront vivre heureux ensemble. La mère revient, et s'aperçoit bientôt de la grossesse de sa fille, qui lui avoue sa faute. Cette femme fait confidence du malheur de sa fille à son mari, qui, sans connaître le séducteur, offre sa maison pour les couches. L'amante de Frédéric met au monde un fils, auquel on donne le nom d'Urbano.

« A quelques jours de distance, l'impératrice accouche également d'un fils auquel Frédéric donne le nom de *Speculo*; puis enfin la vieille mère et l'impératrice meurent presque en même temps. »

Avant de poursuivre l'analyse de ce roman, voyons comment M. Rossetti en explique l'exposition. La forêt sauvage et remplie de bêtes féroces figure, comme dans les poèmes de Dante et des autres écrivains ses contemporains, l'Italie devenue la proie des papes et de la barbarie. La jeune fille est la *Secte* avec laquelle Frédéric Ier contracte une union secrète; la *Secte* se disait l'épouse de l'empereur, par opposition à l'Église dite épouse du pape. La mère de la jeune fille indique les *sectes* antérieures qui régnaient depuis long-temps en Italie, et que Frédéric modifie et renouvelle dans son intérêt, par l'intermédiaire de la jeune fille et par le fils qu'il en a. Cet enfant de sang tout à la fois impérial et populaire est l'emblème du jargon, de l'argot de la secte. On le nomme Urbano, c'est-à-dire le représentant, l'organe de la classe bourgeoise, tandis que le fils de l'impératrice, son frère par consanguinité paternelle, est appelé *Speculo* comme devant être le *miroir* où ira se refléchir tout ce que dira ou fera Urbano. Enfin l'hôtellier, le père de la jeune fille, figure l'ensemble de la population, le peuple qui ignore d'où vient l'argot qu'il adopte. Reprenons maintenant l'analyse du roman.

« Les deux jeunes gens, Speculo et Urbano, élevés avec soin,

l'un à la cour, l'autre chez l'hôtellier, grandissent, se forment. Urbano va à la cour impériale, et malgré l'obscurité de sa naissance, contracte une étroite amitié avec Speculo. Ils s'aiment comme des frères, et leur familiarité devient si grande, que l'hôtellier se croit obligé d'en faire reproche à Urbano, qui se résout à servir le public dans l'auberge, ce qu'il continue de faire jusqu'à ce qu'il ait atteint, ainsi que Speculo, l'âge de 14 ans.

« Il arrive alors que trois frères florentins, commerçans, viennent dans l'auberge. L'aîné, Blandizio, frappé de la ressemblance d'Urbano avec le fils de l'empereur, Speculo, propose à ses frères de profiter de cette circonstance pour mettre à fin une entreprise importante. « Vous savez, leur dit-il, que le grand soudan de Babylone (le pape), par *fierté* ou par *avarice*, ne paie pas le tribut qu'il doit, et qu'il est d'usage d'envoyer à Rome; que, malgré les fréquentes sollicitations de notre empereur, il ne se départ pas de son refus obstiné, ce qui va donner lieu à une guerre terrible entre ces deux souverains. Si je ne me trompe, ajoute le frère, le soudan craint les résultats de cette guerre et désire d'entrer en conciliation avec l'empereur de Rome. Faisons donc prendre à Urbano des habits semblables à ceux de Speculo, pour lui faire porter une fausse paix à Babylone, et tirer, par ce moyen, des mains du soudan, un bon cadeau. » Le projet est adopté par les deux autres frères, et Urbano se prête à son exécution. On s'embarque à Genova (terre nouvelle). Pendant la traversée, Blandizio apprend à Urbano que le soudan de Babylone a une fille, et il s'efforce, avec ses frères, d'engager le jeune ambassadeur à l'épouser. Urbano, qui n'est pas la dupe du projet des trois Florentins, ni des caresses qu'ils lui font, profite de leur zèle intéressé pour faire le voyage et aller, comme il le désire, secrètement à la cour du soudan. Urbano est reçu comme le fils légitime de l'empereur. Il y trouve la fille du soudan, Lucrezia, dont il demande la main, qui lui est accordée avec empressement. Or Lucrezia, tendrement aimée de son père et de sa mère, dit Boccace, avait près de quinze ans et paraissait non une chose humaine, mais divine, tout nouvellement descendue du paradis. Entre autres mérites, elle avait celui de travailler merveilleusement de ses mains, ce qui faisait qu'il n'était question que d'elle dans tout le pays. Le

mariage se fait, et au moment du départ des deux nouveaux époux, l'*opulente* mère de Lucrezia donne au patron du navire qui doit l'emmener, un pavillon, une tente richement tissue et travaillée, et enfin elle remet à sa fille deux pierres d'Orient, en lui conseillant de les cacher dans l'ourlet de sa chemise; puis, s'adressant à son gendre, elle lui recommande son enfant en lui disant qu'il est désormais son premier et son dernier soutien. Urbano, sa Lucrezia accompagnée seulement de sa nourrice qui ne la quitte jamais, et les trois Florentins se rembarquent. Le patron du vaisseau met la voile. »

Arrêtons-nous encore un instant pour éclaircir la partie du récit qui précède. Les trois frères florentins représentent les sectaires tous occupés de l'idée de faire recouvrer à l'empereur les droits que lui dispute le pape, ou soudan de Babylone; pour cela, ils imaginent d'introduire dans sa cour, sous les habits du fils légitime de l'empereur, Urbano déguisé, qui, comme on l'a déjà vu, n'est autre chose que le jargon, l'argot de la secte personnifié. Or, puisque le soudan c'est le pape, son épouse est l'église, et sa fille (Lucrezia, ainsi nommée à cause du lucre dont elle est la source) est nécessairement la théologie catholique, « paraissant, comme dit Boccace, non une chose humaine, mais divine, et tout nouvellement descendue du paradis. » Par l'union d'Urbano avec Lucrezia, le romancier enseigne que la langue de la secte, pour devenir parfaite et dérouter complètement ses antagonistes, doit être un composé d'argot et de théologie, comme Dante, Francesco da Barberino, Cecco d'Ascoli, Petrarca et Boccacio lui-même l'ont employé. Enfin les deux pierres d'Orient représentent la double clé de cette langue double et trompeuse, dernière ressource de l'église, selon l'idée et l'espoir des sectaires anti-papistes, pour sauver la théologie catholique des dangers qui la menacent. Quant à l'*antichissima Balia*, la vieille nourrice qui a allaité, élevé Lucrezia, et qui seule la suit après son mariage, c'est la Bible. Nous verrons plus tard qui peut être le patron de la barque, et je reprends le roman de Boccace.

« Après avoir tenu la mer quelque temps, les voyageurs arrivent et débarquent à une île nommée *Dispersa* (perdue), remplie de bêtes féroces, mais particulièrement de lions. Urbano et Lu-

crezia, pour qui on dresse la tente donnée au patron, y entrent avec la vieille nourrice. Les jeunes époux reposent ensemble. Ils dormaient encore quand les trois Florentins, tentés par leurs richesses, prennent la résolution de s'en emparer en tuant les deux jeunes gens. Le patron s'oppose à ce double meurtre, mais fuit avec les trois Florentins et le trésor; et tous quatre ils s'en vont à Paris vivre dans le luxe et les plaisirs. A leur réveil, les jeunes époux connaissent leur sort. Urbano avoue tout à Lucrezia, sa naissance et la fourberie à laquelle il s'est prêté pour l'épouser. Mais Lucrezia aime déjà son époux; elle lui pardonne, elle sera même heureuse de vivre et de mourir son épouse. Urbano, Lucrezia et la nourrice sont sur le point de mourir abandonnés, quand le patron d'un vaisseau, voyant de loin le pavillon qui les couvre, aborde l'île Dispersa et les arrache à la mort qui les menaçait. Le pieux patron, comme dit Boccace, consola la fille du roi de Babylone et la conduisit à Naples (ville neuve), expression fréquemment employée dans les romans mystiques. Là, Lucrèce, pour témoigner sa reconnaissance au patron Gherardo qui les a sauvés, lui fait cadeau du riche pavillon qu'elle tenait de sa mère. Urbano et Lucrezia, vêtus comme de pauvres pèlerins, s'acheminent vers Rome. Urbano va se présenter à l'hôtellier, le mari de sa mère, qui le chasse en lui disant des injures. Sa mère, au contraire, qui le croyait mort, le reçoit avec tendresse et lui procure une retraite sûre chez une veuve de ses amis. Bientôt la veuve, la mère et les deux époux vont au Capitole; et Lucrezia ayant tiré de ses deux pierres orientales une somme de sept mille ducats, dont elle met la moitié en réserve, les deux époux vivent pompeusement dans un beau palais voisin de celui de l'empereur. Jamais la mère d'Urbano ne put savoir de son fils, ni de la nourrice, qui était Lucrezia; mais comme elle la reconnaissait pour une personne de mérite, dévote et bien élevée, elle l'estimait. Enfin, pour abréger cette histoire dont les détails vers la fin se multiplient extrêmement, il suffira de dire que les trois frères florentins, venant de Paris comme ambassadeurs du roi de France auprès de l'empereur à Rome, sont reconnus par Lucrezia, qui, pour se venger d'eux, les force, dans un banquet qu'elle donne à l'empereur, d'avouer toutes les supercheries qu'ils ont employées pour lui faire épouser Urbano. De

là la reconnaissance d'Urbano par son père Frédéric et celle de sa mère qui devient l'impératrice Silvestra. »

A travers le voile allégorique de ce roman, on distingue évidemment la naissance, les progrès, les vicissitudes, et enfin le triomphe rêvé par les Gibelins, de leur secte antipapiste et du jargon qu'elle avait adopté. Cette île déserte (*Dispersa*) où s'opèrent la désunion et la dispersion des sectaires trahis par quelques-uns d'entre eux; l'aveu d'Urbano à Lucrezia lorsqu'ils sont abandonnés, qui peint si clairement les ménagemens et les concessions que les partis opposés étaient obligés de se faire entre eux; ce pavillon brillant, espèce de drapeau catholique qui sert de sauvegarde à Urbano et à Lucrezia; le patron de vaisseau qui vient au secours de la secte pour la garantir des *lions* de l'île, lions qui indiquent l'influence des Français contre le parti gibelin en Toscane; les deux époux représentant, sous les habits de pauvres pélerins allant à Rome, la secte malheureuse, presque réduite à rien; cet hôtellier, le peuple, qui ne reconnaît plus Urbano, parce qu'il y a long-temps qu'il ne l'a vu, et qu'il le revoit dans la disgrace; les deux époux, ou la secte qui met enfin le pied sur les marches du Capitole, le but de tous ses désirs, la cause de ses malheurs, l'objet constant de ses efforts, et enfin tant d'autres allégories qui, de ce qu'elles ne sont pas claires pour notre siècle, n'en étaient peut-être que plus frappantes pour celui où elles ont été employées, sont trop patentes et parfois trop faciles à saisir pour croire qu'au moins, en commentant l'Urbano de Boccace, M. Rossetti se soit trompé.

Au surplus, nous répéterons que les travaux de M. Rossetti sur ce dernier écrivain sont certainement ce qu'il y a de plus fort et de plus concluant en faveur de l'opinion qu'il a émise sur l'existence d'une secte antipapiste, et sur l'usage, la nature et le caractère du jargon figuré qu'elle employait dans les XIIIe et XIVe siècles.

Quoique je ne puisse dissimuler que les analyses critiques que M. Rossetti a faites des romans si obscurs de Boccace, aient singulièrement corroboré dans mon esprit la puissance des observations analogues appliquées aux ouvrages de Dante et de Pétrarque, cependant je dois signaler quels sont les écrits de ces deux derniers qui, à mes yeux, atténuent la force de l'opinion du nouveau com-

mentateur sur le sens politique qu'il attribue exclusivement à leurs ouvrages. Ce sont, d'une part, la lettre sans titre, *Epistola sine titulo*, de Pétrarque; de l'autre, le livre de la monarchie, *de Monarchia*, de Dante. On peut facilement se convaincre qu'il est impossible d'aller plus loin, en matière de reproches et même d'injures, que ne l'a fait Pétrarque dans sa Lettre sans titre, à l'égard des souverains pontifes et des cardinaux de son temps. Diderot lui-même, dans ses saillies les plus vives contre les prêtres, n'en a pas dit beaucoup plus. Or cette diatribe virulente, ainsi que plusieurs autres lettres non moins acerbes du chantre de Laure, sont écrites en latin, que tous les gens bien élevés de cette époque entendaient et écrivaient couramment. Pourquoi donc, puisque Pétrarque avait la faculté de se mettre si bien à son aise à l'égard des papes, dans sa prose latine, se serait-il cru obligé d'employer un jargon indéchiffrable, pour traiter le même sujet en langue vulgaire? Et par quelle raison l'inquisition, qui avait fait brûler Cecco d'Ascoli pour avoir dit des vérités ou des injures toutes semblables dans son poème de l'*Acerba*, écrit en italien, a-t-elle ménagé Pétrarque, qui l'avait offensée en latin, qu'elle et tant d'autres entendaient si bien?

Je ferai les mêmes questions au sujet de Dante et de son livre de *la Monarchie*. Dans cet ouvrage, Alighieri traite ouvertement et philosophiquement la question de savoir si la puissance impériale relève du pape ou de Dieu; et, après avoir fait une distinction tout aussi précise et aussi rigoureuse que l'on pourrait l'établir aujourd'hui, entre la puissance spirituelle et la temporelle, il conclut que l'autorité de l'empereur relève immédiatement et exclusivement de Dieu. Encore une fois, je le demande, si, vers 1313, en Italie et sous les foudres du Vatican, Dante avait la faculté de se déclarer hautement antipapiste et de s'expliquer, comme il l'a fait, d'une manière rigoureusement philosophique sur cette question, pourquoi a-t-il pris tant de peine toute sa vie à dresser une énorme charpente allégorique sur laquelle il aurait plaqué des rébus, des énigmes, et toute une langue hiéroglyphique, dont le sens total, dont le dernier mot enfin, se trouverait dans sa lettre à Can-le-Grand ou dans son livre de *la Monarchie*?

Malgré la force de ces objections que je transmets avec la même

sincérité que je me les suis faites, je l'avoue, l'opinion de M. Rossetti m'a ébranlé. Son livre contient ou une erreur ou un paradoxe. Dans le premier cas, il est indispensable de le combattre victorieusement; dans le second, il faut avoir le courage et surtout le talent d'amener le paradoxe jusqu'à l'état de vérité. Je ne me suis pas senti assez fort pour commencer ouvertement l'une ou l'autre de ces entreprises, mais comme il se trouve en ce moment en France un assez grand nombre d'Italiens savans et lettrés, et que l'on compte même au nombre de nos compatriotes quelques hommes profondément versés dans la littérature italienne du moyen âge, j'ai pensé qu'une exposition impartiale du système de M. Rossetti sur l'esprit et la lettre des écrits de Dante, de Pétrarque et de Boccace, ferait naître l'idée de lire et d'étudier un livre écrit avec trop de bonne foi et d'érudition pour ne pas obtenir au moins les honneurs d'une critique sérieuse.

D'après les idées de M. Rossetti, il y aurait dans les poésies de Dante et de Pétrarque, ainsi que dans les romans de Boccace, quelque chose encore que ces hommes n'ont jamais entièrement exprimé dans leurs leurs écrits latins. Il semblerait, à entendre le nouveau commentateur de la Divine Comédie, qu'une grande et éternelle vérité, partie de la bouche des Orphée, des Thalès, des Pythagore, et bondissant d'écho en écho jusqu'à nous, par l'intermédiaire des prophètes, de Platon, des sibylles, de Virgile et de Boétius, a été recueillie enfin, tenue voilée, mais exactement transmise aux générations modernes, par une succession de sectaires, comme les manichéens, les templiers, les patarins, les gibelins, les rosecroix, les sociniens, les swedenborgiens, les francs-maçons, et enfin les carbonari.

Ici il faut abandonner la question, jusqu'au temps au moins où des recherches nouvelles, mieux coordonnées et plus concluantes donneront lieu à un examen plus rigoureux et mieux approfondi. Qu'il y ait eu, aux XIIIe et XIVe siècles en Italie, une espèce de conjuration contre les abus de la cour de Rome, et que pour exprimer des plaintes à ce sujet, et avec force, sans porter ombrage à l'autorité pontificale, on ait adopté un système de machines poétiques, une langue figurée, un argot, qui servissent de bouclier protecteur aux mécontens, on peut le croire, car l'ouvrage de M. Rossetti

le démontre assez clairement; mais quant à préjuger plus profondément de l'état de la conscience religieuse des hommes et en particulier de celle des poètes et écrivains de cette époque, je ne puis le faire; les documens sur ce sujet ne suffisent pas. Aussi me demanderai-je en terminant comme en commençant : Dante était-il hérétique?

E. J. Delécluze.

DE L'HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

—

DISCOURS PRONONCÉ AU COLLÉGE DE FRANCE
LE 14 FÉVRIER 1834.

MESSIEURS,

Notre première pensée à tous ne peut être aujourd'hui qu'une pensée triste, mes premières paroles que l'expression d'un douloureux hommage et d'un deuil respectueux; je comprends l'émotion qui a dû vous saisir en mettant le pied dans cette salle, où vous entendîtes pour la dernière fois la voix aimée et déjà défaillante du vénérable maître que nous avons perdu. Cette émotion, je l'éprouve plus que personne en ce moment, pour moi plein de solennité, où je viens m'asseoir dans une chaire à laquelle s'attache une si brillante et si honorable célébrité. Ce sentiment, messieurs, qui nous est commun, qui nous unit dans l'attendrissement et la piété d'un même regret, ce sentiment est le meilleur tribut que

nous puissions offrir à la mémoire de M. Andrieux, celui que goûterait le plus son ame si bienveillante à la jeunesse. Que pourrais-je ajouter en effet que vous ne sachiez aussi bien que moi? Le pays connaît sa vie, sa probité politique, la constante indépendance de son caractère, et honora toujours en lui le digne ami de l'inflexible Ducis. Sa renommée dramatique fait partie de la gloire de notre scène; il a charmé dans le conte après Voltaire. Pour son enseignement, si moral et si ingénieux, si paternel et si populaire, puis-je faire autre chose que de vous renvoyer à vos propres souvenirs? C'est là que vous retrouverez avec délices ce mélange de savoir et de goût, de malice et de bonhomie, d'autorité douce et d'aimable familiarité qui faisait de son cours quelque chose à part de tout, à quoi rien ne peut ressembler, et qu'il faut désespérer d'imiter. Aussi n'en aurai-je point la prétention. Je croirais manquer de respect envers la mémoire de M. Andrieux, et offenser votre admiration pour lui, si j'essayais de le recommencer. Je croirais aussi tromper l'intention de ceux qui m'ont choisi, et l'attente de cette jeune portion du public dont les fraternels encouragemens et la bienveillante assiduité ont soutenu mes premiers efforts. Jeune moi-même, et appelé à revêtir le sacerdoce de l'enseignement, je sens les obligations qu'il m'impose, et je comprends mes devoirs envers la génération à laquelle j'appartiens. Mettant donc dès aujourd'hui la main à une œuvre pour laquelle j'ai besoin de beaucoup d'années, je vais vous exposer, messieurs, les principes de la méthode que je compte appliquer à l'étude de notre littérature. Mais, avant tout, j'éprouve le besoin de rendre grace à ceux qui m'ont ouvert cette enceinte, en deuil de tant de gloire ancienne, parée de tant d'éclat récent. De cette chaire, terme suprême de mon ambition, et dont l'indépendance est inviolable, j'adresse sans nul embarras le témoignage d'une libre gratitude aux savans célèbres qui m'ont accordé leurs suffrages, et aussi à l'historien éminent dont le choix a confirmé le leur. Ce devoir rempli, je ne trouve plus à ajouter que ces paroles déjà connues de ceux qui m'ont admis à l'honneur d'être leur collègue : appelé à trente-trois ans à m'asseoir entre mes maîtres et mes émules et aux côtés de mon père, je m'efforcerai de ne me montrer indigne ni d'eux ni de lui.

Messieurs,

Ce que j'ai résolu d'exposer devant vous, c'est l'histoire de la littérature française comparée aux autres littératures.

Je ne m'arrêterai pas à vous rappeler les conditions d'une bonne histoire littéraire; j'ai traité ce sujet dans un discours prononcé il y a quatre ans à l'Athénée de Marseille, et qui a été publié. D'ailleurs une portion de ces généralités n'aurait plus rien de nouveau pour personne; qui doute, aujourd'hui, que l'histoire d'une littérature doive marcher de front avec celle de la civilisation qui l'a produite; qu'on ne puisse arriver à l'intelligence complète des monumens littéraires que par la connaissance approfondie des langues dans lesquelles ces monumens existent, des arts, des mœurs, de la vie sociale et politique propres à la nation à laquelle ils appartiennent? Dès-lors M. Villemain, qui a fondé parmi nous avec tant d'éclat l'enseignement historique des lettres, en avait donné l'exemple dans ses belles leçons. Après cet exemple, après que M. Fauriel nous a offert de si parfaits modèles d'une investigation profonde, en appliquant à quelques points obscurs et décisifs de l'histoire littéraire toutes les ressources de la science la plus habile et la plus sévère, il n'est pas besoin de revenir sur des principes généralement admis; ce qu'il me reste à faire, c'est d'en reprendre quelques-uns, qui me paraissent d'une importance capitale, et d'en montrer l'application au sujet que m'a imposé le nom même de cette chaire, à la littérature française.

D'abord, une histoire de la littérature française doit être complète.

Or, une littérature, c'est un univers bien vaste et bien varié. La vie humaine est là tout entière, et la littérature n'est pas seulement, comme on l'a dit, l'expression de la société, elle en est aussi l'ame et l'instrument. Elle n'est pas seulement le miroir qui la réfléchit, mais l'aiguillon qui la presse, le souffle qui l'anime ou l'embrase. Elle prend mille formes, elle contient mille genres, elle a mille noms. Foi, doute, politique, philosophie, folie ou sagesse se traduisent par elle, et c'est elle aussi qui provoque toutes ces choses, les suscite, les développe, les propage. Elle fonde ou détruit, distrait ou console, égare ou dirige. Les livres font les époques et les

nations, comme les époques et les nations font les livres. Un poème fait un peuple. C'est la Grèce héroïque qui a produit Homère; c'est d'Homère qu'est sortie la Grèce civilisée. Les livres créent les religions, les royaumes, les révolutions. C'est un livre qui a donné le genre humain au christianisme, c'est un livre qui a fondé l'empire des califes; des livres ont enfanté la révolution française, qui changera le monde.

Il est un moyen toutefois de simplifier beaucoup l'histoire littéraire et d'en rendre l'étude singulièrement facile et expéditive, c'est de la restreindre à quelque époque privilégiée hors de laquelle on se fait une loi, flatteuse pour l'amour-propre et commode à la paresse, de tout méconnaître, ou, ce qui est plus sûr encore, de tout ignorer. Dans ce point de vue on compte quatre époques, cinq par grâce, qu'on appelle des siècles, bien que plusieurs soient loin d'avoir duré cent ans, pendant lesquelles l'esprit humain qui, hors de là ne fait que des sottises, n'a fait que des merveilles. Il semblerait que la pensée humaine dût attendre qu'un despote empereur, roi, ministre ou marchand, voulût bien lui permettre d'être sublime, n'osant s'y risquer avant, n'osant plus y revenir après. A ce compte, la poésie serait née en France vers le temps des pensions de Louis XIV, et serait morte sans rémission un peu après Voltaire, avec l'ancien régime. Dans les siècles qui ont précédé le nôtre, on traitait ainsi l'histoire; on ne daignait pas s'enquérir de ce que faisaient nos grossiers aïeux, au milieu des ténèbres du moyen-âge, au sein des grandes luttes religieuses du XVIe siècle. Maintenant on a senti que la nationalité d'un peuple se compose de son histoire, et que pour connaître les racines de la nôtre il fallait plonger avec elles dans cette terre vigoureuse et tant labourée du moyen-âge. On a compris qu'il fallait jeter pêle-mêle dans la fournaise tous les débris du passé, misère et gloire, deuil et grandeur, armure de chevalier, chaîne de serf, crosse d'évêque, sceptre de roi, et les larmes, et la sueur, et le sang, pour en retirer rayonnante la statue de la patrie. Il en est de même de notre littérature; le grand siècle, et qui pourrait nier ses droits immortels à ce nom? le grand siècle n'est pas né de lui-même, d'autres siècles l'ont devancé, l'ont préparé. Ces siècles, moins favorisés, moins polis, ont eu aussi leur grandeur. Ils ont vécu, ils ont souffert, ils ont chanté, gémi, raillé;

avons-nous le droit de fermer l'oreille à leurs voix parce qu'elles furent plus rudes et plus franches? Nous sied-il dans notre temps de n'avoir de sympathie que pour ce qui respire l'élégance des cours? Dérogeons-nous donc à l'aristocratie de notre goût, en lisant le pamphlet du ligueur, la chronique du moine, le fabliau du conteur, la farce, dont au sein de ses labeurs, le menu peuple s'éjouissait? nous faut-il absolument les pompes de Versailles ou de Saint-Cyr pour nous toucher?

Nous négligeons trop nos richesses, messieurs; les autres peuples ne font pas ainsi. L'Allemagne étudie son moyen-âge avec religion; l'Angleterre regarde par-dessus le siècle de la reine Anne, le grand siècle de Shakspeare et de Milton. L'Italie ne date point des Médicis, mais de Dante. Elle a des classiques de presque toutes les époques, depuis 1300 jusqu'à nos jours. Nous, cependant, nous nous rappetissons devant l'étranger; nous nous appauvrissons par des épurations excessives; nous ne savons opposer à toutes ces bandes formidables, à ces grands chefs dont quelques-uns, je le veux, sont un peu barbares, qu'un petit bataillon, admirablement discipliné il est vrai, des demi-dieux en tête... mais peu profond, et facile, sinon à rompre, du moins à envelopper. Il me semble, messieurs, que nous faisons pour notre littérature comme on fait pour sa ville natale, dont on néglige les curiosités, tandis qu'on en va chercher de moins rares au bout du monde. Je m'applaudirais au contraire, si la pratique des littératures étrangères m'avait enseigné à mieux connaître les richesses de mon pays.

Nous ne verrons donc pas toute la poésie lyrique de la France dans quelques stances de Malherbe, quelques odes de Rousseau et une strophe de Pompignan. Nous l'étudierons chez nos trouvères, disciples élégans des troubadours, et dont l'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas dédaigné de répéter les chansons. J'oserai même prononcer le nom scabreux de Ronsard, et je discuterai sa gloire avec son spirituel vengeur; je ferai, plein d'une admiration sincère, mais libre, la part du grand talent lyrique de M. Hugo, de la haute inspiration mélancolique et religieuse de M. de Lamartine; en même temps je ne négligerai pas ce peu de chants populaires qu'on peut trouver encore au fond de quelque province écartée,

dans quelque idiome qui s'éteint, ni toute cette poésie chansonnière, muse indigène qui traverse gaiement notre histoire; les noëls satiriques, les couplets frondeurs, à commencer par ceux de la Menippée, où s'épanchait la veine railleuse de nos pères, et à finir par ceux qu'a empreints d'une verve si forte et d'un sentiment si élevé le poète de la liberté, de la gloire, pour tout dire en un mot, le poète du peuple, Béranger.

Notre richesse dramatique est celle à laquelle on a le mieux rendu justice, et pourtant la matière est loin d'être épuisée.

Il n'y a rien à ajouter sous un certain rapport aux justes louanges qu'on a prodiguées à nos grands tragiques et à notre incomparable Molière; mais il reste beaucoup à dire, surtout des premiers, en considérant sous leur imitation des formes de l'antiquité, imitation qu'on a exagérée, qu'ils se sont exagérée peut-être à eux-mêmes, le fond national, les sentimens modernes et contemporains. On a trop cherché Sophocle ou Euripide dans les tragédies de Racine ou de Voltaire, pas assez Versailles ou les encyclopédistes, et la Fronde chez Corneille. En outre, nous étendrons le cercle ordinaire des études dramatiques; le berceau de notre théâtre, qui est celui du théâtre moderne, nous occupera. Nous fouillerons long-temps ces origines, où parmi les mystères, miracles, moralités, nous trouverons ce chef-d'œuvre de franche plaisanterie, la farce par excellence, la farce de *l'Avocat patelin*. Et plus tard, au-dessous de Molière, quelle abondance, quelle diversité de comédies pleines de sel et de gaîté, et *Figaro* la grande comédie révolutionnaire et *Pinto* l'excellente comédie historique et le piquant *Théâtre de Clara Gazul!*

En abordant l'histoire de l'épopée française, on se sent pris d'un certain effroi, d'un certain tremblement. C'est le district le plus mal famé de notre littérature. Nous sommes menacés de ne trouver dans ce désert de poésie, pour tout rafraîchissement, que des eaux troubles et fades, et pour tout abri que les pyramides du père Lemoine, la mer Rouge où Saint-Amand noyait sa poésie, ou les rochers dont Chapelain semait la sienne. Je sais que cette épopée pédantesque a eu des continuateurs jusqu'à nos jours, et mon effroi redouble quand je songe jusqu'où une pareille recherche pourrait nous entraîner. Faudra-t-il donc nous en tenir à la Henriade,

ouvrage plein de talent, mais le seul où Voltaire ait trouvé le secret d'être ennuyeux? ou faudra-t-il nous résigner à la sentence qu'a prononcée sur nous je ne sais quel oracle obscur, et qui malheureusement ne nous a pas préservés de bien des tentatives malencontreuses : les Français n'ont pas la tête épique, ils n'ont pas et ne peuvent avoir d'épopée?

Je serais assez disposé à me soumettre à l'arrêt, et j'en prendrais facilement mon parti, si une épopée était nécessairement un poème divisé en un certain nombre de chants, en général, douze ou vingt-quatre, contenant un olympe, un enfer, un dénombrement, taillé en un mot sur le patron de l'Iliade ou de l'Odyssée; types de composition, pour le dire en passant, que l'on se transmet depuis trois mille ans de siècle en siècle sur la bonne foi des âges, et qui aujourd'hui, sans rien perdre de leurs droits incontestables à l'admiration du genre humain, font mine de se décomposer sous l'analyse de la critique en chants nationaux, poétiques effusions des populations primitives; de sorte que, depuis Virgile jusqu'à Milton, jusqu'au Tasse, jusqu'à Klopstock, tous les poètes épiques anciens et modernes auraient composé leurs poèmes, et tous les auteurs de poétiques auraient posé les lois de l'épopée, d'après une donnée fictive, l'unité prétendue des poèmes homériques. Ainsi ces imitations ne seraient qu'une série de portraits qui ne ressemblent pas, copiés les uns sur les autres d'après un original imaginaire. Les choses étant ainsi, il me paraît qu'il n'y aurait pas lieu à s'inquiéter beaucoup pour savoir si un Français est parvenu à réaliser les conditions de ce modèle dont toute la réalité serait elle-même dans les contrefaçons qu'on en a faites. Peu importerait qu'un génie de plus eût été dupe de cette grande mystification des siècles.

Mais si la poésie épique est autre chose que le cadre convenu dans lequel on l'a jetée; si c'est l'expression spontanée d'une civilisation héroïque se produisant par des chants qui circulent d'abord détachés parmi le peuple, et que plus tard des rapsodes assemblent en corps de poèmes, notre époque héroïque, notre moyen-âge a eu son épopée. La chevalerie française l'a inspirée et s'est exprimée par elle. Cette épopée du moyen-âge se compose de ces mille poèmes chevaleresques qu'on commence à tirer de la poussière

de nos bibliothèques où ils dorment à notre honte, tandis que les autres nations s'empressent à publier les leurs. La France ne serait point épique, bon Dieu ! la France qui arrêta les Sarrazins et marcha en tête des croisades ! la France n'aurait retenu aucun chant de guerre, conservé aucun récit héroïque ! la France au moyen-âge, sans épopée ! Elle en a inondé et défrayé l'Europe.

Mais c'est notre prose surtout, messieurs, qui est notre parure, et qui doit être tout notre soin et tout notre orgueil. Je ne crois pas céder à une faiblesse de vanité nationale en disant que nulle littérature en Europe ne peut lutter sur ce point avec la nôtre. Ici encore, il ne faut rien perdre de ce qui nous appartient; il ne faut renoncer à aucune portion de notre trésor.

Dès le commencement du XIIIe siècle, la prose française a déjà atteint dans l'histoire de Villehardoin un remarquable degré de gravité et un certain air de grandeur; bientôt plus souple, plus familière, elle descend avec grace à la bonhomie conteuse, à la naïveté touchante du sire de Joinville. C'est la vive allure du fabliau après la majestueuse démarche de l'épopée; puis voici la chronique de Froissart qui reproduit le mouvement, le désordre, la variété des romans de chevalerie, joutes et tournois, faits d'armes et aventures, avec grand carnage de vilains; mais de ceux-ci ni mention, ni pitié. Froissart enterre avec lui le moyen-âge vers 1400. Le XVe siècle est une transition de la chevalerie à la politique, de la poésie à la réalité que Louis XI représente dans l'histoire, et dans la littérature Commines homme de la trempe de Machiavel, mais moins hardi et moins grand; puis vient ce prodigieux XVIe siècle, ère de l'indépendance de la pensée moderne. Il s'ouvre chez nous par Rabelais qui réunit en lui les deux caractères de son temps, l'étendue de l'érudition et la hardiesse de l'esprit; toujours attique par le style, jusqu'au sein de la plus grossière licence, réformateur sous le froc, et comme un moine du moyen-âge en gaîté, bafouant toutes choses grandes et petites de son cynisme désordonné. Puis vient Montaigne qui s'en raille plus doucement, plus finement, dans un langage d'un tour moins parfait, mais merveilleusement pittoresque et inattendu, libre, insouciant, ondoyant comme la pensée qui l'entraîne et le ploie et le brise à son gré. Admirables tous deux par l'inimitable emploi de notre langue livrée à elle-même,

dans toute sa richesse, sa fougue, sa plénitude, un siècle environ avant l'Académie et M. de Vaugelas.

Les noms des grands prosateurs des deux âges suivans se présentent assez naturellement à votre mémoire pour qu'il soit inutile de vous les rappeler. Souvenez-vous seulement, messieurs, qu'autour de ces noms classiques nous grouperons beaucoup de noms moins célèbres, et même des ouvrages sans noms; pamphlets, mémoires, lettres, tout nous sera matière à étudier le développement de la pensée et en même temps de la langue française; car nous ferons toujours marcher l'étude de l'une avec l'étude de l'autre. Nous suivrons l'histoire de cette belle langue, depuis ses origines qu'ont éclairées déjà d'une vive lumière les travaux de M. Raynouard jusqu'à cette prose de nos jours que menacent et envahissent tant de hardiesses, de bizareries, de formes étrangères, qui doit certes ouvrir son sein aux produits légitimes du temps et d'une société nouvelle, mais ne doit jamais perdre ce qui est tout à la fois son caractère et son mérite, la clarté, la netteté, le tour naturel et facile. Exiger cela d'elle, ce n'est pas la condamner à l'immobilité, à l'uniformité, la réduire au dénuement. Quoi de plus abondant, de plus libre, que la prose du XVIIe siècle? Quoi de plus varié que le style de nos grands prosateurs? Bossuet ressemble-t-il à Fenélon, ou Pascal à Labruyère, ou Voltaire à Rousseau, ou Buffon à Montesquieu? Enfin, n'est-ce pas un écrivain de leur famille que l'écrivain le plus original de notre temps? Qui manie avec plus de science la langue française que M. de Chateaubriand? et qui a su lui donner un caractère plus nouveau? Vous voyez, messieurs, par cette indication rapide la fécondité du champ qui nous est ouvert, si nous voulons en parcourir l'étendue; si nous voulons embrasser tout notre développement littéraire, depuis ceux qui bégayèrent la langue française au XIIe siècle, jusqu'à celui que je nommais tout à l'heure, et qui, six cents ans plus tard, a fait servir cet instrument si merveilleux entre ses mains à revêtir des plus magnifiques images les plus hautes idées, les plus généreux sentimens; qui enfin, après avoir élevé tant de monumens d'éloquence, d'histoire et de poésie, emploie cette verdeur de génie que le temps semble chez lui rajeunir à construire le plus achevé, le plus impérissable de tous, ces *Mémoires*

qui, sous un titre trop modeste, contiendront le tableau, disons mieux, l'épopée de ce temps, la société ancienne et la société nouvelle, l'Europe et l'Amérique, deux siècles et deux mondes.

Oui, messieurs, le champ est immense, et pour s'y reconnaître, il faut d'abord en faire le tour, en distribuer les diverses portions, en classer les divers produits.

Il faut les classer suivant leurs analogies véritables, et non d'après des rapprochemens arbitraires et forcés. Par là seulement on peut élever la littérature à la méthode et à l'ordre de la science. On doit donc grouper ensemble tous les monumens qui appartiennent à une même famille naturelle, qui font partie d'un même tout, qui sont les effets d'une même cause, les résultats d'un même mouvement de l'esprit ou de la société.

Après avoir classé de la sorte les phénomènes littéraires, n'oublions pas qu'ils se manifestent dans le temps. Chacune de ces familles de monumens répond à un âge de l'esprit humain; chacun de ces âges porte sa littérature, comme chaque époque géologique est marquée par l'apparition de certaines espèces d'êtres organisés appartenant à un même système. Et comme ces époques successives de l'histoire du globe sont séparées par de grandes révolutions, de grands cataclysmes, par des mers qui se creusent, par des montagnes qui s'élèvent, par d'immenses bouleversemens, ainsi les époques littéraires sont séparées les unes des autres par de grandes crises sociales ou de grandes convulsions religieuses, par l'avènement d'un peuple ou la disparition d'un empire; et l'on peut aussi retrouver les fragiles empreintes que les âges de la pensée humaine ont laissées aux couches de ruines sous lesquelles ils ont péri.

La double invasion du christianisme et des barbares dans les Gaules, la chevalerie et les croisades, les guerres religieuses et la fronde, la monarchie européenne de Louis XIV et la monarchie européenne de Voltaire, enfin la révolution, telles sont les principales vicissitudes de la société française, entre lesquelles se placent naturellement les diverses phases de notre littérature.

Remarquons cependant, messieurs, une différence essentielle, qui distingue les âges de la nature des âges de la pensée. Les premiers se succèdent sans que les plus anciens aient aucune actio

sur ceux qui les suivent. Ce sont, à chaque période, de nouvelles générations d'êtres que les générations antérieures n'ont point produites. Il n'en est point ainsi dans l'histoire de l'esprit humain et de ses œuvres. Ce qui est aujourd'hui a été préparé, annoncé, engendré mystérieusement par ce qui fut il y a des milliers d'années. Chaque jour du passé a élaboré en silence le présent. Il faut étudier la vie de l'animal dans l'embryon, l'organisation de la plante dans la graine où elle est tout entière; de même il faut surprendre tout développement humain, et en particulier tout développement littéraire, dans son germe obscur, dans sa semence cachée. C'est bâtardise pour les siècles comme pour les individus de ne pas connaître leur père; c'est impiété dénaturée de le renier; c'est au contraire devoir et plaisir de faire la généalogie de son temps. Notre siècle, né d'hier, est de race noble et antique; il date de loin. A l'histoire appartient de retrouver ses titres et de lui rendre ses aïeux.

Messieurs, je voudrais pouvoir exprimer avec plus d'énergie ce principe fondamental; l'essence de l'histoire est pour moi dans l'étude approfondie, dans le sentiment intime de la *filiation des âges.* C'est là qu'est le lien, le nœud, l'unité de la vie du genre humain.

L'œuvre de chaque siècle se compose de ce qu'il a ajouté à ce qu'il a reçu. Il faut donc, pour faire l'inventaire exact de la richesse littéraire d'un temps, connaître le fonds qu'il a hérité des siècles précédens, fonds qu'il a monnoyé et frappé à son coin, à son millésime.

Ainsi, en France, quand le moyen-âge a été un passé méconnu, presque oublié, n'a-t-il pas laissé un certain fonds de sentimens, d'idées, de poésie, à ces siècles qui l'ignoraient; héritiers un peu ingrats, qui usaient du legs sans remercier le donataire? Ni Corneille, ni Racine, ni Voltaire, ne se doutaient que les sentimens d'amour et d'honneur chevaleresque, auxquels ils prêtaient sur la scène un si noble langage, eussent germé dans ces temps qu'ils méprisaient. Cependant, on peut le dire hardiment, si la littérature chevaleresque n'était pas née au moyen-âge et n'avait pas été transmise par les romans et la tradition des mœurs, elle n'aurait point pris naissance au temps de Louis XIV ou de Louis XV. Si les troubadours n'avaient pas existé, nous n'aurions

ni le *Cid*, ni *Andromaque*, ni *Zaïre*. Il a fallu, pour rendre ces chefs-d'œuvre possibles aux génies qui les ont conçus, que le sentiment chevaleresque, plante gracieuse entée sur un tronc germanique, jetât ses racines parmi les cendres tièdes encore de la civilisation romaine; que, ballottée long-temps par les rudes tempêtes du moyen-âge, et de loin caressée d'une brise orientale, elle vint s'épanouir enfin aux éclairs de la fronde et au soleil de Louis XIV.

Jusqu'ici, messieurs, j'ai cherché à élargir et à élever le point de vue sous lequel nous devons étudier l'histoire de notre littérature. Peut-être ai-je déjà fait quelques pas vers le but. Peut-être vous apparaît-elle dans des proportions plus vastes qu'on ne l'a souvent montrée.

Mais nous ne devons pas nous arrêter là, et je suis loin de vous avoir indiqué les principaux aspects de l'étude dans laquelle nous allons nous engager.

En effet, messieurs, j'ai parlé jusqu'ici comme si la littérature française était la seule littérature au monde, comme si elle était sans rapport avec les autres littératures. Cependant ces rapports sont nombreux; ils complètent son histoire.

La France, messieurs, n'est pas comme la Chine, comme ce pays isolé du monde, qui, derrière sa grande muraille, aux extrémités de l'Orient, a vécu sans ouïr qu'à peine tout le bruit de l'Occident, sans savoir qu'on parlait d'un Homère, d'un Alexandre, qu'un empire romain s'était élevé, qui, lui aussi, confondait son nom avec celui de l'univers; tandis que, faisant elle-même aussi peu de bruit que possible, elle a duré quarante siècles à côté du genre humain sans qu'il l'entendît respirer. La France n'est pas ainsi; la France, c'est tout l'opposé de la Chine. Bien que les Alpes et les Pyrénées, ses murailles à elle, soient plus hautes, et malgré le Rhin, fossé féodal qui borne son domaine, elle franchit assez volontiers murailles et fossés, et s'en va, glaive ou flambeau à la main, discours ou chansons à la bouche, tantôt adresser aux rois des enseignemens dont ils s'amusent, tantôt dire à l'oreille des peuples des mots qui les réveillent; nation curieuse et facile, bien qu'un peu vaine et dédaigneuse, elle se fait raconter, moitié souriant, moitié ravie, les choses des pays étrangers; puis revient les dire, à sa manière, à son humeur, avec son tour vif et rapide, de cette

voix claire et sonore, de cet air dégagé, décidé, tranchant même, qu'on lui connaît et qu'on lui pardonne. Et les autres peuples reprennent volontiers d'elle les richesses qu'ils lui ont données, parce qu'en y mettant sa marque, elle y a gravé le titre qui les rend propres à la circulation et au commerce des idées.

C'est l'honneur de la littérature française que son histoire soit liée à celle de toute l'Europe, et par les Arabes, les Juifs, les croisades, à celle de l'Orient. La France est le cœur de l'Europe, elle reçoit le sang qui afflue de toutes les parties de ce grand corps et le renvoie à ses extrémités plus coloré, plus vivant : circulation qui a toujours existé et qui est aujourd'hui plus active que jamais. Je sais qu'elle déplaît à certains esprits aussi bien que l'autre circulation déplaisait à la faculté; il se trouverait aujourd'hui, comme au temps de *l'arrêt burlesque* de Boileau, des gens qui voudraient empêcher ce sang de *courir et vaguer çà et là*, mais ils y perdront leur peine; le généreux cœur de l'Europe ne cessera point de battre et de palpiter. L'antiquité appelait le sang le siège de l'ame; mais ceci, c'est l'ame elle-même, car c'est la pensée.

Cette double action de l'Europe sur la France et de la France sur l'Europe doit tenir une place importante dans notre histoire. Il y a là toute une portion de notre vie littéraire dont l'origine ou le terme est hors de nous; nous ne sommes point sur un isoloir, messieurs; sans cesse nous absorbons et versons par mille courans cette électricité d'où jaillit la lumière et quelquefois la foudre. Et remarquez, je vous prie, qu'à toutes les époques nous nous sommes glorieusement acquittés envers l'Europe. Ce que les vents nous ont apporté de semences les plus lointaines a fructifié parmi nous et a produit au centuple. L'Espagne nous a envoyé Guillem de Castro et Diamante, et nous lui avons rendu Corneille; l'Angleterre nous a envoyé Locke et Pope, et nous lui avons rendu Voltaire!

Faudra-t-il s'arrêter ici, messieurs? bornerons-nous l'étude des rapports de notre littérature avec les autres littératures à cette action mutuelle que je viens de signaler? Non, messieurs, outre les rapports d'influence, il y a les rapports de comparaison. L'histoire littéraire a sa philosophie aussi bien que l'histoire sociale, et cette philosophie commence ici.

En effet, l'histoire est soumise aux conditions du temps et se

borne à reproduire l'image de la réalité passagère et changeante; la philosophie s'élève au-dessus du temps et cherche l'immuable vérité. Qu'importe à la philosophie de l'histoire que deux peuples n'aient eu l'un sur l'autre aucune action, que le hasard n'ait établi entre eux aucun rapport historique, si elle découvre une analogie dans leurs conditions, dans leurs destinées? De même qu'importe à la philosophie de l'art que deux littératures ne soient point entrées en contact, pourvu que, dans un point ou sous une face quelconque de leur développement, elles donnent lieu à un rapprochement ou à un contraste fondés. Ici, vous le voyez, notre sujet prend une extension nouvelle, et sa grandeur n'a plus d'autre mesure que celle de l'esprit humain tout entier.

Mon point de départ, mon but définitif, ce sera donc la littérature nationale, dont cette chaire revendique l'enseignement; mais le pied fermement posé sur le sol de la patrie, il ne me sera pas interdit de jeter mes regards au-delà de ses frontières, d'évoquer tous les siècles et tous les monumens pour y trouver avec les diverses époques et les divers monumens de la littérature française des analogies ou des différences; ici rien ne nous arrêtera, ni temps, ni lieu : selon notre besoin, les diverses civilisations, les diverses poésies de l'Orient, de l'antiquité, des temps modernes, comparaîtront devant nous. Agrandir de la sorte son point de vue littéraire par la comparaison, c'est comme s'élever du spectacle des objets qui nous entourent à celui du globe, et du spectacle du globe à la contemplation des mondes.

Ce n'est pas tout, messieurs, il ne suffit pas de contempler, il faut juger et conclure.

La science n'est pas une surface mathématique sans profondeur et n'ayant d'autre dimension que l'étendue. Craignons de glisser sur cette surface faute d'un point d'arrêt qui nous y fixe, et de n'y laisser nul vestige de nous. Ne bornons pas l'action de notre esprit à un frottement qui le polirait en l'émoussant. Messieurs, ne craignez pas d'appuyer sur les objets la pointe mordante de la pensée, si vous voulez y graver votre image et votre nom. Défiez-vous de cette facilité complaisante, de cette mollesse flexible et curieuse qui reçoit toutes les empreintes et n'en rend aucune; car ou

arrive ainsi à l'indifférence de l'esprit et à l'insensibilité du cœur, c'est-à-dire à la mort de tous deux,

Cette disposition serait particulièrement funeste à l'objet de nos études; en effet, nous n'avons pas seulement à expliquer la formation des monumens littéraires, comme faits historiques, mais encore il nous faut apprécier leur valeur comme ouvrages d'art, il nous faut les déclarer beaux ou laids, bons ou mauvais, les absoudre ou les condamner.

La critique et l'enthousiasme sont deux conditions indispensables des fortes études littéraires. On devrait nous plaindre, messieurs, si nous laissions accabler par le poids de nos recherches ce judicieux discernement que le faux n'éblouit point, et à qui le vrai n'échappe jamais. Malheur aussi à l'homme qui, vivant dans le commerce habituel des monumens de l'art, ne se sentirait pas quelquefois ému en leur présence. Critique et enthousiasme, sagacité subtile, admiration passionnée, lumière et flamme, éclairez, échauffez toujours celui qui ose prétendre à être le juge de l'art et le prêtre du beau!

Mais qui fixera la mesure dans laquelle ces deux facultés doivent s'exercer? C'est une autre faculté qu'on a peine à définir, et qu'on ne saurait nier, faculté mystérieuse et toute française, le goût.

Le goût est dans l'art ce qu'est le tact dans les relations habituelles de la vie, ce qu'est le coup d'œil dans les affaires; c'est un composé de sentiment juste et fin, de jugement rapide et sûr; le goût, c'est la conscience délicate du beau.

On ne peut pas nier cette conscience plus que l'autre, elle se sent de même et ne se démontre pas davantage. Nous nous contenterons de dire d'elle ce que Rousseau disait de la conscience morale : « Conscience, conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix..... et d'ajouter avec lui : La conscience est timide, elle aime la retraite et la paix; le monde et le bruit l'épouvantent, les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis. » Oui, messieurs, il y a en nous une faculté qui perçoit le beau, faillible comme toutes nos facultés, mais aussi réelle qu'aucune autre. Elle nous trompe, dit-on : nos sens nous abusent bien! Hélas! les hommes ne se sont-ils jamais trompé sur le devoir et la vertu? Est-ce à dire qu'il n'y a ni devoir ni vertu, ni beauté? Oh! non, cela n'est

pas. Qui de vous en présence de quelque action, à l'aspect de quelque site, à la lecture de quelque page, ne s'est écrié : Que c'est beau ! Avant que la réflexion fût arrivée, le cri de l'ame était parti !

Sans doute la philosophie de la littérature ne sera complète que lorsque de l'étude de toutes ses manifestations partielles, on se sera élevé à ses lois générales et à son principe souverain, et que de là on sera redescendu aux principes particuliers et aux lois spéciales de chaque développement littéraire.

J'espère que nos travaux comparatifs concourront à pousser la science vers ce but, mais avant qu'il soit atteint, faut-il renoncer à toute appréciation, à tout jugement? Faut-il suspendre notre décision et nous interdire scrupuleusement l'émotion et l'enthousiasme jusqu'à ce qu'un système complet de philosophie littéraire nous en vienne octroyer le droit? Je ne sais si cet effort serait en notre pouvoir, mais nous ne le tenterons pas. Que diriez-vous, messieurs, d'un homme qui, pour prononcer sur la moralité d'un acte, aurait besoin qu'un système de morale, embrassant tous les cas possibles, vînt trancher ce cas particulier; d'un artiste qui demeurerait en face de sa toile jusqu'à ce qu'une théorie complète de l'art lui indiquât la place où devrait tomber son pinceau? Messieurs, en attendant la théorie complète qui pourrait se faire attendre long-temps, l'homme moral, l'artiste, suivent leur instinct; le critique a aussi le sien; je l'ai déjà nommé : c'est le goût.

Le goût véritable n'est point cette susceptibilité minutieuse qui s'offense de la moindre hardiesse et s'effraie à la plus légère innovation, c'est un sentiment mâle autant que délicat, qui, sous toutes les formes, sous tous les noms, sait reconnaître le génie et l'adorer. L'étude, loin de l'accabler, doit le fortifier et l'étendre; pour être plus large et plus élevé, il n'en sera que plus sûr. Exerçons donc cette faculté précieuse, sans laquelle l'art n'existe point, en l'appliquant tour à tour à des compositions littéraires de tout siècle et de tout pays, comme en s'entourant des chefs-d'œuvre de la musique et de la peinture, on fait l'éducation de son oreille ou de ses yeux.

Ici se présente un double écueil; loin de nous, sans doute, les préjugés de pays ou de secte, les superstitions d'école; loin de nous les

points de vue étroits et exclusifs qui ne sont plus de mise en ce siècle, et dont la nouvelle critique a fait bonne et irrévocable justice. Mais gardons-nous aussi d'une pente non moins dangereuse; ne nous laissons point aller à une admiration banale, injurieuse pour ce qui mérite vraiment d'être admiré. Ne soyons point des Alcestes grondeurs, je le veux; mais ne soyons pas non plus de débonnaires Philintes, des *amis du genre humain*, comme dirait le misanthrope de ces philanthropes littéraires.

> Sur quelque préférence une estime se fonde,
> Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.

Une femme hors de ligne par le génie, c'est nommer madame de Stael, disait qu'on devient indulgent à mesure que l'on comprend. Le mot est profondément vrai. Mais comprendre, ce n'est pas admirer. L'indulgence n'est pas un culte. Comprenons donc le passé, expliquons, par ce qu'il a été, ce qu'il a produit; mais ne nous engouons point de ce que nous aurons expliqué, comme ces commentateurs qui tiennent compte à leur auteur de leurs veilles, et l'admirent de toute la peine qu'il leur a donnée. N'allons pas, chevaliers errans du monde littéraire, briser des lances au hasard pour des beautés imaginaires; mais combattons pour le bon droit partout où il se trouve, et tenons pour la vérité, quelles que soient la devise de sa bannière et la couleur de son écu. Il y a des exhumations méritées, des réhabilitations légitimes; non que je croie, messieurs, qu'on puisse faire rapporter aux siècles leur sentence suprême, et plaider contre la chose jugée. Ce ne sont pas les historiens et les critiques qui décernent la gloire, c'est le public, mais le public éternel, le genre humain. Or, il a des distractions, des oublis: vieux juge, il sommeille quelquefois sur son trône d'années; alors seulement, c'est chose licite de venir, comme un référendaire diligent, comme un avocat intègre, exhiber devant lui les pièces omises ou négligées du procès. Il se ravise parfois, et casse, après plus mûre information, des arrêts provisoires. Boileau n'avait-il pas raison quand il appelait de celui qui condamnait *Athalie?* L'Angleterre laissa Milton passer de sa nuit dans la tombe sans le saluer. Il fut un temps où elle avait presque oublié Shaks-

peare? Il y a eu des momens où l'Italie a été infidèle à Dante. On peut donc demander réparation d'une injustice passagère tout en croyant à la justice définitive de l'arbitre. En outre, cet arbitre a divers tribunaux en divers pays, et souvent sa jurisprudence n'est pas très conforme. Si au-delà du Rhin on méconnaît notre grand Molière, nous plaiderons contre ces opposans germaniques; puis nous retournant vers nos compatriotes, nous plaiderions contre eux de toute notre force, s'il leur prenait fantaisie de contester le génie de Goethe ou la sublimité de l'Edda.

Telle est l'impartialité, comme je l'entends, non pas froide, inanimée, approuvant tout parce que tout lui est indifférent, laissant passer devant elle les temps et les hommes sans en arrêter aucun, comme un sultan blasé regarde nonchalamment défiler ses esclaves, ou un pasteur indolent son troupeau; mais, au contraire, passionnée, guerroyante, combattant toute superstition et tout blasphème, honorant sans réserve toutes les divinités véritables, brisant sans pitié toutes les idoles.

Messieurs, le but de cet enseignement ne serait pas atteint complètement s'il ne venait à travers les siècles écoulés aboutir à notre siècle. Je sais que l'étude ne donne pas le génie, et je déclare ignorer l'art d'enseigner à produire des chefs-d'œuvre. Mais je crois que l'histoire des révolutions littéraires est instructive comme celle de toutes les révolutions. Je crois qu'il est bon de connaître d'où l'on vient pour savoir où l'on va. Il faut, comme le disait naguère ingénieusement M. Michelet, « se tourner vers les monumens qui sont derrière nous pour voir blanchir à leur cîme les premières lueurs de l'avenir. »

L'avenir, messieurs, c'est la foi de notre âge; c'est le flambeau du passé, l'étoile du présent. Tout ce qui pense aujourd'hui s'efforce d'épeler les lettres encore voilées de son radieux symbole. Il a ses sceptiques et ses blasphémateurs; il a aussi ses superstitieux et ses fanatiques. Soyons fermes, messieurs, en présence de cette grande idée de notre époque; ne laissons pas troubler notre raison par cette pensée de l'avenir, vague et puissante comme la pensée de l'infini. Au milieu des sectes qui se forment, des écoles qui s'élèvent, des opinions qui s'agitent pour naître, conservons la liberté de notre jugement et l'indépendance de notre esprit.

Celui qui vous parle la réclamera toujours pour lui, comme pour tous. Il n'est d'aucune secte, d'aucune école; il est un soldat de cette grande expédition de découverte, de cette grande armée de conquête qui s'ébranle et se lève de partout et qui s'avance avec ardeur vers un but qu'elle aperçoit encore un peu confusément. Ce but, quel est-il? nul peut-être ne le saurait dire. Mais les ames en ont le pressentiment. Entendez de toutes les bouches, de tous les livres, de toutes les chaires, partir des voix qui appellent ou promettent un renouvellement religieux, moral, social. Sur le terrain de la religion, le progressif auteur des *Etudes sur l'histoire de France* proclame la transformation de ce christianisme dont il a ressuscité la poésie. M. de la Mennais, malgré des obstacles déplorables, cherche à rajeunir le catholicisme par l'alliance de la philosophie et de la liberté. Un penseur profond, dont la renommée qui grandit tous les jours est chère à ses amis, M. Ballanche, a demandé dès long-temps la régénération de la société à un développement nouveau du christianisme. Sur le terrain de la philosophie, c'est un appel encore plus direct aux rénovations de l'avenir. Ecoutez l'école née du saint-simonisme, et qui a échappé à ses écarts; écoutez mes jeunes et illustres collègues, M. Lerminier, dont l'éloquence vous est en ce lieu si présente; M. Jouffroy, dont la pensée calme et limpide réfléchit de plus en plus les horizons nouveaux. Ecoutez ce que la discussion quotidienne a de plus élevé; c'est partout une tendance analogue sous des noms divers. Croyons donc à l'avenir, et cherchons ses voies. Avançons-nous par différens chemins vers le but où le dieu de l'humanité la conduit. Marchons en volontaires ayant pour seul mot d'ordre, progrès; pour seul cri de ralliement, liberté. Marchons tenant chacun notre drapeau et nous envoyant de loin des signaux d'intelligence et des appels d'amitié. Et si, le long de la voie poudreuse ou dans les marais de la plaine, nous sentons notre foi chanceler et notre cœur prêt à faillir, ranimons-nous en contemplant les monumens du génie qui bordent la route des âges, en relisant les ouvrages divins de nos pères, comme les guerriers de Sparte marchaient au combat, des hymnes à la bouche, après s'être inclinés devant les autels domestiques et les demi-dieux de la patrie.

Messieurs, je vous ai fait ma profession de foi pleine et sincère;

je vous ai montré l'idéal vers lequel je tendrai constamment. L'entreprise est vaste; mais en vérité à quoi la jeunesse serait-elle bonne si ce n'était pas à former de vastes entreprises, à concevoir de hautes espérances? Je compte d'ailleurs, messieurs, sur l'aide du temps et sur la vôtre; et en ce moment je m'adresse à cette portion nombreuse de l'auditoire dont je me sens rapproché par l'âge et par des sympathies communes; je lui demande de me continuer son bienveillant concours et sa cordiale assistance. Messieurs, nous avons long-temps à marcher ensemble! soutenons-nous mutuellement, encourageons-nous les uns les autres dans cette route longue et quelquefois difficile où vous me permettrez de vous guider. L'étude est toujours un besoin pour l'homme; il est des temps où elle est un devoir. Tel est le nôtre, nous sommes dans un entr'acte du grand drame social qui a commencé en 89, ou plutôt ce drame est comme la tragédie antique, dont la marche ne s'interrompait point; seulement entre les péripéties et les catastrophes s'élevait la voix du chœur, toujours grave et mesurée, toujours harmonieuse et prophétique, tirant la moralité de ce qui était advenu, faisant pressentir ce qui approchait. C'est à nous, messieurs, de remplir l'office d'un chœur sérieux, afin qu'il n'y ait pas de lacune dans le grand drame; que la voix de l'ame ne se taise point durant les intervalles de l'action; que celle-ci se déroule dans sa majestueuse unité, et que les scènes du passé soient rattachées au dénouement de l'avenir.

J.-J. Ampère.

HOMMES D'ÉTAT

DE L'ANGLETERRE.[1]

I.

LORD BROUGHAM.

Il y a dans tous les siècles des hommes dont la destinée est d'exercer une puissante influence sur les actions et les sentimens de leurs contemporains, moins par l'étendue des œuvres qu'ils accomplissent réellement que par l'élan que leur caractère et leur énergie impriment à l'activité des autres. Si vous demandez ce qu'ils ont fait, il n'est pas facile de trouver une réponse : si vous cherchez où ils sont, vous les trouvez partout, mêlant leur indivi-

(1) La série sur les *hommes d'état de l'Angleterre* que nous commençons aujourd'hui, est écrite spécialement pour la *Revue* par un des écrivains les plus distingués de la Grande-Bretagne, qui vit depuis long-temps dans l'intimité des hommes politiques de son pays. Cette nouvelle série marchera concurremment avec les *Lettres sur les hommes d'état de la France.* (*N. d. D.*)

dualité à tout ce qui se dit ou se fait par d'autres. Tel est le caractère spécial de lord Brougham.

Si l'on proposait comme thèse le portrait imaginaire de l'homme qui pourrait être appelé, *par excellence*, le représentant du XIXe siècle, il faudrait chercher les traits caractéristiques de sa physionomie intellectuelle parmi ceux qui distinguent le siècle tumultueux où nous vivons. Cet homme devrait être vivement préoccupé d'ambitions personnelles, parce que jamais, dans aucun temps, les grands projets consacrés au bien public n'ont été aussi exclusivement livrés aux chances de l'habileté individuelle, qui n'aperçoit et ne souhaite l'intérêt commun qu'à travers l'objet de ses propres désirs. Il devrait être hardi, infatigable, plein de confiance dans la fortune, plein de ressources dans la défaite, parce que le large développement de l'éducation a tellement agrandi l'arène, que toutes les carrières sont encombrées, d'une façon inouie jusqu'ici, de rivaux nombreux et sans conscience. Il devra posséder au suprême degré la faculté de se faire des amis par son affabilité, par ses qualités sociales, et par sa générosité réelle, parce que, pour la même raison, chacun aujourd'hui a besoin, plus que jamais, de tous les auxiliaires étrangers dont il peut disposer. Aucun homme vain et insociable ne peut prétendre au succès. Il devra posséder le don de l'enthousiasme, parce qu'aucun homme ne peut communiquer aux autres une émotion profonde, à moins que son esprit ne soit capable d'éprouver une émotion pareille. Mais, dans un temps où l'attention générale se porte vers la réforme des vieilles institutions, son enthousiasme devra être plutôt celui d'un conquérant qui cherche à détruire que celui d'un fondateur d'empire qui essaie de fonder de nouveaux principes dans l'esprit des hommes. Pour la même raison, son talent d'argumentation devra consister principalement dans l'analyse, qui réfute l'erreur en la poursuivant jusqu'à ses dernières conséquences : il pourra manquer de la puissance synthétique, car le logicien qui cherche à établir une proposition affirmative est accueilli aujourd'hui par le soupçon et la froideur. Pour la même raison encore, son éloquence devra être âpre, sarcastique, richement imprégnée de fiel satirique, car le monde est devenu enclin à la raillerie aussi bien qu'au soupçon, et rit volontiers des faiseurs de systèmes

avec ceux qui cherchent à les renverser. Son savoir devra être étendu, mais n'aura pas besoin d'être profond. Il lui suffira de posséder le talent d'appliquer rapidement à la réalisation de ses desseins toutes les connaissances qu'il possède ; car c'est une chose digne de remarque que tous les progrès que la civilisation a faits depuis vingt-cinq ans ont été en réalité le fruit de l'expérience mécanique, de l'observation et de l'industrie. Tout ce qui a été fait est l'œuvre de la main et non de la tête. Les penseurs et les philosophes, tous ceux qui sont censés posséder des facultés supérieures ont passé leur temps à se distraire avec la théorie et la discussion, à déployer leur talent comme des acteurs sur le théâtre de la vie, tandis que l'œuvre réelle s'est accomplie par des agens subalternes. Encourager la marche de l'intelligence pratique, se mettre autant que possible à la tête de cette colonne active des classes industrieuses qui forment aujourd'hui la véritable avant-garde de la société, détruire, pour faciliter sa marche, les obstacles suscités par l'orgueil et les préjugés du passé : telle est la tâche de l'homme du siècle présent. Et ce caractère idéal pourrait, sous plusieurs rapports, servir de portrait à lord Brougham. Qu'on ajoute un petit nombre de traits empruntés au caractère national ; qu'on ajoute les qualités acquises pendant une guerre de plusieurs années, courageuse et persévérante, contre l'aristocratie britannique, la richesse, l'éclat du talent, soutenus par les préjugés et les opinions des classes les plus élevées et des classes moyennes de la société, et l'on aura l'idée la plus juste de l'homme dont le nom est maintenant sur les lèvres de ses concitoyens, plus souvent peut-être que celui d'aucun autre personnage mort ou vivant.

Henri Brougham est né à Édimbourg en 1778. Il descend d'une famille très ancienne dans les comtés septentrionaux de l'Angleterre, quoique ses plus proches parens ne fussent pas riches. Sa mère est une Écossaise, nièce de l'historien Robertson, l'un des écrivains classiques de la Grande-Bretagne dans ce genre de composition. Son éducation se fit principalement à Édimbourg, de sorte qu'aucune des deux nations ne peut le revendiquer exclusivement comme sien, et il doit à chacune des deux plusieurs traits caractéristiques de sa physionomie. L'accent particulier qui donne un air si original à son débit oratoire semble composé du

patois des comtés septentrionaux et du dialecte de la capitale de l'Écosse. Sa première jeunesse, comme celle de beaucoup d'hommes éminens, se passa tantôt dans le travail et l'étude, tantôt dans la dissipation et le plaisir; parmi des étudians de mœurs vives et joyeuses, destinés à vivre de leur esprit, et non dans les ennuis d'une industrie régulière, peu soucieux de la société et de ses formes. Il se distingua de bonne heure par des essais mathématiques d'un grand mérite : quelques-uns de ces essais ont été publiés dans les Transactions philosophiques, le premier journal scientifique de l'Angleterre. Un de ses traités sur les théorèmes généraux, qu'il écrivit à dix-huit ans, a obtenu les éloges de Prévost de Genève. C'est une étude à laquelle Brougham est toujours demeuré très attaché depuis, quoique ses spéculations dans cette science aient été plus remarquables pour le talent que pour l'exactitude. Vers la fin du dernier siècle, il voyagea en compagnie du présent lord Stuart de Rothsay dans quelques parties du nord de l'Europe.

En 1802, la *Revue d'Édimbourg* fut fondée par Jeffrey (aujourd'hui procureur-général d'Écosse), secondé de plusieurs autres jeunes gens qui sont devenus plus ou moins célèbres dans ces derniers temps, et surtout de Brougham. Aucun succès littéraire, obtenu en Angleterre depuis cette époque, n'a peut-être égalé la popularité de ce recueil. La manière vive et sarcastique dont il attaquait toute la masse des opinions oligarchiques qui alors prévalaient particulièrement dans la Grande-Bretagne, le talent réel déployé par plusieurs de ses écrivains, et surtout la nouveauté de cette polémique (car l'habitude de publier des essais substantiels sous la forme de critique était alors entièrement nouvelle), toutes ces choses contribuèrent à lui concilier les suffrages du public. Pendant quelques années, la *Revue* fut comme l'arbitre de toutes les discussions littéraires et l'organe public des sentimens politiques d'un grand parti. Elle continua d'être dirigée par Jeffrey jusqu'en l'année 1828, et jusqu'à cette époque Brougham fut un de ses collaborateurs les plus assidus; et si aujourd'hui, comme on le prétend, il n'est pas associé aux travaux de ce recueil, du moins la *Revue d'Édimbourg* est généralement regardée comme son journal de prédilection, et passe pour exprimer ses vues individuelles sur les questions agitées par son parti. Il serait difficile d'indiquer la

série des articles que Brougham a fournis à la *Revue d'Édimbourg* sur tous les sujets imaginables qui convenaient à l'extrême souplesse de son intelligence. Ils n'égalent pas en éclat ceux de quelques autres rédacteurs. On n'y trouve ni cette concision, ni cette netteté de style sans lesquelles il n'y a pas de perfection dans ce genre de travaux. Ceux qui traitent de sujets politiques sont, comme les autres pamphlets, riches en assertions hardies, en rudes argumens, pauvres de pensées originales et d'aperçus neufs. Leur principal mérite est d'être solides et sensés, toutes les fois que le sujet lui fournit l'occasion de déployer son talent sans égal pour le sarcasme et l'invective.

Il est certain qu'à cette époque les opinions politiques de lord Brougham, quoique opposées au sentiment dominant du parti qui avait alors le gouvernement, n'étaient pas aussi décidément démocratiques qu'elles le sont devenues depuis que l'arbre de la liberté a poussé des branches plus rigoureuses. En 1803, il publia son livre sur la politique des colonies, ouvrage où il a montré plus d'habileté que de logique rigoureuse ou de profondeur de pensée. Ce livre a souvent fourni le sujet d'ardentes invectives à ses ennemis, à cause des principes qu'il renferme sur l'esclavage. Ces principes, en effet, sont très différens de ceux qui ont été soutenus depuis par ce zélé défenseur des droits des nègres. Quelquefois, je le sais, il n'y a pas d'argument plus victorieux que la comparaison des sentimens d'un même homme à différentes époques de sa vie; mais combien une telle comparaison ne devient-elle pas ridicule quand ce qui peut être appelé volontiers le début académique d'un jeune homme de vingt-quatre ans, est invoqué comme le criterium souverain des sentimens de l'homme d'état expérimenté!

En 1804, Brougham vint à Londres, et trois ou quatre ans plus tard fut reçu membre du barreau anglais. Il suffira de jeter un rapide regard sur sa carrière d'avocat. Ce n'est certainement pas à cette phase de sa vie qu'il doit ses succès et sa célébrité. A l'exception de l'éloquence, on ne peut pas dire qu'il possédât aucune des qualités principales de sa profession. Sa connaissance des lois anglaises, dont les détails minutieux exigent, pour être bien compris, une perpétuelle activité d'intelligence, était, comme on peut facilement le supposer, fort incomplète. Il avait aussi très peu de

cette adresse à disposer l'économie d'une cause, qui supplée si souvent au savoir et à l'éloquence. Aussi ses émolumens comme avocat, quoique parfois considérables, étaient fort incertains; il était surtout employé soit dans les causes d'un caractère public, soit dans celles qui lui permettaient de déployer son talent et son énergie dans une allocution directe au jury. Cependant il fit souvent preuve de cette verve comique et satirique encouragée par la mode dans le barreau anglais, même dans les occasions les moins convenables; ses harangues ironiques, ses interpellations aux témoins, étaient souvent des chefs-d'œuvre de style comique. De tous les discours de lord Brougham prononcés au barreau, les plus connus sont ceux qui se rapportent au procès de la reine. Mais pour l'énergie du langage et pour le pathétique, sa défense de John Williams, en 1822, est bien supérieure. Ce procès nouveau n'était qu'une suite du précédent, et le trouva encore tout plein de l'indignation que les attaques dirigées contre sa royale cliente lui avaient inspirée. Williams (un libraire de Durham) était accusé d'un libelle contre le puissant clergé de ce diocèse, qu'il avait attaqué dans un langage violent pour son refus obstiné de donner aucune marque de respect à la mort de la reine Caroline. La popularité de la cause de la reine, l'extrême impopularité de la cause du clergé, et surtout la faiblesse inattendue, la maladresse de son adversaire, — d'ailleurs l'un des avocats anglais les plus distingués, — tout cela était une puissante excitation pour le génie ardent de Brougham. Abandonnant la cause de son client, il donna un libre cours à sa colère concentrée dans la plus terrible apostrophe contre l'église, ses ministres et ses patrons, qui ait jamais été prononcée sur ce sujet favori de la déclamation satirique. Toutes les accusations vraies ou fausses que les ennemis de l'église avaient rassemblées, la vénalité, la rapacité, la servilité pour le pouvoir, Brougham les réunit et les condense, quelques-unes sous la forme d'une condamnation solennelle, d'autres sous le voile de l'ironie la plus transparente. Il y a des traits qui placent l'orateur près de son modèle favori, Démosthènes, d'autres qui rappellent Mirabeau. L'effet de ce discours fut terrible; l'émotion de l'auditoire s'exprima par des applaudissemens, chose rare dans un tribunal anglais. Pourtant l'orateur perdit sa cause, et son client fut condamné à l'amende et

à la prison. Ce qui advint de ce dernier, nous ne savons; mais le premier est aujourd'hui le principal administrateur civil des affaires de l'église d'Angleterre.

Brougham fut long-temps traité avec injustice par la cour, en raison de sa conduite lors du procès de la reine. On refusait de lui conférer une dignité sans laquelle aucun avocat, à titre de conseil, ne peut prendre en mains la direction absolue d'une cause. Cette dignité est conférée par le lord-chancelier, et consiste à porter une robe de soie. L'objet même de cette distinction montre qu'elle devrait en tout temps être accordée à tous les postulans qui possèdent un talent et une clientelle suffisante. Cependant elle fut refusée à Brougham jusqu'en 1827.

Revenons à la vie publique de lord Brougham qui présente un intérêt plus général. Il se fit connaître comme homme d'état en 1808 par son plaidoyer contre les ordonnances du conseil. Ces ordonnances, on le sait, étaient une sorte de représailles contre le décret de Berlin de Napoléon; elles fermaient les portes de l'empire britannique à tous les produits étrangers et coloniaux. Les puissances neutres étaient extrêmement maltraitées des deux parts, et ce fut en leur faveur que furent prononcés la plupart des plaidoyers dirigés en Angleterre contre ces ordonnances. Brougham n'entra au parlement qu'en 1810, comme député de Camelford, bourg-pourri de lord Darlington. S'il n'est pas arrivé plus tôt à ce terme suprême de l'ambition, c'est uniquement faute de patronage; il n'a dû son avénement parlementaire qu'à ses talens personnels et à l'évidente utilité de sa puissance oratoire et littéraire pour son parti. Ses premiers débuts au parlement ne furent pas heureux, il ne s'éleva pas tout à coup au premier rang dans l'arène législative; mais ses efforts répétés, son étude assidue des manœuvres de l'ennemi, son activité infatigable à défendre ses amis, et à châtier sans pitié toutes les fausses démarches de ses adversaires, tels furent les élémens progressifs de sa puissance parlementaire. Ceux qui sont familiarisés avec la tactique d'une assemblée anglaise connaissent toute l'importance de ses rares qualités. Les orateurs les plus distingués pour l'éclat de leurs discours préparés ont généralement manqué le but qu'on doit se proposer dans la chambre des communes, l'autorité décisive et concluante, parce qu'ils ne

sont pas ce que les Anglais appellent emphatiquement *discuteurs*. Je puis citer comme exemple Macaulay, qui est sur le point d'abandonner la scène parlementaire pour un emploi élevé dans l'Inde.

En 1812, Brougham fit une motion éloquente contre les ordonnances du conseil qu'il avait précédemment attaquées comme avocat. Cette fois sa tentative et celle de ses amis réussirent, les ordonnances furent révoquées; mais il était trop tard. L'Amérique avait déjà commencé les hostilités. En 1816, il fut nommé membre d'un comité d'éducation constitué surtout sur la demande spéciale qu'il avait faite. Ici nous pouvons jeter un rapide coup d'œil sur ses travaux relatifs à l'éducation populaire, sujet auquel il a tâché d'attacher son nom de préférence à tous les autres. Il y a peut-être un peu de charlatanisme dans la manière dont Brougham a toujours cherché à se recommander aux classes pauvres comme leur ami et leur patron, sous tous les rapports et surtout sous celui-ci. Mais, quoiqu'il n'ait peut-être pas inventé un seul expédient ou corrigé un seul abus par son intervention personnelle, l'effet produit par ses encouragemens est incalculable. A l'époque où il commença ses travaux, il était de mode, parmi les classes élevées et particulièrement parmi le clergé, de décrier l'éducation comme une chose inutile et même dangereuse aux classes pauvres.

Aujourd'hui l'empressement public à propager l'instruction populaire se manifeste sous mille formes, imparfaites et confuses encore, mais qui du moins témoignent de l'intérêt que chacun porte à cette œuvre. Quoique l'Angleterre ne possède pas encore un système national d'instruction populaire, tel que ceux dont jouissent à cette heure l'Écosse, le Danemark et la Prusse, cependant la tendance de l'esprit public est entièrement favorable à l'établissement d'un système pareil. La mode a tellement changé, qu'aujourd'hui nous courons plutôt le danger d'exagérer les avantages d'une instruction partielle et incomplète pour ceux qui n'ont pas le loisir de la pousser plus loin. Durant les modifications successives de l'esprit public, toutes les fois que la question de l'éducation populaire a été mise sur le tapis, elle a trouvé dans Brougham un avocat courageux et persévérant. Brougham a été le patron universel invoqué par tous les faiseurs de systèmes, par tous les inventeurs d'idées, celui dont ils attendaient l'approbation et l'encouragement. C'est pourquoi

il est regardé jusqu'à un certain point comme le fondateur de l'institution des ouvriers, établissement qui jusqu'à présent a promis plus qu'il n'a tenu. L'université de Londres, la première qui ait été fondée en Angleterre avec l'égale admissibilité de toutes les sectes, et qui a donné naissance à deux institutions rivales, établies par le parti *tory*; la bibliothèque des connaissances utiles, série de publications à bon marché sur la science et l'histoire, destinée au peuple, peu importante en elle-même, mais décisive dans les annales de la littérature anglaise, puisqu'elle a brisé le vieux monopole de la librairie, et commencé la concurrence, grace à laquelle le public s'approvisionne au plus bas prix possible de livres anciens et nouveaux; les commissions d'enquêtes sur l'état des écoles et des autres établissemens de charité de l'empire britannique, ont encouru, ainsi que plusieurs autres projets pareils, le blâme de quelques esprits chagrins. Plusieurs de ces entreprises ont été tournées en ridicule. On a relevé avec amertume quelques erreurs secondaires. Mais s'il y a quelque vérité dans les grands principes de morale auxquels nous avons engagé notre foi, nous devons croire que tous ces projets tendent au bien, et, lorsque les *whigs* et les *tories* seront oubliés, Brougham, pour avoir favorisé l'accomplissement de ce bien, recevra les éloges et les remerciemens de l'impartiale postérité.

Mais le principal service rendu, vers cette époque, par Brougham à son parti, ce fut de l'aider dans une tâche ingrate et pénible. Durant les dernières années de la guerre, quand toute la Grande-Bretagne était possédée de la fièvre de l'enthousiasme militaire et naval, rien ne pouvait être plus impopulaire que d'essayer de déprécier les services des officiers chéris du public, ou des ministres abrités à l'ombre de leurs lauriers. Chaque victoire des armées alliées sur Bonaparte était autant de terrain perdu par l'opposition. Douter de la valeur ou du dévouement des Espagnols, c'était se faire appeler ennemi de la liberté; insinuer un soupçon contre la bonne foi des monarques ligués, c'était se faire dénoncer comme jacobin. Dans de telles circonstances, pour revenir sans relâche à l'attaque, pour accuser les ministres d'extravagance dans les préparatifs d'une expédition heureuse, d'aveuglement dans le choix d'officiers qui gagnaient des batailles, il

fallait une grande fermeté, un remarquable dédain de la clameur populaire. Brougham convenait admirablement à cette sorte de guerre. Mais rien n'a tant contribué, on le sait, à diminuer l'estime publique pour les *whigs* que cet épisode de leur conduite parlementaire. Après la paix de 1815, l'opposition commença à reconquérir sa première influence dans le pays, grace à la détresse qui suivit la cessation des hostilités et les dépenses exorbitantes du gouvernement. Toutefois il ne se présenta aucun événement important qui pût changer l'état politique de l'empire britannique jusqu'à la mort de George III. Alors, on le sait, le cri d'une femme vint troubler la tranquillité du nouveau monarque, et remua jusqu'en ses fondemens le plus solide gouvernement de la terre.

En 1814, la princesse Caroline de Brunswick, femme du prince régent, avait quitté l'Angleterre contre l'avis, dit-on, de ses agens confidentiels, MM. Whitbread et Brougham. Dès les premiers temps de son mariage, elle avait été l'objet d'une extrême aversion de la part de son mari. Les amis et les flatteurs du prince cherchaient avidement des sujets d'accusation contre elle.

Ces accusations avaient pris une forme sérieuse en 1806; à la requête même de la princesse, une enquête eut lieu devant plusieurs jurisconsultes et hommes d'état qui déclarèrent les charges mal fondées. Georges III, tant qu'il conserva sa raison, avait été favorable à la princesse; les autres membres de la famille royale, et particulièrement la reine, partageaient les sentimens hostiles du prince. Caroline fut constamment exclue de la cour; sa fille unique, la princesse Charlotte, lui fut enlevée. Après plusieurs altercations avec les ministres, Caroline se résolut à quitter le pays avec la promesse d'une pension considérable qui ne devait cesser qu'à la mort de son mari. Peut-être fut-elle déterminée à cette résolution par le sentiment de la position humiliante à laquelle elle avait été soumise, lors du séjour des souverains alliés en Angleterre, quand la cour était pleine de fêtes et de réjouissances auxquelles elle ne pouvait assister.

Pendant quelques années, elle demeura sur le continent, presque oubliée du peuple anglais; seulement, de temps en temps, on apprenait sur sa conduite quelques détails qui n'étaient pas à son avantage.

En 1819, Brougham, son conseil légal, demanda à lord Liverpool, alors premier ministre, que sa pension de 35,000 livres sterling lui fût continuée pendant sa vie, dans le cas où le prince viendrait à mourir, promettant qu'ainsi pourvue, elle s'engagerait à ne jamais revenir en Angleterre. Brougham a toujours soutenu que cette demande venait de lui seul et n'avait pas été concertée avec son illustre cliente. Ces conditions ne furent acceptées définitivement par les ministres qu'en avril 1820. Ils offrirent même de porter sa pension annuelle à 50,000 livres sterling.

Cependant les choses étaient bien changées. Le nouveau roi était monté sur le trône, et à ses premières duretés pour sa femme, il avait ajouté une insulte qui ne pouvait se justifier par aucun soupçon authentique; il avait rayé son nom de la liturgie anglaise (qui jamais jusqu'alors n'avait négligé de prier pour la reine régnante). Brougham, pour n'importe quelle raison, ne fit pas connaître à la reine les dispositions du ministre. Elle s'était déjà décidée à revenir en Angleterre; cette résolution, comme il l'a plusieurs fois soutenu depuis, était le résultat de ses réflexions personnelles et indépendantes. Toutefois elle s'avançait lentement et avec hésitation lorsqu'elle fut rencontrée à Monbar, entre Dijon et Paris, par l'alderman Wood, citoyen de Londres, bien connu pour la violence de ses opinions politiques, qui saisit avec empressement cette occasion de devenir l'ami et le conseil d'un personnage dont il prévoyait la popularité. D'après son avis, elle hâta sa marche et témoigna la plus vive impatience d'arriver au but de son voyage. Enfin Brougham la vit à Saint-Omer six semaines après avoir reçu les propositions du ministère. Alors encore il ne les lui communiqua pas personnellement, mais chargea de cette commission son compagnon de voyage, lord Hutchinson, ami particulier de la reine, qui agit dans cette occasion comme le serviteur dévoué du ministère. Les conditions, comme on pouvait s'y attendre, furent rejetées avec indignation, et la reine partit sans prévenir son avocat, le laissant, ainsi que lord Hutchinson, fort étonné de sa disparition. Elle arriva en Angleterre, le 4 juin 1820, accompagnée de Wood et de lady Anne Hamilton.

Tel est, en peu de mots, le prologue de cette singulière intrigue: les motifs qui dirigèrent les acteurs, les secrètes négociations qui

conduisirent à ce résultat sont encore aujourd'hui inconnus du public. Durant les débats acharnés qui suivirent, Brougham fut souvent accusé par ses adversaires : on lui demandait pourquoi il avait d'abord proposé d'éloigner la reine, pourquoi il avait ensuite négligé de lui notifier immédiatement le consentement des ministres à sa proposition, pourquoi enfin la dernière offre amiable lui avait été faite par un ennemi, lord Hutchinson, et non pas par son conseil. Il a répondu que la conduite du roi à son avènement ne permettait pas aux amis de la reine d'espérer un arrangement amiable entre les deux époux, et que d'autres évènemens secrets, étranges et impossibles à dire, l'avaient empêché de suivre sa première intention. Avait-il changé d'opinion, ou bien, ayant l'intention de conseiller à la reine d'éviter un débat public avec son mari, avait-il été *déjoué* par l'inopportune arrivée de Wood, et par le caractère impétueux de cette malheureuse princesse? Ces questions seront peut-être un jour résolues par les biographes futurs plus facilement que par nous.

L'arrivée de la reine mit toute l'Angleterre en émoi. Jamais aucun ministère britannique ne s'était placé dans une position aussi basse que celui-ci, en obéissant lâchement aux passions d'un homme qui, s'il était lui-même offensé, s'était rendu coupable d'une injure bien plus grande. Il paraît que d'abord ils mettaient au défi le pouvoir de la reine; ils espéraient la placer sous une accusation de haute trahison; leurs jurisconsultes avaient oublié qu'une telle charge ne pouvait se fonder sur l'adultère de la reine, d'après les lois anglaises, puisque le crime avait été commis avec un étranger et hors du royaume. Lorsqu'ils apprirent pour la première fois que la reine s'était résolue à revenir en Angleterre, ils recueillirent en Italie une masse de preuves pour établir le crime. Preuves en main, ils désiraient l'épouvanter et la soumettre sans commencer une enquête réelle. La vérité est qu'ils commençaient à voir clairement les difficultés de leur situation; ils étaient impopulaires comme leur maître. L'opposition parlementaire était forte; les ouvriers des districts manufacturiers sortaient à peine de cet état de demi-insurrection si commun en Angleterre. Aussi, les ministres, en même temps qu'ils refusaient de reconnaître son innocence, essayaient par tous les moyens possibles d'é-

viter un éclat. Le duc de Wellington et lord Castelreagh eurent de longues conférences avec MM. Brougham et Denman (aujourd'hui *chief-justice* de la cour du banc du roi), agens de la reine. Elle offrit de retourner sur le continent, si on voulait reconnaître publiquement son innocence, soit en insérant son nom dans la liturgie, soit en lui permettant d'être reçue dans une cour étrangère avec les honneurs dus à une reine régnante. Les deux demandes furent refusées ; la négociation fut abandonnée, et le procès commença; les ministres lurent à la chambre des lords un bill de pénalité dirigé contre la reine; c'est à ce bill que ses avocats furent chargés de répondre.

Dans la défense de la reine, Brougham déploya toutes les ressources naturelles et acquises de son talent, l'énergie singulière de son intelligence et de sa voix, la puissance sans égale de son sarcasme, et les ressorts pathétiques de son éloquence. Il faut surtout signaler à cette occasion sa première argumentation (17 août) contre le principe du bill, et ses observations sur les preuves produites contre sa cliente (5 octobre). La péroraison de ce dernier morceau est citée comme le chef-d'œuvre de son éloquence. La troisième lecture du bill fut emportée, comme on le sait, par une faible majorité (108 contre 99), et le gouvernement ne voulut pas courir le risque de demander la ratification de la chambre des communes. Les amis de la reine triomphaient. Mais le dégoût produit par la vulgaire inconvenance des scènes du procès, et surtout la répugnance de l'aristocratie pour les démonstrations violentes des basses classes en faveur de l'accusée, détachèrent de sa cause toute la partie influente de la société anglaise. Le jour où elle gagna son procès, elle vit diminuer le nombre de ses partisans. Elle mourut deux années après, épuisée par les ravages que l'inquiétude et le désappointement avaient produits sur son caractère irritable.

Dans la même année 1822, la mort de lord Castelreagh et l'avènement de M. Canning, qui lui succéda comme ministre des relations extérieures, donnèrent, pour la première fois, à la politique anglaise cette tendance libérale qui depuis s'est développée de jour en jour. Cependant l'entrée de Canning au ministère à

cette époque porta un rude coup au parti whig. Canning ne partageait pas leurs vues sur la réforme parlementaire, et plusieurs fois il avait parlé contre ce projet; mais, en revanche, il sympathisait pleinement avec eux sur une question d'une importance bien plus urgente, celle de l'émancipation catholique, qu'il avait souvent défendue de concert avec Brougham. Depuis longtemps le cabinet était divisé touchant cette mesure, mais la majorité était hostile aux catholiques, dont les partisans eurent à lutter avec l'opposition systématique de deux rois successifs. Aussi, lorsque M. Canning accepta le ministère (il était sur le point de partir pour l'Inde comme gouverneur-général), il fut assez généralement accusé, si non d'abjurer ses opinions, au moins de consentir pour un temps à ne pas les manifester publiquement, et l'on supposa qu'il avait fait ce sacrifice afin de se concilier le vieux chancelier, lord Eldon, qui nourrissait contre le hardi et brillant orateur une antipathie profonde. On n'avait pas oublié non plus qu'en 1812 Canning n'avait pas explicitement refusé de faire partie d'un ministère anti-catholique. Il ne faut donc pas s'étonner si Brougham, dans le cours d'une discussion relative aux catholiques (avril 1823), se laissa entraîner par la colère jusqu'à employer contre Canning des expressions violentes et peu convenables; s'il l'accusa d'une monstrueuse bassesse et d'une incroyable tergiversation politique. Probablement la réprimande fut d'autant plus vivement sentie qu'elle était plus juste, car Canning, au lieu de se soumettre avec la froideur qui, chez les hommes publics, accueille d'ordinaire de pareils reproches sur leur conduite politique, se leva et interrompit son adversaire en l'accusant de mensonge. Un démenti dans une conversation particulière emporte avec lui un sens et un résultat; dans une assemblée délibérante, un démenti est une invitation directe adressée aux officiers de la chambre pour qu'ils aient à se saisir de celui qui l'a prononcé. En conséquence, le *speaker* intervint, mais la popularité de Canning dans la chambre des communes le défendit contre l'autorité du réglement; il refusa quelque temps de rétracter ses expressions offensantes; alors un membre fit une proposition singulièrement impartiale, et demanda l'arrestation de l'offenseur et de l'offensé. La chose finit comme finissent d'ordinaire dans les assemblées anglaises des offenses de ce genre. Les

deux parties convinrent de considérer les paroles prononcées comme n'ayant qu'un sens *politique*.

Ce fut à cette époque que Brougham et Canning, rivaux d'éloquence, furent le plus souvent mis aux prises, et déployèrent dans la lutte les ressources les plus imprévues de leur talent. Les manières attrayantes de Canning, son style léger, insouciant, et cependant parfaitement classique; l'art, qui lui était familier, de produire la conviction par des moyens imperceptibles et habilement gradués, de conduire son argumentation à la faveur d'éclaircissemens en apparence purement rhétoriques, comme un ruisseau caché par la végétation luxuriante de ses rives, contrastaient puissamment avec l'énergie rude et abrupte de son adversaire. Rien n'est moins engageant que l'attitude et le geste de Brougham lorsqu'il commence un discours. Il se lève lentement, d'un air gauche, comme s'il cachait l'entière conscience de son pouvoir sous une hésitation feinte; il baisse les yeux; ses premières paroles sont prononcées d'une voix rude et rauque; son accent provincial se montre alors dans toute sa primitive âpreté. Son exorde est vague et décousu; l'auditoire a peine à deviner par quel artifice cette introduction oratoire pourra s'enchaîner à l'argumentation générale. Peu à peu, à travers les ambages de ses indolentes pensées, l'idée-mère qui doit dominer le discours entier commence à se faire jour. L'auditoire aperçoit, comme par révélation, les lignes générales du grand tableau que l'orateur va remplir et achever. Il entend gronder l'orage qui s'approche, il se tourne vers la victime prédestinée de ses implacables sarcasmes. Autrefois c'était quelque gentilhomme de campagne ou quelque suppôt du ministère, jeune et bavard; aujourd'hui c'est un membre de l'aristocratie plus remarquable par la violence de ses opinions politiques que par la force de sa logique, qui demeure assis, mais qui semble accablé sous le pressentiment de l'impitoyable assaut qu'il va recevoir. En même temps l'orateur s'anime rapidement : son œil se lève, sa lèvre frémit; ses longs bras s'ouvrent comme pour envelopper sa victime; sa feinte modération s'évanouit; ses pensées, auparavant lentes et déguisées, s'aiguisent, s'élèvent et se précipitent; son accent disparaît presque entièrement; s'il demeure, c'est seulement pour donner une certaine énergie au débit; dès ce moment le flot tumul-

tueux de son éloquence ne s'arrête pas avant d'avoir englouti son antagoniste. Il y a dans la physionomie personnelle de Brougham quelque chose qui semble s'accorder avec le caractère singulier de son élocution. Sa contenance porte l'empreinte habituelle de l'ironie; mais, dans la familiarité d'une conversation privée, elle prend une expression affable et bienveillante. Il est grand, osseux, disgracieux, mais il semble taillé pour endurer sans plier les fatigues les plus violentes d'esprit et de corps. Son aptitude à supporter ces deux genres de fatigues est au nombre des qualités dont il est le plus vain. Peu d'hommes sans doute ont vécu aussi long-temps que lui avec aussi peu de sommeil. Pendant plusieurs années, non-seulement dans les grandes occasions, mais régulièrement durant la session du parlement, son habitude était de demeurer jusqu'à la fin des débats dans la chambre des communes, qui souvent se prolongent jusqu'à une heure avancée de la matinée, et cependant il était à sa place aux tribunaux, dès l'ouverture des séances. Il fallait encore qu'il trouvât le temps d'assister aux nombreux *meetings* publics qui forment une partie si importante et si pénible de la vie politique en Angleterrre. Il avait aussi à poursuivre ses travaux littéraires. Lorsqu'il briguait la députation du Yorkshire en 1830, il lui arriva un jour d'assister à huit *meetings* d'électeurs, dans des lieux différens, de prononcer un discours animé dans chacune de ces réunions, de faire cent vingt milles, et de reparaître le lendemain aux assises d'York. Cette énergie physique est accompagnée d'une grande mobilité d'esprit et de corps, qui l'empêche de fixer son attention pendant long-temps sur un sujet unique. Aussi le voit-on adopter à la hâte, abandonner capricieusement un nombre infini de plans et de spéculations dont il a lui-même le premier stimulé les inventeurs, pour les livrer ensuite à leurs propres forces. Il a besoin d'opposition pour s'animer et prendre courage. Après une défaite, il revient à la poursuite d'un plan favori avec un zèle nouveau; mais un triomphe trop facile semble lui déplaire, et il aimerait mieux abandonner un projet, quoique assuré du succès, que de le poursuivre au milieu de l'indifférence et de l'oubli du public.

Dans cette partie de l'art oratoire qui consiste à exposer avec exactitude et clarté le détail des faits (chose essentielle dans le par-

lement anglais, sous les yeux duquel passent tant d'affaires de toute espèce), Brougham se montre moins supérieur. Cependant la plupart de ses tentatives en ce genre, surtout son célèbre discours sur la législation anglaise (1827), ne donneront pas une médiocre idée de ce qu'il peut sous ce rapport. Ce discours, qui dura sept heures, embrassait une multitude de détails qui montrent que l'orateur était résolu à prouver au monde que, malgré ses qualités brillantes, il pouvait rivaliser avec les plus habiles et les plus adroits dans la spécialité même de leur talent. Ce désir de briller qui accompagne si souvent l'ambition la plus élevée, forme un des traits les plus saillans du caractère de lord Brougham. Il recherche les applaudissemens du monde, principalement sur le point où lui-même sent sa faiblesse. De grands succès dans un genre spécial rendent souvent les hommes d'une haute intelligence mécontens de leurs propres triomphes, et font qu'ils s'exagèrent ceux qu'obtiennent leurs rivaux à l'aide de facultés qu'eux-mêmes n'ont pas reçues. C'est ainsi que lord Byron soutenait que l'école classique de Pope et de ses imitateurs avait produit les modèles les plus parfaits de la poésie anglaise; et Brougham, dans ses divers écrits, en traitant de matières de goût (spécialement dans son discours inaugural adressé aux étudians de Glasgow qui l'avaient élu, en 1825, recteur de leur université), représente sans cesse l'étude des anciens modèles comme la seule propre à former l'orateur. *Démosthènes et Dante* sont ses deux auteurs favoris, qu'il a toute sa vie recommandés aux gens de lettres, pour leur commune concision et leur commune sobriété. « Soyez persuadés, dit-il, que les ouvrages du ciseau anglais ne sont pas moins au-dessous des merveilles de l'Acropolis, que les meilleures productions de nos plumes ne sont au-dessous des compositions chastes et achevées, nerveuses et irrésistibles des hommes dont la voix tonnait dans la Grèce. Les modernes, ajoute-t-il, dépassent toujours le but, ils ne savent et ne sentent jamais quand ils en ont dit assez. » Ailleurs, il recommande à l'orateur qui débute de ne pas se fier à la dangereuse facilité de l'improvisation, mais d'écrire à plusieurs reprises ses discours, afin d'acquérir cette simplicité étudiée qui constitue la plus haute perfection. Cependant le style de lord Brougham est précisément l'opposé de celui des orateurs grecs. Au lieu d'être concis, il est

diffus ; au lieu de laisser quelque chose à deviner, il épuise la matière. Lord Brougham tourne et retourne son sujet de mille manières, jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'effet qu'il désire; et, loin d'avoir modelé ses compositions sur la manière cicéronienne, ses discours les plus heureux sont peut-être ceux qu'il avait le moins préparés. Il n'a pas assez d'originalité dans la pensée, ni d'élégance dans l'expression, pour être un orateur qu'on puisse lire dans le cabinet. Sa faculté oratoire consiste essentiellement à traiter les affaires, et perd la moitié de son charme quand on l'examine sans prévention, et que l'esprit du lecteur s'attache au discours en lui-même, sans tenir compte des circonstances dans lesquelles il a été prononcé. La partie qu'il travaille le plus est, en général, la péroraison; souvent elle est puissante, solennelle, et produit une vive impression, quoiqu'il ait eu parfois recours à des parades de théâtre indignes de lui, pour en augmenter l'effet, comme lorsque, dans un de ses discours en faveur du bill de réforme, il tomba à genoux et supplia la chambre des lords de le convertir en loi. Ce mouvement eût pu être touchant et convenable dans une discussion avec des hommes simples et de bonne foi, dans une assemblée de Sparte, une vieille diète de la Suisse, ou dans un moment de crise nationale : mais rien ne pouvait être plus déplacé chez un vétéran de la politique, en face de rusés adversaires, vieillis comme lui dans les affaires, dans une assemblée aussi artificielle que la chambre des lords d'Angleterre.

C'est une chose remarquable qu'une scène du même genre se rencontre dans l'histoire de France où il est présumable que Brougham n'allait pas chercher des précédens. Le cardinal de Retz rapporte une circonstance où Talon parla un jour dans le parlement contre Mazarin. « Il fit une des plus belles actions qui se soient jamais faites en ce genre. Je n'ai jamais rien ouï ni vu de plus éloquent. Il accompagna ses paroles de tout ce qui leur put donner de la force ; il invoqua les mânes d'Henri-le-Grand ; il recommanda la France à saint Louis, un genou en terre. Vous vous imaginez peut-être que vous eussiez ri de ce spectacle, mais vous en eussiez été ému comme toute la compagnie. » Néanmoins Guy-Joly, en décrivant la même scène, ajoute : « Talon voulut faire la grimace

de pleurer comme le premier président, mais ce jeu fut traité comme il le méritait, de badin et de ridicule. »

Peu de temps après la scène dont nous venons de parler, en 1825, la balance pencha décidément du côté de Canning. Brougham avait fait une sortie brillante contre le congrès de Vérone et la diplomatie française, dirigée à cette époque par Châteaubriand, qu'il traita « de rhéteur vide, de maigre orateur, de faiseur de méchans livres et de plus méchans manifestes. » Mais quand vint le moment où les ministres durent rendre compte de leur conduite dans l'affaire d'Espagne, Canning fit un exposé qui satisfit si complètement la chambre, malgré la résistance de Brougham, qu'il devint nécessaire de s'abstenir de toute intervention active dans l'expédition du duc d'Angoulême, afin qu'une scission n'eût pas lieu dans le parti whig.

L'équilibre des partis resta à peu près le même ou ne fut que légèrement altéré par les progrès de l'opinion libérale et la forte organisation du corps catholique d'Irlande, jusqu'à ce que la maladie de lord Liverpool, en février 1827, l'ayant forcé d'abandonner la direction des affaires, Canning devint l'objet de la faveur nationale, mais en même temps celui d'une inimitié mal déguisée de la part de quelques-uns de ses collègues qui étaient de la vieille école aristocratique.

Ses discours en faveur des catholiques, sa conduite envers la Grèce, le Portugal et l'Amérique méridionale, furent cause de ce mécontentement. Quand il fut pressé par le roi de le conseiller sur la formation d'un nouveau cabinet, il répondit qu'il conviendrait d'en former un qui serait unanime sur la question catholique. Il était alors évidemment impossible que le parti catholique formât à lui seul un cabinet. Le duc de Wellington ne s'interposait point ouvertement dans les affaires politiques, quoique très puissant à la cour; c'était d'ailleurs la dernière personne que la nation eût mise à sa tête. Canning alla au-devant de toute objection en déclarant qu'il avait reçu pleine autorité pour former un cabinet suivant son désir. Il avait été d'abord en négociation avec Brougham et d'autres whigs pour la composition d'un nouveau ministère. Néanmoins il ne parut pas avoir soupçonné l'intention du vieux parti tory, de renoncer à toute part au gouvernement, du moment où il en serait le

chef; et c'est ce qui le força de recourir à de nouveaux alliés. Son désir était, à ce qu'il semble, de composer un ministère qui aurait réuni tous les partis sous sa suprématie absolue; projet brillant et chimérique. Sept des plus influens des anciens hommes d'état, et parmi ceux-ci étaient Peel et le chancelier Eldon, se retirèrent à la fois, et le duc de Wellington se démit du commandement de l'armée, après une correspondance très animée avec le premier ministre. Maintenant, si nous cherchons la vérité, sans faire attention ni aux longues complaintes des amis de Canning, ni aux véhémentes déclamations de l'autre parti, il paraît impossible de nier, d'un côté, que Canning n'avait aucun droit d'attendre la coopération de ses anciens collègues, puisque tous ses actes tendaient à faire adopter des principes opposés aux leurs; d'une autre part, si nous sommes loin d'attribuer au duc de Wellington et à ses amis politiques un projet de conspiration préméditée, il n'est pas douteux que leur désir ne fût d'embarrasser et de renverser ce nouveau ministre, et que plusieurs d'entre eux obéirent à une jalousie personnelle, plus encore qu'à une inimitié politique. Le nouveau cabinet fut formé d'hommes qui adoptèrent les opinions moyennes et conciliantes de Canning et de quelques-uns des whigs. Mais Brougham, à la tête des plus violens d'entre eux, refusa de prendre part au pouvoir, par un honorable motif. Il ne voulait pas placer le premier ministre dans une opposition absolue avec tout le parti tory qui l'aurait embarrassé dans ses projets de réforme. Quand le parlement s'assembla, et que des explications furent demandées de tous côtés, chacun fit ses confessions et son panégyrique, et on allégua en général des motifs fort peu louables. Peel et Wellington firent les discours les plus francs; ils frappèrent profondément tous ceux qui les entendirent, et montrèrent combien il était impossible pour eux d'entrer dans la coalition des défenseurs de l'émancipation catholique (qui, quelques années plus tard, fut proposée par eux-mêmes). Lord Grey, en refusant d'entrer aux affaires, déclara qu'il était dans l'intention de renoncer à la vie publique. C'était un peu plus de trois ans avant qu'il devînt premier ministre.

L'histoire de la vie de Canning appartient à l'Europe, et c'est la meilleure leçon que je connaisse sur l'ambition humaine. Distingué

dans la chambre basse par son éloquence et son influence, mais absolument incapable de concilier les lords, qui repoussèrent un de ses projets concernant les lois céréales, abandonné par ses anciens amis, embarrassé par les nouveaux, en proie à toutes les intrigues de cour déchaînées contre lui, sa santé succomba sous ses travaux et sous ses inquiétudes, et il mourut peu de temps après avoir atteint le but de toute sa vie, dans la maison du duc de Devonshire, la même qui avait été déjà témoin des derniers momens de Fox.

Il est inutile de rappeler en détail les efforts malheureux faits par lord Goderich pour marcher après Canning sur les traces de sa politique. Le parti tory l'emporta, et le duc de Wellington accepta la place de premier ministre, aux sollicitations pressantes du roi. Brougham reprit alors sa carrière habituelle d'opposition, après quelque temps d'un silence inaccoutumé. En février 1828, il dénonça avec véhémence le langage du discours de la couronne, dans lequel les ministres avaient qualifié d'événement funeste la bataille de Navarin, gagnée par les flottes combinées sous l'administration de leurs prédécesseurs. Jurisconsulte par son éducation et par toutes les habitudes de sa pensée, disciple politique de ceux qui, depuis deux cents ans, combattaient le maintien des armées comme une des plaies de la Grande-Bretagne, il sentit naturellement tous ses sentimens blessés par l'arrivée d'un général à la conduite de l'administration civile de son pays. Ce fut à cette occasion qu'il prononça une phrase devenue célèbre en parlant des obstacles suscités au despotisme militaire par les progrès de l'instruction populaire : « Le maître d'école y mettra bon ordre ! » Mot devenu depuis proverbial en Angleterre, et qui a été employé par les orateurs, tantôt par enthousiasme, tantôt par ironie.

Sous le ministère qui suivit, les attaques de Brougham furent surtout dirigées contre Peel, secrétaire du département de l'intérieur, qui représentait le ministère dans la chambre des communes. Moins distingué que Canning comme orateur, Peel est sous quelques rapports un antagoniste plus formidable pour un homme du tempérament de Brougham. L'impétuosité de Canning excitait, provoquait son antagoniste ; et, dans l'ardeur des débats, il laissait

souvent un côté faible ouvert à son ennemi. Peel est froid et contenu, exact dans les détails, ferme dans son raisonnement; il exerçait une puissante influence sur la chambre par un certain air de candeur et d'honnêteté, et un mépris apparent de tout artifice de rhétorique. Contre un antagoniste ainsi préparé, la véhémence insultante des invectives de Brougham était le plus souvent sans force. Peu de cabinets anglais ont possédé tant de talens que celui de 1828, et aucun n'a eu à un plus haut degré la confiance du monarque; mais ses membres s'étaient placés eux-mêmes dans une position fausse, en prenant, à leur entrée au pouvoir, un ton de défiance déclaré contre l'esprit de leur époque, que d'ailleurs il leur fut impossible de conserver, qu'ils furent obligés peu à peu de modifier et d'abandonner; si bien qu'après être sortis de plusieurs de leurs principes, ils se virent forcés de faire ce que, pour la considération de leur caractère, ils auraient dû faire long-temps auparavant: ils cédèrent aux événemens qu'ils n'avaient pu empêcher. Le duc de Wellington, avec toute sa franchise militaire et ses talens administratifs, ne put ni résister aux événemens avec dignité ni en profiter avec adresse.

L'histoire de cette administration ne forme pas un chapitre important dans la vie de lord Brougham, qui, quoiqu'à la tête de l'opposition whig, fut moins en évidence dans le parlement pendant ces deux dernières années qu'il ne l'avait été jusque-là.

Les ministres cédèrent d'abord aux religionnaires dissidens le rappel du *test* et des actes de corporations, vieux statuts que la desuétude avait virtuellement abolis, et auxquels l'église d'Angleterre adhérait encore, comme un rajah que la compagnie des Indes a silencieusement dépossédé de son autorité, conserve encore les emblèmes d'un pouvoir dont il a cessé de jouir depuis long-temps; enfin ils abandonnèrent aux catholiques l'importante question de l'émancipation. Les débats qui précédèrent cette fameuse concession se distinguèrent par leur durée et par la violence de la lutte. Tout homme qui a étudié le caractère du temps ne peut blâmer Wellington et Peel d'un changement d'opinion qui leur fut imposé par la nécessité; mais leurs amis doivent regretter les déclarations violentes auxquelles ils avaient été entraînés par leur hostilité contre Canning, et qui les mettaient dans l'impossiblité

de se rétracter sans forfaire à l'honneur politique. Le vieux parti tory, diminué qu'il était de force et de nombre, leur devint même plus hostile qu'il ne l'avait été à leur prédécesseur. Ses assauts irritèrent le tempérament froid de Peel, et excitèrent le duc de Wellington à les repousser comme un soldat le pistolet au poing. Brougham ne prit pas une part très éclatante dans la discussion des catholiques; mais son ancienne activité reparut quand il fallut s'opposer aux ministres sur la question du bourg d'East-Retford. Les électeurs de ce bourg avaient été achetés, suivant la coutume singulière du système de représentation anglaise, qui fait de la corruption et de la brigue les agens ordinaires de l'élection, et qui cependant les punit comme des crimes infames lorsqu'ils sont prouvés, attachant ainsi la honte, non point à la corruption elle-même, mais seulement à celle qui se laisse découvrir.

On proposa de les priver de leurs privilèges, et de transférer leurs droits à la cité populeuse de Birmingham. Les ministres s'y refusèrent; et Brougham, en dénonçant leur opposition, prédit l'importance que la question de la réforme parlementaire allait acquérir incessamment aux yeux de la nation.

La mort de Georges IV en juin 1830 plaça la couronne sur la tête d'un prince qui, dans des circonstances précédentes, s'était cru personnellement offensé par le duc de Wellington. Mais cette difficulté ne fut rien en comparaison de celles que les événemens accumulèrent bientôt sous les pas du ministère. Quelques semaines après éclata la révolution de juillet, si peu attendue en Angleterre, que le 23 de ce mois, comme Brougham l'a plus tard rappelé ironiquement, le secrétaire des affaires étrangères félicitait le pays de l'état tranquille de l'Europe.

Avec elle survint un changement soudain dans le caractère national, et une inquiétude qui parcourut toute la société anglaise. Le nouveau parlement s'assembla en octobre, et le ministère Wellington fut assailli par les libéraux triomphans, augmentés d'une levée toute nouvelle de radicaux anglais et de catholiques irlandais. En même temps les tories irréconciables de la vieille école se tenaient à l'écart, et préféraient s'ensevelir dans les ruines mêmes de leurs noms plutôt que de secourir ceux qu'ils regardaient comme apostats.

Le peuple, élevé tout à coup à une puissance mystérieuse par le succès des barricades, manifesta une exaltation triste d'autant plus alarmante, qu'elle n'avait aucun but déterminé. Les comtés du midi étaient épouvantés par des incendies nocturnes; partout on parlait de secrets conciliabules dans le voisinage de Londres. A tout cela se joignait une cause plus sérieuse d'inquiétude : la baisse continuelle des fonds, qui, depuis plusieurs années, s'étaient maintenus à un taux à peine conciliable avec les calculs ordinaires d'intérêt.

Dans cette session, Brougham apparut sous un caractère nouveau. Jusque-là il avait toujours été envoyé aux communes par quelque noble de son parti, comme député d'un bourg pourri. Il avait plusieurs fois disputé sans succès la représentation du petit comté de Westmorland à une famille puissante (les Lowthers); maintenant il revenait comme en triomphe, sans sollicitations ni brigues, nommé par la grande majorité des électeurs du Yorkshire, la plus grande province de l'Angleterre. Il dénonça avec véhémence la tendance des ministres à maintenir les traités de Vienne contre la marche des événemens de France et de Belgique. Il les blâma de la résolution tardive qu'ils avaient prise d'empêcher le roi de visiter la Cité de Londres, à l'occasion de la fête annuelle du lord-maire, à laquelle il avait annoncé qu'il avait l'intention d'assister. Il les accusa d'abriter leur impopularité personnelle derrière la dignité du monarque. « Ils avaient peur, dit-il, que leur propre présence n'excitât la populace à quelque témoignage de désapprobation, et ils ne voulaient pas qu'il se montrât sans eux. »

Il annonça alors l'intention où il était de présenter bientôt un plan de réforme parlementaire. L'orage approchait évidemment, et les ministres pensèrent qu'il valait mieux sauver leur dignité et éviter la rencontre des grandes questions de politique nationale, en saisissant la première occasion de se démettre. Vaincus dans une discussion sur la liste civile dans laquelle Brougham prit une part active, tous les ministres, excepté un ou deux, donnèrent leur démission (nov. 1830). Ainsi finit ce singulier cabinet qui avait si long-temps rétrogradé pas à pas, tout en affectant de conserver une position stationnaire, et qui entrait en effet dans les mesures réclamées par le peuple, tout en protestant contre chacune d'elles.

La motion de Brougham sur la réforme parlementaire fut naturellement abandonnée pendant quelque temps. On s'accorde généralement à reconnaître que la teneur de cette motion était beaucoup moins démocratique que la présente loi électorale. Il serait injuste d'en conclure une accusation d'inconséquence contre Brougham. Le public, comme la sybille antique, exige des sacrifices d'autant plus grands qu'on tarde davantage à le satisfaire. La mesure qui aurait satisfait le pays en 1830, n'était plus qu'un jeu en 1832; et si la première proposition eût passé, une autre, beaucoup plus étendue, n'aurait pas tardé à suivre.

La composition du nouveau ministère qui a depuis ce temps gouverné le pays n'était pas sans difficulté. Les whigs, qui formaient le corps principal de cette armée bigarrée dirigée contre Wellington, prétendaient naturellement aux emplois les plus élevés; mais ils se divisaient en deux classes, séparées moins par la disconvenance des sentimens politiques que par la différence des habitudes et des caractères : à savoir les aristocrates whigs, conduits par lord Grey; les plébéiens whigs, conduits par Brougham. En outre, le reste de la vieille opposition tory fournissait un membre, le duc de Richemond; un nombre considérable de places étaient remplies par les partisans de Canning et Huskisson, hommes de talent et d'expérience diplomatique et administrative, mais sans influence et sans caractère politique, dont les opinions avaient en outre pris une tendance beaucoup plus décidément libérale depuis les mauvais traitemens endurés par eux et leurs chefs morts, en 1827.

Ainsi les hommes qui formaient ce corps appartenaient à quatre partis ou classes différentes; mais la plus grande difficulté était de trouver une place pour Brougham. L'office de chancelier avait été rempli par lord Lyndhurst, homme de talent, juge plus fin qu'habile, et très recherché du monde, mais particulièrement odieux aux whigs à cause de l'abandon qu'il avait fait de leur parti. Il fut écarté avec le reste.

La longue durée du règne des tories avait rendu les hommes de loi, pour la plupart, entièrement dévoués à ce parti. Tous les honneurs s'étaient rencontrés dans une seule et même voie; talent, ressources, fortune, tout avait suivi invariablement la même direction.

Il était ainsi devenu extrêmement difficile de trouver, parmi les partisans des libéraux, des hommes doués d'assez d'expérience et de connaissance des lois pour remplir le ministère de ce département. En 1806, les whigs s'étaient trouvés eux-mêmes dans la même détresse et avaient élevé à la chancellerie un avocat d'un talent brillant, mais sans aucune des qualités qui font le juge, le célèbre lord Erskine. Brougham avait à la vérité déclaré, après la retraite de Wellington, qu'il n'accepterait aucune des fonctions qui pourraient lui être offertes; mais de telles déclarations ont été si fréquentes dans le cours de ces dernières années, qu'elles sont considérées comme une sorte de coquetterie permise aux hommes d'état; et personne ne fut surpris lorsque, trouvant que son appui était réclamé par ses amis politiques, il devint soudainement juge et pair, ayant refusé, comme il fut dit alors, de servir ses alliés dans toute autre fonction que la plus haute.

Ainsi, d'un seul pas, un simple avocat s'éleva subitement à la plus haute dignité judiciaire. La pairie, 14,000 livres sterling par an et un patronage énorme tombèrent dans les mains d'un homme pauvre, d'un orateur faible jurisconsulte et tout-à-fait étranger à la connaissance des lois spéciales et fort compliquées que la cour de la chancellerie administre en Angleterre. C'est une conséquence de cette ancienne et malheureuse coutume qui veut que le plus haut juge d'appel siége dans le cabinet et préside la chambre des lords, d'où il arrive que la justice est confiée aux préjugés ardens d'un homme politique, ou que les intérêts d'un ministère sont abandonnés à un étroit légiste. Malgré l'énorme augmentation de pouvoir et de fortune qu'il obtint ainsi, lord Brougham doit certainement avoir regretté souvent son importance d'orateur. Il était naturellement formé pour les passions politiques d'une assemblée tumultueuse, et toute son énergie a été employée à remplir cette destinée. Le grave et quelquefois pédantesque caractère de la chambre des lords était peu fait pour lui. Avec beaucoup moins de pouvoir réel que les communes, elle a plus de la solennité d'un aréopage : l'invective, le sarcasme, l'ironie comique, sont considérés là comme chose inconvenante. Lord Brougham a senti le froid de l'atmosphère autour de lui; la conscience de sa supériorité oratoire sur ses nouveaux collègues n'a pas fait disparaître

pour lui tout embarras. Le fer aiguise le fer. L'absence d'assaillans rudes et implacables, d'esprits ardens et prêts à entrer en collision avec le sien, a émoussé le tranchant de son génie. Son principal amusement a consisté en escarmouches fréquentes, souvent au détriment de la dignité qu'il porte, et surtout lorsqu'il a des champions tels que les lords Winfford et Ellenborough.

Le trait principal de l'histoire du ministère actuel, ç'a été la discussion du bill de réforme dans les deux chambres du parlement, au milieu de scènes d'exaltation telles que l'histoire d'Angleterre n'en offre point de semblables depuis le temps de Guillaume III. Trois fois la mesure proposée a été sur le point d'être abandonnée : d'abord, en conséquence de la motion du général Gaskoyne (que le nombre des représentans ne serait pas diminué), à laquelle les ministres répondirent en dissolvant le parlement; en second lieu, lorsqu'en octobre de la même année les lords rejetèrent le bill, ce qui en amena un nouveau, avec des conditions très peu différentes des précédentes; enfin, en avril 1832, quand, après une décision défavorable dans la chambre des lords sur un de ses articles, les ministres jugèrent convenable de résigner leurs fonctions, qui leur furent rendues par le vœu fortement exprimé de la nation.

Dans la première de ces circonstances, Brougham montra beaucoup d'emportement, en déclarant aux lords que le roi était déterminé à dissoudre un parlement qui avait refusé les subsides, assertion fondée uniquement sur quelques délais fortuits de votes financiers dans les communes, résultat de l'exaltation qui dominait alors. Dans les grands débats qui précédèrent le second de ces événemens, Brougham prononça un des discours qui sont généralement considérés comme ses chefs-d'œuvre. Certainement c'est l'un des plus étudiés. Cependant il y avait une certaine froideur dans la composition, et de la part de l'orateur quelque chose du sentiment d'un rôle joué, qui rendit son effet bien différent de ceux dans lesquels il avait déployé auparavant et tout ensemble son ame, sa passion, son imagination, son intelligence. La dernière partie de ce discours présente des fragmens d'une grande beauté, et fait connaître à merveille les singularités du style de Brougham, surtout en cet endroit où il décrit l'état agité du pays. « Ces signes

effrayans, fruits des derniers temps, ces figures qui se dressent au dehors, d'une stature inconnue et d'une forme étrange, ces unions, ces ligues, ces bourdonnemens d'hommes par myriades, ces coalitions contre l'Echiquier, d'où sortent-ils? comment sont-ils venus sur nos rives? Quelle puissance a engendré ces formes sauvages? Qui a multiplié ces naissances monstrueuses, jusqu'à en peupler la terre d'Angleterre? Croyez-moi, c'est la même puissance qui armait d'une force irrésistible les volontaires irlandais de 1782, la même qui divisa notre empire, et fit jaillir du sol treize républiques; la même qui a créé l'association catholique et lui a donné l'Irlande en partage. Quel est ce pouvoir? c'est la justice refusée, c'est les droits méconnus, c'est les injures commises, c'est la force donnée au peuple par l'humiliation, c'est l'autorité publique détournée méchamment au profit des caprices particuliers, c'est la folie de croire ou de faire croire que les adultes du XIXe siècle peuvent être conduits comme des enfans ou traînés comme des barbares; c'est ce pouvoir qui a fait jaillir ces étranges visions qui nous épouvantent. Grand Dieu! les hommes n'apprendront-ils jamais la sagesse, même au prix de leur expérience? Ne croiront-ils jamais, avant qu'il soit trop tard, que le plus sûr moyen de prévenir les désirs immodérés, justifiés par d'iniques exigences, est d'accorder à temps les requêtes fondées sur la raison? Vous êtes, mylords, à la veille d'une grande catastrophe, vous êtes en présence de la crise générale des espérances et des craintes de toute une nation. Arrêtez-vous avant de vous engloutir : il n'y a pas de retraite possible. Il convient, mylords, de régler votre conduite sur la gravité des circonstances.

« Écoutez la parabole de la sibylle, car elle renferme une morale sage et saine. La sibylle est maintenant à votre porte; elle vous offre solennellement ses feuilles précieuses, ses feuilles de justice et de paix; le salaire qu'elle demande est raisonnable : c'est la restitution des franchises que vous devriez rendre sans marché. Vous refusez ces conditions, — ces conditions modérées : — eh bien! voici que son ombre disparaît de votre porte. Mais bientôt (car vous ne pouvez vous passer de ses avertissemens) vous la rappellerez. La voici qui revient, mais avec les mains moins pleines. Plusieurs feuillets du livre ont été déchirés par des mains fu-

rieuses, plusieurs ont été salis de sang. Mais la vierge prophétique est maintenant plus hautaine dans ses demandes : ce qu'elle veut, c'est un parlement annuel, c'est le vote par tête, c'est le suffrage par millions. Vous détournez la tête avec indignation. La voici qui s'en va pour la seconde fois : prenez garde à sa troisième venue; prenez garde au trésor amaigri qu'elle vous apportera; qui peut savoir ce qu'elle vous demandera? C'est peut-être la masse qui repose sur ce ballot de laine. Ce qui peut arriver de votre obstination, si vous y persistez, je ne ne puis prendre sur moi de le prédire, et je ne désire pas le conjecturer. Mais ce que je sais bien, c'est que, aussi sûr que l'homme est mortel, la justice différée élève le prix auquel vous devrez acheter votre salut et votre paix. Soyez-en sûrs, mylords, la croix que vos devanciers ont portée, vous la porterez aussi, si vous persévérez dans leur abominable entêtement; si vous semez l'injustice, vous récolterez la rébellion. »

On ne peut manquer de remarquer le ton de menace qui circule dans toutes ces pensées. En fait, ceci est une singularité, mais non pas un avantage du talent oratoire de Brougham. Trop véhément pour persuader, trop rude et trop sarcastique pour faire un appel aux sentimens généreux, il abandonne trop souvent l'argumentation pour la menace, la moins puissante et la plus faible ressource de l'orateur. Des dénonciations de ce genre perdent leur effet quand elles sont employées en toute occasion par des orateurs de l'opposition. Si le refus de la plus faible concession demandée par l'orateur arrache de lui une prédiction de ruine contre ceux à qui il s'adresse, un tel langage est ordinairement considéré comme un pur artifice de rhétorique. Mais de telles prophéties, lorsqu'elles viennent d'hommes forts de toute l'influence de la faveur nationale et de l'opinion publique, manquent rarement de s'accomplir. Dans cette occasion, elles reçurent une terrible lumière des incendies de Bristol et de Nottingham, et de l'organisation des unions politiques dans toute la Grande-Bretagne.

On peut douter que les ministres eussent prévenu ces démonstrations de l'opinion populaire, même en s'unissant à leurs antagonistes dans ce dessein. Il est certain qu'ils profitèrent de ces démonstrations, car une grande majorité de leurs adversaires tories,

dans toute l'étendue du pays, firent, par simple frayeur, des concessions qu'aucun autre motif n'aurait pu leur arracher. Mais les politiques modérés pardonneront difficilement aux ministres d'avoir si clairement et si ouvertement excité le peuple au mépris de la loi, comme ils l'ont fait en plusieurs circonstances. Toutefois ce reproche s'applique moins directement à Brougham, dont le langage resta généralement voilé et prudent, et qui n'a jamais marché avec la clameur populaire, si ce n'est pour la guider, qu'à plusieurs de ses collègues, moins retenus ou plus soumis à la populace. Maintenant ils sont engagés, eux et leur puissance, à dompter cette résistance passive qu'ils ont eux-mêmes provoquée, et qui n'a que trop bien écouté leur voix. Mais les figures étranges et terribles si pittoresquement décrites par Brougham circulent encore dans les rangs de la société. Les unions et les ligues, les coalitions contre l'Échiquier n'ont pas cessé, et pourtant la sibylle a reçu son salaire, et l'injustice dont on se plaignait depuis 1815 n'existe plus. Jusqu'au mois de juin 1832, époque à laquelle le bill reçut la sanction royale, Brougham et les penseurs politiques qu'il représente furent portés triomphalement sur le flot de l'opinion populaire. Ce fut dans leur destinée l'heure la plus belle et la plus glorieuse. Leur étoile pâlit maintenant; et s'ils suivent leurs propres déclarations, le reste de leur vie se dépensera à résister au courant.

Aussi le public du continent, qui comprend mal l'état des partis de ce côté du détroit, et chez lequel se sont propagées de fausses notions sur l'Irlande, doit s'être étonné, quand le nom de Brougham a paru en 1833 parmi ceux des défenseurs les plus sévères des mesures militaires adoptées contre le peuple de cette île. Mais si l'on touche ce sujet, tous les souvenirs de l'ancienne tyrannie anglaise et de la misère irlandaise doivent être mis de côté. Il faut considérer le rapport du gouvernement et de l'Irlande d'après les faits qui existent à cette heure. Depuis l'ère de l'émancipation catholique, l'effort principal des chefs démocratiques de l'Irlande a été de mettre obstacle au paiement des redevances perçues par le clergé protestant, et le peuple les a secondés par une organisation ingénieuse qui a été établie contre les lois. Parmi les fidèles d'une religion, être accablé de demandes perpétuelles

d'argent pour les ministres d'un autre culte, payer des sommes exorbitantes pour maintenir dans une splendeur inaccoutumée une église qu'ils détestent, et qui a peu de croyans, c'est sans aucun doute une dégradation, une marque de servitude qu'ils cherchent très légitimement à effacer; et le public anglais ne penserait pas autrement, s'il pouvait être juge de sa propre politique, comme il l'est de celle de ses voisins.

Nous nous rappelons avoir lu, dans le livre d'un Anglais très religieux et excellent protestant, l'énumération des griefs des Vaudois sous le gouvernement de Turin, au nombre desquels il mentionne, comme l'un des plus sérieux, l'obligation où ils sont de contribuer aux frais des prêtres catholiques. Néanmoins en Irlande, et probablement aussi dans les Alpes, la plaie est plutôt apparente que réelle; l'injustice n'atteint que les sentimens. Aucun fardeau ne pèse en réalité sur le contribuable nominal; la dîme, de quelque manière qu'elle soit levée, n'est qu'une portion du grand produit du sol; ou plutôt c'est une portion du sol lui-même, comme les économistes commencent à le reconnaître, et comme les agriculteurs intelligens le savaient depuis long-temps. Il serait donc plus exact de dire qu'un dixième du territoire irlandais appartient au clergé catholique pendant que les autres neuf dixièmes appartiennent exclusivement au clergé protestant; les laboureurs et les fermiers qui s'unissent pour exciter à la révolte contre les dîmes, ne sont pas en effet plus grevés par l'existence de l'une de ces propriétés que par celle de l'autre: il faut excepter toutefois les vexations exercées dans la levée de cet impôt, et que la législature a depuis long-temps abolies peu à peu en réduisant la dîme au caractère de toute autre taxe. Le paysan n'est pas plus pauvre d'un shelling par l'existence du clergé protestant qu'il ne le serait sans lui. Au contraire, il jouit du bienfait qui naît de la présence d'un certain nombre d'hommes éclairés, tenus de résider en grande partie sur leurs bénéfices, et obligés d'être, autant que faire se peut, les amis des pauvres, pendant que les propriétaires laïques vont s'amuser à Londres, à Paris et dans tous les bains d'Europe, aux dépens d'un peuple plus misérable que celui de la Pologne. Tel est le véritable état des choses, et il est évident qu'un revenu aussi élevé ne peut être aboli que graduellement, à moins que ce ne soit par un acte

de réforme qui conduirait à une révolution. Jusqu'à ce que cette abolition s'opère, c'est le devoir du gouvernement de protéger le citoyen dans la jouissance de ce que la loi lui attribue, et de le garantir de la violence qui cherche à le lui arracher.

Dans ces circonstances, que fera lord Brougham? C'est une des questions que se fait le plus fréquemment la politique quotidienne en Angleterre. Depuis plusieurs mois, son esprit actif, infatigable, a été dans un état apparent de repos. Il n'a pris qu'une faible part aux affaires pendant les vicissitudes politiques qui ont agité le ministère auquel il appartient. Quant à sa cour de chancellerie, il s'y est jusqu'ici peu distingué malgré son zèle et son assiduité; il avait à combattre une difficulté grave, celle de remplir des fonctions si ardues, sans connaître préalablement la partie des lois qu'il est appelé à appliquer.

La juridiction des cours de lois communes, comme nous les appelons, et celle des cours d'équité, que préside le lord chancelier, sont si essentiellement différentes, que la pratique et l'expérience de l'une ne suffiront jamais pour la connaissance de l'autre. C'est là un désavantage que ne feront jamais disparaître ni la science de la jurisprudence, ni la théorie générale des lois, matières dans lesquelles personne n'est plus versé que lord Brougham. Un juge inexpérimenté sera toujours timide, indécis et gouverné par les avocats les plus puissans de sa cour, quand il ne peut réfuter leurs assertions, et qu'il est obligé de les suivre sans contrôle.

Lord Brougham, à la vérité, projetait, dans les différentes branches de la législation, des réformes dont quelques-unes ont déjà été mises à exécution. Il a le projet de partager les fonctions de la chancellerie entre deux officiers distincts, l'un politique, l'autre judiciaire. Cette réforme est désirée par tout homme de sens; mais les légistes la repoussent, parce qu'elle priverait leur profession de l'éclat qui lui vient d'un ordre de choses dans lequel leur plus illustre confrère se trouve être toujours un ministre influent du cabinet. Si ce projet passe en loi, on suppose que lord Brougham se consacrera entièrement à la législation politique. Il a aussi soutenu les projets présentés au parlement en faveur de l'abolition de l'emprisonnement pour dettes sur procès sommaires. Son opinion est que l'emprisonnement ne doit être maintenu que dans deux

cas : quand le débiteur refuse d'engager sa propriété, ou quand il a contracté frauduleusement des dettes. Il a introduit d'importans changemens dans l'application des lois sur la banqueroute. Il s'est aussi beaucoup occupé de son projet, depuis long-temps arrêté, d'établir en Angleterre un système de juridictions locales. Ce plan a été rejeté une fois par la chambre des lords; mais il sera de nouveau soumis à leur discussion. Maintenant les causes civiles qui naissent des transactions ordinaires sont décidées par une foule de petites juridictions d'origine féodale ou municipale; ou bien si les tribunaux sont trop éloignés, ou si les parties se refusent à se soumettre à la justice appliquée d'une manière si irrégulière, les causes sont portées devant les juges des cours supérieures, qui, deux fois par an, traversent les différens comtés du pays, et entraînent des procès ruineux et interminables. — A la première vue, il semble qu'aucun remède n'est plus propre à corriger un tel état de choses que l'établissement d'un système complet de cours provinciales. Néanmoins il se rencontre dans l'accomplissement d'un tel système plusieurs difficultés que le plan de lord Brougham n'a pas prévues. Aussi, comme tous ses autres projets, a-t-il plus d'éclat que de solidité.

Aux yeux du peuple qui s'intéresse peu aux arguties légales, et qui n'a nulle sympathie pour les horreurs de la chicane, à moins qu'il n'y soit lui-même engagé, les dépenses exigées pour l'établissement des cours de justice ont été jusqu'ici un puissant obstacle à leur popularité. D'un autre côté, tout le corps des hommes de loi du royaume est en guerre ouverte avec le chancelier, au sujet d'une mesure qui, si elle ne diminue pas la somme totale de leurs profits, en altérera beaucoup néanmoins la distribution, qui détruira plus d'une fortune naissante, et renversera les espérances de plus d'un jeune aspirant. Aussi, comme on peut le supposer, le projet de lord Brougham a-t-il fait naître une infinité de contre-projets; et, quoi qu'il puisse arriver, le pays verra toujours en lui l'instigateur du nouveau système sous lequel il sera gouverné à l'avenir après une expérience de six cents ans.

Mais le monde, en général, qui attend des hommes publics autre chose qu'une attention circonscrite aux questions de jurisprudence civile, le monde réclame avec anxiété de lord Brougham

quelque autre preuve de son zèle pour le bonheur public. Sa position dans le pays est à présent singulière. Les whigs l'idolâtrent, parce qu'il est le seul homme de facultés éminentes dans un cabinet qui, quels que puissent être ses autres mérites, ne brille certainement pas par le talent. Les tories en font cas, parce que son silence sur plusieurs des mesures proposées par ses collègues leur permet de supposer qu'il les désapprouve, parce qu'ils croient ou affectent de croire qu'il entretient la division dans le cabinet, parce qu'ils assurent que son projet secret est d'établir un gouvernement plus fort dont il serait lui-même le chef. Les radicaux le respectent, parce qu'il s'est toujours défendu d'un vice commun en Angleterre, l'obséquiosité envers l'aristocratie qu'ils détestent, et qu'il a toujours combattue. Enfin, l'on peut dire qu'il est à la tête de tous les aventuriers politiques secondaires du pays; journalistes, écrivains, *discuteurs*, tous le regardent en un certain sens comme leur patron et leur Mercure, parce qu'aventurier lui-même, il s'est élevé au poste éminent qu'il occupe en déployant, à un degré supérieur toutefois, les facultés qui les distinguent eux-mêmes. Il possède de plus tout le pouvoir qu'il a pu gagner par un patronage immense qu'il a franchement réparti entre ses amis personnels et politiques. Mais le le temps approche où il doit se montrer d'une manière plus éclatante qu'il ne l'a fait jusqu'ici, où il doit réclamer et obtenir le poste le plus avancé, ou retomber dans l'obscurité avec les hommes d'état à demi oubliés, dont les noms ne figurent plus que dans les almanachs de l'année ou la liste des pensionnaires du gouvernement. Les hommes maintenant ne se contenteront plus de simples réformes pratiques dans les détails de l'administration, quelque importantes d'ailleurs qu'elles puissent être. Des millions d'hommes organisés d'une manière inconnue jusqu'à ce jour sont en marche et s'avancent en colonnes pressées; ils ont cessé de s'occuper de ces propositions spéculatives qui étaient le cri de guerre de leurs pères; l'aristocratie et la démocratie ne sont plus pour eux que des mots vides, quand il s'agit de revendiquer les droits de l'homme. Les privilèges électoraux, l'égalité des droits politiques, ne sont à leurs yeux que le moyen d'arriver à un but plus élevé : c'est la bataille du pauvre contre le riche, la collision du travail

et du capital, qui doivent entretenir les angoisses des hommes d'état de la génération actuelle. Il reste à savoir si, lorsque le moment de cette grande lutte sera venu, nous trouverons l'homme dont il a été question dans ces pages à la tête du mouvement, au poste où tant de voix l'appellent, ou s'il se conformera aux principes exprimés dans un de ses discours dont la mémoire s'est le mieux conservée, lorsqu'après avoir prodigué les plus brillans éloges aux institutions monarchiques de son pays, il termina en ces termes : « Et si toutes doivent périr, il vaut mieux périr avec elles que de leur survivre pour lire sur leurs ruines une leçon mémorable de plus de la fragilité des meilleures institutions humaines. »

Le titre baronial de lord Brougham (Brougham et Vaux) tire son origine d'une ancienne seigneurie du Cumberland qui touche aux possessions héréditaires de sa famille. Il a épousé, en 1819, une veuve, mistress Spalding, dont il a eu une fille. Un de ses frères, James, membre du parlement pour Kendal, est mort récemment. L'autre, William Brougham, a un office judiciaire à la cour de la chancellerie et représente au parlement le bourg de Southwark.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

Londres, 10 février 1834.

TERPSICHORE.

A M. A. ROYER.

I.

Lorsque la foi brûlante a déserté les ames,
Quand le pur aliment de toutes chastes flammes,
Le nom puissant de Dieu des cœurs s'est effacé,
Et que le pied du doute a partout repassé,
La vie à tous les dos est chose fatigante;
C'est une draperie, une robe traînante,
Que chacun à son tour revêt avec dégoût,
Et dont le pan bientôt va flotter dans l'égout.
Quand l'on ne croit à rien, que faire de la vie?
Que faire de ce bien que la vieillesse envie,
Si l'on ne peut, hélas! l'envoyer vers le ciel,
Comme un encensoir d'or fumant devant l'autel,
La remplir d'harmonie, et, dans un beau délire,
Des ames avec Dieu se partager l'empire,

Ou la teindre de sang, comme un fer redouté,
Aux mains de la patrie et de la liberté;
Quand le cœur est sans foi, que faire de la vie?
Alors, alors il faut la barbouiller de lie,
La masquer de haillons, la couvrir d'oripeaux,
Comme un ivrogne mort, l'enfouir dans les pots;
Il faut l'user enfin à force de luxure,
Jusqu'au jour où la mort, passant par aventure,
Et la trouvant vaincue et courbée à moitié,
Dans le fossé commun la poussera du pié.

II.

Ainsi du haut des tours les cloches ébranlées,
Battant l'air sourdement de leurs pleines volées,
Sur la ville frivole et sans dévotion
Ont beau répandre encor de la religion,
Les cierges allumés ont beau luire à l'église;
Et sur l'autel de pierre et sur la dalle grise
Le prêtre a beau frapper de son front pénitent,
Au culte des chrétiens on vit indifférent,
Mais non pas à l'ennui! Toute face tournée
Vers ce triste démon à la main décharnée,
Craint toujours de sentir le monstre un seul moment
Lui donner son baiser de glace, isolément,
Et chacun de le fuir, et de suivre à la trace
La moindre occasion qui traverse et qui passe,
Le tumulte en la rue, et le rire banal
De l'antique Saturne, aux jours du carnaval.

—Cependant ce n'est plus seulement la folie,
La misère du peuple avec un peu de lie,
Des malheureux payés le long des boulevards,
Poussant des hurlemens sous des masques blafards;

D'autres acteurs encore envahissent la scène.
Les beaux noms du pays descendent dans l'arène,
Et le gosier bardé des plus sales propos,
Des hommes de la halle étourdissans échos,
Ils traînent après eux les hommes de pensée
Les ardens curieux de la joie insensée,
Tous courent au théâtre, et sans chaleur, sans rut,
Apprennent là du peuple à danser la chahut.
Quelle danse et quel nom! D'abord c'est une lutte:
Les accens du clairon, les soupirs de la flûte,
Les violons aigus et les tambours ronflans
Irritent tous les corps, agitent tous les flancs;
Puis, le signal donné, les haleines fumeuses
Versent de tous côtés des paroles vineuses.
Voyez! le masque tombe ainsi que la pudeur.
La femme ne craint pas de tendre avec ardeur
Au vin de la débauche une lèvre altérée;
Et là nulle ne fait la longue et la sucrée.
L'homme attaque la femme, et la femme répond,
La joue en feux, les yeux luisant à chaque bond;
Et, la jambe en avant, elle court sur les planches,
Elle arrive sur l'homme en remuant des hanches;
Et l'homme, l'animant du geste et de la voix,
Par ses beaux tordions la met toute aux abois.
Comme un triton fougueux prend une nymphe impure,
Il la saisit au corps, et, luttant de luxure,
Simule à tous les yeux ce que les animaux
N'ont jamais inventé dans leurs plaisirs brutaux.
Horreur! Cette luxure est partout applaudie,
Et l'imitation court comme l'incendie.
Puis la salle chancelle, et d'un élan soudain,
Le bal entier se lève, une main dans la main,
Les corps joignent les corps; comme un torrent qui roule,
Sur le plancher criant s'éparpille la foule.
Alors une poussière immonde, en longs anneaux,
Enveloppe la salle et ternit les flambeaux.
Le plafond tourne aux yeux, ainsi que dans l'ivresse,

La chair a tout vaincu, l'ame n'est plus maîtresse.
Et l'homme n'est plus froid en cet emportement,
Car c'est la mer qui gronde en son lit écumant,
C'est le vent qui tournoie en hurlantes raffales,
C'est un troupeau fumant de bouillantes cavales,
C'est la fosse aux lions.—Malheur, hélas! malheur
Au pied de l'apprenti qui n'a pas de vigueur!
Malheur au faible bras qui délaisse une taille!
Car c'en est fait, ici, comme au champ de bataille,
Le corps qui tombe est mort : au cri de l'expirant
Tout est sourd, et le père, et la mère, et l'enfant;
Personne n'a d'entraille en ce moment terrible,
Et la ronde aux cent pieds, impitoyable, horrible,
Passera sur le corps, et sous ses bonds ardens
Sèmera le carreau de membres tout vivans.

III.

O pudeur, ô vertu, douce et belle pensée!
O chevelure d'Ève, à longs flots dispersée!
Pudeur, voile divin et céleste manteau,
Déchire-toi devant cet ignoble tableau!
Et vous, de Terpsichore ô compagnes fidèles,
O filles d'Apollon, danseuses immortelles,
N'abaissez pas vos pieds sur nos planchers mesquins,
Où se ternirait l'or de vos beaux brodequins;
Muses, restez aux cieux, car la plus grande peine
Qui pourrait affliger votre ame surhumaine,
Serait de voir encore à ces débordemens
Se mêler le flot pur de vos nobles amans.
Oui, ce serait de voir, sans respect pour soi-même,
L'artiste profaner sa dignité suprême,

D'avance dépouiller ses œuvres de grandeur
En faisant de leur père un grotesque sauteur ;
L'artiste devenir le jouet du vulgaire,
Un singe balladant devant le populaire,
Lui, dont la grande voix, et les chants rebutés
Percent si rarement l'air pesant des cités,
Pour lequel notre temps est un siècle pénible,
Et pour qui l'avenir semble encor plus horrible !

AUGUSTE BARBIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février 1834.

Ce serait une lourde tâche que celle d'enregistrer méthodiquement tous les événemens tragiques et comiques de ces deux folles semaines, où les orgies du carnaval, commencées au bruit du coup de pistolet qui a tué un bon citoyen et un honnête homme, ont failli plusieurs fois se terminer comme un festin de Lapithes, dans le sang et dans les horreurs d'un combat. Nous ne reviendrons pas sur le duel qui a coûté la vie à M. Dulong, et qui laissera une triste célébrité au général Bugeaud. Nous ne rechercherons pas non plus par quelle fatalité le pouvoir se trouve mêlé à toutes les affaires grandes et petites, et ne s'y montre que pour recevoir chaque jour de nouvelles flétrissures. On ne peut échapper à sa destinée. Il est dans celle de ce gouvernement de porter partout une main honteuse. On a dit de ce règne que c'est une halte dans la boue; mais on s'est trompé : c'est une marche hardie et rapide dans la fange, une marche à pas de course à travers un bourbier. Il serait difficile de dire où elle s'arrêtera et quel sera son terme; mais à coup sûr une telle route ne mène ni à la grandeur, ni à la prospérité, ni surtout à la puissance. En France du moins elle a mené la vieille monarchie aux pieds de l'assemblée constituante, le directoire au 18 brumaire, et le malheureux Charles X au ministère Polignac, c'est-à-dire à sa chute. Encore le système de M. de Villèle brillerait-il de rayons de gloire, comparé à celui que nous subissons aujourd'hui. La restauration n'offre pas une seule affaire aussi notoirement scandaleuse, que l'ont été les intrigues qui ont accompagné la mort de M. Dulong. On dansait, il est vrai, à la cour le jour où furent exécutés Bories et ses malheureux compagnons;

mais ils avaient été jugés et condamnés officiellement, on n'avait nul droit de les plaindre. Le bal qui a eu lieu aux Tuileries, le jour de la mort de M. Dulong, a une signification plus grave : c'est du cynisme et de la haine à nu; et le nom du roi, qui se trouve si déplorablement mêlé à cette affaire, donne encore plus d'importance à ce fait. Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que cette querelle déjà éteinte a été ranimée et soufflée à dessein par quelques hauts personnages. Aux caractères décidés qui se sont arrêtés à l'artillerie et à la mitraille comme unique et dernier moyen d'en finir avec l'opposition, nous n'attribuerons pas la mince pensée de lui faire la guerre à coups de pistolet; mais il est évident que le jour du duel de M. Dulong, la haine a éclaté sans contrainte. Le lendemain, cette haine veillait, la mèche allumée et le sabre au poing, dans toutes les rues de Paris. Là elle était sur son terrain, elle attendait son ennemi avec des forces capables de l'écraser. Mais celui-ci a été plus prudent, il s'est contenté de montrer une partie des siennes, et il s'est retiré. Que dire d'un gouvernement qui provoque ainsi un parti qu'il a grossi par ses rigueurs, au lieu de le calmer? Un ministre, le plus léger, le plus audacieux de tous, ne parle-t-il pas sans cesse de la nécessité d'en finir avec le gouvernement représentatif? et ne disait-il pas un jour à quelqu'un qui lui objectait que les 18 brumaire ne se font qu'après avoir acquis de la gloire l'épée à la main : « Eh bien! nous pouvons faire nos campagnes d'Egypte et d'Italie sur le pavé de Paris! » En ce sens-là le ministère a déja remporté sa victoire du pont d'Arcole, et il n'a pas tenu à lui qu'il n'eût tout récemment sa bataille des Pyramides. Mais tôt ou tard, il en viendra là, car, nous le répétons, nos grands hommes d'état n'ont plus qu'un rêve, qu'une pensée, le despotisme militaire.

En attendant, on s'occupe de river tout doucement quelques-unes des libertés publiques, et malheureusement, il faut le dire, les circonstances servent fort bien ce fatal ministère. Le parti républicain tenait à se montrer d'une manière imposante aux obsèques de M. Dulong. Trente mille hommes sous les armes, quelques milliers de sergens de ville, plusieurs escadrons de garde municipale, des canons attelés, tout cela n'était pas de trop pour s'opposer au fantôme de la république, et l'occasion était trop belle pour ne pas accoutumer les Parisiens à un déploiement de forces militaires qui en 1830 les avait fait courir aux armes. Les crieurs publics inondaient les rues en colportant des écrits très vifs, très hardis, souvent pernicieux, nous le disons avec franchise; il a donc fallu réprimer cette licence, et pour cela livrer à M. Gisquet la voie publique, comme le ministère Villèle l'avait livrée à M. Delavau, confier une censure préventive à la police, ce pouvoir si moral, si jaloux de réformer les mœurs du peuple, si intéressé à la suppression des vices et de tous les désordres! Ce n'est pas tout, la Vendée tarde à se pacifier : bonne occasion pour demander une immense augmentation de gendarmerie, car on ne se fie plus assez aux gardes nationales, non plus même aux troupes de ligne; c'est de la gendarmerie qu'on veut avoir, ce soutien puissant des gouvernemens paternels comme des gouvernemens populaires. Encore le code de la gendarmerie est-il insuffisant; on demande aux chambres d'accorder les attributions des officiers de paix aux maréchaux-des-logis de gendarmerie; et la chambre des députés, si ardente au bien, accorde aussitôt d'elle-même et sans efforts ces pouvoirs à de simples brigadiers. Aux premiers troubles qu'il plaira à la police de susciter dans Paris, on y versera quelques escadrons de ces gendarmes-magistrats qui en auront bientôt fini de ces choses superflues à une grande nation, qu'on nomme liberté individuelle et liberté de la presse.

Parlerons-nous de la démission de M. Dupont de l'Eure et de la lettre par laquelle il a annoncé cette résolution à la chambre des députés. Nous devons nous attendre à voir tous les vieux soutiens de la révolution de juillet se couvrir la tête de leur manteau en signe de désespoir, et peut-être aussi pour se dérober aux reproches de toute cette jeunesse ardente qui avait placé en eux son avenir. La situation de M. Laffitte et de M. Lafayette ne doit pas être moins insupportable que celle de M. Dupont de l'Eure. Il doit leur être bien pénible de se trouver chaque jour face à face de ce pouvoir qu'ils ont fait, et qui les a si cruellement déçus. Convenons-en, cette grande erreur qu'ils ont commise, les rend peu aptes à accomplir la mission politique qu'ils semblaient avoir reçue. C'est à d'autres qu'il est réservé de faire rentrer vigoureusement ce pouvoir dans ses voies, de le combattre avec succès dans les empiétemens qu'il a déjà commis et dans les usurpations plus grandes encore qu'il médite. La force ne suffira pas, il faudra encore de la sagesse et de l'habileté, et l'opposition aura à vaincre toutes les terreurs que *sa queue*, comme dit M. Viennet, a inspirées aux masses.

Il serait inutile de chercher les motifs qui ont porté M. Dupin à s'opposer à la lecture de la lettre de M. Dupont de l'Eure. M. Dupin se sent mal à l'aise devant la gauche, où il compte quelques rivaux qui offusquent sa vanité par leur talent et par le peu de cas qu'ils font de son caractère. La haine que M. Dupin éprouve pour les doctrinaires, qui la lui rendent bien, le met aussi dans un état d'hostilité presque permanent contre le ministère. M. Dupin emploie donc toutes les petites chicanes du barreau, familières à sa robe, pour dérouter les deux camps; et, toutes les fois qu'il s'agit d'un principe, il échappe à tout le monde par quelque détour de palais. Le ministère de M. Dupin serait un ministère de réticences. Son abondante parole coulerait de source dans toutes les discussions peu décisives, mais le ministre disparaîtrait dans les grandes affaires, comme disparaît le procureur-général quand il faut se prononcer sur l'état de siége, sur l'interdiction de ses collègues du barreau, ou sur d'autres questions vitales. M. Dupin semble avoir pris Brougham pour modèle; mais il lui ressemble à peu près comme lord Grey ressemble à Canning. Brougham a débuté dans la présidence de la chambre haute en se montrant partial et violent, en coupant brutalement la parole à l'orateur, en faisant des digressions, des distinctions que lui interdisait sa qualité de président; mais il y avait du courage à Brougham à agir ainsi. Avocat parvenu, jeté au milieu des lords, Brougham luttait contre la puissante aristocratie anglaise dans son propre camp; il venait hardiment planter le drapeau de la réforme dans un lieu où ce seul mot excitait un frémissement de rage sur tous les bancs; en un mot, il était là le courageux protecteur d'une minorité presque sans force. M. Dupin s'est fait au contraire le vaillant adversaire de la minorité, le courageux champion du pouvoir, dans une assemblée où le pouvoir dispose d'un parti immense, il brutalise la gauche au profit des centres; et quand par hasard son humeur contre les doctrinaires l'emporte, ce n'est jamais que souterrainement qu'il l'exhale, et par les votes de ses affidés. On voit que M. Dupin a bien mal suivi son modèle, et qu'il se trouve deux hommes biens différens sous les robes des deux avocats qui président la chambre des lords et notre chambre des députés.

En ce moment, M. Guizot, M. de Broglie et leurs amis doctrinaires de la chambre, imitent aussi *de Conrard le silence prudent*. M. Guizot a failli perdre son portefeuille pour avoir trop parlé en faveur de la restauration; M. de Broglie a failli perdre l'esprit pour un semblable excès de paroles; il paraît que la leçon a été bonne, et qu'on ne se soucie pas

de s'exposer à de pareils dangers. Les esprits pénétrans veulent avoir trouvé d'autres motifs. M. Guizot et ses amis, qui n'aiment pas plus la liberté de la presse que ne l'aiment M. Thiers, M. Barthe et M. d'Argout, ne veulent pas cependant qu'on puisse les accuser un jour d'avoir porte les mains sur cette liberté, et ils se sont fait un devoir, dit-on, de se tenir à l'ecart dans cette discussion sur la presse des rues, comme on la nomme au centre de la chambre. M. Guizot et les siens prévoient le cas où les élections pourraient amener une chambre moins facile et moins poltronne, qu'on ne mènera pas avec des contes de revenans, et l'on peut s'en fier à eux, ils ne ménageront pas alors ceux de leurs collègues dont les votes passés seront recherchés. M. Cabet ne sera pas plus impitoyable pour M. d'Argout, M. Mauguin pour M. Thiers. C'est un curieux spectacle que celui de cette royauté qui se plaît à user et à briser les hommes qui la servent, tandis que ceux-ci se dévorent entre eux. Ce spectacle n'est pas seulement curieux, il est encore consolant, et nous promet un meilleur avenir.

Violemment attaqué par M. Barthe, poursuivi jusque sur les bancs de la chambre par M. Persil qui veut à toute force le traîner devant la cour d'assises, M. Cabet s'est défendu avec beaucoup de vigueur. La franchise de sa riposte a décontenancé tous ses ennemis parlementaires; on a vu le moment où M. d'Argout allait s'élancer de son banc pour se colleter avec le député républicain. M. d'Argout, retenu par quatre autres ministres, sans compter M. Thiers cramponné à sa poche, était beau à voir dans sa colère. M. d'Argout avait tort cependant. Chaque jour, une feuille dont M. d'Argout fait les frais (et il ne l'a pas nié), injurie M. Cabet; M. Barthe, le collègue de M. d'Argout, M. Persil, son ami, voudraient déjà voir M. Cabet niché à la cime du mont Saint-Michel; de la tribune où parlait M. Cabet, il pouvait entendre distinctement les ministres, sur leur banc, le comparer à Marat et à Danton. M. Cabet prit donc la liberté de reprocher à M. d'Argout d'avoir jadis brûlé le drapeau tricolore. Nous nous étonnons de la susceptibilité de M. d'Argout à ce sujet. Près de lui se trouvaient M. Guizot qui a émigré à Gand où l'on foulait aux pieds ce drapeau, M. Soult qui l'a renié un cierge à la main. Un duel avec M. Cabet n'eût pas été une bonne raison, et n'eût rien changé à cette affaire. Nous connaissons la bravoure de M. d'Argout. Nous savons que, dans le midi, il a tué en duel un grand-prévôt, qu'il a reçu lui-même, une belle nuit, sous un réverbère, un grand coup d'épée dans la poitrine; mais, comme le lui a dit un de ses collègues de la chambre, quand on tire l'épée du portefeuille, il faut jeter le fourreau. Or M. d'Argout ayant à voter entre la satisfaction de tuer M. Cabet et celle de rester ministre, a choisi en homme d'esprit le plaisir le plus fructueux et le plus vif. Il eût été aussi trop dur de vouloir à la fois tuer M. Cabet et l'envoyer en prison.

Ce jour-là une autre scène se passait au banc des ministres. M. Barthe, qui venait de se permettre à voix basse quelques interpellations injurieuses contre M. Cabet, était violemment apostrophé par M. Beslay fils, qui lui disait que sa conduite était celle d'un lâche. Pendant ce temps, le président de la chambre des communes d'Angleterre était obligé de remettre entre les mains des sergens-d'armes le chancelier de l'Echiquier, lord Althorp, et un membre irlandais, M. Sheil, qui s'étaient livrés à de violentes personnalités. — Le jour même du duel de M. Dulong, un étudiant, du cours de M. Orfila, mourait à quelques pas du malheureux député, d'un coup de pistolet dans la poitrine; et le lendemain, le directeur de l'Opéra échangeait, au pied de la butte Montmartre, une balle avec le gérant d'un journal littéraire. Enfin on parle d'un duel devenu

inévitable entre un riche banquier et un homme du monde très connu, par suite d'une querelle survenue au jeu. Vous voyez que le carnaval a été très brillant cette année.

Ce qui dépasse la licence du carnaval, c'est la demande que M. de Schonen, procureur-général à la cour des comptes, et liquidateur de l'ancienne liste civile, est venu adresser, il y a deux jours, à la chambre. Cette petite requête, glissée fort innocemment, à propos d'une demande de levée de sequestre faite par les agens du duc de Bordeaux, tendait à faire passer au nombre des biens de la liste civile actuelle le château de Chambord. Et c'est un membre de la cour des comptes, un magistrat, qui vient demander la confiscation! M. de Schonen est un familier du château, un des amis du roi, il n'a pas fait cette demande sans l'avoir soumise au maître, il n'a pas pris sur lui d'enrichir la liste civile, sans être dûment autorisé. Eh! quoi, on a Neuilly, Raincy, Eu, le Palais-Royal, on est arrivé à posséder Chantilly; on tient dans sa main les Tuileries, le Louvre, Versailles, Saint-Cloud, vingt autres domaines, et cette main s'ouvre encore pour saisir Chambord; elle s'allonge pour s'emparer de Rambouillet; elle veut hériter du duc de Bordeaux comme elle a hérité du prince de Condé, elle veut tout saisir, tout avoir. En ce moment, elle fait abattre impitoyablement les beaux arbres des avenues de Versailles; ces chênes centenaires que Louis XIV, suivi de Lenôtre, avait fait planter sous ses yeux, Louis-Philippe, suivi de M. Fontaine, est venu les faire tomber sous la hache. Chambord a un parc de douze mille arpens où l'on espère sans doute faire aussi quelques bons abattis d'arbres, des pavillons construits par le Primatice, dont les pierres seraient d'un débit avantageux, de grandes avenues, de belles allées qui prêtaient leur ombre au maréchal de Saxe, et qu'on a jugé devoir faire belle figure dans les piles d'un chantier. Nous avons sous les yeux l'état du domaine de Chambord, et nous pouvons donner à la chambre une idée du présent, disons du vol, qu'on lui demande par l'organe du complaisant M. de Schonen. L'enceinte du parc renferme vingt-quatre fermes; la superficie des bois est de quinze mille arpens, quarante-six mille pieds d'arbres couvraient la pépinière à l'époque de l'achat du château pour le compte des souscripteurs, et le prix de cet achat s'éleva à un million sept cent quarante-un mille six cent soixante-sept francs. Allons, un peu de complaisance, MM. les députés, donnez encore cette obole au pauvre Bélisaire!

Tandis qu'on se réjouit ici du bon accueil que l'empereur Nicolas a fait au maréchal Maison, les conventions secrètes stipulées entre la Russie et la Suède s'exécutent; le roi Charles-Jean met les rives du Sund en état de défense, et remplit de troupes la forteresse de Karlskrona. Les journaux suédois n'ont pas pris une attitude moins hostile, et ils ne sont remplis depuis quelque temps que de déclamations en faveur de la Russie contre l'Angleterre et la France. Il est bien difficile de croire à des velléités de guerre vraiment sérieuses de la part des puissances, mais ces démonstrations prouvent du moins que toute l'humilité du gouvernement français ne les a pas désarmées.

La politique extérieure de la France n'est pas moins conduite avec habileté, et si quelque chose pouvait remplacer l'empire qu'exercent toujours dans les négociations politiques la droiture et la fermeté d'un cœur noble et haut, notre diplomatie aurait obtenu de grands résultats. Cette politique qui s'élabore uniquement dans le cabinet royal, aux Tuileries, et dans l'hôtel du prince de Talleyrand, à Londres, sans intermédiaires, sans confidens, dont les ministres n'ont pas la moindre connaissance, et qu'ils mettent en œuvre avec la docilité qu'ils exigent de leurs chefs de bureau et de leurs commis, n'est autre que la politique que faisaient éga-

lement tête à tête M. le Régent et son envoyé en Angleterre, l'abbé Dubois. Le cabinet anglais se montre aussi tel qu'il était lorsqu'il signifiait au roi mineur, pour prix de son alliance, de ne pas prendre le titre de roi de France, qui appartenait au souverain de l'Angleterre, et de se contenter du titre de roi très chrétien. La France cédait alors, comme elle cède aujourd'hui, sur des points non moins importans, et M. le duc d'Orléans se consolait en travaillant avec son ambassadeur-abbé à la conclusion de la triple-alliance. Un jour nous comparerons les étranges ressorts qui ont été mis en œuvre aux deux époques. Nous nous contenterons de dire aujourd'hui, qu'au moment où le ministère de M. Martinez de la Rosa semble se soustraire à l'influence que voulait exercer le gouvernement français, M. de Talleyrand a su faire nommer ambassadeur d'Espagne à Londres le général Alava, son ami, l'un de ses correspondans, nous dirions presque l'un de ses agens les plus actifs. Le général Alava a aussi entretenu autrefois une correspondance avec le duc d'Orléans, qui avait, comme on sait, des rapports très suivis avec un grand nombre de personnages politiques de divers pays. Quand il fut question d'insurger l'Espagne, après la révolution de 1830, la première pensée du roi Louis-Philippe fut pour le général Alava, qui était retiré à Valençay. Les journaux de Paris et de Londres qui parlent depuis quelques jours des échecs que notre diplomatie a essuyés à Madrid, n'ont sans doute pas compris toute la portée de cette nomination.

L'attention publique s'est portée plus vivement sur une affaire peut-être moins importante, la tentative infructueuse d'insurrection que vient de faire en Savoie le général Ramorino, à la tête d'une troupe de Polonais. Le général Ramorino est né à Thonon. C'est sur cette ville qu'il a dirigé son expédition; il espérait sans doute y être soutenu par ses amis et par sa famille; mais ses projets étaient connus depuis long-temps par les polices autrichienne, sarde et française, et cette dernière n'a pas été la moins active à travailler contre lui. On a parlé de trahison, mais il faut se défier de tous ces bruits et repousser avec pudeur de pareilles insinuations. Le général Ramorino porte un nom qu'il a illustré dans la guerre de Pologne, et l'on doit se souvenir qu'il a causé quelque inquiétude à la police de Paris. Elle est donc intéressée à le compromettre, et tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins.

Le duc de Wellington a été nommé chancelier de l'université d'Oxford. C'est peut-être le seul membre de la chambre des lords qui ne soit pas en état de lire à livre ouvert les auteurs classiques, s'il les a même jamais lus. Mais l'université d'Oxford n'en est pas à choisir un savant pour chancelier. Dans l'ébranlement général qui se prépare en Angleterre, il lui faut un patron puissant qui la défende au parlement contre les cris de la réforme. Elle espère trouver cet appui dans le vieux ministre, mais il aura grand'peine lui-même à sauver ses traitemens et ses pensions qui ne seront pas moins attaqués que les gothiques privilèges d'Oxford. L'université d'Oxford se prépare à célébrer avec une grande magnificence l'installation du nouveau chancelier qui ne sera pas moins embarrassé de répondre à la harangue latine dont il sera salué, que ne le serait plus d'un membre de l'Académie française.

On fait beaucoup de bruit d'une mascarade qui a eu lieu à Paris, le mardi gras. Un phaëton traîné par quatre beaux chevaux blancs, ornés de rubans verts, a traversé plusieurs fois les boulevarts. Il portait le marquis de F.-J., le marquis de L., le comte de G., et plusieurs autres jeunes pèlerins de Prague, déguisés, l'un en garde-française avec une large cocarde blanche à son chapeau, l'autre sous le costume écossais de Henri V, un troisième en cavalier du temps de Charles Ier. Sous les fenêtres du cercle de la rue

de Grammont, le cortége s'arrêta, et salua de ses acclamations le duc de F.-J., père d'un des acteurs de cette mascarade, et cette promenade politique s'acheva sans causer de trouble et sans exciter la curiosité du peuple qui ne semblait pas la comprendre. Il n'en fut pas ainsi d'un groupe inoffensif qui se tenait à une fenêtre de l'hôtel de Castille. Sur le cri *à bas les carlistes*, lancé on ne sait par qui dans la foule, l'escalier de l'hôtel fut envahi, et la multitude se mit en devoir d'enfoncer les portes de M. F... officier supérieur étranger de la plus haute distinction, chez qui se trouvait cette réunion. Elle se composait d'officiers, de gens de lettres, tous hommes d'esprit et de cœur, qui s'armèrent en un moment, et se disposaient à se défendre, lorsque la police, avertie à temps, prévint une collision qui eût été sanglante. Le fait est que cette réunion n'était pas plus carliste que beaucoup d'autres, et que l'opinion royaliste y comptait un ou deux représentans, comme en beaucoup de lieux. Un rédacteur du *Journal des Débats*, que l'épithète de *malheureux roi* donnée à Charles X sous la restauration a rendu célèbre, figurait parmi les prétendus carlistes; un autre écrivain, qui a donné des preuves irrécusables de dévouement au gouvernement de Louis-Philippe, s'y trouvait également. On voit que les masques du phaéton ont montré un véritable courage ou plutôt une incroyable légèreté, en bravant une multitude si facile à irriter. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les paisibles spectateurs de l'hôtel de Castille ont été cités en police correctionnelle, pour avoir troublé la tranquillité publique. Il est vrai que le bon peuple de Paris les eût assommés fort tranquillement.

F. BULOZ.

DE

L'ALLEMAGNE

DEPUIS LUTHER.

PREMIÈRE PARTIE.

Au moment de parler de l'Allemagne et de la littérature allemande, je dois m'arrêter d'abord à la religion, pour mieux faire comprendre cette littérature. Ce n'est pas seulement dans le passé que la religion a donné la forme et le mouvement de notre vie sociale et politique, mais elle exerce encore la plus grande influence sur le présent. Je dois donc parler du christianisme en général, et particulièrement du protestantisme; je montrerai par la suite comment toute notre littérature actuelle, sciences et arts, en a découlé.

Ne vous alarmez pas, ames pieuses! je ne blesserai pas vos oreilles par des plaisanteries profanes. Elles peuvent encore avoir quelque portée en Allemagne, où il est peut-être utile de neutra-

liser en ce moment l'influence de la religion; car, nous autres Allemands, nous sommes dans la situation où se trouvait la France avant sa révolution, lorsque le christianisme était inséparablement lié à l'ancien régime. L'un ne pouvait être ébranlé tant que l'autre eût continué d'exercer son influence sur la multitude. Il fallut que Voltaire fît entendre son rire tranchant avant que Samson pût laisser tomber sa hache. Mais le rire de Voltaire n'a rien prouvé, il a produit un effet tout matériel, comme la hache de Samson. Voltaire n'a fait que blesser le corps du christianisme; tous ses sarcasmes, puisés dans l'histoire de l'église, toutes ses épigrammes sur le dogme et le culte, sur la Bible, ce saint livre de l'humanité, sur la Vierge Marie, la plus belle fleur de la poésie; tout ce carquois hérissé de flèches philosophiques qu'il décocha contre le clergé et la prêtrise, ne blessa que l'enveloppe mortelle du christianisme, et non pas son essence intérieure; il ne put atteindre ni les profondeurs de son esprit, ni son ame immortelle.

Car le christianisme est une idée, et, en cette qualité, il est indestructible, immortel, comme le sont les idées. Mais cette idée, qu'est-elle?

C'est parce qu'on n'a pas encore conçu clairement cette idée, parce qu'on a pris ses formes extérieures pour sa réalité, qu'il n'existe pas une histoire du christianisme. Bien que deux partis opposés écrivent l'histoire de l'église, et se contredisent constamment, ils sont cependant d'accord en cela qu'ils ne disent précisément ni l'un ni l'autre ce qu'est après tout cette idée qui fut le centre du christianisme, qui s'efforce de se révéler dans sa symbolique, dans son dogme et dans son culte, et qui s'est manifestée dans la vie réelle des peuples chrétiens. C'est ce que ne nous disent ni Baronius, le cardinal catholique, ni Schrœckh, le conseiller aulique protestant. Feuilletez toute la collection des actes des conciles, le code de la liturgie, toute l'histoire ecclésiastique de Saccarelli, vous n'apprendrez pas ce que fut l'idée du christianisme. Que voyez-vous dans l'histoire des églises d'Orient et d'Occident? Dans la première, des subtilités dogmatiques, à l'aide desquelles les vieux sophistes grecs cherchent à se renouveler; dans la seconde, rien que des questions de discipline au sujet des querelles que font naître les intérêts ecclésiastiques, des formules d'oppres-

sion, inventées par l'esprit casuistique des anciens Romains pour se manifester de nouveau. Comme on s'était disputé à Constantinople sur le *logos*, on se bat à Rome pour les rapports des puissances temporelles et spirituelles; là on s'attaque sur *homousios*, ici sur l'investiture. Mais les questions byzantines :

Si le *logos* est *homousios* à Dieu le père?

Ou si Marie doit être appelée mère de l'homme ou mère de Dieu?

Si le Christ manquant d'alimens devait mourir de faim, ou s'il n'avait faim que parce qu'il voulait avoir faim?

Toutes ces questions ne s'appuyaient au fond que sur des intrigues de cour, et la solution dépendait de ce qui se passait à la sourdine dans les petits appartemens du *palatii sacri*, comme par exemple de savoir si Eudoxie devait tomber ou si c'était Pulchérie. Ce n'est rien autre chose, rien de plus. Cette dame hait Nestorius qui a révélé ses intrigues d'amour; l'autre hait Cyrillus que protège Pulchérie; tout se rapporte à des caquets de femmes et d'eunuques. Il y a un homme au fond de chaque question, et dans l'homme un parti qu'on sert ou qu'on poursuit. Les choses se passaient exactement ainsi en Occident. Rome voulait dominer. Quand ses légions succombaient, elle envoyait des dogmes dans les provinces. Toutes les discussions de croyances avaient des usurpations romaines pour bases. Il s'agissait de consolider la puissance suprême de l'évêque de Rome. Celui-ci était toujours très tolérant pour les articles de foi proprement dits, mais il vomissait feu et flammes dès qu'on touchait aux droits de l'église. Il ne disputait pas beaucoup sur les personnes en Jésus-Christ, mais beaucoup sur les conséquences des décrétales d'Isidore. Il centralisait son pouvoir par le droit canonique, par l'installation des évêques, par le rabaissement de l'autorité des princes, par des fondations d'ordres monastiques, par le célibat des prêtres, etc. Mais tout cela était-ce le christianisme? L'idée du christianisme se révèle-t-elle à nous pendant la lecture de cette histoire? Et cette idée, je le demande encore, quelle est-elle?

En jetant un regard libre de préjugés dans l'histoire des Manichéens et des Gnostiques, on pourrait déjà découvrir, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, comment cette idée s'est formée,

et comment elle s'est manifestée dans le monde. Bien que les uns aient été déclarés hérétiques, que les autres soient décriés, et que l'église les ait condamnés tous, leur influence sur le dogme s'est cependant conservée, l'art chrétien s'est développé de leurs symboles, et leur façon de voir s'est identifiée à la vie entière de tous les peuples chrétiens. D'après leurs derniers principes, les Manichéens ne diffèrent pas beaucoup des Gnostiques. La doctrine des deux principes, le bon et le mauvais, qui se combattent, leur est commune. Les uns, les Manichéens, empruntèrent ce dogme à l'ancienne religion des Parsis, où Oromase, la lumière, est opposé à Arimanes, la nuit ou les ténèbres. Les autres, les véritables Gnostiques, croyaient plus à la préexistence du bon principe, et expliquaient la naissance du mauvais principe par l'émanation, par génération d'*Eons* qui se détérioraient d'autant plus qu'ils s'éloignaient de leur origine. D'après Cerynthus, le créateur de notre monde n'est nullement Dieu très haut, mais seulement une émanation de lui, un de ces Eons, le véritable *demiourgos*, qui a insensiblement dégénéré, et qui s'est placé en adversaire vis-à-vis du *logos*, le bon principe, émané directement du Dieu suprême. Cette cosmogonie gnostique est d'origine indienne, elle entraîne avec elle la doctrine de l'incarnation de Dieu, de la mortification de la chair, de la contemplation intérieure; elle a donné naissance à la vie ascétique, à l'abnégation monastique, qui est la fleur la plus pure de l'idée chrétienne. Cette idée n'a pu se manifester que très vaguement dans le dogme, et n'apparaître que confusément dans le culte. Toutefois nous voyons apparaître partout la doctrine des deux principes; le pervers Satan est partout opposé au Christ; le monde spirituel est représenté par le Christ, le monde matériel par le diable. Au premier est notre ame, à l'autre notre corps. Le monde entier, la nature, sont dévolus par leur origine au mal. C'est par eux que Satan, le prince des ténèbres, veut nous entraîner à notre perte, et il faut renoncer à tous les plaisirs sensuels de la vie, martyriser notre corps, inféodé à Satan, afin que l'ame s'élève plus majestueusement aux lumières du ciel, au royaume éblouissant du Christ.

Ce système, qui est l'idée du christianisme, s'était répandu avec une incroyable rapidité dans tout l'empire romain; ces douleurs,

cette fièvre, cette tension extrême, durèrent pendant tout le moyen-âge, et nous autres modernes nous en ressentons encore souvent de la douleur et de la faiblesse dans tous les membres. Si quelqu'un de nous est déjà guéri, il ne peut cependant échapper à l'atmosphère d'hôpital qui l'entoure, et il se trouve malheureux comme un homme bien portant parmi des malades. Un jour, quand l'humanité sera pleinement revenue à la santé, quand la paix aura été conclue entre le corps et l'ame, et qu'ils reparaîtront dans leur harmonie primitive, alors la querelle factice que le christianisme a fait naître paraîtra à peine compréhensible. Les générations plus belles et plus heureuses, nées de libres embrassemens, qui s'élèveront florissantes au sein d'une religion de plaisir, souriront douloureusement en songeant à leurs pauvres ancêtres, dont la vie s'est passée dans la triste abstinence de toutes les joies de cette belle terre, et qui ont blêmi jusqu'à la condition de spectres, par la flétrissure mortelle qu'ils ont appliquée aux chaudes et brillantes émotions des sens! Oui, je le dis avec certitude, nos descendans seront plus beaux et plus heureux que nous; car je crois au progrès, et je tiens Dieu pour un être clément qui a destiné l'humanité au bonheur. En parlant ainsi, je crois l'honorer plus que ces gens qui pensent que l'homme est né pour souffrir. Déjà, sur cette terre, je voudrais voir cette félicité s'établir par les fruits des institutions politiques et industrielles fondées sur la liberté, ce qui, selon la pensée des ames dévotes, n'aura lieu qu'au ciel, après le jugement dernier. Ce sont peut-être là, des deux parts, de folles espérances, et n'y a-t-il à espérer de résurrection pour l'humanité ni dans le sens moral et politique ni dans le sens catholique et chrétien? L'humanité est peut-être destinée à d'éternelles misères, condamnée à être foulée aux pieds par les despotes, exploitée par leurs suppôts, et bafouée par leurs laquais. Hélas! s'il en était ainsi, ce serait un devoir pour ceux-là même qui regardent le catholicisme comme une erreur que de le maintenir; qu'ils parcourent alors l'Europe, les pieds nus et sous des capuchons de moines, qu'ils prêchent le néant et la renonciation à tous les biens terrestres, qu'ils montrent aux hommes enchaînés et avilis la consolante image du crucifix, et qu'ils leur promettent après leur mort toutes les joies du ciel.

C'est peut-être parce que les grands de ce monde, sûrs de leur

puissance, ont résolu dans leur ame d'en abuser éternellement, qu'ils ont reconnu la nécessité du christianisme pour leurs peuples; et c'est, après tout, par un sentiment d'humanité envers les pauvres nations qu'ils se donnent tant de peine pour conserver cette foi.

Le sort final du christianisme est ainsi dépendant de sa nécessité. Pendant dix-huit siècles, cette religion a été un bienfait pour l'humanité; elle a été providentielle, divine, sainte. Tout ce qu'elle a fait en faveur de la civilisation, en affaiblissant les forts, en donnant des forces aux faibles, en liant les nations par un même sentiment, par un même langage, et tout ce que ses apologistes lui ont attribué de grand, tout cela est encore peu de chose comparé à cette immense consolation qu'elle répandait parmi les hommes. Une gloire éternelle appartient au symbole de ce dieu souffrant, de ce dieu crucifié, à la couronne d'épines, dont le sang a coulé comme un baume adoucissant sur les plaies de l'humanité. Le poète doit surtout reconnaître avec respect la sainte sublimité de ce symbole. Tout ce système symbolique qui éclate dans les arts et dans la vie du moyen-âge, excitera, dans tous les temps, l'admiration du poète. Quelle colossale unité dans l'art chrétien, et surtout dans l'architecture! Voyez ces dômes gothiques, comme ils forment bien un seul son avec le culte, et comme se révèle bien en eux l'idée de l'église elle-même! Là, tout s'élève vers le ciel, tout se transsubstancie : la pierre s'élance en bourgeons, en feuillage, et devient arbre; les fruits de la vigne et du froment deviennent du sang et de la chair; l'homme devient dieu, Dieu devient pur esprit! Quelle étoffe précieuse et féconde pour les poètes que cette vie chrétienne du moyen-âge! Le christianisme seul pouvait répandre sur cette terre tant de hardis contrastes, des douleurs si colorées, des beautés si hasardeuses; tout cela si grand, si merveilleux, si inoui, qu'on dirait que rien de pareil n'a jamais existé dans la réalité, et que tout cela a été enfanté dans le délire d'une fièvre, délire colossal de quelque dieu fou. La nature elle-même semblait alors se travestir sous des formes fantastiques; et bien que l'homme, plongé dans les profondeurs de ses abstractions, se détournât d'elle avec chagrin, elle l'éveillait quelquefois d'une voix à la fois si douce et si terrible, si prodigieusement tendre, et si en-

chanteresse et si puissante, que l'homme écoutait involontairement, souriait, s'effrayait, et en mourait quelquefois. L'histoire du Rossignol de Bâle me revient en ce moment à la mémoire; et comme, sans doute, vous ne la connaissez pas, je veux vous la conter.

Un jour de mai 1433, du temps du concile, une société d'ecclésiastiques alla se promener dans un bois, près de Bâle. Il y avait des prélats, des docteurs, des moines de toutes les couleurs, et ils disputaient sur des points de difficulté théologique, distinguant, argumentant, s'échauffant sur les annates, les expectatives et les restrictions, recherchant si Thomas d'Aquin a été un plus grand philosophe que Bonaventure; que sais-je moi? Tout à coup, au milieu de leurs discussions dogmatiques et abstraites, ils se turent et restèrent comme enracinés dessous un tilleul en fleurs, où se cachait un rossignol qui roucoulait et soupirait les mélodies les plus molles et les plus tendres. Tous ces savans personnages se sentirent merveilleusement touchés, leurs cœurs scolastiques et monastiques s'ouvrirent à ces chaudes émanations du printemps; ils se réveillèrent de l'engourdissement glacial où ils étaient plongés; ils se regardèrent avec surprise et ravissement, — lorsqu'un d'eux remarqua subtilement que tout ceci ne lui semblait pas très canonique, que ce rossignol pourrait bien être un démon, que ce démon les détournait de leur conversation chrétienne par ses chants séducteurs, qu'il les entraînait à la volupté et aux doux péchés, et il se mit à l'exorciser avec la formule alors usitée : *Adjuro te per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, etc. On dit que l'oiseau répondit à cet exorcisme : « Oui, je suis un malin esprit! » et qu'il s'envola en riant. Pour ceux qui l'avaient entendu chanter, ce jour-là même ils tombèrent malades, et moururent bientôt.

Cette histoire n'a pas besoin de commentaire. Elle porte l'effroyable cachet d'un temps où tout ce qui était doux et aimable était taxé de sorcellerie diabolique. Le rossignol lui-même était calomnié, et l'on faisait un signe de croix quand il chantait. Le vrai chrétien marchait les sens exactement fermés, comme une abstraction, comme un spectre, au milieu de la riante nature. Je reviendrai sur ce rapport des ames chrétiennes et de la nature; car pour faire connaître l'esprit de l'école romantique moderne, je serai forcé d'exposer

à fond les superstitions populaires allemandes. Pour le moment, je me bornerai à remarquer que des écrivains français, égarés par l'autorité de quelques Allemands, sont tombés dans une grande erreur, en admettant que, pendant le moyen-âge, les croyances populaires avaient été les mêmes dans toute l'Europe. Ce n'est que sur le bon principe, sur le royaume de Jésus-Christ que l'Europe entière nourrissait les mêmes vues; l'église de Rome y pourvoyait, et quiconque s'éloignait de l'opinion prescrite, était un hérétique. Mais sur le mauvais principe, sur l'empire de Satan, les vues variaient selon les pays, et dans le nord on s'en faisait une autre idée que dans les contrées romantiques du sud. Cela venait de ce que les prêtres chrétiens ne rejetaient pas comme des songes vides les vieilles divinités nationales, mais qu'ils leur accordaient une existence réelle, en assurant toutefois que les dieux étaient autant de diables et de diablesses, qui avaient perdu leur pouvoir sur les hommes par la victoire du Christ, et qui cherchaient maintenant à les attirer à eux de nouveau, par la ruse et la volupté. Tout l'olympe était devenu un enfer dans l'espace, et les poètes du moyen-âge avaient beau chanter avec grace les divinités grecques, le pieux lecteur chrétien ne voyait là que démons et revenans. Le sombre anathème des moines tomba surtout bien rudement sur la pauvre Vénus. Elle passait pour une fille de Belzébuth, et le bon chevalier Tanhauser lui dit même en face :

O Vénus, ma belle déesse,
Vous êtes une diablesse!

Ce Tanhauser, Vénus l'avait entraîné dans ce lieu merveilleux qu'on nommait la montagne de Vénus, où la belle déesse et ses nymphes menaient, au milieu des jeux et des danses, la vie la plus dissolue. Diane elle-même, en dépit de sa chasteté, était accusée de courir les bois dans la nuit avec ses nymphes; de là les légendes du Féroce Chasseur et de la Chasse nocturne. Ici se montre tout-à-fait le point de vue gnostique de la détérioration des choses divines, et l'idée du christianisme germe de la manière la plus sensible dans cette transformation de l'antique culte national.

La foi nationale en Europe, mais plus au nord qu'au sud, était

panthéiste. Ses mystères et ses symboles reposaient sur un culte de la nature; dans chaque élément on adorait un être merveilleux; dans chaque arbre respirait une divinité; toutes les apparitions étaient divinisées. Le christianisme retourna cette manière de voir; au lieu de diviniser la nature, il la diabolisa. Mais les riantes images de la mythologie grecque, inventées par les artistes, et qui régnaient avec la civilisation dans le midi, n'étaient pas aussi faciles à changer en masques sataniques que les dieux de la Germanie, à la création desquels nulle pensée artiste n'avait présidé, et qui étaient déjà aussi sombres et aussi chagrins que le nord même. Ainsi, en France, on ne put créer un empire du diable aussi terrible et aussi noir que chez nous, et le monde des esprits et des sorciers y prit une forme sereine. Combien les légendes populaires de la France sont belles, éclatantes et claires, comparées aux légendes de l'Allemagne, ces tristes enfantemens pétris de sang et de nuages, dont les formes sont si grises et si blafardes, et l'aspect si cruel! Nos poètes du moyen-âge, qui choisissaient, la plupart, des sujets que vous autres de la Bretagne et de la Normandie, vous aviez trouvés et traités les premiers, donnèrent, peut-être à dessein, à leurs ouvrages, ces agréables formes de l'ancien esprit français. Mais dans nos compositions nationales, et dans nos légendes populaires traditionnelles, domina ce sombre esprit du nord dont vous pouvez à peine vous faire une idée. Vous avez, ainsi que nous, plusieurs sortes d'esprits élémentaires, mais les nôtres diffèrent autant des vôtres qu'un Allemand diffère d'un Français. Que les démons de vos fabliaux sont nets et propres en comparaison de la canaille infernale de nos esprits infects et mal léchés! Vos fées, vos lutins, de quelque pays que vous les tiriez, du pays de Galles ou de l'Arabie, semblent parfaitement naturalisés chez vous, et se distinguent des apparitions germaniques, à peu près comme un dandy qui flane sur le boulevart de Coblentz, avec des gants jaunes glacés, se distingue d'un lourd portefaix allemand. Vos Ondine et vos Mélusine, par exemple, sont des princesses; les nôtres sont des blanchisseuses. Quelle frayeur éprouverait la fée Morgane, si elle rencontrait une sorcière allemande, toute nue, enduite d'onguent, et courant, à cheval sur un balai, au sabbat du Brocken, cette montagne qui sert de rendez-vous à tout ce qui

a été conçu de plus hideux et de plus sombre! A sa cime est assis Satan, sous la forme d'un bouc noir. Chaque sorcière s'approche de lui, un cierge à la main, et le baise là où cesse le dos. Puis, toutes ces sœurs infernales dansent en rond autour de lui. Le bouc bêle, et l'infernale *chahut* lance au loin un cri de joie féroce. Quand les sorcières perdent un de leurs souliers dans cette danse, c'est pour elles un triste présage; cela signifie qu'elles seront brûlées dans le cours de l'année. Mais la folle musique du sabbat, digne de Berlioz, dissipe toutes les craintes et tous les pressentimens, et quand la pauvre sorcière se réveille le matin de son ivresse, elle se retrouve nue et accablée sur sa cendre, près de son foyer éteint.

On trouve les meilleures notions sur ces sorcières dans la *Démonologie* de l'honorable et savant docteur Nicolas Remigius, juge criminel de son altesse sérénissime le duc de Lorraine. Cet homme perspicace était, il est vrai, dans la meilleure situation du monde pour connaître les sorcières, car il instruisait leurs procès, et dans son temps seulement plus de huit cents femmes montèrent, en Lorraine, sur le bûcher, comme atteintes et convaincues de sorcellerie. L'épreuve consistait particulièrement en ceci : on leur liait les mains et les pieds ensemble, puis on les plongeait dans l'eau. Si elles tombaient au fond et se noyaient, elles étaient innocentes; mais flottaient-elles au-dessus de la rivière, on les tenait pour coupables, et on les brûlait sans miséricorde. C'était la logique du temps.

Comme base du caractère des démons allemands, nous voyons que tout ce qui est idéal leur a été enlevé, et que l'horrible est allié en eux à l'ignoble. Plus ils se montrent lourdement familiers, plus l'impression qu'ils produisent est effroyable. Rien n'est plus repoussant que nos revenans, nos kobolds et nos farfadets. Prætorius, dans son *Antropodemos*, donne une page à ce sujet, que je copie d'après Robeneck :

« Les anciens n'ont pu dire autre chose des kobolds, sinon que c'étaient des hommes véritables, de forme semblable aux petits enfans, avec de petits habits bariolés; quelques-uns ajoutent qu'ils portent un couteau qui sort de leurs reins, par quoi ils sont très laids à voir, ayant été autrefois méchamment assassinés avec cet instrument. Les superstitieux pensent que ce doivent être les ames de

gens tués dans la maison où ils apparaissent; et ils rapportent beaucoup d'histoires, disant que les kobolds rendent de si bons offices aux servantes et aux cuisinières et se font tant aimer, que beaucoup de celles-ci les ont pris en affection au point de désirer ardemment leur vue, et de les appeler. Mais ces esprits ne se rendent pas volontiers à leurs désirs, car ils disent qu'on ne peut les voir sans frissonner à en mourir. Cependant, quand les servantes curieuses insistent, les kobolds désignent un endroit de la maison où ils se présentent en personne; ils préviennent qu'il faut avoir soin d'apporter avec soi un seau d'eau froide. C'est qu'il est arrivé souvent que le kobold est venu s'étendre tout nu sur un carreau, avec son grand couteau qui lui sortait du dos, et que la servante effrayée est tombée en défaillance. Là-dessus, le petit être se levait, prenait l'eau, et il en inondait la créature pour qu'elle revînt à elle. Et aussitôt la servante perdait son envie, et ne demandait plus jamais à revoir le petit Chim (1). Il faut savoir que les kobolds ont tous des noms particuliers, mais qu'ils se nomment ordinairement *Chim*. On dit aussi qu'ils se livrent à toutes sortes de travaux pour les valets et les servantes auxquels ils se sont adonnés, étrillant les chevaux, faisant la litière de l'écurie, lavant tout, tenant la cuisine en bon ordre, faisant l'ouvrage de la maison, et donnant tant d'attention à tout, que le bétail engraissait et profitait beaucoup sous leur surveillance. Il faut, pour cela, que la valetaille caresse beaucoup les kobolds, qu'on ne leur fasse pas la moindre peine, qu'on ne rie jamais d'eux, et qu'on ne leur refuse jamais les mets qu'ils affectionnent. Quand une cuisinière a pris une de ces petites créatures pour son aide secret, elle doit chaque jour, à la même heure, au même lieu, lui porter un plat bien préparé et bien assaisonné, et s'en aller sans regarder derrière elle; après cela, elle peut paresser tout à son aise, dormir le soir, elle ne trouvera pas moins son ouvrage fait dès le matin. Oublie-t-elle une fois son devoir et néglige-t-elle de porter le plat du kobold à l'heure dite, elle est forcée de faire toute seule sa tâche, et rien ne lui réussit. Tantôt elle se brûle dans l'eau bouillante, tantôt elle brise les pots et la vaisselle, elle renverse les sauces, etc.; ce qui la fait infailliblement gronder

(1) Diminutif de Joachim.

et punir par le maître ou la maîtresse du logis, cas auquel on entend souvent le kobold se moquer et rire. De leur côté, les kobolds ont coutume de rester dans la maison, même quand on y change de servantes. Souvent une servante qui s'en allait recommandait le kobold à celle qui prenait sa place, et quand celle-ci ne tenait pas compte de ses recommandations, les malheurs ne lui manquaient pas, et elle était forcée à son tour de quitter bientôt la maison. »

L'anecdote suivante est peut-être une des plus terribles aventures de ce genre :

« Une servante avait eu pendant bien des années un invisible esprit familier qui s'asseyait près d'elle au foyer, où elle lui avait fait une petite place, s'entretenant avec lui pendant les longues nuits d'hiver. Un jour la servante pria Heinzchen (elle nommait ainsi l'esprit) de se laisser voir dans sa véritable forme. Mais Heinzchen refusa de le faire. Enfin, après de longues instances, il y consentit, et dit à la servante de descendre dans la cave où il se montrerait. La servante prit un flambeau, descendit dans le caveau, et là, dans un tonneau ouvert, elle vit un enfant mort qui flottait au milieu de son sang. Or, longues années auparavant, la servante avait mis secrètement un enfant au monde, l'avait égorgé, et l'avait caché dans un tonneau. »

Les Allemands sont ainsi faits, qu'ils cherchent leurs meilleures bouffonneries dans les choses terribles, et les légendes populaires qui parlent des kobolds sont souvent remplies de traits plaisans. Les histoires les plus amusantes sont celles du *Hudeken*, un kobold qui faisait ses tours dans le XIIe siècle, à Hildesheim, et dont il est question dans nos chroniques, dans nos romans merveilleux et dans nos veillées. J'emprunte à la chronique du cloître de Hirschau, par l'abbé Trithême, le passage suivant qui a été souvent réimprimé :

« En l'an 1132, apparut à beaucoup de gens de l'évêché d'Hildesheim, et pendant un certain temps, un très malin esprit. Il avait la forme d'un manant, et portait un chapeau sur sa tête. C'est pourquoi les paysans le nommaient en langue saxonne *Hudeken* (petit chapeau). Cet esprit trouvait son plaisir à hanter les hommes, à être tantôt visible et tantôt invisible, à leur faire des questions, et à répondre à celles qu'on lui faisait. Il n'offensait

personne sans motif. Mais quand on se moquait de lui, ou lorsqu'on l'injuriait, il rendait le mal avec usure. Le comte Burchard de Luka ayant été tué par le comte Hermann de Wissembourg, et son pays se trouvant en danger de devenir la proie de ce dernier, Hudeken alla réveiller l'évêque Bernhard de Hildesheim dans son sommeil, et lui cria : « Lève-toi, tête chauve! la comté de Wissembourg est abandonnée et vacante par le meurtre de son seigneur, et tu pourras facilement l'occuper. » L'évêque rassembla vitement ses gens d'armes, tomba sur les domaines du comte félon, et les réunit, avec l'assentiment de l'empereur, à son évêché. L'esprit avertit bien souvent ledit évêque de toutes sortes de dangers, et se montra souvent dans les cuisines du palais épiscopal, où il s'entretenait avec les marmitons, et leur rendait toutes sortes de services. Comme on était devenu très familier avec Hudeken, un jeune marmiton se permettait de le harceler et de lui jeter de l'eau malpropre chaque fois qu'il paraissait. Enfin l'esprit pria le maître-queue ou le principal cuisinier de défendre ces espièglerie à ce garçon mal courtois; le maître-queue répondit : « Tu es un esprit, et tu as peur d'un pauvre gars! » A quoi Hudeken répondit d'un ton menaçant : « Puisque tu ne veux pas châtier ce garçon, je te montrerai dans quelques jours si je le redoute! » Bientôt après, le garçon qui avait offensé l'esprit, se trouva dormir tout seul dans la cuisine. L'esprit le saisit, le poignarda, le mit en pièces, et jeta tous les lambeaux de son corps dans les pots qui étaient sur le feu; quand le cuisinier découvrit ce tour, il se mit à maudire l'esprit, et le jour suivant Hudeken gâta tous les rôts qui étaient à la broche, en y versant du venin et du sang de vipère. La vengeance porta le cuisinier à de nouvelles injures; alors l'esprit l'entraîna sur un faux-pont enchanté, et le fit périr dans les fossés du château. Depuis ce temps, il passa les nuits sur les remparts et les tours de la ville, inquiétant beaucoup les sentinelles, en les forçant à faire une rigoureuse surveillance. Un bourgeois qui avait une femme infidèle, dit un jour en plaisantant, au moment de se mettre en voyage : « Hudeken, mon ami, je te recommande ma femme; garde-la bien. » Dès que le bourgeois se fut mis en route, la femme déloyale fit venir tous ses amans les uns après les autres. Mais Hudeken n'en laissa pas approcher un seul, et les jeta tous du lit sur le plan-

cher. Lorsque le mari revint de son voyage, l'esprit alla au-devant de lui, et lui dit : « Je me réjouis de ton retour, qui me délivre du lourd service que tu m'avais imposé. J'ai préservé ta femme du péché d'infidélité avec une peine incroyable, mais je te prie de ne plus la mettre sous ma garde. J'aimerais mieux garder tous les pourceaux du pays de Saxe, qu'une femme qui veut se jeter dans les bras de ses amans. »

Je dois remarquer, pour l'exactitude historique, que le chapeau qui couvrait toujours la tête de Hudeken s'éloigne du costume ordinaire des kobolds; ceux-ci sont habituellement vêtus de gris, et portent un petit bonnet rouge. Du moins c'est sous cet affublement qu'on les trouve en Danemarck, où ils sont encore dans le plus grand nombre. Autrefois, je croyais qu'ils avaient choisi ce pays pour séjour à cause de sa belle orge rouge; mais un jeune poète danois, M. Anderson, que j'ai eu le plaisir de connaître à Paris, cet été, m'a positivement assuré que les *nissen*, ainsi qu'on nomme les kobolds en Danemarck, préfèrent pour leur nourriture la panade au beurre. Quand ces kobolds se sont introduits dans une maison, ils ne se montrent pas facilement disposés à la quitter. Toutefois, ils ne viennent jamais sans être annoncés, et ils préviennent le maître du logis de la façon suivante. La nuit, ils portent dans la maison une grande quantité de petits éclats de bois, et ils répandent de la fiente de bétail dans les vases où l'on conserve le lait; si le maître ne jette pas les éclats de bois, s'il consomme avec sa famille ce lait ainsi souillé, les kobolds s'installent chez lui pour toujours. Un pauvre Jutlandais devint si chagrin de la présence incommode d'un de ces singuliers commensaux, qu'il résolut de lui abandonner sa maison. Il chargea ses misérables effets sur une brouette, et se mit en chemin pour aller s'établir dans le village prochain. Mais s'étant retourné une fois sur la route, il aperçut le petit bonnet rouge et la petite tête du kobold, qui s'avançait hors d'une des barattes au beurre, et qui lui cria amicalement : *wi flutten!* (nous déménageons)!

Je me suis arrêté peut-être un peu trop long-temps près de ces petits démons, et il est temps que je passe aux grands. Mais toutes ces histoires donnent une idée des croyances et du caractère du peuple allemand. Cette croyance était jadis aussi puissante que la foi

en l'église. Lorsque le savant docteur Remigius eut achevé son grand ouvrage sur la sorcellerie, il se regarda comme si bien instruit de sa matière, qu'il crut pouvoir se livrer lui-même à la magie, et consciencieux docteur qu'il était, il ne manqua pas de se dénoncer aux tribunaux, comme sorcier. Il fut brûlé publiquement par suite de ses aveux.

Ces horreurs ne provenaient pas directement de l'église catholique, mais indirectement sans aucun doute, car elle avait si artificieusement interverti la vieille religion germanique, que le système panthéistique des Allemands était devenu pandémonique, et les divinités populaires avaient été changées en diables affreux. L'homme n'abandonne pas volontiers ce qui a été cher à ses pères, ses prédilections s'y cramponnent secrètement et souvent à son insu, même quand on l'a mutilé et défiguré. Aussi cette superstition populaire, toute travestie qu'elle soit, durera-t-elle peut-être en Allemagne plus longtemps que le culte chrétien, qui n'a pas, comme elle, sa racine dans l'antique nationalité. Au temps de la réformation, le souvenir des légendes catholiques s'effaça rapidement, mais nullement la croyance aux enchantemens et aux sorciers. Luther ne croit plus aux miracles du catholicisme; mais il croit encore à la puissance du diable. Ses *propos de table* sont pleins d'histoires anciennes et curieuses où il est question des tours que fait Satan, des kobolds et des sorcières. Lui-même, souvent, il crut lutter avec le diable en personne. A la Wartbourg, où il traduisit le Nouveau Testament, il fut si fortement troublé par le diable, qu'il lui jeta son écritoire à la tête. Depuis ce temps, le diable a une grande horreur de l'encre, mais peut-être encore plus du noir d'imprimerie. Dans ces *propos de table*, il est bien souvent question de la finesse et de l'astuce du diable, et je ne puis me dispenser de vous citer encore une histoire.

Le docteur Martin Luther conte qu'un jour quelques bons compagnons étaient assis et devisaient dans un cabaret. Il y avait parmi eux un garçon impatient, emporté et sauvage, qui s'était mis à dire que si quelqu'un voulait lui donner une bonne pinte de vin, il lui vendrait son ame.

« Peu de momens après, un homme entra dans la chambre, s'assit près de lui, but avec lui, et lui dit :

— Écoute, tu as dit tout-à-l'heure que si quelqu'un voulait te donner une bonne pinte de vin, tu lui vendrais ton ame?

« Celui-là répéta encore : — Oui, je le veux bien; aujourd'hui buvons, faisons des folies et soyons de bonne humeur.

« L'homme, qui était le diable, dit oui, et bientôt après il disparut. Lorsque le même buveur eut passé joyeusement toute la journée, et se trouva ivre, le même homme, le diable, revint, s'assit près de lui, et dit aux autres compagnons de débauche :

—Mes chers sires, quand quelqu'un achète un cheval, la selle et la bride ne lui appartiennent-elles pas aussi? Que vous en semble? —Tous eurent une grande frayeur. Mais finalement l'homme leur dit :

— « Allons, parlez nettement.

« Ils en convinrent, et répondirent : — Oui, la selle et la bride lui appartiennent aussi. — Alors le diable s'empara de ce garçon emporté, l'enleva par le toit, et personne ne sut jamais où il était allé. »

Bien que je porte le plus grand respect à notre grand maître Martin Luther, il me semble qu'il a complètement méconnu le caractère du diable. Celui-ci ne parla jamais du corps avec autant de mépris qu'il le fait en cette circonstance. Quelque mal qu'on ait dit du diable jusqu'ici, on ne l'a pas encore accusé d'être spiritualiste.

Mais Martin Luther méconnut encore plus les sentimens du pape et de l'église catholique. Dans une stricte impartialité, je dois les défendre tous deux, comme j'ai défendu le diable contre le zèle par trop ardent du grand homme. En vérité, si on s'adressait à ma conscience, je conviendrais que le pape Léon X n'avait pas du tout tort au fond, et que Luther n'a nullement compris les dernières raisons de l'église catholique. Luther n'avait pas compris, en effet, que l'idée fondamentale du catholicisme, l'anéantissement de la vie sensuelle, était trop en contradiction avec la nature humaine pour être jamais complètement exécutable; il n'avait pas compris que le catholicisme, tel qu'il se trouvait alors, était un concordat entre Dieu et le diable, c'est-à-dire, entre l'esprit et la matière, où la domination absolue de l'esprit était admise en théorie, mais où la matière était mise en état d'exercer par la pratique tous ses droits annulés. De là un prudent accommode-

ment que l'église avait établi au profit des sens, bien que conçu sous une forme qui flétrissait tout acte de la sensualité et consacrait la superbe usurpation de l'esprit. — Il t'est permis d'écouter les battemens de ton cœur et d'embrasser une jolie fille; mais nous t'obligeons à reconnaître que c'est un péché abominable, un péché pour lequel tu feras pénitence. — Que ce péché et d'autres pussent être rachetés par de l'argent, c'était une pensée aussi bienfaisante pour l'humanité que profitable à l'église. L'église faisait payer rançon, pour ainsi dire, à chaque jouissance charnelle, et il en advint une taxe pour toutes sortes de péchés. Il y eut de religieux colporteurs qui offraient dans le pays, au nom de la sainte église romaine, des indulgences d'après le tarif de tous les péchés taxables. Tetzel, l'un de ces colporteurs, fut celui contre lequel s'éleva d'abord Luther. Nos historiens disent que cette protestation contre le trafic des indulgences fut une circonstance peu importante, et que ce ne fut que poussé par la raideur de Rome, que Luther, qui ne s'élevait d'abord que contre un abus, attaqua l'autorité de l'église à son sommet le plus culminant. Mais c'est encore là une erreur : le trafic des indulgences n'était pas un abus; c'était une conséquence de tout le système de l'église; en l'attaquant, Luther attaqua l'église, et l'église dut le condamner comme hérétique. Léon X, ce superbe Florentin, l'élève de Politien, l'ami de Raphaël, ce philosophe grec, couronné de la tiare que lui conféra le conclave, peut-être parce qu'il souffrait d'une maladie qui n'était assurément pas le produit de l'abstinence chrétienne, et qui était alors encore très dangereuse; Léon de Médicis dut bien rire de ce pauvre, simple et chaste moine, qui s'imaginait que l'Évangile était la charte du christianisme, et que cette charte devait être une vérité! Il n'a peut-être jamais deviné ce que voulait Luther, tant il était occupé de la construction de l'église Saint-Pierre, dont le trafic d'indulgences faisait les frais, si bien que le péché procura l'argent à l'aide duquel on éleva cette église, qui devint ainsi un monument des extravagances sensuelles, comme la pyramide de Rhodope, qu'une fille de joie égyptienne éleva avec le produit de ses prostitutions. On pourrait dire de cette maison de Dieu, ce qu'on dit de la cathédrale de Cologne, qu'elle a été bâtie par le diable. Le triomphe du spiritualisme, qui faisait bâtir le

plus beau de ses temples par le sensualisme, qui tirait de la grande quantité de concessions qu'on faisait à la chair les moyens de rendre un magnifique hommage à l'esprit; ce triomphe, on ne pouvait le comprendre dans le nord, en Allemagne, car là, mieux que sous le ciel chaud de l'Italie, il était possible d'établir un christianisme qui fît le moins de concessions possible à la sensualité. Nous autres, gens du nord, nous sommes d'un sang plus froid, et nous n'avions pas besoin d'autant d'indulgences pour les péchés charnels que nous en envoya notre bon père Léon X. Le climat nous facilite l'exercice des vertus chrétiennes. Le 31 octobre 1516, lorsque Luther afficha ses thèses contre les indulgences, sur la porte de l'église des Augustins, les fossés de Wittemberg étaient sans doute gelés, et on pouvait y patiner, ce qui est un plaisir très froid, et non un péché par conséquent.

A ces commencemens de la réformation de Luther qui en révèlent déjà tout l'esprit, je dois ajouter qu'on a conçu en France les idées les plus fausses au sujet de la réforme, et que ces idées empêcheront peut-être les Français d'arriver jamais à une juste appréciation de la vie allemande. Les Français n'ont jamais compris que le côté négatif de la réformation; ils n'y ont vu qu'un combat contre le catholicisme, et comme ils ont combattu aussi contre cette croyance, ils se figurent aussi quelquefois qu'on soutient le combat de l'autre côté du Rhin, par les mêmes motifs qu'on avait en France. Ces motifs sont tout différens. La lutte contre le catholicisme en Allemagne ne fut qu'une lutte entreprise par le spiritualisme, lorsqu'il entrevit qu'il n'avait que le titre du pouvoir, quand il s'aperçut qu'il ne régnait que *de jure*, tandis que le sensualisme s'était sourdement emparé sous main de la domination réelle et gouvernait *de facto*. Les porteurs d'indulgences furent chassés, les belles concubines des prêtres furent remplacées par de froides femmes légitimes; les séduisantes images de madones furent brisées, et un véritable puritanisme prit possession du pays. Le combat qu'on livra en France contre le catholicisme fut au contraire une guerre que le sensualisme entreprit, lorsque, se voyant souverain *de facto*, il ne voulut plus souffrir que le spiritualisme, qui n'existait que *de jure*, condamnât chacun de ses actes comme illégitimes et les honnît de la façon la plus cruelle. Au lieu de com-

battre sérieusement et chastement comme en Allemagne, on soutint la guerre par des finesses et des plaisanteries, et à la place des disputes théologiques du nord, ici on composa de joyeuses satires. L'objet de ces satires était ordinairement de montrer la contradiction dans laquelle tombe l'homme quand il veut être tout esprit, et ce fut le bon temps des belles histoires de tous ces pieux personnages qui succombèrent involontairement sous leurs appétits animaux, et voulurent conserver l'apparence de la sainteté en se livrant à toutes les jouissances terrestres. La reine de Navarre avait déjà longuement traité ce sujet dans ses nouvelles. Les rapports des moines avec les femmes forment son thème ordinaire. L'œuvre la plus malicieuse de toute cette polémique gaillarde est sans contredit le *Tartufe* de Molière; car cette comédie n'est pas seulement dirigée contre le jésuitisme de son temps, mais contre le catholicisme lui-même, je dis plus contre l'idée du christianisme, contre le spiritualisme. L'effroi que cause à Tartufe le sein nu de Dorine, les paroles qu'il dit à Elmire :

> Le ciel défend, de vrai, certains contentemens,
> Mais on trouve avec lui des accommodemens.

toutes ces choses ne tendent pas seulement à persifler l'hypocrisie ordinaire, mais aussi le mensonge universel qui dérive nécessairement de l'impossibilité d'accomplir l'idée spiritualiste, et encore tout le système de concessions que le spiritualisme est obligé de faire au sensualisme. Vraiment les jansénistes avaient bien plus de motifs que n'en avaient les jésuites de se sentir blessés par la représentation du *Tartufe*, et Molière serait aujourd'hui aussi insupportable aux méthodistes qu'il l'était aux dévots catholiques de son temps. C'est là ce qui fait Molière si grand, c'est qu'il est, comme Aristophane, comme Cervantes, un poète qui n'a pas seulement bafoué les travers contemporains, c'est que ses railleries sublimes tombent sur les éternelles, sur les indestructibles faiblesses de l'humanité. Voltaire, qui s'attaque toujours aux choses présentes, à son temps, reste, sous ce rapport, bien au-dessous de Molière.

Ce persiflage auquel s'est si bien livré Voltaire a rempli sa mis-

sion en France, et quiconque voudrait le continuer se montrerait inhabile et intempestif. Si on s'appliquait à anéantir les derniers restes visibles du catholicisme, il pourrait facilement arriver que l'idée catholique prît une forme nouvelle, qu'elle revêtît un nouveau corps, et que, déposant jusqu'à son nom et sa bannière, elle devînt encore plus embarrassante et plus obsessive dans cette transfiguration que sous sa vieille forme ruinée et discréditée. Il est même bon que le spiritualisme soit représenté par une religion qui a perdu ses meilleures forces, et par un clergé qui s'est placé en opposition directe avec l'esprit de liberté de notre temps. Mais pourquoi le spiritualisme nous trouve-t-il contraires? Est-ce donc une chose si mauvaise? Nullement! L'encens de roses est une chose précieuse, et une fiole de cette essence paraît délicieuse à ceux qui passent leur vie dans les chambres d'un harem. Mais nous ne voulons pas qu'on effeuille et qu'on écrase toutes les roses de cette vie pour en extraire quelques gouttes, si enivrantes qu'elles soient. Nous ressemblons plutôt au rossignol, qui fait ses délices de la rose elle-même, et qui jouit autant de la vue de ses couleurs que de son vaporeux parfum.

J'ai avancé que ce fut le spiritualisme qui engagea en Allemagne la lutte avec la foi catholique. Mais ceci ne peut s'appliquer qu'aux commencemens de la réformation. Dès que le spiritualisme eut fait une brèche dans le vieil édifice de l'église, le sensualisme s'y précipita avec sa brûlante ardeur, contenue depuis si long-temps, et l'Allemagne devint le théâtre tumultueux où s'ébattit une foule ivre de liberté et avide de joies sensuelles. Les paysans comprimés avaient trouvé dans la doctrine nouvelle des armes intellectuelles pour soutenir la guerre contre l'aristocratie, et ils s'y livrèrent avec le feu de gens qui nourrissaient ce désir depuis plus d'un siècle et demi. A Munster, le sensualisme courait tout nu dans les rues, sous la figure de Jean de Leyde, et se couchait avec ses douze femmes dans le lit monstrueux qu'on y montre encore aujourd'hui à l'hôtel-de-ville. Les portes des monastères s'ouvraient partout, et moines et nonnes, se jetant dans les bras les uns des autres, se caressèrent sans vergogne. L'histoire allemande de cette époque ne consiste guère qu'en émeutes sensualistes. Plus tard, je dirai combien peu cette réaction eut de résultats, comment le spiritua-

lisme étouffa tous ces émeutiers, comment il assura sa puissance dans le nord, et comment il fut blessé à mort par la philosophie, cet ennemi qu'il avait élevé dans son sein. C'est une histoire très confuse, très difficile à débrouiller. Le parti catholique sait trouver les plus méchantes raisons, et à l'entendre parler, il ne s'agissait que de légitimer la luxure la plus impudente et de piller les biens de l'église. Sans doute les intérêts intellectuels doivent toujours faire alliance avec les intérêts matériels, s'ils veulent vaincre; mais le diable avait si bien mêlé les cartes, qu'on ne reconnut plus rien aux intentions.

Les personnages illustres qui s'étaient rassemblés, le 17 avril 1521, à Worms dans la grande salle de la diète, pouvaient avoir dans l'ame des pensées qui différaient de leurs paroles. Là siégeait un jeune empereur, qui s'enveloppait de sa pourpre neuve avec toute la joie et l'ardeur que met la jeunesse à s'emparer de la puissance, et qui se réjouissait secrètement de voir le fier pontife romain, dont la main avait si rudement pesé sur les empereurs et dont les prétentions n'étaient pas encore abandonnées, en butte lui-même à de rudes attaques. De son côté, le représentant de Rome avait le plaisir secret de voir la division s'introduire parmi les Allemands qui s'étaient si souvent jetés sur la belle Italie pour la piller comme des barbares ivres, et qui la menaçaient de nouvelles incursions. Les princes temporels se réjouissaient de pouvoir mettre la main sur les biens de l'église, au moyen des idées que répandait la nouvelle doctrine. Les éminens prélats délibéraient déjà s'ils n'épouseraient pas leurs cuisinières, pour léguer à leurs descendans mâles leurs électorats, leurs évêchés et leurs abbayes. Les bourgeois des villes se réjouissaient de l'extension de leur indépendance. Bref, chacun avait quelque chose à gagner, et tout le monde songeait aux intérêts terrestres.

Cependant il se trouvait là un homme qui, j'en suis sûr, ne songeait pas à lui, mais aux intérêts divins qu'il allait défendre. Cet homme était Martin Luther, ce pauvre moine que la Providence avait choisi pour briser cette grande puissance de Rome, contre laquelle les plus vaillans empereurs et les philosophes les plus hardis étaient venus échouer. Mais la Providence sait très bien sur quelles épaules elle dépose ses fardeaux. Il fallait ici une force non

pas seulement morale, mais physique encore. Il fallait un corps fortifié par une longue discipline monacale et le vœu de la chasteté, pour supporter les fatigues d'une pareille mission. Notre cher maître était encore très maigre et très pâle alors, si bien que les seigneurs rubiconds et bien nourris qui assistaient à la diète, regardaient presque avec pitié ce pauvre homme décharné sous sa robe noire. Mais il était plein de force et de santé, et ses nerfs étaient si vigoureux, qu'il ne se laissa pas émouvoir le moins du monde par cette foule brillante; et ses poumons devaient être d'une grande force, car, après la longue défense qu'il venait de prononcer, il lui fallut la répéter en langue latine, vu que sa majesté impériale ne connaissait pas le haut allemand. Je ne puis me dispenser d'un mouvement d'humeur chaque fois que je songe à cette circonstance; car notre cher maître était debout près d'une fenêtre, exposé à un courant d'air très vif, tandis que la sueur découlait le long de son front. Son long discours l'avait sans doute beaucoup fatigué, et il paraît que son gosier était devenu très sec. — Cet homme doit avoir sans doute grand' soif, — pensa le duc de Brunswick; du moins nous lisons qu'il lui envoya, à son auberge, trois cruchons de la meilleure bière de Eimbeck. Je n'oublierai jamais cette noble action, qui fait tant d'honneur à la maison de Brunswick.

On a conçu en France une idée aussi fausse de la réformation que des principaux personnages qui y figurèrent. La principale cause de ces erreurs, est que Luther ne fut pas seulement le plus grand homme, mais qu'il est aussi l'homme *le plus allemand* qui se soit jamais montré dans nos annales, que son caractère réunit au plus haut degré toutes les vertus et tous les défauts des Allemands, et qu'il représente réellement tout le merveilleux germanique. Il avait en effet des qualités que nous voyons rarement réunies, et que nous regardons d'ordinaire comme incompatibles les unes avec les autres. C'était à la fois un rêveur mystique et un homme d'action. Ses pensées n'avaient pas seulement des ailes, elles avaient encore des mains. Il parlait, et chose rare, il agissait aussi; il fut à la fois la langue et l'épée de son temps. En même temps Luther était un froid scolastique, un éplucheur de mots et un prophète exalté, ivre de la parole de Dieu. Quand il avait passé péniblement tout le jour à s'user l'ame en discussions

dogmatiques, le soir venu, il prenait sa flûte, et contemplant les étoiles, il se mettait à fondre en mélodies et en pensées pieuses. Le même homme qui pouvait engueuler ses adversaires comme une poissarde, savait aussi tenir un mou et doux langage, comme une vierge amoureuse et passionnée. Il était quelquefois sauvage et impétueux comme l'ouragan qui déracine les chênes, puis doux et murmurant comme le zéphir qui caresse légèrement les violettes. Il était plein de la sainte terreur de Dieu, prêt à tous les sacrifices en l'honneur de l'Esprit saint, il savait s'élancer dans les régions les plus pures du royaume céleste; et cependant il connaissait parfaitement les magnificences de cette terre, il savait les apprécier, et de sa bouche est tombé ce fameux proverbe :

Wer nicht liebt Wein Weiber und Gesang,
Der bleibt ein Narr sein Lebenlang (1).

Bref, c'était un homme complet, je dirai plus, un homme absolu dans lequel l'esprit et la matière n'étaient pas séparés, comme dans l'*absolu* des philosophes. Le nommer un spiritualiste, ce serait se tromper aussi fort que le qualifier du titre de sensualiste. Que dirai-je? Il avait quelque chose de prime-sautier, d'originel, de miraculeux, d'inconcevable; il avait ce qu'ont tous les hommes providentiels, quelque chose de terriblement naïf, quelque chose de gauchement sage; il était sublime et borné.

Le père de Luther était mineur à Mannsfeld. L'enfant descendait souvent avec lui dans les entrailles du sol où croissent les puissans métaux, où coulent les sources primitives; ce jeune cœur s'appropria peut-être à son insu les forces secrètes de la nature, et peut-être encore fut-il enchanté par les esprits de la terre. C'est de là sans doute que tant de matière terreuse, que tant de restes de la scorie des passions, lui sont restés accolés, comme on l'a souvent reproché à sa mémoire. On lui fait tort et injustice en cela, car sans tout ce mélange terrestre, eût-il pu jamais devenir un

(1) Quiconque n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant,
Celui-là est un sot, et le sera sa vie durant.

homme d'action? Les purs esprits ne savent pas agir. Ne lisons-nous pas, dans le traité des spectres de Jung Stilling, que les esprits peuvent bien prendre la forme et l'apparence des créatures humaines, qu'ils peuvent marcher, courir, danser comme les vivans, mais qu'ils ne sauraient faire rien de matériel, ni déranger le moindre meuble de sa place.

Gloire à Luther! honneur éternel à cet homme illustre, à qui nous devons le salut de nos biens les plus chers, et dont les bienfaits nous font encore vivre à cette heure! Il nous appartient bien peu de nous plaindre des étroites limites de ses vues. Le nain qui est monté sur les épaules d'un géant, peut sans doute voir plus loin que celui-ci, surtout quand il s'avise de prendre des lunettes; mais de cette haute position, il nous manque le sentiment élevé, le cœur du géant que nous ne pouvons pas nous approprier. Il nous convient encore moins de laisser tomber une sentence rigoureuse sur ses fautes; ses fautes nous ont été plus utiles que les vertus de milliers d'autres. La finesse d'Érasme et la mansuétude de Mélanchton ne nous eussent jamais fait faire autant de progrès que la brutalité de frère Martin. Oui, les erreurs de son début elles-mêmes, que j'ai signalées, ont produit des fruits précieux, des fruits que l'humanité tout entière savoure aujourd'hui. Du jour de la diète où Luther nia l'autorité du pape et déclara ouvertement qu'il fallait réfuter ses doctrines par des motifs tirés de la raison ou par des passages des *saintes Écritures*, de ce jour commença en Allemagne une ère nouvelle. La chaîne par laquelle saint Boniface attacha l'église allemande au siège pontifical de Rome, fut limée et rompue. Cette église, qui faisait partie intégrante de la grande hiérarchie, devint une démocratie religieuse. La religion elle-même devint tout autre. Au lieu du spiritualisme indien gnostique, du boudhisme de l'Occident, qui s'était changé en christianisme romain-catholique-apostolique, naquit le spiritualisme judaïque et déiste, qui reçoit sous le nom de christianisme évangélique un développement conforme aux temps et aux lieux. Cette dernière croyance n'est pas étrange comme ce gnosticisme indien, elle peut être plus aisément mise en pratique, elle laisse à la chair ses droits naturels; la religion redevient une vérité, le prêtre un homme qui accomplit ce que Dieu lui a commandé, en prenant une

femme et en montrant au grand jour ses enfans. D'un autre côté, Dieu redevient un célibataire céleste; la légitimité de son fils est rudement contestée, les saints sont médiatisés, on coupe les ailes aux anges; la mère de Dieu perd ses droits à la couronne du ciel, et défense lui est faite de faire des miracles. Dès-lors en effet, en même temps que les sciences naturelles font des progrès, les miracles cessent. Soit que Dieu n'ait pas été satisfait de voir les physiciens le regarder aux doigts avec tant de défiance, soit par tout autre motif, toujours est-il que même dans ces derniers temps où la religion s'est trouvée en très grand péril, il a refusé de la soutenir par un éclatant miracle. Peut-être désormais les nouvelles religions qu'il daignera établir sur la terre, s'appuieront-elles seulement sur la raison, ce qui sera beaucoup plus raisonnable. Ce qui est certain, c'est que l'établissement du saint-simonisme, qui est la plus nouvelle religion, n'a pas produit un seul miracle, sinon qu'un ancien mémoire de tailleur que Saint-Simon avait laissé sur la terre fut payé dix ans après par ses disciples. Je vois encore l'excellent père Olinde se dressant avec enthousiasme sur les planches de la salle Taitbout et montrant à la communauté étonnée le compte du tailleur acquitté. Et les épiciers de s'étonner de cette transsubstantiation moderne du papier en or; et les tailleurs de commencer à croire.

Cependant, si l'Allemagne perdit beaucoup de poésie en perdant les miracles que dissipa le protestantisme, elle eut d'amples dédommagemens. Les hommes devinrent plus vertueux et plus élevés. Le protestantisme eut la plus grande influence sur cette pureté de mœurs et le rigoureux accomplissement des devoirs qu'on nomme la morale; le protestantisme a même pris une direction qui l'identifie parfaitement à cette morale. Nous voyons partout un heureux changement dans la vie des ecclésiastiques. Avec le célibat disparaissent les vices et les débordemens des moines, qui font place à de vertueux prêtres pour lesquels les vieux stoïques eux-mêmes eussent éprouvé du respect. Il faut avoir parcouru à pied le nord de l'Allemagne, en pauvre étudiant, pour savoir combien de vertu, et, pour lui donner une belle épithète, combien de vertu évangélique, se trouve dans une modeste habitation de pasteur. Que de fois, dans les soirées d'hiver, ai-je trouvé là une réception hospi-

talière, moi étranger, sans autre recommandation que la faim et la fatigue dont j'étais accablé! Quand j'avais bien satisfait mon appétit, quand j'avais fait un bon somme, me voyant disposé à partir, le vieux pasteur en robe de chambre venait à moi et me donnait sa bénédiction pour le chemin, bénédiction qui ne m'a jamais porté malheur. La bonne et loquace femme du pasteur me glissait dans la poche quelques tartines, qui ne m'étaient pas moins utiles; et, à quelque distance de là, dans un parfait silence, les belles filles du vieux prêtre apparaissaient avec leurs joues rougissantes et leurs doux yeux couleur de violette, dont le feu timide ranimait mon cœur pour toute cette longue journée d'hiver.

En posant comme thèse que sa doctrine devait être discutée ou réfutée au moyen de la Bible ou par des motifs tirés de la raison, Luther accorda à l'intelligence humaine le droit de s'expliquer les saintes Ecritures, et la raison fut appelée comme juge suprême dans toutes les discussions religieuses. De là résulta en Allemagne la liberté de l'esprit ou de la pensée, comme on voudra la nommer. La pensée devint un droit, et les décisions de la raison devinrent légitimes. Sans doute, depuis quelques siècles, on avait pensé et parlé avec une assez grande liberté, et les scolastiques ont disputé sur des choses que nous nous étonnons de voir même mentionner dans le moyen-âge. Mais cela provenait de la distinction qu'on faisait des vérités théologiques et philosophiques, distinction au moyen de laquelle on se gardait expressément de l'hérésie, et cela avait lieu seulement dans les salles des universités, et dans un latin gothique que le peuple ne pouvait comprendre. L'église avait donc peu de chose à craindre de toutes ces discussions. Cependant elle n'avait jamais positivement permis ces procédés, et, de temps en temps, comme pour protester, elle brûlait un pauvre scolastique. Depuis Luther, au contraire, on n'a pas fait de distinction pour la vérité théologique et la vérité philosophique, et l'on a disputé sur la place publique, et en langue allemande, sans avoir rien à craindre. Les princes qui ont accepté la réforme ont légitimé cette liberté de la pensée, et la philosophie allemande est un de ses résultats positifs et importans.

Nulle part, pas même en Grèce, l'esprit humain n'a pu s'exprimer et se développer aussi librement qu'il l'a fait en Allemagne,

depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la révolution française. En Prusse, surtout, régnait une liberté de penser sans bornes. Le marquis de Brandebourg avait compris que lui, qui ne pouvait devenir roi légitime de la Prusse que par le principe protestant, devait maintenir la liberté de penser protestante. Depuis ce temps les choses ont changé, et le chaperon naturel de notre liberté protestante s'est entendu avec le parti ultramontain pour l'étouffer; il a même traîtreusement fait servir à ses desseins une arme trouvée et tournée contre nous par le papisme : la censure.

Quelle bizarrerie ! Nous autres Allemands, nous sommes le plus fort et le plus ingénieux de tous les peuples. Les princes de notre race occupent tous les trônes de l'Europe, nos Rotschild gouvernent les bourses du monde entier, nos savans règnent dans toutes les sciences, nous avons inventé la poudre à canon et l'imprimerie, et cependant, quand quelqu'un de nous tire un coup de pistolet, il paie trois thalers d'amende, et quand un de nous veut faire insérer ces mots dans la *Gazette de Hambourg* : « Je préviens mes amis et connaissances que ma femme est heureusement accouchée d'un enfant beau comme la liberté ! » M. le docteur Hoffmann prend un crayon rouge et efface « la liberté. »

Cela durera-t-il encore long-temps? Je n'en sais rien. Mais je sais que la question de la liberté de la presse, qu'on débat si violemment à cette heure en Allemagne, se lie significativement à toutes les questions que je viens de traiter, et je crois que la solution ne sera pas difficile, si l'on songe que la liberté de la presse n'est autre chose que la conséquence de la liberté de penser, et par conséquent un droit protestant. Or l'Allemagne a déjà versé son meilleur sang pour des droits de ce genre, et il se pourrait qu'elle fût appelée un jour, par cette même cause, à rentrer en lice.

Cette pensée est applicable à la question de liberté académique qui agite aussi vivement les esprits en Allemagne. Depuis qu'on a cru découvrir que c'est dans les universités que règne le plus d'excitation politique, c'est-à-dire d'amour de la liberté, on insinue de toutes parts aux souverains qu'il faut étouffer ces institutions ou du moins les changer en écoles ordinaires. De nouveaux plans sont apportés de toutes parts, et le pour et le contre discutés avec ardeur. Mais les adversaires avoués des uni-

versités, tout aussi bien que ceux de leurs défenseurs qui se sont présentés jusqu'ici, ne paraissent pas avoir bien saisi le véritable côté de la question. Ils ne comprennent pas que la jeunesse est partout animée d'enthousiasme pour la liberté, et que les universités fermées, cette enthousiaste jeunesse, comprimée et renfermée dans les universités, se répandra en d'autres lieux, fera peut-être alliance avec la jeunesse des villes de commerce et de la classe des artisans, et s'exprimera avec plus de force. Les défenseurs des universités ne cherchent qu'à prouver que la science de l'Allemagne sera anéantie avec les universités, que la liberté académique sert aux études, qu'elle permet aux jeunes gens d'envisager les choses sous des aspects divers, etc., comme si quelques vocables grecs ou quelques rudesses de plus ou de moins faisaient quelque chose à l'affaire! Et qu'importe aux princes la conservation de la science, l'étude et la civilisation, si la sainte sécurité de leur trône est en péril? Ils seraient assez héroïques pour sacrifier tous ces biens relatifs à un seul bien absolu, à leur absolue domination! car ce bien-là leur a été confié par Dieu, et quand le ciel commande, toutes considérations terrestres doivent céder. Il y a donc malentendu aussi bien du côté des pauvres professeurs qui défendent les universités que du côté des délégués du pouvoir qui les attaquent. La propagande catholique en Allemagne comprend seule la question. Celle-là est l'ennemie secrète de notre système d'universités, qu'elle attaque par la ruse et le mensonge, et quand un des pieux frères de l'association fait mine de prendre intérêt pour les universités, on découvre bientôt que sous ses paroles se cache une lâche intrigue. Ceux-là savent parfaitement ce qui se trouve au jeu, et quelle sorte de gain on peut y faire; car l'église protestante tomberait avec les universités, cette église qui depuis la réformation n'a de racines que là, racines si profondes que toute l'histoire de l'église protestante de ces derniers siècles ne consiste que dans les discussions théologiques des doctes universités de Wittemberg, de Leipzig, de Tubingue et de Halle. Les consistoires ne sont que le faible reflet de la faculté de théologie, ils perdraient toute tenue et tout caractère, et tomberaient sous la dépendance des ministères, ou même de la police.

Mais je ne veux pas me livrer à ces considérations fâcheuses, sur-

tout ayant encore à parler de cet homme providentiel par lequel tant de grandes choses ont été faites en faveur du peuple allemand. J'ai montré comment il nous a fait arriver à la plus grande indépendance de la pensée; Luther ne nous donna pas seulement la liberté de nos mouvemens, mais aussi les moyens de nous mouvoir. Il donna un corps à l'esprit, à la pensée il donna la parole. Il créa la langue allemande.

Cela se fit en traduisant la Bible.

L'auteur divin de ce livre paraît avoir su, aussi bien que nous autres, que le choix d'un traducteur n'est pas du tout une chose indifférente. Il créa lui-même le sien, et le doua de la faculté merveilleuse de faire passer son œuvre d'une langue qui était dès long-temps morte et enterrée, dans une autre langue qui était encore à naître.

On possédait, il est vrai, la Vulgate, qu'on comprenait, et les Septante, qu'on commençait à comprendre; mais la connaissance de l'hébreu était complètement perdue dans le monde chrétien. Les Juifs seuls, qui se tenaient cachés çà et là, dans un coin de ce monde, conservaient encore les traditions de ce langage. Comme un fantôme qui garde un trésor qu'on lui a confié lorsqu'il était vivant, cette nation égorgée, ce peuple-spectre retiré dans ses *ghettos* obscurs, y conservait la Bible hébraïque; et l'on voyait les savans allemands se glisser furtivement dans ces culs-de-sac pour s'emparer du trésor de la science. Le clergé catholique s'aperçut qu'un danger le menaçait de ce côté; voyant que le peuple pouvait arriver par cette route à la véritable parole divine, et découvrir les falsifications romaines, il s'efforça d'étouffer aussi les traditions des Israélites, et se disposa à détruire tous les livres hébreux. Dès-lors commença vers le Rhin cette guerre aux livres contre laquelle s'éleva si glorieusement l'excellent docteur Reuchlin. Les théologiens de Cologne qui agissaient alors, et particulièrement Hochstraten, n'étaient pas aussi bornés que le vaillant champion de Reuchlin, Ulrich de Hulten, les représente dans ses *Litteræ obscurorum virorum*. Il s'agissait de l'anéantissement de la langue hébraïque. Quand Reuchlin eut vaincu, Luther put commencer son œuvre. Dans une lettre qu'il écrivit à cette époque à Reuchlin, il semble déjà comprendre toute l'importance de cette victoire remportée par celui-ci dans une situation difficile et dé-

pendante, tandis que lui, le moine augustin, jouissait de toute sa liberté; dans cette lettre, Luther dit très naïvement: *Ego nihil timeo, quia nihil habeo.*

Jusqu'à cette heure il m'a été impossible de comprendre comment Luther arriva à ce langage dont il s'est servi pour traduire la Bible. Le vieux dialecte souabe avait complètement disparu avec la poésie chevaleresque du temps des empereurs de la maison de Hohenstauffen. Le vieux dialecte saxon, qu'on nomme le plat allemand, n'était répandu que dans une partie du nord de l'Allemagne, et, en dépit de tout ce qu'on a tenté, il n'a jamais pu servir à un usage littéraire. Si Luther s'était servi pour sa traduction de la Bible du langage qu'on parle aujourd'hui dans la Saxe, Adelung aurait eu raison de prétendre que le langage saxon, surtout le dialecte de Meissen, était le haut allemand, c'est-à-dire notre langage littéraire. Mais cette erreur a été réfutée depuis long-temps, et je n'en parle que parce qu'elle est accréditée en France. Le saxon d'aujourd'hui n'a jamais été un dialecte du peuple allemand, aussi peu que le silésien, car l'un et l'autre sont nés de la coloration slave. Je le répète, je ne sais comment est née la langue que nous trouvons dans la Bible de Luther; mais je sais que par cette Bible dont la jeune presse jeta des milliers d'exemplaires parmi le peuple, la langue luthérienne se répandit dans toute l'Allemagne, et servit partout de langage littéraire. Elle règne encore en Allemagne, et donne à ce pays, fracturé religieusement et politiquement, une unité littéraire. Cet immense service nous dédommage de ce que cette langue, telle qu'elle est aujourd'hui, manque de cette intimité qu'on trouve dans les langues qui se forment d'un seul dialecte. Mais le style de Luther dans la Bible offre ce caractère d'intimité, et ce vieux livre est une source éternelle de rajeunissement pour notre langue. Toutes les expressions et toutes les tournures qu'on trouve dans la Bible de Luther sont allemandes, les écrivains peuvent toujours les employer; et comme ce livre est dans les mains des classes les plus pauvres, elles n'ont pas besoin de leçons savantes pour s'exprimer dans une forme littéraire. Cette circonstance produira de remarquables effets, s'il arrive jamais qu'une révolution politique éclate parmi nous. Partout la liberté saura parler, et son langage sera biblique.

Les écrits originaux de Luther n'ont pas moins contribué à fixer le langage allemand. Ils pénétrèrent profondément dans les esprits par la vivacité et la passion de sa polémique. Le ton qui y règne n'est pas toujours très délicat ; mais on ne fait pas non plus les révolutions religieuses à la fleur d'orange. Pour fendre des souches grossières, il fallait quelquefois prendre un coin grossier. Dans la Bible, le langage de Luther conserve toujours une certaine dignité par respect pour la présence de l'Esprit divin. Dans ses écrits polémiques, il s'abandonne au contraire à une rudesse plébéienne qui est encore aussi repoussante que grandiose. Ses expressions et ses métaphores ressemblent assez à ces gigantesques images de pierre qu'on trouve dans les temples égyptiens ou hindous, et dont la laideur et les couleurs bizarres nous attirent et nous repoussent en même temps. Au milieu de ce style baroque et rocailleux, le hardi moine apparaît quelquefois comme un Danton religieux, comme un prédicateur de la Montagne qui, debout à sa cime, fait rouler sur ses adversaires ses paroles écrasantes comme des quartiers de rocher.

Ce qui est plus curieux et plus significatif que ces écrits en prose, ce sont les poésies de Luther, ces chansons qui lui ont échappé dans le combat et dans la nécessité. On dirait une fleur qui a poussé entre les pierres, un rayon de la lune qui éclaire une mer irritée. Luther aimait la musique, il a même écrit un traité sur cet art, aussi ses chansons sont-elles très mélodieuses. Sous ce rapport, il a aussi mérité son surnom de cygne d'Eisleben. Mais il n'était rien moins qu'un doux cygne dans certains chants où il ranime le courage des siens, et s'exalte lui-même jusqu'à la plus sauvage ardeur. Le chant avec lequel il entra à Worms, suivi de ses compagnons, était un véritable chant de guerre. La vieille cathédrale trembla à ces sons nouveaux, et les corbeaux furent effrayés dans leurs nids obscurs, à la cime des tours. Cet hymne, la *Marseillaise* de la réforme, a conservé jusqu'à ce jour sa puissance énergique, et peut-être entonnerons-nous bientôt dans des combats semblables ces vieilles paroles retentissantes et bardées de fer :

Notre Dieu est une forteresse,
Une épée et une bonne armure ;

Il nous délivrera de tous les dangers
Qui nous menacent à présent.
Le vieux méchant démon
Nous en veut aujourd'hui sérieusement,
Il est armé de pouvoir et de ruse,
Il n'a pas son pareil au monde.

Votre puissance ne fera rien,
Vous verrez bientôt votre perte;
L'homme de vérité combat pour nous,
Dieu lui-même l'a choisi.
Veux-tu savoir son nom :
C'est Jésus-Christ,
Le seigneur Sabaoth,
Il n'est pas d'autre Dieu que lui,
Il gardera le champ, il donnera la victoire.

Si le monde était plein de démons,
Et s'ils voulaient nous dévorer,
Ne nous mettons pas trop en peine,
Notre entreprise réussira cependant.
Le prince de ce monde,
Bien qu'il nous fasse la grimace,
Ne nous fera pas de mal.
Il est condamné,
Un seul mot le renverse.

Ils nous laisseront la parole,
Et nous ne dirons pas merci pour cela :
La parole est parmi nous
Avec son esprit et ses dons.
Qu'ils nous prennent notre corps,
Nos biens, l'honneur, nos enfans.
Laissez-les faire,
Ils ne gagneront rien à cela;
A nous restera l'empire.

J'ai montré comment nous devons à notre cher docteur Martin Luther la liberté de penser dont la littérature moderne avait besoin

pour son développement. J'ai montré comment il nous créa la parole, la langue par laquelle devait s'exprimer cette littérature. J'ai encore à ajouter qu'il ouvre en personne cette littérature; que les belles lettres, proprement dites, commencent avec Luther; que ses chansons spirituelles en sont le premier monument important, et qu'elles révèlent déjà tout son caractère. Quiconque voudra parler de la littérature moderne de l'Allemagne doit donc débuter par Luther, et non pas par ce bon bourgeois de Nuremberg, nommé Hans Sachs, comme il est arrivé à quelques littérateurs romantiques de mauvaise foi. Hans Sachs, ce troubadour de l'honorable corporation des cordonniers, dont les maîtres-chants ne sont qu'une informe parodie des anciennes chansons des troubadours, et les drames un absurde travestissement des vieux mystères; ce farceur pédant, qui singe péniblement la libre naïveté du moyen-âge, est peut-être le dernier poète des temps anciens, mais assurément il n'est pas le premier poète des temps nouveaux. Il n'est besoin pour cela que d'indiquer en peu de mots, comme je ne puis me dispenser de le faire dans la seconde partie de ce travail, les différences de la littérature moderne et de la littérature du moyen-âge.

HENRI HEINE.

LES

ROYAUTÉS LITTÉRAIRES.

—

LETTRE

A M. Victor Hugo.

I.

Depuis quelque temps, mon ami, la critique et la poésie sont divisées sur plusieurs questions. Le différend promettait d'abord de s'arranger à l'amiable. Mais la réflexion et l'invention, en cheminant chacune dans la voie qui leur appartient, se séparent de plus en plus. Si chacune des deux persistait dans cette mutuelle résistance, ce serait bientôt une hostilité irréconciliable. Heureusement, nous l'espérons du moins, le mal peut encore se réparer. La discussion ramenée à ses conditions les plus hautes et les plus vraies, à la franchise et au désintéressement, peut éclairer d'une commune lumière le public, la poésie et la critique.

Si quelques jeunes enthousiastes n'avaient pas eu la fantaisie singulière de fonder pour leurs adorations des royautés littéraires, inviolables, irresponsables, placées, à ce qu'ils disent, au-dessus de la discussion et de la réprimande, dédaigneuses du

passé qu'elles dominent, supérieures au présent qui ne les comprend pas encore, pleines de mépris pour l'avenir qui ne leur appartiendra pas, nous n'aurions pas à regretter l'entêtement et la colère qui contrastent d'une façon si fâcheuse et si mesquine avec le loisir et la rêverie du poète.

Serait-il vrai qu'il existe des royautés littéraires? Le public plierait-il volontiers le genou devant les demi-dieux de ce nouvel Olympe? Le devoir de la critique est-il d'enregistrer l'avènement des nouveaux rois et de prêter serment entre leurs mains? Si cela était, la dialectique littéraire se réduirait à l'office de chancelier. Avant de souscrire à cette théorie de la puissance poétique, qu'il me soit permis de la discuter. Si mes raisons ne valent rien, qu'on les réfute; si mes argumens sont incomplets, qu'on les achève; si je suis dans le vrai, qu'une fausse honte n'éternise pas des inimitiés factices. Il n'y a pas à rougir quand on se trompe; il n'y a rien d'honorable ni de grand à persister dans son aveuglement.

La critique, je le sais, n'est pas unanime dans ses reproches; et je croirais mal défendre la cause à laquelle je me suis dévoué en altérant la physionomie réelle des faits. Ce que je blâme, d'autres l'approuvent; ce que je prévois, d'autres ne l'aperçoivent pas. Je ne veux nier aucune de ces difficultés. J'accepte volontiers, sans confusion et sans répugnance, les objections suscitées par le mouvement de ma pensée. Pour les combattre, il suffira, je crois, d'exposer comment je conçois les sympathies et les devoirs de la critique.

Il y a, selon moi, trois manières de juger les œuvres de son temps : on peut les estimer sérieusement au nom du passé, que l'on compare avec elles; au nom du présent, en les admettant absolument, sans restriction et sans arrière-pensée; et enfin au nom de l'avenir, en discutant le but qu'elles se proposent.

Ces trois méthodes sont profondément distinctes. La première et la troisième sont hostiles à plusieurs croyances de la poésie nouvelle. La seconde seule a fait preuve jusqu'ici d'une entière sympathie pour les royautés littéraires. Voyons si toutes les trois résisteront avec un égal succès à l'analyse et à la réflexion.

La première méthode, que j'appellerai la méthode *historique*, faute de pouvoir la désigner plus clairement, prend dans le passé

une époque féconde en chefs-d'œuvre poétiques, remarquable par le mouvement et la vivacité, ou par l'ordre et l'harmonie de ses créations. Elle choisit à son gré, selon l'énergie ou la faiblesse de son caractère, Shakspeare ou Pope, Molière ou Boileau. Une fois fixée dans son choix, elle déclare irréprochable de tout point le modèle dont elle a fait un demi-dieu. Elle brûle, sur l'autel qu'elle a bâti de ses mains, un encens vigilant et assidu. Tous ceux qui ne sont pas initiés à sa religion, elle les nomme impies.

Quelles sont les conséquences prochaines et naturelles de cette méthode? Que faut-il attendre de ces perpétuelles comparaisons? Est-il permis de fonder une légitime espérance sur ce dévot souvenir du passé? N'y a-t-il pas dans ce culte des aïeux le germe d'une irrésistible injustice pour les contemporains? N'est-il pas à craindre que l'habitude de vivre avec les morts ne nous rende dédaigneux et hautains avec les hommes que nous coudoyons? Le vieil adage latin, *major è longinquo reverentia*, n'est-il pas applicable avec une égale justesse à l'histoire littéraire et à l'histoire politique? N'est-il pas dans le caractère humain de grandir les figures à mesure qu'elles s'éloignent? Quel est celui de nous qui résiste courageusement à l'effet inverse de cette singulière perspective? Quel est celui qui ne cède pas au mouvement involontaire de sa vanité, et qui ne se console pas à son insu de la supériorité des contemporains éminens, en leur opposant la supériorité menaçante des morts illustres?

C'est une triste vérité, mais qu'il faut reconnaître et ne jamais oublier, que la plupart des hommes répugnent à l'admiration des choses qu'ils ont sous les yeux. Ils se sembleraient à eux-mêmes trop petits et trop infimes, s'ils avouaient la grandeur et l'élévation de ceux qui respirent le même air et vivent dans la même ville. Ils se vengent du présent qu'ils ne peuvent détruire en cherchant dans les siècles évanouis des figures plus grandes et plus hautes. Ceci est une plaie honteuse de notre nature; mais, pour la guérir, il ne faut pas la nier.

S'il y a parmi nous des esprits loyaux et sérieux qui s'accommodent volontiers d'une double admiration, chez qui la sympathie pour le présent n'exclut pas le respect du passé, et qui ne se trouvent ni plus petits ni plus étroits pour proclamer en toute occasion qu'ils n'atteignent à la taille ni de leurs aïeux ni de leurs frères,

s'il en est qui vivent paisibles et sereins, et qui dorment heureux sans espérance de grandir, ces esprits sont rares et font exception à la loi commune.

Ce n'est pas tout. Jusqu'ici nous avons supposé que la comparaison assidue du présent et du passé, bien que préjudiciable aux contemporains, se réalisait à des conditions régulières; nous avons cru, par hypothèse, que les amans studieux du passé contemplaient d'un œil clair et attentif les monumens élevés chaque jour à leurs côtés.

Mais cela est-il ainsi? Je ne le crois pas. Ceux qui baptisent du nom d'immortel et d'inimitable un siècle de prédilection, qui prennent pour dernier terme du génie humain l'âge d'Élisabeth ou de la reine Anne, de Louis XIV ou de Voltaire, consentiront-ils volontiers à étudier dans leurs moindres détails les inventions qu'ils dédaignent *à priori?* Devons-nous attendre de leur mépris l'analyse patiente et déliée des œuvres qu'ils ont rapetissées d'avance dans leur pensée? Ne serait-ce pas de leur part une complaisance merveilleuse et presque impossible, que de descendre jusqu'à l'intelligence intime des choses et des hommes qui sont auprès du passé comme s'ils n'étaient pas? Espérez-vous qu'ils s'abaissent jusqu'à mesurer des pygmées, eux qui ne veulent regarder que des géans?

Aussi voyez comme ils traitent le plus souvent avec une ignorante fatuité les questions qu'ils n'ont pas même feuilletées! Voyez comme ils parlent avec une abondance vide et gonflée des problèmes les plus nouveaux, qu'ils ne soupçonnent pas! Comme ils déplacent et brouillent les termes opposés des équations qu'ils prétendent résoudre! Comme ils tranchent d'un mot les doutes qu'ils ne conçoivent pas; comme ils cravachent insolemment les difficultés qui se cabrent sous leur gaucherie entêtée!

Il y a dans la vénération du passé quelque chose qui obscurcit fréquemment l'intelligence des contemporains. Complète et persévérante, l'étude des monumens qui ont traversé les siècles ne pourrait se concilier avec l'ignorance et le dédain du présent. Renfermée dans de certaines limites, dévouée aux intérêts d'une famille dont elle ne connaît pas la généalogie, cette étude ferme la porte aux idées nouvelles.

Faut-il s'étonner si un homme façonné dès long-temps aux poèmes castillans et hautains de Corneille, ou bien aux élégies harmonieuses, aux délicates analyses de Racine, refuse de s'initier par de nouvelles et laborieuses investigations aux tentatives et aux espérances de la poésie contemporaine? Faut-il s'étonner s'il répugne à passer de la tranquille contemplation des chefs-d'œuvre accomplis à la recherche des inventions qui se multiplient et se combattent, et dont plusieurs encore ne sont que l'ébauche incomplète des idées qu'elles devaient réaliser?

Non sans doute; l'étonnement serait de la niaiserie. Il est si simple et si commode d'enfermer sa pensée dans un cercle infranchissable! Il est si doux et si heureux pour la paresse d'arrêter irrévocablement l'horizon de ses regards, de déclarer absente la terre qu'on n'a pas visitée, de traiter d'aventuriers et de visionnaires ceux qui rêvent les îles inconnues! A quoi bon abréger son sommeil pour étudier les projets de ces nouveaux Colomb? Ne vaut-il pas mieux cent fois traiter ces inventeurs prétendus comme la cour de Castille traitait le pilote génois? Au lieu de risquer le voyage, ne vaut-il pas mieux dire avec les familiers d'Isabelle : Le sol manque où nos pieds n'ont pas marché?

Il y a dans l'intimité quotidienne des hommes qui ne sont plus quelque chose de grave et de singulièrement émouvant, qui détourne la pensée des nouvelles épreuves. Quand on s'est composé pour ses rêveries de la journée, pour ses réflexions et ses entretiens de toutes les heures, un cercle choisi d'esprits rares et puissans, qui ont donné au monde la mesure et la portée de leurs projets, qui ont réalisé par des œuvres pures et fidèles leurs plus hautes ambitions, l'ame heureuse et fière de ces glorieuses et inviolables amitiés se fait prier à deux fois pour engager sa confiance à de nouvelles affections. Elle passe indifférente auprès des inventions les plus éclatantes qui viennent d'éclore, comme un époux de la veille près d'un groupe de jeunes filles resplendissantes de pudeur et de beauté.

Or une critique condamnée par ses instincts et ses prédilections à l'ignorance ou à la connaissance nécessairement incomplète des œuvres qu'elle prétend juger, a-t-elle des droits légitimes à notre sanction? Si elle refuse de marcher devant nous, comment pouvons-

nous la suivre? Si elle ne daigne pas écarter les ronces qui embarrassent le chemin, la prendrons-nous pour guide? Si elle s'assied au bord de la route, la consulterons-nous sur le but du voyage?

L'ignorance qui s'avoue et se proclame est le point de départ le plus sûr vers la science qui reste à conquérir. L'ignorance qui se glorifie et s'absout est une nuit que rien ne peut dissiper, qui ternit toutes les lumières, une nuit éternelle.

En présence de la critique amoureuse du passé, on ne saurait se lasser de le répéter, malgré l'inévitable ridicule de cette naïve recommandation : le savoir, si profond qu'il soit, limité aux lignes extrêmes de certaines époques, ne dispense pas plus de l'étude des époques qui ont suivi que de celle des époques antérieures. Si la littérature du XVe siècle n'explique pas, à ceux qui l'ignorent, la littérature du XIIe, par quel hasard les idées littéraires contemporaines de Louis XI ou de François Ier révéleraient-elles aux hommes enfouis dans le passé l'intelligence de notre temps, sur lequel ils n'ont jamais jeté les yeux?

Qu'ils ignorent, mais qu'ils s'abstiennent. Qu'ils occupent leurs loisirs à dérouler les bandelettes de leurs momies vénérées; qu'ils adorent les images de ceux qui ont vécu. Mais qu'ils ne sortent pas de leurs cités souterraines pour blâmer à l'étourdie les choses qui se font au-dessus de leurs têtes.

Que fait au contraire cette critique rétrograde? Comprend-elle son devoir et les limites de sa puissance? Se résigne-t-elle de bonne grace au seul rôle qu'elle puisse dignement remplir, à l'interprétation du passé au milieu duquel elle a vécu? Mon dieu non! elle s'entête aveuglément dans une résistance inutile; elle s'oppose de toutes ses forces au mouvement qu'elle ne conçoit pas. Elle s'en va furetant jour et nuit les poudreuses bibliothèques, pour demander aux morts des argumens victorieux contre les vivans.

Ainsi, sans tenir compte des besoins nouveaux, des transformations relatives des mœurs et des passions, auxquelles s'adresse la poésie, sans accepter les métamorphoses imposées à l'ensemble des idées littéraires par les progrès des études historiques, elle prétend immobiliser la pensée.

C'est une folie, je le sais bien, mais une folie inguérissable à ce qu'il semble; car la critique de bibliothèque compte aujourd'hui

de nombreux représentans et ne promet pas de s'éteindre. Plusieurs d'entre eux se recommandent par l'élégance du langage; mais toute l'harmonie de leurs périodes, toute la grace de leurs railleries, toute l'habileté de leurs récriminations ne peuvent rien contre les choses qui se font. Ils n'excitent que le dédain et l'indifférence des poètes.

Je blâmerais hautement les hommes d'imagination de ne pas répondre à des interpellations pertinentes; je les blâmerais de ne pas réfuter par eux-mêmes ou par leurs amis des objections sérieuses. Le silence en pareil cas est une mauvaise défense. C'est mal comprendre sa dignité personnelle que de n'opposer à une accusation mesurée que le sourire de l'inattention.

Mais je ne puis blâmer l'accueil fait aux reproches de la critique historique. Je ne puis savoir mauvais gré aux esprits qui vivent de fantaisie d'entendre sans les écouter les clameurs d'une foule jalouse et envieuse qui prétend leur défendre de marcher, parce qu'elle ne peut faire un pas.

La seconde méthode est plus féconde et plus large. C'est la réalisation vivante d'une parole échappée à l'auteur de *René*, dans sa colère contre les chicanes mesquines que la littérature impériale ne lui épargnait pas. Il avait dit : « Il faut abandonner la critique des défauts pour la critique des beautés. » Cette pensée, vraie en elle-même, et qui contient le germe de plusieurs réflexions utiles et encourageantes aux nouveau-venus comme aux hommes déjà glorieusement arrivés, a été prise à la lettre par ceux qui font profession d'une sympathie assidue pour les tentatives et les projets de la poésie nouvelle.

Ce qui leur importe avant tout, c'est de se placer au point de vue de l'inventeur, et en cela ils ont raison. Leur préoccupation constante, leur étude de toutes les heures, c'est de s'interposer entre le poète et la foule, c'est d'expliquer et de mettre en lumière les parties les plus secrètes du drame ou du roman qu'ils ont sous les yeux. Ils s'efforcent à deviner, dans les moindres détails de l'œuvre qu'ils analysent, l'intention générale, obscure pour le plus grand nombre, et perceptible seulement aux initiés, à ceux qui sont doués d'un sens poétique capable de rivaliser avec le génie

même de l'invention, pour l'acuité du regard et l'étendue de l'horizon qu'il embrasse.

Cette tâche est belle, je ne veux pas le nier. Au début d'une école nouvelle, la critique admirative et sympathique peut aider puissamment à la réforme et à l'éducation de l'esprit public. En se résignant à l'enseignement quotidien des vérités qu'elle a surprises, en exprimant successivement, avec une sobriété contenue, avec une habile tempérance, dans un style limpide, les idées que le poète livre d'un seul coup aux esprits frivoles et inattentifs, elle rend à l'inventeur aussi bien qu'au lecteur un service incontestable.

Mais, après l'avènement définitif des idées nouvelles, quand le public instruit par ces leçons persévérantes n'a plus rien à deviner, quand le poète est sûr d'être compris, une tâche nouvelle commence pour la critique. Cette tâche, c'est l'application de la troisième méthode que nous avons précédemment indiquée. La première se rejetait dans le passé pour blâmer le présent; la seconde s'en tenait au présent, et se bornait à l'expliquer; la troisième explique le présent par le passé, mais elle va plus loin. Elle interroge l'avenir qui se prépare, elle prévoit les choses qui ne sont pas encore, en estimant sérieusement les choses qui se font. La critique *rétrospective* est frappée d'impuissance. La critique *admirative* est désormais inutile. La critique *prospective* a maintenant son rôle à jouer. Ce rôle n'est possible qu'après l'examen total, après la récapitulation sommaire, mais compréhensive, des hommes éminens qui sont aujourd'hui à la tête de la poésie française.

II.

Parcourons ensemble, mon ami, le domaine entier de l'imagination, embrassons d'un regard toutes les gloires poétiques de la France, épelons les noms splendides et sonores qui depuis quinze ans ont pris place dans l'histoire; quelle richesse, quel éclat et surtout quelle variété! L'élégie, l'ode et la satire, qui jusqu'ici, si l'on excepte Régnier et André Chénier, n'avaient

guère été dans notre pays qu'un délassement de lettrés, un retentissement plus ou moins grêle des deux antiquités, un pastiche habile, mais le plus souvent inanimé des pensées consacrées par l'admiration d'Athènes ou de Rome, ont aujourd'hui de glorieux représentans.

Le premier nom que je vais prononcer est déjà sur vos lèvres. Plus d'une fois vous l'avez invoqué dans la tourmente littéraire. Au milieu des orages tumultueux qui ont accueilli votre passage, vous avez pris pour guide plus d'une fois cette étoile radieuse qui avait éclairé vos premiers pas. Entre les fortunes littéraires j'en sais bien peu qui se puissent comparer à celle de Lamartine. Il domine par la paisible majesté de son génie toutes les controverses littéraires. Il ne s'est guère soucié, à ce qu'il semble, de la rénovation factice de la poésie lyrique au seizième siècle, ni du rajeunissement plus sérieux et plus vrai commencé à la fin du siècle dernier, au pied de l'échafaud, par une voix trop tôt réduite au silence. Le savant Ronsard qui voulait helléniser toute la France, et la lyre mélodieuse à qui Mlle de Coigny a confié le soin de son immortalité, ne sont pour rien dans l'avènement de Lamartine. Homme heureux et prédestiné, il ne doit qu'à lui-même l'abondance et la forme de ses pensées. Parmi les artistes éminens de ce temps-ci, ce qui le distingue, vous le savez, c'est la spontanéité permanente de son génie. Il n'emprunte à personne le nombre et la mesure de ses périodes. Les similitudes inépuisables dont il fait un vêtement à sa fantaisie, les horizons indéfinis qu'il ouvre devant nous, les perspectives majestueuses de ses paysages, tout cela est bien à lui. Il n'a dit à personne le secret de ses inspirations merveilleuses. Peut-être qu'il ignore lui-même la source mystérieuse où sa rêverie se renouvelle sans jamais se métamorphoser. Homme de cœur et d'entraînement, il ne s'est jamais étudié. Il n'a jamais songé à se demander pourquoi sa fantaisie préférait les plis majestueux de la toge antique aux tabards et aux cottes de maille; s'il lui est arrivé de feuilleter l'histoire, sans doute ç'a été seulement pour nourrir sa pieuse tristesse au spectacle des grandes catastrophes. Il ne s'est guère enquis du costume ou des habitudes des héros dont il lisait la vie. Mais il a suivi d'un œil curieux l'accomplissement des conseils providentiels dans la destinée politique des nations. Il n'a pas

cherché dans les chroniques les anecdotes singulières ou les passions désordonnées qui depuis quelque temps ont alléché tant d'ambitions poétiques.

Chose étonnante dans un siècle érudit et dialectique! si tous les livres avaient péri, il y a quinze ans, Lamartine ne serait pas moins grand. Le savoir enfoui dans nos bibliothèques n'aurait pas ajouté une corde à sa lyre. Dieu, l'homme et la nature, voilà le thème éternel qu'il recommence incessamment, qu'il interroge et qu'il explique à toute heure, qu'il décompose et qu'il varie; c'est à cette vaste et solennelle trilogie qu'il ramène toutes ses méditations. Tantôt il demande au monde le secret des volontés divines, tantôt il essaie de résoudre l'énigme de la création par les espérances de son cœur. Ou bien, dans ses tristesses les plus hautes, quand il est las de lui-même et du monde, il s'adresse à Dieu et lui pose l'insoluble question : où va le monde? où vont les hommes?

Par la profondeur de ses regrets, par la sereine résignation de ses pensées, Lamartine appartient au christianisme. Par l'élan naturel et divin de son génie, par son ignorance naïve et résolue, ou plutôt par l'intuition savante et calme de sa conscience, il appartient aux premiers temps de la poésie antique.

Après lui il est un nom que l'art et la poésie chérissent presque à l'égal du sien, un nom qui se recommande à la gloire par la délicatesse patiente des inventions, par la grace exquise et harmonieuse, par la finesse déliée, par la coquetterie invitante et chaste. Vous le savez, Alfred de Vigny, dont les débuts remontent au même temps que les vôtres, a marqué sa place dans l'histoire littéraire avec un soin que nul ne peut blâmer; si plus d'un regret se mêle à notre admiration, s'il nous est arrivé plus d'une fois de souhaiter une sœur à la divine Eloa, si dans notre pieux enthousiasme pour le poète nous l'avons gourmandé sur le chiffre avare de sa famille, qu'importe, n'est-ce pas? Est-ce au nombre des perles qu'il faut mesurer la beauté du collier? Le poète est jeune, il a devant lui une longue vie. Il s'est nourri de fortes études, il n'a regretté, pour assouplir sa parole et façonner sa pensée, ni les veilles, ni le courage. Il n'a pas craint le reproche adressé à l'en-

nemi de Philippe; bien souvent il a vu le jour lutter avec la lueur pâlissante de sa lampe.

S'il a reçu du ciel une riche nature, il a cultivé précieusement ce divin patrimoine. Rarement se laisse-t-il aller au premier élan de sa pensée. Il se défie courageusement du caprice de ses inspirations. Il préfère, et je l'en remercie, l'approbation et la louange de quelques amis d'élite à la bruyante et passagère popularité qui salue à l'ordinaire l'exagération et l'emphase. Quand une fois il s'est mis en tête d'enchatonner une de ses pensées, il ne quitte pas le métal qu'il ne l'ait ciselé selon sa volonté. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir donné, comme un habile lapidaire, une transparence lumineuse à la pierre qu'il a taillée; il veut pousser plus loin le travail et la conquête. Il sèmera sur l'anneau des figures capricieuses, pleines de mouvement et de vie, il entrelacera leurs bras, il animera leurs gestes, il luttera de précision et de finesse avec l'art florentin. C'est une rude tâche, n'est-ce pas? Mais la gloire achetée à ce prix n'en est que plus grande et plus durable.

Vous connaissez mieux que moi tous les trésors contenus dans l'ame ardente et poétique de Sainte-Beuve. Mieux et plus souvent que moi, vous avez pu apprécier toutes les souplesses de sa pensée, toutes les ressources de sa parole. S'il n'a pas, comme Lamartine, la spontanéité débordante, ou, comme Alfred de Vigny, la patiente coquetterie, il s'élève aussi haut qu'eux en marchant par d'autres voies. Vous ne l'ignorez pas, mon ami, Sainte-Beuve est arrivé à la poésie par la science qu'il a trouvée incomplète, par la pratique de la vie qu'il a trouvée mauvaise. Avant de demander à Dieu d'impérissables consolations, il s'est plongé bien avant dans les vanités de l'esprit, dans les plaisirs et les passions du monde. Avant de regarder face à face *celui qui ne se voit pas,* il s'est confié long-temps dans l'austère contemplation de la vérité enseignable, il s'est complu dans les joies turbulentes. Quand il s'est mis à chanter, il savait, il avait vécu. Aussi, chez lui, c'est un plaisir singulier d'allier la forme savante à l'apparente humilité des détails. Comme l'auteur de *Laodamia,* il aime à célébrer dans ses hymnes mélodieux les épisodes de la vie domestique. Le souvenir de ses lectures n'est jamais que l'occasion et rarement la cause

de ses rêveries. Il n'essaie pas de cacher sous une fastueuse érudition la primitive simplicité de ses espérances, ou la modestie de ses désirs. Il parle naïvement des choses qu'il a senties. Il ne demande grace pour aucune hardiesse. Il nous montre sans ostentation et sans pruderie ce qu'il a vu au fond de son cœur. Le soleil éclatant et pur, le ciel haut et diaphane, les paysages dans le goût de Claude Lorrain, ne sont pas familiers à son pinceau. Il préfère à ces augustes épopées de la campagne italienne les lignes élégantes et sobres de Richmond. Par l'acceptation franche des vulgarités qu'il sait enrichir, il se rapproche volontiers de l'école flamande. Comme Ruysdael et Hobbema, il ne dédaigne rien de ce qu'il peut retracer. Il excelle éminemment à relever par la pureté précise de l'expression les traits qui, sous une autre main, seraient demeurés vagues, inaccusés, et nous auraient choqués par leur inutilité. — Mais, quels que soient les secrets de son procédé poétique, il est sûr, quand il le voudra, d'agrandir son nom.

Ce que j'aime dans Béranger, ce que j'admire sans me lasser, c'est l'artifice ingénieux qui encadre, dans les étroites limites de quelques strophes, le développement rapide, mais complet, d'un sentiment qui, pour être simple, n'en est pas moins neuf, tant le poète sait rajeunir par la pureté de la forme, par l'invention des détails, les sujets les plus familiers. Rarement lui arrive-t-il de se fier à l'éclat pittoresque de l'expression pour l'effet de sa pensée. Il y a dans la trame de son vers une transparence hardie qui laisse voir à nu tous les caprices de la fantaisie. Il ne déguise jamais sous un mot sonore une idée grêle et chétive. Ce qu'il veut dire, il le sait nettement. Il prévoit tout ce qu'il montre. Il ne laisse au hasard aucune chance de victoire ou de défaite. Chaque pas qu'il fait, il a pris soin de l'assurer. Aussi comme il va droit au but! Comme il remue profondément! Comme il va chercher au fond du cœur, sans hésitation et sans gaucherie, les sentimens qu'il veut atteindre!

Un des caractères distinctifs de Béranger, un de ses priviléges les plus précieux, c'est de dramatiser en cinquante vers l'idée qu'il a choisie. Non-seulement il en exprime le suc le plus savoureux, mais il sait encore, chose plus rare aujourd'hui, s'arrêter à temps et ne pas l'épuiser.

Il s'est préservé avec une religieuse vigilance de la contagion générale aujourd'hui, de l'exubérance luxuriante, qui efface les formes en multipliant les couleurs.

Ce qu'on devait craindre pour Béranger ne s'est pas réalisé. Ses admirateurs les plus ardens osaient à peine prédire que sa gloire survivrait aux passions politiques dont il avait été l'apôtre le plus éloquent. Lui-même, vous le savez, dans ses adieux au public, il a semblé frappé de cette triste vérité : qu'il n'y a ici-bas aucune puissance durable, et que la couronne des poètes n'est pas plus solide que celle des rois. Heureusement il est allé trop loin dans ses prophéties. Si toutes ses chansons ne doivent pas garder le charme de la jeunesse, il en est dans le nombre que rien ne pourra vieillir.

Celles de ses inspirations qui traduisaient jour par jour les souffrances du pays, qui témoignaient du courage de ses espérances et de l'aveuglement de ses maîtres, offriront à la postérité l'intérêt profond d'une page d'histoire. Les couplets amoureux et avinés ne perdront ni leur gaîté ni leur franchise.

Mais, vous le savez, mon ami, entre les poèmes de Béranger, plusieurs par la sereine élévation des idées, par l'expression concise et ferme, par l'éternelle généralité des sentimens, par l'intelligence nette et vive des misères humaines, se placent d'emblée à côté des plus beaux dialogues de la philosophie antique. Il n'y a rien dans le Phédon de plus pur, de plus éclatant, de plus vrai que le *Dieu des bonnes gens*.

Le reproche souvent adressé à Béranger, sur la brièveté de son cadre, ne tient pas contre un examen réfléchi. Puisqu'il n'omet aucun des traits qui peuvent servir au relief de sa pensée, il y a, je le pense, dans la sobriété de sa manière un calcul savant, une connaissance très sûre du public auquel il s'adresse. Sa réserve d'ailleurs ne va jamais jusqu'à la sécheresse. Lorsqu'il s'arrête, ce n'est pas faiblesse, c'est prudence. Son abondante concision, loin d'accuser les défaillances de son génie, n'est pour ses inventions long-temps méditées et ramenées à d'immuables proportions qu'une panoplie simple et solide.

Vous n'avez pas oublié, mon ami, le cri d'étonnement qui ac-

cueillit les premiers vers de Barbier. Il y avait dans ce hardi défi jeté aux viles ambitions une virilité tyrtéenne qui semblait impossible au milieu de l'efféminatión générale des mœurs et du langage. On se demandait avec une inquiète curiosité quelle était cette main inconnue qui marquait au front les dilapidateurs de la fortune publique. On s'enquérait avidement des études et des amitiés de ce poète nouveau qui débutait comme finissent les maîtres. On avait peine à comprendre comment il avait passé si rapidement de la lecture de Sauval et de Félibien à la sanglante satire de nos turpitudes dorées. Mais qu'importe la singularité imprévue de cette rapide inauguration? Quand il promenait laborieusement sa pensée dans le vieux Paris de François Ier, il n'avait pas encore trouvé son vrai chemin, il attendait un guide mystérieux. Quand son heure fut venue, il sentit au dedans de lui-même une confiance inespérée. Il n'eut qu'à parler : tous, en l'écoutant, se souvenaient des vers qu'il allait dire.

Jamais, vous le savez, le symbolisme poétique n'avait été si hardiment réalisé. Jamais la langue n'avait plus franchement dépouillé sa dédaigneuse coquetterie. Il semblait que le secret de Juvénal fût retrouvé. Une fois maître d'une image harmonieusement unie à sa pensée, il la mène à bout, il la déploie et la drape, il promène le regard parmi les plis ondoyans et lumineux, il ne laisse ignorer aucune des richesses du vêtement qu'il a choisi. Une image unique lui suffit parce qu'il en devine toutes les ressources, et qu'il sait les appliquer toutes aux besoins du sentiment qui le domine.

Y a-t-il, dans les satires antiques, dans les flétrissures infligées à la Rome impériale quelque chose d'une nudité plus saisissante et plus vraie que *l'Idole?* Les matrones latines ont-elles été plus sévèrement fustigées que les femmes de France prostituant à l'étranger vainqueur leur jeunesse et leur beauté?

L'envie ne devait pas laisser impuni le triomphe du nouveau poète : elle a dit que le secret des *Iambes* se réduisait à deux procédés bien simples; exagérer pour frapper plus fort, et substituer constamment le sens propre au sens figuré. Vous savez, mon ami, ce que valent ces découvertes prétendues, ces recettes pour jouer le génie. Depuis que la formule est publiée, personne encore n'en a fait usage.

Et puis le *Pianto* n'a-t-il pas répondu victorieusement à ceux qui accusaient la monotone beauté des *Iambes?* N'y a-t-il pas dans cette tétralogie italienne de quoi réduire au silence ceux qui blâmaient, dans la force qu'ils ne pouvaient nier, la perpétuité de la tension musculaire? Toute cette merveilleuse élégie respire une grâce virgilienne. Barbier nous a montré la campagne romaine avec la simplicité du Poussin. Le dialogue entre Salvator et Masaniello ne semble-t-il pas un fragment du poète sicilien retrouvé sur un palimpseste poudreux par la patiente érudition d'Angelo Maïo? La grande figure d'Orcagna, dans le Campo Santo, la figure naïve de Bianca, dont le souvenir toujours présent plane encore sur les clochers de Venise déchue, l'une qui semble tracée avec la plume d'Alighieri, l'autre détachée d'une chronique amoureuse de Shakspeare, n'ont-elles pas marqué dans la manière du poète un renouvellement vigoureux, une métamorphose inattendue?

Il s'est élevé contre le *Pianto* une objection grave; on a dit : Ce n'est pas là l'Italie. Pise, Rome, Naples et Venise ne sont pas faites ainsi qu'il nous les montre. A la bonne heure! Mais nous a-t-il montré de belles choses? Oui? Eh bien! éprouvez maintenant par une méthode pareille le quatrième chant du *Pélerinage,* le chef-d'œuvre de Byron dans la poésie grave, et dites-nous si l'Italie de Byron est plus vraie que celle de Barbier? Mon Dieu! je ne suis pas loin de croire, en prenant la moyenne des récits les plus véridiques, que l'auteur de *Lara* est plus loin encore de la vérité que l'auteur du *Pianto*. Si le silence de Pise, les mascarades de Rome, la joie turbulente de Naples et les folles débauches de Venise ne se réfléchissent pas fidèlement dans l'élégie française, qui osera dire que la solennelle tristesse du *Pianto* anglais n'efface pas plus souvent encore les aspérités originales du paysage et l'individualité native des villes italiennes?

J'arrive à votre nom, mon ami, qui n'est pas le moins glorieux de toute cette illustre famille. Je saisis avec empressement l'occasion publique qui m'est offerte de réfuter, une fois pour toutes, une accusation qui, pour être injuste, n'est pas moins douloureuse. Nul plus que moi n'admire, nul ne proclame plus volontiers

l'éclatante richesse de coloris qui vous place si haut parmi les poètes de ce temps-ci.

Vous avez retrouvé comme par enchantement toutes les souplesses et toutes les naïvetés dont notre langue semblait déshabituée depuis deux siècles. Vous avez rendu à la période française l'ampleur flottante et majestueuse qu'elle avait perdue depuis la renaissance. Vous avez sculpté notre idiome, vous l'avez découpé en trèfles et en dentelles ; vous avez gravé dans la parole les merveilleux dessins qui nous ravissent dans les tours mauresques, dans les palais vénitiens, dans les vieilles cathédrales chrétiennes. Nul mieux que vous ne possède l'art de lutter par le nombre et la profusion des images avec la peinture la plus franche et la plus vive. Vous avez pour chacune de vos pensées des traits et des nuances qui feraient envie aux héritiers de Titien et de Paul Veronèse. Quand il vous plaît de nous montrer les lignes d'un paysage, ou l'armure d'un guerrier, le pinceau n'a plus rien à faire pour achever son œuvre, il n'a qu'à mettre sur la toile les masses de lumière et d'ombre que vous avez choisies comme les meilleures.

Aussi voyez comme les peintres reconnaissent à l'envi l'intime fraternité qui les unit à votre génie ! voyez comme ils marchent joyeusement à votre suite, comme ils cherchent sur leur palette les costumes et les villes que vous préférez, comme ils étreignent d'une constante sympathie les scènes et les physionomies que votre doigt leur désigne. On dirait qu'à votre voix toutes les formes extérieures de la fantaisie se sont renouvelées. Les ruines inhonorées se relèvent pour un culte fervent. Dix siècles de la biographie humaine, flétris par l'ignorance du nom de barbarie, reprennent le rang qui leur appartenait dans l'histoire européenne. Le marbre, esclave dévoué de l'art antique depuis la mort de Jean Goujon, demande au ciseau patient la dague et la cotte de maille, la visière et le bouclier de nos aïeux. Vous avez naturalisé dans l'art une vérité que Herder et Jean de Muller avaient léguée à la réflexion studieuse, mais que leur éloquence n'avait pas suffi à populariser. Après avoir expliqué l'âge moderne par le moyen-âge, vous avez voulu expliquer pareillement l'antiquité par l'Orient. Vous avez montré qu'il n'y a pas pour les idées humaines de généalogie possible, si l'on retranche de nos titres deux géné-

rations importantes, la première et la troisième. Vous avez mis en lumière tout ce qu'il y a de réel, de profondément vrai dans le partage des siècles historiques.

Il se peut, mon ami, que vous préfériez à tous vos recueils lyriques celui que vous avez consacré tout entier à l'Orient. Il se peut que vous trouviez éblouissantes, entre toutes, les couleurs que vous avez dérobées à la Judée, à la Turquie, à la Perse, à l'Espagne; et s'il ne s'agissait que de la trame étincelante de l'étoffe, je dirais comme vous. C'est à coup sûr un des poèmes les plus merveilleux pour la docile variété du rhythme, pour l'abondance inépuisable des tropes et des métaphores. C'est là que vous avez touché les dernières limites où l'art extérieur pouvait atteindre; mais je préfère les *Feuilles d'automne* aux *Orientales*, et voici pourquoi.

En nous parlant de l'Orient, vous aviez deux partis à prendre. Ou bien vous pouviez nous le montrer au milieu des émotions qu'il produit sur un homme d'Europe; ou bien vous pouviez vous transformer par la pensée, oublier votre patrie et vous faire l'homme du pays où vous alliez. Par un caprice très légitime, et que je ne songe pas à discuter, vous avez choisi un troisième parti. Votre fantaisie a visité l'Orient et nous est revenue pour peindre ses voyages; elle nous a déroulé complaisamment les mille couleurs dont elle avait récréé ses yeux. Mais après l'étonnement du spectacle chacun s'est demandé quel était l'homme caché sous cet artiste prodigieux. Hafiz et Djamy vous avaient prêté leur langage embaumé, vous aviez pris dans les poèmes suspendus à la voûte de la Mecque les vives allures de l'imagination arabe; et pourtant deux pages de *Medjnoun et Leila* produisent sur nous une impression plus profonde que la plus belle de vos orientales. Pourquoi cela? C'est qu'il n'y avait en vous ni l'homme d'Orient, ni l'homme d'Europe, ni la sympathie du cœur habitué aux scènes qui sont devant lui, ni la curiosité réfléchie d'un esprit qui juge en même temps qu'il s'instruit.

Loin de conclure de ces prémisses, que je crois justes, la condamnation d'une œuvre qui déroute la critique en la dominant, je reconnais volontiers qu'il a fallu une singulière puissance de talent pour fixer l'attention paresseuse des lecteurs de France, en mettant

dans ce poème tous les élémens hormis l'élément humain. Il a fallu des ressources multipliées, des secrets imprévus, pour dissimuler pendant quatre mille vers l'absence du cœur et de la réflexion. A la place de la poésie vous avez mis la peinture et la musique, ou plutôt de la peinture et de la musique vous avez fait une poésie nouvelle, sans larmes et sans rêveries, mais douce et nonchalante, pleine de murmures harmonieux et de lointaines perspectives : dans l'ivresse des sens on oubliait de penser.

Dans les *Feuilles d'automne*, l'artiste demeure et l'homme paraît. Comme pour vous reposer de votre capricieux pélerinage, vous redescendez en vous-même. Vous étudiez patiemment au fond de votre conscience vos douleurs de jeunesse, les joies sereines de votre virilité, vos inquiétudes paternelles, vos ambitions éteintes et renaissantes. Voilà pourquoi je préfère ce dernier recueil à ses aînés.

Parfois, il est vrai, il m'arrive de regretter l'avare sobriété de vos épanchemens. Où je voudrais entendre le cri de l'ame, je trouve encore l'esprit amoureux de ses fantaisies, plus occupé de la gloire que de la vérité. Mais que sont mes reproches en présence des beautés profondes, des traits ineffaçables que vous avez gravés au fronton de votre dernier temple? C'est le plus humain, le plus vrai, le plus grand de tous.

Et maintenant, mon ami, voici que nous avons achevé le cercle entier de la poésie lyrique, voici que nous avons épuisé la liste glorieuse; quel sera donc, dites-le-moi, le roi de cette poésie?

Lorsque *Cinq-Mars* parut, il y a huit ans, je crois, il n'y eut qu'une voix sur le mérite du style et l'intérêt dramatique de ce beau roman. On était las de tous les pastiches inspirés par *Ivanhoe*. *Cinq-Mars* offrait aux lecteurs de France une fable dont les personnages principaux appartenaient à l'histoire, mais qui pourtant n'avait rien de commun avec le type connu du roman historique. Pour le public des salons, c'était le début de l'auteur, car ses poèmes, éparpillés en fragmens, n'étaient guère familiers qu'à ceux qui étudient jour par jour le renouvellement de l'imagination.

Aussi, comme il arrive en de pareilles occasions, la gloire person-

nelle que le romancier pouvait prétendre légitimement disparut toute entière dans la renommée du livre. Aujourd'hui toutes choses sont remises à leur place. Le livre est demeuré dans l'opinion littéraire ce qu'il était, un beau et grand livre, et le nom qui a signé ce livre est devenu glorieux comme on devait l'espérer.

Richelieu, Louis XIII, Anne d'Autriche, sont tracés d'une main ferme et savante. L'élève, ou mieux encore l'écolier du cardinal est habilement recomposé avec les traits semés dans les mémoires des courtisans. Alfred de Vigny a respecté scrupuleusement la vérité qu'il avait étudiée. Il nous a montré un roi faible et honteux de sa faiblesse, pleurant le sang qu'il voit couler, et n'osant faire un pas pour arrêter la hache prête à tomber sur une tête innocente, conspirant contre son ministre qu'il n'ose congédier, et dénonçant lui-même ses complices à l'ennemi qu'il voulait abattre. C'est une physionomie singulièrement triste que celle de ce pauvre roi. Mais je crois que le poète aurait eu grand tort de l'altérer; car sans le vrai Louis XIII Richelieu n'était pas possible. Le cardinal était difficile à peindre, il y avait un double écueil à éviter. En exaltant sa grandeur politique, on courait le risque de dissimuler la cruauté maladive de son caractère. En étudiant trop curieusement toutes les singularités de ce prêtre prodigieux qui tenait du tigre et du chat, on pouvait se laisser aller à oublier toutes les grandes choses qu'il a faites, et toutes celles qu'il avait projetées pour assurer la puissance du royaume. Dans *Cinq-Mars*, Richelieu est simple et naturel jusque dans ses bizarreries les plus inattendues. Mais il garde au milieu de ses originalités individuelles la hauteur et la netteté de ses vues. C'est plaisir de voir comme il embrasse d'un regard tous les rouages de la machine européenne, comme il enlace dans le réseau de ses pensées tous ces oiselets couronnés qui obéissent en croyant commander, comme il mêle obstinément l'écheveau de ses intrigues, comme il sème les inimitiés pour recueillir les confidences indiscrètes échappées à la colère.

Anne d'Autriche nous demeure en mémoire comme une des créations les plus gracieuses de la poésie. La jeunesse et les blonds cheveux de cette belle reine, ses frayeurs et sa piété, son enfantine coquetterie, les fautes même de sa conduite, tout cela compose un

ensemble merveilleux, une figure idéale et harmonieuse qui contraste heureusement avec celle du roi et du cardinal.

L'amitié de Cinq-Mars et de Thou rappelle, par son austère dévouement, les amitiés antiques que nous lisons aux biographies de Plutarque. L'amour de Cinq-Mars pour Marie est une étude poétique pleine de finesse et de vérité. Quant à Cinq-Mars lui-même, je sais qu'on a souvent reproché à l'auteur de l'avoir embelli outre mesure, d'avoir agrandi sur une trop large échelle les ambitions du favori. Sans doute, à ne consulter que les témoignages, la critique a raison. Mais vous savez comme Alfred de Vigny a répondu à ce reproche. Vous savez comme il a réduit à sa juste valeur ce qu'il faut entendre par la vérité historique. Je ne veux pas le nier, en poussant à bout la pensée de Walter Raleigh, il n'y a plus de croyances possibles; il faut brûler tous les livres qui racontent le passé, ou s'en amuser seulement et renoncer à s'instruire. Mais entre l'incrédulité de l'aventurier anglais et l'orthodoxie universitaire il y a une crédulité intermédiaire, et c'est à celle-là que le poète s'adresse. L'historien doit discuter les relations contradictoires et conclure, après mûr examen, selon la position et la moralité des narrateurs. Le poète a le droit de choisir entre ces relations celle qui lui agrée le mieux. Est-ce à dire pourtant qu'il pourra méconnaître volontairement le caractère général du siècle où il prend son héros? Je ne le crois pas. A quoi bon élire pour ses inventions une date et une patrie? Que signifie cette préférence, si elle peut être impunément répudiée? Si le Cinq-Mars de l'histoire n'est pas le Cinq-Mars du poète, il n'en faut rien conclure contre la beauté du roman; en pareil cas le succès absout. Et puis il se présente une considération décisive, c'est que Cinq-Mars peut être idéalisé plus facilement que Louis XIII ou Richelieu, parce qu'il n'a pas laissé dans la vie publique une trace aussi profonde.

On a fait au roman d'Alfred de Vigny un reproche très peu littéraire. On a dit que toute sa composition était empreinte du préjugé aristocratique. Il me semble qu'il y a pour cette objection une réponse toute simple : Au commencement du XVIIe siècle, quand Richelieu continuait Louis XI et préparait Louis XIV, le duel politique se vidait entre la noblesse et la royauté; le tour du peuple n'était pas encore venu. Dans un poème destiné à retracer

un des épisodes sanglans de cette lutte mémorable, c'eût été faire preuve d'une rare ignorance que de placer au premier plan la résistance populaire. Au temps de Cinq-Mars, l'aristocratie, en défendant ses priviléges, croyait combattre pour elle-même, et ne prévoyait pas que le peuple imiterait son exemple et prendrait sa place. A deux siècles de distance nous pouvons juger Richelieu et ses ennemis sous un autre point de vue; mais le poète n'a pas eu tort de s'associer par la pensée aux passions et aux ignorances de ses acteurs.

Ainsi le monument épique d'Alfred de Vigny a tenu bon contre les attaques historiques et politiques, et nous pouvons hardiment le placer entre les plus belles pages d'histoire et de poésie.

L'unique roman de Mérimée, la *Chronique de Charles IX*, éclate surtout par la réalité pittoresque des détails. Pourquoi a-t-il choisi la Saint-Barthélemy comme cadre de son roman? Je ne sais. Peut-être lui-même ne le sait-il pas. Il avait lu, dit-il, un grand nombre de pamphlets et de mémoires sur la fin du seizième siècle. Il a voulu faire un extrait de ses lectures, et, par un caprice d'artiste, cet extrait est devenu un roman. Il ne faut pas chercher dans les aventures de Mergy le développement progressif d'une idée préconçue. Non, l'auteur marche à l'aventure comme son héros. Il nous mène à l'hôtellerie, au milieu des reitres et des bohémiennes, à la cour parmi les raffinés, dans l'oratoire amoureux d'une comtesse. Mais il ne paraît guère se soucier que son livre ait une fin ou un but. Il conte pour conter. Chacun des chapitres de son livre est un chef-d'œuvre de simplicité. On n'y trouve jamais une description oiseuse. Chaque chose y est à sa place et pour un usage déterminé. Il ne s'amuse pas volontiers à nous expliquer les meubles et les parures en style d'antiquaire. Ce qu'il lui faut, ce qu'il sait créer, ce qu'il nous montre, c'est un ensemble de réalités vivantes, énergiques, qui se meuvent hardiment selon les lois de la vraisemblance et de la raison.

Si l'on se demandait quelle synthèse a précédé la composition de cette chronique, il n'y aurait pas de solution possible. Mais il y a tant d'autres livres qui se sont passés de synthèse et qui n'en sont pas moins de très beaux livres! Où est la synthèse de *Gil Blas*,

par exemple? Lesage est-il moins grand pour n'avoir pas deviné d'avance les aventures qu'il raconte?

Deux figures dominent toute la chronique, c'est Bernard de Mergy et Diane de Turgis. Bernard est un type heureusement imaginé, plein de courage et de crédulité, vertueux et ferme dans ses croyances, mais emporté, comme les jeunes gens de son âge, par l'ardeur tumultueuse des sens. Quand il entrevoit pour la première fois l'espérance d'être aimé, il tressaille de joie et se livre aveuglément à sa destinée. Il ne s'arrête pas un instant à considérer le danger; et pourtant sa bravoure et son aveuglement sont pleins de naturel, le roman s'en arrange très bien. Mais l'auteur a su donner à son héros une franchise qui lui concilie tout d'abord la sympathie du lecteur. Quand Bernard va jouer sa vie sur le pré aux clercs, il ne tremble pas, mais il est ému comme il doit l'être, il sait que dans un instant il peut mourir, et il ne peut quitter sans regret une vie qui s'ouvre à peine, des espérances toutes neuves et que le temps n'a pas encore flétries.

C'est pourquoi j'aime Mergy.

Diane est une hardie jouteuse qui mène vaillamment une aventure. Elle prend pour elle le rôle que Bernard n'ose pas essayer. Elle poursuit l'amant qui devrait l'attaquer. Ce n'est pas, j'en conviens, la méthode usitée aujourd'hui; mais le roman se passe au seizième siècle, parmi les femmes dont Brantome nous a laissé de si joyeux portraits. Cette date n'est pas sans importance. Un siècle plus tard, à Versailles, par exemple, quoique les mœurs fussent loin d'être pures, quoiqu'il y ait dans Bussy et Saint-Simon presque autant de luxure effrontée que dans le biographe des dames galantes, Diane de Turgis n'aurait pas été vraisemblable.

Le caractère de Diane, malgré son apparente virilité, n'est cependant pas dépourvu d'intérêt poétique. Dès les premières pages on comprend qu'elle n'a jamais connu d'amour comme celui de Bernard. Jusqu'alors elle n'avait été aimée que pour sa beauté. Elle entrevoit dans les empressemens respectueux de Mergy une affection plus pure et plus élevée, et sans savoir si elle est capable d'éprouver un pareil sentiment, elle est fière de l'inspirer, et se résigne à faire la moitié du chemin pour amener à elle son timide antagoniste.

Ces deux caractères sont admirablement tracés, et se réalisent dans l'action avec une netteté peu commune.

Le style de Mérimée, dans ce roman, est d'une remarquable concision, mais en même temps d'une riche *contenance*.

Quoique le cadre de cette chronique soit emprunté à l'histoire, cependant les figures historiques y sont rares. Mais celles qui paraissent sont indiquées par des silhouettes vives et hardies. Charles IX, tel que Mérimée nous le donne, s'accorde très bien pour la chétiveté de ses vues et l'étroit horizon de sa pensée avec la tête que nous avons au Louvre. Il a tiré de ce portrait ce qu'on en pouvait tirer. Il a retrouvé l'homme sous le marbre.

Ce que Mérimée dit de la Saint-Barthélemy a semblé à quelques esprits graves un paradoxe ingénieux. Mais beaucoup ont refusé de voir dans cette interprétation toute nouvelle une pensée loyale et sincère. Pour moi, je l'avouerai, je ne me refuse pas à la théorie du chroniqueur. Je ne crois pas que Charles IX fût capable de projets long-temps médités. J'incline à soupçonner qu'il a pu résoudre un massacre comme une partie de chasse. Cette théorie doit être prise pour ce qu'elle vaut, ce n'est ni une apologie ni une accusation, c'est une vue contestable, mais qui ne manque pas de vraisemblance.

Quel que soit l'avis du lecteur érudit sur les opinions historiques et morales de Mérimée, nous aurions à regretter une scène du premier ordre, si l'auteur eût placé son récit dans une autre année que celle de la Saint-Barthélemy. Quand Mergy veut quitter sa maîtresse, et que Diane, après avoir vainement essayé de convertir son amant, essaie de le retenir, quand elle l'étreint dans ses bras, le poète s'élève malgré lui aux accens les plus pathétiques de la passion. Malgré le désintéressement qu'il professe, il ne peut se refuser à l'entraînement du sujet; lui qui d'ordinaire est si sobre en images, il trouve à son insu des expressions pittoresques. Il y a dans l'amour de Diane, furieux et dévoué, quelque chose de la colère maternelle d'une lionne défendant sa famille. C'est qu'en effet Diane aime Bernard à l'heure du danger autrement qu'elle ne l'aimait d'abord. C'est qu'au moment de le perdre, elle a senti redoubler pour lui sa première affection.

Ceci est la plus belle scène du livre, et suffirait seule à établir solidement le nom littéraire de Mérimée.

Ce que j'admire dans votre *Notre-Dame*, c'est l'inépuisable richesse d'épisodes et d'incidens que vous avez semée dans ce beau livre. Vous semblez prendre plaisir à compliquer l'entrelacement des fils de votre récit pour dénouer sans peine ce qui semble inextricable. Si jamais œuvre humaine a témoigné de la puissance de son auteur, c'est à coup sûr *Notre-Dame de Paris*.

Ceux qui ne verraient dans cette vaste épopée que l'intérêt poétique ne comprendraient que la moitié de votre pensée. Votre volonté, je le sais, a été plus haute et plus hardie. Vous avez projeté la reconstruction de la France au xve siècle. La tâche était grande, l'avez-vous réalisée? Vous avez pris pour centre de votre composition la cathédrale de Paris, et autour du temple chrétien vous avez groupé toutes les formes de la vie nationale. Phœbus, Gringoire, Claude Frollo, Quasimodo, sont des types long-temps médités, qui résument poétiquement les conditions et les mœurs de la société française au xve siècle.

J'aime la Esmeralda, et me soucie fort peu de discuter avec les critiques d'Edimbourg si elle procède de Fenella, qui procédait de Mignon, qui procédait?... Je laisse de grand cœur ces misérables chicanes aux oisifs et aux badauds. Elle est à vous, mon ami, à vous tout entière, puisque sans vous nous ne l'aurions pas. Ces lointaines analogies peuvent servir de délassement aux causeries de bibliothèque, mais n'entament pas d'une ligne la valeur d'une création poétique.

C'est une ingénieuse invention d'avoir réuni sur la tête d'une danseuse l'amour d'un soldat, d'un poète, d'un prêtre et de Quasimodo. Grace à cet heureux artifice, l'intérêt romanesque vient colorer toutes les parties du récit.

Mais derrière cette héroïne humaine et visible il y a une idée mystérieuse et irrésistible, *la destinée*, une main de fer qui étreint tous ces personnages et les pousse vers un but inconnu. En disposant, comme vous l'avez fait, des créatures de votre fantaisie, vous avez agi selon votre droit. Et j'aurais mauvaise grace à vous demander pourquoi vous avez prodigué le malheur avec une telle profusion. Ce serait de ma part une question impertinente et sotte.

Non, mon ami, je ne vous querellerai pas sur la tristesse morne et désolée de votre fable. Vous l'avez voulu, vous le pouviez.

La grace aérienne de la Esmeralda, opposée à la laideur monstrueuse de Quasimodo, est un de vos caprices, mais un caprice qui ne souffre pas de contrôle.

Pour le prêtre et le poète, je pense qu'ils n'auraient rien perdu, si l'un avait eu des sens moins grossiers, si l'autre avait eu en lui-même une dignité plus élevée, un caractère moins avili par la misère et la servilité. Mais ici encore, je le sais, vous avez une réponse toute prête. Cela est ainsi parce que je l'ai voulu.

A la bonne heure! Mais venons à une question plus sérieuse. Dans votre pensée, au xve siècle, le peuple relevait de la volonté du juge, qui relevait du prêtre qui ne relevait que de Dieu. Est-ce bien là, mon ami, une synthèse applicable au règne de Louis XI? Je n'ai pas dessein d'entreprendre ici l'apologie de la magistrature ou du clergé, ce n'est pas à ces considérations secondaires que je veux m'arrêter; je me demande seulement si l'église en 1483 était souveraine, si le prêtre gouvernait, si la société était régie par une foi aveugle et soumise. Je me demande si le pouvoir théocratique, si éclatant et si fort au treizième siècle, n'était pas déchu de son ancienne splendeur, quand le cardinal de la Balue expiait sa résistance dans une cage de fer. Je me demande si Philippe de Comines pouvait vivre en même temps que saint Thomas.

Ces questions, vous le savez, ne relèvent pas de la fantaisie. C'est à l'histoire seule de les résoudre.

Or, quelle a été la pensée politique de toute la vie de Louis XI? Abaisser la noblesse en élevant la bourgeoisie, diviser la force par la ruse, asseoir la royauté sur les ruines de la puissance féodale, appeler aux emplois les plus capables, sans acception de richesse ou de naissance, pour mâter les grandes familles et ternir le lustre des grands noms, en les réduisant à l'oisiveté.

Il est donc vrai, mon ami, que le monde que vous nous avez montré n'est pas le monde du xve siècle. C'est un monde qui est à vous tout entier. Ce n'est pas le monde de l'histoire, c'est une création éclose dans votre cerveau, que votre parole a douée de vie, à qui vous avez donné le droit de cité littéraire.

Mais je me hâte de le reconnaître, vous avez fait pour la prose, dans *Notre-Dame de Paris*, ce que vous aviez fait pour la poésie dans les *Orientales*. Vous avez forgé la langue sur une enclume sonore et solide, vous l'avez enrichie d'images qu'elle ne connaissait pas; c'est un champ que vous avez défriché, que vous avez semé de vos mains; nul ne peut vous en disputer la moisson sans injustice et sans honte.

Notre-Dame est à mes yeux un magnifique édifice, plein d'étonnemens et de secrets inattendus, qui fatigue la curiosité sans l'épuiser. C'est une construction gigantesque dont les pierres innombrables, soudées ensemble par un ciment invisible, semblent défier nos rêves les plus hardis. Mais dans ce poème singulier, si l'on excepte la recluse, où est le rôle de l'homme?

Où placer le beau poème de *René*, qui, depuis trente ans, n'a pas encore lassé notre admiration? Est-ce une élégie, est-ce un roman? Qu'importe, n'est-ce pas? Critique de second ordre dans le *Génie du christianisme*, voyageur inexact et verbeux dans l'*Itinéraire*, imitateur patient, mais inutile, de Virgile et d'Homère dans les *Martyrs* et les *Natchez*, Châteaubriand occupe encore aujourd'hui une des cimes les plus élevées de la poésie qu'il a vue grandir sous ses yeux. *René*, par sa mélancolie harmonieuse et vraie, par la peinture profonde, quoique rapide, des souffrances intérieures du génie oisif, par le tableau douloureux, mais vivement esquissé, du cœur qui répugne au présent et n'a pas encore trouvé l'avenir qu'il doit souhaiter et poursuivre, *René* demeure encore aujourd'hui, avec le magnifique épisode de *Velleda*, le plus réel et le plus glorieux des titres littéraires de Châteaubriand. Bien des images, bien des sentimens, aujourd'hui presque démonétisés par leur popularité, ont été gravés sur l'airain par la main de René. Je ne crois pas qu'on doive regretter, dans cette grave autobiographie, l'absence des développemens dramatiques; où l'action commence, la rêverie finit. René, une fois arraché aux supplices de sa pensée, d'autant plus déchirante qu'elle est plus indécise, ne serait plus René s'il se mêlait au monde pour y jouer son rôle; il perdrait sans retour cette majesté sereine qui ne l'abandonne pas au milieu de ses hymnes désespérés.

Ces jours derniers, vous le savez, le poète a révélé à quelques amis choisis le mot de cette mystérieuse énigme. Il a lu les premières pages de ses Mémoires; il a raconté sans pruderie et sans réticences la réalité cachée sous ce poème inexpliqué jusqu'ici. Ses Mémoires seront peut-être, et je le crois volontiers, le plus durable et le plus solide de tous les monumens qu'il a élevés pour éterniser son nom.

Il avait abordé l'histoire, mais il a reculé dès les premiers pas. Dans le prologue chrétien de cette épopée inachevée, il y a des pages que Bossuet aurait signées. Mais le récit à peine commencé s'éloigne déjà de l'inspiration primitive. Le talent dramatique d'Augustin Thierry, les synthèses philosophiques de Guizot ont éveillé, chez l'annaliste, des ambitions nouvelles et imprévues. Le génie chrétien s'est effacé, mais la pensée purement humaine n'avait pas eu le temps de germer et de mûrir. Le portail catholique nous a introduits inopinément aux colonnades païennes. Où est l'édifice?

Indiana, *Valentine* et *Lélia* représentent dans le roman trois faces bien distinctes de la pensée, le récit familier des mœurs domestiques, l'entrelacement dramatique des épisodes de la vie réelle, et enfin, comme couronnement, le symbolisme lyrique élevé à sa plus haute généralité. La première partie de *Valentine* a souvent été comparée, et selon moi avec justice, aux meilleures pages des *Confessions* de Jean-Jacques. Toutes les descriptions du Berri sont ravissantes de grace et de fraîcheur. Les caractères d'Indiana et de Valentine sont des individualités précises qui avaient disparu de la poésie depuis *Eugène de Rothelin*, *Adèle de Sénange* et *la comtesse de Fargy*.

Ce qu'il faut remarquer dans *Indiana* et *Valentine*, c'est la prédominance constante de l'élément humain. On pourrait désirer plus de prudence et d'habileté dans les évolutions progressives de la fable; on pourrait souhaiter une économie plus sage dans l'invention des scènes, et surtout une prévoyance plus sûre d'elle-même, une conscience plus complète de la conclusion définitive; mais ce qui éclate à chaque page, c'est l'intime vérité des sentimens. Cette vérité que j'admire, et que souvent j'ai vainement cherchée dans les meilleures inventions de notre temps, se compose

à la fois de la réalité anecdotique et des beautés les plus élevées de la poésie.

Lélia, si diversement jugée par la foule, a survécu, comme on devait s'y attendre, aux excommunications et aux apothéoses : je laisse à de plus habiles à décider pourquoi l'odeur de l'encens a causé tant d'ivresses mortelles. Conrad, Lara et Manfred ont légué à Lélia leurs inépuisables tristesses; mais la douleur, en descendant sur les lèvres d'une femme, est devenue plus incisive et plus saignante; l'isolement et le blasphème dévolus à celle qui devait se confier dans l'espérance d'un monde meilleur, et se résigner aux épreuves des affections humaines, impriment à cette mélodieuse élégie un caractère singulièrement nouveau.

La contradiction apparente, qui sépare *Indiana* et *Valentine* de *Lélia*, se réconcilie très bien par la réflexion. Il ne faut pas une sagacité bien pénétrante pour suivre la transition de la faiblesse maudissant l'égoïsme au cœur confiant qui se livre après avoir long-temps résisté, mais qui bientôt, désabusé des joies qu'il avait rêvées, se réfugie dans le dédain et l'ironie.

Quelle sera la destinée de ce poète nouveau qui, en deux ans, a conquis une place si haute? Après l'achèvement de cette mystérieuse trilogie, retournera-t-il aux réalités de la vie domestique, ou bien voudra-t-il tenter des voies nouvelles, et se délasser de ses premières inventions par de capricieuses fantaisies? Je ne sais. Dans le cycle intellectuel, cette rénovation serait un progrès naturel et logique. Quoi qu'il arrive, l'auteur de ces beaux livres peut se reposer impunément et sommeiller à ses heures, sans craindre nos reproches. Qu'il soit ce qu'il lui plaira d'être, nos yeux ne quitteront pas la route et suivront la poussière de ses pas.

Eh bien! quel sera le roi du roman?

III.

Après ce rapide résumé de notre situation poétique, n'est-il pas permis de hasarder un ensemble de conjectures sur la destinée prochaine des formes diverses de l'imagination? Faudra-t-il croire,

avec les esprits frivoles qui réduisent toute leur pensée aux causeries de salon et d'académie, que nous sommes arrivés maintenant à la dernière page de notre histoire littéraire? Ceci, vous le savez, est tout au plus un paradoxe bon à distraire des femmes oisives ou des vieillards blasés; l'agilité bruyante de la parole peut trouver dans ce thème absurde l'occasion d'un triomphe de quelques jours. Ce n'est pas ma faute vraiment, s'il se rencontre aujourd'hui quelques rhéteurs qui mettent leur gloire et leur fatuité à nier le mouvement qu'ils n'ont jamais compris, pas plus dans le passé que dans l'avenir; héros de la périphrase et de la réticence, qui s'évertuent à sous-entendre l'idée qu'ils ne pourraient montrer, qui réservent pour une époque indéterminée la prophétie solennelle dont ils ne savent pas encore le premier mot, qui disent à l'imagination humaine de s'arrêter pour amnistier leur impuissance et leur paresse. Ce n'est pas ma faute s'ils font de leur enseignement une prouesse de baladin, s'ils chiffonnent l'histoire, qui les importune, comme une femme sa parure qu'elle voudrait changer. Ces hommes-là, vous le savez, ne sont d'aucun temps et n'appartiennent à aucune génération; c'est un hors-d'œuvre qu'il faut tolérer, c'est un bourdonnement inutile dont il ne faut pas prendre souci. Qu'ils se taisent ou qu'ils parlent, peu importe; leur voix n'a rien à faire dans les débats sérieux.

La poésie lyrique a maintenant épuisé l'étude et l'analyse de la vie individuelle; elle a envisagé sous toutes ses faces le moi humain. Il me semble qu'elle a aujourd'hui une autre destinée à remplir. Sans vouloir, comme les disciples de quelques philosophies ébauchées, lui assigner un rôle direct dans le renouvellement social qui se prépare, je crois qu'elle doit se mêler plus activement qu'elle ne l'a fait jusqu'ici à la lutte des intérêts positifs et des passions publiques. Est-ce à dire que le poète lyrique sera tribun ou hiérophante? Non, sans doute. S'il essayait d'empiéter sur la mission de l'orateur ou du philosophe, il s'y absorberait tout entier et disparaîtrait. J'entrevois seulement que l'égoïsme poétique excite de jour en jour des sympathies moins vives. C'est une belle chose, et très grande assurément, de se poser seul en face de la société, de raconter ses souffrances intérieures, ses ambitieuses espérances, de dédaigner les plaisirs vulgaires et le bruit qui se fait autour de

soi, de vivre en soi-même comme dans un asile inviolable, de regarder la foule qui s'agite en bas, comme un pasteur ses troupeaux. Mais, comme le disait Bacon, pour s'en tenir à la solitude, il faut être moins qu'un homme ou plus que Dieu. A se nourrir perpétuellement de la contemplation de soi-même, on voit bientôt se troubler la sérénité primitive de ses pensées; on ne se trouve plus si grand qu'à l'heure de la retraite; bon gré mal gré, il faut revenir au monde et s'y renouveler.

Déjà la satire s'est élevée au lyrisme le plus haut; cette fusion légitime de l'enthousiasme et de l'ironie entame glorieusement un nouvel avenir. Désormais on ne doit plus craindre que la pensée poétique s'appauvrisse ou se mutile en s'appliquant à la réalité. Le poète ne perdra rien de son individualité, en quittant les cimes solitaires de la méditation pour la tumultueuse arène. A la richesse de son langage, à l'énergie chaste et pénétrante de son regard, on le reconnaîtra facilement.

Le *Curé de campagne* réalisera, je l'espère, une partie de cette prophétie. Sans doute, nous y verrons l'alliance heureuse et féconde du réalisme de Crabbe et du lyrisme de Wordsworth. Nous y retrouverons les traits naïfs et vrais du *Borough* et la morale auguste et sympathique de *l'Excursion.* Cette analogie, que j'indique sans pouvoir la constater, ne conclut pas l'imitation; loin de là, l'originalité du nouveau poème de Lamartine sera d'autant plus incontestable, qu'il aura cédé, malgré lui, à une inspiration pareille; il n'aura pas dépendu de lui de choisir le sujet de ses études; ce qu'il fera, il n'aurait pas pu ne pas le faire. L'identité du thème n'emporte pas avec elle l'identité du style. Si ç'avait été de sa part un pur caprice, il aurait pu emprunter à l'Angleterre les signes et les couleurs de son nouveau tableau; mais comme il obéit fatalement au mouvement général des idées poétiques, il ne cessera pas d'être lui-même, en traduisant, sous un autre ciel, avec d'autres émotions, des pensées unies à celles du poète des lacs par une étroite parenté.

Je ne veux pas croire que Béranger garde fidèlement le silence auquel il s'est engagé: il pourra bien prendre en dégoût la lutte politique; mais, à mesure que son sang s'attiédit et que son front se dépouille, il ne pourra se défendre d'exprimer sur les croyances

qui tombent en ruines quelqu'une de ces pensées bienveillantes où il sait si bien allier le regret et l'encouragement.

Les *Élévations* d'Alfred de Vigny ne resteront pas non plus étrangères à cette métamorphose de la poésie lyrique. Je m'assure que l'histoire tiendra quelque place dans ces nouveaux poèmes. Si les évènemens auxquels nous avons assisté depuis quinze ans ne s'y réfléchissent pas comme dans le journal écrit par un homme d'état sous la dictée de ses ambitions, au moins y verrons-nous les passions et les idées que ces évènemens représentent.

Et vous, mon ami, dans vos poésies politiques qui sans doute ne se feront pas long-temps attendre, vous serez amené à modifier le cercle ordinaire de vos pensées. Je n'entends pas ici parler de l'altération progressive de vos opinions sur les hommes et sur les choses : je me suis souvent dit et je me dis encore qu'en pareille matière l'extrême conséquence pourrait bien n'être, après tout, que la perpétuité du mensonge. Puisque les affections humaines s'évanouissent et se succèdent, et se prétendent toujours à bon droit loyales et sincères, pourquoi les idées ne subiraient-elles pas les mêmes changemens? Ce n'est pas moi qui vous reprocherai d'avoir cru aux promesses de la vieille monarchie, d'avoir été *cavalier* jusqu'au jour où la crédulité n'était plus possible sans aveuglement. Non, le changement que je prévois est d'une autre nature. Vous prendrez à la lutte sociale une part plus directe et plus active. Vous ne pourrez plus, comme autrefois, vous glorifier dans l'anathème et le dédain; la vie publique vous atteindra, et vous serez forcé de mêler à vos tristesses les conseils et les espérances.

L'avenir du roman et du théâtre se dessine encore plus nettement que celui de la poésie lyrique. Comme ces deux formes de la fantaisie s'adressent plus directement à la foule, force leur sera bien d'entendre et de satisfaire les besoins et les volontés de la foule.

Or, quels sont ces besoins? N'est-il pas évident pour tous les observateurs de bonne foi que le roman et le théâtre ont épuisé la poésie matérielle et que le temps est venu d'entamer une autre face de l'humanité? N'est-il pas évident que toutes les classes élevées de la société n'accueillent plus maintenant que par l'indifférence et

le dégoût toutes les bruyantes fantasmagories, toutes les orgies sanglantes, toutes les bacchanales funèbres qui depuis quinze ans ont envahi le roman et le théâtre? Est-il permis d'espérer, sans folie, que le public voudra jeter les yeux désormais sur une chronique découpée en chapitres, ou dépecée en dialogues? Si le drame et le roman persévèrent dans cette routine stérile, avant peu les livres et les théâtres demeureront fermés, c'est-à-dire que tous les esprits sérieux s'en abstiendront.

Non que je veuille prétendre en aucune façon que la poésie ne doit pas toucher à l'histoire. Grace à Dieu, je n'ai jamais trempé dans ce puritanisme étroit, qui interdit à l'imagination le domaine de la réalité. Le mot de Marlborough ne prouve rien contre Shakspeare et n'a pas ôté un lecteur aux pages ingénieuses et disertes de David Hume. L'histoire ne s'apprendra jamais dans les romans ou les tragédies. Mais le dramatiste et le romancier ont le droit de restituer à leur manière les traditions incomplètes.

Pourtant, à l'heure qu'il est, je crois qu'il conviendrait de mettre en jachère pour quelques années le poème historique; à force d'étudier les hommes modifiés par les temps et les lieux, nous avons presque oublié l'homme de tous les lieux et de tous les temps, l'homme éternel, immuable; en scrutant les mœurs et les costumes de chaque siècle, nous avons oublié le type des passions cachées sous ces enveloppes variées; nous datons à merveille l'amour et l'ambition; mais c'est à peine si nous connaissons les ressorts de ces deux sentimens.

Le mal est constant, le remède se trouvera. Avant de revenir à l'histoire, c'est-à-dire à la variété visible, il faut aborder hardiment la philosophie humaine, c'est-à-dire le spectacle intérieur des passions; variété non moins grande que la première, mais plus difficile à saisir, aussi réelle, quoique plus obscure, permanente et toujours comparable à elle-même. L'histoire sans la philosophie ne donnera jamais qu'une poésie misérable. Mais pour apercevoir l'homme dans les récits du passé, il faut négliger volontairement la draperie pour la statue. Il faut contempler long-temps la nudité vivante avant d'essayer les plis du manteau.

C'est pourquoi le roman et le drame ont deux choses à faire avant de reprendre l'histoire. Il faut d'abord qu'ils prennent l'homme

de leur temps pour le soumettre aux métamorphoses de l'inspiration. N'ayant pas à s'occuper de la question extérieure, ils pourront traiter plus à fond et plus sérieusement le sujet même de leurs conceptions, la passion qu'ils auront choisie. Cette première épreuve achevée, et je m'assure qu'il en sortira plus d'un triomphe éclatant et durable, ils pourront tenter dans l'histoire l'application d'une méthode pareille.

Par exemple ils prendront une époque bien circonscrite, soit le règne de Louis XIII, 1610-1642, et dans le cercle de cette époque ils essaieront de réaliser une conception *à priori*, une fable toute faite, le développement d'un caractère trouvé à l'avance. Arrêtés à chaque pas par la réalité relative et passagère qui devra servir d'encadrement à la réalité éternelle, c'est-à-dire humaine, ils gagneront dans cette lutte courageuse une habileté nouvelle et plus profonde.

Ce ne sera plus ni le roman, ni le drame historique. Ce sera le roman et le drame dans l'histoire. Mais comme les noms et les personnages historiques ne joueront aucun rôle dans ces innovations, il n'y aura aucune parenté entre ce nouveau genre de poésie et la poésie qui s'est appelée historique jusqu'ici. Chacun des acteurs appartiendra tout entier au poète, et les particularités de l'histoire, en se réfléchissant dans ces créations, n'en pourront troubler l'originale spontanéité.

Enfin, après cette seconde épreuve, non moins profitable que la première, la poésie pourra reprendre l'interprétation des évènemens et des hommes historiques; elle pourra, sans crainte de trébucher, remettre dans le roman et dans le drame les personnages dont la tradition nous a légué le portrait et la biographie, achever les physionomies ébauchées, combler les lacunes des récits, expliquer les énigmes politiques demeurées obscures pour les contemporains, suppléer la science par l'inspiration.

Cette triple évolution que je prévois ne s'accomplira pas dans tous les esprits. Quelques-uns s'arrêteront à la première et se complairont dans l'étude poétique de l'humanité prise en elle-même, sans acception de temps ni de lieu; ils placeront dans le siècle où ils vivent les héros de leur fantaisie, pour se dispenser de la description qui a perdu tant de poètes. Sans doute le roman de Sainte-

Beuve appartient à cette première évolution. D'ici à deux mois nous en pourrons juger.

La seconde évolution que je voudrais voir s'accomplir en même temps dans le récit et dans le drame n'a pas encore, que je sache, de représentans avoués. Est-ce à l'auteur de *Cinq-Mars* ou de *Notre-Dame de Paris* que cette gloire est destinée ? Nous le saurons peut-être avant d'apercevoir les premières feuilles.

Reste la troisième évolution, qui se réalisera dans un avenir plus éloigné. Celle-là, vous n'en doutez pas, sera franchement et unanimement acceptée. Préparée par les deux autres, elle ne les dominera pas, mais elle les complètera. Ce sera l'union intime et vivante de l'histoire et de la philosophie sous la forme poétique.

Si toutes ces réflexions, comme je l'espère, sont vraies, si elles expriment fidèlement une pensée qui n'est pas mienne seulement, mais qui depuis plusieurs années bourdonne sourdement sans trouver d'interprète, si j'ai raison de présager à la poésie un avenir qui n'aura rien à envier au présent, que deviendront ces dynasties si complaisamment inaugurées de nos jours ? Verrons-nous se fonder de nouvelles royautés littéraires ? Les grands noms que j'ai comptés auront-ils disparu ? Je ne le crois pas. Le moule de ces statues ne se bâtit pas en une nuit.

Mais il y a dans ces présages un enseignement sérieux. Puisque les idées victorieuses hier, aujourd'hui chancelantes, céderont demain le pas à des idées nouvelles, il ne faut pas se hâter d'élever sur un piédestal les popularités qui passent devant nous ; il faut estimer chacun pour ses œuvres, le glorifier selon sa puissance, mais nous abstenir prudemment de l'adoration et de la prière. Il ne faut pas saluer du nom de rois ceux qui nous dépassent de la tête, ni plier le genou devant eux. Il n'y a pas de royauté littéraire ; s'il y en avait une aujourd'hui, il faudrait en changer tous les jours.

Laissons venir les hommes et les choses ; laissons murmurer l'envie et l'impuissance ; ne croyons pas que l'admiration exclusive amnistie à tout jamais les erreurs de l'idole. Que la discussion et l'étude n'abandonnent pas la fantaisie, si libre qu'elle soit. Alors seulement la poésie et la critique se donneront la main ; et ce moment n'est pas loin.

GUSTAVE PLANCHE.

ÉTUDES

DE L'ANTIQUITÉ.

II.

THUCYDIDE.[1]

Un sculpteur d'Egine avait rempli le fronton d'un temple consacré à Minerve par l'image du combat que les héros de la Grèce et de Pergame se livrèrent les uns contre les autres autour du corps de Patrocle. L'ami d'Achille est tombé; un des siens se précipite pour le relever; puis s'avance Ajax, fils de Télamon, qui brandit sa lance, et derrière lequel deux guerriers s'apprêtent à combattre avec l'arc et le javelot. Cependant Hector presse l'attaque et la victoire; il est également soutenu par deux guerriers armés aussi de l'arc et du javelot, quand, au milieu des Troyens et des Hellènes, intervient Minerve, spectatrice compatis-

(1) Traduction nouvelle avec le texte en regard, par M. Ambroise-Firmin Didot, 4 vol. in-8.

sante et calme de la chûte de Patrocle, et communiquant, par sa présence divine à cette horrible lutte, une sorte de tranquillité religieuse et sévère (1).

Ce caractère, imprimé par la déesse au fronton de son temple, se retrouve toujours dans les grands travaux des anciens, temples ou poèmes, histoires ou statues : l'art y garde toujours une majesté paisible, même quand il exprime de vives douleurs ou de tragiques déportemens; la force vient mettre un frein au désespoir et empêcher l'ame comme le visage de se contracter trop violemment. Cette inaltérable harmonie est à la fin le principe et le résultat de la véritable puissance : car la mesure n'est autre chose que la forme de la force qui s'affirme en se limitant elle-même et ne se développe bien qu'en formant autour d'elle le cercle où elle doit rayonner.

Il est une expression mesurée de l'esprit et de l'ame qui ne peut sortir que d'une ame forte et d'un esprit grand, c'est la gravité. Quand les anciens recommandaient à l'homme d'être grave, c'était lui dire : Tu supporteras convenablement le poids des choses humaines; tu n'assisteras pas à ta propre destinée et à celle des autres avec indifférence, avec une légèreté futile, ou un abattement indigne; tu opposeras à la vie l'intelligence et la force; cette intelligence et cette force auront leur mesure qui te procurera l'harmonie et la beauté; le bonheur pourra venir à la suite comme une condition et une récompense de l'art que tu auras mis à composer ton caractère et ta vie.

La gravité dompte la douleur en la comprenant; la gravité n'est pas la tristesse, mais en s'élevant au-dessus d'elle, elle peut y compatir; elle répugne à ce que la mélancolie a d'efféminé et de mou, mais elle peut en retenir, en les fortifiant, les inspirations idéales; elle écarte les joies grossières et ne garde que la sérénité; elle n'aime pas à saluer les choses humaines d'un rire brutal et pervers; mais elle se réserve de les traduire de temps à autre au tribunal d'une grande et secrète ironie; elle prête à ce que l'intelligence peut avoir de plus étendu la contenance la plus ferme et la plus digne.

(1) Cela se voit à Munich.

Puisque la vie et l'histoire sont la même chose, les anciens donnaient à l'historien le même conseil qu'à l'homme, d'être grave. Pour eux, la gravité de l'historien consistait à comprendre tout ce que les affaires humaines ont de sérieux et de profond, à en peser le positif à sa juste valeur, à en peindre les catastrophes et les péripéties avec une large simplicité, de telle façon que l'histoire fût aussi grande et aussi naturelle que la vie. L'art était alors l'expression de l'ame et du caractère; il ne se détachait pas de l'homme même comme une fantaisie ou un luxe frivole; celui qui le possédait l'avait reçu du destin, et le fortifiait par le vouloir : l'art se confondait avec la vie. Quel homme de l'antiquité aurait imaginé d'écrire et de se faire historien au caprice d'une velléité arbitraire? On ne se mêlait d'écrire les vicissitudes humaines qu'avec du génie et avec des circonstances qui venaient provoquer ce génie.

Or, dans la huitième année de la guerre du Péloponèse, Amphipolis, colonie d'Athènes sur le fleuve Strymon, vit tout à coup à ses portes Brasidas le Lacédémonien. Ceux d'Amphipolis qui étaient restés fidèles à Athènes, envoyèrent sur-le-champ, auprès du général athénien commandant en Thrace, Thucydide, fils d'Olorus, qui se trouvait à l'île de Thasos, colonie des Pariens, éloignée d'Amphipolis d'une demi-journée de navigation. Sur cet avis, Thucydide se mit à l'instant en mer avec sept vaisseaux. Mais Brasidas, informé de l'arrivée prochaine de l'Athénien, se hâta d'offrir aux habitans d'Amphipolis des conditions modérées; la crainte les fit trouver raisonnables, et Thucydide, spectateur impuissant de la reddition de la ville, ne put que protéger le port d'Eion contre les attaques du Spartiate. Les Athéniens irrités bannirent Thucydide. Alors l'exilé résolut définitivement d'écrire l'histoire de cette guerre à laquelle il ne pouvait plus se mêler; il augmenta le nombre des documens et des notes qu'il avait commencé de recueillir dès l'origine de la guerre; il employa les richesses que lui fournissaient ses mines de Thrace à acheter des récits fidèles tant des Athéniens que des Lacédémoniens; d'abord à Egine, ensuite à Skapté Hylé, il regarde, il écoute, il écrit, et il se trouve que le général malheureux et médiocre est un grand historien. Athènes et Sparte peuvent lutter corps à corps et se déchirer; elles se débattent sous les yeux d'un artiste qui a mission de vouer cette

guerre à l'immortalité : Thucydide est présent, qui peint les actions et les hommes sur place, à mesure que les actions s'accomplissent, à mesure que les hommes se montrent. Jamais les faits et les héros n'ont été mieux surpris en flagrant délit, et n'ont été plus vite saisis par l'histoire pour être livrés à la postérité.

Thucydide l'historien eut pour père Olorus et pour mère Hégésypile. Marcellin veut qu'il ait eu pour ancêtres Miltiade et Cimon, par lesquels il serait descendu d'Æacus, fils de Jupiter. Cette magnifique généalogie pourrait, selon ce biographe, s'autoriser du témoignage de Didyme et d'Hellanicus. Si sa naissance n'a pas été si divine, du moins elle a toujours passé pour illustre. Notre historien instruisit sa jeunesse à l'école d'Anaxagore. Ce philosophe exerça sur ses contemporains une vive et profonde influence : il eut pour disciples les plus grands et les plus beaux esprits d'Athènes, Périclès, Thucydide, Archélaus dit le physicien, et peut-être Euripide, qui du moins reçut ses doctrines par l'entremise de ce même Archélaus. L'homme qui expliquait la nature par une succession de causes nécessaires, et par une cohésion de parties similaires que dominait, après les avoir créées, le principe intelligent, dut communiquer à l'historien futur quelque chose de sa raison et de sa pensée froide. Thucydide s'accoutumait à envisager les choses avec une liberté tranquille; il se préparait à étudier les hommes aussi hardiment qu'Anaxagore les phénomènes, à faire entrer dans l'histoire cette vérité que son maître avait introduite dans la nature, et que Socrate devait, au prix de sa vie, introniser dans la religion. Il ne déplaisait pas aux anciens de passer de la philosophie à l'éloquence, et le jeune fils d'Olorus variait les enseignemens d'Anaxagore par les leçons de l'orateur Antiphon, qui le premier, selon Plutarque, a rédigé les préceptes de la rhétorique. Antiphon était dans tous ses discours exact, exquis, plein de persuasion, d'artifice dans les choses difficiles, de subtilité dans l'invention; il déployait à l'improviste des ressources infinies, s'accommodait avec un art heureux aux convenances parfois gênantes des lois et aux affections de ses auditeurs, toujours jaloux de ce qui était bienséant et beau (1). Dans la crise des factions qui déchiraient Athènes,

(1) Plutarque, vies des dix orateurs. Antiphon. édit. Reiske, t. 9, pag. 309.

il dirigea le parti oligarchique, et quand les quatre cents furent châtiés par la vindicte populaire, il fut accusé et condamné à mort. Thucydide, son élève, rapporte que sa défense fut admirable et le mit au moment de mourir au-dessus de tous ses contemporains (1). A l'école d'Anaxagore, Thucydide et Périclès s'étaient rencontrés, Thucydide, dit un scholiaste, était, comme nous le savons, condisciple de Périclès; *aussi l'aimait-il beaucoup*. Amitié virile et douce, confusion de deux grandes ames, fraternité du cœur et du génie. Les deux jeunes Athéniens, celui qui devait faire de grandes choses et celui qui devait les écrire, passaient ensemble de longues heures. La nature que leur expliquait Anaxagore, la liberté grecque dont Thémistocle leur avait légué la défense et les prospérités, l'art qui leur donnait Eschyle et leur promettait Phidias, occupaient leurs entretiens. Jours heureux de la jeunesse des grands hommes! délicieuses prémices d'une illustre vie! pressentimens délectables d'une gloire qui n'est pas encore éprouvée! Combien vos charmes devaient être plus vifs dans la cité de Minerve, sur les bords de l'Ilyssus, durant une des plus fortunées époques dont ait jamais pu s'enorgueillir une société, entre la bataille de Salamine et celle d'Ægos-Potamos! Cependant Thucydide prit une femme qui lui apporta pour dot des mines de la Thrace. Il fut riche. Pendant la guerre du Péloponèse on le fit général; on lui donna un commandement en Thrace, où se trouvaient les possessions qu'il tenait de sa femme; c'est au milieu de ces circonstances que le message des habitans d'Amphipolis vint le chercher dans l'île de Thasos pour lui demander de secourir la ville; mais Brasidas le prévint, et les Athéniens punirent de l'exil sa déconvenue. Alors se réveilla chez lui l'impérieux instinct qui, dès sa première jeunesse et depuis, d'intervalle en intervalle, l'avait sollicité d'écrire l'histoire. Effectivement, aux jeux olympiques, ayant quinze ans ou dix-neuf ans, il avait pleuré aux côtés d'Hérodote qui lisait ses *Neuf Muses*, et qui prédit à son père que tant de passion dans un si jeune cœur ne serait pas stérile. L'homme de quarante ans se ressouvint des pleurs de son adolescence; il se soumit irrévocablement à son destin et à son génie. Désormais il est détaché de

(1) Thucydide, liv. 8, 55-68

tout, hormis de l'art et de l'histoire. Cette magnifique indifférence sur ce qui le touche est sensible par la manière dont il parle de lui-même. La désagréable affaire d'Amphipolis est contée avec une brève simplicité; en un endroit, il parle de sa fortune et des soins qu'il met à écrire son histoire; quand il décrit la peste d'Athènes, il dit pouvoir en parler pertinemment, *ayant été malade lui-même*, αὐτός τε νοσησας, et *ayant vu souffrir les autres*. Il y a tel écrivain moderne qui, dans une semblable conjoncture, si par exemple il eût eu le choléra, aurait fait de sa propre maladie cinq à six pages. Thucydide passa vingt ans dans l'exil; a-t-il fini ses jours en Thrace ou dans Athènes? Sa mort fut-elle naturelle et paisible ou tragique et violente? Il est difficile, au milieu des témoignages discordans de Plutarque, de Pausanias, de Marcellin et du biographe anonyme, d'élever ces points à la certitude historique. Mais il nous paraît vraisemblable qu'il a terminé ses jours dans Athènes; quel qu'en aît été le dénouement, la mort le surprit au moment où il terminait le huitième livre de son histoire; ses héritiers confièrent le précieux manuscrit à Xénophon qui dut honorer la vieillesse de Thucydide par une respectueuse amitié, se fit son éditeur (1) et le continua. Les *Helléniques* du disciple de Socrate commencent où finit l'histoire de Thucydide, et par ces mots : μετὰ δὲ ταῦτα. Les anciens aimaient à s'enchaîner les uns aux autres, à se continuer : ils sentaient combien il y a de grandeur et de puissance à ourdir dans les affaires humaines, par l'action ou la pensée, une trame commune. Il ne paraît pas que Thucydide ait joui de sa gloire dans l'esprit de ses contemporains; mais il en a joui dans sa propre conscience : le Κτῆμα εἰς ἀεὶ est fameux; l'historien sent qu'il écrit pour l'éternité : pourquoi ne le dirait-il pas?

L'histoire de la guerre du Péloponèse s'ouvre par une exposition préliminaire des origines et des commencemens de la Grèce : les émigrations fréquentes dont toutes les régions de l'Hellade, sauf l'Attique, furent le théâtre, la condition des Grecs avant leur coalition contre les Troyens, la vraisemblance de leurs forces d'après la nature et la durée de l'expédition, la Grèce revenue dans

(1) Voyez l'excellent article de M. Letronne sur Xénophon dans la *Biographie Universelle*.

ses foyers et assise sur ses fondemens, envoyant hors de son sein des colonies, l'établissement des tyrannies concourant avec l'accroissement des prospérités matérielles, ces mêmes tyrannies dissipées par des progrès ultérieurs de la civilisation, la puissance de Lacédémone fondée par les Doriens, l'émulation d'Athènes, qui bat les Mèdes à Marathon, la rivalité naissante des deux républiques, leur courte union, l'égalité de leurs forces et de leur gloire qui les met en présence et devient la vraie cause de la guerre, forment comme une espèce de prologue. L'action commence par les dissensions de Corcyre et de Corinthe : Epidamne, ville située à droite en entrant dans le golfe Ionique, et colonie des Corcyréens, était désolée tant par des divisions intestines que par les expéditions que faisaient contre eux un grand nombre de citoyens bannis qui avaient été chercher l'appui des barbares; la colonie s'était adressée à la métropole afin qu'on la réconciliât avec les exilés, et qu'on mît fin à la guerre; mais Corcyre avait rejeté leurs prières. Les Epidamniens embarrassés envoyèrent à Delphes consulter le dieu, qui leur répondit de donner leur ville aux Corinthiens, et de se soumettre à leur commandement. Ils obéirent, et remirent la colonie aux Corinthiens, en représentant qu'elle avait eu pour fondateur un citoyen de Corinthe, et en faisant connaître l'oracle auquel ils se conformaient. Corinthe, qui prétendait depuis long-temps que cette colonie ne lui appartenait pas moins qu'à Corcyre, et depuis long-temps aussi aigrie contre Corcyre, qui la négligeait et ne lui rendait plus les honneurs auxquels elle avait droit comme métropole, reçut Epidamne sous sa protection. Les Corcyréens, apprenant que des troupes et de nouveaux habitans partis de Corinthe se dirigeaient vers Epidamne, s'irritèrent, et la guerre éclata entre Corcyre et Corinthe. Corcyre remporta d'abord quelques avantages, qui provoquèrent chez les Corinthiens de puissans préparatifs : Corcyre effrayée, et ne se trouvant comprise ni dans les traités des Athéniens ni dans ceux des Lacédémoniens, envoya des députés à Athènes pour en solliciter l'alliance et l'appui. Les Corinthiens, instruits de l'ambassade, en députèrent une autre, et le débat s'ouvrit entre Corcyre et Corinthe devant le peuple d'Athènes. La harangue des Corcyréens fut habile : ils s'excusèrent adroitement de n'avoir pas jusqu'alors

recherché l'alliance d'Athènes; ils montrèrent que la république pouvait les accepter pour amis et alliés sans rompre ses traités avec les Lacédémoniens, puisque Corcyre n'était l'alliée ni de Corinthe ni de Lacédémone. En terminant, ils posèrent ainsi la question : Il est en Grèce trois puissances maritimes, la vôtre, la nôtre, celle des Corinthiens; votre intérêt est de confondre les forces de Corcyre avec les vôtres contre Corinthe et le Péloponèse. Les Corinthiens, dans leur discours, traitèrent Corcyre avec indignation et mépris : ils rappelèrent ses injustices et ses impiétés envers la métropole; ils revendiquèrent le droit qui leur appartenait de châtier des sujets rebelles. Ne vous laissez pas entraîner, dirent-ils encore aux Athéniens, par l'offre d'une marine considérable : mieux vaut la justice pour assurer la puissance que des avantages éphémères qu'il faut acheter au prix de mille dangers. Les Athéniens se décidèrent en faveur de Corcyre, et contractèrent avec elle une alliance défensive contre ceux qui attaqueraient Corcyre, Athènes ou quelques-uns de leurs alliés. C'était au fond accepter la guerre avec le Péloponèse, mais ils ne purent résister à l'appât d'une flotte puissante qui venait s'offrir à eux. D'ailleurs l'île de Corcyre leur paraissait commodément située, sur la route de l'Italie et de la Sicile.

Désormais Sparte et Athènes seront irréconciliables; et la guerre de Corcyre et de Corinthe ne sera que le prélude de celle qu'elles se réserveront. Les mécontentemens s'aigrissent et se multiplient : on se plaignait à Corinthe de ce que les Athéniens assiégeaient Potidée, colonie corinthienne, où se trouvaient des Corinthiens et des Péloponésiens; on se plaignait à Athènes des peuples du Péloponèse qui avaient excité à la révolte une ville tributaire de la république. Les Corinthiens convoquèrent à Lacédémone les alliés; les Lacédémoniens tinrent leur conseil ordinaire, et invitèrent à s'expliquer devant eux tous ceux qui avaient à se plaindre des Athéniens. Les députés de Corinthe parlèrent les derniers.

Pourquoi Thucydide a-t-il mis de si nombreuses harangues dans la bouche des acteurs de son histoire? Il a profité des mœurs et des habitudes de ses contemporains pour atteindre la vérité au prix de toutes les ressources et de toutes les industries de l'art. Les anciens parlaient beaucoup dans la gestion de leurs affaires;

ils délibéraient sur tout : ils mêlaient les discours aux guerres, aux expéditions et aux lois décrétées. Ainsi les Corinthiens durent parler contre les Athéniens dans l'assemblée de Lacédémone. Voilà pour l'historien le texte nécessaire : il ajoutera son génie à la situation et à la réalité : il se servira de la harangue des Corinthiens pour apprécier l'esprit des deux peuples qui vont s'étreindre et se combattre ; sous la forme d'un reproche direct, il fera le portrait des Lacédémoniens : « Seuls d'entre tous les Grecs, ô Lacédémoniens, vous aimez à temporiser, vous défendant plus par la lenteur que par la force ; seuls, vous vous opposez à l'agrandissement de vos ennemis, non lorsqu'il commence, mais lorsqu'il est double ! Cependant on disait votre politique ferme et sûre, mais les faits démentent cette renommée. Le Mède, parti des extrémités du monde, était arrivé jusqu'au Péloponèse avant que vous lui eussiez opposé des efforts dignes de vous : et maintenant vous voyez avec indifférence les Athéniens, qui ne sont pas éloignés comme le Mède, mais qui sont près de vous. » Mais l'historien retrempe ses couleurs pour opposer l'un à l'autre le caractère de l'Athénien et du Spartiate : « Les Athéniens sont novateurs, prompts à inventer et à exécuter ce qu'ils ont résolu. Vous, au contraire, vous voulez conserver ce que vous possédez sans inventer rien, sans atteindre en réalité même au nécessaire. De plus, les Athéniens sont entreprenans au-delà de leurs forces, audacieux au-delà de toute attente, pleins d'espérance dans les revers ; votre partage est d'agir au-dessous de vos forces, de ne pas même vous fier aux choses les plus sûres, et de croire que vous ne serez jamais délivrés des malheurs. Ils sont aussi infatigables que vous êtes tardifs ; ils quittent aussi volontiers leurs foyers que vous y êtes attachés. Ils croient, en sortant de leurs murs, acquérir quelque chose ; en faisant une excursion, vous croyez nuire à ce que vous possédez. Vainqueurs, les Athéniens s'avancent très loin ; vaincus, ils se découragent très peu. Bien plus, ils dévouent à leur patrie leurs corps, devenus étrangers à eux-mêmes, et leur ame jusqu'à ses ressorts les plus secrets. S'ils ne réussissent pas dans ce qu'ils ont conçu, ils se croient déchus de ce qui leur appartenait ; s'ils saisissent l'objet de leur ambition, ils croient avoir peu fait en comparaison de ce qui leur reste à

faire. S'ils échouent dans quelque projet, ils le remplacent par d'autres espérances, et complètent ainsi ce qui leur manque. Seuls, les Athéniens obtiennent et espèrent obtenir ce qu'ils ont conçu, parce qu'ils exécutent rapidement ce qu'ils ont résolu; et c'est au milieu des peines, des dangers, durant toute la vie, qu'ils poursuivent ces travaux pénibles. Ils jouissent très peu de leurs biens par l'envie d'acquérir toujours, croyant qu'il ne peut y avoir d'autre fête que d'accomplir leurs devoirs, et qu'un repos inoccupé n'est pas un moindre malheur qu'une activité laborieuse. Enfin, si l'on disait en peu de mots qu'ils sont nés, et pour n'avoir pas eux-mêmes de repos, et pour n'en pas laisser aux autres, ce serait la vérité. » Les voilà jetés sur la scène, les acteurs du drame : sont-ils assez vivans?

Il y avait à Sparte des députés d'Athènes qui étaient venus pour d'autres affaires : instruits de ce qui s'agitait dans l'assemblée, ils crurent devoir s'y présenter, non pour répondre aux accusations portées contre Athènes, mais pour démontrer généralement qu'il ne fallait pas se hâter de prendre un parti en de si graves conjonctures, et qu'il importait d'y réfléchir avec maturité. Nouvelle harangue où sont développés les mérites et les qualités d'Athènes. Les Lacédémoniens, après avoir entendu tous les discours, firent retirer les étrangers et délibérèrent ensemble. Comme le plus grand nombre opinait à une guerre immédiate contre Athènes, on vit se lever le roi Archidamus qui conseilla la lenteur et la réflexion : son discours ajoute à la peinture du caractère des Lacédémoniens. Mais Stenelaïdas, un des éphores, déclara ne rien entendre aux longs discours des Athéniens; ils se vantent beaucoup, dit-il, et ne se justifient pas : votez la guerre, Lacédémoniens, d'une manière digne de Sparte. L'issue de la délibération fut de déclarer que l'assemblée jugeait les Athéniens coupables, mais qu'elle voulait appeler tous les alliés à donner leurs suffrages sur la paix ou la guerre. Si les Lacédémoniens décrétaient ainsi la rupture des traités, ils cédaient moins aux instances des alliés qu'à la terreur inspirée par les progrès toujours croissans de la puissance athénienne. Or voici comment s'étaient élevées les prospérités d'Athènes.

Par cette transition simple, Thucydide se rejette dans le passé :

il fait remonter les choses au moment où la Grèce, victorieuse des Mèdes sur terre et sur mer, se rassit sur ses fondemens comme déjà dans des temps antérieurs elle était rentrée au sein de ses foyers après la guerre de Troie. Nous assistons alors à l'histoire des murailles d'Athènes et à l'administration de Thémistocle : nous voyons comment il se fit envoyer à Lacédémone pour la tromper, et comment les murs d'Athènes et du Pirée s'élevèrent par le concours de l'audace et de la ruse, en dépit du Péloponèse.

Cependant Pausanias, fils de Cléombrote, commençait à rendre insupportable aux Grecs la domination des Lacédémoniens, et les alliés invitèrent les Athéniens à prendre le commandement. Les progrès de la puissance d'Athènes, les victoires de Cimon, les premières défiances de Lacédémone, les premières injures, les premières inimitiés, les guerres d'Athènes contre les Corinthiens, les Epidauriens, contre les Eginètes et les Lacédémoniens, contre l'Egypte, l'Eubée, contre Mégare, l'expédition de Samos sous la conduite de Périclès, tous ces événemens rejoignent l'époque où commence la guerre du Péloponèse, et les conjonctures qui l'ont précédée, telles que l'affaire de Corcyre et celle de Potidée. Alors Thucydide reprend l'histoire du présent au point où il l'a laissée, c'est-à-dire au moment où les alliés s'assemblent une seconde fois à Lacédémone pour délibérer de la paix et de la guerre. Nouveau discours des Corinthiens où les choses sont exaspérées, où les hommes du Péloponèse sont adjurés de secourir les habitans de Potidée : *car ils sont Doriens, et sont assiégés par des Ioniens; c'est le contraire de ce qu'on voyait autrefois.* Les suffrages de l'assemblée furent presque unanimes pour la guerre; mais comme rien n'était encore prêt, on envoya des députés à Athènes pour gagner du temps et acquérir de nouveaux griefs par des plaintes qui ne seraient pas écoutées : on demanda aux Athéniens de se purger d'un sacrilège commis contre Minerve, dont Thucydide conte les détails, et dans lequel Périclès était impliqué du côté de sa mère. Les Athéniens répliquèrent en demandant aux Lacédémoniens d'expier un sacrilège commis au Tenare, d'expier encore un autre sacrilège qui avait souillé le temple de Minerve quand les éphores voulurent mettre la main sur Pausanias. Thucydide raconte l'histoire et la fin de Pausanias qui vient

se mêler à la destinée de Thémistocle; le héros athénien reparaît; nous lisons sa fuite du Péloponèse, son refuge chez Admète, roi des Molosses, son apparition auprès d'Artaxercès, l'audace qui subjugue ce barbare dont l'ame n'était pas sans grandeur; enfin le portrait même de Thémistocle grandement esquissé, dont le trait le plus saillant est un génie naturel, une intelligence innée qui se passa, pour ainsi dire, de la science et de l'expérience, une divination inouie des obscurités de l'avenir, une improvisation admirable des ressources nécessaires au présent.

Enfin Lacédémone envoya ses derniers députés avec ces dernières paroles : Les Lacédémoniens veulent la paix; la paix subsistera si vous laissez les Grecs libres. Les Athéniens se formèrent en assemblée pour délibérer; et quand plusieurs eurent parlé, Périclès, fils de Xantippe, qui était alors le premier parmi les Athéniens, et le plus puissant par l'action et la parole, ouvrit la bouche. Dans ce discours, Périclès opine ouvertement à la guerre; il énumère les avantages d'Athènes sur les Péloponésiens dans la lutte qui doit s'engager : comparaison des forces des deux partis. Périclès recommande aux Athéniens de se confier surtout à leur puissance sur mer, d'être insensibles au ravage momentané de leurs campagnes et de leurs biens, car *ce ne sont pas les choses qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent.* Il leur recommande encore de ne pas songer, pendant la guerre, à étendre leur empire, et de ne pas ajouter à des épreuves nécessaires des périls et des aventures volontaires. Après l'avoir entendu, les Athéniens répondirent aux Lacédémoniens qu'on n'obtiendrait rien d'eux par la crainte, mais qu'ils étaient prêts à traiter comme des égaux avec leurs égaux. Les députés se retirèrent, et il n'en revint pas d'autres. Voilà le préambule de la guerre et de son histoire.

Nous avons insisté sur cette première partie de l'œuvre de Thucydide, parce qu'elle nous semble le triomphe de l'art historique tant chez les anciens que chez les modernes. Se présenter comme l'historien d'un seul événement et d'une catastrophe unique, se proposer un but direct et simple, mais y graviter en entraînant avec soi tout ce qui a précédé l'objet du récit, semer sur son passage les origines de la Grèce, traverser la guerre de

Troie, celle des Mèdes, assister à l'élévation des murs d'Athènes, aller reprendre dans le passé Thémistocle qui échappait par la date de sa vie au sujet et à la plume de l'historien; ne pas oublier Pausanias, ouvrir au lecteur la place publique de Lacédémone, d'Athènes, le secret de leur haine et de leur originalité; rassembler toute la Grèce autour de deux rivales, et préluder à l'action par une évocation synthétique de toutes les causes, de tous les élémens, et de toutes les puissances que le temps, la nature et l'histoire avaient accumulées pour y aboutir, n'est-ce pas là un miracle de l'art, n'est-ce pas là un de ces développemens du génie qui rapproche la conception humaine de la conception divine? Peut-être quand Xénophon fit connaître aux Grecs le livre du fils d'Olorus, quelques critiques, que sais-je? quelques Béotiens blâmèrent cette introduction : l'infini, la profondeur et la majesté de l'œuvre furent appelés peut-être chaos, confusion et pesanteur; mais Thucydide a déclaré laisser aux hommes un monument éternel et non pas un divertissement éphémère : par la pensée, il s'est enfui de son siècle pour mettre au service de sa gloire tout le temps dont les hommes auront à disposer sur la terre.

Dans cette histoire, telle que l'artiste l'avait conçue, le plus difficile était de commencer : l'action même devait être plus simple que les préambules. Quand Thucydide a exposé les préparatifs de Lacédémone et d'Athènes, et quand il a énuméré les peuples qui embrassaient la cause, les uns des Athéniens, les autres des Lacédémoniens, Athènes elle-même paraît sur le premier plan de la scène. Nous voyons les Athéniens obligés de rentrer dans leurs murs pour se préserver de la première invasion. A ce propos, l'historien remonte à la manière dont l'Attique était habitée dans la plus haute antiquité. Durant l'hiver qui suivit cette première invasion et les premières hostilités, Athènes célébra les funérailles des citoyens qui avaient succombé dans les commencemens de la guerre. Périclès fit le panégyrique solennel des morts, où il décernait à Athènes cette incontestable louange d'être l'école de la Grèce. Quelques jours après la seconde invasion de l'Attique, la peste se déclara dans la ville. On en sait la description. Cependant il se fit un grand changement dans l'esprit des Athéniens quand ils se virent la proie de la peste et de la guerre : ils accusaient Périclès,

ils lui reprochaient leurs malheurs; Périclès par sa parole releva leur courage, s'il n'apaisa pas tout-à-fait leur colère: le peuple le mit à l'amende, et peu de jours après l'élut général. Mais atteint lui-même du fléau qui désolait Athènes, il mourut au milieu de la troisième année de la guerre. Jamais homme d'état n'est sorti plus grand des mains d'un historien que Périclès de celles de Thucydide : il est clair que les destinées d'Athènes reposent sur la tête du fils de Xantippe; il vit, Athènes prospère; il meurt, elle tombe; il emporte avec lui la sagesse de la cité de Minerve; le plus aimable et le plus grand des Athéniens, il jouit de cette gloire éclatante et triste d'avoir pour oraison funèbre la ruine de sa patrie.

Nous ne saurions apporter ici le dessein de conter la guerre du Péloponèse. Les évènemens se déroulent dans le troisième, quatrième et cinquième livres (1), jusqu'à l'expédition de Sicile. La révolte de Mytilène contre Athènes, sa reddition, les délibérations des Athéniens sur son sort, le discours de Cléon, les murailles de Mytilène rasées, et le partage de son territoire sont l'objet du récit le plus attachant et le plus dramatique. L'histoire de Platée n'est pas moins tragique. La Grèce est vivement représentée déchirée par les factions, et partagée entre Athènes et Lacédémone. Nous trouvons aussi les témérités de Cléon, les caprices de la fortune qui couronne quelques-unes de ses folies, enfin sa mort dans la même action où succomba le Spartiate Brasidas. Le cinquième livre se termine par une sorte de conférence diplomatique entre les Athéniens et les Méliens. Ce dialogue est une des pièces les plus curieuses de l'antiquité. L'île de Mélos, colonie des Lacédémoniens, avait d'abord gardé la neutralité; ensuite elle avait repoussé, par la force, les ravages des Athéniens. Ceux-ci firent contre l'île une expédition avec trente de leurs vaisseaux, six de Chio et deux de Lesbos; mais avant de commencer les hostilités, ils envoyèrent des députés à Mélos : les Méliens ne les présentèrent pas à l'assemblée du peuple; ils les invitèrent à conférer avec les chefs et les oligarques. Dans cette conversation qui doit aboutir à la ruine ou au

(1) Il est probable que la division de l'histoire de Thucydide en huit livres fut faite par ceux qui la publièrent après sa mort : mais comme elle est généralement adoptée, nous nous en servons ici.

salut d'un peuple, les Athéniens sont subtils et insolens, les Méliens sont subtils et supplians; les maximes politiques développées dans cette argumentation grecque rappellent les négociations italiennes du seizième siècle.

Mais la manière de l'écrivain grandit encore avec les événemens, et les sixième et septième livres, où est racontée l'expédition de Sicile, surpassent en éclat les trois livres qui les précèdent. D'abord les commencemens de la Sicile sont exposés : il paraît que les plus anciens habitans de la partie occidentale de l'île s'appelaient les Cyclopes et les Lestrigons. Après avoir rappelé l'origine dorienne de Syracuse, alléguée par les Égestains auprès d'Athènes pour appuyer leur demande d'un puissant secours, Thucydide ouvre la délibération au sein de l'assemblée populaire et produit Nicias. Le vieillard fait entendre encore une fois le bon génie de la république : il rappelle que, faiblement rétablis depuis peu d'une terrible peste et de la guerre, les Athéniens ne doivent pas jeter leurs forces à peine restaurées dans une inutile aventure; il attaque Alcibiade et dit qu'il ne faut pas permettre à un jeune homme qui veut se faire admirer par le luxe de ses chevaux d'étaler sa magnificence au péril de la république. Le fils de Clinias se lève pour répondre et ne se gêne pas d'avouer qu'aux jeux olympiques il a lancé dans la carrière sept chars, ce que personne n'avait fait avant lui, qu'il a remporté quatre prix, et qu'il a encore rehaussé ses victoires par ses magnificences; il fait vanité de cette jeunesse qu'on accuse; il ne refuse pas de l'associer à l'expérience de son antagoniste pour la plus grande gloire de la patrie. Cependant Nicias reprend la parole, et veut épouvanter les Athéniens par l'énumération des dépenses et des préparatifs; on lui ferme la bouche en lui accordant tout; on l'élit général avec Alcibiade; Athènes, dans l'ivresse et le délire, semble se soulever tout entière pour se jeter sur Syracuse. Cette capitale de la Sicile a aussi ses assemblées et ses orateurs; on s'y encourage, on y exaspère la haine et la résistance contre les Athéniens; enfin commence le combat de la Sicile et de l'Attique. Quelque chose semble annoncer le dénouement; il y a dans l'armée des Athéniens un homme de moins, Alcibiade, que la folie du peuple vient de proscrire, après l'avoir élu général; du côté des Siciliens, il y a un homme de plus, Gylippe le Lacédémonien. Le succès

sera décidé par l'absence et la trahison du premier, par la présence et les talens militaires du second. Mais à quoi bon ce récit? Qui n'a pas lu le septième livre de Thucydide? Qui n'a pas été saisi douloureusement par la peinture lamentable de la déroute des Athéniens, catastrophe sans limites et sans mesures, et qui semble n'avoir été égalée que par nos désastres au milieu des feux et des neiges de Moscou.

Après tant de pathétique, il n'y a de contraste puissant que la simplicité. Thucydide, dans le huitième livre, continue le récit des événemens avec une gravité plus austère encore, gravité qui convient aux malheurs d'Athènes, aux révolutions intérieures de sa démocratie. Ce huitième livre a été l'objet des plus singuliers jugemens : on a dit qu'il était indigne des précédens, que l'esprit de l'historien s'était affaibli, que cette décadence était prouvée par un style moins puissant et moins haut, et surtout par l'absence complète de harangues; enfin quelques-uns ont avancé que ce huitième livre n'était pas de Thucydide. Pour démontrer la faiblesse de ces témérités erronées, je reprendrai les choses dans leur ensemble. Dès le principe de la guerre, Thucydide put avoir l'envie et même concevoir le projet d'en écrire l'histoire, mais il est vraisemblable qu'il ne se mit sérieusement à l'œuvre que lorsqu'il se vit exilé : neuf années avaient déjà coulé quand il commençait, avec la conscience et la possession de toutes ses ressources et de toutes ses pensées : alors il composa cette vaste introduction que nous avons si fort admirée; il lui donna pour suite la peste d'Athènes, l'éloquence et la mort de Périclès; cependant il était occupé à raconter les événemens qui remplissent le troisième, quatrième et cinquième livres, quand éclata l'expédition ou plutôt la catastrophe de Sicile; l'historien vit son drame se compliquer par cet épisode si soudain et si douloureux; il dut redoubler de soins, de patience et de génie; les enquêtes et les informations devenaient plus difficiles et plus longues; quelque chose de si nouveau, de si fatal et de si désespéré demandait à l'historien ses forces les plus énergiques et les plus concentrées, et l'art devait au moins, par sa puissance, égaler la grandeur de la catastrophe et de la matière. Thucydide écrivait cette expédition de Sicile, quand Athènes fut prise par Lysandre : dénouement

apporté à l'historien par l'inexorable destinée qui poursuit sa patrie. Quelles patriotiques douleurs durent s'élever dans l'ame de l'artiste! L'œuvre qu'il élève grandit à toute heure sous sa main par les malheurs de son pays; et c'est par des coups de génie qu'il devra répondre aux coups de la fatalité. Thucydide sentit le besoin de séparer dans son histoire les désastres de Sicile d'avec la prise d'Athènes par quelque chose de fort simple; il écrivit donc simplement, mais avec un redoublement de tristesse austère, le huitième livre que nous connaissons; il n'en écrivit pas plus parce qu'il mourut; mais en mourant, il eut devant les yeux l'œuvre qu'il méditait, les suprêmes momens d'Athènes, Alcibiade qu'il aurait peint et jugé, le spartiate Lysandre, cette inexplicable déroute d'Ægos-Potamos qui coulait bas les vainqueurs de Salamine, la prise et la honte du Pirée, ses murailles démolies au son des flûtes (1); car enfin la Grèce se réjouissait, et la ruine d'Athènes était pour elle un jour de fête. Pourquoi le destin fut-il donc si âpre envers la cité de Minerve, jusqu'à lui envier son Thucydide et le lui enlever trop tôt? Il est constant pour nous que Thucydide, en écrivant ce qui forme le huitième livre, avait dans la tête tous les élémens du dénouement et de la péroraison; il était simple parce qu'il venait d'être pathétique, et bientôt devait l'être plus encore; il suspendait l'effet des harangues parce que déjà il l'avait porté loin, et bientôt devait le porter à son comble; par la modération, il se préparait au sublime. Il est clair, quand on a étudié Thucydide, que ce grand homme composait son œuvre d'une façon synthétique, avec une intelligence prévoyante, qui tenait toujours en réserve des forces inconnues; et que la Grèce tout entière, depuis ses origines jusqu'à la chûte d'Athènes, fut contenue dans son génie.

Thucydide parut après Hérodote, qui eut pour précurseurs Denys de Milet, Acusilaüs d'Argos, Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque, Hellanicus et Phérécide (2); Thucydide, successeur d'Hérodote, eut pour continuateurs Théopompe et Xénophon; il est le point central de l'art historique chez les Grecs. Hérodote

(1) Xénophon, *Helléniques*, liv. 2.

(2) Creuzer, *historiche Kunst der Griechen.*

exprime le passage de la chronique à l'histoire, Thucydide constitue l'histoire elle-même; il lui donne son caractère et sa gravité : disciple d'Anaxagore, ami de Périclès, il connaît la philosophie et le gouvernement; il est autrement grand homme qu'eux, mais avec eux, associant l'histoire à l'étude de la nature et à la grande gestion des affaires.

Entre Anaxagore et Socrate, Thucydide vient dans le développement de la pensée grecque établir la politique : il est dénué de tout pressentiment de la révolution morale que doit accomplir le maître et l'ami d'Alcibiade; il peint et représente la société grecque comme Machiavel a peint et représenté l'Italie du xve siècle; et il n'a pas plus d'intelligence pour Socrate que Machiavel n'en a eu pour Luther.

Il est artiste consommé, et pour l'industrie de l'art, ni l'histoire antique, ni la moderne, n'ont à lui opposer, je ne dis pas un vainqueur, mais un égal. Denys d'Halycarnasse accuse Thucydide d'avoir mal choisi son sujet : « Il ne fait, dit-il, que l'histoire d'une « seule guerre qui ne fut ni belle ni heureuse; guerre qu'il serait « à souhaiter qui ne fût jamais arrivée, et qu'il aurait fallu condam- « ner du moins au silence et à l'oubli. » Que répondre à un pareil homme et à une pareille objection? L'antiquité a donc eu ses prodiges de bêtise comme de grandeur (1).

Thucydide conte admirablement les choses, et la complication du récit n'en altère jamais l'unité. Mais peut-être est-il encore plus grand dans ses harangues. L'imagination a besoin d'un véritable effort pour concevoir la puissance dont était doué Thucydide de faire ainsi parler les hommes : trois fois il ne craint pas de donner aux Grecs l'équivalent de la parole de Périclès; Mytilène et Platée lui inspirent les plus touchans discours : Alcibiade a la brillante éloquence d'un jeune homme et d'un favori du peuple d'Athènes; Hermocrate à Syracuse trouve contre les Athéniens des explosions de haine et de colère qui font trembler pour eux; tout dans les harangues de Thucydide a sa raison et son effet. Quel est donc

(1) Lévesque a fait dans sa *cinquième excursion* une réfutation détaillée des critiques de Denys d'Halycarnasse.

cet homme qui redouble, par l'éloquence, la puissance de l'histoire, qui augmente la vérité par l'idéal, qui laisse aux orateurs de tous les temps des exemples pour les enflammer en les désespérant?

Le style de Thucydide a été fabriqué pour durer toujours; il a toutes les propriétés de l'homme qui l'a forgé; il est profond comme lui, grave, majestueux, austèrement pathétique, positif et idéal comme lui; il ressemble à l'homme qui l'a tiré hors de lui; nous conseillons aux rhéteurs anciens et modernes de s'y résigner, ou plutôt qui les oblige à s'occuper de Thucydide?

Il n'y a qu'un sentiment sincère et profond des beautés de l'histoire qui a pu engager M. Ambroise-Firmin Didot à essayer de le traduire. M. Firmin Didot n'ignorait pas que Charles Lévesque avait, en 1795, publié une traduction de Thucydide qui fut distinguée plus tard par le jury des prix décennaux, et qui offrait, sinon une image toujours satisfaisante de l'original, du moins un reflet qui n'était pas sans mérite et sans charme jusque dans sa pâleur. Charles Lévesque possédait, dans une assez notable mesure, la connaissance, le goût et l'intelligence de l'antiquité. M. Gail déclara que le travail de son prédécesseur lui avait été fort utile, et s'efforça de donner à sa traduction nouvelle le caractère d'une fidélité plus opiniâtre. Venant après Lévesque et Gail, M. Firmin Didot a profité de tous deux, ce qui est fort naturel, mais ne s'en distingue pas d'une manière bien nette; ce qui eût été nécessaire. Son allure n'est pas décidée : peut-être n'est-il pas assez maître de tous les secrets de l'idiome grec et de la langue française, eu égard à la rude tâche qu'il s'était imposée. Mais le nouveau traducteur n'en mérite pas moins les remerciemens des amis de l'antiquité pour ses efforts, pour le beau texte grec qui accompagne sa traduction, enfin pour une version nouvelle qui doit procurer à Thucydide quelques lecteurs de plus.

Thucydide, comme tous les grands génies qui viennent les premiers, est suivi dans l'évolution de la pensée humaine par des esprits analogues qui ont su marier à leur ressemblance avec lui une forte originalité. Salluste et Tacite chez les Romains, Machiavel chez les Italiens, sont évidemment des proches de Thu-

cydide ; c'est la même souche et le même genre de génie avec toutes les différences d'un développement libre et puissant au milieu d'une civilisation différente. L'esprit exclusivement politique n'a pas dans l'histoire de plus grands représentans que Thucydide, Salluste, Tacite et Machiavel.

Nous ne saurions quitter aujourd'hui le fils d'Olorus sans remarquer combien la face des choses, et par conséquent la face de l'histoire, a changé. Qui songerait aujourd'hui à écrire l'histoire dans les préoccupations exclusivement politiques de Thucydide et de Machiavel? La politique Italie elle-même donne pour successeur au secrétaire florentin le platonicien Vico, divinateur de génie, mais ne sachant pas assez de choses pour la généralité de ses axiomes, religieux, mais gêné par l'orthodoxie catholique, philosophe, mais ne dépassant pas les limites de l'idéalisme platonicien. Un illustre philosophe allemand, M. Schelling, nous semble, en résumant dans un de ses ouvrages sa pensée synthétique sur la philosophie de l'histoire, avoir en même temps, et sans le savoir, résumé en l'agrandissant la pensée de Vico : « L'histoire, a « écrit M. Schelling (1), est une épopée conçue dans l'esprit de « Dieu : ses deux parties sont le mouvement par lequel l'humanité « sort de son centre pour se développer jusqu'à sa plus haute ex- « pression, et l'autre mouvement qui effectue le retour. La pre- « mière partie est comme l'Iliade de l'histoire, la seconde en est « l'Odyssée. Le premier mouvement est centrifuge, le second est « centripète. » La théorie de Vico est surpassée et rectifiée; car si nous ne croyons pas avec lui que l'humanité tourne dans le cercle de la forme catholique, nous croyons avec Schelling que nous retournerons à Dieu, et c'est notre plus chère espérance. Seulement nous demanderons quelle sera la route. L'idéalisme de Vico, succédant à l'école politique de Machiavel, eut lui-même pour contemporain et pour successeur le génie politique de Montesqsieu, qui ne peut pas plus nous satisfaire aujourd'hui comme règle à suivre que la théorie du Napolitain. Avec Vico, on étouffe dans le passé; avec Montesquieu on condamne l'humanité à une imitation perpétuelle, car de ce que certains faits politiques

(1) *Philosophie und Religion*

se sont produits, il induit qu'ils se renouvelleront toujours. Que conclure de tout cela, si ce n'est que l'histoire veut être conçue et écrite aujourd'hui dans un système de métaphysique social assez puissant pour contenir toutes les idées, toutes les propriétés et tous les faits de l'humanité, et pour frayer la route avec ce majestueux et irrésistible cortége aux vérités futures?

LERMINIER.

ADMINISTRATION FINANCIÈRE

DES

ÉTATS-UNIS.

Lorsqu'il y a deux ans, un fonctionnaire public, rédacteur d'un recueil justement estimé, prétendit que les taxes du gouvernement des États-Unis étaient fort supérieures à celles de la monarchie constitutionnelle de France, il ne fut pas difficile d'apercevoir qu'il s'agissait simplement de décréditer, par des rapprochemens peu adroits, toutes ces idées de gouvernement populaire et à bon marché, qui avaient servi de passeport à la royauté du 9 août. La découverte de M. Saulnier, déposée d'abord dans la *Revue Britannique*, reproduite presque en même temps par plusieurs journaux, fut ensuite publiée à part avec une extrême profusion. Il était bien naturel que le général Lafayette relevât les étranges assertions de ce publiciste. Bien persuadé qu'elles n'avaient aucune exactitude, il les soumit à l'analyse instructive de deux hommes fort compétens pour en juger : le général Bernard, que la nature de ses éminens services avait mis à portée de connaître les États-Unis, et le célèbre Fenimore Cooper, qui réunit,

avec une si rare fécondité de talens, les dons grâcieux du poète aux plus solides qualités de l'esprit.

Les réfutations de ces honorables correspondans furent attaquées de manière à laisser voir de plus en plus l'intention primitive de leurs adversaires. On alla jusqu'à transporter les argumens de M. Saulnier à la tribune législative, où M. Casimir Périer, président du conseil, se prévalut de l'avis de M. Rives, alors ministre des États-Unis en France (séance du 10 mars 1832). Le général Lafayette, qui avait évité de compromettre la légation américaine, se contenta d'exprimer son doute. Il reçut quelque temps après une lettre de M. Rives, qui se plaignait d'avoir été mal compris par M. Casimir Périer, et d'avoir été cité mal à propos par M. Saulnier, double réclamation qu'il le priait de faire connaître à la première occasion. Elle se présente aujourd'hui (1).

Le général Lafayette eut aussi l'idée d'ouvrir dans sa correspondance une nouvelle discussion avec deux amis dont il serait difficile de récuser le témoignage : M. Gallatin, l'un des membres les plus distingués du congrès jusqu'à la présidence de Jefferson et de Madisson, non moins habile ministre des finances à cette époque, plus tard ministre des États-Unis en France, et M. Edward Livingston, célèbre par ses travaux de jurisprudence, secrétaire d'état sous la présidence du général Jackson, c'est-à-dire ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, aujourd'hui ministre plénipotentiaire à Paris.

Une lettre de M. Gallatin et des documens officiels, envoyés par le secrétaire d'état avant son départ de Washington, nous ont été

(1) « Surpris comme je le fus, écrivait M. Rives au général Lafayette, de l'usage « parlementaire que M. Périer a fait de mon nom, j'ai été extrêmement choqué « de me voir cité par M. Saulnier que je n'ai jamais vu et à qui personne n'a pu « donner comme de moi, aucune opinion qui justifiât sa citation. Les considéra- « tions politiques que ma situation présente m'impose, rendent mon silence « moins fâcheux que mon intervention dans cette polémique. Bien entendu que je « me réserve le droit de démentir de telles erreurs dans le monde, lorsque l'occa- « sion s'en présentera, et d'espérer que mes amis voudront bien en faire autant. Je « ne me rappelle pas si je vous ai dit que j'avais reçu de M. Périer une excuse « très positive et très aimable pour avoir employé mon nom dans la chambre. » Versailles, 23 mai 1832.

communiqués. Ces documens sont des réponses aux questions que M. Livingston avait cru devoir adresser à tous les états, à toutes les villes et diverses circonscriptions de la république américaine, pour éclaircir la discussion soulevée par M. Saulnier. Voici les demandes du secrétaire d'état :

« 1° Quel est le montant de toutes les taxes annuelles destinées à couvrir dans chaque partie du territoire les dépenses des états, villes, comtés, ainsi que du gouvernement national? 2° Quel est le nombre des ecclésiastiques de toutes les dénominations et leur salaire? 3° Le nombre des journées de travail exigé pour la réparation des routes, des ponts, et la valeur de ces journées? 4° L'évaluation du prix du travail, y compris celui de la nourriture, par mois et par jour, par semaine et pendant la moisson? 5° Combien de pauvres sont-ils assistés dans des dépôts ou placés dans des familles? à combien s'élève le nombre des pauvres à la charge des villes et comtés? 6° Quelle est la taxe annuelle pour les écoles, le nombre des écoles, colléges, académies, et des élèves dans ces différentes institutions? »

Six états seulement, Maine, Rhode-Island, Connecticut, Ohio, Indiana, Missouri, ont répondu; mais les recherches de M. Livingston sont continuées par son successeur. Les tableaux encore inédits que nous avons sous les yeux, sont à la fois trop minutieux et trop étendus pour que nous puissions les reproduire ici. Nous nous bornerons à en extraire les résultats généraux qui doivent d'ailleurs servir à faire connaître approximativement les dépenses totales du gouvernement des États-Unis. En effet, les six états dont la situation est connue, dépensent au moins autant que le reste de l'Union, pour le clergé, les écoles et les pauvres. On y remarque des routes, des canaux, des ponts, en aussi grand nombre, en aussi bel état que dans les plus riches contrées du monde. La position géographique et les intérêts de ces états sont on ne peut plus variés. Il faut aussi remarquer que dans ceux dont la fondation est récente les dépenses s'élèvent en raison de l'étendue superficielle du territoire; car un gouvernement exige dès sa naissance une organisation complète, qui peut ne pas coûter davantage pour un nombre beaucoup plus considérable d'habitans. C'est ainsi que les états nouveaux

contribuent ordinairement plus que les anciens, à proportion de leurs ressources, pour les routes, les tribunaux et une multitude d'établissemens dont les progrès ne sont pas en rapport exact avec ceux de la population (1). Il est donc permis d'évaluer, comme l'a fait M. Livingston, sur la base des taxes connues d'une grande partie de l'Union et de leur rapport avec le nombre des habitans, les charges du pays tout entier. L'emploi d'une semblable proportion aurait plutôt pour effet d'accroître, dans le cas présent, le chiffre des contributions nationales, que de le réduire.

Il résulte des tableaux que nous ne publions pas à cause de leur étendue, et des tableaux suivans qui en font connaître la partie essentielle, 1° qu'en 1830, les taxes locales du Maine, Rhode-Island, Connecticut, Ohio, Indiana, Missouri, s'élevaient, pour une population de 2,215,718 habitans, à 18,656,751 fr.; 2° qu'en appliquant les bases de cette évaluation aux autres états, la totalité des charges locales des États-Unis devait être estimée à 91,095,196 fr., au lieu de 261,998,605 fr., chiffre avancé par M. Saulnier, ce qui prouve qu'il a commis une erreur d'environ 170,903,409 fr. sur cette branche des contributions américaines; 3° que les dépenses du gouvernement fédéral ne s'élevaient pas à 144,335,884 fr., mais à 150,431,475 fr., y compris l'excédant des recettes, employé pour la dernière fois cette année à l'extinction définitive de la dette, seconde erreur de 13,904,409 fr. sur les dépenses générales, qui pourtant ne comportent aucune espèce d'incertitude et de contestations.

Dans le premier et le second tableau, nous avons évalué, ainsi que le désire M. Saulnier, à 5 fr. 42 c., le dollar dont la valeur variable, selon l'état du change, descend quelquefois à 5 fr. 25 cent.

(1) M. Adam Seybert, membre de la chambre des représentans des États-Unis, a publié en 1817 un tableau d'après lequel de 1789 à 1815 (pendant 25 années), les dépenses et les recettes du gouvernement fédéral, y compris le remboursement et le produit des emprunts nationaux, se sont élevées, année moyenne, à 76,779,720 fr., chiffre supérieur à ce qu'on payait en 1830, sans compter la dette. Or la population était en 1790 de 3,929,000 habitans, de 8,437,000 en 1815, de 12,866,020 en 1830. (Annales statistiques de Seybert, traduites par M. Arnold Scheffer en 1820.)

Dans le troisième tableau, le budget fédéral de 1830 figure tel que M. le général Bernard l'a extrait du *National Calendar* de 1831, et tel que M. Saulnier l'a adopté en y ajoutant 13,904,884 fr. qui ne doivent pas en faire partie.

ANNÉES 1830-1831.

Tableau général de toutes les taxes locales des états, comtés et villes de l'Union, pour le clergé, les routes, la milice, les pauvres, les écoles, etc., précédé d'une évaluation du prix moyen du travail.

(D'après les réponses de six états aux questions officielles qui leur ont été adressées, et les documens recueillis par le secrétaire d'état.)

PREMIER TABLEAU.

		dollars	cents	En francs et centimes. f.	c.
Valeur moyenne du travail aux Etats-Unis.	Évaluation du prix du travail, par mois, durant toute l'année...	11	2	59	73
	Par jour ordinaire.....	»	57	3	09
	Pendant la moisson...	»	85	4	61
	Prix de la nourriture par semaine, d'un ouvrier.	1	52	8	23
		dollars	cents	f.	c.
Taxes d'états.	Taxes pour les dépenses des états, sans compter la milice...	2,393,670	39	12,973,693	51
Taxes de comtés.	Taxes de comtés en déduisant la portion appliquée aux pauvres.	2,341,804	5	12,692,577	95
Contingent des villes.	Évaluation des diverses taxes des villes..	1,585,021	46	8,590,816	31
Taxe volontaire pour le clergé.	Nombre des ecclésiastiques : 10,405. Evaluation de leur salaire.	2,652,260	5	14,375,249	47

		dollars.		francs.	
	Evaluation de ce qui revient à chacun : 254 d. 88 c. c'est-à-dire : 1881 f. 44 c.				
Routes.	Nombre de journées employées sur les routes... 6,479,026. Evaluation du prix total de ces journées.	4,032,056	94	21,855,640	21
Milice.	Nombre des miliciens : 1,341,547. Nombre de jours perdus pour les revues : 5,370,679 Valeur du temps et de l'entretien des armes.....	1,625,808	56	8,811,881	51
Pauvres.	Nombre des pauvres : (il n'est pas encore connu); dépense pour leur entretien.....	1,105,416	62	5,991,558	8
Écoles publiques.	Nombre des écoles : (imparfaitement connu) ; nombre des élèves : 1,065,147. Taxes levées pour leur entretien, sans compter les fonds fournis par l'état.....	1,071,214	4	5,805,980	10
	TOTAL DES TAXES...	16,807,231	91	91,095,196	94

Tableau comparé des dépenses totales des États-Unis, selon les documens officiels et selon M. Saulnier.

DEUXIÈME TABLEAU.

		Selon les documens officiels.		Selon M. Saulnier.	
Charges fédérales.	Budget fédéral...	74,450,714 f.	56 c.	74,450,714 f.	56 c.
	Remboursement de la dette.....	55,980,761	44	55,980,761	44
	TOTAL....	130,431,475		130,431,475	

M. Saulnier ajoute à cette somme pour les postes. .	9,341,356
Pour frais de perception. . .	4,565,055
TOTAL. . . .	144,335,884

	Selon les documens officiels.		Selon M. Saulnier.
Budget des états.. . . . . (Y compris les frais de perception.)	12,973,693	51	45,892,605
Charges des villes, comtés et districts. (Y compris les frais de perception, les écoles et les pauvres.) — Pauvres.	5,991,358	8	
Ecoles.	5,805,980	10	
Pour les villes. . .	8,590,816	31	
Comtés et districts..	12,692,577	95	
TOTAL. . . .	33,080,732	44	44,000,000
Routes.	21,853,640	21	72,000,000
Milice..	8,811,881	31	50,000,000
Clergé.	14,375,249	47	25,000,000
Jurés..			11,000,000
Routes à barrières.			14,106,000
TOTAL GÉNÉRAL.. . .	221,526,671	94	406,334,489

Nous n'avons pas compté dans ce dernier tableau les sommes suivantes : 1° — 9,341,356 fr. pour les postes; 2° — 4,565,055 fr. pour frais de perception ; 3° — 11,000,000 fr. pour indemnités aux jurés ; 4° — 14,000,000 fr. pour les péages des routes à barrières.

Voici nos raisons : Les postes aux États-Unis ne sont pas un impôt. Les recettes de ce genre de service en couvrent exactement les dépenses, à l'exception des frais d'administration centrale, portés au budget de l'Union. M. Saulnier n'a pas reconnu comme un impôt dans les recettes des postes françaises, ce qui est absorbé par le transport des dépêches, et en cela il a eu parfaitement raison. Il devait rayer par conséquent la même dépense pour les États-Unis. Le service des postes françaises est porté au budget pour 36,380,000 fr. M. Saulnier en a déduit les frais de service, pour ne compter comme impôt que le bénéfice net de l'état, évalué en 1830 à 16,779,824 fr. Il n'a pas ajouté à cette somme le droit

de 25 centimes que l'on paie aux maîtres de poste, par chaque cheval attelé à une voiture suspendue. Cependant ce droit est une taxe.

Quant aux 4,563,053 fr. de frais de perception, nous nous sommes assurés auprès de M. Livingston que cette somme est imaginaire. Le chiffre officiel du revenu fédéral comprend ce que la perception a coûté.

Les indemnités payées aux jurés sont en grande partie à la charge des états, et figurent ainsi dans la somme déjà évaluée de leurs dépenses. Dans quelques états, elles entrent dans les frais de procédure, supportés par les parties. Personne ne sait à quelle somme cette espèce de taxe, d'ailleurs fort restreinte, peut s'élever.

Nous avons encore effacé les 14,000,000 fr. que coûtent, selon M. Saulnier, les péages des routes à barrières, car il faudrait compter également aux États-Unis et en France les péages des canaux, routes de fer, ponts, etc. Si l'on rangeait parmi les taxes nationales les rétributions que chaque entreprise de travaux publics doit exiger de ceux qui font un usage volontaire de ses services, cela changerait entièrement les évaluations de tous les budgets du monde, et la question qui nous occupe serait fort compliquée.

En divisant les 406,334,489 fr. du budget de M. Saulnier par le nombre de la population des États-Unis en 1830 (12,866,020 habitans), on obtient une cote moyenne de 31 fr. 58 cent. par habitant.

Cependant l'impôt américain s'élève, selon lui, à 36 fr. 94 cent. par tête. Cela vient de ce qu'il a cru pouvoir retrancher tous les esclaves de la population contribuable (1).

(1) Toutes les fois qu'en parlant de la république américaine, on rencontre ce malheureux mot d'esclaves noirs, il est juste d'observer qu'un si grand fléau a été imposé aux Etats-Unis par la Grande-Bretagne. Lorsque les colonies demandaient à ne pas recevoir d'Africains, la mère-patrie répondait qu'elle ne pouvait renoncer à un commerce si lucratif, et que les colonies étaient faites pour la seconder. Il ne faut pas oublier que la première loi qui ait paru parmi les nations pour l'abolition de la traite fut adoptée en 1776 par la législature de Virginie et par douze autres états en 1783. La plus grande partie de l'Union a déjà opéré l'affranchissement

M. Émile Péreire, dans une très intéressante brochure publiée en 1832, lui objectait avec beaucoup de raison que « si l'on excluait les esclaves d'une telle répartition, on pouvait tout aussi bien annuler la part d'impôt des femmes et des enfans, sous prétexte qu'ils ne s'en acquittent pas directement, et que les neuf dixièmes du revenu fédéral se composant du produit de la douane, c'est-à-dire d'un impôt de consommation, il était évident que non-seulement l'esclave américain participait comme travailleur à la formation de l'impôt, mais qu'il acquittait une taxe relativement plus forte que celle de l'homme libre, puisque son travail servait à payer sa contribution et celle de son maître. »

On lit dans le 16e numéro de la *Revue Britannique de* 1831, l'assertion suivante de M. Saulnier :

« M. Gallatin, autrefois ministre des États-Unis en France, et « antérieurement ministre des finances de l'Union, disait un jour,

graduel des noirs. Il existe à Liberia, sur la côte d'Afrique, une petite république noire fondée par des citoyens de tous les États-Unis. Elle prospère et peut devenir un foyer de civilisation pour le continent africain. Mais ce qui doit contribuer plus sûrement à l'émancipation qu'on peut déjà prévoir, c'est que l'entretien des esclaves devient très onéreux à ceux qui les emploient, à mesure que la concurrence victorieuse du travail libre s'établit à côté du travail forcé. Le malaise d'une semblable situation pour les planteurs a beaucoup d'influence en Virginie et surtout dans le Maryland, où l'on commence à suivre l'exemple du nord. N'est-ce pas le concours de plusieurs causes du même genre qui a fait passer la plus grande partie de l'Europe de l'esclavage domestique au servage féodal, et plus tard à différens degrés de liberté civile? Le christianisme avait bien proclamé d'admirables maximes d'égalité et de fraternité; mais seize siècles après son établissement, les pays les plus attachés à l'église romaine faisaient encore des esclaves sous prétexte de faire des catholiques.

Nous terminerons cette note en remarquant, avec M. Adam Seybert, que la population esclave double aux États-Unis en 25 ans 9|10es, et la population libre en 22 ans 23|100es. Or, dans nos colonies, selon M. Gautier, la race noire décroit annuellement dans la proportion de 2 1|2 0|0, et de 5 0|0 dans les colonies anglaises. Ces résultats paraissent indiquer chez les planteurs américains une supériorité morale de procédés vis-à-vis de leurs esclaves.

(Voy. la statistique d'Adam Seybert et le rapport de M. Gautier, pair de France, président de la chambre du commerce de Bordeaux, sur le tarif des sucres, en 1833.)

« en ma présence, que le peuple des États-Unis était peut-être le « plus imposé après les Anglais. Cette opinion me surprit beau- « coup. J'ai pu depuis en reconnaître l'exactitude. C'est par suite « de ces énormes taxes qu'un habit qui, en Europe vaut 100 fr., « coûte 200 fr. à New-York. Les marchands américains, quand « les étrangers se récrient sur leurs prix exorbitans, observent « qu'ils sont accablés d'impôts de toute espèce. »

M. Saulnier n'est pas heureux dans le choix de ses autorités. Nous avons révélé en quels termes M. Rives repoussait l'usage que la *Revue Britannique* voulait faire de sa prétendue adhésion à de faux jugemens sur les États-Unis. Laissons parler maintenant M. Gallatin en réponse à l'anecdote qui le concerne :

« Le prix du travail manuel et de tous les emplois en grande partie mécaniques, est beaucoup plus élevé ici qu'en Europe. Cette cherté des salaires tient à ce que le travail est plus demandé qu'offert, et à la surabondance des terres en comparaison du nombre actuel des habitans. D'un autre côté, nos institutions démocratiques empêchent que les salaires des emplois élevés ne soient payés au-delà de ce qu'ils valent, et, dans certains cas, les maintiennent un peu au-dessous de ce qui conviendrait. Ainsi, nous n'avons aucuns des abus dont on se plaint généralement en Europe, point de pensions civiles, point de sinécures, point de salaires extravagans donnés à des officiers de hauts grades. Mais les employés d'un rang inférieur dans tous nos établissemens publics coûtent davantage en proportion de leur nombre. En même temps, je puis vous affirmer, du moins pour ce qui regarde nos employés civils, qu'avec un nombre beaucoup moins grand de personnes, soit chefs, soit commis, nous faisons autant de travail qu'en France (1). » (*Lettre de M. Gallatin au général Lafayette.*)

(1) Dans une comparaison de ce que coûte l'administration financière des deux pays, M. Saulnier était arrivé à un résultat contraire, en faisant abstraction de la cour des comptes, qui représente, avec l'administration centrale de nos finances, l'équivalent de la trésorerie de Washington. Ainsi mille employés sur dix-neuf cent dix-huit ne figuraient pas dans les calculs de la *Revue Britannique*. M. Péreire a fait voir que la trésorerie de Washington, au lieu des 154 fonctionnaires qu'elle rétribue, devrait en avoir 800, si le nombre de ses employés était proportionnellement égal à celui de notre administration financière.

M. Gallatin estime que la totalité de la dépense des états et des charges locales ou municipales s'élève à 17,000,000 dollars, ou 92,140,000 francs.

C'est 1,044,804 fr. au-delà du chiffre qui résulte des recherches du secrétaire d'état. (*Voyez le premier tableau.*)

Si l'on ajoute à ces 92,140,000 fr. la somme du budget fédéral, y compris même le remboursement de la dette, on voit que M. Gallatin, consulté séparément et privé des renseignemens que M. Livingston pouvait obtenir dans l'exercice de ses hautes fonctions, confirme cependant toutes les données de cet écrit.

Il ne voudrait pas, il est vrai, que l'on comptât dans le budget américain ce qui est volontairement payé aux ministres des différens cultes, car, dit-il, avec beaucoup de vérité, ce n'est que par suite de l'habitude où l'on est en France de voir le clergé entretenu par le gouvernement, que l'on a pu considérer une semblable dépense aux Etats-Unis comme une taxe imposée aux habitans.

A son avis, le remboursement de la dette américaine est une charge temporaire qu'il faudrait aussi retrancher dans l'estimation du budget normal des Etats-Unis. MM. Livingston et Fenimore Cooper partagent cette opinion; mais nous avons préféré ne pas nous y conformer dans nos calculs, afin de ne laisser à M. Saulnier aucune occasion de vaines controverses.

Il est tout simple que les correspondans du général Lafayette aient hésité à compter comme partie intégrante des dépenses habituelles de leur pays les 40 à 60,000,000 fr. que les Etats-Unis auront annuellement consacrés depuis l'avènement de Jefferson à la présidence jusqu'à l'année 1835 (pendant trente-cinq ans), à l'entière extinction d'une dette de plus de 860,000,000 fr., imposée par la guerre de l'indépendance et celle de 1812 à 1815. Ces énormes remboursemens, toujours opérés avec les excédans des recettes sur les dépenses, paraissent en effet une preuve de prospérité et de sagesse inouies, plutôt qu'une véritable aggravation des charges nationales. Les Etats-Unis sont, jusqu'à ce jour, le seul pays du monde qui soit ainsi parvenu, par la persévérance de sa bonne administration, et malgré dix années de guerres, à se libérer de ses dettes comme d'une taxe provisoire.

Comment comparer un si heureux emploi de ses excédans de

recettes avec les expédiens de nos administrations financières depuis que nous sommes entraînés à des emprunts toujours croissans? L'Angleterre, en cessant, à partir de 1829, d'amortir sa dette, a du moins réduit ses dépenses sans diminuer son crédit. Quant à nous, nous multiplions les charges qui nous font emprunter par les procédés mêmes destinés à les réduire, et nos dépenses de toutes les sortes s'accroissent en même temps que le capital de notre dette. En considérant d'une part l'amortissement des Etats-Unis, le seul réel et définitif, l'immobilité de la dette de l'Angleterre avec la compensation de ses réductions de taxes, qui s'élèvent, depuis six années seulement, à plus de 176,000,000 fr., et, d'un autre côté, l'accroissement simultané et réciproque de nos emprunts par nos dépenses, de nos dépenses par nos emprunts, il reste malheureusement démontré que notre système financier est le plus fâcheux qu'on ait pu choisir, et que ce serait une folie de ranger parmi nos charges temporaires les 319,000,000 fr. qui figurent dans notre budget pour le service de la dette et des pensions.

A la vérité, certains économistes, dont l'esprit complaisant se plaît à découvrir un côté heureux dans nos plus évidentes misères, prétendent que ce sera un malheur pour les Etats-Unis de n'avoir pas de créanciers, attendu que les dettes publiques intéressent un plus grand nombre de familles à l'ordre social. Plaisante manière d'attacher les gens à l'ordre social, par le désordre des finances et du gouvernement! Cette invention ressemble un peu au corset que les membres d'une secte contemporaine font lacer, dit-on, derrière leurs épaules. Savez-vous pourquoi? Pour rappeler à chacun qu'il a besoin de son frère, et que son frère a besoin de lui. L'intention symbolique du corset vaut assurément l'utilité sociale de la dette.

D'autres esprits plus sérieux sont trop disposés à ne voir dans l'usage illimité des emprunts qu'une occasion de faire baisser l'intérêt de l'argent, en accroissant par la création des nouveaux titres conférés aux créanciers de l'état la masse des valeurs en circulation, et à conclure de cette baisse de l'intérêt que le crédit des particuliers s'accroît avec le crédit public. On pourrait leur répondre : 1° Que le crédit public, quand il est renforcé par des monopoles,

diminue celui des particuliers; 2° que la baisse du prix des capitaux n'est heureuse pour un pays que lorsqu'elle résulte de leur égale ou facile répartition; 3° que des banques libres dans leur action, quoique soumises à de sages garanties vis-à-vis de leurs cliens, diminueraient aussi l'intérêt de l'argent, sans avoir les inconvéniens d'un crédit public mal dirigé. Ainsi, à la fin de cette année, les Etats-Unis n'auront plus de dettes, ce qui n'empêchera pas la seule ville de New-York de posséder plus de vingt banques, dont les escomptes annuels se sont élevés depuis huit ans à 565,000,000 fr., et les escomptes de Philadelphie de dépasser 800,000,000 fr., tandis que la banque de Paris n'a escompté que pour 222,000,000 fr. en 1851, 150,000,000 en 1852. De tels exemples prouvent assez que le crédit vraiment social, le crédit industriel, est fort indépendant de l'usage du crédit public.

La manière la plus rationnelle de comparer le poids des impôts en divers pays est de les évaluer en journées de travail. Sous ce point de vue, la thèse de M. Saulnier est encore moins soutenable. En effet, le prix moyen de la journée de travail en France est, selon lui, de 1 fr. 50 c., tandis qu'aux Etats-Unis il est de 4 fr. 50 c. Il faudra par conséquent que l'auteur de ces évaluations convienne lui-même, en se conformant à ses propres calculs, que l'impôt français étant, comme il le dit, de 31 fr. par tête, est payé en vingt jours deux tiers de travail, et que l'impôt américain n'exige que huit jours un cinquième de travail pour le chiffre très exagéré de 36 fr. 94 c. par habitant.

Mais en prenant pour base les évaluations plus sûres de MM. Livingston et Charles Dupin, la journée de travail ne vaut que 3 fr. 9 c. (*voyez le premier tableau*) aux Etats-Unis, et 1 fr. 25 c. en France.

En 1850, le contribuable américain n'a donc été imposé pour une cote moyenne de 17 fr. 29 c., produit de tous les genres de taxes qui peuvent l'atteindre, que de cinq ou six journées de travail. En 1854, d'après le rapport communiqué le 17 décembre 1855, à la chambre des représentans, par M. Taney, nouveau secrétaire d'état, les dépenses fédérales ne s'élèveront, y compris les derniers paiemens pour la dette, qu'à 127,580,807 fr. En ajoutant à cette somme celle des taxes locales, on obtient, pour 14,000,000

d'habitans, un impôt moyen de 15 fr. 60 c. (à peu près cinq jours de travail). A partir de 1835, lorsqu'on aura opéré le remboursement complet de la dette, l'impôt sera probablement réduit à quatre jours de travail.

Comparons maintenant cet impôt du citoyen des États-Unis à celui du contribuable français que M. Saulnier a évalué pour 1830, année financière qui diffère très peu de celle où nous entrons.

Budget de 1830.	978,000,000 fr.
Dépenses pour la garde nationale. . .	100,000,000
Casuel du clergé.	15,700,000
TOTAL.	1,093,700,000 fr.

Cote moyenne du contribuable français
selon M. Saulnier. . . . . 31 fr. 4 c. (24 jours de travail).

Remarquons en passant que M. Casimir Périer évaluait notre impôt moyen à 33 fr. (séance du 10 mars 1832). Cette différence fait voir que les prodiges de la centralisation, si dévotement exaltée par la *Revue Britannique*, n'empêchent pas nos habiles fonctionnaires eux-mêmes d'apprécier diversement nos dépenses générales. Quant aux dépenses locales qui ont été la principale ressource de M. Saulnier pour enfler le budget américain, il faut bien reconnaître qu'en tout pays il est difficile de les constater avec une exactitude mathématique. Si l'on voulait appliquer à la France les minutieuses recherches auxquelles M. Saulnier s'est livré pour les États-Unis seulement, et à notre avis, sans beaucoup y réfléchir, on reconnaîtrait d'assez notables lacunes dans les papiers de notre bureaucratie, et à coup sûr les questions de M. Livingston, ministre d'une nation éminemment vouée à l'anarchie, ne trouveraient pas chez nous de faciles réponses.

Sans reproduire ici les excellentes critiques de M. Péreire, qui a signalé des erreurs considérables dans les résultats de M. Saulnier, tels que nous venons de les exposer, nous demanderons pourquoi, dans un tableau composé de toutes les taxes françaises et américaines, la *Revue Britannique* a omis les corvées et prestations de

nos chemins vicinaux, le produit des octrois dans nos villes et d'autres charges qu'on ne peut évaluer à moins de 100 millions?

Cette addition, probablement au-dessous de la vérité, porterait notre cote moyenne à plus de 34 fr., c'est-à-dire à environ 28 journées de travail (la 13e partie de l'année).

Or, nous avons vu que la cote moyenne des États-Unis ne dépassait pas 5 journées de travail (la 73e partie de l'année). Sous ce rapport, l'impôt américain est à l'impôt français comme 13 à 73.

Il est ridicule de vouloir juger des institutions d'un pays par la cote moyenne de ses impôts. En parcourant, avec le sentiment de défiance qu'on doit apporter en pareille matière, un tableau où M. Adrien Balbi compare les divers revenus et les diverses populations du globe entier, la Chine se présente comme le pays le moins imposé, et le gouvernement anglais comme le plus dispendieux. Assurément, le téméraire entrepreneur de statistique, dont l'insatiable curiosité a essayé de convertir en monnaie française l'impôt des Chinois, ne songeait pas à prendre leur gouvernement pour objet de ses préférences et à reléguer la Grande-Bretagne au dernier rang des nations, soit monarchiques, soit républicaines, barbares ou civilisées.

L'assiette et l'emploi des impôts, leurs diverses influences sur la masse des populations, et sous ce rapport leur évaluation en journées de travail, tels sont les caractères essentiels qui peuvent diriger d'utiles recherches à l'occasion d'un système quelconque de finances.

« La richesse publique et la facilité de contribuer aux charges « de l'état, dit M. Gallatin, ne manquent pas de s'accroître au plus « haut point sous les gouvernemens qui, s'abstenant de tout pou- « voir arbitraire, administrent en vertu de lois égales pour tous, « sans favoriser ni opprimer aucune classe particulière de per- « sonnes, ni aucune espèce de travail, et assurent une sécurité « complète aux individus, à l'industrie, à la propriété. Or, ces « avantages se lient au système des taxes qui peuvent être plus ou « moins oppressives, partiales, et frapper les sources de l'indus- « trie nationale; ils dépendent aussi de la manière dont se font « les dépenses publiques, soit qu'on les applique à des objets pro-

« ductifs, soit qu'on en abuse pour augmenter le nombre des « membres oisifs et improductifs de la société (1). »

Ce peu de mots résume le débat fort secondaire provoqué par la *Revue Britannique*, et c'est par là seulement que nous pourrions juger du mérite des gouvernemens dans une comparaison de leurs revenus.

Qu'y a-t-il de vraiment remarquable dans le système financier des États-Unis? L'extinction de leur dette et l'absence de tout impôt sur les produits de l'agriculture. Ajoutez que la production elle-même en tous les genres n'y est qu'indirectement imposée et toujours également pour toutes les industries, puisque leur loi de douane, source abondante des neuf dixièmes du revenu fédéral, a cessé, grace au bon sens du congrès américain, de protéger les fabriques aux dépens de la masse des consommateurs. N'étant plus qu'un impôt de consommation, c'est-à-dire un moyen de revenu public, cette loi, telle qu'on vient de la réviser, permet à chaque instant de réduire les recettes au niveau des besoins de l'état. La constitution avait bien interdit au congrès la faculté de réglementer à l'intérieur le commerce et l'industrie, mais de fâcheuses interprétations commençaient à prévaloir. Les états favorisés, en revenant au sens rationnel du pacte fédéral, ont enfin renoncé aux privilèges qui les menaçaient soit d'un déchirement, soit des misères ou fausses prospérités, dont les pays soumis, comme la France et l'Angleterre, à des tarifs protecteurs ou prohibitifs, sont de jour en jour accablés. L'heureuse issue de la dernière querelle du sud avec le nord a rétabli entre la liberté politique et la liberté industrielle un accord nécessaire qui assure à ce grand pays un long avenir de pacifiques prospérités. Or, cette crise elle-même a témoigné hautement en faveur des institutions américaines. Quand la cruelle espérance de leurs ennemis épiait une occasion de guerre civile, comment se fait-il en effet que tant de dissensions poussées à l'extrême se soient apaisées sans violence? C'est que de part et d'autre, on savait que le principe toujours vivant d'une représentation nationale offrait des ressources inépuisables de concilia-

(1) Lettre de M. Gallatin au général Lafayette.

tion. Que l'on compare ce qui s'est passé dans la Caroline du sud avec les sombres évènemens de Bristol et de Lyon.

Vainement on objecterait que les réformes électorales ou législatives les plus vastes auraient été sans rapport immédiat avec ces sanglans démêlés. La situation menaçante de nos grandes villes manufacturières tient assurément à nos lois de douane, à l'assiette de nos impôts sur les produits du sol, et quoiqu'on ne puisse toucher légèrement à de si graves objets, ni attendre de nouvelles mesures financières un remède subit et universel, cependant la délibération de ces mesures n'aura d'efficacité que le jour où elle appartiendra à une représentation large et fidèle. Jusque-là, les perfectionnemens de nos homéopathes politiques administrant la liberté commerciale et industrielle, par millionièmes de scrupule, seront fort incertains.

Dans un recommandable ouvrage récemment publié par un économiste qu'on n'accusera pas de passions anti-sociales (1), nous venons d'examiner un grand nombre de tableaux la plupart officiels, d'après lesquels l'auteur, écrivain consciencieux et animé par les plus généreux motifs, a tiré les conclusions suivantes :

« 1° Que nos lois de douane ne chargent l'importation de matières propres à la fabrication, la plupart analogues à nos produits agricoles, que de 133 fr. par 1,000 fr., tandis qu'elles chargent de 200 fr. par 1,000 fr., l'importation des objets fabriqués dont elles permettent l'entrée; que la sortie de nos produits agricoles est chargée de six fois plus de droits proportionnellement que celle de nos produits manufacturiers, bien que le sol paie déjà la plus grande partie des impôts directs et que ses produits paient à eux seuls les octrois et les contributions indirectes; 2° que les tissus, objets de nos fabrications qui occupent le plus de machines, forment à eux seuls plus de moitié de nos exportations et ne forment guère que le trentième de nos importations, tandis que nos produits agricoles, que nous ne pouvons obtenir que par le travail réel de nos ouvriers, forment en 1831 plus de moitié de nos importations, et ne forment pas le quinzième de nos exportations;

(1) *Recherches des causes et de la misère des peuples civilisés*, par M. de Morogues, membre du conseil-général du département du Loiret.

3° que le système entier de nos lois de douane sacrifie notre agriculture aux progrès de nos fabriques, qui pourtant ne pourraient trouver de meilleurs encouragemens et débouchés que dans l'aisance des deux tiers du pays voués à la culture des terres; 4° que ces privilèges de l'industrie fabricante n'atteignent pas leur but, puisqu'ils enrichissent seulement quelques hauts spéculateurs au grand préjudice de la population ouvrière, ainsi qu'on peut le voir par des tableaux où sont enregistrés les nombres croissans de ses crimes, délits, suicides, enfans naturels ou abandonnés, décès dans les hôpitaux, etc....; 5° que ces effets sont constatés en tous les pays où la haute industrie et la grande culture obtiennent des privilèges aux dépens de la petite industrie et de la culture moyenne, qu'ainsi le paupérisme a envahi en Angleterre plus du quart de la population, en Hollande le sixième, en Belgique le huitième, en France, avant 1830, le seizième, tandis qu'aux États-Unis où les exportations agricoles forment les dix-neuf vingtièmes de l'exportation générale, et dans sept états du nord où pourtant le commerce et les fabriques se trouvent, relativement au nombre des habitans, dans une proportion plus forte qu'en d'autres parties de l'Union, on ne comptait, en 1826, qu'un pauvre sur 76 habitans. »

M. de Morogues propose des remèdes que nous n'adoptons pas. Il attribue à la providence du pouvoir, tel qu'il se retranche en son étroite volonté, une vertu que nous souhaitons sans l'espérer. Comment nos lois de douane seraient-elles autre chose qu'une transaction égoïste entre de petits intérêts de monopole, quand les plus hauts fonctionnaires professent sans détour l'excellence de l'intérêt personnel appliqué à l'art de gouverner? La plus incorrigible infirmité d'un pouvoir qui s'est attiré de puissantes résistances, vient de ce qu'il ne voit en toutes choses que l'utilité de sa conservation. Son autorité n'est plus une mission; c'est une place. Il va cherchant de nouvelles créatures qui fassent compensation au nombre de ses censeurs ou de ses ennemis, comme si l'on pouvait avoir des créatures sans nuire aux masses en qui réside la force durable. L'intérêt personnel, considéré comme ressort du gouvernement, n'est pas seulement une flétrissure, mais une contradiction. Élevez le tarif des fers ou des houilles, adjugez cet emprunt, inventez je ne

sais quelle sinécure, pour capter soit une classe, soit un personnage dont vous croyez avoir besoin, toute faveur se réduira perpétuellement à faire mille fois plus d'ingrats et de jaloux qu'on ne peut obtenir de misérables amis. Le nombre des soupirans est immense, il est vrai, et ceux-là paraissent encore plus amis que tous les autres; mais à côté se trouve la nation raisonneuse et souffrante. Ainsi l'exige la nature de l'intérêt personnel qui devrait changer de nom, si, en retour de ses agaceries, il obtenait de véritables dévouemens au lieu de passagères complaisances et convoitises (1).

Pourquoi les États-Unis ont-ils une loi de douane ramenée à son but raisonnable, le revenu public, une dette qui s'éteint, des impôts légers à la production, qui n'accablent ni ne ménagent aucune classe de citoyens? Parce que l'utilité du gouvernement n'y est pas distincte de l'utilité nationale; parce que, dans toutes ses parties, ce gouvernement n'est et ne peut être que le pays représenté.

Ces avantages tiennent-ils au climat? — Non, car ce pays comprend nos climats d'Europe les plus variés. — A l'étendue de ses bonnes terres non cultivées? — L'Amérique méridionale et d'autres peuples en ont la même quantité sans aucun profit. — Aux mœurs primitives de ses habitans? — Elles étaient monarchiques et ne le sont plus. — A ses vertus? — Ceux qui ont imaginé ce trésor général de vertus républicaines, les contestent toutes dans le détail. — A son instruction populaire? — Elle est remarquable en effet, et surtout heureusement appropriée à ses besoins; mais avec un peu de bonne volonté, nous ne tarderions pas à obtenir ce même résultat. — A son suffrage universel? — La France a eu l'honneur de l'exercer, et plusieurs fois ses pouvoirs révolutionnaires en ont récusé l'expression contradictoire par des coups d'état, avant d'éprouver eux-mêmes une semblable atteinte. — A sa jeunesse? — Il ne fait pas de folie.

(1) Le faux système de l'intérêt personnel, pris comme unique mobile des actions humaines, était flétri du haut des chaires de la restauration comme la dernière conséquence de ce qu'on appelait le sensualisme du siècle passé. Or, la plupart des disciples d'Helvétius se sont illustrés par de généreux dévouemens à la régénération de la société. Lequel vaut le mieux de démentir d'étroits principes par ses actes, ou bien de belles paroles par de vulgaires entrainemens?

Il faut bien en convenir, l'Amérique du Nord doit le cours de ses prospérités à la probité intelligente et vraiment paternelle des premiers chefs qui ont eu la gloire de ramener si solidement au progrès de ses institutions, tout ce que la philosophie du siècle passé et la pratique successive des affaires leur ont fourni d'utiles enseignemens. Sa révolution s'est ensuite maintenue par un concours de salutaires habitudes et de circonstances heureuses, qui ne tiennent pas au caractère de ses habitans, mais à la moralité sévère du début de leur gouvernement. Comme nous, ils ont eu à défendre leur révolution, et si la nôtre a su se faire reconnaître de l'Europe repoussée de nos frontières, il ne lui eût pas été plus difficile de se retrancher ensuite dans la puissance de son bon droit, que de s'égarer en de folles conquêtes.

Des discussions inouies agitent le monde. L'économie politique est sortie de ses anciens calculs mêlés d'idylles et d'élégies pour embrasser tout ce qui touche aux conditions présentes des sociétés. Au milieu de cette effervescence des esprits, deux méthodes contraires sont assez franchement controversées.

Les uns paraissent considérer les ressources naturelles du sol comme épuisées, les forces de l'industrie comme arrivées à leur dernier terme, et résolus qu'ils sont d'apporter un soulagement à ceux qui souffrent, n'ont aperçu d'autre moyen qu'un déplacement du pouvoir et de la richesse. Ils conçoivent bien une association définitive dont le nivellement régulier des fortunes serait le but imaginaire; mais pour la réaliser, ils auraient besoin d'une force violente qu'ils cherchent dans une victoire du plus grand nombre, au lieu de l'attendre de la conciliation des intérêts établis. Ainsi leur association ne pourrait résulter que d'une lutte préalable d'état à état, de classe à classe; en un mot, d'une guerre du pauvre contre le riche, c'est-à-dire contre le pauvre, car tirant sa subsistance journalière de son travail, c'est sur lui que retomberait définitivement toute dépréciation de la valeur vénale de ses œuvres, toute atteinte au crédit courant, et le premier désordre en amènerait d'interminables. Les diverses variétés de ce désespoir réduit en système peuvent être soutenues avec un honorable fanatisme; mais la société est faite de telle façon, que leur importance est renfermée dans une controverse sans application pos-

sible, ou seulement à l'usage de ceux qui veulent tenir compte de tous les avis.

D'autres, confians dans la nature perfectible de l'humanité, la prudente souplesse de ses résolutions et ses destinées à venir, croient que l'intelligence a droit, comme l'économie et le travail, à des parts inégales, sans lesquelles toute production s'arrêterait dans une barbare inertie; ils considèrent qu'une immense partie du sol n'est pas cultivée ou l'est fort mal, que l'art des assolemens est dans l'enfance, que le crédit ne s'est jamais dirigé vers la principale industrie, l'agriculture, et que l'instruction la plus nécessaire n'est encore arrivée qu'à la petite minorité du pays. Ils ne voient pas notre indigence dans les forces naturelles, mais dans les systèmes qui ne savent pas les utiliser, ou dans les restrictions et prohibitions qui paralysent la meilleure partie de nos forces productives. Enfin, il leur semble que des coalitions d'intérêts se trouvent sous beaucoup de rapports l'opposé d'une association générale, et ils concluent que les souffrances du pays ne peuvent être soulagées que par un accroissement de prospérité pour tout le monde, attendu qu'il n'existe pas, à vrai dire, plusieurs classes opposées d'intérêt, mais un seul peuple composé de très peu de riches, d'une grande masse de fortunes strictement nécessaires, et de beaucoup trop de pauvres.

La société sera-t-elle une île sauvage destinée au dernier combattant, un couvent spartiate, une grande exploitation théocratique et industrielle, un rêve des Mille et une Nuits dans les joyeux jardins du Phalanstère, ou bien faut-il se contenter d'y voir simplement un magnifique atelier dont les ressources encore peu connues semblent réservées, soit à des maîtres plus habiles, soit à des ouvriers plus avancés dans leur éducation?

L'atelier américain est assurément celui qui paraît offrir le plus de facilités à la conciliation des intérêts les plus divers. Cependant n'oublions pas que les Etats-Unis ont eu leur temps d'oppression, leurs grands seigneurs terriens, leur papier-monnaie, leur maximum, leur dette, leurs douanes protectrices, et qu'affligés encore de leur plaie la plus fâcheuse, l'esclavage des noirs, l'étendue de leurs bonnes terres non cultivées ne les a pas empêchés d'éprouver

toutes sortes de tribulations dont ils se sont tirés avec une honorable persévérance.

Un moment aussi, au plus fort de leurs embarras et malgré l'abondance de leurs richesses naturelles, ils ont agité des questions de propriété. Alors, comme de nos jours, on s'est demandé quand le droit d'exister pouvait limiter le droit de posséder? Cette question, résolue par des mesures fermes sans cruauté, ne fut que l'incident passager d'une guerre ruineuse. En dehors d'une situation extrême ou d'un jugement historique, elle est vaine en effet. La France est loin d'être réduite aux terribles nécessités qu'on se figure. L'avantage d'une grande surabondance de terres fertiles est incontestable, mais quand on en a encore beaucoup d'incultes et de mal cultivées, il peut être compensé par celui d'une plus grande accumulation de capitaux, et surtout par la bonne direction qu'on leur donnerait (1).

Quel que soit d'ailleurs le terme de la discussion que nous venons d'indiquer, nous avons pleine confiance en ses résultats. Ne semble-t-il pas qu'elle se calme à mesure qu'elle s'étend, et que la force se met au service de la science dans ces recherches d'humanité où elles ne peuvent marcher séparément? Une partie de la société s'en est émue avec autant de sincérité que d'autres en mettent peu à utiliser ses frayeurs; mais les esprits faits pour marcher en avant y ont gagné du courage avec de nouvelles lumières, et cette peur que tous partageaient s'affaiblit quand on s'aperçoit combien peu elle est fondée, puisqu'elle est si générale. Les fureurs les plus déréglées, les utopies les plus bizarres ont eu leur côté utile. Elles ont contribué à élargir nos études, en nous forçant à considérer froidement les fantômes qui nous troublaient. Quand le fantôme s'est évanoui, nos jugemens sont moins timides, et ce qu'on

(1) Mais que faire quand un impôt ruineux grève à la fois le sol et ses produits? Nos deux millions d'hectares de vignes, qui occupent entre la douzième et la treizième partie de la population, supportent plus de la moitié de la contribution totale du reste du territoire, l'impôt foncier sur les vignobles faisant double emploi avec celui sur les boissons. Aussi le vin de Surène est-il plus cher à Paris que le vin de Bordeaux à New-York.

perd de temps en imprudence est ensuite largement compensé par un surcroît de fermeté tranquille.

Voyez comme une division instinctive du travail s'établit à leur insu entre les écoles, les sectes et les partis dévoués à l'œuvre commune. Si les uns s'égarent, en prêchant, sous la forme d'une théocratie hiérarchique ou d'une démocratie dictatoriale, la subversion des intérêts les plus respectables, les autres vont opposer à cette véhémence de fabuleuses conciliations, un système voluptuaire qui promet de rassasier toutes les cupidités et d'ouvrir un plein essor aux passions connues ou inconnues de l'humanité. Les sociétés exclusives sont admirables pour donner à l'idée dont souvent elles se recommandent, une ardeur paradoxale qui enflamme les imaginations et popularise quelquefois ce qu'il y a de plus solitaire en ce monde, les pensées du génie. Cette méthode paraît-elle trop sensuelle? Elle est combattue par une autre méthode religieuse ou stoïque. Les coalitions révèlent la vue encore confuse d'une association véritable. Chaque secte brisée se divise en de nouvelles nuances, qui préparent les voies de la vérité par leur mouvement, si ce n'est par leurs découvertes.

Ceux-ci abandonnent leur premier pontife pour convenir que le roi des Français est après tout un père suprême fort tolérable, et que le pouvoir, de quelque manière qu'il soit incarné, est un type qu'il faut respecter. On dirait que les prétentions ministérielles vont théoriquement se renforcer de tout ce que ces recrues du saint-simonisme gouvernemental leur apportent d'humeur théocratique. Cette étrange alliance n'est qu'un moyen d'introduire jusque dans les feuilles officielles, telle vue sur les hypothèques ou sur les banques, que le saint-simonisme républicain ne désavouerait pas.

M. de Morogues fait un livre pour démontrer que M. Charles Dupin s'est trompé en célébrant les avantages d'une accumulation quelconque de la richesse publique, et que ce qu'il faut surtout considérer, c'est la répartition plus égale de cette richesse, menacée, selon lui, par des doctrines forcenées de nivellement. M. de Sismondi gémissait aussi, il y a douze ans, sur le sort des populations souffrantes; mais il fallait peut-être des sectes pour transporter les intentions philantropiques de son livre dans la vie sociale. M. de Morogues subit l'influence des recherches dont il se plaint.

Aucune pensée, aucune émotion ne nous semble perdue. Encore une fois, nous avons confiance en l'avenir et dans cette grande discussion contemporaine où l'indépendance de chacun est pour le moment un des meilleurs moyens de s'entendre.

Nous terminons en priant qu'on nous pardonne de si longues digressions. Si nous avons consenti à comparer, sous un point de vue financier et économique, deux pays faits pour marcher fraternellement dans de glorieuses voies, les questions d'argent ne pouvaient nous faire oublier celles qui se rattachent au progrès moral des nations, à ce besoin insatiable de vérité et de justice, qui est l'indélébile caractère de la noble nature humaine. Un gouvernement à bon marché nous plaît surtout comme la preuve et le moyen d'un ordre social équitable. Qu'importe après tout le nom donné à cet ordre social, si les conditions du droit commun le plus pur sont un jour clairement stipulées et défendues par les progrès de notre éducation commune contre toute espèce d'injuste et turbulente agression?

En vérité, ce n'était pas la peine d'entasser des chiffres trompeurs pour nous affliger des prétendus mécomptes de la république américaine. Chaque peuple a ses inconvéniens ainsi que sa pente naturelle. Un isolement complet ou une aveugle imitation lui est également impossible, car la civilisation est un enseignement mutuel qui ne sera retardé ni par de petits mensonges ni par de serviles parodies.

F. DE CORCELLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

28 février 1834.

Nos ministres ne sont pas restés inactifs pendant cette quinzaine, et la chambre les a admirablement secondés dans leurs travaux. Grace à elle, ils ont maintenant une loi municipale faite pour anéantir toutes les franchises communales de la ville de Paris, une loi des crieurs qui remet la censure préventive entre les mains du préfet de police, et une loi des associations, qu'on peut regarder comme votée, et qui achève de jeter le pays tout entier sous l'arbitraire de la police. Il ne leur reste plus qu'à présenter une loi contre le jury, qu'ils s'appliquent déjà à écarter peu à peu des causes politiques, et une loi de justice et d'amour contre la presse. Après cela, la chambre actuelle pourra se retirer et se dissoudre; elle aura noblement rempli son mandat.

Soit par hasard ou par connexion, l'affaire des ouvriers de Lyon a suivi presque immédiatement la tentative d'expédition en Savoie du général Ramorino et des réfugiés polonais. Les journaux ministériels, qui affirmaient d'abord que la coalition de Lyon n'avait rien de politique, ont subitement changé de langage, dès que le danger a paru s'éloigner. A les entendre maintenant, la république était là en personne, et ils ne se lassent pas d'interpeller le pouvoir, et de lui demander, comme l'a fait avec tant

d'adresse M. Augustin Giraud, s'il est en mesure d'opposer une forte digue aux débordemens révolutionnaires. C'est le mot obligé; depuis vingt ans, il a servi de préface à toutes les lois d'exception.

L'affaire de Lyon est arrivée fort à propos pour le ministère, qui cherche depuis quelque temps à faire un coup d'état pour se consolider. Aussi les journaux ministériels ont-ils été vertement tancés de leur maladresse. Rassurer le pays en lui disant que les associations pour l'augmentation du prix du travail n'ont rien de politique, que c'est une coalition tout industrielle, c'était couper l'herbe sous les pieds du ministère, qui n'avait jamais eu une plus belle occasion d'exploiter le système de la peur; c'était déconcerter toutes les hautes combinaisons de la pensée suprême qui avait jugé le moment favorable pour écraser les résistances de Paris, en montrant à la capitale ce qu'on saurait faire contre les velléités de démonstrations populaires. Les forts détachés de Lyon, et particulièrement le fort Montessui, n'étaient-ils pas armés, approvisionnés pour trois mois, le parc d'artillerie de Valence braqué dans les rues, trente mille hommes campés sur les deux rives du Rhône, les divisions des deux départemens voisins prêtes à marcher? Aussi le journal ministériel de Lyon fut-il chargé de relever les journaux de Paris restés en arrière; il annonça « que le pouvoir, en mesure, se disposait à donner une leçon vigoureuse aux ouvriers, » et ajouta : « Nous ne voyons pas ce que l'ordre public y perdrait. » Selon ce détestable égoïsme et ce froid calcul de ses intérêts qui domine le pouvoir actuel, le sang versé n'entre pour rien en ligne de compte, et il n'y a qu'à gagner pour lui dans la guerre civile et le massacre de toute une population.

Ces affreuses combinaisons contrastent tellement avec les mœurs de notre époque, qu'on se refuserait à les prêter au ministère, si des faits nombreux et des indiscrétions de tout genre ne les révélaient chaque jour aux plus incrédules. Au conseil, dans les salons ministériels, on ne cachait pas son impatience, on se plaignait de la lenteur et de l'irrésolution des ouvriers, on recommandait dans les dépêches de les pousser à bout, il fallait en finir, et si quelque bonne ame s'avisait de représenter à nos hommes d'état que la ruine de Lyon et de son industrie serait une calamité pour la France entière, l'un des habiles de la troupe, celui qui a réponse à tout, lui disait : « Voyez Manchester. Il y a peu de mois que je l'ai visité. Depuis les derniers massacres, la prospérité de la ville a augmenté de moitié. » On conviendra qu'il serait impossible de remettre les intérêts du commerce en de meilleures mains.

Le ministère voyait sans peine les fabricans émigrer avec leurs femmes et leurs enfans, les ouvriers se croiser les bras et attendre patiemment la

famine qui devait les dévorer, la banqueroute frapper à toutes les portes de cette industrieuse cité; il s'inquiétait peu de la voir déserte; loin de là, son attitude éloignait toute idée de conciliation, ses agens excitaient sans cesse les fabricans à amener la catastrophe qu'il désirait, car Lyon saccagée et dévastée cessait de devenir une inquiétude pour le pouvoir, et de là devaient sortir toutes les lois d'oppression et d'exception qu'il lui faut. C'était d'ailleurs une diversion puissante au budget, qui a passé en effet sans embarras, avec sa longue queue de crédits supplémentaires. Ce ne sont pas ces queues-là que M. Viennet et ses amis du centre sont d'avis de couper. D'ailleurs, comme l'a fort bien dit M. Thiers, que sont vingt millions de crédits supplémentaires après un budget de onze cents millions?

Sans M. Thiers que deviendrait ce ministère, maintenant que M. Guizot se tait, et que M. de Broglie ne parle plus? Qui se chargerait de payer la chambre de mauvaises raisons, de fausser les idées, de tourmenter les chiffres, de les rendre inintelligibles, de couper insolemment les discussions les plus importantes, par la présentation de projets de loi de l'intérêt le plus mince? Il faut rendre cette justice aux autres membres du ministère, que pas un d'eux n'irait jusque-là. Ce n'est pas M. Guizot, homme grave et instruit, qui dirait dans une question commerciale qu'en Angleterre le ministère a un fonds particulier pour l'encouragement du commerce, et que c'est avec ce fonds qu'on a creusé *en Irlande le canal calédonien;* voilà cependant ce que le ministre du commerce a dit et imprimé la semaine dernière. M. de Broglie, qui, dans ses discours à la chambre des pairs, a si bien et si souvent défini le gouvernement représentatif, ne se chargerait certainement pas de venir déclarer à la chambre que sur vingt millions de crédits supplémentaires, onze millions ont été dépensés par ordre exprès du roi, et que les neuf autres sont trop peu de chose pour qu'on ait à s'en occuper sérieusement. « Vingt millions, disait M. Thiers, ce n'est pas un pour cent sur la totalité du budget; et qui de vous, messieurs, est en état de calculer une affaire à un pour cent près? » Au reste, il faut féliciter M. Thiers, puisque cette manière d'argumenter produit son effet sur la chambre, qui a cessé de le chicaner sur son budget, et ne l'oblige pas à dire, comme il disait l'année dernière : « Ah! ils me font des réductions. Eh bien! je leur f..... des crédits supplémentaires. »

M. Thiers s'est encore montré bien supérieur dans la discussion de la loi sur l'état-major général de l'armée de terre. Ce jour-là, M. Dupin et la chambre se sentaient pris en même temps d'une velléité d'indépendance. Un amendement de M. Demarçay, qui interdit au roi la faculté

de nommer des maréchaux en temps de paix, venait d'être adopté à une forte majorité. Un autre amendement de M. Félix Bodin, membre du tiers-parti, qui limite le nombre des maréchaux à douze, avait également passé sans opposition. Ces deux amendemens sont autant de coups de poignard frappés au cœur de M. Sébastiani, qui voit encore lui échapper ce bâton sur lequel il comptait pour soutenir sa débile vieillesse, et qui sera obligé d'attendre une vacance, à un âge où l'on n'a guère le temps d'attendre, ou de remporter une nouvelle victoire à Almanacid. La chambre semblait prendre goût à faucher ainsi les têtes dorées de l'armée, et la foule des lieutenans-généraux et des maréchaux-de-camp s'éclaircissait déjà, comme dans un jour de bataille, sous les coups meurtriers des boules du scrutin. C'est alors que M. Thiers, jugeant, en homme d'esprit, qu'il ne s'agissait que de gagner du temps et de laisser passer ce moment de fièvre, monta tranquillement à la tribune, après avoir pris conseil de M. Guizot, et se mit à lire, d'une voix encore plus menue et plus éteinte que de coutume, quelques projets de loi concernant des intérêts locaux tout-à-fait étrangers à la discussion. On sait avec quelle vivacité M. Dupin fit observer au ministre que la présentation de ces projets de loi était inconvenante dans un pareil moment. On sait encore avec quelle ardeur M. Thiers défendit la prérogative royale attaquée, disait-il, par M. Dupin. Opposer une simple observation au singulier procédé du ministre du commerce, c'était, selon lui, attaquer la prérogative royale, dont il donne une bien haute idée, en la faisant servir à des roueries aussi misérables. Jamais aux époques les plus fâcheuses de la restauration, on n'avait élevé de prétentions pareilles, et les plus anciens députés ne se souviennent pas d'avoir vu une discussion interrompue de cette manière. Aussi la chambre, toute difficile à émouvoir qu'elle soit, fit-elle éclater un mouvement général d'indignation, si fort et si hautement manifesté, que M. Thiers sentit sa faute, et ne lut pas même le texte de son premier projet de loi. L'effet de cette habile manœuvre du ministre et des lourdes déclamations de M. Barthe qui vint soutenir son collègue dans sa défaite, fut de faire adopter l'amendement qui réduit le nombre des officiers-généraux, et de priver M. Thiers d'un dîner qu'il devait faire le lendemain chez M. Dupin. La question du dîner fut discutée en conseil des ministres. On délibéra long-temps, et il fut décidé à la majorité que M. Thiers n'irait pas chez le président de la chambre. Cette affaire parut si importante aux Tuileries, qu'on en oublia, pendant tout un jour, les évènemens de Lyon.

Une autre affaire, non moins importante, a donné beaucoup d'embarras à nos hommes d'état. M. Gisquet, voyant avec quelle tyrannie M. Thiers

traitait la chambre, imagina d'exercer le même despotisme envers les Parisiens; et ressuscitant une vieille ordonnance du règne de Louis XVI et de la Convention, comme dans les journées de juin il avait exhumé des ordonnances de Louis XIV, le préfet de police fit intimer aux théâtres de Paris l'ordre de terminer leurs représentations à onze heures. A onze heures le rideau devait tomber et le public s'écouler, sous peine d'amende, de prison pour les directeurs, et ce qui va sans dire, de violences de la part des agens de M. Gisquet. M. Gisquet trouvait tout naturel de sonner le couvre-feu pour les Parisiens, à l'heure où ils se retiraient autrefois, lorsque les théâtres commençaient à quatre heures du soir, ou comme en 1791, quand la ville de Paris était journellement le théâtre de combats sanglans. M. Gisquet donnait pour motif l'excès de fatigue que la longueur des spectacles cause à ses agens, et la nécessité de leur assurer des nuits tranquilles. Les motifs et les conclusions de M. Gisquet lui ont attiré de vives et amères censures. Les hommes de loisir et de liesse qui applaudissent à tous les empiètemens du pouvoir, à toutes les violences et à toutes les vexations de la police, se sentant cette fois atteints, ont jeté de grands cris d'alarme. Toucher à leurs plaisirs, vouloir restreindre leurs jouissances, diminuer leurs belles et joyeuses veillées, c'était un crime, une tyrannie qu'on ne pouvait tolérer, et qu'il fallait dénoncer à la nation. Ceux qui avaient défendu l'état de siège criaient à l'arbitraire, ceux qui se frottaient les mains en apprenant les exploits des assommeurs, juraient, les larmes aux yeux, que la cité était en péril. Le *Journal des Débats*, qui, depuis un grand mois, ne cesse de déclamer contre la liberté de la presse, défendit avec une violence inouie la liberté de rester la nuit hors de chez soi. Le maréchal de Richelieu et les grands seigneurs de la vieille cour ne traitaient pas avec plus de hauteur le lieutenant de police. C'est avec le plus profond dédain que le *Journal des Débats* déclara à M. Gisquet que son ordonnance était inexécutable, et en effet, M. Gisquet fut obligé de se justifier le lendemain. On le manda devant les puissances, et on lui prescrivit de se tenir désormais entre d'honnêtes limites, et surtout de ne pas s'attaquer aux plaisirs du juste-milieu. On lui laisse d'ailleurs d'amples compensations. On lui abandonne les crieurs, les associations, les fêtes du faubourg Saint-Germain, les *chahuts* de la courtille; on le laisse faire à son gré des arrestations, des émeutes, des visites domiciliaires. C'est une assez belle part, il pourra s'en contenter.

Les remontrances du *Journal des Débats* et de ses puissans amis ne sont pas les seuls désagrémens que l'ordonnance de M. Gisquet lui a fait essuyer. Le *Courrier Français* le prenant à corps, avec sa verve et sa franchise ordinaires, avait dit comme l'a répété depuis à la tribune M. Glais-

Bizoin, que les auteurs de cette ordonnance ont acquis un droit incontestable à la qualification d'imbécilles. Cette phrase paraît avoir beaucoup déplu à M. Gisquet, qui se rendit auprès de M. Châtelain, rédacteur en chef du *Courrier*, et lui demanda satisfaction. Des témoins furent choisis. Le général Darriule et M. Ganneron se présentèrent pour M. Gisquet, M. Châtelain choisit pour les siens un des propriétaires du *Courrier* et le rédacteur en chef du *National*. On conféra, comme il est d'usage, entre témoins. On examina si l'article qui avait blessé M. Gisquet renfermait réellement une offense, et si le droit d'examen de la presse allait jusqu'à accoler la qualification que nous avons citée, au nom d'un fonctionnaire public. Or, il résulta de cette conférence que les témoins déclarèrent que la presse avait réellement ce droit, que l'offense n'existait pas, qu'il n'y avait pas lieu à en exiger satisfaction les armes à la main, et M. Gisquet se trouva avoir assemblé à grand'peine quatre personnes notables, pour se voir condamné à accepter l'épithète qui avait excité sa mauvaise humeur.

M. Gisquet ne la méritait pas cependant, car il ne s'est pas rendu coupable d'un coup de tête ni d'une folie comme on le lui a reproché, et quelques-uns de ceux qui l'ont attaqué très vivement savent aussi bien que nous le mot véritable de cette affaire. Il s'agissait de prouver à la ville de Paris, qui paie la garde municipale et les sergens de ville, que cette troupe n'est pas suffisante, et qu'il faut l'augmenter de plusieurs escadrons, ainsi que d'un certain nombre d'escouades. On voulait mettre les Parisiens dans l'alternative de se coucher de bonne heure, ou de faire gracieusement les frais d'une police encore plus formidable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le conseil municipal peut s'attendre à cette demande qui lui sera faite avant peu, et qu'il n'aura certainement pas le mauvais esprit de repousser.

Le ministère avait besoin d'émeutes à Paris pour faire suite aux évènemens de Lyon. Nous avons donc eu des émeutes. La brutalité avec laquelle on exécutait, depuis quelques jours, la loi sur les crieurs publics, avait causé quelques rassemblemens, de nouveaux embrigademens ont été faits à la préfecture de police, et depuis une semaine un immense déploiement de troupes, soutenues par une multitude d'agens déguisés, et tous armés d'énormes gourdins, nourrit le trouble qu'on cherche à prolonger par tous les moyens possibles. La population curieuse et paisible de Paris a été injuriée, foulée aux pieds, bâtonnée sans ménagement, tandis que les associations républicaines, bien avisées et bien disciplinées, se tenaient en dehors de tout ce mouvement, et nous avons eu le curieux spectacle que nous donnait la police, assommant ses admirateurs et ses

partisans. Pendant ce temps, une autre comédie se jouait à la chambre des députés. M. Augustin Giraud, assez mauvais comédien d'ailleurs, interpellait M. Barthe, et le sommait, avec une apparence de grande inquiétude, de déclarer à la chambre si le pouvoir était en mesure de s'opposer aux efforts des factions. A quoi M. Barthe se hâta de répondre que le gouvernement présenterait le lendemain une loi sur les associations. Que d'élévation, de franchise et de noblesse dans nos ministres et dans les courageux députés qui les interpellent avec tant d'indépendance !

Le projet de loi contre les associations a été présenté en effet le lendemain ; on n'aurait eu garde de l'oublier. Il consiste en trois petits articles. Par le premier, la disposition du code pénal qui interdit les assemblées de plus de vingt personnes, sans autorisation du gouvernement, s'étendra aux associations partagées en sections d'un moindre nombre. La peine sera, pour les contrevenans, de deux mois à un an d'emprisonnement, de 50 fr. à 1000 fr. d'amende ; peine qui sera doublée en cas de récidive, et le condamné placé pendant deux ans sous la surveillance de la haute police. Par un autre article, la chambre des pairs jugera les membres des associations accusés de complots contre la sûreté de l'état, et les tribunaux correctionnels, les infractions à la loi nouvelle. On laisse aux jurés le jugement des délits politiques commis par les associations ; et comme les accusateurs auront toujours le soin de qualifier de complots ou d'infractions les délits des accusés, les jurés n'auront à juger personne. C'est là tout ce qu'on voulait.

Nous n'ajouterons qu'un mot. M. Barthe, l'auteur de cette loi, ancien carbonaro comme on sait, est aussi l'auteur d'une instruction à l'usage des membres des sociétés secrètes, pour préparer leurs réponses devant les tribunaux de la restauration. Nous publierons le travail de M. Barthe, afin que les coupables que crée la loi qu'il vient de présenter, reçoivent au moins de ses mains les moyens de se défendre.

La proposition de M. Bavoux en faveur du divorce a été encore une fois adoptée cette année à la chambre des députés. Une seule boule a protesté contre cette proposition. On présume qu'elle a été déposée par un député qui porte un nom bien connu, et qui, séparé depuis 22 ans de sa femme, jouit tout seul d'un revenu de vingt mille francs qu'il lui faudrait, non pas seulement partager, mais rendre, si un procès de divorce lui était intenté avec succès.

Les pétitions en faveur de la famille Napoléon ont été moins bien accueillies par la chambre. Le maréchal Soult semblait éprouver une grande frayeur rien qu'en songeant à la présence des membres de la famille Bonaparte sur le territoire français. On concevrait la fraveur du maréchal si

l'empereur devait revenir en personne. M. Sapey, ami de Lucien Bonaparte, demandait en quelque sorte une exception en sa faveur. Un fait curieux, c'est le peu d'intérêt que le général Bertrand a montré pour toute la famille impériale. Le général Bertrand s'est rendu, en cette circonstance, l'interprète fidèle de la pensée de Napoléon, qui, dans son exil, eut vivement à se plaindre de sa famille. Mme Lætitia et la princesse Borghèse, seules parmi tous ses parens, demandèrent à le visiter à Sainte-Hélène, et cette dernière lui envoya généreusement son fameux collier de diamans, qui apparut plus tard, on ne sait comment, à Paris, dans un bal, sur les épaules de la femme d'un des exilés de Sainte-Hélène. Pour Eugène Beauharnais et les siens, on sait qu'ils refusèrent d'accepter une lettre de change que Napoléon avait tirée sur eux de sa prison. Jérôme refusa aussi d'entendre parler de son illustre frère, et ferma à un de ses envoyés la porte du château où il vit seul avec son secrétaire, se faisant annoncer par un huissier qui le précède, en criant : *Le roi!* dans les salles vides qu'il parcourt. Dans la famille du prince de Canino, on ne désigne l'empereur que par ces mots : *ce coquin de Bonaparte*, et l'un des fils du prince romain fut chassé de la maison paternelle à cause de son admiration pour Napoléon. On se souvient de la mort de ce malheureux jeune homme qui se brûla la cervelle, désespéré de l'abandon où ses parens le laissaient. Tout contribue enfin à justifier le peu de sympathie du vieil ami de Napoléon pour les parens de son protecteur, et à démontrer l'inutilité des rigueurs exercées contre cette famille qui est beaucoup moins bonapartiste qu'on ne le pense généralement.

L'émeute gagne aussi les Pays-Bas. L'enlèvement d'un fonctionnaire belge par la garnison de Luxembourg a causé beaucoup de rumeur à Bruxelles, et la réponse calme et pacifique du roi Léopold au message du sénat a tellement irrité les esprits, qu'il a été brûlé, dit-on, en effigie sur une place publique. Dans sa réplique au sénat, Léopold semble beaucoup compter sur l'appui de la France et de l'Angleterre, et cette réponse rappelle un peu le niais de la comédie qui s'écrie quand on le menace : « Si vous vous attaquez à moi, vous aurez affaire à lui! » Ce n'est pas par leur fermeté vis-à-vis de l'étranger que brillent les monarchies élues de juillet et de septembre.

On parle aussi d'un mouvement révolutionnaire en Espagne, et de la démission de M. Martinez de la Rosa, ainsi que de celle de son collègue M. Gareli. On doit s'attendre d'un jour à l'autre à la dislocation de ce ministère, où les hommes d'affaires n'abondent pas. Un de ses derniers actes a été d'envoyer comme ambassadeurs à Paris, à Londres et à Rome, le duc de Frias, M. Florida-Blanca et M. Castro. Le duc de Frias et

M. Castro sont poètes, ainsi que le premier ministre, et si ce système continue, le gouvernement espagnol ressemblera à une pléiade littéraire. Le duc de Frias est en outre connu par une singulière affaire qu'il eut à Londres pendant son ambassade. Il profita des franchises du corps diplomatique pour faire entrer en Angleterre, sans payer de droits, et pour son usage personnel, une quantité de vins si grande, qu'on l'évalua à dix mille livres sterling. Ces vins furent vendus pour le compte de l'ambassadeur, et le fisc lui intenta un procès qui causa beaucoup d'embarras au corps diplomatique. Depuis ce temps, une circulaire tenue secrète soumet la cave des ambassadeurs, en Angleterre, à l'inspection du fisc, qui constate, d'après les registres d'entrée, la quantité de vin qu'on croit nécessaire à leur usage. Nous espérons que le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris n'aura pas de pareils démêlés avec l'administration des droits réunis.

L'affaire du mariage de M. le duc d'Orléans avec une princesse de la maison royale de Prusse éprouve de grandes difficultés, si elle n'a complètement échoué. C'était cependant une heureuse combinaison. Le prince royal eût été le beau-frère de l'empereur Nicolas et du prince d'Orange, et il eût été possible d'arranger à l'amiable l'affaire de la Belgique, c'est-à-dire de la rendre à la maison d'Orange, si, comme nous en menace le ministère du roi Léopold, la Belgique adhérait au système de douanes prussiennes, et séparait entièrement ses intérêts de ceux de la France. Les Bourbons de la branche aînée s'alliaient dans leurs familles, et ces alliances étaient moins dangereuses pour le pays, car elles ne changeaient rien aux rapports extérieurs, et n'obligeaient pas à des concessions. On peut prévoir déjà ce que nous eût coûté en articles secrets un mariage tel que celui qu'on projetait.

D'autres mariages moins difficiles à conclure ont eu lieu cette semaine. M. de Bondy, préfet de la Corrèze, et fils du dernier préfet de la Seine, a épousé Mlle Seillière, la nièce d'un de nos plus riches banquiers. M. Casimir Périer a épousé Mlle Paturle, fille du député de ce nom. Ces deux époux sont destinés à compléter une fortune de près d'un million de rentes. Enfin M. de N...., le plus jeune des fils du pair de France de ce nom, a enlevé une jeune Anglaise, riche et jolie, le jour même où son fiancé arrivait d'Angleterre pour l'épouser. On parle aussi du mariage de la fille du général Foy avec M. Piscatory, député d'Indre-et-Loire. Le mariage est en faveur, comme on voit. C'est d'ailleurs un moyen de plaire au château, où l'on voudrait former une cour de jeunes femmes pour entourer la princesse royale future. Il ne restera plus qu'à la trouver.

On se souvient d'un livre écrit en faveur de l'ordre de choses actuel, d'un panégyrique des deux premières années de ce régime, composé d'a-

près des inspirations émises d'en haut, et sur des documens confiés à un jeune avocat qui se chargea avec beaucoup de zèle de la responsabilité de ce singulier ouvrage. C'était une preuve de dévouement s'il en fut jamais. Elle avait été donnée, il faut le dire, avec beaucoup de cœur et de franchise par le jeune écrivain qui connaissait bien mal les choses et encore plus mal les hommes qu'il vantait. Ce zèle méritait une récompense; elle vient d'être accordée. L'auteur du livre dont il est question, peu familier avec les affaires, avait si mal arrangé l'exécution matérielle de celle-ci, que les bénéfices furent absorbés par les frais, et que poursuivi lui-même pour un excédant de dépenses, il fut écroué à Sainte-Pélagie. On s'adressa vainement pour lui à l'ordre de choses qu'il avait si bien servi, et à ses dépens encore. Les ministres qui l'avaient loué et encouragé, firent également la sourde oreille. Enfin, après plusieurs mois de captivité cruelle, le haut personnage le plus intéressé à la publication du livre, celui pour qui il avait été fait, s'est décidé à venir au secours du pauvre écrivain. Il y a peu de jours qu'un de ses familiers est venu, de sa part, remettre au ministre de l'intérieur deux mille francs pour le prisonnier. Il en fallait huit mille pour le mettre en liberté! Avis aux écrivains ministériels.

M. Alphonse Royer, l'un des deux auteurs du beau roman des *Mauvais-Garçons*, a publié seul un nouveau roman, intitulé *Venezia la Bella* (1), dédié à son ancien collaborateur, M. Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes* et du *Pianto*. Dans ce nouveau livre, M. Royer peint en artiste des derniers jours de la république de Venise; il annonce, par un dernier cri de douleur, la chute totale de cette merveilleuse cité. Un long séjour à Venise, un goût éclairé des arts, une tournure d'esprit toute particulière qui le porte à s'occuper plus des monumens que des races, des ruines que des monumens debout, donnent à ce livre un caractère de vérité et une forme originale. *Venezia la Bella* est un roman; M. Royer a assujéti ce beau tableau de Venise aux formes d'un drame, et ce drame est quelquefois plein d'intérêt; mais ce qui vaut mieux que le drame de M. Royer, ce sont les belles et curieuses descriptions des églises, des places, des canaux, de la mer et des lagunes, ce sont les belles appréciations historiques qui les accompagnent. Les hommes qui aiment et cultivent les arts, regretteront, en lisant le livre de M. Royer, que son talent incontestable n'ait pas pris une forme plus sérieuse, et que les immenses recherches auxquelles il a dû se livrer, les incursions

(1) Chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

sans nombre qu'il a dû faire dans Venise, n'aient pas produit un vaste et complet ouvrage, qui nous manque encore sur cette cité. Il eût été digne d'un écrivain qui n'a épargné nulle fatigue pour exécuter son œuvre, d'élever ce monument littéraire sur les décombres de Venise, et de la dérober ainsi à sa ruine qui s'avance chaque jour. Ces regrets s'augmentent encore en lisant le premier chapitre du roman de M. Royer, belle et noble introduction, conçue d'une façon si ingénieuse, où l'auteur, placé au sommet de la grande tour du Campanile, sur la place Saint-Marc, jette un long regard sur tout le territoire vénitien qu'on découvre du haut de cette tour, depuis le canal de Mestre qui sépare Venise de la terre ferme, depuis l'île de Santa-Chiara jusqu'à la pointe de la Douane. C'est un admirable panorama qu'il nous montre. Que de soleil, que de flots, que de marbres, de granits, de colonnes, de statues, de clochers, de voûtes et d'ogives! D'abord, arrivé au tiers de la hauteur de la tour, à travers les meurtrières qui l'éclairent inégalement, on voit à cent pieds au-dessous de soi la foule, les hommes, le peuple de Venise et les soldats autrichiens, les vaincus et les vainqueurs, tous pêle-mêle, bien chétifs et bien petits. C'est à peine si, au milieu des matelots aux jambes velues, des pêcheurs, des gondoliers, des porte-faix, des mendians et des bourgeois, vous apercevez les uniformes blancs des troupes allemandes; à peine si l'on distingue de loin en loin les fusils et les canons qui font leur force et assurent leur domination. Vous montez encore, les hommes ont disparu; vous ne voyez plus qu'une ville, ses tours, ses maisons; la matière humaine n'est plus qu'une masse d'une seule teinte. — « Ce n'est plus la terre, quoique ce ne soit pas encore le ciel, dit l'auteur. C'est Venise. Le regard ne sait où poser dans cet amas d'eau et de marbre qui étincelle de toutes parts. Montez encore; ce n'est plus seulement une ville qui est à vos pieds, c'est un empire, l'immense dédale des lagunes et les villes qui les peuplent, la mer, le ciel, la terre ferme, et du côté du nord, les Alpes avec leur rideau de neige. Venise, dit le poète, vous apparaît alors dans toute sa splendeur. Il n'y a plus pour vous de cocarde ni de pavillon; les cloches du Campanile ne sonnent pas d'un autre son pour l'empereur François II, qu'elles ne sonnaient pour les doges de la république. Si un vaisseau entrant dans le port du Lido salue le fort de son artillerie, vous pouvez croire qu'il appartient à Morosini, et qu'il revient du Péloponèse où le drapeau de Saint-Marc flotte encore en conquérant. Pour vous, l'humiliant traité de Passarowitz n'a pas abrogé celui de Carlowitz, et vous oubliez jusqu'aux noms de Léoben et de Campo-Formio. »

Cette indication des pensées de l'auteur de *Venezia la Bella* suffira pour

faire connaître le caractère de ce livre, écrit souvent avec énergie et toujours avec bonheur. M. Royer, qui conçoit les choses en grand, annonce dans une préface que ce livre n'est que la première partie d'un grand travail, et que deux autres parties succéderont à celle-ci. Dans ce roman, l'auteur a placé son personnage à l'âge des illusions, au milieu des brillantes merveilles de Venise. Il le suivra dans l'âge mûr, sous un autre ciel, et peindra alors le Tyrol, qu'il a aussi parcouru en artiste; puis il le montrera dans la vieillesse, au milieu des tristes et misérables populations moldaves et valaques, ce théâtre de guerres éternelles que M. Royer, voyageur infatigable, a étudié au prix de mille souffrances.

Après avoir rendu justice au talent de M. Royer, nous ne dissimulerons pas la faiblesse de sa fable. Ce tissu, un peu lâche, sera sans doute plus serré et plus vigoureux dans les autres parties.

Les *Souvenirs de la marquise de Créquy* viennent de paraître (1). Ils s'étendront de 1710 à 1800, car Mme de Créquy, ainsi que nous l'apprend son éditeur, est morte à peu près centenaire. Elle habitait, dit-il, un hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, qu'elle avait acheté à vie du marquis de Feuquières, dont elle a joui soixante-dix ans. Elle était depuis quarante ans d'une santé déplorable, et c'est à cette circonstance qu'elle attribuait le bon marché de son acquisition, dont elle eut la malice de s'applaudir jusqu'à sa mort.

La notice que donne l'éditeur sur Mme de Créquy est curieuse. Il assure que Jean-Jacques Rousseau disait d'elle: C'est le catholicisme en cornette et la haute noblesse en deshabillé. Ce mot peint parfaitement l'esprit de ces mémoires. Il est impossible de trouver une femme plus spirituelle que cette Mme de Créquy, telle que l'a faite son éditeur anonyme; elle est inépuisable en bons contes et en anecdotes, elle sait le secret de toutes les familles, elle connaît le néant de toutes les généalogies. Ainsi que Saint-Simon pour lequel elle montre peu de considération, elle n'admet d'autre noblesse que la sienne, d'autre illustration que celle de ses aïeux. Toutes ces histoires sont recouvertes d'un certain vernis d'authenticité, soutenues par une aisance de vieille cour, par un langage si franc et si gothique, tout cela sent si bien le lieu et l'époque, le commencement du dernier siècle et les anciens salons des hôtels du faubourg Saint-Germain, que l'esprit le plus incrédule se laisse prendre à chaque mot, et que le lecteur le mieux prévenu croit réellement entendre la voix aiguë et tremblante de la vieille et illustre douai-

(1) Un vol. in-8. Fournier, rue de Seine 14.

rière dont on lui offre les souvenirs. Ce livre curieux et amusant obtient un grand succès.

Nous ne répondrons pas non plus de l'authenticité des *Historiettes de Tallemant des Réaux*, publiées par MM. de Monmerqué, de Châteaugiron et Taschereau, trois infatigables bibliophiles. Selon les éditeurs, ils furent écrits vers la fin de 1657. Au reste, ils ne nous donnent nul détail sur ce Tallemant des Réaux, et ne nous disent pas comment s'est retrouvé son manuscrit. Toutes ces historiettes sont fort libres, hardiment contées, et fort intéressantes. Quelques-unes de ces anecdotes nous montrent sous un jour nouveau quelques personnages historiques, entr'autres Sully et Malherbe. Rien de plus curieux que les détails de la vie de Malherbe recueillis par Tallemant; rien n'égalait son avarice, son orgueil et son indépendance; les mots plaisans et les saillies lui venaient en foule. Il avait un frère aîné avec lequel il avait toujours été en procès; et comme on lui disait un jour que des procès entre des personnes si proches causaient beaucoup de scandale, il répondit : « Et avec qui voulez-vous que j'en aie? avec les Turcs et les Moscovites avec qui je n'ai rien à partager. » Nous attendrons la seconde partie de ce curieux recueil qu'on nous promet, pour en parler avec plus de détail.

— Nos lecteurs apprendront avec intérêt que M. Dessalines d'Orbigny, naturaliste voyageur du Muséum, dont les journaux ont annoncé récemment le retour d'Amérique, a bien voulu nous promettre la communication de quelques épisodes de son long voyage. Un coup d'œil jeté sur les pays tour à tour visités par ce savant voyageur suffira pour faire apprécier tout ce que cette communication promet de faits neufs en tous genres. Parti de France en 1826, M. d'Orbigny, après une courte relâche à Ténériffe, arriva au Brésil, à Rio-Janeiro dont il visita les environs. Dans les premiers mois de l'année suivante, il se trouvait à Montévidéo, et parcourant toute la province de ce nom jusques sur les bords de l'Uruguay, il arriva à Buenos-Ayres en traversant la Plata. Le haut du Parana, si peu étudié depuis l'anéantissement des missions des jésuites, devait nécessairement appeler son attention : il remonta en conséquence ce fleuve et fut s'établir sur les confins du Paraguay, à Corrientes dont il étudia les productions pendant quinze mois. De retour à Buenos-Ayres, en 1828, M. d'Orbigny partit pour la colonie que la République Argentine a fondée au fort Carmen, sur le Rio-Negro, dans la Patagonie. Six mois d'excursions dans cette région qu'aucun naturaliste n'avait visitée

(1) Un vol. in-8, chez Levavasseur, place Vendôme, 16.

avant lui, le mirent en rapport avec les tribus indiennes des Pampas, et même avec celles du détroit de Magellan, qui parfois s'avancent, dans leurs courses aventureuses, jusque dans les environs du Rio-Negro. Revenu encore une fois à Buenos-Ayres, notre voyageur eût désiré se rendre par terre au Chili, en traversant les Pampas et les Andes; mais la guerre civile qui régnait alors dans le pays, lui fermant cette voie, il fut obligé de confier de nouveau sa fortune à la mer, et au commencement de 1830 il débarqua à Valparaiso. M. d'Orbigny ne s'arrêta qu'un instant au Chili; s'embarquant de nouveau, il visita les ports des Intermedios, Cobija, Arica; et de ce dernier s'enfonçant dans l'intérieur, il se dirigea sur La Paz dans le Haut-Pérou, et peu de temps après à Cochabamba et Santa-Cruz de la Sierra jusques au centre de l'Amérique Méridionale. Ici commence une suite de travaux qui seront particulièrement utiles à la géographie, à l'histoire naturelle et à l'histoire de l'état actuel de cette partie de l'Amérique, sur laquelle les missionnaires espagnols seuls nous ont à peine donné quelques détails aujourd'hui en grande partie surannés. Pendant deux ans, M. d'Orbigny parcourut cet immense territoire; il traversa à l'est le pays des Chiquitos jusques sur les bords de la lagune Xarayes où le Paraguay prend sa source; au nord, le pays des Guarayos et des Moxos où existent un grand nombre de villages indiens gouvernés par des missionnaires d'après les mêmes usages que les anciennes missions du Paraguay, et il descendit le Rio-Mamoré jusqu'à sa jonction avec le Rio-Madeira, l'un des plus majestueux affluens de l'Amazone. Revenant sur ses pas, l'infatigable voyageur s'arrêta dans quelques lieux du Haut-Pérou, principalement sur les bords du lac Titicaca, le plus élevé de ceux qui existent sur le globe, à Potosi, Chuquisana, etc., et vers le milieu de l'année dernière il se trouvait à Arica prêt à revenir en France où le rappelait l'administration du Muséum. Un navire se présenta qui, après l'avoir conduit à Lima, le ramena à Valparaiso, d'où il a dit adieu à l'Amérique.

Plus heureux que les Duvaucel et les Jacquemont, comme lui intrépides et infatigables, mais condamnés par le sort à ne plus revoir leur patrie, M. d'Orbigny a pu saluer la France après plus de sept ans d'absence. De riches collections de toute espèce en ce moment déposées au Muséum, des vocabulaires de plus de vingt-cinq langues indiennes, des manuscrits de missionnaires sur le même sujet et sur l'histoire du pays, enfin d'innombrables observations et dessins dans un ordre parfait, tels sont les matériaux de la relation que va publier M. d'Orbigny, et dans laquelle il a bien voulu puiser à l'avance quelques détails pour en enrichir nos pages.

Mort de Schleiermacher. — L'Allemagne, qui, depuis plusieurs années, voit disparaître ses illustrations les plus hautes et les mieux consacrées par le temps, vient, il y a quinze jours à peine, de faire une perte nouvelle. L'éloquent et savant Schleiermacher est allé rejoindre Niebuhr, Hegel et Goethe. Certes, quand nous l'entendions au mois d'octobre dernier prêcher à Berlin, dans l'église de la Trinité, et quand plus tard, au mois de novembre, nous l'entendîmes, dans la chaire universitaire, expliquer, comme théologien et comme philosophe, les épîtres de saint Paul, nous étions loin de craindre que le vénérable vieillard qui exerçait avec une si paisible énergie le double ministère de la parole évangélique et du professorat, serait si tôt ravi à l'affectueuse admiration qui l'entourait et à ses grands travaux. Berlin a vivement senti cette perte, et a témoigné sa douleur par un immense concours aux funérailles de l'homme célèbre que regrette aujourd'hui l'Allemagne. Un de nos amis nous mande que depuis l'enterrement de la reine, il n'y avait pas eu d'exemple d'une manifestation publique aussi profonde et aussi unanime. Partisans et adversaires, riches et pauvres, la cour et l'armée, enfin la population entière et toute la jeunesse se sont réunis dans la même pensée et les mêmes témoignages. Plusieurs discours ont été prononcés; on a remarqué celui de M. Steffens. De pareils honneurs glorifient à la fois celui qui les reçoit et la grande cité qui sait les rendre. Schleiermacher est mort en travaillant à la traduction du *Timée*, et à un traité de dialectique; sa traduction de Platon et ses sermons sont classiques; c'est un des hommes qui a exercé le plus d'influence sur la pensée religieuse de l'Allemagne; peut-être un jour essaierons-nous d'apprécier cette influence.

E. L.

HISTOIRE DES SUISSES A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION; CONTINUATION DE JEAN MULLER, PAR M. HOTTINGER; TRADUIT PAR M. VULLIEMIN.

Peu d'ouvrages historiques, dans les temps modernes, ont obtenu un succès plus éclatant que l'*Histoire des Suisses*, par Jean Muller. Il y avait peut-être quelque exagération à le comparer, comme l'a fait Villers, à Tacite et à Thucydide; mais il est du moins incontestable qu'il occupe le premier rang parmi les historiens de son pays. L'Allemagne, plus riche généralement en poètes qu'en prosateurs, lui doit un monument littéraire impérissable, et écrit avec beaucoup de simplicité et de clarté; qualités qui, comme on sait, ne sont pas très communes parmi les écrivains allemands. Malheureusement, les fonctions politiques que Muller remplit à la fin de sa vie le forcèrent de suspendre ses travaux scientifiques; et, lorsque la mort le frappa en 1809, il laissait son ouvrage inachevé. Quelques années après la mort de Muller, un jeune Soleurois, Glontz, entreprit

de poursuivre cette œuvre incomplète; mais il fut surpris par la mort dans la force de l'âge et à peine au début de son travail. Cette histoire, une seconde fois inachevée, a été reprise par un Zurichois, M. Hottinger, qui se sentait digne par son talent de la tâche difficile de continuer Jean Muller. Son ouvrage retrace l'histoire de la Suisse au XVIe siècle, dans une des époques les plus intéressantes de ses annales. Les éloges que les critiques allemands ont décernés à ce livre en faisaient vivement désirer la traduction, que nous croyons destinée en France à un égal succès.

Dans la première partie de son histoire, M. Hottinger fait le récit des campagnes auxquelles les Suisses prirent part en Italie et en Allemagne. Depuis la guerre de Bourgogne, les Suisses étaient regardés comme invincibles: tous les souverains recherchaient leur alliance, et croyaient la victoire assurée lorsqu'ils avaient à leur solde quelques milliers de soldats suisses. Mais, au commencement du XVIe siècle, une tactique nouvelle s'était introduite dans l'art de la guerre. Les Suisses, enflés de leur succès, et, en général, peu portés aux innovations, conservèrent leur ancien système militaire: c'est ce qui explique les sanglantes défaites qu'ils essuyèrent dans leurs trois campagnes en Italie. L'histoire de la Suisse, à cette époque, présente un intérêt très général, et se confond avec l'histoire de la grande guerre que soutint François Ier avec les souverains ligués contre lui.

Les campagnes d'Italie furent suivies d'une guerre civile excitée par le mouvement religieux du XVIe siècle. La Suisse avait été violemment agitée par le protestantisme. Le papisme zwinglien avait triomphé à Zurich, à Berne et à Bâle. Les trois cantons primitifs prirent l'alarme, et formèrent avec Zoug et Lucerne une ligue pour la défense du catholicisme. L'irritation des deux partis devait produire la guerre civile. Les Zurichois y étaient excités par les prédications de Zwingli, qui ne cessait de répéter qu'il ne pouvait y avoir aucune sûreté pour les amis de l'Évangile, tant que les soutiens de la tyrannie n'auraient pas été abattus. Enfin, la guerre éclata à la suite du refus que fit le sénat zurichois de laisser arriver dans les petits cantons les approvisionnemens qui leur étaient nécessaires. Le résultat fut une défaite sanglante essuyée par les protestans, et dans laquelle Zwingli fut tué. Tous ces événemens sont racontés avec beaucoup de talent par M. Hottinger. Le récit de la bataille de Cappel et de la mort de Zwingli peut être placé à côté des plus belles pages de Jean Muller. On ne saurait aussi trop louer l'impartialité que M. Hottinger, quoique protestant, montre en jugeant les partis religieux: il n'hésite pas à déclarer que le triomphe définitif du christianisme lui paraît devoir être assuré, non par le protestantisme, mais par une réforme dans l'église romaine.

Le traducteur, M. Vulliemin, est déjà connu par quelques ouvrages sur l'histoire ecclésiastique. Cette publication se lie à un plan plus étendu: M. Vulliemin a formé le projet de traduire Jean Muller, Gloutz et Hottinger, et de continuer l'histoire de la Suisse jusqu'à nos jours. Cette traduction fait bien augurer de la suite de son travail; elle est complétée par des additions qui annoncent une grande connaissance de l'histoire suisse. Peut-être pourrait-on lui reprocher quelques inversions un peu forcées, et quelques locutions qui semblent faire violence à la langue française; mais c'est un défaut presque inévitable, et qui se trouve dans toutes les traductions fidèles d'ouvrages allemands.

AMÉDÉE PRÉVOST.

F. BULOZ.

DES OPINIONS

COSMOGRAPHIQUES

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE,

RAPPROCHÉES DES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES
DE LA GRÈCE.

Il fut un temps, et ce temps n'est pas encore bien loin de nous, où toutes les sciences devaient prendre leur origine dans la Bible. C'était la base unique sur laquelle on leur permettait de s'élever; et d'étroites limites avaient été fixées à leur essor. On laissait l'astronome observer les astres et faire des almanachs, mais à condition que la terre resterait au centre du monde, et que le ciel continuerait à être une voûte solide, parsemée de points lumineux; le cosmographe pouvait dresser des cartes, mais il devait poser en principe que la terre était une surface plane, suspendue miraculeusement dans l'espace, et soutenue par la volonté de Dieu. Si

quelques théologiens, moins ignorans, permettaient à la terre de prendre la forme ronde, c'était à la condition expresse qu'il n'y aurait pas d'antipodes. L'histoire naturelle des animaux devait partir de la reproduction de ceux qui avaient été conservés dans l'arche; l'histoire et l'ethnographie avaient pour base commune la dispersion, sur la surface de la terre, de la famille de Noë.

Les sciences avaient donc leur point de départ fixé et déterminé, et l'on traçait autour de chacune d'elles un cercle d'où il lui était interdit de sortir, sous peine de tomber à l'instant sous la redoutable censure des théologiens, qui avaient toujours au service de leur opinion, bonne ou mauvaise, trois argumens irrésistibles, la persécution, la prison ou le bûcher.

Ces obstacles, que l'esprit scientifique rencontra dans tout le moyen-âge, et qui retardèrent pendant si long-temps les progrès des sciences d'observation, tiraient leur force principale de l'autorité des saints Pères. Ces hommes, si éminens par leur foi et leur éloquence, mais généralement peu familiarisés avec les études scientifiques, se persuadèrent que la seule cosmographie possible était celle qu'ils trouvaient exposée dans la Bible, et que les opinions des Grecs, c'est-à-dire le système de Ptolémée, ne devaient point être admises, parce qu'elles étaient contraires au texte de Moïse, dont toutes les paroles, inspirées par l'esprit divin, devaient offrir le reflet de l'éternelle sagesse. Quelques-uns d'entre eux, trop éclairés pour ne pas sentir toutes les difficultés qui résultaient de l'interprétation littérale, essayèrent d'entrer dans une voie moins étroite. Pour l'honneur de l'écrivain sacré, ils pensèrent qu'en certains cas le sens vulgaire de ses expressions en cachait un plus relevé; ils y découvrirent des allégories savantes ou des symboles mystérieux. Ce système d'interprétation, puisé dans les habitudes de la philosophie païenne, et que les Juifs alexandrins, tel que Philon, avaient adopté déjà, fut mis en œuvre surtout par Origène, un des plus spirituels entre les saints Pères; mais on le repoussa de toutes parts. Il y eut des docteurs chrétiens qui, voyant à quelles conséquences conduisait l'interprétation littérale de la Bible, relativement à la cosmographie, mais n'osant pas s'en écarter, voulurent qu'on s'abstînt de toutes ces discussions mondaines, étrangères à la foi, et qui pouvaient lui nuire; ils gardèrent eux-mêmes

un silence prudent (1). D'autres, recommandables par le savoir, la raison et le courage, osèrent prendre ouvertement la défense des *idées grecques*. De ce nombre fut Jean Philoponus, dont l'ouvrage sur la création a pour objet de prouver que rien, dans la sainte Écriture, ne s'oppose réellement au système de Ptolémée (2); mais il y réussit fort mal: du moins les théologiens en jugèrent ainsi; presque tous s'en tinrent aux conséquences de l'interprétation littérale, et rejetèrent tout moyen de conciliation. Les fausses idées qui en découlent prirent un tel ascendant, que c'est avec une grande hésitation, et en prenant toutes sortes de précautions oratoires, qu'on laissait percer une opinion contraire à ces préjugés *orthodoxes*. Ainsi, par exemple, Eusèbe de Césarée se hasarde à dire dans son Commentaire sur les Psaumes, que la terre est ronde (3); puis, effrayé de tant de hardiesse, il se hâte d'ajouter que, du moins, tel est l'avis de quelques-uns, laissant clairement entrevoir (et le P. Montfaucon lui-même (4) le remarque) que cet avis était le sien, mais n'osant ouvertement l'avouer; aussi dans un autre ouvrage, il revient aux préjugés alors en vigueur (5).

Le patriarche Photius, en donnant l'analyse des ouvrages de Cosmas (6) et de Diodore de Tarse (7), montre qu'il était loin de partager les étranges opinions que ces auteurs émettent sur les phénomènes célestes et la forme du monde; mais aux précautions dont il use, il est facile de voir combien il craignait de blesser les ames pieuses et timorées.

Cette lutte entre l'esprit et la lettre, entre le bon sens des uns et la foi robuste des autres, fit naître une foule d'ouvrages de controverse, où les partisans de l'interprétation verbale cherchaient à convaincre leurs adversaires de l'impossibilité de concilier la Bible avec l'astronomie alexandrine; ils en tiraient eux-mêmes les

(1) Joh. Philopon. *de Creat. mundi*, III, 13; p. 134, 135.

(2) Id., p. 58, 79, 114, 119, 120 et alibi.

(3) Dans la *Collect. nova Patr.*, I, p. 460. E. ed. Montf.

(4) *Præf. in Euseb. in Coll. nov. Pat.*, I, 355.

(5) *Comm. in Hesaïam.—Coll. nov.*, II, 511, D.

(6) *Biblioth.* cod. 36, p. 9, ed. Hoesch. — 7, col. 2, l. 14, 15, ed. Bekk.

(7) *Ap. eumd.*, cod. 223, p. 362, ed. Hoesch. — p. 220, col. 2, l. 15, Bekk.

plus étranges hypothèses, qui se réunissaient toutes dans l'exclusion formelle de la rondeur de la terre. Saint Augustin, Lactance, saint Basile, saint Ambroise, saint Justin martyr, saint Jean Chrysostôme, saint Césaire, Procope de Gaza, Sévérianus de Gabala, Diodore de Tarse, etc., ne permettent pas que le vrai chrétien conserve là-dessus le moindre doute.

Il faut convenir que si les phénomènes naturels n'étaient pas là pour contredire le texte, l'interprétation littérale serait sans réplique; l'explication que les Pères donnent de la Bible et les conséquences qu'ils en tirent seraient également incontestables. Ce n'est vraiment qu'à l'aide des interprétations les plus forcées qu'on peut voir dans ce texte autre chose que ce qu'ils y ont vu. Ce n'est qu'en changeant le sens naturel des mots, en bouleversant la suite des idées, que les géologues *bibliques*, depuis Burnet et Whiston jusqu'à Kirwan et Deluc, ont pu réussir à faire accorder la Genèse avec leurs idées. Telle est par exemple leur explication favorite du mot *jour*, dans le récit de la création; selon eux, ce n'est pas un espace de vingt-quatre heures, c'est un intervalle de temps indéterminé qui a pu être immense. Deluc et ses imitateurs n'aperçoivent que ce moyen de se procurer le temps nécessaire pour la formation des diverses couches qui composent l'écorce du globe. Mais c'est acheter bien cher l'avantage de faire de Moïse un géologue; car cette fameuse interprétation, contraire à l'ensemble du texte, le rend complètement inintelligible. Adoptée ou plutôt *tolérée* en désespoir de cause par quelques théologiens concilians (1), elle a toujours été rejetée du plus grand nombre, catholiques ou protestans, parce qu'elle ne donne à Moïse l'apparence du savoir géologique qu'en lui ôtant jusqu'à l'ombre du sens commun (2). Ce récit demeure véritablement inexplicable, lorsqu'on part du point de vue scientifique, mais il devient clair et facile, comme le reste du premier chapitre de la Genèse, quand on ne veut y voir que l'expression naïve de ces idées élémen-

(1) Frayssinous, *Défense du Christianisme*, II, p. 202-203; 1825. in-12.

(2) Bergier, *Dict. de Théol.*, art. *jour*. — Les Bénéd., auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, *avant l'ère chrét.*, p. 106, in-4°. — Rosenmüller *in Pentat.*, I p. 58-59. — Eichhorn, *Urgeschichte*. P. I, p. 151, etc.

taires qui se sont présentées à tous les peuples dans l'enfance de la civilisation (1).

Imaginer que Moïse a pu n'être pas inspiré en tout ce qu'il a écrit, distinguer, comme l'ont fait quelques modernes, ce qui est de foi de ce qui est science, c'est là ce qui ne vint pas et ne pouvait venir dans la pensée des Pères; forcés tout à la fois par le sens certain des mots et l'ascendant d'une conviction profonde, ils croyaient ne pouvoir hésiter sur les conséquences de l'interprétation littérale. Ils fermaient les yeux sur leur absurdité; ce qui était écrit devait être vrai; tant pis pour la raison humaine, elle devait se soumettre, car, comme le disait saint Augustin, *major est Scripturæ auctoritas quam omnis humani ingenii capacitas* (2).

Ajoutons qu'ils étaient presque à leur insu sous l'influence des opinions populaires qui dominaient encore les esprits même assez éclairés, et de celles qui avaient été soutenues dans les écoles philosophiques des païens. Car, à côté des progrès, à la vérité très lents, des sciences d'observation, vivaient toujours les hypothèses imaginées par les anciens philosophes pour expliquer les faits avant de les connaître: et ces hommes ingénieux avaient si largement exploité le champ des vaines conjectures, que les premiers commentateurs juifs ou chrétiens de la Bible, dans leurs rêveries les plus extravagantes, purent difficilement y glaner une explication tout-à-fait nouvelle. La plus étrange de leurs explications a sa racine dans quelque opinion de ces philosophes païens dont ils méprisaient beaucoup la morale, mais dont ils estimaient fort le savoir, et qu'ils aimaient toujours à citer à l'appui de leurs propres opinions.

C'est ainsi que les idées cosmographiques auxquelles l'autorite

(1) Heyne, *de Hesiodi Theol.*, Comm. Gott., t. II, p. 137. — Pott, *Moses und David keine Geologen* (Moïse et David nullement géologues), p. 47. Berl. 1799. Ce petit ouvrage, d'un savant théologien d'Helmstadt, a pour objet de réfuter la géologie biblique de Kirwan (dans ses *Geological Essays*, p. 35 et suiv.). L'auteur veut prouver que le premier chapitre de la Genèse, 1° ne contient point de révélation; 2° encore moins une révélation de faits géologiques; 3° en aucune façon une révélation faite à Adam ou à Moïse.

(2) *In Genes.*, II, 9. — *Opp.* t. III, p. 135, B.

des saints Pères donna tant de crédit, remontent presque toutes aux écoles philosophiques de la Grèce. Ce fait remarquable ressort avec évidence de l'examen de quelques-unes des opinions dont se compose cette singulière cosmographie.

Je prendrai pour base de cet examen la *Topographie chrétienne* de Cosmas, publiée par le Père Montfaucon, dans la *Collectio nova Patrum* : — c'est, entre les ouvrages qui nous restent sur ce sujet, le seul où un système *cosmographique* soit exposé d'une manière complète. Je le comparerai ensuite aux notions détachées qu'on tire des anciens commentateurs de la Bible, en prouvant qu'elles remontent toutes à quelque opinion soutenue dans les anciennes écoles philosophiques

§ Ier.

De la Topographie chrétienne de Cosmas Indicopleuste.

Au commencement du VIe siècle vivait à Alexandrie un personnage qui, après avoir fait le négoce et voyagé dans les mers de l'Inde, avait embrassé la vie monastique. Dans le repos et le silence du cloître, il composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste plus que la *Topographie chrétienne*. Ce livre, écrit vers l'an 535, a été connu de Photius, qui en a donné un extrait fort succinct (1); mais ce savant patriarche a ignoré jusqu'au nom de l'auteur; et Fabricius doute même si celui de Cosmas, qui se trouve dans le manuscrit, ne serait pas simplement un de ces surnoms qu'il était d'usage de prendre d'après le genre des occupations auxquelles on se livrait ou des ouvrages qu'on avait composés (2). Quoi qu'il en soit, ce livre n'a guère paru intéressant jusqu'ici que par quelques détails curieux sur l'Inde, où l'auteur avait voyagé, et principalement par les fameuses inscriptions grecques qu'il avait copiées à Adulis; aussi, à l'exception de ces particularités, qui ont été l'objet de diverses recherches, le fond du livre n'a pas beaucoup occupé les

(1) *Bibliotheca*, cod. 36.

(2) Fabr. *Bibl. gr.*, III, 24; t. II, p. 612.

savans; et tout ce qu'on en lit dans plusieurs ouvrages géographiques peut être considéré comme un simple extrait de la préface du savant Montfaucon. Cependant le fond même de ce livre le rend un des plus curieux de l'époque où il a été composé. Le but principal de l'auteur a été d'établir le seul système cosmographique qui lui semblait *orthodoxe*, c'est-à-dire, selon lui, conforme au sens littéral de la Bible, auquel il s'attachait avec scrupule. La partie astronomique de ce système est complètement absurde; la partie géographique est remplie de notions fausses et d'idées extravagantes; et toutes deux seraient à peu près indignes d'examen, si elles ne nous représentaient qu'une opinion individuelle. Mais l'analyse approfondie de ce livre démontre que les opinions qui s'y trouvent ont été celles de plus d'un auteur des premiers siècles du christianisme.

Cosmas attaque très vivement ce qu'il appelle les *hypothèses grecques*, c'est-à-dire les idées de l'école alexandrine sur la rondeur de la terre et l'existence des antipodes (1). Il croit démontrer d'abord sans réplique que l'Ecriture est formellement contraire à ces dangereuses idées. Ensuite il avance qu'il est absurde d'imaginer que des hommes peuvent vivre la tête en bas et les pieds en haut (2), et que la pluie peut tomber des quatre points de l'horizon diamétralement opposés (3). Ces argumens datent de loin, et en tout temps ils ont été trouvés fort bons. Plutarque (4) les met déjà dans la bouche d'un de ses interlocuteurs, grand ennemi de la sphéricité de la terre et des antipodes; et on les voit se reproduire de siècle en siècle, depuis Lactance et saint Augustin, jusqu'au moment où la découverte de l'Amérique et le voyage autour du monde de Magellan vinrent pour toujours réduire au silence les adversaires des antipodes.

Selon Cosmas, la terre est une surface plane entourée de l'océan : au-delà s'étend une autre terre que les hommes habitaient avant le déluge, mais où ils ne peuvent plus pénétrer maintenant.

(1) Cosmas, p. 121. A. B; 157. A; 275. A.

(2) Id. p. 114, E.

(3) Id. p. 119, D.

(4) *De facie in orbe Lunæ*, p. 923 — t. IX, p. 654. Reisk.

Cette terre est entourée de hautes murailles sur lesquelles le firmament, comme une voûte immense, vient s'appuyer de tous côtés. Ainsi, le monde ne ressemble pas mal à un coffre dont la terre serait le fond, et le ciel le couvercle.

Voici maintenant comment l'auteur soutient ce singulier système.

Saint Paul désigne, par les mots τὸ ἅγον κοσμικὸν, le tabernacle élevé par Moïse dans le désert (1). Ici les commentateurs conviennent que le mot κοσμικὸς signifie simplement *terrestre*, par opposition à *céleste* (2). Mais, au temps de Cosmas, et auparavant, plusieurs interprètes de l'Ecriture, entre autres Théodoret (3), donnaient à ce mot le sens de *fait à l'imitation du monde*. Cosmas, qui adopte cette interprétation, ne manque pas d'admettre en conséquence que le tabernacle était une représentation du monde (4) : dans ce cas, la forme du premier étant connue, celle du second devait l'être nécessairement. Les textes de l'Ecriture à la main, il n'a pas de peine à prouver que le tabernacle avait tout juste la figure d'une grande caisse une fois plus longue que large, et conséquemment que telle doit être la forme de l'univers. Il s'étaie principalement des passages d'Isaïe : « Je suis celui qui a posé le ciel « comme une voûte (5) ; je suis celui qui a étendu le ciel comme une tente (6) : » et de cet autre de Job : « J'ai incliné le ciel sur la terre (7). »

Quant à la terre elle-même, Cosmas donne pour certain qu'elle ressemble à une table ayant une longueur double de sa largeur. Il la compare à la table des pains de proposition placée dans le tabernacle : peut-on douter de la justesse de cette comparaison, nous dit-il (8), quand on voit qu'à chacun des quatre angles de cette table il y avait trois pains de proposition, symbole évident des trois mois

(1) *Hebr.* IX, 1.

(2) Cf. Schleusner. *nov. Lexic. nov. Test.*, I, 1309.

(3) Don Calmet, *Comm. sur saint Paul*, II, p. 689.

(4) Cosmas, p. 115, D; 196, E; 197, A.

(5) Hes. XL, 22.—Cosmas, p. 129, D; 305, C.

(6) Hes. XLII, 5.

(7) XXXIII, 38.

(8) Cosmas, p. 129, D.

de chaque saison? Et d'ailleurs les quatre angles de cette table ne sont-ils pas des emblèmes évidens des solstices et des équinoxes?

Ainsi Cosmas ne le cédait pas beaucoup sur l'article des allégories à d'autres docteurs chrétiens ou juifs qui en avaient puisé le goût chez les Alexandrins. Cette manière forcée de rendre compte de la disposition du tabernacle rappelle naturellement que Josèphe veut trouver dans certaines dispositions de ce lieu saint des emblèmes du même genre, tels que ceux des douze mois de l'année, de la terre, de la mer, du ciel, des planètes et des quatre élémens (1), toutes choses auxquelles Moïse n'avait probablement jamais pensé; de même Philon (2), ainsi que Clément d'Alexandrie (3), voyait dans les diverses parties de l'ancien temple de Jérusalem, et jusque dans les ornemens du grand-prêtre, des symboles qui se rapportaient à toute la nature, et principalement à ses parties les plus apparentes, le ciel, la terre, le soleil, la lune, les signes du zodiaque, etc. Cette manie d'interprétation symbolique gagna aussi les théologiens du moyen-âge; car, lorsque Galilée eut découvert les quatre satellites de Jupiter, qui augmentaient le nombre connu des planètes, on opposa d'abord à sa découverte et les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse et le chandelier à sept branches du tabernacle, et jusqu'aux sept églises d'Asie (4), symboles divins, assurait-on, du nombre auquel la Providence avait voulu porter les planètes, et qu'on ne pouvait augmenter sans blesser la foi. Mais aussitôt que le fait eut été constaté, on fit la découverte que la foi n'y est pas contraire.

Le monde de Cosmas, ou ce grand coffre oblong qu'il appelle ainsi, se divise, selon lui, en deux parties : la première, séjour des hommes, s'étend depuis la terre jusqu'au firmament, au-dessous duquel les astres font leurs révolutions; là séjournent les

(1) *Ant. Jud.* III, 8, 7; I, p. 155, 156, ed. Haverc.—Tout cela est dans le goût d'Olympiodore qui interprète les quatre chevaux d'Apollon par les deux solstices et les deux équinoxes. (Dans le *Platon de M. Cousin*, t. III, p. 446.)

(2) *De somniis*, I, § 37, t. I, p. 654, ed. Mang.—*De vitâ Mos.* III, § 12, t. II, p. 152.—*De Monarch.* II, 5, t. II, p. 226.

(3) *Stromat.* V, p. 664-669, ed. Pott.

(4) Delambre, *Hist. de l'Astr. mod.*, I; *Disc. prélim.* p. xx.

anges (1), qui ne s'élèvent jamais plus haut (2). La seconde s'étend depuis le firmament jusqu'à la voûte supérieure qui couronne et termine le monde. Sur le firmament *reposent les eaux du ciel :* au-delà de ces eaux se trouve le royaume des cieux, où Jésus-Christ a été admis le premier, frayant la route de vie à tous les chrétiens (3).

Après avoir fait de l'univers un grand coffre divisé en deux compartimens, il restait à expliquer les phénomènes célestes, tels que la succession des jours et des nuits, et les vicissitudes des saisons.

Voici l'explication *orthodoxe* de Cosmas. Il considère la terre, ou cette table oblongue circonscrite par de hautes murailles, comme divisée en trois parties : 1° la terre habitable, qui en occupe le milieu ; 2° l'océan, qui environne cette terre de toutes parts ; 3° une autre, qui entoure l'océan, terminée elle-même par ces hautes murailles sur lesquelles vient s'appuyer le firmament. Chacune de ces divisions pourrait être l'objet d'un examen particulier. Je ne m'occupe ici que de l'ensemble. Or, selon lui, la terre habitable va toujours en s'élevant du midi au nord, en sorte que les contrées australes sont beaucoup plus basses que les boréales. C'est pour cela, nous dit-il, que le Tigre et l'Euphrate, qui coulent du nord au sud, ont un cours plus rapide que le Nil, qui va dans le sens contraire. Tout-à-fait au nord, il existe une grande montagne conique derrière laquelle se cachent le soleil, la lune et tous les astres, qui exécutent leur cours le long de la voûte céleste, et en dedans de ces hautes murailles qui circonscrivent la terre. Par leurs mouvemens obliques, ces astres ne passent jamais au-dessous de la terre ; ils ne font que tourner autour de la grande montagne qui les cache à notre vue. Selon que le soleil s'éloigne ou s'approche du nord, et conséquemment selon qu'il s'abaisse ou s'élève dans le ciel, il disparaît derrière la montagne en un point plus ou moins éloigné de sa base, et demeure éclipsé plus ou moins de temps : de là l'inégalité des jours et des nuits, et la vicissitude des saisons. Du reste, Cosmas admet que non-seulement le soleil et la lune, mais tous les astres, sont conduits, chacun par des

(1) Cosmas, p. 286, D.

(2) Id. p. 313, E.

(3) Id. p. 186, D.

puissances spirituelles, par des anges, qu'il compare à des *lampadophores* (1); en sorte que les mouvemens de ces astres sont dus à une *cause intelligente* qui préside à chacun d'eux. Ce sont encore des puissances angéliques qui préparent la pluie, rassemblent les nuages, et président aux vents, à la rosée, à la neige, à la chaleur, au froid, en un mot à tous les phénomènes météorologiques (2).

Tel est en substance le système de Cosmas. On peut facilement décider si quelque partie de ce système lui appartient en propre, ou bien si toutes les idées dont il se compose étaient plus ou moins répandues avant lui parmi les docteurs chrétiens. Il nous apprend lui-même qu'il ne l'a pas tiré de son propre fonds. « Ce n'est pas, « dit-il, d'après ma propre opinion et mes propres conjectures que « j'ai exposé la forme du monde; c'est principalement d'après « les leçons orales d'un homme divin et d'un grand maître, Patrice; « il vint ici du pays des Chaldéens, accompagné de son disciple « Thomas d'Edesse, qui le suivait partout dans ses voyages. C'est « lui qui m'a fait connaître la vraie et pieuse doctrine (ce qui veut « dire le système conforme au texte de l'Ecriture, que Cosmas ex- « pose dans son ouvrage), et maintenant il a été promu au siége « épiscopal de toute la Perse (3). »

Tout ce qu'il faut conclure de ce texte, c'est que le moine d'Alexandrie tenait son système d'un chrétien de Babylone, appelé *Patrice*, et que le maître ne méritait guère les pompeux éloges de son disciple. Mais ce système n'appartenait pas plus à l'un qu'à l'autre, comme cela résulte de l'examen des principales particularités qu'il présente, et dont je vais montrer l'origine

§. II.

De la pluralité des cieux.

D'abord l'idée d'un double ciel qui divise le monde en deux compartimens n'est que la conséquence de plusieurs textes de la Bible,

(1) Cosmas p. 150, A. C.

(2) Ubi suprà et p. 156, D. E. 289, A.

(3) Id. p. 125, A. Cf. VIII, p. 306, D.

entendus à la lettre. On la trouve en conséquence dans beaucoup d'ouvrages des premiers siècles du christianisme.

La plupart des docteurs chrétiens, expliquant littéralement les expressions de *cieux*, de *ciel des cieux*, dans plusieurs passages des livres saints, et de *troisième ciel*, dont se sert l'apôtre saint Paul, crurent à l'existence de plusieurs cieux (1). D'autres, tels qu'Origène, prenant au figuré les mêmes expressions, prétendaient qu'on ne saurait trouver dans les livres saints canoniques la preuve qu'il existe sept cieux (2), ou même un nombre de cieux déterminé. Mais cette opinion n'eut pas beaucoup de partisans. On s'accorda en général à reconnaître la pluralité des cieux; on différa seulement sur leur nombre et leur disposition. Les uns (comme saint Hilaire) crurent téméraire d'en fixer le nombre (3); d'autres, se conformant aux idées de la philosophie païenne, en admirent sept, huit, neuf et même dix (4). Ils les concevaient comme des hémisphères concentriques qui venaient s'appuyer sur la terre (5), et à chacun desquels ils donnaient différens noms : Beda les met dans cet ordre, *aer*, *æther*, *olympus*, *spatium igneum*, *firmamentum*, *cœlum angelorum*, *cœlum Trinitatis*. Raban Maur nous a conservé une autre classification qui comprend, outre *cœlum Trinitatis*, sept cieux, savoir : *empyreum*, *cœlum aqueum*, sive *chrystallinum*, *firmamentum*, *spatium igneum*, *olympum*, *cœlum æthereum*, *cœlum aereum*.

Dans les deux listes de Beda le Vénérable et de Raban Maur, on aura remarqué l'*Olympe* qui occupe la place entre l'éther et la matière ignée. C'est encore là le reflet d'une ancienne opinion. Dans un passage très remarquable de Stobée (6) qui a été regardé par les meilleurs critiques (7) comme étant capital pour la connaissance

(1) S. Hilar. *In Psalmos*, CXXVI, II. — Opp. p. 487. A. S. Basil. *In Hexaem. Hom.* III, 24. C.

(2) Origen. *contrà Cels.* VI, p. 289, ed. Spenc.

(3) S. Hilar. *ubi suprà*, p. 486, D. E.

(4) S. Aug. *in Genes.* XII, 57. — Opp. III, P. I, p. 318, E.

(5) Tels que les Manichéens (Beaus. *H. d. M.* II, p. 366).

(6) *Ecl. phys.* p. 488, ed. Heer.

(7) Tiedem. *alt. Phil.* p. 456, ff. — Boeckh, *Philolaos*, p. 98, ff.

du système cosmologique de Philolaüs, on voit que ce philosophe donnait le nom d'*Olympe* à l'extrémité supérieure de l'univers, composée de feu, comme le centre de cet univers (1). C'est, je pense, en parlant de cette idée de Philolaüs, que certains commentateurs d'Homère, au rapport de Plutarque, prétendaient, d'après un vers de l'Iliade (2), que ce poète admettait la division de l'univers, en cinq parties ou mondes (3), savoir : l'Olympe, le ciel, l'air, l'eau, la terre, cette dernière occupant la partie inférieure, tandis que l'*Olympe* était situé à la partie supérieure : là, comme dans le système de Philolaüs, selon ces commentateurs, l'Olympe était évidemment la matière éthérée. C'est à cette division de l'univers en cinq parties que saint Basile fait allusion dans un passage de son *Hexaemeron* (4). D'autres, confondant le ciel et l'éther, n'admirent que quatre parties, l'éther, l'air, l'eau et la terre (5); et l'on voit, par un passage d'Achilles Tatius, que les trois premières parties étaient censées former des sphères concentriques, qui enveloppaient celle de la terre (6).

Il est possible que l'interprétation citée par Plutarque appartienne à quelque pythagoricien, qui aura voulu expliquer Homère par les doctrines de l'école; il paraît en effet, et cette application du nom de l'Olympe en est elle-même une preuve, que les pythagoriciens ont cherché, de fort bonne heure, à rattacher leurs systèmes sur la physique du monde aux traditions poétiques et religieuses. Ainsi, Philolaüs supposait que le centre du monde était occupé par le feu, autour duquel tournaient dix corps, savoir : le ciel étoilé, les cinq planètes, le soleil, la lune, la terre et l'antichthone, ou *terre opposée*, qui leur servait à expliquer les éclipses, système qui, pour le rappeler en passant, n'a rien de commun avec celui de Copernic, quoi qu'en aïent dit Brucker, Bailly, Mon-

(1) Boeckh, *ouvrage cité*, p. 99.

(2) XV. 192.

(3) *De def. orac.* p. 422. — T. VII, p. 666. Reiske. Je corrige une transposition qui a eu lieu dans ce texte.

(4) *Hexaem. Homil.* I, 11, p. 10. E.

(5) *Ap.* S. August. *de civit. Dei*, VII, 6, p. 630.

(6) Ach. Tat. *Isag.* § 21, p. 142. C.

tucla et presque tous les historiens de l'astronomie et des mathématiques; en cela ils n'ont fait que suivre l'autorité du savant Bouilliaud, qui avait donné à son ouvrage sur le vrai système du monde le titre *d'Astronomia philolaïca.* Philolaüs, rapportant ce système aux idées religieuses, donnait au feu central le nom de *Vesta*, de *mère des dieux* (1), d'*habitation de Jupiter*. Enfin, au témoignage d'Aristote, quelques-uns des pythagoriciens rattachaient l'existence de la voie lactée à la course de Phaéthon dans le ciel (2).

Il me paraît vraisemblable que l'*Olympe* de Beda et de Raban Maur remonte à l'opinion de Philolaüs; seulement on voit que ces auteurs ou ceux qu'ils ont copiés ne l'avaient pas comprise, puisqu'ils distinguaient l'espace igné de l'Olympe, tandis que, dans l'opinion de Philolaüs, cet Olympe était précisément l'espace igné: mais ce n'est pas la seule fois que les docteurs chrétiens ont emprunté aux anciens leurs opinions sans les comprendre.

D'autrès Pères de l'Eglise interprétèrent différemment les textes de la Bible sur ce sujet. Laissant de côté le troisième ciel de saint Paul, qu'ils entendaient d'une manière toute figurée et même symbolique (3), ils s'en tinrent à la Genèse, et n'admirent qu'un double ciel. C'est cette opinion que Cosmas a adoptée. Sa division du monde en deux compartimens ou deux étages, l'un supérieur, l'autre inférieur, paraît avoir été adoptée assez généralement. Elle était énoncée par Diodore, évêque de Tarse (en 378), dans un livre dont Photius nous a donné un extrait ample et curieux (4). Ce père y combat les partisans de la sphéricité du ciel et de la terre. Il dit, dans un endroit : « Il y a deux cieux, l'un visible, « l'autre invisible et placé au-dessus : le ciel supérieur fait en quel-

(1) Ideler, *Ueber das Verhältniss des Copernicus zum Atterthum*, dans le *Museum der Atterthum-Wissenschaft*, T. II. p. 408 — Cf. Boeckh, Philolaos, p. 94, ff.

(2) *Meteorol.* l. 8, *init.* p. 538. A.

(3) S. August. *in Genes.* XII, 67. — *Opp.* t. III, *part.* I, p. 322 D. — 324. B. C.

(4) Phot. *cod.* 223, p. 210, *col.* 1, l. 43; *ed.* Bekk. — 211, *col.* 2, l. 42.

« que sorte l'office de toit, par rapport au monde, comme l'inférieur par rapport à la terre; et celui-ci sert en même temps de « sol et de base au premier (1). » Sévérianus, évêque de Gabala vers la même époque, parle également du ciel supérieur, qu'il dit être le *ciel des cieux* de David; et il compare le monde à une maison à double étage, dont la terre serait le rez-de-chaussée; le ciel inférieur, qui sert de lit aux *eaux célestes*, le plafond; et le ciel supérieur le toit (2). Eusèbe de Césarée, dans son commentaire sur Isaïe (3), et l'auteur des *Quæstiones et Responsiones* (4), admettent la même disposition; c'est tout juste celle qui résulte de la description de Cosmas, puisqu'il se figurait l'intervalle d'un ciel à l'autre comme formant une espèce de compartiment dont le ciel inférieur était le fond et le supérieur le couvercle. On peut en dire autant de saint Basile (5). Il admettait que la surface supérieure du premier ciel est plate, tandis que la surface inférieure, celle qui est tournée vers nous, est en forme de voûte. Il expliquait de cette manière comment les *eaux célestes* pouvaient s'y tenir et y séjourner (6). Ce saint Père défend cette disposition contre les objections que les païens auraient pu y faire; il leur demande en quoi l'existence d'un double ou même d'un *triple ciel* serait plus difficile à comprendre que celle de leurs sphères, « qu'ils disent « être disposées comme des seaux de diverses grandeurs emboîtés les uns dans les autres (7). » Allusion assez fine à un passage de Platon (8).

Selon Cosmas, le ciel inférieur était séparé du supérieur *par les eaux célestes*. Pour cette disposition, il se fonde sur des textes de

(1) Phot. p. 220, l. 5, 59.

(2) Sever. Gab. p. 215. B.

(3) *Collect. nov. Patr.* t. II, p. 511. B.

(4) P. 424. C. *inter. Opp. S. Just. mart.*

(5) *In Hexaem. Hom.* III, 3, p. 24. A. B.

(6) Id. 4, p. 25. C.

(7) Id. p. 24. C.

(8) *De Republ.* X, 616. D.—Parménide, dans le même sens, comparait les plans de ces sphères à des *couronnes* concentriques (Pseudo-Plut. *de Plac. phil.* II, 7, ibiq. Corsini.)

Moïse : *Fiat firmamentum medio aquarum; et dividat aquas ab aquis. Et fecit Deus firmamentum divisitque aquas quæ erant sub firmamento, ab his quæ erant super firmamentum* (1). Il y ajoute d'autres textes tirés de la Genèse et des Psaumes (2).

Plusieurs Pères refusèrent de s'attacher à la lettre de ces textes, et Origène, par exemple, prétendit que par les eaux placées au-dessus du firmament, il fallait entendre certaines *classes d'anges*; opinion que saint Augustin combat fortement (3). Le plus grand nombre des Pères s'en tint au sens littéral de ces textes (4); et bien qu'ils sentissent toutes les difficultés d'une telle disposition, comme on le voit par tout ce que saint Basile (5) et saint Augustin (6) s'opposent à eux-mêmes, ils n'en crurent pas moins que les eaux célestes étaient soutenues par le firmament, qui avait des portes et des fenêtres. Car c'est ainsi qu'on interpréta les termes de *cataractes* ou de *fenêtres du ciel*, qui se trouvent dans la Genèse et les Psaumes (7) : on conçut que, par ces ouvertures, les eaux du ciel tombaient sous forme de pluie, à la volonté ou par les ordres de Dieu; cette disposition, admise aussi dans la cosmographie populaire des Grecs, et dont Aristophane nous a donné une expression burlesque (8), fut regardée comme la condition indispensable de toute cosmographie prétendue ortho-

(1) *Genes.* I, 6.

(2) *Laudate eum cœli cœlorum et aquæ omnes quæ* super cœlos *sunt.* Psalm. CXLVIII, 5.—*qui tegis aquis superiora ejus.* CIII, 3.—*et mandavit nubibus desuper, et januas cœli aperuit.* LXXVII, 23.

(3) *De civ. Dei,* XI, 34, p. 1113.

(4) Selon l'abbé Bergier, savant docteur de Sorbonne, auteur du Dictionnaire de Théologie de l'Encyclopédie (art. *ciel*, et *eaux*), ce sont *les incrédules* qui ont prêté à Moïse l'idée que le ciel est une voûte solide recouverte d'une couche d'eau et percée de trous, etc. Ce docte théologien n'a pas songé qu'il range ainsi d'un trait de plume presque tous les Pères de l'église parmi les *incrédules.*

(5) *In Hexaem.* III, 7, p. 29.

(6) *In Genes.* II, c. 4.

(7) *Genes.* VII, 11; VIII, 2. — *Psalm.* LXXVII, 27. — Cf. Schleusn. *Nov. Thes. Vet. Test.* T. III, p. 91, 251, 252.

(8) Aristoph. *Nub.* v. 372.

doxe (1). Il serait difficile de dire toutes les subtilités auxquelles on eut recours pour appuyer une telle disposition, et la rendre un peu moins singulière (2). Une des moins mauvaises explications qu'on imagina, fut que la divine sagesse ayant besoin de pluie pour la vie des hommes et des plantes, elle ne pouvait rien inventer de plus commode que cette couche d'eau, dont elle ménageait la chute selon le besoin de ses créatures (3).

D'autres, comme saint Basile et saint Isidore (4), pensèrent que Dieu avait voulu tempérer l'ardeur de la région éthérée par la froideur des eaux du ciel, ou bien empêcher que le monde inférieur ne fût brûlé par les feux qui embrasaient la partie supérieure de l'univers (5). C'est encore là un souvenir de l'ancienne philosophie païenne. On a vu plus haut que l'olympe de Philolaüs était cette matière ignée, placée à l'extrémité supérieure de l'univers (6) : Parménide (7), Héraclite, Straton (8), et les stoïciens, croyaient que l'éther, ou la partie la plus élevée du monde, était une matière enflammée (9) par la rapidité du mouvement diurne (10); Anaxagore surtout s'était attaché à cette opinion (11), et l'on tirait même de

(1) Auctor *quæst. et respons.* 93, p. 449 B. C. — Theophil. *ad Autolyc.* II, 9.

(2) Cf. Lud. Vives ad S. Aug. *Civ. Dei*, XI, 34, p. 1114.—Cf. S. Justin Martyr, l. l.

(3) S. Cyrill. Hierosol. *Cathech.* IX, p. 76. B. C.—Ailleurs, S. Cyrille donne une autre raison (p. 17. B.) qui n'est pas beaucoup meilleure.

(4) *Ap.* Lud. Viv. *in* S. Aug. l. l. — Cf. *Auctor quæst. et respons.* 93, p. 448.

(5) « Cujus scilicet naturâ artifex mundi Deus aquis temperavit, ne conflagratio superioris ignis inferiora elementa succenderet. Isid. ap. Vinc. Bellov. *Spec. mundi*, III, 82.

(6) Carus, *Ideen zur Geschichte der Philosophie*, p. 288.

(7) Stob. *Eclog. phys.* p. 500, ed. Heer.

(8) Diog. Laert. VII, 137.

(9) Arist. *Meteor.* I, 3, p. 530. A. et *alibi.* — Pseudo-Arist. *de mundo*, II, 5, *ibi* Kapp.

(10) Id. *de cœlo*, II, 7, p. 460. A.

(11) Carus, *de font. Anax. Cosmo-Theor.* p. 711.

cet état présumé de l'éther l'étymologie de son nom (1). Les anciens philosophes avaient, je pense, été conduits à cette idée par la simple analogie tirée d'un phénomène très ordinaire : savoir, l'inflammation des matières combustibles et l'échauffement des pierres et des métaux par le frottement (2); ils en conclurent que l'éther, frotté si violemment par le mouvement rapide de la voûte solide du ciel, devait être une matière en état d'incandescence. Cette théorie, qui fut reçue, et, pour ainsi dire, remise en circulation par les néoplatoniciens, comme on le voit dans Plotin (3), passa de leur école dans les livres des saints Pères, entre autres, de saint Augustin, qui s'en servit pour expliquer l'existence des eaux célestes (4). Ce grand saint, toutefois, ne se dissimulait pas combien cette disposition était contraire aux plus simples notions du bon sens. Mais comme elle était appuyée par des textes dont le sens littéral lui paraissait le seul admissible, il finit par conclure que, de quelque manière que l'on pût concevoir l'existence d'une couche d'eau sur le firmament, il fallait nécessairement qu'elle y fût : (*quoquo modo autem et qualeslibet aquæ ibi sint, esse eas ibi minimè dubitemus*); car, ajoute-t-il, toute la capacité de l'esprit humain doit céder à l'autorité de l'Écriture (*major est quippe Scripturæ auctoritas, quam omnis humani ingenii capacitas* (5)). Ce seul mot explique et excuse tant d'aberrations.

§. III.

De la place occupée par les anges dans le monde physique.

L'idée que les anges occupaient une place intermédiaire entre la terre et le ciel, n'est pas non plus particulière au système de

(1) Mais Aristote faisait venir ce mot de ἀεὶ θεῖν, *toujours courir*. Cf. Kapp. *ad Tract. de mundo*, Exc. II.

(2) Aristote, *de cœlo*, II, 7, p. 460. B. — Cf. S. Justin. Mart. *Arist. dogm. evers.* § 55, p. 152. — *Quæst. et resp. ad Gr.* p. 196. D. E.

(3) *Enn.* III, c. 3, p. 138.

(4) *In Genesin*, II, 5. — *Opp.* III, p. 133. E. *part.* I.

(5) S. Aug. *in Genes.* II, 9. — *Opp.* III, p. 135, B. *part.* I.

Cosmas et de Patrice. C'était l'opinion de saint Hilaire, ainsi que le reconnaissent les savans Bénédictins éditeurs de ses œuvres (1). Théodore, évêque de Mopsueste, dans son ouvrage perdu *sur la création*, adoptait et développait la même idée (2); Jean Philoponus, qui la combat, déclare qu'elle n'est autorisée par aucun texte de l'Écriture, et en effet ni l'ancien ni le nouveau Testament n'en offre de trace : elle a été amenée par la nécessité d'expliquer les phénomènes; et si je ne me trompe, on a puisé à une source qui a fourni bien d'autres explications, à la source platonicienne. Platon, dans le *Banquet* (3), dit qu'il existe des êtres appelés *démons*, intermédiaires entre l'homme et la Divinité, qui transmettent aux dieux les vœux et les prières des hommes, et aux hommes les volontés des dieux, par le moyen des oracles et des divers genres de divination, d'enchantemens, de procédés magiques (4).

L'auteur de l'Epinomide (5) en parle dans le même sens; il appelle ces démons une sorte de race aérienne qui occupe une *place* intermédiaire. Xénocrate, disciple de Platon, et dont l'Epi-

(1) *S. Hil. in Psalmos.* — *Opp.* p. 486. A. B, 487. A. *ibique annotat.*

(2) J. Philopon. *de Creat.* I, 16, p. 31; 17, p. 32.

(3) P. 202. E. 203. A.—Cf. Plutarch. *de Is. et Osir.* p. 361. B. C.

(4) Cette idée sur le rôle des *démons* fut tellement répandue chez les païens, d'après une si grande autorité (cf. Maxim. Tyr. XIV, 8.—Procl. *in Tim.* I, p. 49. Plut. *de Isid. et Osir.* p. 361. B. C.—Aristid. *orat.* t. II, p. 106, ed. Jebb. etc.), que les Pères de l'église ne purent guère se dispenser d'attribuer aux *démons* les oracles de l'antiquité. Leur opinion à cet égard fut à peu près unanime. Le jésuite Baltus (*Réponse à l'hist. des oracles.* Strasb. 1707,) a très bien prouvé que Vandale et Fontenelle, en n'y voyant que l'œuvre de l'imposture, vont formellement contre l'autorité des saints Pères; ce qui ne prouve pas du tout, comme le concluait Baltus, que Vandale et Fontenelle aient tort; du moins aucun homme de sens ne le soutiendrait à présent. Dans un très bon livre de théologie, l'*Herméneutique sacrée*, M. Janssens, art. 47, avance que Tatien, Origène, Eusèbe, S. Jean Chysostôme, etc., n'ont vu dans les oracles que le résultat de la fraude; les preuves du contraire sont rassemblées dans les chap. 3 à 9 du livre de Baltus, et dans les chap. 2, 3, 4, 5, 8, etc. de la suite de sa *Réponse*.

(5) § 8. page 985. D — page 510, ed. Ast. Ἀέρα est pris dans un sens physique.

nomide rappelle peut-être en ceci la doctrine, avait également fixé dans la région sublunaire les êtres semi-divins, ou démons invisibles à nos yeux (1). C'est à la même source que Varron avait puisé l'opinion qu'il énonce en ces termes : *Inter lunæ verò gyrum et nimborum ac ventorum cacumina aerias esse animas, sed eas animo non oculis videri, et vocari heroas, et lares et genios* (2).

Apulée reproduit, dans des termes analogues, l'opinion des néoplatoniciens de son temps. Il parle de puissances moyennes qui tiennent de la Divinité, et qui sont placées entre la terre et la haute région du ciel (3). C'est également la doctrine de Proclus et de Plotin. Ainsi les platoniciens anciens et nouveaux avaient placé les démons précisément là où saint Hilaire, Théodore de Mopsueste et Cosmas ont depuis placé les anges, où saint Paul mettait les esprits malins (4).

Quant à cette autre idée de Cosmas, que des anges qu'il appelle *lampadophores* président aux mouvemens des astres (5), selon Jean Philoponus, elle avait été admise par Théodore de Mopsueste, et elle avait trouvé des partisans auxquels il n'épargne pas le sarcasme. « Que ceux, dit-il, qui se portent défenseurs du sentiment « de Théodore, nous disent dans quel endroit de l'Ecriture divine « ils ont appris que des anges mettent en mouvement la lune, le « soleil et chacun des astres, les tirant à eux attelés comme des « bêtes de somme, ou les poussant par derrière comme ceux qui « roulent des ballots de marchandises, ou les faisant mouvoir de « ces deux manières à la fois, ou enfin les portant sur leurs épaules. « En vérité, qu'y a-t-il de plus ridicule que toutes ces suppositions?

(1) Stob. *Ecl. phys.* I, 62. Heer.—Plut. *de Is. et Osir.* p. 361—VII, p. 425. Reiske.

(2) Varro *ap.* S. Aug. *in Civit. Dei,* VII, 6, p. 630.

(3) *De Deo Socrat.* II, p. 133, *ed.* Oudend. « Cœterum sunt quædam divinæ mediæ potestates, inter summum æthera et infimas terras in isto intersitæ aëris spatio, per quas et desideria nostra et merita ad Deos commeant, » etc.

(4) *Ephes.* II, 2; VI, 12.

(5) Selon d'autres, chaque *pays* de la terre avait son *ange* particulier. Polychron. *in Daniel,* ap. *script. vet. part.* II, p. 144. Rom. 1825.—Cf. Suarez, *de Angelis*, VI, 18.

« Comme si Dieu, qui a créé le soleil, la lune et tous les astres, « n'a pas pu leur imprimer le mouvement, ainsi qu'il a donné « aux corps pesans et légers une tendance à se précipiter vers la « terre, et à tous les êtres vivans une faculté de se mouvoir qu'ils « tirent du principe d'activité qui les anime (1). »

Dans ce beau passage, Jean Philoponus paraît entrevoir que la force dont les mouvemens des corps célestes sont le résultat, pourrait avoir de l'analogie avec la pesanteur. Mais Jean Philoponus ne s'est pas plus douté de la théorie des forces centrales que Descartes, auquel Bailly attribue la découverte de la force centrifuge (2). L'honneur des découvertes s'établit sur des titres un peu plus clairs. On peut rappeler ici qu'un des interlocuteurs d'un dialogue de Plutarque compare le mouvement de la lune autour de la terre à celui de la pierre dans une fronde en mouvement. Elle est retenue par la corde, qui l'empêche de s'échapper, en même temps que la rapidité de son mouvement la maintient à l'extrémité du rayon (3). C'est là une image assez juste du combat des deux forces dans les mouvemens circulaires. Le principe sur lequel cette image repose remonte, je pense, jusqu'au système d'Anaxagore (4), qui croyait que les corps célestes sont des pierres que la rapidité du mouvement diurne a entraînées de notre terre et maintenues ensuite dans les hauteurs du ciel.

On ne peut voir en tout ceci que des aperçus rapides et fugitifs, qui, n'étant amenés par aucune observation suivie, n'ont jamais été

(1) J. Philop. *de creat. Mundi*, I, 12, p. 25.

(2) Delambre, *Hist. de l'astron. mod.* II, p. 212.

(3) *De fac. in orbe lun.* IX, p. 652.

(4) Pseudo-Plut. *Plac. ph.* II, 13; Stob. *Éclog. phys.* I. 508, ed. Heer. — C'est, je pense, cette opinion d'Anaxagore qui donna lieu de lui attribuer la prédiction de la chute de l'aérolithe tombée près d'Ægos Potamos. (Plut. *Lysand.* c. 12.) Il pensait que les astres sont des pierres que la rapidité du mouvement diurne a enlevées de la surface de la terre, et qui, après avoir été enflammées par l'éther, sont devenues des astres éclatans. Or, comme dans ce système, il devenait possible que quelques-unes des pierres entraînées par le tourbillon éthéré retombassent sur notre terre, on aura attribué à Anaxagore la prédiction d'un phénomène dont son système avait en quelque sorte donné l'explication d'avance.

liés à aucune théorie fondée. C'est là, plus ou moins, le caractère de la physique des anciens.

Il paraît donc que les docteurs chrétiens partisans de l'opinion de saint Hilaire et de Théodore concevaient de diverses manières le mouvement imprimé aux astres par les anges. Quelques-uns supposaient qu'ils les portaient sur leurs épaules, comme l'*omophore* des manichéens (1); d'autres, qu'ils les roulaient devant eux ou qu'ils les traînaient à leur suite. Cosmas, en assimilant les anges à des *lampadophores*, semble avoir cru que les astres étaient comme des flambeaux que les anges portaient à la main.

Cette opinion tient encore à celle de Platon qui, dans le Timée, suppose que chaque étoile est présidée par un génie ou une intelligence d'une nature intermédiaire entre la Divinité et l'homme, à moins qu'on n'aime mieux supposer que les mouvemens si extraordinaires que plusieurs docteurs chrétiens prêtaient aux astres exigeaient l'action immédiate et constante d'une cause intelligente qui les poussait dans l'espace. On voit cette idée reparaître encore dans les écrits théologiques du moyen-âge, par exemple, dans un ouvrage bizarre (2) où l'abbé Trithème, l'auteur de la fabuleuse chronique des Francs, donne la succession exacte des *sept anges*, ou esprits des planètes, qui, les uns après les autres, et chacun pendant le même espace de trois cent cinquante-quatre ans, ont gouverné les affaires de ce monde, sous l'inspection de la Providence, depuis la création jusqu'à l'an de grâce 1522 (3). Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est de voir cette même opinion exprimée dans l'ouvrage du jésuite Riccioli, très savant astronome, à qui ses supérieurs n'avaient accordé la permission de lire les dialogues de Galilée qu'à la condition de les combattre. Cet antagoniste *malgré lui* de Copernic eut recours à l'opinion platonicienne, et plaça des intelligences célestes

(1) Beausobre, *hist. du manich.* II, 374, 375.

(2) De septem secundeis, id est, intelligentiis sive spiritibus, orbes post decem moventibus. Argentor., 1600.

(3) Il est singulier que la durée des règnes de chacun des anges contienne précisément autant d'années que l'année lunaire contient de jours. Cela doit se rattacher à quelque rêverie astrologique.

dans les étoiles. Il y fut contraint pour répondre aux objections victorieuses que ce grand homme et Galilée tiraient de l'invariabilité des distances relatives des astres pendant le mouvement diurne. Alors que le cours capricieux des comètes avait déjà brisé les cieux de cristal auxquels les anciens astronomes attachèrent les astres, Riccioli ne pouvait expliquer cette difficulté énorme qu'en admettant qu'il y a dans chaque étoile un *ange* fort attentif à ce que fait son voisin, et qui pousse l'étoile à laquelle il préside plus ou moins vite selon sa distance, de manière que, vues de la terre, les distances relatives ou les intervalles angulaires restent toujours les mêmes. Présenter sérieusement une pareille solution, c'était avouer qu'on n'avait rien à répondre. Mais il n'est pas bien sûr que Riccioli ait cru un mot de ce qu'il disait. Trop bon astronome pour ne pas sentir les mérites du système qu'il avait l'ordre de combattre, il l'attaque le plus souvent en avocat qui voudrait perdre sa cause. On voit qu'il ne lui a manqué, pour être copernicien, que la *licenza de' Superiori*.

§ IV.

De la forme du monde et du mouvement des astres.

Quant aux traits caractéristiques du système de Cosmas, je veux dire ses idées sur la forme du monde, sur les mouvemens des astres autour de la partie élevée de la terre, sur les hautes murailles qui l'entourent et soutiennent le ciel, on est encore certain que ni lui ni son maître ne les avaient tirés de leur propre fonds. J'ai déjà remarqué que le sens donné par cet auteur aux mots ἅγιον κοσμικὸν dans saint Paul, était adopté par plus d'un commentateur de cette époque. Or, ce sens est en quelque sorte le pivot de tout le système; car, du moment qu'on admettait que le tabernacle de Moïse avait été construit à l'imitation du monde, on était nécessairement conduit à admettre que le monde avait la forme de ce tabernacle. Aussi avons-nous vu que Sevérianus de Gabala et Diodore de Tarse se figuraient le monde comme une maison à double étage, ce qui rentre tout-à-fait dans la même idée; ce dernier auteur achève la ressemblance en donnant au ciel, de même

que Cosmas, la figure d'une tente dont la partie supérieure serait en forme de voûte (1). D'ailleurs, dit Photius, il cherchait à rendre compte, dans cette hypothèse, du lever et du coucher du soleil, de l'augmentation des jours et des nuits et des autres phénomènes de ce genre, et, à l'appui de ses idées, il citait des textes de l'Écriture. C'est dire assez que, dans cette partie de son livre, Diodore traitait le même sujet que Cosmas, et, d'après la figure qu'il attribuait au monde, on doit croire que ses explications ne différaient pas beaucoup de celles du moine égyptien, si elles n'étaient pas exactement les mêmes. Photius, qui ne se montre nulle part favorable à tous ces systèmes, s'exprime sur celui de Diodore avec une réserve pleine de modération et de prudence. « Diodore, « dit-il, appuie son opinion, du moins il le croit, sur des témoi- « gnages de l'Écriture, relatifs non-seulement à la figure (du « monde), mais au coucher et au lever du soleil; il recherche « aussi la cause de l'augmentation et de la diminution des jours et « des nuits, et s'occupe d'autres sujets de ce genre, qui n'ont rien « de fort nécessaire, à mon avis, bien qu'ils aient en effet *quelque* « *connexion avec les livres saints*. Sans doute, dans ce qu'il dit à « cet égard, on reconnaît un homme plein de piété; mais on n'ac- « cordera pas aussi facilement qu'il se serve avec discernement des « témoignages de l'Écriture. »

Jean Philoponus, en critiquant le livre de Théodore de Mopsueste, parle de la forme que cet évêque donnait au monde, qu'il se représentait comme la moitié d'un cylindre coupé longitudinalement, et ayant une longueur double de sa largeur (2) : or, le monde de Cosmas a presque exactement cette même forme, et il présente les mêmes rapports de dimension.

Ce passage, et ceux que j'ai déjà cités, me semblent prouver que le système de Théodore de Mopsueste était à très peu près le même que celui que Cosmas nous fait connaître.

On voit encore par ce passage de Jean Philoponus que plusieurs substituaient à la forme d'un demi-cylindre celle d'un œuf

(1) Diod. Tars. *ap. Phot.* p. 220, l. 12. Sq.—Bekk.

(2) J. Philopon. *de creat. mundi*, III, 10, p. 119.

coupé par moitié perpendiculairement à son grand axe, ce qui revient encore à peu près au même.

Il existe dans ce système un autre trait qui est inséparable des idées sur la forme du monde et sur les mouvemens des astres, et qui, en conséquence, n'a pu manquer de se trouver aussi dans celui de Diodore de Tarse, de Sevérianus de Gabala et de Théodore de Mopsueste. C'est l'élévation progressive de la terre depuis le midi jusqu'au nord, et de la *grande montagne* derrière laquelle les astres se cachent tous les soirs. Jean Philoponus fait une courte mention de cette opinion singulière : « Quant à ce que prétendent « quelques-uns, dit-il, que le soleil retourne vers l'orient, en « passant le long des régions boréales, et derrière de très grandes « montagnes qui le cachent, c'est une ancienne opinion absurde et « ridicule (1). » Voilà probablement ce qu'en pensaient tous ceux qui avaient quelque teinture des sciences physiques; mais nous avons dit que parmi les auteurs chrétiens de cette époque beaucoup y étaient tout-à-fait étrangers; aussi, bien loin d'avoir rejeté cette opinion comme ridicule, ils l'avaient accueillie dans leurs systèmes comme orthodoxe. L'anonyme de Ravenne, dans sa Cosmographie, écrite à la fin du VIIe siècle ou au commencement du VIIIe, et qui n'est qu'une mauvaise traduction d'un livre grec, admet aussi que la terre est plate : selon lui, le soleil la parcourt dans l'espace de douze heures; à la première, il se trouve au-dessus des Indiens; à la deuxième, au-dessus des Perses, et ainsi de suite jusqu'à la douzième, où il atteint le point du ciel correspondant aux Bretons et aux Scotes (2) : et ce qui prouve, selon l'anonyme, que la terre est plate, c'est que chaque point de la terre voit le soleil pendant douze heures (3). Il existe, dans la partie septentrionale de la terre, des montagnes derrière lesquelles cet astre se cache tous les soirs (4); et si personne n'a amais vu ces montagnes, ajoute-t-il prudemment, c'est que Dieu

(1) J. Philopon., *de Creat. Mundi*, III, 10, p. 124, 125.

(2) *Anon. Ravenn.* I, 2, 3.

(3) Id. I, 4.

(4) Id. I, 9, p. 21, 22.

n'a pas voulu qu'on les vît (1). Voilà une de ces raisons qui dispensent de toutes les autres. Le *Deus ex machinâ* était un moyen d'explication qu'on tenait en réserve pour toutes les occasions difficiles. On en faisait usage, par exemple, pour rendre compte de la suspension de la terre dans l'espace. Ceux des chrétiens qui persistaient, comme Jean Philoponus, à croire que l'Écriture n'était point contraire au système de Ptolémée, expliquaient avec facilité, dans leur sens, les textes de l'Écriture : *Deus fundavit terram super stabilitatem suam* (2), et surtout : *Deus appendit terram super nihilum* (3). Ils y voyaient la suspension de la terre, telle que l'entendaient Platon, Aristote et Ptolemée, c'est-à-dire l'équilibre et l'immobilité d'une sphère, également sollicitée de toutes parts. Mais ceux-là qui assuraient que la terre est plate comme une table, et qu'elle soutient le poids des cieux, étaient fort embarrassés de savoir ce qui la soutenait elle-même. Ils se tiraient d'embarras en affirmant, d'après les mêmes textes, que si la terre se soutenait toute seule dans l'espace, *c'est que Dieu le voulait ainsi* (4). Solution qui ne laissait pas le plus petit mot à dire aux adversaires.

La même théorie que celle de Cosmas est exposée dans un fragment inédit *sur le ciel, la lune, le temps et les jours*, dont il est assez difficile de dire quel est l'auteur. On y voit que le ciel est comme une peau étendue sur l'univers, en forme de voûte, conformément aux paroles de Daniel et d'Isaïe; que la terre a la figure d'un cône ou d'une toupie, en sorte que sa surface va en s'élevant du midi au nord; à la partie septentrionale est la sommité du cône, derrière laquelle le soleil se cache pendant la nuit (5), ce qui revient assez exactement à la théorie de Cosmas ou de l'anonyme de Ravenne, et des auteurs chrétiens que critique Jean Philoponus.

On connaît le texte de l'Ecclésiaste (6) : *Oritur sol et occidit, et*

(1) Id. I, 10, p. 23.

(2) *Psalm.* CIII, 5.

(3) Job. XXVI, 7.

(4) *Auctor Quæst. et resp. ad orth.* 130, p. 481, A. — *Nullisque fulcris, sed divinâ potentiâ sustentatur.* Vinc. Bellov. VI, 4, p. 372, c.

(5) Cod. Bibl. Reg. n° 854, f° 193, r°.

(6) I, 5.

ad locum suum revertitur : ibique renascens gyrat per meridiem, et flectitur ad Aquilonem : lustrans universa in circuitu, pergit spiritus et in circulos suos revertitur. Jean Philoponus (1) nous assure que certains auteurs voyaient, dans ce texte, la preuve que le soleil ne passe pas sous la terre quand il est couché, et s'en servaient pour établir un système tout pareil à celui que Cosmas a exposé dans son ouvrage. Jean Philoponus, après avoir montré que ce texte peut facilement s'expliquer dans le système de Ptolémée, se moque de l'opinion de *certain auteur* qui, prenant à la lettre les paroles de Salomon, se figurait que le soleil, arrivé le soir au terme de sa course, *sort du ciel*, glissant derrière cette voûte solide qui le cachait à nos yeux, et va regagner le levant, où il se retrouve le matin (2). Il est curieux de voir, après tant de siècles, reparaître une des notions favorites de la cosmographie des poètes grecs. Cette idée, que le soleil *sort du ciel* pour aller rejoindre par derrière le point de son lever, n'est-elle pas identique avec l'ancien mythe, dont les traces se trouvent dans des fragmens de Pisandre, de Mimnerme, d'Eschyle, d'Antimaque et de Phérécyde (3), d'après lequel Hélios, sortant du ciel par la porte du levant, parcourait obliquement l'atmosphère, jusqu'à la porte du couchant : là il rentrait dans le ciel, et, s'embarquant avec son char et ses coursiers sur un vaisseau d'or, voguait pendant la nuit le long de cette voûte de métal, et revenait à la porte opposée ? Mais il y a bien d'autres exemples de cette réapparition des idées primitives et poétiques.

Jean Philoponus ne nomme point celui qui avait tiré une conséquence si singulière du passage de Salomon. Je crois qu'il avait en vue Sévérianus de Gabala, à moins qu'une pareille idée n'eût passé par la tête de plusieurs, ce qu'assurément je ne voudrais pas nier. Quoi qu'il en soit, il me paraît certain que l'évêque de Gabala expliquait en ce sens le texte de l'Ecclésiaste. « Cherchons, « dit-il, où le soleil se couche, et où il va pendant la nuit. Selon les « païens, il passe sous la terre ; mais, selon nous, qui disons que

(1) *Creat. Mundi*, III, 10, p. 122.

(2) III, 10, p. 126.

(3) Ap. Athen. XI, p. 469, 470.

« le ciel est *fait comme une tente*, où va-t-il?... Eh bien! figurez-
« vous que le ciel forme une voûte au-dessus de nos têtes, que
« cette voûte est divisée en quatre régions, de l'Orient, du Nord,
« du Midi et de l'Occident. Lorsque le soleil se couche, il ne passe
« pas sous la terre; mais, arrivé aux limites du ciel, il court au
« septentrion; là, il est caché à nos yeux comme par une sorte de
« mur, la masse des eaux célestes nous empêchant d'apercevoir
« sa course; il longe la région boréale et va gagner l'Orient. Vous
« demanderez où en est la preuve. Elle est dans l'Ecclésiaste du
« bienheureux Salomon (1). » Son explication des jours et des nuits
est encore plus curieuse : « Nous savons, mes frères, que le
« soleil ne s'élève pas toujours des mêmes endroits du ciel. A son
« lever il s'approche ou s'éloigne du Midi. Approche-t-il du Midi,
« alors il ne gagne pas les hauteurs du ciel, il le traverse oblique-
« ment, et la durée du jour est courte. Mais comme il se couche
« au point extrême de l'Occident, il doit parcourir pendant la nuit
« tout l'Occident, tout le Nord et tout l'Orient : la nuit est donc
« nécessairement fort longue. Lorsqu'il se lève au point milieu de
« l'Orient, il y a égalité dans la longueur du chemin, le jour et la
« nuit sont égaux : s'approchant toujours du Nord, quand il est
« arrivé au point extrême, il s'élève dans le ciel, et le jour est
« long; et comme il a pendant la nuit un petit espace à parcourir,
« la nuit est courte. Cette doctrine, ajoute-t-il, ce ne sont point
« les Grecs qui nous l'apprennent, car ils veulent que le soleil et
« les astres passent sous la terre, c'est l'Écriture, notre divin
« maître, qui nous instruit de ces choses, qui éclaire notre es-
« prit. »

La théorie de Cosmas, qui nous paraît si extravagante, tire encore son origine de la philosophie grecque. Il s'appuie lui-même de l'autorité de Xénophane et d'Ephore. Pour le dernier, nous ignorons si la citation est juste; mais on n'en saurait douter pour Xénophane, et même il pouvait y ajouter Anaximène.

Xénophane et Anaximène furent aussi embarrassés que l'avaient été Thalès et Anaximandre pour comprendre la suspension de la

(1) *De creat. Mundi*, ap. Combef. *in Bibl. gr. Patr. Auct.* p. 236. D, 237, A.

terre dans l'espace (1). Rejetant le fluide aqueux de l'un et le fluide aériforme de l'autre, ils eurent recours tous deux à des hypothèses non moins étranges, qui nous expriment bien leur perplexité, et en même temps leur complète ignorance dans la physique du monde.

Xénophane, ne pouvant concevoir que l'air, quelque pressé qu'on le supposât, pût supporter une masse aussi lourde que la terre, crut se tirer d'embarras en supposant qu'elle avait la forme d'un cône prolongé *à l'infini* dans les profondeurs de l'espace, en sorte quelle ne remuait pas, ne pouvant aller nulle part (2). Si le texte formel d'Aristote n'était pas là pour nous garantir la réalité de cette absurde opinion, on ne pourrait croire qu'elle fût entrée dans la tête d'un homme doué de quelque sens. Mais il n'y a pas moyen d'élever ici le moindre doute. Cette hypothèse, pour avoir une apparence plus scientifique que l'*Atlas* des poètes grecs (3), ou que le grand serpent des mythologues indiens, n'était pas beaucoup plus raisonnable. Quoi qu'il en soit, dans l'hypothèse que la terre est un cône d'une longueur infinie, il est impossible de concevoir (4) que les astres passent au-dessous d'elle dans leur révolution diurne. Xénophane fut donc, de toute nécessité, obligé d'admettre qu'ils tournent obliquement autour de la partie supérieure du cône terrestre, et de cette manière il fut amené par une idée spéculative dont il est l'inventeur (5) à la même théorie qui est admise dans la cosmologie indienne.

Il n'y a là évidemment aucune influence étrangère. L'idée de prolonger la terre à l'infini sous la forme d'un cône n'appartient

(1) Je préviens que, d'après l'autorité d'Aristote, je mets de côté des textes récens du faux Plutarque, de Diogène de Laerce et de Pline, et que je refuse à ces deux philosophes la connaissance de la sphéricité de la terre.

(2) Arist. *de cœlo*, II, 13, p. 467. B. — Cf. Achill. Tat. *Isag.* § 4. — Pseudo-Plut. *plac. phil.* III, 11. Je lis πρῶτος au lieu de πρώτην dans ce passage.

(3) V. mon Mémoire sur *les idées cosmographiques rattachées au mythe d'Atlas.* (*Bulletin de Férussac. Partie histor.* mars 1831.)

(4) Strabon le dit en faisant allusion à ce système (I, p. 13. — Tr. fr. t. I, p. 27, et la note de Gossellin.)

(5) Pseudo-Plut. ubi suprà.

qu'à lui; or le système sur le mouvement du ciel et des astres en est une conséquence inévitable. C'est donc là une combinaison sortie tout entière d'un cerveau grec. Le mont *Méru* des Indiens, le mont Abordj des Parses, n'ont rien à y réclamer; la *symbolique de l'Orient* est encore ici hors de cause. Anaximène, contemporain de Xénophane, et selon quelques-uns son disciple, adopta cette idée sur le mouvement des astres, quoiqu'il n'en eût pas besoin pour son système sur l'immobilité de la terre. Comme lui, il crut que la terre est terminée au nord par des montagnes élevées; que les astres tournent autour d'elle et non pas au-dessous (1). Il comparait le mouvement de la voûte céleste à un *bonnet qu'on ferait tourner autour de la tête*; et, selon lui, s'ils disparaissent journellement à nos yeux, c'est qu'ils vont *se cacher derrière les parties hautes de la terre* (2). C'est là fort exactement le système de Xénophane; c'est également celui de Cosmas. Et ces expressions ne permettent pas de croire qu'elle ait été bornée à l'école de Xénophane et d'Anaximène, qui n'eut ni une grande durée ni une grande étendue. Elle a dû faire partie de la doctrine physique de plusieurs des sectes anciennes. Festus Aviénus, poète érudit, qui a fait passer dans ses vers une multitude de notions et d'idées anciennes prises chez les poètes et chez les philosophes, parle de cette antique doctrine sur le cours des astres.... *non eum* (*solem*) *occasu premit, nullos subire gurgites, nunquam occuli, sed obire mundum, obliqua cœli currere....*; et il l'attribue aux épicuriens : *scis nam fuisse ejusmodi sententiam epicureorum* (3).

C'est le seul témoignage qui nous instruise de ce point particulier de la doctrine des épicuriens. Mais il n'a rien que de vraisemblable d'après les autres points connus de leur physique, qui était le comble de l'absurde; il suffit de citer pour exemple leur opinion bien avérée (4) sur la grandeur du soleil et de la lune,

(1) Stob., *Eclog.* I, p. 511, ed. Heer. — Pseudo-Plut. *plac. phil.* II, 15, 2.

(2) Diog. Laert. VIII, 35.

(3) *Or. marit.* 645. Sq. — Ap. *Poet. lat. min.* t. V, *part.* 2. p. 1283. Wernsd.

(4) Cic. *Acad.* II, 26. — *Fin.* I, 6. ibi Dav. — Cleomed. II, 1. ibique Bake, p. 389.

qu'ils croyaient telle qu'elle nous paraît à la vue; d'où il suit nécessairement qu'ils jugeaient ces deux astres très voisins de la terre. Plusieurs critiques ont essayé d'interpréter cette opinion des épicuriens dans un sens qui leur fit un peu plus d'honneur; mais les paroles des anciens sont si formelles, qu'il n'y a pas moyen d'admettre aucune de ces interprétations bienveillantes.

Cosmas et les autres docteurs chrétiens partisans de son opinion ne manquaient pas, comme on voit, d'autorités à l'appui de leur système. Ils pouvaient à l'envi puiser dans toutes ces hypothèses où se perdit l'imagination des Grecs avant de s'élever à l'idée de la sphéricité de la terre. Cette idée fut admise d'abord par les pythagoriciens, et elle naquit dans leur école, moins de l'observation des phénomènes dont ils ne s'occupaient guère, que de leurs vues toutes spéculatives sur la perfection de la figure sphérique. La rondeur de la terre fut bientôt admise dans les écoles de Zénon et de Platon, et elle commença dès-lors à se répandre parmi les physiciens. Elle mit enfin un terme à leur longue perplexité sur le maintien de l'équilibre de la terre. Aristote a caractérisé la vanité de toutes leurs hypothèses par cette phrase : « On « pourrait s'étonner de ce que les solutions de cette difficulté n'aient « pas paru à leurs auteurs plus inexplicables que la difficulté elle-« même (1). »

—

CONCLUSION.

Telles sont les principales *idées cosmographiques* que les Pères de l'Eglise ont tirées de l'interprétation littérale de la Bible. La terre plate, le ciel formant une voûte solide au-dessus de laquelle est la couche des eaux célestes, voilà les notions fondamentales de la cosmographie biblique, et celles que les saints Pères y ont vues, parce qu'elles y sont réellement. Pour expliquer ces notions si

(1) *De cœlo*, II, 13, p. 467. A.

contraires au système alexandrin, ils eurent recours aux hypothèses puériles que l'influence de la poésie grecque avait popularisées, ou que l'abus de la métaphysique et le dédain de l'observation avaient fait naître dans le cerveau des philosophes grecs. Forts de cette autorité, ils durent espérer que les païens ne se révolteraient pas contre des explications qui émanaient des sages de l'antiquité. Ils eurent recours à des emprunts du même genre pour expliquer la position du paradis terrestre, et le tableau des notions qu'ils firent valoir à l'appui de leurs idées à ce sujet est une des parties les plus curieuses, mais certainement une des moins connues de l'histoire des systèmes géographiques.

Tous ces vieux préjugés, tous ces vains systèmes que les progrès des sciences mathématiques dans l'école d'Alexandrie avaient à peine atteints, reparurent avec bien plus de force à l'abri de l'autorité des saints Pères; ils firent une nouvelle invasion, et se répandirent partout à la suite du christianisme; ils régnèrent pendant tout le moyen-âge. De là, les obstacles que les théologiens de Rome opposèrent aux progrès de la vraie philosophie et des sciences d'observation, en persécutant Galilée, en détruisant l'académie *del Cimento*, en faisant craindre à Descartes de se prononcer pour le mouvement de la terre, et en mettant le savant Tycho dans la nécessité de recourir à un système astronomique infiniment moins raisonnable que celui de Ptolémée. Mais enfin, lorsque les immortelles découvertes de Kepler, de Huyghens et de Newton eurent repoussé de proche en proche dans l'absurde toutes ces idées puériles qu'on avait défendues pied à pied comme orthodoxes, il fallut bien qu'en matière d'astronomie et de physique générale, l'autorité des opinions reculât devant l'évidence des faits.

De cette lutte opiniâtre d'où la raison humaine est enfin sortie victorieuse, il résulte un enseignement dont il faut profiter : c'est que les préjugés ne cessent de combattre que quand ils ont perdu l'espoir de vaincre ; cet espoir, ils le conservent tant que la vérité qui leur est contraire, bien qu'ayant acquis le caractère de l'évidence aux yeux des savans, n'est pas descendue dans tous les esprits. Mais lorsqu'il est devenu *tout-à-fait* impossible de s'y opposer sans danger, on finit par reconnaître comme orthodoxe, ou du moins comme indifférent à la foi, ce qu'on avait déclaré héréti-

que. C'est ce qui est arrivé déjà pour le vrai système du monde (1), que les théologiens du pape déclarèrent *absurde en philosophie, et formellement hérétique en religion.* C'est ce qui arrivera, n'en doutons pas, pour les autres sciences, dès qu'il sera devenu évident que Moïse et les prophètes y sont restés tout aussi étrangers qu'à l'astronomie.

(1) Cependant l'auteur de l'*Herméneutique sacrée*, M. Janssens, a été vertement tancé en l'an de grâce 1820, par un de ses confrères en théologie, pour avoir admis le mouvement de la terre. (Amand. a Sanctâ Cruce, *animadv. in Hermen. sacram.* Mos. 1820.)

LETRONNE.

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE.

Sicut nubes... quasi naves... velut umbra.
JOB.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Paris, ce 10 mars 1834.

MONSIEUR,

Je reçois la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et par laquelle vous avez la bonté de me demander la *Préface testamentaire* de mes *Mémoires*. A présent que M. J. Janin a fait connaître dans la *Revue de Paris* avec tant d'éclat, de talent et d'obligeance, l'existence de ces *Mémoires*, mon travail n'étant plus un secret, aucune raison ne s'oppose à la communication du manuscrit de la Préface : j'ai donc l'honneur de vous l'envoyer.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND. (1)

(1) En insérant avec reconnaissance la Préface que l'illustre écrivain veut bien nous communiquer, nous sommes sûr d'éveiller assez puissamment l'attention de

PRÉFACE TESTAMENTAIRE.

Paris, 1er août 1832.

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin; comme à mon âge les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grace, ou plutôt de rigueur, je vais, dans la crainte d'être surpris, m'expliquer sur un travail destiné, en se prolongeant, à tromper pour moi l'ennui de ces heures dernières et délaissées, que personne ne veut, et dont on ne sait que faire.

Les *Mémoires* à la tête desquels on lira cette préface embrassent ou embrasseront le cours entier de ma vie : ils ont été commencés dès l'année 1811, et continués jusqu'à ce jour. Je raconte dans ce qui est achevé, et raconterai dans ce qui n'est encore qu'ébauché, mon enfance, mon éducation, ma première jeunesse, mon entrée au service, mon arrivée à Paris, ma présentation à Louis XVI, le commencement de la révolution, mes voyages en Amérique, mon retour en Europe, mon émigration en Allemagne et en Angleterre, ma rentrée en France sous le consulat, mes occupations et mes ouvrages sous l'empire, ma course à Jérusalem, mes occupations et mes ouvrages sous la restauration, enfin l'histoire complète de cette restauration et de sa chute.

nos lecteurs sur ce beau et grand travail, que tous ceux qui l'ont entendu s'accordent à reconnaître comme le plus important et le plus achevé d'un génie si fécond en œuvres. Nous espérons au reste en donner bientôt une plus ample idée par l'organe d'un de nos collaborateurs qui en a une exacte et complète connaissance. (*N. du D.*)

J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie, depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Sheridan, Londonderry, Capo-d'Istria jusqu'à Malesherbes, Mirabeau, etc.; depuis Nelson, Bolivar, Méhémet, pacha d'Égypte, jusqu'à Suffren, Bougainville, Lapeyrouse, Moreau, etc. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait point eu d'exemple : trois poètes opposés d'intérêts et de nations se sont trouvés, presque à la fois, ministres des affaires étrangères, moi en France, M. Canning en Angleterre, Martinez de la Rosa en Espagne. J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes de Bonaparte et du règne de la légitimité.

J'ai exploré les mers de l'ancien et du Nouveau-Monde et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi les forêts et les ruines; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du Mameluk, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison.

J'ai été en relations avec une foule de personnages célèbres dans les armes, l'église, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses, plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des affaires étrangères, entre lesquelles se trouvent des pièces à moi, particulières, uniques et inconnues. J'ai porté le mousquet du soldat, le bâton du voyageur, le bourdon du pélerin : navigateur, mes destinées ont eu l'inconstance de ma voile; alcyon, j'ai fait mon nid sur les flots.

Je me suis mêlé de paix et de guerre; j'ai signé des traités, des protocoles, et publié chemin faisant de nombreux ouvrages. J'ai

été initié à des secrets de partis, de cour et d'état : j'ai vu de près les plus rares malheurs, les plus hautes fortunes, les plus grandes renommées. J'ai assisté à des siéges, à des congrès, à des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire, et je pouvais l'écrire. Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet; avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velleda, Cymodocée. En dedans et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être sur lui, sans le vouloir et sans le chercher, une triple influence religieuse, politique et littéraire.

Je n'ai plus autour de moi que quatre ou cinq contemporains d'une longue renommée. Alfieri, Canova et Monti ont disparu ; de ses jours brillans, l'Italie ne conserve que Pindemonte et Manzoni, Pellico a usé ses belles années dans les cachots du Spielberg; les talens de la patrie de Dante sont condamnés au silence, ou forcés de languir en terre étrangère; lord Byron et M. Canning sont morts jeunes; Walter Scott semble au moment de nous laisser; Goethe vient de nous quitter rempli de gloire et d'années. La France n'a presque plus rien de son passé si riche; elle commence une autre ere : je reste pour enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui, dans le sac de Beziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même, lorsque le dernier citoyen aurait expiré.

Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes.

Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le consulat et l'empire, ma vie a été littéraire; depuis la restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines; homme d'état, je me suis efforcé de donner aux peuples le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés. J'ai du moins aidé à conquérir celle qui les vaut, les remplace et tient lieu de toute constitution : la liberté de la presse. Si j'ai souvent

échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont succédé dans leurs desseins furent secondés de la fortune; ils avaient derrière eux des amis puissans et une patrie tranquille : je n'ai pas eu ce bonheur.

Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages : voyageur, soldat, poète, légiste, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint la mer, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées que j'ai étudié les princes, la politique, les lois et l'histoire. Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partagèrent le sort. Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du Moyen-âge et de la Renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantes!

En France nos anciens poètes et nos anciens historiens chantaient et écrivaient au milieu des pélerinages et des combats : Thibault comte de Champagne, Villehardouin, Joinville, empruntent les félicités de leur style des aventures de leur carrière; Froissard va chercher l'histoire sur les grands chemins, et l'apprend des chevaliers et des abbés qu'il rencontre et avec lesquels il chevauche. Mais à compter du règne de François Ier, nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talens pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque. Si je suis destiné à vivre, je représenterai dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événemens, les catastrophes, l'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Les *Mémoires*, divisés en livres et en parties, sont écrits à différentes dates et en différens lieux : ces sections amènent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidens survenus

depuis les dernières dates, et peignent les lieux où je reprends le fil de ma narration. Les évènemens variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres : il arrive que dans mes instans de prospérité j'ai à parler du temps de mes misères, et que dans mes jours de tribulation, je retrace mes jours de bonheur. Les divers sentimens de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères; les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail : mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs, et l'on ne sait si ces *Mémoires* sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue.

Je ne dis point ceci pour me louer, car je ne sais si cela est bon, je dis ce qui est, ce qui est arrivé, sans que j'y songeasse, par l'inconstance même des tempêtes déchaînées contre ma barque, et qui souvent ne m'ont laissé pour écrire tel ou tel fragment de ma vie que l'écueil de mon naufrage.

J'ai mis à composer ces *Mémoires* une prédilection toute paternelle; je désirerais pouvoir ressusciter à l'heure des fantômes pour en corriger les épreuves; *les morts vont vite.*

Les notes qui accompagnent le texte sont de trois sortes : les premières, rejetées à la fin des volumes, comprennent les *éclaircissemens et pièces justificatives;* les secondes, au bas des pages, sont de l'époque même du texte; les troisièmes, pareillement au bas des pages, ont été ajoutées depuis la composition de ce texte, et portent la date du temps et du lieu où elles ont été écrites. Un an ou deux de solitude dans un coin de la terre suffiraient à l'achèvement de mes *Mémoires;* mais je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi la vie dans le sein de ma mère : il est probable que je ne retrouverai ce repos avant-naître, que dans les entrailles de notre mère commune après-mourir.

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'abord je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique; ensuite j'ai toujours supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ou-

vrage a pris de là un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe, et que l'on entend dans tout le cours du récit. On ne trouvera pas étrange que je garde quelques faiblesses, que je sois préoccupé de la fortune du pauvre orphelin, destiné à rester après moi sur la terre. Si Minos jugeait que j'ai assez souffert dans ce monde pour être au moins dans l'autre une Ombre heureuse, un peu de lumière des Champs-Elysées, venant éclairer mon dernier tableau, servirait à rendre moins saillans les défauts du peintre : la vie me sied mal; la mort m'ira peut-être mieux.

CHATEAUBRIAND.

(Le reste de la Préface s'explique sur ce qu'il y a d'écrit des *Mémoires*, sur les manuscrits au nombre de deux, un à Mme de Châteaubriand, un à Mme Récamier, etc. Ensuite vient une négociation pour une sépulture dans une île en Bretagne, et la correspondance au sujet d'un tombeau entre l'auteur et ses bienveillans compatriotes.)

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

III.

MOZART [1].

I.

Si vous suivez les rives de la belle et rapide Moldau dont les flots se déroulent à grand bruit sous les vertes forêts de la Bohême, vous vous trouverez bientôt dans une vallée formée par sept collines où repose fièrement, comme la vieille Rome sur ses monts, l'antique cité de Prague. En arrivant de Buntzlaw, vous la voyez à vos pieds coupée en deux parts par son large fleuve sur lequel s'élève, dorée par le soleil, la grande statue de bronze de saint Népomucène qu'on aperçoit de partout, à travers le feuillage des îles fleuries et des jardins des villas, entre les tours du Hradschin et

(1) Ce travail, dont quelques fragmens ont paru ailleurs, a été refondu et complété pour la *Revue*.

les clochers des églises. Jean Welflin, né à Népomuc, était un ancien vicaire de l'archevêque de Prague. Le roi Wenceslas voulut un jour l'obliger de révéler le secret de la confession de son archevêque. Sur le refus de Welflin, il fut traîné par une nuit noire sur le pont de la Moldau, et jeté dans le fleuve. Saint Népomucène est le patron et le héros du noble et glorieux pays de Bohême qu'il représente si parfaitement sur ce pont où sa statue est décorée des rubans de plusieurs ordres qu'on renouvelle assidûment. La population aristocratique de Prague ne pouvait pas avoir moins qu'un chevalier et un grand'croix pour son représentant dans le royaume des cieux.

Si jamais vous visitez cette pittoresque ville de Prague, quand vous aurez vu le château de Hradschin, sa salle de Wratislaw, sa salle d'Espagne; quand vous aurez parcouru la chapelle de Wenceslas, placé sur votre tête le casque de ce roi-soldat, qui guérit de la migraine; quand vous aurez admiré les beaux tableaux de Lucas Cranach et de Holbein, et les statues de Canova dans la galerie Colloredo; quand vous vous serez arrêté chez les Prémontrés, devant les portraits merveilleux de Zisca et de Ragoczys; après qu'on vous aura montré, sur les dalles du cloître, les pas du prêtre qui refusa de quitter une partie d'hombre pour aller administrer un mourant, et qui revient chaque nuit jouer avec le diable; quand vos regards se seront perdus dans la vallée de Scharka et auront glissé le long de la montagne Blanche, d'où Frédéric, nommé le roi d'hiver, vint lorgner Prague d'un œil d'envie; quand vous aurez tout vu, et les jolies filles de Wischerad, et les fraîches danseuses de l'île de Hetz, rendez-vous sur le Kohlmarkt, à l'auberge des Trois-Lions, et faites-vous montrer une petite chambre, couverte d'une tenture de serge en lambeaux. Puis gravissez le coteau vineux de Kosohicz, et entrez dans une modeste maison qui appartint jadis à Dussek, où vous trouverez une autre chambre aussi obscure et aussi sale que celle des Trois-Lions. Croyez-moi, Prague n'a rien de plus intéressant à vous montrer que ces deux misérables chambres. C'est là que Mozart écrivit les deux actes de son *Don Juan*.

L'empereur Joseph avait demandé lui-même à Mozart de composer un opéra sur le sujet du *Mariage de Figaro* de Beaumar-

chais, qui occupait toute la France. *Le Nozze di Figaro* furent composées et représentées à Vienne dans la même année où fut jouée *la Cosa rara* de Martin Spagnuolo. *La Cosa rara* fit fureur, et l'opéra de Mozart ne plut guère qu'à l'empereur Joseph. A Prague ce fut autre chose. *Le Mariage de Figaro* fut accueilli avec un enthousiasme inoui. On couronna le portrait de Mozart sur le théâtre, ses chants retentirent dans toutes les rues, et l'un des membres les plus distingués de la noblesse alla le trouver à Vienne, et l'invita, au nom de la ville de Prague, à venir composer un opéra parmi ses concitoyens; car Mozart, bien que né à Saltzbourg, en Bavière, était Bohémien, car sa famille était de Prague, et il y vécut lui-même long-temps. Aussi, en bon Bohémien, il disait souvent que ce n'était qu'en Bohême qu'on savait comprendre sa musique.

A Paris, comme vous le pensez bien, on comprenait alors encore moins Mozart. *Le Nozze di Figaro*, traduites en français, y furent données en 1793, époque peu favorable à une pareille musique, il est vrai. Cette musique fut peu goûtée. On la trouva trop forte, trop complète, trop étendue pour un opéra-comique, trop vive et trop légère pour un grand opéra. On en était alors pour l'opéra sérieux aux idées de Quinault, et pour l'opéra-comique, à la musique de Grétry.

Mozart s'inquiétant fort peu du goût de Paris, où, disait-il, avec sa franche rudesse, on n'avait ni oreilles pour entendre, ni ame pour comprendre, s'en alla dans sa chère et belle ville de Prague, où il se mit à l'ouvrage. Son ami, l'abbé da Ponte, qui avait arrangé le poème des *Noces de Figaro*, imagina de fondre dans un seul sujet la nouvelle espagnole de Tirso de Molina, *Il combidado de Piedra*, le convive de pierre, et la comédie de Molière, connue sous le titre absurde de *Festin de Pierre*. Il est une vérité que je ne dois pas hésiter à dire, c'est que comme conteur, comme poète, comme poète dramatique surtout, le faiseur de sonnets da Ponte s'est montré, dans cette œuvre, supérieur à tous ses modèles. Je n'excepte pas Molière.

On sait avec quelle rapidité Mozart composa son *Don Juan*. Rossini seul offre l'exemple d'une pareille vivacité de conception et d'une telle vigueur. L'histoire de l'ouverture de Don Juan, contée

si souvent, est fort exacte. L'opéra était étudié, il devait être exécuté le lendemain, et cette ouverture n'était pas faite. Mozart était au milieu de ses amis, causant tranquillement; il semblait avoir oublié sa tâche, quand on vint lui demander sa musique, qu'on avait à peine le temps de copier avant la représentation. Il passa dans la chambre voisine, et se mit en devoir d'écrire. Il était minuit quand il commenca. Mozart pria sa femme de lui préparer une jatte de punch, et de rester dans la chambre pour le tenir éveillé, en lui contant de ces belles histoires de fées et de revenans que les femmes et les enfans savent conter si poétiquement en Allemagne; et tandis qu'elle lui disait les vieilles légendes bohémiennes du pourfendeur Ezech, de la magicienne Libussa, et de Ludomilla la belle princesse, lui, demi éveillé, demi dormant, bercé par les fées qu'évoquait la douce voix de sa femme, voyant à la fois autour de lui la plaintive Anna, Don Juan, Elvire, et les spectres de la grande légende de Ziska, laissa courir sa plume, et ne s'arrêta que lorsque sa tête, allourdie par le sommeil, tomba sur le papier. L'admirable ouverture de Don Juan était achevée. L'aube blanchissait déjà le sommet de l'église Saint-Veit, la cathédrale de Prague, qui étendait devant la petite chambre de Mozart ses longues galeries dentelées. Il était quatre heures du matin. L'opéra de Mozart devait être représenté à sept heures du soir. Les copistes eurent à peine fini leur travail à cette heure. On plaça les parties d'orchestre encore tout humides sur les pupîtres, et Mozart vint en personne diriger l'exécution de l'ouverture qui n'avait pas été étudiée. L'attention prodigieuse que les exécutans furent forcés de donner à cette partition qu'ils voyaient pour la première fois, fit des miracles, et Mozart ne parlait jamais sans attendrissement de l'effet immense que son ouverture produisit sur le public de Prague dans cette représentation. Depuis ce temps, presque tous les compositeurs se sont fait un devoir de ne composer leur ouverture qu'au dernier moment; mais les Mozart et les Rossini sont rares, ou plutôt uniques, et les ouvertures médiocres et pâles ne nous ont pas manqué.

Je crois qu'il faut avoir étudié attentivement la vie entière de Mozart pour se faire une juste idée de l'immensité de son talent et de la grandeur de son caractère. Sa veuve, remariée à un con-

seiller d'état danois, a publié, il y a peu d'années en Allemagne, des documens curieux qu'on ne peut lire sans faire de tristes réflexions sur la destinée de ce pauvre grand homme. Ce recueil renferme toute la longue correspondance de Mozart avec sa famille pendant les fréquens voyages qu'il faisait en France, en Italie et dans les différentes parties de l'Allemagne qu'il parcourut du nord au midi, d'abord enfant, avec son père, montré partout comme un prodige et jouant du piano chez les grands seigneurs pour un mince salaire; puis, jeune homme, adolescent aux pensées fortes, se sentant déjà brûler au front par les idées sublimes qui fermentaient dans sa tête, frappant en vain à toutes les portes, et quêtant inutilement un protecteur assez généreux pour donner du travail à ce génie qui voyait avec douleur que, faute d'un peu de pain, il allait manquer à la gloire dont les premières lueurs avaient déjà brillé pour lui. Ces lettres sont admirables par leur simplicité et la constance que montre Mozart dans toutes ses traverses. Enfant, tout lui sourit d'abord. Traîné dans les salons de Vienne par son père, bon père, honnête musicien, mais homme avide et de pensées étroites, Mozart ne sent pas toute la bassesse de sa condition. On l'introduit, en habit brodé, dans les salons de l'impératrice. L'empereur François Ier le prend sur ses genoux, des princes et des princesses l'admirent. L'enfant fait-il un faux pas sur le parquet glissant, une jeune dame quitte aussitôt son siége et le relève avec bonté. — « Vous êtes bien belle, lui dit le petit Wolfgang, et je veux vous épouser. » Hélas! elle n'était pas destinée à un sort aussi doux, la pauvre fille! Cette femme que l'enfant se choisissait avec tant d'ingénuité, c'était l'archiduchesse Marie-Antoinette, la future reine de France, qui périssait sur l'échafaud le jour où Mozart, l'humble musicien, était couronné publiquement et salué par les *vivat* de la population de Vienne.

C'est dans les lettres du père de Mozart qu'on découvre l'humiliante condition de ses premières années. « Aujourd'hui, écrit-il avec joie à sa femme, nous avons été chez l'ambassadeur de France, et demain nous irons chez le comte Harrach. De six à neuf heures, nous sommes commandés pour six ducats dans une grande assemblée. On nous commande quatre, cinq, six, jusqu'à huit jours d'avance. Voulez-vous savoir comment est l'habillement de Wolfgang?

Du drap le plus fin, couleur de lilas, la veste de moire de même couleur, le tout bordé de larges et doubles galons. La robe de sa sœur est de taffetas blanc broché. » Wolfgang obéissait avec amour à son père; il ne quittait jamais le piano sans son ordre, et ses veilles furent si longues, ses fatigues si excessives, qu'il fit une dangereuse maladie. A peine fut-il guéri, que le père se mit en route, suivi de ses deux merveilleux enfans, et s'en alla à Paris, à Londres et en Hollande, battant partout monnaie avec ces deux pauvres petites créatures, dont la vie fut bien pénible et bien laborieuse. On peut juger par la correspondance de Grimm des ridicules tours de force qu'on leur faisait faire :

« Nous avons ici un maître de chapelle nommé Mozart, qui a amené avec lui deux enfans charmans. La fille, âgée de onze ans, joue du piano d'une brillante manière; elle exécute les morceaux les plus longs et les plus difficiles avec une étonnante précision. Son frère n'aura sept ans qu'au mois de février prochain. C'est quelque chose de si merveilleux qu'on ne peut y croire qu'après l'avoir vu de ses propres yeux et entendu de ses propres oreilles. Le maître de chapelle le plus exercé ne saurait avoir une connaissance plus profonde de l'harmonie et des modulations, et il a une telle habitude du clavier, qu'en le couvrant d'une serviette, il continue à jouer sous la serviette avec la même rapidité et la même précision. » On allait donc entendre le jeune Mozart comme on allait aux tréteaux de la foire Saint-Laurent, voir le grand-diable danser au milieu d'une vingtaine d'œufs sans casser une coquille. Plus tard, dans son second voyage, quand Mozart eut renoncé à faire des tours de force en public, personne ne daigna faire attention à l'homme qui ruminait déjà dans sa tête les *Noces de Figaro* et le *Don Juan*.

Dans ce voyage, les lettres de Mozart le père sont aussi fort curieuses. L'enfant est toujours une mine d'or, et le père la fouille sans cesse. Il écrit de Paris à une dame de Saltzbourg: « Il n'est pas d'usage ici, comme en Allemagne, de baiser la main aux princes ou de leur parler au passage quand ils traversent les appartemens ou les galeries de Versailles pour se rendre à la messe. Il n'est pas non plus permis de saluer de la tête quelqu'un de la famille royale ou de s'agenouiller en sa présence, mais on demeure

droit et fixe sans faire le moindre mouvement. Vous concevrez donc quel effet a dû faire sur les Français, entichés de leurs usages de cour, la conduite des princesses qui se sont approchées de nos enfans dans la galerie, se sont laissé baiser la main par eux et les ont baisés au front mille fois à leur tour. Ce qui a paru plus étonnant encore à messieurs les Français, c'est qu'au grand concert qui a lieu au jour de l'an, il n'a pas seulement fallu nous faire place jusqu'à la salle royale, mais que M. Wolfgang a eu l'honneur d'être toujours près de la reine, de parler et de s'entretenir avec elle, de lui baiser les mains et de manger en sa présence les friandises qu'elle prenait sur la table pour lui. La reine parle allemand aussi bien que nous; mais comme le roi n'en sait pas un mot, elle traduisait au roi tout ce que disait notre héroïque Wolfgang; j'étais aussi près d'elle, et de l'autre côté du roi, derrière M. le dauphin et Mme Adélaïde, étaient ma femme et ma fille. » Une autre fois il écrit : « Mes occupations rendent mes lettres bien rares. Nous sommes commandés pour tous les jours jusqu'au 10, et sachez que jusqu'à ce jour j'ai 75 louis à mettre en poche. » Il dit encore dans une autre lettre : « Les enfans ont bien travaillé hier, j'ai empoché 112 louis d'or; mais 50 et 60 ne sont pas à dédaigner. »

A Londres, la vie de Mozart ne changea guère. Il endossa chaque jour son habit et sa veste lilas, passa les nuits à jouer du piano à la cour et chez les grands seigneurs, et le père, au lieu d'empocher des louis, empocha des guinées. Le roi d'Angleterre ne se montra pas moins gracieux pour la famille Mozart que ne l'avait été le roi de France. Il faut encore consulter la correspondance du père à ce sujet. — « Hier soir, à neuf heures, nous avons été menés chez leurs majestés. Le présent n'a été que de 24 guinées, il est vrai, que nous avons reçues dans l'antichambre du roi; mais la grace des deux hauts personnages a été sans égale. Quelques jours après, nous étions à nous promener dans le parc Saint-James. Le roi a passé en voiture avec la reine, ils nous ont aussitôt reconnus et salués, bien que nous eussions d'autres habits, et le roi a même ouvert la glace pour faire un signe amical à notre maître Wolfgang. » — Au reste, le vieux Mozart se montre reconnaissant envers le ciel de tous les honneurs et de toutes les guinées qui lui arrivent. — « Faites dire, ajoute-t-il, trois messes à la chapelle de

la Vierge de Lorette, trois autres à l'église de Maria-Plain, deux à l'autel de St.-François-de-Paule, et deux à la paroisse de notre grand St.-Jean-Népomucène. » Les lettres du vieux musicien se terminent toujours par de semblables recommandations, et ce n'est qu'après avoir écrit à Saltzbourg pour s'assurer la protection du patron de la Bohême et de la vierge Marie, qu'il se risqua à passer la mer pour se rendre en Hollande.

Sans l'avarice et l'amour effréné du gain qui éclatent à chaque ligne de sa correspondance, on éprouverait un vif intérêt pour ce père de famille qui entreprenait avec tant de courage ces longs voyages d'artiste avec sa femme et ses deux enfans, et qui se présentait avec tant de confiance devant les rois de l'Europe, après avoir dévotement invoqué l'appui de Dieu. Sans cette funeste souillure, ne serait-ce pas un touchant spectacle que la vue de cette petite famille, apportant sa simplicité, sa candeur, son ignorance, dans les riches salons de Vienne, au milieu du luxe et de la corruption de Versailles, à la cour d'Angleterre, ne s'occupant uniquement que de l'art, n'ayant de relations et de liens avec tout ce qui les entoure dans ces brillantes villes, que par cet art sublime qui leur ouvrait les portes des palais et leur frayait le chemin jusqu'à la table des rois. Le jeune Mozart vécut ainsi. L'exemple et les leçons de son père ne lui apprirent point à descendre des hauteurs du génie pour supputer les bénéfices que le génie peut faire en se détaillant avec sagacité. En le suivant pas à pas, on verra que son talent est resté pur de toute tache de ce genre, et qu'une fois sorti des langes où le retenait l'avarice paternelle, l'aiglon prit son vol au plus haut des cieux pour n'en descendre jamais.

II.

Voici Mozart en Italie! Les sonnets pleuvent sur sa tête. A Milan, la Corilla chante le mérite du signor Amedeo Mozart, qui n'est autre que le petit Wolfgang. A Rome, le pape le nomme chevalier de l'Eperon-d'Or, *eques auratæ militiæ*. A Naples, il excite des cris d'enthousiasme en se faisant entendre dans le *Conservatorio*

alla pieta, et l'admiration qu'éprouvent ses religieux auditeurs en voyant l'agilité prodigieuse de ses doigts est si grande, qu'on le soupçonne de sortilège, et qu'il est obligé de déposer son anneau, pour prouver que ce n'est pas un talisman qu'il possède. Enfin, il compose son premier opéra, *Mitridate*, qui fut joué à Milan. Il avait quinze ans alors, et quand ses doigts étaient fatigués de tracer des notes, il se reposait en faisant des cabrioles et des culbutes autour de sa chambre. L'opéra eut un grand succès, et fut représenté aux cris de *Evviva il maestrino!* Il est vrai que le père avait pris ses précautions ordinaires pour s'assurer de la protection du ciel et de la sainte Vierge. Quelques jours avant la représentation il avait écrit à sa femme et à sa fille, qui étaient restées à Saltzbourg: « Le jour de Saint-Etienne, une bonne heure après l'*Ave Maria*, vous pourrez voir en pensée le maestro Amedeo, assis au piano dans l'orchestre, et moi dans une loge comme spectateur. A ce moment-là, faites donc des vœux pour un succès, et dites, pendant qu'on jouera l'opéra, une paire d'*Ave* et de *Pater Noster*. »

Ne trouvez-vous pas déjà dans cet évangile de l'enfance de Mozart, que je vous ai tracé, comme une lumière qui vous guide à travers les profondeurs de son génie? L'enfant commence ses premiers jeux dans la cité la plus pittoresque de cette Bohême, dont l'histoire ressemble à un conte de fées. Ses yeux se sont à peine ouverts à la lumière, qu'il aperçoit autour de lui toutes les merveilles; les papes, les empereurs, les rois et les reines le regardent avec admiration et se le passent d'un trône à l'autre, depuis Vienne jusqu'à Londres, depuis Rome jusqu'à Berlin. Quels songes éclatans et dorés durent voltiger sur le berceau de cet enfant; mais aussi quel réveil! En ce temps-là, on avait beau se nommer Mozart, produire des chefs-d'œuvre, se faire admirer dans toutes les cours, *empocher* quelques pièces d'or comme faisait le père du grand homme, on ne pouvait échapper aux amères humiliations de la vie d'artiste. L'artiste ne trouvait pas deux fois en sa vie des archiduchesses pour le relever avec bonté quand son pied timide et mal assuré le faisait choir en présence des princes. Et cette bonté même, quand on la lui témoignait, il l'avait achetée par de bien longues attentes, par de terribles heures perdues dans les antichambres, au milieu des laquais. Puis, quand enfin les portes du salon s'ouvraient pour lui, à quel

prix obtenait-il l'attention qu'on lui prêtait! Selon le protocole hautain du cérémonial allemand, on ne lui parlait jamais qu'en s'adressant à la troisième personne. Un pauvre musicien, un peintre, un homme qui n'avait que son génie pour patrimoine était trop peu de chose pour qu'on daignât l'interpeller directement. En Angleterre, quand vous demandez qui sont ces gens-là, on vous répond avec franchise : *No body*; « ce n'est personne. » L'Allemagne les traite mieux, comme on voit. Elle admet qu'ils existent, mais en qualité d'ombres seulement, d'esprits qu'ils sont; elle leur parle à eux-mêmes d'eux-mêmes, comme d'êtres morts ou absens; et Mozart eut souvent la satisfaction de s'entendre dire par l'empereur Joseph : « Il a composé un bel opéra, un vrai chef-d'œuvre; nous lui accordons une gratification de cinquante ducats. » On voit que la récompense était proportionnée aux honneurs, les honneurs au mérite.

Autrefois, quand Mozart n'était encore qu'un enfant, on voulait bien oublier avec lui les obligations de l'étiquette, mais alors il devait se regarder comme suffisamment payé de ses peines. La princesse Amelie, sœur du roi de Prusse, bonne et charmante princesse, le combla de caresses à Aix-la-Chapelle. « Mais, hélas! écrivait le vieux père, homme sage, qui pesait attentivement la valeur de toutes choses, helas! elle n'a pas d'argent, et si les baisers qu'elle a donnés à mon petit Wolfgang étaient autant de louis d'or, nous pourrions être contens. Encore! ajoute le bonhomme en poussant un nouveau soupir, si les hôteliers et les postillons voulaient se contenter de baisers pour leur paiement, nous pourrions nous tirer d'affaire, car c'est la seule chose qui ne nous manque pas. » Plus tard, quand les baisers eussent tiré à conséquence, Mozart obtint de ses protecteurs un salaire un peu plus solide. L'archevêque de Saltzbourg, son maître, se montra même magnifique envers lui. *Idoménée, la Clémence de Titus, l'Enlèvement au sérail*, trois opéras qui furent les premiers échelons de gloire pour Mozart, le firent admettre à la table des laquais chez le prélat, et lui valurent de sa part une nomination à l'emploi de valet de chambre!

Cette époque de la vie de Mozart est affreuse. Il avait déjà rempli le monde du bruit de son nom; partout la voix publique avait reconnu l'immensité de son talent. Dix années de son existence,

remplies par de glorieux travaux, avaient été employées par le compositeur à effacer le petit pianiste; la tête était enfin parvenue à faire oublier les mains, lorsqu'il reparut à Vienne, déjà grand homme, et plié sous le poids de ses nombreuses couronnes et de ses partitions. Ce fut son patron, l'archevêque de Saltzbourg, qui le rappela dans cette ville. Ce prince, grand ami des arts, puisqu'il possédait une galerie de tableaux, et qu'il avait une musique de chambre, avait résolu de traiter avec la plus haute distinction ce jeune artiste, dont la célébrité rejaillissait sur lui. Mozart fut logé dans son palais. A son arrivée, Mozart écrivit à son père. Voici un fragment de sa lettre : « J'ai une jolie chambre dans la maison de son éminence. A onze heures et demie du matin on se met à table; malheureusement, un peu trop de bonne heure pour moi. A cette table mangent les deux valets de chambre, le contrôleur, le chef d'office, les deux cuisiniers et ma chétive personne. Pendant le repas, on fait des plaisanteries grossières; mais on plaisante peu avec moi, parce que je ne prononce pas une parole. Quand il y a nécessité de parler, je le fais avec un grand sérieux, et je m'en vais dès que mon repas est fini. » Mozart montre beaucoup d'amertume dans cette lettre; il veut absolument arriver jusqu'à l'empereur, faire changer son sort; mais Mozart avait tort de se plaindre, on le traitait tout-à-fait en grand homme, car tandis qu'à Vienne on le faisait dîner à la cuisine, à Paris on envoyait Rousseau manger à l'office.

Je n'ai pas parlé du second séjour qu'il fit à Paris, où il perdit sa mère. La misère qui la menaçait avait contraint la pauvre famille de Saltzbourg à cette cruelle séparation. Le vieux Mozart, cloué par sa goutte au fond de la Bavière, retenu d'ailleurs par la nécessité de remplir les fonctions de sa place d'organiste du prince-archevêque, éclairait de sa vieille expérience tous les pas de ces deux chers voyageurs. Il n'oubliait rien dans ses instructions. A Inspruck, il fallait s'arrêter à l'auberge de la Croix, car l'aubergiste aimait les artistes, et ses repas ne coûtaient que trente kreutzer. D'ailleurs l'église était proche, et on pouvait aller plus fréquemment y prier pour le succès du voyage. A Augsbourg, il recommandait l'hôtel des Trois-Mûres, où mangeaient l'organiste de la ville et un journaliste par lequel il était possible de faire

mettre *quelque chose de beau dans la gazette*. Il dit à Wolfgang en quels lieux il doit porter sa croix de chevalier de l'ordre du pape, en quels autres il sera bon de la mettre dans sa poche. Il lui recommande de ne pas oublier de faire toujours mettre par les valets d'auberge des embouchoirs de bois dans ses bottes, et il renouvelle plusieurs fois cette importante recommandation. Il lui rappelle que les batzen de cuivre de Saltzbourg cessent d'avoir cours à Munich. Enfin il n'oublie rien, il a tout prévu, et il semble que Mozart pourrait aller, les yeux fermés, de Saltzbourg à Paris, en tenant à la main la lettre de son père. Celui-ci se félicite déjà des succès de son fils, qu'il a préparés avec tant de prudence, lorsque tout à coup le désespoir s'empare de lui. En jetant un regard dans sa chambre, le vieux Mozart s'est aperçu qu'il manque à son fils une chose essentielle. Wolfgang a oublié sa culotte de satin, couleur gris de brochet. Une culotte faite pour être mise avec un habit pareil! Vous ne pouvez vous peindre l'anxiété de ce bon père. Si la goutte ne le retenait dans son fauteuil, il irait volontiers lui-même à Paris porter à son fils ce vêtement nécessaire. En effet, comment Mozart a-t-il osé se présenter à Paris sans sa culotte gris de brochet!

Cependant Mozart, guidé par la main paternelle, s'acheminait doucement et sans inquiétude vers la France. Il est vrai que ses prétentions n'étaient pas grandes. Plusieurs fois en route il s'arrêta pour offrir ses services à des princes allemands; mais il fut refusé partout, souvent même avec dureté. Ce fut l'électeur de Bavière qui le traita avec le plus de dédain. Mozart lui offrait d'écrire pour tous les chanteurs qu'il lui plairait de faire venir de France, d'Allemagne et d'Italie. Il s'engageait à jouer tous les jours dans les concerts de la cour, et à composer tous les ans quatre opéras, deux sérias et deux bouffes. Pour toutes ces choses, il demandait un salaire de trois cents florins, environ mille francs. Il n'exigeait pas même d'être admis à la table des domestiques. Il n'avait pas encore tant d'ambition! — « D'ailleurs, mes repas ne coûtent pas cher, écrivait-il au comte Seau, maréchal de la cour. Mon appétit est très mince; je bois de l'eau, et un seul petit verre de vin avec le fruit. » Le prince et son maréchal trouvèrent que Mozart n'était pas raisonnable, et que demander mille francs pour quatre opéras

comme *la Clémence de Titus, la Flûte enchantée, les Noces de Figaro* et *Don Juan*, c'était exiger un prix exorbitant. Pour toute réponse, le comte Seau engagea Mozart à aller faire un voyage en Italie. — « Je ferai observer à votre excellence, répondit Mozart, que j'ai déjà passé seize mois en Italie, que j'y ai écrit trois opéras, et que j'y suis suffisamment connu. » — « Il me demanda alors, dit Mozart dans une de ses lettres, si j'allais me rendre en France. Je lui répondis que je voulais encore rester en Allemagne. Il comprit à *Munich*, et me dit en souriant avec satisfaction : Bon ! vous nous restez. Je répondis : Je serais resté volontiers, si votre excellence et son altesse avaient daigné m'accorder quelque chose pour mes compositions. — A ces paroles, il tourna son bonnet de nuit sur sa tête, et ne dit pas un mot. »

Maintenant voulez-vous savoir ce que c'est qu'un père qui aime son fils? Vous avez lu des lettres du vieux Léopold Mozart, de ce bonhomme qui ne songe qu'à gagner quelques écus en montrant son fils chez les rois, qui trouve les baisers des princesses si stériles; vous l'avez vu à genoux devant les grands, pleurant de joie quand ils daignent lui parler, tremblant quand ils se taisent. En voyant le peu d'estime qu'on fait du talent de son fils, il se redresse, il se hérisse, et lui envoie ce billet héroïque : « Tu peux désormais te montrer partout, excepté à Munich. Il ne faut pas se faire si chétif et se prosterner de la sorte; non certes, cela n'est jamais nécessaire ! » Dès ce moment, ce vieil homme, froissé dans son orgueil de père par l'avanie que son fils a reçue à Munich, se montre sous un jour tout nouveau. On découvre alors que Mozart ne dut pas à son seul génie l'élévation de pensées qui l'empêcha de succomber sous les faveurs ignominieuses dont il fut l'objet dans ses premières années. Il dut souvent trouver des lumières et de bons conseils auprès de ce père en qui une dévotion outrée, l'avarice et l'esprit le plus minutieux laissaient encore assez de chaleur d'ame pour écrire la lettre que je viens de citer, et cette autre qu'il adressa à son fils à Paris : « Si tu prends la peine de réfléchir sérieusement à ce que j'ai entrepris avec vous autres, tous deux enfans, dans l'âge le plus tendre, tu me rendras la justice de dire que j'ai été un homme dans tous les temps, et que j'ai eu du cœur et du courage. Jusqu'à ce jour, nous n'avons été ni heureux ni mal-

heureux ; Dieu soit loué, notre condition a été médiocre. Nous avons tout tenté pour te rendre plus heureux, et cela par toi-même ; mais le sort n'a pas voulu que nous arrivions au but.. Pour moi, je me sens profondément courbé par le mauvais résultat de ta dernière démarche. Tu vois donc, clair comme le soleil, que dans tes mains se trouve le sort futur de tes vieux, et certes de tes bons parens, ainsi que celui de ta sœur, qui t'aime de toute son ame. Depuis votre naissance, et auparavant, puis-je dire, depuis que je suis marié, je me suis certainement rendu la vie bien amère pour fournir successivement à l'entretien de deux ménages, de ma mère, de ma femme et de sept enfans que j'avais de mes deux mariages. Si tu veux compter que de couches, de maladies, de morts, que de frais de tous genres j'ai eu à supporter, tu t'assureras que non-seulement je n'ai pas donné une seule fois dans ma vie un liard pour mes plaisirs, mais qu'en dépit de tous mes efforts, je n'aurais pu m'empêcher de contracter des dettes, sans une grace spéciale de Dieu : et cependant je n'ai jamais eu de dettes qu'en ce moment. Toutes mes heures, je les ai consacrées à vous deux, dans l'espoir que vous pourriez vous suffire un jour, et aussi que vous me procureriez une vieillesse tranquille, où, sûr de rendre bon compte à Dieu des enfans qu'il m'a confiés, je pusse m'occuper du salut de mon ame et voir venir paisiblement l'heure de ma mort. Mais la volonté de Dieu en a décidé autrement. Il faut qu'à cette heure je recommence à me livrer à un rude travail, et à donner des leçons mal payées. Mon cher Wolfgang, je n'ai pas la moindre inquiétude à ton sujet, et j'ai toute confiance, tout espoir en ton amour filial. Tu es doué d'une raison saine, et elle te mènera à bien si tu veux l'écouter ; mais tu arrives dans un monde tout nouveau, et les circonstances où tu vas te trouver à Paris seront toutes différentes de celles où nous vivions autrefois. Nous habitions l'hôtel d'un ambassadeur, j'étais un homme mûr et vous étiez des enfans. Je ne voyais que des personnes d'un haut rang. J'évitais toute familiarité avec les gens de ma profession. Toi, tu es un jeune homme de vingt-deux ans, tu ne peux éviter les liaisons avec les jeunes gens de ton âge, qui sont souvent des aventuriers ou des trompeurs. On s'avance ainsi insensiblement sans savoir comme on reviendra. Je ne veux pas parler des femmes. Là, on a besoin de toute sa raison

et de toute sa modération, car la nature elle-même est notre ennemie dans ce cas, et quand on n'emploie pas toutes les forces de son esprit à se tirer du labyrinthe, *il résulte souvent des malheurs qui ne se terminent qu'avec la vie*, etc. »

Voici donc Mozart à Paris, logé avec sa mère, au quatrième étage, à l'hôtel des quatre fils Aymon, rue du Gros-Chenet, très heureux de dîner quelquefois chez le danseur Noverre, d'être reçu par la protection de Grimm chez Mme d'Epinay, très heureux surtout d'avoir une seule et unique écolière qui lui donne trois louis pour douze leçons. Il n'était plus question de rois et de princes. Mozart, sorti de ses langes, devenu un homme, et un homme de génie, était traité comme tel : on le dédaignait. Il faut dire cependant qu'il vit s'ouvrir devant lui quelques nobles salons. La duchesse de Chabot, entre autres, reçut chez elle Mozart. Voulez-vous savoir comment? Mozart alla lui porter une lettre de recommandation de Grimm. On le fit attendre plusieurs heures, et un laquais vint enfin lui dire de revenir dans huit jours. Le huitième jour, Mozart était à la porte cochère de l'hôtel de Rohan. On le fit encore attendre, dans un vestibule glacé, puis dans un grand salon sans feu. La duchesse arriva enfin, le reçut avec une politesse extrême, et le pria de se mettre au piano, en l'avertissant de ne pas faire attention à l'instrument, qui n'était pas en bon état. Mozart répondit qu'il jouerait de grand cœur, mais qu'il lui était impossible en ce moment, tant ses doigts étaient engourdis par le froid, et il pria la duchesse de le faire conduire dans une chambre où il pourrait trouver un peu de feu. — « Oh! oui, monsieur, vous avez raison. » Ce fut là toute la réponse de la duchesse, qui se plaça dans un fauteuil, et se mit à causer avec plusieurs messieurs qui firent un grand cercle autour d'elle. » J'eus l'honneur d'attendre encore une heure tout entière, écrivait Mozart à son père. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes; moi, légèrement vêtu, je me sentais gelé, non pas seulement aux pieds et aux mains, mais dans tout le corps, et la tête commençait à me faire mal. Je ne savais que devenir de douleur et d'ennui. Enfin, on me mit au piano, un piano discord et misérable. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que madame la duchesse ne quitta pas un dessin qu'elle faisait, que la conversation du cercle alla son train; et ainsi je jouai pour la table,

les murs et les fauteuils. Dans cette triste circonstance, la patience m'échappa. Je commençai les variations de Fischer; j'en jouai la moitié et je me levai. Ce fut un concert général d'éloges. Pour moi, je me mis à dire ce qu'il fallait dire, que je ne pouvais me faire beaucoup d'honneur avec ce piano, et qu'il me serait bien agréable de me voir appelé un autre jour pour jouer sur un meilleur instrument; mais on ne m'écouta : il me fallut attendre encore une demi-heure, jusqu'à ce que vînt le duc, qui s'assit près de moi, et m'écouta, lui, fort attentivement; et moi, — moi, j'en oubliai tout le froid, le mal de tête, et je jouai sur ce mauvais piano, — comme je joue quand je suis de bonne humeur. Donnez-moi le meilleur piano de l'Europe, mais une espèce d'auditeurs qui n'entend rien, ou qui ne veut rien entendre, ou qui ne sent pas avec moi ce que je joue, je perdrai tout courage. Au reste, je suis las des visites. A pied, les distances sont trop longues, et la boue immense, et en voiture, on a l'honneur de dépenser trois ou quatre livres par jour, et pour rien, car les gens vous font des complimens, et tout est fini. Ils me commandent pour tel ou tel jour, je joue, on crie : *C'est un prodige! c'est inconcevable! c'est étonnant!* et puis adieu. »

Le découragement du pauvre Mozart ne fit qu'augmenter. Il composa une symphonie pour le concert spirituel du vendredi saint, et plusieurs autres morceaux; mais dans le mépris qu'il avait pour les oreilles françaises, qui méritaient alors, il faut en convenir, toutes sortes de mépris, il dénatura sa propre manière et s'efforça de parler un langage assez vulgaire pour être goûté. En parlant de sa symphonie, Mozart disait : « J'espère que ces ânes y trouveront quelque chose qui leur plaira, car je n'ai pas manqué le bruyant premier coup d'archet, et c'est tout ce qu'il faut. C'est à en rire de pitié! »

De sa retraite de Saltzbourg, le père ne cessait cependant de l'encourager et de le soutenir de ses conseils. Il le suppliait de ne pas se laisser intimider par la jalousie que Piccini et Grétry pourraient montrer contre lui; il lui rappelait les obstacles qu'il avait eu à vaincre pour faire jouer ses trois opéras en Italie; il l'engageait à écrire avec lenteur, à lire avec Grimm et Noverre les poèmes qu'on lui apporterait; il le conjurait surtout de faire entendre ses morceaux à des connaisseurs et à les consulter. « Voltaire fait ainsi,

disait le bonhomme, il lit ses ouvrages à ses amis et les corrige quand ils ne leur plaisent pas. Il s'agit ici de gagner de l'honneur et de l'argent, et quand nous aurons de l'argent, nous irons en Italie. Allons donc, du courage! »

Un triste événement acheva de ravir à Mozart ce courage que son père lui recommandait. Sa mère mourut, et la douleur que lui causa cette perte augmenta encore son aversion pour Paris. Il le quitta pour n'y revenir jamais et s'en alla à Munich. Mieux accueilli cette fois, il composa son opéra d'*Idomeneo* qui eut un immense succès, et ne tarda pas à s'établir à Vienne, où nous l'avons trouvé dînant à la cuisine de l'archevêque, entre un laquais et un marmiton. C'est là que l'avait mené la gloire!

La mère de Mozart était déjà morte, morte sous ses yeux, quand il écrivit la lettre suivante à son père, à Saltzbourg :

Paris, le 3 juillet 1778.

« J'ai une nouvelle bien triste et bien désagréable à vous donner; c'est ce qui est cause du retard que j'ai mis à répondre à votre dernière lettre; ma mère est très malade. — Elle s'est fait saigner comme elle a coutume de le faire, ce qui lui réussit d'abord; mais quelques jours après elle se plaignit de ressentir du froid et de la chaleur en même temps, — éprouva des douleurs de ventre et de tête, et, comme son mal augmentait sans cesse, comme elle ne pouvait parler qu'avec peine, et qu'elle perdait la faculté d'entendre, au point qu'il fallait crier à ses oreilles, le baron Grimm nous envoya son docteur. — Elle est très faible, elle a encore la fièvre et le délire. — On me donne de l'espoir, mais je n'en ai pas beaucoup. Depuis plusieurs jours et plusieurs nuits je flotte entre l'espérance et la crainte; mais je m'en suis remis entièrement à la volonté de Dieu, et j'espère que vous et ma chère sœur en ferez autant. Est-il donc un autre moyen d'être tranquille, plus tranquille je veux dire, car comment l'être tout-à-fait? Je suis résigné, quoi qu'il arrive, parce que je sais que Dieu arrange toutes choses pour notre bien (même quand il nous survient de telles traverses). Je suis persuadé que nul docteur, nul homme, nul malheur, nul

accident ne peut nous rendre ou nous ôter la vie, et que toutes ces choses ne sont que les instrumens de Dieu.

« J'ai été obligé de faire une symphonie pour l'ouverture du concert spirituel, et elle a été exécutée le jour du vendredi saint au bruit des applaudissemens universels. J'ai eu grand'peur à la répétition, car de ma vie je n'avais entendu quelque chose de plus mauvais. Vous ne pouvez vous figurer la façon dont la symphonie a été égratignée et estropiée deux fois de suite. J'étais au désespoir, j'avais voulu la faire répéter encore une fois, mais il était trop tard. Il fallut donc aller me mettre au lit, le cœur inquiet, l'ame mécontente et avec colère. Le jour suivant je résolus de ne pas aller au concert; mais le soir, comme il faisait beau temps, je me décidai à m'y rendre, bien décidé, si l'orchestre marchait aussi mal qu'à la répétition, à me jeter à milieu des musiciens, à arracher l'instrument des mains du premier violon, M. Lahouse, et à diriger moi-même. Je priai Dieu de faire bien aller les choses, et *ecce*, la symphonie commencée, un passage que je savais bien devoir plaire réussit; l'auditoire fut entraîné et les applaudissemens éclatèrent. — L'andante plut aussi, mais surtout le dernier allégro. Comme je savais qu'ici les derniers allégros, ainsi que les premiers, commencent aussitôt avec tous les instrumens, et suivent *unisono*, j'avais commencé seulement huit mesures, mais *piano*, avec les deux violons. Là-dessus venait tout de suite un *forte*. Au *piano*, les auditeurs (comme je m'y attendais bien), firent *sch!* Alors commença tout de suite le *forte*. Entendre le *forte* et applaudir fut tout un. Je m'en allai donc plein de joie, après la symphonie, prendre une bonne glace au Palais-Royal; je dis le chapelet que j'avais promis à la sainte Vierge de dire, et puis je gagnai mon lit.

« Portez-vous bien, ayez soin de votre santé, reposez-vous sur Dieu, et vous trouverez de la consolation. Ma chère mère est dans les mains du Tout-Puissant; s'il veut vous la donner encore, nous le remercierons de cette grâce; mais s'il veut la prendre, nos inquiétudes, nos peines et notre désespoir ne serviront de rien. — Abandonnons-nous avec constance à sa volonté, avec la ferme conviction qu'il n'agit jamais sans motif. »

Dans sa réponse, le père mêle, comme son fils, la musique à sa douleur, et il ne peut s'empêcher de laisser éclater son ava-

rice au milieu de ses larmes. En commençant cette lettre qu'on va lire, il n'avait pas encore reçu celle de Wolfgang, et il adresse ces protestations de tendresse bien touchantes à sa femme morte.

Saltzbourg, 13 juillet 1778.

« Ma chère femme et mon cher fils!

« Je n'ai pas voulu manquer le jour de ta fête, ma chère femme. Je te souhaite des millions de bonheur, et je prie le Dieu tout-puissant qu'il te donne en ce jour la santé pour beaucoup d'années, et qu'il te fasse vivre aussi satisfaite qu'on peut l'être sur le changeant théâtre du monde. Je suis bien complètement convaincu que pour jouir d'un bonheur complet, il te manque d'avoir près de toi ton mari et ta fille. Dieu, dans sa sagesse, arrange tout pour le mieux; ainsi pensais-tu, il y a un an, que tu passerais à Paris le prochain jour de ta fête! Aussi bien que cela paraissait impossible, autant il est possible qu'avec l'aide de Dieu nous nous retrouvions tous ensemble; c'est là ce qui occupe mon cœur uniquement. — Etre séparé de vous, éloigné de vous, et vivre à une telle distance! Pour le reste, Dieu merci, nous sommes en bonne santé. Nous deux, nous t'embrassons, toi et Wolfgang, un million de fois, et nous vous prions surtout d'avoir soin de votre santé.

« J'écrivais ces lignes hier au soir, mon cher fils, et à cet instant, à dix heures, je reçois ta lettre du 3 juillet. Tu peux facilement te figurer dans quel état est notre cœur; nous avons tant pleuré que nous avons à peine pu lire ta lettre. — Et ta sœur! — Grand Dieu, Dieu compatissant! que ta sainte volonté se fasse! Mon cher fils! avec toute la résignation possible en la volonté divine, tu trouveras naturel et tout-à-fait humain que mes larmes m'empêchent presque de pouvoir écrire. Quelle conclusion puis-je tirer enfin? — Pas d'autre que celle-ci : maintenant, au moment où j'écris, elle est sans doute morte, — ou elle doit être mieux. On n'y peut rien changer; j'ai toute confiance dans ton amour filial, je crois que tu as eu tous les soins possibles pour ta bonne mère, et que tu continueras de la servir avec amour si Dieu nous rend cette bonne mère *dont tu étais la*

prunelle des yeux, qui t'a aimé si passionnément, qui était si fière de toi, et qui (je le sais mieux que toi) n'a vécu qu'en toi seul. Si mon espoir devait être inutile! si nous l'avions perdue! grand Dieu! que tu auras alors besoin d'amis, d'amis, d'amis honnêtes! sans cela tu perdras tout ce que tu as; tu auras des frais d'enterrement, etc. Mon Dieu, que de frais que tu ne connais pas, sur lesquels on trompe, on vole, on subtilise un étranger! On l'entraîne dans des dépenses inutiles, on le pressure, tu n'entends rien à tout cela. Adresse-toi, si ce malheur nous est arrivé, au baron de Grimm, qu'il mette en sûreté tous les effets de ta mère afin que tu n'aies pas à surveiller trop de choses, ou bien enferme tout avec soin, afin que si tu sors, on ne vienne pas pendant ton absence ouvrir les tiroirs et te voler. Dieu fasse que mes recommandations ne soient pas inutiles! ma chère femme! mon cher fils! aie bien soin de fermer tout! O mon Dieu, je confie tout à ta divine bonté!

« C'est un grand bonheur que ta symphonie du concert spirituel ait si bien réussi. Je me représente ton anxiété. — Ta résolution de te jeter sur l'orchestre, si l'exécution avait été mauvaise, n'était que la pensée d'une tête échauffée. Dieu t'en préserve! Il faut t'appliquer à repousser toutes les pensées de ce genre qui te viennent; elles sont irréfléchies. Un tel pas te coûterait la vie, et un homme raisonnable ne met pas sa vie sur une symphonie. Un tel affront, un affront public, ne serait pas supporté, et il n'est personne, ne fût-ce même pas un Français, qui ne vengerait son honneur, l'épée à la main.

« Je lui adressais mes souhaits de bonheur au commencement de cette lettre! — Et Nanette voulait ajouter ses souhaits aux miens, après moi; mais elle ne peut pas tracer un mot, chaque syllabe qu'elle veut écrire fait tomber des rivières de larmes de ses yeux. Prends sa place, toi son frère chéri, prends sa place auprès de ta mère pour lui dire, — mais est-il encore possible que tu prennes sa place.

« Non! tu ne le peux plus. — Elle est trépassée! Tu t'efforces trop de me consoler, on ne le fait pas si chaudement quand on n'y est pas poussé par son propre malheur, par la perte de toutes les espérances humaines. — J'écris ceci à quatre heures de l'après-midi. Je sais maintenant que ma chère femme est au ciel. Je l'écris

en pleurant, mais avec une entière résignation aux volontés de Dieu ! —

« Quant à moi, tu peux être tranquille; je me conduirai comme un homme. Réfléchis, vois quelle tendre mère tu as perdue; maintenant tu apprécieras ses peines, comme un jour tu m'aimeras encore davantage quand je serai mort. Si tu m'aimes, comme je n'en doute pas, aie soin de ta santé; de ta vie dépendent ma vie et l'entretien de ta sœur qui t'aime tant. — Écris-moi tout dans le plus grand détail. Peut-être ne l'a-t-on pas assez saignée? — Aie soin de ta santé, ne nous rends pas tous malheureux! Écris-moi bientôt, — et tout, — quand elle a été enterrée, — en quel lieu? — Grand Dieu! il me faudra chercher à Paris la tombe de ma chère femme! »

J'avais déjà montré Mozart enfant, je viens de le montrer dans son âge mûr; nous allons le suivre dans ses dernières années. Nous le verrons luttant toujours contre l'abjection et la misère et menant une vie pauvre et laborieuse qu'il termina, jeune encore, en exhalant pour dernier soupir son prodigieux *Requiem*, sublime agonie qui retentit encore dans le monde, comme le grand cri que poussa Jésus sur sa croix, et que les anges du ciel recueillirent à genoux.

III.

Vous avez peut-être entendu dire que Vienne est en Autriche ou en Allemagne? Ne le croyez pas. Vienne est en Italie, peut-être du côté de Florence, peut-être même près de Naples et de la chaude mer de Sicile. Soyez bien sûrs que cette belle et riante ville, tout entourée, toute parsemée d'arbres verdoyans, toute hérissée d'églises peintes et dorées, de palais garnis de tableaux et de mosaïques, pleine de musique et de danse, n'est pas une cité allemande. Le ciel coloré et éclatant qui jette le soir de longs rayons rouges sur les montagnes de la Bohême, est un ciel d'Italie. Ces femmes avides de plaisirs, d'harmonie, de fleurs, élégantes, voluptueuses, ces femmes qui laissent échapper de leurs yeux quelques étincelles du

soleil de Portici ou de Velletri, qui prononcent la vieille langue souabe avec le doux accent de la toscane, ne sont pas non plus les filles des Huns et des Saxons. Tout ce que les invasions germaines ont enlevé à l'Italie, se retrouve dans cette douce et belle ville de Vienne. Les jeunes filles que les soldats impériaux ont arrachées aux plus nobles maisons, les familles illustres qu'ils ont gardées en ôtages, les divins chanteurs qu'ils ont liés à la queue de leurs chevaux, et traînés dans le nord pour se distraire dans leurs orgies, les statues, les peintures, tout est là; l'Allemagne n'a rien eu de ce butin, Vienne a tout pris, tout conservé; on dirait qu'on lui a apporté aussi le ciel sans nuages, l'air de fête et de joie, et les douces langueurs des molles latitudes méridionales. Ne cherchez plus les jeunes sénateurs de Venise et les nobles filles des doges sur les eaux dormantes des lagunes, dans l'obscurité des gondoles, ou sous les arceaux des longues galeries procuratives; les Montecchi et les Capuletti, les Foscari et les Doria, les Grimani, les Tiepolo, sont dans les salons de Vienne; les femmes spirituelles de Milan sont à Vienne aussi; les savans et les seigneurs de Padoue, les ducs de Mantoue, les princes de Vérone, les divins musiciens de Crémone, les bouffons de Bergame, tout cela est à Vienne. Là est l'Italie entière, mais l'Italie riche, grasse et bien nourrie, sans marais pontins qui la dévorent, sans Vésuve qui la brûle, l'Italie sans Allemands qui l'oppriment et la dépouillent. Là vous trouvez cette élégance, ce goût des arts et des plaisirs, cette sûreté de commerce, cette facilité de vivre que la pauvre Italie n'a plus depuis longtemps, une noblesse sans morgue, douce et bonne enfant, parce que rien de ce qu'elle a ne lui est contesté, et un mélange de sang, de mœurs et de races, qui donne une merveilleuse originalité à cette société unique au monde. On y voit des Polonaises de la Galicie, fines, légères et moqueuses comme des Parisiennes, de grands seigneur hongrois, glorieux comme des Gascons et naïfs comme des Suisses, de grandes dames autrichiennes, nées en Italie, élevées en France, qui savent tout Racine, tout Alfieri, tout Shakspeare, et qui pourraient à peine lire Schiller dans leur langue maternelle. Là les affaires se font en latin, les plaisirs en français, et les amours dans la langue de Tasse et de Pétrarque. Quant aux Allemands, j'ai bien ouï dire qu'il s'en trouve quelques-

uns à Vienne; mais je vous préviens qu'il faudra prendre quelque peine pour les rencontrer.

Établi dans Vienne, échappé enfin des cuisines de son patron l'archevêque, vivant avec Gluck et Haydn, reçu chez l'archiduc Maximilien, chez les Esterhazy, chez les Galitzin, doucement influencé par l'élégance, la joie qu'il voyait régner autour de lui, recevant tour à tour les impressions les plus opposées dans ses rapports avec les bourgeois les plus paisibles et les plus naïfs du monde et cette noblesse si vive et si animée, Mozart entra comme Raphaël dans une seconde manière. Sa musique devint plus variée, plus expressive, plus philosophique. *Alceste* et *Iphigénie*, qu'il étudia attentivement, lui révélèrent à lui-même des forces cachées, qui dormaient dans son ame, et qui se réveillèrent subitement. Gluck était un Bohémien comme Mozart prétendait l'être, il avait comme lui ce don mystérieux de conception musicale que Mozart a dit souvent n'avoir trouvé jamais qu'en Bohême, et Mozart découvrit sans doute dans ses ouvrages des secrets qui resteront peut-être toujours entre eux deux. Mozart ne cache pas qu'il apprit aussi beaucoup de l'immortel Joseph Haydn, qu'il nommait son maître. Ainsi, placé entre ces deux génies, l'esprit de Mozart put librement déployer ses ailes. Il reprit joyeusement sa plume, et écrivit sans s'arrêter *l'Enlèvement au sérail*, *les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, une masse énorme d'oratorios, de canons, de messes, de cantates, de symphonies, et enfin son *Requiem*. En ce temps-là on pouvait se donner un singulier spectacle à Vienne. Trois hommes se réunissaient de temps en temps à l'une des portes de la ville pour jouer aux quilles, grands joueurs tous trois, très âpres au jeu, mais un peu distraits, et fredonnant sans cesse tout en poussant leur boule. L'un d'eux se nommait Mozart, l'autre Gluck, et le troisième Haydn. En sortant de là, les trois amis s'en allaient écrire ce qu'ils avaient composé en jouant aux quilles. La partie de quilles avait produit *les Noces de Figaro*, *Orphée* et le fameux *Stabat mater* qui égale celui de Pergolèse!

Mozart se maria pendant qu'il composait la musique de *l'Enlèvement au sérail*. Il a répandu toutes les douceurs de la lune de miel dans sa partition. L'air du premier acte surtout exprime tout ce que Mozart éprouvait au fond de son ame. Depuis, Mozart a sou-

vent rendu dans sa musique les sentimens les plus tendres et les plus délicats, mais jamais rien d'aussi intime ne lui a échappé. C'était comme une confidence que Mozart faisait au public. Plus tard, le compositeur arriva à une plus haute perfection sans doute; mais ces airs de *l'Enlèvement au sérail,* il les préféra toujours comme le souvenir d'une heureuse époque. Les hommes tels que Mozart savent exprimer toutes les passions, et les trouvent ou les créent au fond de leur cœur, dès qu'il leur plaît de les rendre, et quand il composa le délicieux air de Chérubin, dans *les Noces de Figaro,* où ce vague besoin de sentir et d'aimer qu'éprouve le page, est exprimé avec tant de délire, Mozart était déjà un père de famille très calme et très sérieux. Ce bon fils, ce bon père, cet honnête et fidèle époux, où trouva-t-il l'expression de débauche et de rouerie infernale qu'il a donnée à Don Juan? C'est là le don que les anges font aux poètes. Ils leur portent une clé du ciel et une clé des enfers, afin que rien ne leur soit caché.

Quitterons-nous ces hautes régions où s'épanouit le génie, pour révéler ses petites misères? dirai-je que Mozart, qui avait charmé Vienne par son opéra, fut arrêté au moment de son départ pour Saltzbourg, où il voulait voir son père, non par l'enthousiasme de tout un peuple désolé de voir son musicien chéri lui échapper, mais par un créancier qui réclamait impitoyablement une dette de trente florins? Mozart n'avait pas trente florins!

Mozart, qui manquait de trente florins pour payer ses dettes, se mit alors à composer en toute hâte un ouvrage qui l'occupa jour et nuit. Vous croyez que Mozart écrivait pour son créancier? Nullement. Il travaillait pour satisfaire les créanciers de Haydn, son ami, qui était au lit, malade, et qui ne pouvait remplir l'engagement qu'il avait pris de livrer deux duos pour violon et basse. Le créancier de Haydn était pressant; il menaçait de réclamer le prix de ces duos qu'il avait payés à Haydn, et Mozart, qui apprit cette circonstance en allant visiter son malade, rentra aussitôt chez lui, et se mit à l'œuvre avec tant de vigueur, que les duos parurent bientôt sous le nom de Haydn. Ces deux duos sont des chefs-d'œuvre dignes de Haydn et de Mozart, et jamais celui-ci ne les publia dans ses écrits. Ils furent religieusement conservés, comme un monument d'amitié et de dévouement, dans les œuvres de

Haydn. Commencez-vous maintenant à connaître et à comprendre Mozart et sa musique ?

Après cela, Mozart fit *les Noces de Figaro*. Dites-moi lequel a montré le plus d'esprit, de Mozart ou de Beaumarchais; car nous n'en sommes plus à savoir gré à Mozart de sa haute poésie et de son génie. Mais qu'il ait lutté de malice et de gaîté avec le plus vif et le plus mordant écrivain du XVIIIe siècle, lui, lourd et épais Allemand, gauchement tombé du fond de la Bohême dans les antichambres des grands seigneurs de Vienne, qu'il ait encore plus légèrement dessiné ce minois chiffonné de Suzanne, donné un regard encore plus langoureux à la tendre et délaissée Rosine, qu'il ait fait du page Chérubin un enfant encore plus tourmenté de ses seize ans, plus ardemment dévoré d'un mal qu'il ignore, c'est là ce dont il faut s'étonner, car c'est tout au moins une chose inattendue que de trouver dans le même homme la grandeur de Corneille, la verve philosophique de Molière et la folie de Beaumarchais.

Après cela *Don Juan*, *Don Juan!*

Don Juan épuisa les forces de Mozart. Le génie même a ses limites. Dès ce moment cet esprit vigoureux diminua chaque jour. Mozart devint triste et sombre, il parla sans cesse de sa fin prochaine, et il n'avait conservé d'énergie que pour composer sa musique. Ses derniers morceaux sont admirables. Près de s'éteindre, la flamme divine qui l'animait jetait une clarté plus vive. Il n'est pas d'enfant à qui sa nourrice n'ait conté l'histoire du *Requiem* de Mozart. Peu de temps avant le couronnement de l'empereur Léopold, un inconnu présenta à Mozart une lettre sans signature, par laquelle on lui demandait s'il voulait se charger de la composition d'un *Requiem*, pour quel prix il voulait le faire, et à quelle époque il le livrerait. Mozart, qui ne faisait rien sans consulter sa femme, lui montra cette singulière lettre, et lui manifesta l'envie de s'essayer dans ce genre solennel, d'une teinte encore plus grave que les morceaux d'église qu'il avait faits jusqu'alors. Mozart fixa le prix de son travail, et pria le messager de lui faire connaître la personne à qui il devait remettre le *Requiem*. Quelques jours après, l'homme reparut, apporta le prix demandé, et dit à Mozart qu'il viendrait à l'époque déterminée chercher son ouvrage. Mozart reçut l'ordre de se rendre à Prague pour y composer *la Clémence de*

Titus, pour les fêtes du couronnement de l'empereur. Au moment où il se disposait à monter en voiture avec sa femme, l'inconnu se présenta à la portière comme un spectre, tira Mozart par le pan de son habit, et lui demanda le *Requiem*. Mozart s'excusa, en alléguant la nécessité de partir subitement, et promit de l'achever à son retour. Il travailla à son opéra dans la voiture, pendant tout le voyage, et l'acheva dix-huit jours après son arrivée. A son retour, il tomba sérieusement malade, et s'écria plusieurs fois, les larmes aux yeux, qu'on l'avait empoisonné. Il continuait cependant de composer son *Requiem*, en disant qu'il servirait à ses funérailles. Ce travail l'affecta tellement et augmenta si fort ses idées sombres, qu'il fallut lui arracher la partition des mains. Le jour de sa mort, il se la fit apporter de nouveau sur son lit, la parcourut plusieurs fois en versant des larmes, indiqua à son ami Sussmaier la manière de la terminer, et s'écria : « N'avais-je pas raison de dire que j'écrivais pour moi ce *Requiem?* » Ce fut le dernier adieu qu'il adressa à son art chéri. Il mourut en tenant cette partition dans sa main. Son dernier mouvement fut d'enfler ses joues pour indiquer le passage du *Requiem* où il fallait placer les trombones.

Aussitôt après sa mort, l'inconnu se présenta dans la maison, demanda le *Requiem* tel qu'il était, et l'emporta. Tous les efforts qu'on fit depuis pour connaître cet homme furent inutiles.

Mozart fut enseveli dans le cimetière de l'église Saint-Marx, son corps jeté dans la fosse commune, ses ossemens confondus avec les ossemens de la classe la plus obscure et la plus pauvre; et en 1808, quand on voulut les retrouver et les placer sous une tombe digne de lui, il fut impossible de les reconnaître. Misérable fin après une misérable vie!

Les restes de Mozart pourrissent ignorés dans le coin d'un cimetière de Vienne; mais depuis quarante ans le monde entier écoute religieusement ses derniers accens, et aujourd'hui même, Paris, cette ville où Mozart fut si méconnu, où on le laissa se geler dans les antichambres, où l'on ne daignait pas mettre d'accord le piano sur lequel il exécutait ses immortelles pensées, Paris, après avoir admiré depuis tant d'années son chef-d'œuvre, se prépare à accourir tout entier pour l'entendre de nouveau et le voir représenté avec une magnificence digne de l'œuvre et de l'enthousiasme qu'elle

excite. Que de révolutions ont passé dans cette ville depuis que Mozart l'a quittée avec douleur et désespoir; que de grandes renommées ont été détruites, que d'œuvres réputées sublimes ont été repoussées avec dédain ! Mozart presque seul est resté jeune, seul il a conservé toute sa grandeur et sa gloire, parce qu'il a été vrai et qu'il a parlé au cœur de l'homme au lieu de s'adresser à ses sens. Don Juan, représenté en français à l'Opéra, est un évènement comme le serait la représentation d'une tragédie de Racine ou de Corneille perdue depuis un siècle et découverte un beau matin. Nous avons retrouvé *Don Juan* en Allemagne, et nous l'avons repris comme Molière reprenait son bien. Mozart lui-même, qui nous dédaignait, nous donnerait *Don Juan* aujourd'hui; mais il n'a pas fallu moins de trente ans d'efforts et d'études pour nous en rendre dignes.

A. Loève-Veimars.

IV.

DON JUAN

A L'OPÉRA.

Mozart, qui parlait de lui-même avec franchise et sévérité, a dit souvent qu'il préférait à tous ses ouvrages dramatiques *Idomeneo* et *Don Giovanni*; quelques personnes assurent que Beethowen avait une prédilection marquée pour *la Flûte enchantée*. Ces deux jugemens, prononcés par deux génies du premier ordre, ont à coup sûr une valeur sérieuse; mais si l'on ne peut se dispenser de les enregistrer, on n'est pas forcé d'y souscrire. Le consentement unanime des intelligences les plus délicates et les plus fines place *Don*

Juan bien au-dessus d'*Idomeneo* et de *la Flûte enchantée*. *Don Juan* résume toutes les qualités éclatantes et solides qui, dans les autres ouvrages de Mozart, ne se révèlent qu'isolément. On retrouve dans *Don Juan* toute la gravité d'*Idoménée*, toute la grace de l'*Enlèvement au sérail*, toutes les ressources instrumentales de *la Flûte enchantée*. Etudier *Don Juan*, c'est étudier Mozart.

L'avènement et la haute fortune de la musique italienne en France depuis une vingtaine d'années, la réaction exercée contre la musique dramatique, telle que la concevaient Grétry et Dalayrac, qui ont fait pendant si long-temps l'admiration et la joie de la société française, l'anathème prononcé par les symphonistes contre le drame musical, nous amènent naturellement à poser cette question : Quelles sont les conditions de la musique dramatique?

Si *Don Juan* est un drame, et si Mozart diffère absolument, par sa manière et ses intentions, de la déclamation française et de la mélodie italienne, il doit y avoir au fond de *Don Juan* un secret de la plus haute importance, ignoré ou méconnu par la plupart des musiciens de France et d'Italie. Je pense, en effet, que les compositeurs français de la fin du XVIIIe siècle ont reculé inconsidérément les limites de l'expression musicale, tandis que les compositeurs italiens du XIXe ont souvent attribué à la musique une puissance trop exclusivement sensuelle.

Vouloir trouver dans la musique les moyens de traduire successivement, une à une, individuellement, les passions humaines; vouloir exprimer par les sons, non-seulement les mouvemens tumultueux de l'ame dans leur généralité la plus saisissante, mais encore les détails, et je dirai volontiers les curiosités de ces mouvemens, ce n'est rien moins, à mon avis, qu'ignorer ou trahir la mission de l'art musical.

D'autre part, ne voir dans la musique qu'une distraction plus ou moins vive, une occupation pour l'oreille et non pour le cerveau, exclure la passion de l'orchestre et de la voix, ne voir, dans la combinaison des sons, qu'un artifice ingénieux destiné à produire certaines impressions quelquefois excitantes jusqu'à l'ivresse, quelquefois voluptueuses et nonchalantes jusqu'à la somnolence, ce n'est pas une erreur moins grave.

Aujourd'hui la lutte insensée de la musique et de la poésie n'est

plus possible; c'est une hallucination maladive qu'il faut aller chercher dans les livres des encyclopédistes. Personne ne croit plus que la flûte ou le violon doivent chercher à modeler leur expression sur Virgile et Euripide, et cependant le XVIIIe siècle n'allait pas à moins. Il n'y a pas cinquante ans, on rencontrait dans les salons de Paris des gens fort graves qui s'extasiaient à loisir sur un récitatif ou un grand air où ils trouvaient notées et scandées toutes les arguties amoureuses de Marivaux et de Dorat. A cette époque, l'expression musicale était d'autant plus savante qu'elle était plus complexe. On s'inquiétait moins de la vérité que du détail. On n'aimait pas la musique pour elle-même, on l'estimait d'après sa parenté avec la poésie. Mais cette alliance violente était un mensonge; la poésie et la musique se paralysaient en s'étreignant. Nous le savons aujourd'hui, et cette lutte désastreuse de la forme poétique et de la forme musicale aurait grand'peine à recommencer.

Mais la musique dramatique, qui, loin de se prendre à la poésie et de lui servir d'organe et d'accompagnement, se propose pour modèle et pour but, comme terme dernier de ses efforts et de sa puissance, les masses instrumentales de la symphonie, moins l'unité progressive et logique, mérite-t-elle vraiment le nom de musique dramatique? Une symphonie, découpée en chœurs, en trios, en cavatines, peut-elle devenir un opéra? Les parties de hautbois ou de clarinette, exécutées par le gosier humain, peuvent-elles servir à la construction d'un drame musical? Ces questions, qui sembleront oiseuses au plus grand nombre, ont pourtant une réelle importance.

Si la symphonie, comme je n'en doute pas, est de toutes les formes musicales la plus exquise, la plus achevée, la plus puissante, est-ce à dire que les lois de la composition symphonique sont identiquement les mêmes que celles de la musique dramatique? En admettant, comme j'incline à le faire, que la forme dramatique ne soit qu'une forme secondaire dans la musique, en faudra-t-il conclure que le drame musical n'ait pas à remplir de conditions individuelles et propres? Si ce dernier problème n'est pas encore résolu aussi nettement que celui de la musique déclamée, si l'opinion populaire ne s'est pas encore prononcée, au moins est-il permis de la pressentir en consultant les esprits éclairés et

progressifs qui dominent et dirigent l'avis du plus grand nombre.

Si le drame musical ne relève directement ni de la poésie ni de la symphonie, s'il se condamne à la médiocrité dans le premier cas; si, dans le second, il n'est que l'image effacée d'une figure plus splendide et plus complète, que doit-il donc se proposer? Sans nul doute, la passion est de son domaine, puisque la passion est l'élément primitif du drame. Toute la difficulté se réduit à savoir comment, à quel moment la passion peut se traduire sous la forme musicale.

A mon avis, la musique doit prendre la passion de première main, c'est-à-dire à son origine. Loin de confier au poète le développement et le détail du sentiment qu'elle veut exprimer, elle ne doit demander au *librettiste* qu'un canevas d'une trame large et flexible, qu'elle puisse broder à son gré, sans jamais craindre que la solidité du tissu fasse obstacle aux caprices de son travail. De cette sorte, on le comprend, le musicien ne doit jamais se mettre au service du poète; il doit le prendre comme un ami docile et dévoué, qui trace la route et n'y marche pas, qui désigne le sol où se bâtira le palais, choisisse le terrain où s'asseoiront les fondemens, mais ne pose pas une seule pierre de l'édifice. La musique, il ne faut pas l'oublier, est par elle-même un organe aussi complet pour la pensée que la poésie, non pas qu'elle puisse prétendre à lutter de précision et de souplesse avec la parole, lorsqu'il s'agit d'une idée à expliquer; mais je veux dire seulement qu'étant donné un sentiment à exprimer, le poète et le musicien, en choisissant chacun le côté qui convient le mieux aux ressources de leur art, pourront atteindre à la même puissance et au même succès.

Je ne conseillerais pas à un musicien d'essayer l'expression de sentimens limités et précis, comme l'ambition ou la jalousie, par exemple; et si, de nos jours, il s'est rencontré quelques esprits enthousiastes et inexpérimentés qui ont voulu écrire dans l'orchestre le journal de leurs impressions, il faut les plaindre et les blâmer, mais ne pas suivre la route aventureuse où ils se sont égarés.

Je crois que le musicien doit choisir dans les mouvemens de l'ame les plus généraux et les plus vagues, les plus constans et les plus vifs, tels que la joie, la colère, la tendresse, et ne jamais se hasar-

der dans les routes plus étroites où le pied seul du poète peut marquer son empreinte sans trébucher.

Mozart me paraît avoir admirablement compris les limites de la musique dramatique. Il a écrit dans sa vie plusieurs symphonies, et beaucoup d'admirables. Il a composé pour les instrumens à cordes et les instrumens à vent des morceaux d'une facture spéciale, mais il s'est profondément pénétré des ressources et des convenances de la scène, et on n'a pas à lui reprocher, comme à Spohr ou à Beethowen dans *Faust* et *Fidelio*, d'avoir attribué à la voix humaine le rôle de l'instrumentiste et de l'orchestre.

Don Juan était un sujet difficile qui admettait et demandait l'expression de sentimens variés et distincts. Ce sujet traité selon la manière des musiciens français du XVIIIe siècle, ou des compositeurs italiens du XIXe, n'aurait pas eu le caractère musical que nous lui connaissons. Nous aurions eu une déclamation obscure ou une orgie bruyante, un récitatif morcelé ou bien une assourdissante bacchanale. Mozart n'a rien fait de tout cela. Il a mieux fait. Voyons pourquoi.

Et d'abord que signifie le caractère de don Juan? Molière, Byron et Hoffman l'ont compris diversement : lequel des trois a raison? Dans Molière, don Juan est un gentilhomme libertin, vantard, fanfaron, ivrogne, endetté. On a dit que le dernier trait était de trop. Je ne suis pas de cet avis. On peut mener une vie joyeuse, magnifique et dissolue, et dormir entre les bras des courtisanes dans un somptueux palais, tandis que les créanciers grelottent à la porte. Il n'y a rien de mesquin ni d'absurde, poétiquement parlant, à dévorer, dans une couche embaumée, les châteaux et les prairies que l'on n'a plus, à boire dans une coupe savoureuse une fortune engagée trois fois à des usuriers imbéciles. Cet embarras, très grave pour les économistes, n'a rien de sérieux pour un libertin effréné. Si la carrière de débauche en devient plus courte et plus étroite, elle n'est pas pour cela moins folle et moins rapide. Un homme à qui personne, je l'espère, ne voudra contester son titre de gentilhomme, et qui mettait l'âge de son blason bien au-dessus de sa gloire personnelle, l'auteur de *Lara*, avant de dire adieu à la pruderie hypocrite de l'Angleterre, et d'aller distraire son égoïsme blasé parmi les filles ardentes de Cadiz et de Lisbonne,

a souvent vu l'usure à son chevet. L'opulence débauchée s'accommode très bien du désordre et du dénuement. Celui qui calcule et qui épie l'épuisement de sa fortune n'aurait pas grand'chose à faire pour calculer du même œil l'envahissement de la satiété et l'épuisement de ses plaisirs. Un libertin rangé n'est pas un libertin. Le vice réfléchi n'est qu'une monstruosité misérable, digne de mépris plutôt que de pitié, c'est un vieillard tremblant qui achète au bazar la pudeur affamée.

Tout en reconnaissant que le don Juan de Molière manque de grandeur et de poésie, je crois qu'il faut admettre la vérité du personnage tel qu'il l'a conçu; il a saisi le côté réel et bourgeois plutôt que le côté idéal et poétique, mais il a traduit à merveille la part qu'il avait choisie. Une seule fois, dans Alceste, il lui est arrivé de s'élever au-dessus de la comédie, mais sá pénétration moqueuse s'arrangeait mal de l'invention des rôles énergiques. C'est pourquoi le don Juan de Molière, quoique vrai, n'a qu'une vérité partielle et incomplète.

Byron, en prenant pour sujet de son dernier poème le héros de Molière, l'a transformé selon ses goûts, l'a façonné selon le caractère particulier de son esprit. Molière avait fait don Juan joyeux et comique, Byron l'a fait satirique, insouciant, aventurier, sceptique, contempteur de Dieu et des hommes. Le don Juan de Byron est-il plus complet que celui de Molière? Ne manque-t-il rien à ce page égrillard qui passe du lit de Juana au lit d'Haïdée, de Gulleyaz à Catherine, et qui vient enfin éteindre et assombrir sa verve railleuse parmi les *bas-bleus* de Londres? La satire peut-elle, plus que la comédie, suppléer le drame? Je ne le crois pas. Qu'on y prenne garde, le poème de Byron ne s'attaque pas seulement aux hommes, il s'attaque à la poésie elle-même; c'est un livre prodigieux, mais une perpétuelle négation. Quand il arrive à Byron d'écrire deux ou trois stances d'idéale rêverie ou de passion sincère, c'est toujours avec l'arrière-pensée de couvrir de boue la statue qu'il vient de ciseler, de semer dans la fange les ruines du palais qu'il vient de bâtir. Il fait si bien par ses mordantes épigrammes et ses impitoyables sarcasmes, que le doute ne s'arrrête pas aux lèvres de don Juan; ce n'est pas la vertu seule qu'il met en lambeaux, ce n'est pas les seules croyances qu'il réduit en cendres. Quand il a déchiré

et jeté au vent les lois des sociétés humaines, il ne s'arrête pas, il fait de son héros ce qu'il a fait de la vertu, des croyances et des lois : le doute s'attaque à don Juan lui-même; c'est à peine si l'on y croit.

Dans le don Juan de Byron, il y a autant de Luther et d'Erasme que de Buckingham et de Rochester. Le scepticisme dialectique glace bien souvent le libertinage effréné. Avec un personnage ainsi fait quel drame serait possible? L'action, l'entraînement, se peuvent-ils concilier avec ce perpétuel retour sur soi-même qui concentre la meilleure partie de la vie dans le domaine de la conscience? Quand le don Juan anglais sort des bras d'une femme, ce n'est point pour se plaindre de n'avoir pas trouvé le bonheur qu'il espérait, c'est pour railler le dénouement de l'aventure. Il ne brise pas le miroir où il a vu l'image de son impuissance; il se contente de le ternir du souffle de son ironie. C'est pourquoi le don Juan de Byron n'est pas celui de Mozart.

Hoffman a vu plus avant que Molière et Byron dans l'ame de don Juan; il a donné de ce type poétique une interprétation savante et neuve; le premier il a vu, dans la vie aventureuse de ce libertin grand seigneur, la lutte de la vie morale et de la vie matérielle. Dans les quelques pages qu'il a écrites sur le chef-d'œuvre de Mozart, il explique nettement pourquoi don Juan n'est pas un débauché vulgaire. L'inconstance, loin d'être une violation avilissante des engagemens les plus sacrés, n'est que la perpétuelle poursuite d'un idéal irréalisable. Si don Juan flétrit dona Elvira, dona Anna et Zerlina, ce n'est pas seulement pour le plaisir d'une heure, c'est pour atteindre un bonheur qu'il a rêvé et qu'il ne doit pas connaître. Chaque fois qu'il renonce à ses amours de la veille, c'est qu'il espère trouver dans ses amours du lendemain une ivresse plus durable où noyer le souvenir des jours déjà dévorés. La lutte qu'il a commencée contre les hommes et les choses n'est pas seulement la lutte de l'athéisme et du mépris contre la croyance et le dévouement, c'est le combat de l'espérance défaillante contre la réalité, du cœur inapaisable rassasié des plaisirs qui tarissent et cherchant les plaisirs qui ne tariront pas. C'est le duel de l'homme qui veut être Dieu contre la création jalouse qui limite sa puissance et se raille de ses efforts, c'est le siège d'une cité im-

prenable dont il a vu les murs blanchir à l'horizon, mais qui s'évanouit à mesure qu'il tente de l'escalader.

La débauche ainsi interprétée est une folie, mais une folie digne de compassion, une folie poétique. Le vice, et les flétrissures qu'il inflige à ses victimes, ne sont que les mouvemens tumultueux d'une ame ambitieuse qui s'est trompée de route. Elvire, Anna, Zerline ne sont plus sacrifiées seulement aux désirs d'un libertin; leurs bras qui s'ouvrent pour l'embrasser et qui essaient vainement de le retenir, n'ont pas à regretter leurs caresses, car il était sincère dans son amour comme il est sincère dans son abandon; il croyait pouvoir demeurer, et il ne le peut; il espérait étancher ses lèvres ardentes dans leurs baisers, mais sa lèvre s'est desséchée, et il a cherché des amours nouvelles. Son mépris n'est pas une injure, c'est une colère qui fait pitié, mais qui n'avilit pas.

Le don Juan d'Hoffman est très grand, c'est un type hardi, plein de douleur et de vérité, une élégie poignante et qui fait saigner le cœur; c'est une lamentation désolée sur la misère des affections humaines qui se prétendent divines, durables et heureuses; c'est un poème magnifique, semé d'austères leçons et de lugubres avertissemens. Mais avec cette donnée le drame est-il possible, et le châtiment providentiel est-il intelligible?

Il me semble qu'Hoffman, en faisant une large part à la douleur désespérée de don Juan, fait une part trop mesquine et trop pauvre à son orgueil obstiné. On ne comprend pas assez pourquoi don Juan insulte à Dieu dans chacune de ses débauches, pourquoi il accuse le ciel de son sang attiédi et de ses désirs renaissans. Sans l'orgueil, en effet, la débauche impie de don Juan n'a pas de caractère dramatique. La douleur, la satiété, l'espérance indomptable du libertin, sont un élément d'intérêt, mais d'intérêt purement personnel. L'intérêt dramatique doit naître de l'orgueil qui persévère dans le vice, parce que l'orgueil ainsi conçu est un élément d'action et appelle la vengeance.

Voici donc comme je conçois le drame de don Juan. Après avoir peuplé sa liste homicide de plusieurs milliers de noms oubliés du jour où ils sont inscrits, don Juan, pour la première fois, songe à se fixer; l'œil fatigué de suivre incessamment le sillage du navire, il pense à jeter l'ancre; il choisit la beauté d'Elvire comme un port

où il espère trouver le repos et le bonheur. Mais à peine a-t-il pris pied, qu'il se dégoûte de l'inaction et de la paix. Il veut repartir.

Dona Anna, plus belle, plus idéale, moins crédule et moins confiante, plus difficile à conquérir, lui semble une proie digne de lui; il veut l'avoir, il l'aura; pour l'obtenir, il ne reculera, ni devant l'adultère, puisqu'Elvire est sa femme, ni devant le meurtre, car il mettra l'épée à la main, si le père de dona Anna vient redemander sa fille. Le commandeur n'entre en scène que pour tomber mort aux pieds de don Juan.

La seconde maîtresse a le sort de la première : désirée, elle était sans prix; possédée, elle ne vaut plus un regard. C'est le tour de Zerline. Une jeune fiancée, pleine d'innocence et de candeur, réveille une dernière fois le cœur blasé de don Juan. Cette nouvelle ambition, d'autant plus vive qu'elle est plus singulière et plus neuve, doit se réaliser comme les autres. L'énergique volonté du libertin désespéré aura bon marché de cette vertu ignorante qui ne sait pas se défendre contre l'étonnement. L'heure de la vengeance arrive. Dona Elvire et dona Anna arrachent don Juan aux bras de Zerline.

La mesure est comblée; les hommes ne suffisent plus au châtiment de don Juan, c'est le ciel qui doit s'en charger. Don Juan répond aux solennelles menaces de la statue du commandeur par un défi hautain. Il l'invite à sa table.

La partie est perdue, mais don Juan ne veut pas lâcher pied; il s'enivre joyeusement en attendant son convive de pierre; on frappe à la porte; entre le commandeur. Don Juan veut lui serrer la main. Il se sent pris dans un étau inexorable. Plus de fuite possible, la terre s'ouvre, don Juan s'abîme, l'enfer l'engloutit. Dona Elvire, dona Anna et Zerline sont vengées.

Ainsi le désespoir et l'orgueil, l'élégie et le drame, se marient dans le type de don Juan. La comédie ne suffisait pas, l'ironie n'était qu'une interprétation incomplète, la douleur de la rêverie en présence de la réalité laissait encore dans l'ombre une partie de cette ame prodigieuse. L'orgueil achève le tableau et justifie le châtiment.

C'est, je crois, le type que Mozart avait dans sa pensée, lorsqu'il a écrit la partition de *Don Giovanni*.

On le voit, le libretto de *Don Giovanni* offre au musicien un sujet riche et varié. La diversité des passions, les péripéties qu'elle enfante, les personnalités distinctes qu'elle crée, offrent à l'invention une matière abondante. En même temps, les épisodes de l'action, en groupant à de certains momens la masse des acteurs, permettent à l'harmonie de déployer toutes ses ressources. Or, à l'époque où Mozart vivait, il avait devant lui deux routes, il se trouvait placé entre l'impression ineffaçable des premières études de son enfance et les impressions non moins vives qu'il avait rapportées de ses voyages d'Italie. La lecture et la pratique assidue des chefs-d'œuvre de Sébastien Bach et de Haydn lui inspiraient naturellement une prédilection marquée pour les maîtres de l'Allemagne; mais cette prédilection devait être ébranlée par les ravissantes mélodies qu'il avait entendues à Rome, à Naples et à Milan. Dans les ouvrages d'imagination, je ne suis pas grand partisan des méthodes conciliatoires; je ne puis que sourire de pitié quand j'entends regretter sérieusement que Pascal n'ait pas écrit les Mémoires du Coadjuteur, Racine les comédies de Molière, ou que la couleur éclatante de Rubens n'ait pas été distribuée sur les contours divins de Raphaël. Il faut laisser ces empathiques niaiseries aux salons oisifs et aux académies caduques. Je n'ai pas une haute estime pour les dessins, très habiles d'ailleurs, où Ligorio essayait de tempérer la fantaisie inventive de Brunelleschi par la sévérité des monumens antiques. Et lorsque, de nos jours, on a fait grand bruit d'une prétendue fusion entre l'harmonie allemande et la mélodie italienne; lorsque, renchérissant sur ce nouveau miracle, on a voulu trouver dans une partition le génie de deux nations corrigé par la sagacité d'une troisième; lorsque, pour élever une statue au nouvel artiste, dont personne plus que moi n'admire la persévérance et l'heureuse industrie, on a voulu reconnaître dans ses inspirations des idées écloses dans trois patries diverses, je n'ai vu, dans cette exagération, qu'un aveuglement inexcusable. Je ne crois pas à l'existence de ces génies hybrides. Si l'on venait me dire qu'un statuaire a trouvé moyen d'allier les lignes savantes et pures du Laocoon, la grace harmonieuse de Ghiberti avec la musculature accentuée du Milon, je n'accueillerais cet évangile que par l'incrédulité.

Il ne faut donc pas croire que Mozart ait réalisé ce qui est impossible : la fusion de deux génies séparés l'un de l'autre par une nationalité profonde. Il n'a pas réconcilié, comme on le dit, l'Allemagne avec l'Italie; il a laissé aux deux peuples qu'il avait sérieusement étudiés les traits distinctifs qui les caractérisent. Dire que Mozart est Italien, c'est dire que Rubens appartient à l'école vénitienne. N'est-il pas plus simple et plus vrai de voir dans l'artiste allemand un homme nouveau qui ne relève de personne, mais qui a mis à profit ses lectures et ses méditations, qui a pris, dans les écoles musicales de deux pays, ce qui convenait aux instincts de sa nature, qui a dérobé, par un travail patient, les richesses enfouies dans ces deux mines si diversement colorées, mais qui, dans ses voyages intellectuels, a toujours conservé l'inaltérable personnalité de sa pensée. Si Mozart avait opéré la fusion qu'on lui attribue, il ne mériterait qu'une estime médiocre; ce serait un homme habile, et rien de plus. Mais il n'en a rien fait, comme il est facile de s'en convaincre; il a mis la science au service de la fantaisie, il a fait, sous une autre forme, ce que faisait Michel-Ange lorsqu'il témoignait de ses études anatomiques dans le carton de la guerre des Pisans. Au lieu de mettre l'orchestre sur le théâtre, comme l'ont tenté quelques harmonistes maladroits, il n'a vu dans l'instrumentation qu'un moyen de traduire, sous une forme plus complète et plus puissante, l'idée mélodique qui préexiste chez lui à toutes les phrases de son orchestre.

La manière dont il a conçu tous les accompagnemens de ses chants sera pour les musiciens de tous les temps un sujet éternel d'admiration et d'étude. Ses parties instrumentales, sans jamais s'atténuer jusqu'à la maigreur, sont toujours subordonnées à la partie vocale, et l'enrichissent constamment sans jamais la couvrir au point de l'effacer.

J'admire autant que personne ce qu'on a justement appelé le dialogue de l'orchestre; c'est une belle chose, et très savante, que de livrer alternativement aux flûtes et aux violons un thème, qui, en se transformant, s'explique et révèle à l'auditoire des secrets inattendus; oui, mais cette habileté devient puérile, lorsqu'elle s'isole du premier devoir de l'artiste, lorsqu'au lieu d'obéir, elle domine, lorsqu'au lieu de concourir à l'unité poétique du drame

musical, elle crée dans l'œuvre une œuvre nouvelle qui a sa valeur, son importance, son charme, et distrait l'attention, au lieu de la concentrer.

La gloire de Mozart n'est pas seulement d'avoir excellé dans la mélodie, d'avoir maintenu sévèrement l'obéissance de son orchestre; cette tâche difficile à remplir n'avait pas épuisé les forces de son génie; il a voulu davantage; il a trouvé pour chacun des rôles de son chef-d'œuvre une couleur individuelle et constante; il n'a voulu que ce qu'il pouvait, il n'a voulu que dans les limites de son art, et sa volonté s'est accomplie. Ainsi, les mélodies qu'il met dans la bouche de Zerline sont coquettes, gracieuses, légères, simples, parfois même enfantines; et ce caractère musical, une fois trouvé, ne se dément jamais. Ainsi, dona Elvira se lamente, accuse l'inconstance de son époux, lui reproche de l'avoir délaissée, mais elle ne s'élève pas jusqu'à la menace; elle mêle toujours à ses plaintes et à ses regrets les accens d'un amour méconnu qui ne renonce pas encore à un avenir meilleur. Il y a dans sa tristesse, qui s'exhale en soupirs et en gémissemens, une sorte de résignation pieuse, qui semble demander à Dieu de ramener don Juan plutôt que de le punir. Dona Anna, plus énergique, plus hardie, porte dans sa colère toute la vivacité qu'elle aurait mise dans son amour. Elle a son honneur et son père à venger. Si elle invoque le ciel, c'est pour appeler la foudre sur don Juan. Ces trois physionomies si diverses, Mozart les a si nettement dessinées, qu'il est impossible de les confondre. Sans faire acception du ton dans lequel ces différens rôles sont écrits, si l'on place par la pensée un air de dona Anna dans la bouche de dona Elvira, ou un air de dona Elvira dans la bouche de Zerlina, on s'aperçoit bien vite que Mozart a mis bon ordre à ces caprices de transposition. L'individualité des thèmes qu'il a développés pour chacune de ces trois femmes, est si profondément empreinte dans le style de sa musique, il y a dans le rhythme et la mélodie un caractère si net et si tranché, qu'on ne peut impunément faire chanter à la fille du commandeur les notes qui appartiennent à la fiancée de Mazetto.

Cette même individualité n'est pas gravée en traits moins purs dans les rôles de don Juan, de Leporello, de Mazetto et d'Ottavio. Le chant de don Juan se colore successivement de toutes les im-

pressions qu'il reçoit dans le cours de son rôle, et se modifie selon le caractère des antagonistes qu'il doit combattre. Il est rapide, animé, insolent, quand il met l'épée à la main pour tuer le commandeur. Quand il répond aux apostrophes de dona Anna, il est grave, fier, mais pourtant respectueux; il ne la traite pas en femme vulgaire; il veut lui imposer par son courage et sa contenance; il vient de jouer sa vie pour payer l'insulte qu'il lui a faite, et l'émotion de sa voix témoigne assez de la partie mortelle qu'il vient de soutenir. En présence de dona Elvira, il est dédaigneux; on sent qu'il a hâte de se débarrasser de ses pleurs dont il n'a que faire. Avec Zerlina, c'est autre chose; il veut la séduire et l'enjôler, il se fait mignard et précieux, il veut l'éblouir par ses complimens et ses promesses; sa voix devient douce et lente pour le mensonge et la trahison, comme tout à l'heure elle était hautaine avec le commandeur.

Don Ottavio, efféminé, amoureux de lui-même, ayant à venger une maîtresse qui vaut mieux que lui, une femme qu'il aime, mais qu'il ne comprend pas, témoigne de sa faiblesse par la manière dont il exprime son dévouement. Il veut punir celui qui a souillé sa fiancée, mais on sent à sa voix tremblante qu'il espère plus en Dieu qu'en son bras.

Mazetto, par sa franche rudesse, par sa colère bourgeoise, révèle dans le musicien une richesse de simplicité qui contraste heureusement avec les rôles précédens. — Quant à Leporello, sa verve railleuse, ses craintes pour son maître, et son mépris pour les femmes que don Juan a trahies, son étonnement respectueux pour les aventures qu'il raconte, et sa superstition tremblante quand vient l'heure du châtiment, Mozart n'a rien épargné pour les exprimer. Leporello est le digne confident du maître qui le traîne à sa suite.

Ce n'est pas tout, outre la précision des couleurs, Mozart possède aussi une remarquable précision de style. Quand sa phrase s'arrête, c'est qu'elle ne peut aller plus loin. Il évite avec un soin égal la sécheresse et la redondance; il exprime d'une idée tout ce qu'elle contient, mais il ne l'épuise pas; il ne franchit jamais les limites nécessaires du développement; il renonce delibérément aux effets qu'il pourrait encore produire pour assurer le succès de

ceux qu'il a produits, et en cela il est supérieur à ceux qui, ayant la même richesse, n'ont pas la même avarice. Quand il achève l'explication de son idée, on sent qu'il garde encore en lui-même bien des trésors qu'il pourrait montrer; mais on lui sait bon gré de sa parcimonie : il est magnifique, mais il n'est pas prodigue.

Il faut remercier M. Véron d'avoir pensé à naturaliser sur la scène française le chef-d'œuvre de Mozart. Puisque, malgré son habileté que personne ne conteste, il n'a pas pu trouver un opéra pour la saison, puisque l'auteur de *Guillaume Tell* ne se décide pas à écrire pour nous une partition nouvelle qui grossisse la liste déjà si glorieuse de ses inventions, c'est une heureuse idée d'avoir songé à rajeunir par la pompe des décorations, par la richesse des costumes, un drame musical du premier ordre qui s'en passerait bien, mais qui n'a rien à y perdre. Les magnificences que M. Véron a déployées lundi dernier sur notre scène lyrique serviront à populariser la gloire de Mozart. Le public français, si renommé dans toutes les capitales de l'Europe pour la finesse de son goût et la sagacité de ses jugemens, ne renonce pas volontiers au plaisir des yeux : il n'en est pas encore venu à aimer la musique pour elle-même. M. Véron le sait bien, et il s'est prêté de bonne grâce aux caprices de l'hôte qu'il avait invité. Paris n'est pas encore à la hauteur de Naples ou de Berlin, il juge la musique plus sévèrement que l'Allemagne et l'Italie, mais il se défie de lui-même et se consulte long-temps avant de se prononcer. Il faut donc n'épargner rien pour le circonvenir et l'attirer.

L'ouverture a été bien rendue. Le final du second acte a été exécuté avec une vigueur et une précision qui ne laissent rien à désirer. Les masses vocales étaient bien conduites et chantaient comme une seule voix.

Levasseur, Adolphe Nourrit et Mlle Falcon ont très bien compris la difficulté de la tâche qu'ils avaient acceptée. Levasseur, moins vif, moins comique que Santini, a été, selon moi, plus fidèle à l'esprit de son rôle. Dès son entrée en scène, il s'est posé d'une façon grave. Il y avait dans sa raillerie, dans sa gaîté bruyante, quelque chose de satanique. Quant à l'exécution vocale, il a été parfait. Adolphe Nourrit, avec la chaleur d'ame et la pureté de chant qu'on lui connaît, a su imprimer au caractère de don

Juan une physionomie pleine de verve et d'animation. Il a très bien dit son air avec Zerline, et n'a pas un seul instant manqué de l'élégance et de la grâce si nécessaires à son rôle. Mademoiselle Falcon, dans le rôle le plus difficile de la pièce, où tant de cantatrices ont échoué, a fait preuve d'un talent remarquable. Dans son grand air du premier acte elle a trouvé des accens déchirans. Elle fera mieux encore, j'en suis sûr, aux réprésentations suivantes, et nous aurons enfin un *don Juan* digne de l'opéra.

GUSTAVE PLANCHE.

DESTINÉES

DE

LA POÉSIE.

Les deux fragmens qui suivent, et que nous devons à une communication amicale, font partie d'une œuvre nouvelle que M. de Lamartine doit nous donner dans les premiers jours d'avril (1). Pour sujet, le poète a pris les *Destinées de la poésie*. Après les avoir présagées dans leurs futures évolutions, il éclaire sa pensée par autant de tableaux ou d'exemples rapportés le plus souvent de son dernier voyage. L'Orient, la terre prophétique du genre humain, élève ainsi encore une fois la voix pour parler d'avenir; et il est bon que tous les vagues pressentimens qui nous assiègent soient enfin illuminés par un peu du soleil d'Arabie. Les ruines de Balbek fournissent au poète le sujet d'un beau tableau.

Un jour, j'avais traversé les sommets du Sannim, couverts de neiges éternelles, et j'étais redescendu du Liban couronné de son

(1) Chez Charles Gosselin, éditeur des œuvres complètes de Lamartine.

diadème de cèdres, dans le désert nu et stérile d'Héliopolis. A la fin d'une journée de route pénible et longue, à l'horizon encore éloigné devant nous, sur les derniers degrés des montagnes noires de l'Anti-Liban, un groupe immense de ruines jaunes, dorées par le soleil du soir, se détachaient de l'ombre des montagnes et répercutaient les rayons du couchant! Nos guides nous les montraient du doigt, et criaient : Balbek! Balbek! C'était en effet la merveille du désert, la fabuleuse Balbek qui sortait tout éclatante de son sépulcre inconnu pour nous raconter des âges dont l'histoire a perdu la mémoire. Nous avancions lentement aux pas de nos chevaux fatigués, les yeux attachés sur les murs gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et colossales qui semblaient s'étendre, grandir, s'alonger à mesure que nous en approchions. Un profond silence régnait dans toute notre caravane, chacun aurait craint de perdre une impression de cette scène en communiquant celle qu'il venait d'avoir; les Arabes mêmes se taisaient et semblaient recevoir aussi une forte et grave pensée de ce spectacle qui nivelle toutes les pensées. Enfin, nous touchâmes aux premiers blocs de marbre, aux premiers tronçons de colonnes que les tremblemens de terre ont secoués jusqu'à plus d'un mille des monumens mêmes, comme les feuilles sèches jetées et roulées loin de l'arbre après l'ouragan. Les profondes et larges carrières qui déchirent, comme des gorges de vallées, les flancs noirs de l'Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux; ces vastes bassins de pierre dont les parois gardent encore les traces profondes du ciseau qui les a creusées pour en tirer d'autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d'autres entièrement taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n'attendre que les chars ou les bras de générations de géans pour les mouvoir; un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur, et seize pieds d'épaisseur. Un de nos Arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et grimpant sur cette pierre en s'accrochant aux entaillures du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages; mais le piédestal écrasait par sa masse l'homme de nos jours, l'homme disparaissait devant son œuvre : il

faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre, et les plates-formes des temples de Balbek en montrent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases! Nous suivîmes notre route entre le désert à gauche et les ondulations de l'Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les Arabes pasteurs, et le lit d'un large torrent qui serpente entre les ruines, et aux bords duquel s'élèvent quelques beaux noyers. L'Acropolis, ou la colline artificielle qui porte tous les grands monumens d'Héliopolis, nous apparaissait çà et là entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres; enfin nous la découvrîmes tout entière, et toute la caravane s'arrêta comme par un instinct électrique. Aucune plume, aucun pinceau ne pourrait décrire l'impression que ce seul regard donne à l'œil et à l'ame; sous nos pas, dans le lit du torrent, au milieu des champs, autour de tous les troncs d'arbres, des blocs immenses de granit rouge ou gris, de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre jaune aussi éclatante que le marbre de Paros; tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés, architraves, volutes, corniches, entablemens, piédestaux, membres épars, et qui semblent palpitans, des statues tombées la face contre terre; tout cela épars, confus, groupé en monceaux, disséminé en mille fragmens, et ruisselant de toutes parts comme les laves d'un volcan qui vomirait les débris d'un grand empire! A peine un sentier pour se glisser à travers ces balayures des arts qui couvrent toute la terre; et le fer de nos chevaux glissait et se brisait à chaque pas sur l'acanthe polie des corniches, ou sur le sein de neige d'un torse de femme; l'eau seule de la rivière de Balbek se faisait jour parmi ces lits de fragmens, et lavait de son écume murmurante les brisures de ces marbres qui font obstacle à son cours.

Au-delà de ces écumes de débris qui forment de véritables dunes de marbre, la colline de Balbek, plate-forme de mille pas de long, de sept cents pieds de large, toute bâtie de mains d'hommes, en pierres de taille, dont quelques-unes ont cinquante à soixante pieds de longueur sur vingt à vingt-deux d'élévation, mais la plupart de quinze à trente; cette colline de granit taillée se présentait à nous par son extrémité orientale, avec ses bases profondes et

ses revêtemens incommensurables, où trois morceaux de granit forment cent quatre-vingts pieds de développement, et près de quatre mille pieds de surface, avec les larges embouchures de ses voûtes souterraines où l'eau de la rivière s'engouffrait en bondissant, où le vent jetait avec l'eau des murmures semblables aux volées lointaines des grandes cloches de nos cathédrales. Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des grands temples se montrait à nous, détachée de l'horizon bleu et rosé, en couleur d'or; quelques-uns de ces monumens déserts semblaient intacts et sortis d'hier des mains de l'ouvrier; d'autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de murailles inclinés, et des frontons démantelés; l'œil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l'horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les trois colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géans.

Nous ne nous arrêtâmes que quelques minutes, pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distances; et sûrs enfin de posséder pour le lendemain ce spectacle que les rêves mêmes ne pourraient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait, il fallait trouver un asile, ou sous la tente, ou sous quelque voûte de ces ruines, pour passer la nuit et nous reposer d'une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines, et une vaste plage toute blanche de débris; et traversant quelques champs de gazon brouté par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s'élevait, à quelque cent pas de nous, d'un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s'entr'ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d'une cabane basse et à demi cachée par des pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de débris de marbre et de porphyre mal collés ensemble

avec un peu de ciment; une petite ogive de pierre s'élevait d'un ou deux pieds au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette masure, et une petite cloche semblable à celle que l'on peint sur la grotte des ermites y tremblait aux bouffées du vent. C'était le palais épiscopal de l'évêque arabe de Balbek qui surveille dans ce désert un petit troupeau de douze ou quinze chrétiens de la communion grecque, perdus au milieu de ces déserts et de la tribu féroce des Arabes indépendans des Bquà. Jusque là nous n'avions vu aucun être vivant que les chacals qui couraient entre les colonnes du grand temple, et les petites hirondelles au collier de soie rose qui bordaient, comme un ornement d'architecture orientale, les corniches de la plate-forme. L'évêque, averti par le bruit de notre caravane, arriva bientôt, et, s'inclinant sur sa porte, m'offrit l'hospitalité. C'était un beau vieillard aux cheveux et à la barbe d'argent, à la physionomie grave et douce, à la parole noble, suave et cadencée, tout-à-fait semblable à l'idée du prêtre dans le poème ou dans le roman, et digne en tout de montrer sa figure de paix, de résignation et de charité dans cette scène solennelle et de ruines et de méditation. Il nous fit entrer dans une petite cour intérieure pavée aussi d'éclats de statues, de morceaux de mosaïques et de vases antiques; et nous livrant sa maison, c'est-à-dire deux petites chambres basses sans meubles et sans portes, il se retira et nous laissa, suivant la coutume orientale, maîtres absolus de sa demeure. Pendant que nos Arabes plantaient en terre, autour de la maison, les chevilles de fer pour y attacher par un anneau les jambes de nos chevaux, et que d'autres allumaient un feu dans la cour pour nous préparer le pilaw et cuire les galettes d'orge, nous sortîmes pour jeter un second regard sur les monumens qui nous environnaient. Les grands temples étaient devant nous comme des statues sur leurs piédestaux, le soleil les frappait d'un dernier rayon qui se retirait lentement d'une colonne à l'autre, comme les lueurs d'une lampe que le prêtre emporte au fond du sanctuaire, et les mille ombres des portiques, des piliers, des colonnades, des autels, se répandaient mourantes sous la vaste forêt de pierre, et remplaçaient peu à peu sur l'Acropolis les éclatantes lueurs du marbre et du travertin. Plus loin, dans la plaine, c'était un océan de ruines qui ne se perdait qu'à l'horizon; on eût dit des vagues de pierre

hissées contre un écueil, et couvrant une immense plage de leur blancheur et de leur écume. Rien ne s'élevait au-dessus de cette mer de débris, et la nuit qui tombait des hauteurs déjà grises d'une chaîne de montagnes, les ensevelissait successivement dans son ombre. Nous restâmes quelques momens assis, silencieux et pensifs, devant ce spectacle sans paroles, et nous rentrâmes à pas lents dans la petite cour de l'évêque, éclairée par le foyer des Arabes.

Assis sur quelques fragmens de corniches et de chapiteaux qui servaient de bancs dans la cour, nous mangeâmes rapidement le sobre repas du voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque temps à nous entretenir, avant le sommeil, de ce qui remplissait nos pensées. Le foyer s'éteignait, mais la lune se levait pleine et éclatante dans le ciel limpide, et passant à travers les crénelures d'un grand mur de pierres blanches et les dentelures d'une fenêtre en arabesque qui bornaient la cour du côté du désert, elle éclairait l'enceinte d'une clarté qui rejaillissait sur toutes les pierres. Le silence et la rêverie nous gagnèrent; ce que nous pensions à cette heure, à cette place, si loin du monde vivant, dans ce monde mort, en présence de tant de témoins muets, d'un passé inconnu, mais qui bouleverse toutes nos petites théories d'histoire et de philosophie de l'humanité; ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos cœurs, de nos systèmes, de nos idées, hélas! et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos sentimens individuels, Dieu seul le sait, et nos langues n'essayaient pas de le dire; elles auraient craint de profaner la solennité de cette heure, de cet astre, de ces pensées mêmes : nous nous taisions. Tout à coup, comme une plainte douce et amoureuse, comme un murmure grave et accentué par la passion sortit des ruines derrière ce grand mur percé d'ogives arabes, et dont le toit nous avait paru écroulé sur lui-même; ce murmure vague et confus s'enfla, se prolongea, s'éleva plus fort et plus haut, et nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs voix en chœur, un chant monotone, mélancolique et tendre, qui montait, qui baissait, qui mourait, qui renaissait alternativement et qui se répondait à lui-même : c'était la prière du soir que l'évêque arabe faisait avec son petit troupeau, dans l'enceinte éboulée de ce qui avait été son église; monceaux

de ruines entassées récemment par une tribu d'Arabes idolâtres. Rien ne nous avait préparés à cette musique de l'ame, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du cœur humain, dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes accumulées par les tremblemens de terre, par les Barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure, les accens de cette poésie sainte, jusqu'à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que le dernier soupir de ces voix pieuses se fût assoupi dans le silence accoutumé de ces vieux débris.

Voilà, nous disions-nous en nous levant, ce que sera sans doute la poésie des derniers âges : soupir et prière sur des tombeaux, aspiration plaintive vers un monde qui ne connaîtra ni mort ni ruines !

. . . . . .

Ailleurs l'auteur, après avoir décrit une scène touchante qui se passe dans un couvent maronite de la *Vallée des Saints*, s'élève aux plus hautes considérations sur l'avenir du caractère social de la poésie.

. . . . . .

Nous restâmes muets et enchantés comme les esprits célestes, quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes ; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentimens du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici bas qu'une adoration et un hymne.

Mais nous ne sommes pas à ces temps : le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre ; la poésie aura d'ici là de nouvelles, de hautes destinées à remplir.

Elle ne sera plus lyrique dans le sens où nous prenons ce mot; elle n'a pas assez de jeunesse, de fraîcheur, de spontanéité d'impression, pour chanter comme au premier réveil de la pensée humaine. Elle ne sera plus épique; l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser, intéresser par les longs récits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité; elle ne sera plus dramatique, parce que la scène de la vie réelle a, dans nos temps de liberté et d'action politique, un intérêt plus pressant, plus réel et plus intime que la scène du théâtre; parce que les classes élevées de la société ne vont plus au théâtre pour être émues, mais pour juger; parce que la société est devenue critique de naïve qu'elle était. Il n'y a plus de bonne foi dans les plaisirs. Le drame va tomber au peuple; il était né du peuple et pour le peuple, il y retourne; il n'y a plus que la classe populaire qui porte son cœur au théâtre : or, le drame populaire, destiné aux classes illétrées, n'aura pas de long-temps une expression assez noble, assez élégante, assez élevée pour attirer la classe lettrée. La classe lettrée abandonnera donc le drame; et quand le drame populaire aura élevé son parterre jusqu'à la hauteur de la langue d'élite, cet auditoire le quittera encore, et il lui faudra sans cesse redescendre pour être senti. C'est une question d'aristocratie et de démocratie; le drame est l'image la plus fidèle de la civilisation.

La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour long-temps; elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale comme les époques que le genre humain va traverser; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave; non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'ame. Ce sera l'homme lui-même et non plus son image, l'homme sincère et tout entier. Les signes avant-coureurs de cette transformation de la poésie sont visibles depuis plus d'un siècle; — ils se multiplient de nos jours. La poésie s'est dépouillée de plus en plus de sa forme artificielle, elle n'a presque plus de forme qu'elle-même.—A mesure que tout s'est spiritualisé dans le monde, elle aussi se spiritualise; elle ne veut plus de mannequin, elle n'invente plus de machine, car la

première chose que fait maintenant l'esprit du lecteur, c'est de dépouiller le mannequin, c'est de démonter la machine et de chercher la poésie seule dans l'œuvre poétique, et de chercher aussi l'ame du poète sous sa poésie. Mais sera-t-elle morte pour être plus vraie, plus sincère, plus réelle qu'elle ne le fut jamais? Non sans doute, elle aura plus de vie, plus d'intensité, plus d'action qu'elle n'en eut encore! Et j'en appelle à ce siècle naissant qui déborde de tout ce qui est la poésie même, amour, religion, liberté? et je me demande s'il y eut jamais dans les époques littéraires un moment si remarquable en talens éclos, et en promesses qui écloront à leur tour? Je le sais mieux que personne, car j'ai été souvent le confident inconnu de ces mille voix mystérieuses qui chantent dans le monde ou dans la solitude, et qui n'ont pas encore d'écho dans leur renommée; non, il n'y eut jamais autant de poètes et plus de poésie qu'il n'y en a en France et en Europe, au moment où j'écris ces lignes, au moment où quelques esprits superficiels ou préoccupés s'écrient que la poésie a accompli ses destinées, et prophétisent la décadence de l'humanité! Je ne vois aucun signe de décadence dans l'intelligence humaine, aucun symptôme de lassitude ni de vieillesse; je vois des institutions vieillies qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de vie tourmente et pousse en tous sens, et qui reconstruiront sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donné à faire et à refaire sans cesse à l'homme, sa propre destinée. Dans cette œuvre, la poésie a sa place, quoique Platon voulût l'en bannir! C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui, montrant à l'homme la vulgarité de son œuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au cœur le courage de les tenter, et l'espérance de les atteindre!

A côté de cette destinée philosophique rationnelle, politique, sociale, de la poésie à venir, elle a une destinée nouvelle à accomplir, elle doit suivre la pente des institutions et de la presse, elle doit se faire peuple et devenir populaire comme la religion, la raison et la philosophie. La presse commence à pressentir cette œuvre, œuvre immense et puissante qui, en portant sans cesse à tous la pensée de tous, abaissera les montagnes, élèvera les vallées,

nivellera les inégalités des intelligences, et ne laissera bientôt plus d'autre puissance sur la terre que celle de la raison universelle qui aura multiplié sa force par la force de tous. Sublime et incalculable association de toutes les pensées dont les résultats ne peuvent être appréciés que par celui qui a permis à l'homme de la concevoir et de la réaliser! La poésie de nos jours a déjà tenté cette forme, et des talens d'un ordre élevé se sont abaissés pour tendre la main au peuple : la poésie s'est faite chanson, pour courir sous l'aile du refrain dans les camps ou dans les chaumières; elle y a porté quelques nobles souvenirs, quelques généreuses inspirations, quelques sentimens de morale sociale; mais cependant, il faut le déplorer, elle n'a guère popularisé que des passions, des haines ou des envies. C'est à populariser des vérités, de l'amour, de la raison, des sentimens exaltés de religion et d'enthousiasme, que ces génies populaires doivent consacrer leur puissance à l'avenir. Cette poésie est à créer; l'époque la demande, le peuple en a soif, il est plus poète par l'ame que nous, car il est plus près de la nature; mais il a besoin d'un interprète entre cette nature et lui : c'est à nous de lui en servir, et de lui expliquer par ses sentimens rendus dans sa langue, ce que Dieu a mis de bonté, de noblesse, de générosité, de patriotisme et de piété enthousiaste dans son cœur! Toutes les époques primitives de l'humanité ont eu leur poésie ou leur spiritualisme chanté; la civilisation avancée serait-elle la seule époque qui fît taire cette voix intime et consolante de l'humanité? Non, sans doute, rien ne meurt dans l'ordre éternel des choses, tout se transforme : la poésie est l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges.

Il y a un morceau de poésie nationale dans la Calabre, que j'ai entendu chanter souvent aux femmes d'Amalfi en revenant de la fontaine. Je l'ai traduit autrefois en vers, et ces vers me semblent s'appliquer si bien au sujet que je traite, que je ne puis me refuser à les insérer ici. C'est une femme qui parle :

Quand assise à douze ans à l'angle du verger,
Sous les citrons en fleurs ou les amandiers roses,
Le souffle du printemps sortait de toutes choses,
Et faisait sur mon cou mes boucles voltiger,
Une voix me parloit si douce au fond de l'ame,
Qu'un frisson de plaisir en courait sur ma peau;

Ce n'était pas le vent, la cloche, le pipeau,
Ce n'était nulle voix d'enfant, d'homme ou de femme;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur déjà parlait au mien!

Quand plus tard mon fiancé venait de me quitter,
Après des soirs d'amour au pied du sycomore,
Quand son dernier baiser retentissait encore
Au cœur qui sous sa main venait de palpiter,
La même voix tintait long-temps dans mes oreilles,
Et sortant de mon cœur m'entretenait tout bas;
Ce n'était pas sa voix ni le bruit de ses pas,
Ni l'écho des amans qui chantaient sous les treilles;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur parlait encore au mien!

Quand jeune et déjà mère autour de mon foyer
J'assemblais tous les biens que le ciel nous prodigue,
Qu'à ma porte un figuier laissait tomber sa figue
Aux mains de mes garçons qui le faisaient ployer,
Une voix s'élevait de mon sein tendre et vague,
Ce n'était pas le chant du coq ou de l'oiseau,
Ni des souffles d'enfans dormant dans leur berceau,
Ni la voix des pêcheurs qui chantaient sur la vague;

C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur chantait avec le mien!

Maintenant je suis seule et vieille à cheveux blancs,
Et le long des buissons abrités de la bise,
Chauffant ma main ridée au foyer que j'attise,
Je garde les chevreaux et les petits enfans;
Cependant dans mon sein la voix intérieure
M'entretient, me console et me chante toujours;

Ce n'est plus cette voix du matin de mes jours,
Ni l'amoureuse voix de celui que je pleure,

Mais c'est vous, oui, c'est vous, ô mon Ange gardien,
Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien.

Ce que ces femmes de Calabre disaient ainsi de leur Ange gardien, l'humanité peut le dire de la poésie. C'est aussi cette voix intérieure qui lui parle à tous les âges, qui aime, chante, prie ou pleure avec elle à toutes les phases de son pélerinage séculaire ici bas.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

X.

MADAME DE SOUZA.

Un ami qui, après avoir beaucoup connu le monde, s'en est presque entièrement retiré et qui juge de loin, et comme du rivage, ce rapide tourbillon où l'on s'agite ici, m'écrivait récemment à propos de quelques aperçus sur le caractère des œuvres contemporaines : « Tout ce que vous me dites de nos *sublimes* m'intéresse au dernier point. Vraiment, ils le sont! Ce qui manque, c'est du calme et de la fraîcheur, c'est quelque belle eau pure qui guérisse nos palais échauffés. » Cette qualité de fraîcheur et de délicatesse, cette lim-

pidité dans l'émotion, cette sobriété dans la parole, ces nuances adoucies et reposées, en disparaissant presque partout de la vie actuelle et des œuvres d'imagination qui s'y produisent, deviennent d'autant plus précieuses là où on les rencontre en arrière, et dans les ouvrages aimables qui en sont les derniers reflets. On aurait tort de croire qu'il y a faiblesse et perte d'esprit à regretter ces agrémens envolés, ces fleurs qui n'ont pu naître, ce semble, qu'à l'extrême saison d'une société aujourd'hui détruite. Les peintures nuancées dont nous parlons supposent un goût et une culture d'ame que la civilisation démocratique n'aurait pas abolis sans inconvénient pour elle-même, s'il ne devait renaître dans les mœurs nouvelles quelque chose d'analogue un jour. La société moderne, lorsqu'elle sera un peu mieux assise et débrouillée, devra avoir aussi son calme, ses coins de fraîcheur et de mystère, ses abris propices aux sentimens perfectionnés, quelques forêts un peu antiques, quelques sources ignorées encore. Elle permettra, dans son cadre en apparence uniforme, mille distinctions de pensées et bien des formes rares d'existences intérieures; sans quoi elle serait sur un point très au-dessous de la civilisation précédente et ne satisferait que médiocrement toute une famille d'ames. Dans les momens de marche ou d'installation incohérente et confuse, comme le sont les temps présens, il est simple qu'on aille au plus important, qu'on s'occupe du gros de la manœuvre, et que de toutes parts, même en littérature, ce soit l'habitude de frapper fort, de viser haut et de s'écrier par des trompettes ou des porte-voix. Les graces discrètes reviendront peut-être à la longue, et avec une physionomie qui sera appropriée à leurs nouveaux alentours; je le veux croire; mais tout en espérant au mieux, ce ne sera pas demain sans doute que se recomposeront leurs sentimens et leur langage. En attendant, l'on sent ce qui manque, et parfois l'on en souffre; on se reprend, dans certaines heures d'ennui, à quelques parfums du passé, d'un passé d'hier encore, mais qui ne se retrouvera plus; et voilà comment je me suis remis l'autre matinée à relire *Eugène de Rothelin*, *Adèle de Sénange*, et pourquoi j'en parle aujourd'hui.

Une jeune fille qui sort pour la première fois du couvent où elle a passé toute son enfance, un beau lord élégant et sentimental,

comme il s'en trouvait vers 1780 à Paris, qui la rencontre dans un léger embarras et lui apparaît d'abord comme un sauveur, un très vieux mari, bon, sensible, paternel, jamais ridicule, qui n'épouse la jeune fille que pour l'affranchir d'une mère égoïste et lui assurer fortune et avenir; tous les événemens les plus simples de chaque jour entre ces trois êtres qui, par un concours naturel de circonstances, ne vont plus se séparer jusqu'à la mort du vieillard; des scènes de parc, de jardin, des promenades sur l'eau, des causeries autour d'un fauteuil; des retours au couvent et des visites aux anciennes compagnes; un babil innocent, varié, railleur ou tendre, traversé d'éclairs passionnés; la bienfaisance se mêlant, comme pour le bénir, aux progrès de l'amour; puis, de peur de trop d'uniformes douceurs, le monde au fond, saisi de profil, les ridicules ou les noirceurs indiqués, plus d'un original ou d'un sot marqué d'un trait divertissant au passage; la vie réelle en un mot, embrassée dans un cercle de choix; une passion croissante qui se dérobe, comme ces eaux de Neuilly, sous des rideaux de verdure et se replie en délicieuses lenteurs; des orages passagers, sans ravages, semblables à des pluies d'avril; la plus difficile des situations honnêtes menée à fin jusque dans ses moindres alternatives, avec une aisance qui ne penche jamais vers l'abandon, avec une noblesse de ton qui ne force jamais la nature, avec une mesure indulgente pour tout ce qui n'est pas indélicat; tels sont les mérites principaux d'un livre où pas un mot ne rompt l'harmonie. Ce qui y circule et l'anime, c'est le génie d'Adèle, génie aimable, gai, mobile, ailé comme l'oiseau, capricieux et naturel, timide et sensible, vermeil de pudeur, fidèle, passant du rire aux larmes, plein de chaleur et d'enfance.

On était à la veille de la révolution, quand ce charmant volume fut composé; en 93, à Londres, au milieu des calamités et des gênes, l'auteur le publia. Cette Adèle de Sénange parut dans ses habits de fête, comme une vierge de Verdun échappée au massacre, et ignorant le sort de ses compagnes.

Mme de Souza, alors Mme de Flahaut, avant d'épouser fort jeune le comte de Flahaut, âgé déjà de cinquante-sept ans, avait été élevée au couvent à Paris. C'est ce couvent même qu'elle a peint sans doute dans *Adèle de Sénange*. Il y avait un hôpital annexé

au couvent; avec quelques pensionnaires les plus sages, et comme récompense, elle allait à cet hôpital tous les lundis soirs servir les pauvres et leur faire la prière. Elle perdit de bonne heure ses parens; les souvenirs du couvent furent ses souvenirs de famille; cette éducation première influa, nous le verrons, sur toute sa pensée, et chacun de ses écrits en retrace les vives images. Mariée, logée au Louvre, elle dut l'idée d'écrire à l'ennui que lui causaient les discussions politiques de plus en plus animées aux approches de la révolution; elle était trop jeune, disait-elle, pour prendre goût à ces matières, et elle voulait se faire un intérieur. Dans le roman d'*Émilie et Alphonse* la duchesse de Candale, récemment mariée, écrit à son amie Mlle d'Astey : « Je me suis fait une petite retraite dans un des coins de ma chambre; j'y ai placé une seule chaise, mon piano, ma harpe, quelques livres, une jolie table sur laquelle sont mes desseins et mon écritoire; et, là, je me suis tracé une sorte de cercle idéal qui me sépare du reste de l'appartement. Vient-on me voir? je sors bien vite de cette barrière pour empêcher qu'on y pénètre; si par hasard on s'avance vers mon asile, j'ai peine à contenir ma mauvaise humeur; je voudrais qu'on s'en allât. » Mme de Flahaut, en sa chambre du Louvre, dut se faire une retraite assez semblable à celle de Mme de Candale, d'autant plus qu'elle avait dans son isolement une intimité toute trouvée. Si on voulait franchir son cercle idéal, si on lui parlait politique, elle répondait que M. de Sénange avait eu une attaque de goutte, et qu'elle en était fort inquiète. Dans *Eugénie et Mathilde*, où elle a peint l'impression des premiers événemens de la révolution sur une famille noble, il est permis de lui attribuer une part du sentiment de Mathilde, qui se dit *ennuyée* à l'excès de cette révolution, toutes les fois qu'elle n'en est pas désolée. *Adèle de Sénange* fut donc écrite sans aucun apprêt littéraire, dans un simple but de passe-temps intime. Un jour pourtant, l'auteur, cédant à un mouvement de confiance qui lui faisait lever sa barrière idéale, proposa à un ami d'arranger une lecture devant un petit nombre de personnes; cette offre, jetée en avant, ne fut pas relevée; on lui croyait sans peine un esprit agréable, mais non pas un talent d'écrivain. *Adèle de Sénange* se passa ainsi d'auditeurs; on sait que *Paul et Virginie* avait eu grand'peine à en trouver. La révolution parcou-

rant rapidement ses phases, Mme de Flahaut quitta Paris et la France après le 2 septembre. M. de Flahaut, emprisonné, fût bientôt victime. A force d'or et de diamans, prodigués par la famille et les amis du dehors à l'un des geôliers, il était parvenu à s'évader et vivait dans une cachette sûre. Mais quelqu'un raconta devant lui que son avocat venait d'être arrêté comme soupçonné de lui donner asile; M. de Flahaut, pour justifier l'innocent, quitta sa retraite dès six heures du matin, et se rendit à la Commune où il se dénonça lui-même; il fut peu de jours après guillotiné. Robespierre mort, Mme de Flahaut partit d'Angleterre avec son fils, et vint en Suisse, espérant déjà rentrer en France; mais les obstacles n'étaient pas levés. Rôdant toujours autour de cette France interdite, elle séjourna encore à Hambourg, et c'est dans cette ville que la renommée, désormais attachée à son nom par *Adèle de Sénange*, noua sa première connaissance avec M. de Souza, qu'elle épousa plus tard, vers 1802. Elle avait publié dans cet intervalle *Émilie et Alphonse* en 1799, *Charles et Marie* en 1801.

Charles et Marie est un gracieux et touchant petit roman anglais, un peu dans le goût de Miss Burney. Le paysage de parcs et d'élégans *cottages*, les mœurs, les ridicules des ladies chasseresses ou savantes, la sentimentalité languissante et pure des amans, y composent un tableau achevé qui marque combien ce séjour en Angleterre a inspiré naïvement l'auteur. Un critique ingénieux, et certes compétent en fait de délicatesse, M. Patin, dans un jugement qu'il a porté sur Mme de Souza, préfère ce joli roman de *Charles et Marie* à tous les autres. Pour moi, je l'aime, mais sans la même prédilection. Il y a, si je l'ose dire, comme dans les romans de Miss Burney, une trop grande profusion de tons vagues, doux jusqu'à la mollesse, pâles et blondissans. Mme de Souza dessine d'ordinaire davantage, et ses couleurs sont plus variées. C'est dans *Charles et Marie* que se trouve ce mot ingénieux, souvent cité : « Les défauts dont on a la prétention ressemblent à la laideur parée; on les voit dans tout leur jour. »

Si le voyage en Angleterre, le ciel et la verdure de cette contrée jetèrent une teinte lactée, vaporeuse, sur ce roman de *Charles et Marie*, on trouve dans celui d'*Eugénie et Mathilde*, qui parut seu-

lement en 1811, des reflets non moins frappans de la nature du nord, des rivages de Hollande, des rades de la Baltique, où se prolongeait tristement l'exil de Mme de Flahaut. « La verdure dans les « climats du nord a une teinte particulière dont la couleur égale « et tendre, peu à peu, vous repose et vous calme... Cet aspect ne « produisant aucune surprise laisse l'ame dans la même situation; « état qui a ses charmes, et peut-être plus encore lorsqu'on est « malheureux. Assises dans la campagne, les deux sœurs s'aban- « donnaient à de longues rêveries, se perdaient dans de vagues « pensées, et, sans avoir été distraites, revenaient moins agitées. » Et un peu plus loin; « M. de Revel, dans la vue de distraire sa fa- « mille, se plaisait à lui faire admirer les riches paturages du Hol- « stein, les beaux arbres qui bordent la Baltique, cette mer dont « les eaux pâles ne diffèrent point de celles des lacs nombreux dont « le pays est embelli, et les gazons toujours verts qui se perdent « sous les vagues. Ils étaient frappés de cette physionomie étran- « gère que chacun trouve à la nature dans les climats éloignés de « celui qui l'a vu naître. La perspective riante du lac de Ploën les « faisait en quelque sorte respirer plus à l'aise. Ne possédant rien « à eux, ils apprirent, comme le pauvre, à faire leur délassement « d'une promenade, leur récompense d'un beau jour, enfin à jouir « des biens accordés à tous. » Mme de Souza d'ordinaire s'arrête peu à décrire la nature; si elle le fait ici avec plus de complaisance, c'est qu'un souvenir profond et consolateur s'y est mêlé. La riante Adèle de Sénange, qui ne connaissait que les allées de Neuilly et les peupliers de son île, la voilà presque devenue, au bord de cette Baltique, la sœur de la rêveuse Valérie.

Adèle de Sénange en effet, dans l'ordre des conceptions romanesques qui ont atteint à la réalité vivante, est bien sœur de Valérie, comme elle l'est aussi de Virginie, de Mlle de Clermont, de la princesse de Clèves, comme Eugène de Rothelin est un noble frère d'Adolphe, d'Edouard, du Lépreux, de ce chevalier des Grieux si fragile et si pardonné. Je laisse à part le grand René dans sa solitude et sa prédominance. Heureux celui qui puisant en lui-même ou autour de lui, et grâce à l'idéal ou grâce au souvenir, enfantera un être digne de la compagnie de ceux que j'ai nommés, ajoutera

un frère ou une sœur inattendue à cette famille encore moins admirée que chérie ; il ne mourra pas tout entier !

Eugène de Rothelin, publié en 1808, paraît à quelques bons juges le plus exquis des ouvrages de Mme de Souza, et supérieur même à *Adèle de Sénange*. S'il fallait se prononcer et choisir entre des productions presque également charmantes, nous serions bien embarrassé vraiment; car, si *Eugène de Rothelin* nous représente le talent de Mme de Souza dans sa plus ingénieuse perfection, *Adèle* nous le fait saisir dans son jet le plus naturel, le plus voisin de sa source et, pour ainsi dire, le plus jaillissant. Pourtant, comme art accompli, comme pouvoir de composer, de créer en observant, d'inventer et de peindre, *Eugène* est une plus grande preuve qu'*Adèle*. En appliquant ici ce que j'ai eu l'occasion de dire ailleurs au sujet de l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, chaque ame un peu fine et sensible, qui oserait écrire sans apprêt, a en elle-même la matière d'un bon roman. Avec une situation fondamentale qui est la nôtre, situation qu'on déguise, qu'on dépayse légèrement dans les accessoires, il y a moyen de s'intéresser à peindre comme pour des mémoires confidentiels et d'intéresser à notre émotion les autres. Le difficile est de récidiver lorsqu'on a dit ce premier mot si cher, lorsqu'on a exhalé sous une enveloppe plus ou moins trahissante ce secret qui parfume en se dérobant. Dans *Adèle de Sénange* la vie se partage en deux époques, un couvent où l'on a été élevée dans le bonheur durant des années, un mariage heureux encore, mais inégal par l'âge. Dans *Eugène de Rothelin*, l'auteur n'en est plus à cette donnée à demi personnelle et la plus voisine de son cœur ; ce n'est plus une toute matinale et adolescente peinture où s'échappent d'abord et se fixent vivement sur la toile bien des traits dont on est plein. Ici c'est un contour plus ferme, plus fini, sur un sujet plus désintéressé ; l'observation du monde y tient plus de place, sans que l'attendrissement y fasse faute ; l'affection et l'ironie s'y balancent par des demi-teintes savamment ménagées. La passion ingénue, coquette parfois, sans cesse attrayante, d'Athenaïs et d'Eugène, se détache sur un fond inquiétant de mystère ; même quand elle s'épanouit le long de ces terrasses du jardin ou dans la galerie vitrée, par une matinée de soleil, on craint M. de

Rieux quelque part absent, on entrevoit cette figure mélancolique et sévère du père d'Eugène; et si l'on rentre au salon, cette tendresse des deux amans s'en vient retomber comme une guirlande incertaine autour du fauteuil aimable à la fois et redoutable de la vieille maréchale qui raille et sourit, et pose des questions sur le bonheur, un Labruyère ouvert à ses côtés.

Marie-Joseph Chénier a écrit sur Mme de Souza, avec la précision élégante qui le caractérise, quelques lignes d'éloges applicables particulièrement à *Eugène*. « Ces jolis romans, dit-il, n'offrent pas, il est vrai, le développement des grandes passions, on n'y doit pas chercher non plus l'étude approfondie des travers de l'espèce humaine; on est sûr au moins d'y trouver partout des aperçus très fins sur la société, des tableaux vrais et bien terminés, un style orné avec mesure, la correction d'un bon livre et l'aisance d'une conversation fleurie,... l'esprit qui ne dit rien de vulgaire et le goût qui ne dit rien de trop. » Mais indépendamment de ces louanges générales, qui appartiennent à toute une classe de maîtres, il faut dire d'*Eugène de Rothelin* qu'il peint le côté d'un siècle, un côté brillant, chaste, poétique, qu'on n'était guère habitué à y reconnaître. Sous ce rapport, le joli roman cesse d'être une œuvre individuelle et isolée, il a une signification supérieure ou du moins plus étendue.

Mme de Souza est un esprit, un talent qui se rattache tout-à-fait au XVIIIe siècle. Elle en a vu à merveille et elle en a aimé le monde, le ton, l'usage, l'éducation et la vie convenablement distribuée. Qu'on ne recherche pas quelle fut sur elle l'influence de Jean-Jacques ou de tel autre écrivain célèbre, comme on le pourrait faire pour Mme de Staël, pour Mme de Krudener, pour Mmes Cottin ou de Montolieu. Mme de Flahaut était plus du XVIIIe siècle que cela, moins vivement emportée par l'enthousiasme vers des régions inconnues. Elle s'instruisit par la société, par le monde; elle s'exerça à voir et à sentir dans un horizon tracé. Il s'était formé dans la dernière moitié du règne de Louis XIV, et sous l'influence de Mme de Maintenon particulièrement, une école de politesse, de retenue, de prudence décente jusque dans les passions jeunes, d'autorité aimable et maintenue sans échec dans la vieillesse. On était pieux, on était mondain, on était bel esprit, mais tout cela

réglé, mitigé par la convenance. On suivrait à la trace cette succession illustre, depuis Mme de Maintenon, Mme de Lambert, Mme du Deffant (après qu'elle se fut réformée), Mme de Caylus et les jeunes filles qui jouaient *Esther* à Saint-Cyr, jusqu'à la maréchale de Luxembourg, qui paraît avoir été l'original de la maréchale d'Estouteville dans *Eugène de Rothelin*, jusqu'à cette marquise de Créquy qui est morte centenaire, et dont je crains bien qu'un homme d'esprit ne nous gâte un peu les Mémoires. Mme de Flahaut, qui était jeune quand le siècle mourut, en garda cette même portion d'héritage, tout en le modifiant avec goût et en l'accommodant à la nouvelle cour où elle dut vivre.

D'autres ont peint le XVIIIe siècle par des aspects moqueurs ou orageux, dans ses inégalités ou ses désordres. Voltaire l'a bafoué, Jean-Jacques l'a exalté et déprimé tour à tour. Diderot, dans sa *Correspondance*, nous le fait aimer comme un galant et brillant mélange; Crébillon fils nous en déroule les conversations alambiquées et les licences. L'auteur d'*Eugène de Rothelin* nous a peint ce siècle en lui-même dans sa fleur exquise, dans son éclat idéal et harmonieux. *Eugène de Rothelin* est comme le roman de chevalerie du XVIIIe siècle, ce que *Tristan le Léonais* ou tel autre roman du XIIIe siècle était à la chevalerie d'alors, c'est-à-dire quelque chose de poétique et de flatté, mais d'assez ressemblant. Eugène est le modèle auquel aurait dû aspirer tout homme bien né de ce temps-là, c'est un Grandisson sans fadeur et sans ennui; il n'a pas encore atteint ce portrait un peu solennel que la maréchale lui a d'avance assigné pour le terme de ses vingt-cinq ans, ce portrait dans le goût de ceux que trace Mlle de Montpensier. Eugène, au milieu de ce monde de convenances et d'égards, a ses jalousies, ses allégresses, ses folies d'un moment. Un jour, il fut sur le point de compromettre par son humeur au jeu sa douce amie Athénaïs. — « Quoi! m'affliger, lui dit celle-ci le lendemain! et, ce qui est pis encore, risquer de perdre sur parole! Eugène avoir un tort! Je ne l'aurais pas cru. » Eugène a donc quelquefois un tort, Athénaïs a ses imprudences; mais ils n'en sont que plus aimés. La maréchale tient dans l'action toute la partie moralisante, et elle en use avec un à-propos qui ne manque jamais son but; Athénaïs et Eugène sont le caprice et la poésie, qui ont quelque peine à se laisser régler,

mais qui finissent par obéir, tout en sachant attendrir leur maître. Lorsqu'à la dernière scène, *dans une de ces allées droites où l'on se voit de si loin,* madame d'Estouteville s'avance lentement, soutenue du bras d'Eugène, je sens tout se résumer pour moi dans cette image. Si jamais l'auteur a marié quelque part l'observation du moraliste avec l'animation du peintre, s'il a élevé le roman jusqu'au poème, c'est dans *Eugène de Rothelin* qu'il l'a fait. Qu'importe qu'en peignant son aimable héros, l'auteur ait cru peut-être proposer un exemple à suivre aux générations présentes, qui n'en sont plus là; il a su tirer d'un passé récent un type non encore réalisé ou prévu, un type qui en achève et en décore le souvenir.

Après *Eugène de Rothelin*, nous avons à parler encore de deux romans de Mme de Souza, plus développés que ses deux précédens chefs-d'œuvre, et qui sont eux-mêmes d'excellens ouvrages, *Eugénie et Mathilde* et *la Comtesse de Fargy*. Le couvent joue un très grand rôle en ces deux compositions, ainsi qu'on l'a vu déjà dans *Adèle de Sénange*. Il y a en effet dans la vie et dans la pensée de Mme de Souza quelque chose de plus important que d'avoir lu Jean-Jacques ou Labruyère, que d'avoir vu la révolution française, que d'avoir émigré et souffert, et assisté aux pompes de l'Empire, c'est d'avoir été élevée au couvent. J'oserais conjecturer que cette circonstance est demeurée la plus grande affaire de sa vie, et le fond le plus inaltérable de ses rêves. La morale, la religion de ses livres, sont exactes et pures; toutefois ce n'est guère par le côté des ardeurs et des mysticités qu'elle envisage le cloître; elle y voit peu l'expiation contrite des Héloïse et des Lavallière. L'auteur de *Lélia*, qui a été également élevée dans un couvent et qui en a reçu une impression très profonde, a rendu avec un tout autre accent sa tranquillité fervente dans ces demeures. Mais j'ai dit que l'auteur de la *Comtesse de Fargy*, d'*Eugénie et Mathilde*, appartient réellement par le goût au XVIIIe siècle. Le couvent, pour elle, c'est quelque chose de gai, d'aimable, de gémissant comme Saint-Cyr; c'est une volière de colombes amies; ce sont d'ordinaire les curiosités et les babils d'une volage innocence. « La partie du jardin, qu'on nommait pompeusement *le bois*, n'était qu'un bouquet d'arbres placés devant une très petite maison tout-à-fait séparée du couvent, quoique renfermée dans ses murs. Mais c'est une ha-

bitude des religieuses de se plaire à donner de grands noms au peu qu'elles possèdent; accoutumées aux privations, les moindres choses leur paraissent considérables. » Le couvent de Blanche, le couvent d'Eugénie, sont ainsi faits. Pourtant, dans celui d'Eugénie, au moment de la dispersion des communautés par la révolution, il y a des scènes éloquentes, et cette prieure décharnée, qui profite avec joie de la retraite d'Eugénie pour gouverner la maison, ne fût-ce qu'un jour, est une figure d'une observation profonde.

La *Comtesse de Fargy* se compose de deux parties entremêlées, la partie d'observation, d'obstacle et d'expérience, menée par Mme de Nançay et par son vieil ami M. d'Entrague, et l'histoire sentimentale du marquis de Fargy et de son père. Cette dernière me plaît moins; en général, à part *Eugène de Rothelin* et *Adèle de Sénange*, le développement sentimental est moins neuf dans les romans de Mme de Souza que ne le sont les observations morales et les piquantes causeries. Ces types de beaux jeunes gens mélancoliques, comme le marquis de Fargy, comme ailleurs l'Espagnol Alphonse, comme dans *Eugénie et Mathilde* le Polonais Ladislas, tombent volontiers dans le romanesque, tandis que le reste est de la vie réelle saisie dans sa plus fine vérité. Mme de Souza a voulu peindre par la liaison du vieux M. d'Entrague et de Mme de Nançay, ces amitiés d'autrefois, qui subsistaient cinquante ans, jusqu'à la mort. Comme on était marié au sortir du couvent, par pure convenance, il arrivait que bientôt le besoin du cœur se faisait sentir; on formait alors avec lenteur un lien de choix, un lien unique et durable; cela se passait ainsi du moins là où la convenance régnait, et dans cet idéal de XVIIIe siècle, qui n'était pas, il faut le dire, universellement adopté. L'aimable M. d'Entrague, toujours grondé par Mme de Nançay, toujours flatté par Blanche, et qui se trouve servir chaque projet de celle-ci sans le vouloir jamais, est un personnage qu'on aime et qu'on a connu, quoique l'espèce ne s'en voie plus guère. Madame de Nançay a vécu aussi, contrariante et bonne, et qu'avec un peu d'adresse on menait sans qu'elle s'en doutât : « Madame de Nançay rentra chez elle disposée à gronder tout le monde; elle n'ignorait pas qu'elle était un peu susceptible, car dans la vie on a eu plus d'une affaire avec

soi-même, et si l'on ne se connaît pas parfaitement, on se doute bien au moins de quelque chose. »

Eugénie et Mathilde, que nous avons déjà beaucoup cité, est le plus long et le plus soutenu des ouvrages de l'auteur, toujours *Eugène* et *Adèle* à part. L'auteur y a représenté au complet l'intérieur d'une famille noble pendant les années de la révolution. Eugénie, qui a été forcée de quitter son couvent, et qui devient comme l'ange tutélaire des siens, attire constamment et repose le regard avec sa douce figure, sa longue robe noire, ses cheveux voilés de gaze, sa grande croix d'abbesse si noblement portée; il y a un bien admirable sentiment entrevu, lorsqu'étant allée dans le parc respirer l'air frais d'une matinée d'automne, tenant entre ses bras le petit Victor, l'enfant de sa sœur, qui, attaché à son cou, s'approche de son visage pour éviter le froid, elle sent de vagues tendresses de mère passer dans son cœur; et le comte Ladislas la rencontre au même moment. Ce qu'Eugénie a senti palpiter d'obscur, il n'est point donné à des paroles de l'exprimer, ce serait à la mélodie seule de le traduire.

Dans *Eugénie et Mathilde*, Mme de Souza s'est épanchée personnellement plus peut-être que partout ailleurs. Je n'ai jamais lu sans émotion une page que je demande la permission de citer pour la faire ressortir. C'est le cri du cœur de bien des mères sous l'Empire, que Mme de Souza, par un retour sur elle-même et sur son fils, n'a pu s'empêcher d'exhaler. Mme de Revel, malheureuse dans son intérieur, se met à plaindre les mères qui n'ont que des filles, parce qu'aussitôt mariées, leurs intérêts et leur nom même séparent ces filles de leur famille. Pour la première fois depuis la naissance de Mathilde, elle regrettait de n'avoir pas eu un fils : « Insensée! s'écrie Mme de Souza interrompant le récit, comme alors ses chagrins eussent été plus graves, ses inquiétudes plus vives! — Pauvres mères, vos fils dans l'enfance absorbent toutes vos pensées, embrassent tout votre avenir, et lorsque vous croyez obtenir la récompense de tant d'années en les voyant heureux, ils vous échappent. Leur active jeunesse, leurs folles passions les emportent et les égarent. Vous êtes ressaisies tout à coup par des angoisses inconnues jusqu'alors.

« Pauvres mères! il n'est pas un des mouvemens de leur cœur

qui ne fasse battre le vôtre. Hier enfant, ce fils est devenu un homme; il veut être libre, se croit son maître, prétend aller seul dans le monde.... Jusqu'à ce qu'il ait acheté son expérience, vos yeux ne trouveront plus le sommeil, que vous ne l'ayez entendu revenir! Vous serez éveillées bien long-temps avant lui; et les tendres soins d'une affection infatigable, ne les montrez jamais. Par combien de détours, de charmes, il faudra cacher votre surveillance à sa tête jeune et indépendante!

« Dorénavant tout vous agitera. Cherchez sur la figure de l'homme en place si votre fils n'a pas compromis son avancement ou sa fortune; regardez sur le visage de ces femmes légères qui vont lui sourire, regardez si un amour trompeur ou malheureux ne l'entraîne pas!

« Pauvres mères! vous n'êtes plus à vous-mêmes. Toujours préoccupées, répondant d'un air distrait, votre oreille attentive reçoit quelques mots échappés à votre fils dans la chambre voisine... Sa voix s'élève... La conversation s'échauffe... Peut-être s'est-il fait un ennemi implacable, un ami dangereux, une querelle mortelle. Cette première année, vous le savez, mais il l'ignore, son bonheur et sa vie peuvent dépendre de chaque minute, de chaque pas. Pauvres mères! pauvres mères! n'avancez qu'en tremblant.

« Il part pour l'armée!... Douleur inexprimable! inquiétude sans repos, sans relâche! inquiétude qui s'attache au cœur et le déchire!... Cependant si, après sa première campagne, il revient du tumulte des camps, avide de gloire, et pourtant satisfait, dans votre paisible demeure; s'il est encore doux et facile pour vos anciens domestiques, soigneux et gai avec vos vieux amis; si son regard serein, son rire encore enfant, sa tendresse attentive et soumise vous font sentir qu'il se plaît près de vous... Oh! heureuse, heureuse mère! » — Ceci s'imprimait en 1811; Bonaparte, dit-on, lut quelque chose du livre et fut mécontent.

Nous ne dirons rien des autres écrits de Mme de Souza, de *Mlle de Tournon*, de *la duchesse de Guise*, non qu'ils manquent aucunement de grâce et de finesse, mais parce que l'observation morale s'y complique de la question historique, laquelle se place entre nous, lecteur, et le livre, et nous en gâte l'effet. *Mlle de Tournon* est le développement d'une touchante aventure racontée dans les

mémoires de Marguerite de Valois. L'auteur de *Cinq-Mars* a su seul de nos jours concilier la vérité des peintures d'une époque avec l'émotion d'un sentiment romanesque. On était moins difficile du temps de *la Princesse de Clèves*, on l'était moins du temps même où parut *Mlle de Clermont*; on ne saurait s'en plaindre; si cette charmante nouvelle n'était pas faite heureusement, pourrait-elle se tenter aujourd'hui qu'on a lu dans le méchant grimoire de la Princesse Palatine : « Mme la Duchesse avait les trois plus belles filles du monde. Celle qu'on appelle Mlle de Clermont est très belle, mais je trouve sa sœur la princesse de Conti plus aimable. Mme la Duchesse peut boire beaucoup sans perdre la raison; ses filles veulent l'imiter, mais sont bientôt ivres et ne se savent pas se gouverner comme leur mère. » Oh! bienheureuse ignorance de l'histoire, innocence des romanciers primitifs, où es-tu?

Ceux qui ont l'honneur de connaître Mme de Souza trouvent en elle toute cette convenance suprême qu'elle a si bien peinte, jamais de ces paroles inutiles et qui s'essaient au hasard, comme on le fait trop aujourd'hui, un tour d'expression net et défini, un arrangement de pensée ingénieux et simple, du trait sans prétention, des mots que malgré soi l'on emporte, quelque chose enfin de ce qu'a eu de distinctif le XVIIIe siècle depuis Fontenelle jusqu'à l'abbé Morellet, mais avec un coin de sentiment particulier aux femmes. Moraliste des replis du cœur, elle croit peu au grand progrès d'aujourd'hui; elle serait sévère sur beaucoup de nos jeunes travers bruyans, si son indulgence aimable pouvait être sévère. L'auteur d'*Eugène de Rothelin* goûte peu, on le conçoit, les temps d'agitation et de disputes violentes. Un ami qui l'interrogeait, en 1814, sur l'état réel de la France jugée autrement que par les journaux, reçut cette réponse, que l'état de la France ressemblait à un livre ouvert par le milieu, que les ultras y lisaient de droite à gauche au rebours pour tâcher de remonter au commencement, que les libéraux couraient de gauche à droite se hâtant vers la fin, mais que personne ne lisait à la page où l'on était. La maréchale d'Estouteville pourrait-elle dire autrement de nos jours?—Une épigraphe d'un style injurieux lui ayant été attribuée par mégarde dans un ouvrage assez récent, Mme de Souza écrivit cette réponse où l'on reconnaît tout son caractère : « M*** a été induit en erreur, ce mot

fut attribué à un homme de lettres; mais quoiqu'il soit mort depuis long-temps, je ne me permettrai pas de le nommer. Quant à moi, je n'ai jamais écrit ni dit une sentence fort injuste qui comprend tous les siècles, et qui est si loin de ces convenances polies qu'une femme doit toujours respecter. » L'atticisme scrupuleux de Mme de Souza s'effraie avant tout qu'on ait pu lui supposer une impolitesse de langage.

SAINTE-BEUVE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1834.

Le drame politique qui se joue sous nos yeux marche rapidement, trop vite, comme disait M. Garnier-Pagès du haut de la tribune. La loi des associations a suivi de près la loi des crieurs; d'autres suivront. On ne s'arrête pas en si belle route. D'ailleurs le ministère n'en est plus, comme autrefois, à se livrer par boutades à la colère et à l'humeur que lui causent la liberté de la presse, les rares absolutions du jury, les interpellations à la tribune, les railleries du théâtre, à la haine qu'il éprouve pour la plume et la parole, les deux instrumens qui ont élevé le trône, créé ce pouvoir et fait sortir de la poussière tous ces hommes qui manient aujourd'hui les affaires du pays. Maintenant, au dehors comme au dedans, c'est un système entier qui se développe. Une main habile, quoiqu'un peu grossière, étend partout ses fils. Les yeux clairvoyans la voient s'agiter et apparaître à Saint-Pétersbourg, à Madrid, à Londres, glisser ses doigts avides jusque dans les plus petites affaires, manier tout, flétrir tout, et n'abandonner les hommes dont elle s'est emparée qu'après les avoir livrés au mépris des autres et d'eux-mêmes. Les ministres actuels ont mis leurs petites et étroites passions au service de l'esprit calculateur et froid qui les domine, et l'on ne saurait dire s'ils entraînent ou s'ils sont entraînés dans

la voie fatale où ils se jetent. Les uns, étonnés eux-mêmes de l'éclat et de l'audace de leur abjuration, cherchent à s'étourdir en reniant leur vie passée avec plus d'audace encore, et se vengent sur le pays tout entier du mépris qu'ils voient dans les regards de leurs anciens amis. M. Barthe, M. Thiers, savent de qui nous parlons. Les autres ont réellement et sincèrement fait pénitence des efforts qu'ils ont tentés autrefois en faveur de la liberté. Dans leur vie toute livrée à l'étude des théories, dans une longue existence politique qu'ils ont su rendre rêveuse et isolée, la connaissance véritable de l'homme, de la société actuelle, leur a échappé; et, comme l'un d'eux l'avouait naïvement à la tribune, il y a peu de jours, se trouvant les mains trop faibles pour maintenir dans ses digues ce peuple qu'ils ont eu l'audace de vouloir gouverner, ils ont tourné leurs pensées vers l'illégalité, vers la force, vers ce qu'ils n'osent encore nommer, vers le despotisme. Que M. de Broglie le nomme *nécessité*, que M. Guizot l'appelle une ressource passagère qu'on abandonnera il ne sait quand, peu importe. Ils y courent néanmoins de toutes leurs forces, en invoquant tout bas le grand nom de Bonaparte que Mme de Staël leur avait appris à maudire. Derrière eux, au troisième rang, vient M. Soult, qui apporte sa pierre à l'édifice ministériel, et qui, de son côté, organise à petits coups le despotisme sous le nom de discipline. Puis M. d'Argout qui admire aussi Bonaparte à sa manière, et pour qui l'empire n'a pas de plus beaux souvenirs que ceux de Savary et de Fouché qu'il espère bien faire oublier un jour. Enfin, les suivant de loin, M. de Rigny et M. Humann s'accommoderaient de tout, et particulièrement d'un ministère sans contrôle. Voilà le pouvoir que la nation, représentée par ses députés, appuie de ses votes et de ses subsides.

Le ministère n'est cependant pas content de la chambre. Il a hâte d'arriver aux élections, et il en espère de meilleurs résultats. La chambre actuelle, dit le ministère, n'est bonne que lorsqu'elle a peur, et c'est un sentiment qu'il n'est pas toujours facile d'exciter, qui coûte cher à entretenir, et qui perd d'ailleurs de sa vivacité quand il est employé trop souvent. Quand on ne lui fait pas une émeute, quand on ne lui déroule ni déclarations de la société des droits de l'homme, ni circulaire des sections; quand on se dispense pendant huit jours seulement de lancer M. Persil ou M. Barthe à la tribune, la chambre profite de son loisir pour examiner le budget, pour vérifier les dépenses de chaque ministère; elle s'informe, elle prétend juger, elle veut des pièces et des explications souvent impossibles à donner. C'est alors un embarras que cette chambre, et il ne reste d'autre alternative que celle de la dissoudre ou de l'épouvanter. Dernièrement encore, avant que les assommeurs ne vinssent faire une

agréable diversion à ses études financières, n'a-t-elle pas, par sa fatigante inquisition, failli envoyer M. le maréchal Soult sur le lit de douleur où elle avait déjà jeté M. le duc de Broglie. On assure même que M. Soult eut à son tour sa petite attaque d'apoplexie, au sortir de la séance de la commission du budget, où un député mal appris s'était avisé de lui faire remarquer de singulières distractions dans ses comptes. Il s'agissait simplement de quelques doubles emplois, commis sans doute maladroitement dans les bureaux du ministère de la guerre, et dont l'illustre maréchal ne pouvait être responsable. Il se trouvait que plusieurs officiers-généraux, en assez grand nombre, il est vrai, étaient portés au chapitre des aides-de-camp du roi pour la solde de leur grade, puis portés encore, pour la même solde, au chapitre des officiers-généraux. Cette double masse d'officiers-généraux, dont une partie se trouvait ainsi fictive, enflait, il est vrai, quelque peu le budget de la guerre, mais l'explication à laquelle cette remarque donna lieu fut si naïve et si sincère, que tout le monde s'y rendra. Il paraît que quelques militaires qui siègent à la chambre reçoivent une indemnité proportionnée à leur grade et à l'importance de leurs votes. Comment résister à de pareilles raisons?

Nous annonçâmes, il y a quelque temps, que l'alliance de la France et de l'Angleterre subissait un refroidissement. Deux causes principales contribuent à ce changement. D'abord la persévérance que met le ministère anglais à exiger l'accomplissement d'une promesse verbale du roi, relative à Alger, qui lui fut transmise par M. de Talleyrand. L'évacuation prochaine d'Alger fut alors solennellement promise, malgré les représentations de M. Molé, qui était ministre des affaires étrangères; et comme l'Angleterre ne cesse de la réclamer, le cabinet des Tuileries a jugé qu'il était temps de porter plus loin ses offres d'alliance et ses promesses. L'Angleterre demande en outre que la France s'unisse activement à elle pour faire des représentations à la Porte et à la Russie au sujet du traité de Constantinople. Mais la France de 1834 ne se met pas ainsi en avant, et le ministère français s'est encore trouvé bien embarrassé de ses liaisons avec l'Angleterre dans cette circonstance. Ce fut alors qu'on chargea le maréchal Maison de porter les promesses les plus flatteuses à Saint-Pétersbourg, et les lettres qui partirent directement du château des Tuileries, sans passer par le ministère des affaires étrangères, étaient, dit-on, encore plus conciliantes que les paroles de notre ambassadeur. On assure qu'on y fixait, avec beaucoup d'exactitude, l'époque où la royauté de juillet aurait perdu son caractère révolutionnaire, et rendu la sécurité aux rois de l'Europe, en anéantissant la propagande, et en gouvernant sans contestation, d'après les principes de la Sainte-Alliance;

et pour plus de garantie, on offrait à l'empereur de cimenter ce rapprochement par le mariage du duc d'Orléans avec la jeune grande-duchesse impériale, qui aura bientôt seize ans. A l'époque du congrès de Vienne, quand la France était encore courbée sous la main des rois de l'Europe, Louis XVIII avait refusé une princesse russe pour le duc de Berry, en disant qu'elle n'était pas d'assez bonne maison; mais la royauté citoyenne n'a pas le droit d'étaler des sentimens aussi aristocratiques, et on se serait volontiers contenté de la fille de l'empereur Nicolas.

Peut-être à son tour l'empereur de Russie a-t-il trouvé que les d'Orléans *ne sont pas d'assez bonne maison;* toujours est-il qu'il a refusé sa fille, mais sans morgue et sans rudesse, et pour adoucir ce refus, il a même laissé entrevoir qu'il verrait sans déplaisir l'union du prince royal avec sa nièce, la princesse de Wurtemberg. Après cette ouverture, on a remarqué que des soirées d'ambassadeurs, et d'ambassadeurs de la Sainte-Alliance seulement, ont lieu au château des Tuileries. Ce jour-là, on n'invite que des hommes de naissance et de bonne maison, des hommes que la restauration eût avoués, et qui puissent satisfaire aux idées qu'apportent dans ce cercle les représentans des puissances étrangères. Il va sans dire que M. Viennet et les autres commensaux ordinaires du château en sont écartés. Les dîners se multiplient aussi, et M. Pozzo di Borgo y trouve toujours sa place près de la reine, au grand mécontentement de M. Appony et de lord Grenville, à qui les deux premières places appartiennent de droit, selon l'usage qui veut que les ambassadeurs n'aient de préséance les uns sur les autres, en ces occasions, que d'après l'ordre alphabétique des pays auxquels ils appartiennent. On parle même du retour de M. de Talleyrand qui voit les difficultés se multiplier autour de lui à Londres, et qui menace de demander son rappel, si l'on abandonne le système d'alliance anglaise qui a été le rêve de toute sa vie. Mais M. de Talleyrand en parle fort à son aise; on voit bien qu'il n'a pas de fils à marier.

Les explications données par M. d'Argout à la chambre au sujet des assommeurs de la place ont amené de singulières révélations. Le ministre n'a pas craint d'avouer que des agens de police et des sergens de ville, déguisés et armés de bâtons, s'introduisaient par ses ordres dans la foule les jours d'émeute, ou, pour parler plus exactement, les jours de police. Or il a été prouvé que la foule qui se trouvait dernièrement sur la place de la Bourse se composait de promeneurs et de curieux, et il est bien permis de supposer que le tumulte qui a occasioné les violences de la force armée a été suscité par ces agens. Au reste, tous les détails de cette affaire ont paru hideux et déshonorans pour le pouvoir : un ministre

qui présidait en personne, au milieu des sergens de ville et des hommes lancés dans les rues par la police, aux coups que ceux-ci portaient aux citoyens; des malheureux assommés par le bâton, frappés de coups de crosse et de baïonnette; puis des dénégations audacieuses à la tribune et des démentis formels donnés presque en présence du cadavre d'un pauvre ouvrier resté sur la place! — Une enquête a été ordonnée, mais en attendant le ministre est venu demander à la chambre un supplément de fonds secrets de 1,500,000 francs. C'est là sans doute le seul résultat que produira l'enquête. Au reste, nous pouvons affirmer que le célèbre Vidocq, qui se trouvait près de la place de la Bourse au moment des rassemblemens, a déclaré reconnaître parmi les assommeurs un grand nombre de forçats libérés, et Vidocq est une autorité respectable en pareille matière. Vidocq est en ce moment à Londres, où il est allé présenter à la banque d'Angleterre un papier de sa fabrique, à l'aide duquel on peut déjouer les contrefacteurs de billets. M. de Talleyrand, qui avait jadis un intérêt dans la fabrique de faux billets de banque d'Angleterre créée à Hambourg avec l'autorisation du gouvernement impérial, ne verra peut-être pas de bon œil cette négociation.

L'affaire de l'enlèvement de M. Hanno, par la garnison de Luxembourg, se trouve heureusement terminée, et nous n'aurons pas à mettre nos soldats en campagne, pour venger l'honneur belge une seconde fois offensé. Cette affaire a failli cependant en susciter une autre, et l'on a parlé de quelques mésintelligences qui s'étaient élevées à ce sujet entre M. de Broglie, et l'ambassadeur de Prusse, M. de Werther. Dans les explications qui eurent lieu, M. de Broglie avait dit que cette affaire était un véritable *guet-à-pens*. La vivacité avec laquelle ce mot fut prononcé, donna à penser au ministre allemand que ce mot, qu'il comprenait mal, avait quelque gravité. Il sortit de la chambre et alla consulter un dictionnaire, dans lequel il trouva cette explication du mot guet-à-pens : « Action d'un homme qui en attend un autre pour l'assassiner. » Il s'ensuivit une longue conférence entre les ambassadeurs et M. de Broglie, qui se termina heureusement par des concessions réciproques. Nous avons vu d'ailleurs à la chambre que M. de Broglie sait fort bien se tirer d'affaire par une rétractation.

Quel nom M. de Broglie donnerait-il à ce qui s'est passé dernièrement au Brésil? Un souverain d'un royaume d'Europe, personnage très connu par la finesse et les ressources de son esprit, se trouvait embarrassé des promesses amicales qu'il a faites à don Pédro au moment de son départ pour le Portugal; irrité surtout de voir le père de dona Maria s'opposer à un mariage que le souverain dont nous parlons avait projeté, il imagina

d'envoyer au Brésil un agent chargé d'y attirer don Pédro sous de fausses promesses. Dans ce but, on s'adressa à quelques débris du parti militaire qui a conservé un reste d'attachement pour l'auteur et le violateur de la charte brésilienne, et on les décida à écrire à don Pédro pour l'engager à tenter à Rio-Janeiro une expédition semblable à celle d'Iturbide au Mexique. Heureusement pour lui, don Pédro a soupçonné à temps le piége, et il a formellement refusé de tenter cette glorieuse entreprise. Le souverain dont nous parlons en a été pour ses frais d'agent. La démission que la régence brésilienne a exigée de M. d'Andrade, gouverneur du jeune don Pédro II, se rattache à cette mystérieuse affaire.

Les projets sinistres du pouvoir, les lois des crieurs et des associations, les illégalités de toute espèce, les assommeurs et les énormes demandes de crédits supplémentaires et de fonds secrets, n'ont pas diminué la folle gaîté qui a éclaté à Paris le jour de la *Mi-Carême*. On s'occupait surtout de deux grands bals qui ont eu lieu la veille, donnés, l'un par M. Baudon, un de nos plus riches receveurs-généraux, l'autre par le marquis de Châteauvillars. L'histoire du premier de ces bals est singulière. Mme de Châteauvillars avait, dit-on, oublié d'inscrire sur ses lettres d'invitation Mme la vicomtesse L...., qui se plaignit beaucoup de cet oubli en présence de M. Baudon. Le receveur-général, aussi galant que Bouret et La Popelinière, promit alors à Mme L.... de donner ce jour-là, à son intention, une fête qui effacerait celle de l'hôtel Montholon, où demeure M. de Châteauvillars. Il fit en effet construire en toute hâte une galerie dans la cour de l'hôtel qu'il habite, une salle de bal dans le jardin; et, malgré les représentations du propriétaire, avec lequel il aura sans doute un procès, il fit enlever par ses pourvoyeurs, chez Chevet et chez Mme Bernard, le gibier, le poisson, les arbustes et les fleurs que faisait demander partout son compétiteur, invita dix-huit cents personnes, et parvint, à force de dépenses, d'activité et d'efforts, à remplir sa promesse. Le bal de l'hôtel Montholon, tout brillant qu'il était, fut inférieur à celui-ci. Qu'on dise encore que nos financiers sont tout positifs.

— Le concert donné le 7 mars à la salle Chantereine par M. Hauman, violiniste belge, n'a pas trompé l'attente des amateurs éclairés qui se pressaient dans cette étroite enceinte. Les variations composées et exécutées par M. Hauman ont révélé dans son talent une verve et une énergie remarquables. Seulement nous devons dire que le style de ses compositions manque généralement d'enchaînement et d'unité. Mais plusieurs passages nous ont vivement frappés par l'élégance et la hardiesse des phrases.

Le septuor de Hummel a été rendu par M. Listz avec autant de force

que de précision, M. Conynx mérite les mêmes éloges et les mêmes conseils que M. Hauman. Il exécute bien, mais il néglige dans le style de ses compositions la progression et l'unité. Nous espérons que cette visite de M. Hauman à la France ne sera pas la dernière.

— M. Savoye, littérateur allemand distingué, doit ouvrir le 15 mars, à 7 heures du soir, son cours de littérature allemande, rue de Richelieu, n° 21. Cette première séance sera publique et gratuite.

— Sous le titre de *Littérature et philosophie mêlées*, il paraîtra lundi à la librairie de Renduel, deux volumes de M. Victor Hugo; nous rendrons compte de cette publication.

CRINGLE'S LOG, AVENTURES D'UN LIEUTENANT DE MARINE, PAR WILSON (1).

Un fragment inséré, il y a peu de temps, dans la *Revue*, a pu donner à nos lecteurs une idée de cet ouvrage d'un écrivain de l'Angleterre dont le nom figure avec honneur dans le travail que nous avons donné sur la littérature de ce pays. Poète et critique distingué, Wilson ajoutera peu à sa réputation par cette excursion maritime.

L'auteur n'a pas eu évidemment assez de place dans ces deux volumes pour y faire entrer à l'aise les innombrables aventures dont il s'est proposé d'entretenir son lecteur.

Dans la peinture rapide, tour à tour magique, burlesque, horrible, qu'il fait passer sous nos yeux, les objets apparaissent et s'évanouissent un peu confus, mais doués d'une puissance irrésistible qui ne permet pas au regard de se détourner. C'est dans cette attraction puissante, qui laisse toujours la curiosité haletante, que se trouve l'excuse du défaut que nous venons de signaler. Nous ne doutons pas que ce livre ne soit lu avidement.

A JOURNEY FROM LONDON TO ODESSA, BY JOHN MOORE (2).

Ce voyage a été exécuté en 1824, et nous regrettons, par intérêt pour l'auteur, qu'il ait gardé si long-temps en portefeuille ses observations qui sont empreintes d'un caractère de vérité et qui pourront être très utiles à ceux qui suivront la même route que lui pour se rendre sur les bords de la mer Noire. Le public aime plus que jamais qu'on lui serve les choses dans leur primeur, surtout en fait de voyages, et il a raison; cependant, même pour l'Europe où tout marche si vite, il y a des

(1) Chez Carpentier, rue de Seine, 31.

(2) Paris, Galignani, rue Vivienne.

exceptions, et la Russie en est une. Dans un pays où l'espèce humaine est systématiquement tenue au point où la trouve chaque gouvernement qui succède à celui qui vient de passer, sept années ne peuvent apporter de changemens appréciables dans l'aspect général du peuple, et nous sommes convaincu que le voyageur qui traverserait en ce moment la Podolie et l'Ukraine, y verrait identiquement les mêmes sales auberges, les mêmes chaumières, les mêmes figures de Juifs que celles auxquelles a eu à faire M. Moore. C'est dans cette partie de son voyage que sa relation offre une lecture attachante et un intérêt qui va toujours croissant à son arrivée à Odessa.

On sait les progrès merveilleux de cette ville dont l'emplacement était occupé par une demi-douzaine de misérables huttes et un fort de même apparence, lorsque le général Ribas sous les ordres de Potemkin s'en empara en 1789. On connaît également les motifs qui engagèrent Catherine II à planter sur ce rivage à moitié désert ses avant-postes contre la Turquie. La corruption inhérente à l'administration russe arrêta long-temps l'essor de la nouvelle ville, et ce ne fut que lorsqu'elle fut confiée à un homme habile et intègre, le duc de Richelieu, qu'elle devint en peu d'années ce qu'elle est aujourd'hui. M. Moore a raconté en peu de mots l'histoire d'Odessa et celle des autres établissemens que la Russie possède sur la mer Noire, et qui lui ont été si utiles pendant la dernière guerre contre la Porte. Son récit contient en substance ce qu'on ne trouve que dans de volumineux ouvrages, rarement consultés surtout par les voyageurs.

En peignant l'état actuel d'Odessa et des provinces russes qu'il a traversées, M. Moore s'attache surtout à donner une idée de la corruption profonde qu'il a observée dans toutes les classes de la population, et qui arrive à son dernier période dans les plus élevées. Il voit dans cette corruption une cause permanente et sourde de faiblesse pour l'empire russe, et par une conséquence naturelle, un motif de sécurité pour l'Europe. En cela, nous croyons qu'il pose la question d'une manière trop absolue, faute de distinguer entre les divers genres de corruptions. Celle dont il parle, et qui consiste à amasser de l'argent par des voies sordides et déshonnêtes, n'est pas la plus mortelle pour les états; elle a été de tout temps de l'essence des gouvernemens despotiques, et comme elle s'allie fort bien avec l'obéissance passive, le respect absolu pour la personne du prince, et toute espèce de fanatisme, elle sert, au contraire, le chef qui lui montre du doigt des pays voisins à envahir et à piller. Les barbares du moyen âge en font foi. Un atome de pensées libérales porté par les vents d'ouest sur le sol de la Russie ferait certainement plus de mal à son gouvernement que la vénalité effrontée de ses tribunaux.

Comme nous désirons citer quelques passages du livre de M. Moore, nous choisirons ce qu'il dit de la corruption de l'armée et de la justice :

« La paie du soldat russe est d'environ *dix roubles* en papier, ou neuf shellings par an, neuf pence par mois, et ce que coûte sa nourriture au gouvernement est

si peu de chose, que je m'abstiendrai d'en parler. Ce qu'il y a de révoltant dans cette affaire, c'est que les chefs s'arrangent de manière à détourner à leur profit une partie du salaire de ces pauvres malheureux. Ils font également (du moins on me l'a assuré) de faux contrôles de revue sur lesquels se trouvent portés un beaucoup plus grand nombre d'hommes qu'il n'y en a réellement de présens sous les armes. Le surplus de paie qui en résulte entre dans la poche des chefs qui s'entendent également avec les fournisseurs pour la nourriture de ces combattans imaginaires. De ces faits on doit conclure que les forces de la Russie ont été considérablement exagérées; ses armées sont, sans doute, très nombreuses, mais beaucoup moins qu'elles ne le paraissent sur le papier. Si, par conséquent, vous tenez compte de l'immense étendue des états de l'autocrate, de la force *effective* et non *nominale* des régimens dispersés sur ce vaste territoire, de la corruption et de l'absence d'honneur chez les officiers en général, de l'état de dégradation où sont plongés les soldats, des semences d'insubordination qui existent parmi eux et qui se développeront quand le moment sera venu, je crois que vous penserez, comme moi, que les moyens de la Russie ne lui permettront jamais, sans une coalition, de troubler le repos de l'Europe.

« Malheureusement je puis parler par expérience de l'absence complète de justice dans ce pays. J'ai eu à conduire une affaire très compliquée et très désagréable, et quoique j'aie fait tous mes efforts pour éviter un procès, j'ai regardé comme un devoir de prendre des informations exactes sur ce que j'aurais à attendre dans le cas où je serais obligé d'en venir à cette extrémité. Hélas! j'ai trouvé que la loi si *glorieusement incertaine ailleurs* l'est doublement ici. Les tribunaux russes sont tous corrompus, les juges reçoivent des présens du demandeur et du défendeur à la fois, et le plus haut enchérisseur gagne ordinairement son procès; mais, disais-je à mon interlocuteur, les lois sont là, les juges doivent décider conformément à ce qu'elles ordonnent.—Ah! mon cher monsieur, répondit-il, vous parlez bien comme un Anglais; mais la jurisprudence de ce pays est basée en entier sur les ukases impériaux. Votre avocat trouvera un ukase parfaitement applicable à votre cas et qui vous donne gain de cause sans coup férir : il vous sera clairement démontré dans votre esprit que la décision doit être en votre faveur; mais l'avocat de votre partie adverse déterrera un autre ukase diamétralement opposé, ou (ce qui revient au même pour vous) il le fera passer pour tel, au moyen d'un certain personnage bien connu en Angleterre sous le nom de la vieille dame de Threadneedle-street, et qui rend ici les décrets sous la forme de billets de banque russes. Il est vrai que vous pourriez peut-être découvrir un troisième ukase qui, accompagné d'un rouleau de ducats, ferait incliner de votre côté la balance de la justice; mais ce serait une manière de procéder qui vous coûterait cher, et même dans ce cas la sentence favorable que vous obtiendriez pourrait être éludée par un *adepte* qui serait trop fort pour vous, avec vos vieilles idées de justice anglaise.

« Ayant exprimé mon étonnement de l'existence d'abus aussi monstrueux, en ajoutant que je croyais l'empereur doué d'une ame élevée et juste, et qu'il fallait qu'il ignorât ces viles pratiques, il me fut répondu que le czar les connaissait parfaitement, qu'il en gémissait, mais que le gouvernement étant trop pauvre pour payer convenablement ses fonctionnaires, il était obligé de fermer les yeux sur ces peccadilles. J'obtins, en outre, un autre renseignement, à savoir que lorsque un homme avait occupé une place assez longtemps pour remplir ses poches, on le met de côté pour faire place à quelque autre aspirant affamé, de sorte que le système de corruption se perpétue d'une génération à l'autre.

« Dans ce pays d'arbitraire où les crimes sont punis si sévèrement, où un homme peut être envoyé en Sibérie ou déchiré par le knout sans qu'on lui dise presque pourquoi, où l'espionnage règne à un degré effrayant, il semble extraordinaire que ni la crainte d'être découvert, ni celle du châtiment n'arrête les déprédateurs. Mais le fait est que pourvu qu'un homme ne conspire pas contre l'état, pourvu qu'il se contente de lire la Gazette de Saint-Pétersbourg, et qu'il admette que tout est pour le mieux dans le meilleur des empires possibles, il peut voler, se parjurer et commettre impunément toute espèce d'injustices. »

Après avoir tracé ce tableau qui n'est pas entièrement neuf, M. Moore se récrie, avec une honnête indignation, contre ceux qui ont encore foi dans les forces de la Russie, mais il est évident que la question n'est pas là; ce n'est pas son gouvernement corrompu qui la rend à craindre, si crainte il y a, mais bien ses masses ignorantes et fanatiques que ce gouvernement met d'un signe en action. Au reste, M. Moore n'a pas eu la prétention de discuter cette question si rebattue de l'influence que l'orient de l'Europe peut avoir un jour sur son occident. Nous avons au fond la même confiance que lui dans l'avenir de ce dernier; seulement nous la puisons dans d'autres motifs, il nous suffit pour cela de regarder autour de nous.

D'Odessa M. Moore revint à Paris par Vienne et Strasbourg; à Vienne il eut l'honneur d'être présenté au duc de Reichstadt : cet épisode de son voyage eût été d'un vif intérêt, s'il l'eût publié aussitôt son retour; on sent qu'aujourd'hui il doit perdre une partie de son mérite. Un itinéraire, offrant toutes les distances parcourues par l'auteur, termine son ouvrage et lui donne un degré d'utilité de plus. Les voyageurs qui auront la même destination que M. Moore trouveront en lui un compagnon de route attachant et un guide fidèle; à ce double titre nous croyons devoir le leur recommander.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

(TROISIÈME SÉRIE.)

Pages.

ALLAN CUNNINGHAM. — Histoire biographique et critique de la littérature anglaise depuis cinquante ans. Ve partie. 5

ALFRED DE MUSSET. — Fantasio, comédie. 30

TH. LACORDAIRE. — Revue de voyages. — Voyages des capitaines Owen, Sturt et Morell. — Voyages de MM. Rozet et Laplace. 75

LERMINIER. — Études de l'antiquité. — I. De Tacite et de l'historien. 102

Chronique de la quinzaine. 119

L. ROMAND. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — IX. Alex. Dumas. 129

ALLAN CUNNINGHAM. — Histoire biographique et critique de la littérature anglaise depuis cinquante ans. Dernière partie. 164

MICHELET. — Histoire moderne, le XIVe siècle. 186

ALPHONSE DE LAMARTINE. — A une jeune Arabe, poésie. 198

E. D'AULT-DUMESNIL. — Le Marquis de Santillane. 202

Chronique de la quinzaine. 228

GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — II. Michel-Ange. 241

LERMINIER. — De l'Encyclopédie à 2 sous et de l'instruction du peuple. 270
SAINTE-BEUVE. — Mémoires de Mirabeau. 288
WILSON. — Journal d'un officier de la marine anglaise. 309
A. DESCHAMPS. — Satires. 337
Chronique de la quinzaine. 342

EDGAR QUINET. — Poètes de l'Allemagne. 353
E. DELÉCLUZE. — Dante était-il hérétique? 370
J.-J. AMPÈRE. — De l'histoire de la littérature française. 406
UN MEMBRE DU PARLEMENT. — Hommes d'état de l'Angleterre. Lord Brougham. 426
AUGUSTE BARBIER. — Terpsichore. 461
Chronique de la quinzaine. 466

HENRI HEINE. — De l'Allemagne depuis Luther. Ire partie. 473
GUSTAVE PLANCHE. — Les royautés littéraires. 506
LERMINIER. — Études de l'antiquité. — II. Thucydide. 540
F. DE CORCELLE. — De l'administration financière des États-Unis. 561
Chronique de la quinzaine. 585

LETRONNE. — Des Opinions cosmographiques des pères de l'Eglise rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce. 601
CHATEAUBRIAND. — Mémoires d'Outre-Tombe. 634
A. LOÈVE-VEIMARS. — Histoire et philosophie de l'art. — III. Mozart, première partie. 641
GUSTAVE PLANCHE. — *Don Juan* à l'Opéra, deuxième partie. 667
A. DE LAMARTINE. — Destinées de la poésie. 682
SAINTE-BEUVE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — X. Mme de Souza. 695
Chronique de la quinzaine. 709

FIN DE LA TABLE.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 258